

NOTES À :

L'éthique de la psychanalyse

Séminaire VII – 1959-1960.

- Table des chapitres.
- Résumé (plan) des séances.
- Notes.

- De Mars au 6 Juin 75.
- Les parties 4 et 5 sont mal commentées, et devront l'être à nouveau.

1. Les voies de la réalité – la Chose

1 – [1] – 18 Nov 59 – La subversion freudienne dans l'éthique.
2 – [2] – 28 Nov – Les voies de la réalité dans l'Entwurf et chez Aristote.
3 – [3] – 2 Déc. – Les voies de l'éthique avec la réalité, (exp. Pontalis).
4 – [4] – 9 Déc. – Das Ding dans l'Esquisse.
5 – [5] – 16 Déc. – Les entours de la Chose.
6 – [5']* – 23 Déc. – Si la loi fait la Chose – Kant avec Sade.

2. De la sublimation – l'amour courtois

7 – [7] – 13-1-60 – De la pulsion, doctrines de la sublimation.
8 – [8] – 20-1. – La Chose et l'objet dans la sublimation.
9 – [8']* – 27-1. – Le Sg est façonné à l'image de la Chose: vide.
10 – [9] – 3-2. – La Chose est le vide (discussion)
11 – [10] – 10-2. – La convention courtoise et le jeu de l'art.
12 – [11] – 2-3. – (Exposé de Kaufmann sur la sublimation)
13 – [12] – 9-3. – Si le sexuel polarise le signifiant (exp. Ulmer)

3. La barrière du Bien.

14 – [13] – 16-3. – Le meurtre du père et l'interdit de la jouissance.
15 – [14] – 23-3. – L'amour du prochain. Mensonge du Bien sur la jouissance.
16 – [15] – 30-3. – Du semblable au prochain: transgression radicale de l'image.
17 – [16]* [27-4?] – La pulsion de mort chez Freud (exp. Kaufmann).
18 – [17]* [4-5?] – La pulsion de mort, sublimation créationniste de Freud.
19 – [18] – 11-5. – Le Bien et les biens.
20 – [19] – 18-5. – L'au-delà du Bien – la ▇ beauté.

4. La beauté – Antigone.

21 – [20] – 25-5. – La purification tragique et la seconde mort.
22 – [21] – 1-6. – La volonté d'enterrement et le ressentiment.
23 – [22] – 8-6. – Par-delà la limite de la loi, l'être est ce qu'il est.
24 – [23] – 15-6. – Beau et sublime chez Kant (exp. Kaufmann).

5. Réalisation du désir.

25 – [24] – 22-6. – La réalisation du désir dans l'analyse.
26 – [25] – 29-6. – mè phunai ardeipsein.
27 – [26] – 6-7. – Ne pas céder sur le désir.

– Le séminaire est indexé à partir des chiffres entre [ ], pour des raisons de classement arbitraires. Notez que deux d'entre eux le sont en 5' et 8'. D'où le décalage entre les numéros réels et ceux de l'index. Les séminaires 18 et ▇▇ 17 sont d'une date incertaine.

Séminaire 1 du 18 Nov. 59 : La réversion freudienne.

Résumé :

1 - L'analyse et l'expérience de la faute.
La faute au-delà de la faute : meurtre du père, instinct de mort ?
Mais l'analyse ne part pas de là, mais du désir.
La censure procède du désir.

2 - La tentative de "l'homme du plaisir" : l'affranchissement naturaliste du désir.
Le destin d'échec de cette tentative : le défi à Dieu.
L'Autre retrouvé au bout du compte.
- L'analyse ne suit pas ce cours. Elle semblerait se satisfaire d'un idéal d'harmonie.
Chez Aristote, mise hors-champ du sexuel : de ce fait, il est hors problème.

3 - Notre programme.
1. Culture et société. Au-delà de la répression, le malaise de la civilisation.
La révision freudienne des rapports de l'homme au Logos.
2. - Au-delà du surmoi ... "Là où c'était, je dois venir" : éthique analytique.
L'analyse répond-elle à cette interrogation sur l'impératif, lequel précède toute question ?
Alors, des idéaux de l'analyse : 1. amour génital : - un obstacle : que veut une femme ?
2. Authenticité : - l'analyse n'est pas "science des vertus".
3. Non-dépendance : - l'intervention analytique n'est pas éducative.

4. - La réversion (subversion) freudienne.
1. L'éthique de l'habitude et le trauma : change avec l'analyse.
2. Chez Aristote, le Souverain Bien ; chez Freud, le processus primaire : change sur la fonction du plaisir.
3. L'éthique ne relève pas de l'idéal, mais du réel.
4. La réversion fondamentale Aristote / (Hegel) Bentham : la fiction ; le langage et le réel : de là le plaisir. On ne jouit pas tant de la chose que du signe..

5 – Chez Aristote, le rapport à la nature est garantie du plaisir. Macrocosme et microcosme. – Chez Freud, la réalité n'est qu'une différence de la jouissance, la jouissance est hors-nature.

---

p2. La distinction éthique / morale ne semble pas recouvrir celle de Hegel.

p3: Comment la faute tient-elle à la position de vrai et au maintien du jeu ? Et celui-ci, à celle-là ?

p5: l'analyse part du désir pour pour assimiler l'expérience morale. Aussi, la censure est de ce départ.

D'où procède cette tentative d'affranchissement naturaliste ? Le texte laisse supposer qu'elle est prise dans l'horizon d'où naît Bentham. Pourtant, ne est-elle pas annonciatrice d'un certain virage au discours nouveau ? Il est possible de contr... mais qu'elle reste prise dans l'horizon d'Aristote : si Aristote exclut le désir (sexuel) de l'éthique, alors, ce hors champ est donc naturalisable (au nom de la nature). Ainsi l'économie du plaisir et la position aristo-... de la nature). D'où tributaire de l'éthique démontrant une complexité fondamentale. D'où procède. Elle n'[illegible] pourtant il y a annonce d'un nouveau maître ? (Ce que Lacan ne dit pas).

D'autre part, il faut relever le thème du rejet du symbolique : ce que la naturalisation du désir rejette de sa position, reparaît dans le réel de la société bourgeoise. ~~[illegible]~~

Ce qui spécifie la position perverse du désir, c'est l'invocation de natu-ralité. Le désir pervers est « amant de la nature ». Son problème : exclure la faute antinaturelle de la faute. C'est là son désir : le désir de castration veut dire que le désir est supposé naturel.

Pourquoi alors ne s'impose-t-il la structure du défi à l'Autre ? Cette place du défi, est-elle fait d'interprétation ? Un fait de structure indiquant place du défi ; est-elle fait d'interprétation ? ... – Car ce défi est ce qui range d'un autre côté la prétention au discours pervers ? – Car ce défi est ce qui range d'un autre côté la prétention du discours pervers ? Il est vrai que chez Sade, la supposition d'ouvrir est conséquence de naturalité.

comme un fait social : Dieu rive l'ordre social. Nous voyons en quoi la naturalisation du désir se renvoie à la relativisation sociale de la faute, et à la supposition de répression comme [illegible] de ce qui s'inclut la jouissance.

Freud renverse chacun de ces termes :

1 - Non pas répression mais refoulement.

2 - Non pas relativisation de la faute mais meurtre du père.

3 - Non pas nature du désir mais castration.

Mais alors, d'où prend donc sa résonance de structure (dans l'histoire) une telle naturalisation du désir ? Et la position freudienne ? En quoi consiste le dire-vrai du discours analytique ?

- p 9 : perversion et moralisme sont l'envers l'une de l'autre. D'une part, le moraliste exclut le sexuel du champ de l'éthique. D'autre part, le pervers naturalise le désir et s'affirme ainsi hors de toute éthique. L'idée selon laquelle la perversion résulte au-delà de toute moralité, est une idée perverse. — Mais elle est fausse — Et c'est une idée analytique !

Ce qu'il y a de nouveau dans l'analyse, le trait unaire de la démarche freudienne, c'est de poser que 1 - le sexuel est l'éthique. 2 - Que cette éthique est éthique de la castration. C'est ce que F. désigne en [illegible] éthique. Et pourtant elle est la [illegible] ; l'éthique est obligée, avant tout devoir.

éthique.

C'est aussi ce que manifeste la perversion, contre le pervers lui-même. Le pervers ne démontre pas la [illegible] a-moral de la pulsion partielle. La pulsion partielle de ce fait n'est pas la jouissance [illegible] et prélangagière qui se subordonnerait secondairement au langage et à la moralité : la pulsion est d'emblée un parcours éthique ; et l'éthique, c'est la pulsion. Il est d'autre part faux de supposer que la perversion procède de la mise à nu de la pulsion, mais au contraire : elle procède de l'imaginaire, qui implique une méconnaissance du statut éthique de la pulsion. Toute position [illegible]

C'est ce qui est à développer à partir du meurtre du père.

[illegible]que qui tente de naturaliser la pulsion, ou de lui assigner un statut hors langage (Jung, et parce que fait Freud), est anti-analytique dans son essence. Elle procède de la complicité avec l'ordre du maître, qui se définit de tenir pour aliénation le sexuel. Moyennant quoi le sexuel rejeté devient l'impossible, qui nous permet d'énoncer l'inexistence du rapport sexuel. – Grâce au maître, qui en maintient la fiction pourtant dans le couple.

p10/14 : Attention au raisonnement ! Le raisonnement comporte deux [illegible] qui se compliquent d'une manière curieuse.

① Freud introduit une scission fondamentale, qui, pour être distincte de la seconde (cf. plus loin) n'en est pas moins déterminante. Cette scission des rapports de l'homme au logos pose :

1 – Que le logos n'est pas instrument de communication, mais détermine le parlant dans l'instinct de mort.

2 – Que de ce fait le malaise ne procède pas d'une répression mais de l'inéluctabilité d'un refoulement lié à cet instinct de mort (il faudra voir comment).

3 – Que la moralité n'est pas un fait de société mais de culture
(au sens de civilisation, et non du culturalisme, qui prend les choses à
contresens, et prolonge le non-sens naturalisant).

Il faudra se demander comment cette scission fondamentale de l'éthique accompagne la seconde (p25, 27 etc.), i.e. d'une part celle que Bentham signifie en instaurant la fiction, et que Freud accomplit en proposant de situer le plaisir comme fait des processus primaires. Cette articulation correspond, mais sous une forme curieuse, à la reprise lacanienne de la position freudienne : si les processus primaires doivent se penser en termes de répétition, i.e. de jouissance, comment poser ce qui les actualise en tant que c'est le logos dans sa pulsion de mort ?

② Mais à cette première réponse, Lacan ajoute : qu'on ne saurait tenir le surmoi pour un terme de l'éthique. Or ceci fait difficulté. En effet il faut noter que, si F. introduit la pulsion de mort, c'est pour en expliquer l'existence du surmoi. Moyennant quoi il se trouve avec cette voix, de ne plus pouvoir énoncer en quoi l'analyse en résorbait la difficulté. C'est ce que Lacan propose par le : "là où c'était je dois venir." Le Je en tant qu'il pose la question de cet impératif, est la voie à suivre pour dénouer cette difficulté. Mais pourquoi ? – Parce que le surmoi est le noyau de la parole, et qu'à cette place, peut venir la parole elle-même dans son mouvement de dépassement. – Mais il faut en dire plus sur la pulsion de mort.

Le problème de l'éthique analytique est donc de savoir quelle réponse apporter à l'antagonisme du Je avec l'impératif, lequel précède toute mise en question. Comment l'éthique analytique prolonge-t-elle la conversion freudienne, alors que celle-ci fonde justement l'implacable du surmoi.

Lacan en montre 1 – que les idéaux de l'analyse sont inadéquats à cette tâche. 2 – que l'éthique, et ceci en raison de la conception freudienne, ne procède pas de l'idéal mais du réel, et que c'est là que l'impasse peut se dénouer. L'éthique analytique ne peut procéder selon la voie d'aucun idéal, et qui se déduit par là son origine : D'où la question (classique) : Comment une éthique peut-elle naître du pur réel, de la pulsion par exemple ? "l'analyse" non-lacanienne répond : par les défenses du moi ; Lyotard : par l'a-moralisme anti-... bien tempéré, et l'éducation. Cette question analytique qui ne rejoint d'une telle position de la pulsion et une réponse ... ceci : c'est que l'éthique c'est le réel, et que la pulsion est éthique (il faudra voir comment). L'éthique analytique suit donc le parcours de la pulsion.

– D'autre part, problème difficile de la castration du sujet. Il faut noter que cette castration pose de toute question. Ceci est important pour l'élaboration de la "question" du non-sens, et du sans raison du sujet.

p16/17 : Il est étrange de constater que L. fait objection de : Que veut la Femme ? à la fonction de "l'amour génital". D'ordinaire, on pend là plutôt argument de la pulsion partielle ou de la perversion. Il est nouveau de prendre cet abord. Comment se justifie-t-il ? Par la question du rapport à Φ, dans son manque d'existence dans la pulsion ?

p20 à 27 : La subversion freudienne. Passage très imp.. Lacan y examine la subversion freudienne de l'éthique. Celle-ci d'une part s'organise sur un certain nombre de subversions locales, dont il faudra interroger la complexité. D'autre part, il faut noter qu'elle ne peut advenir toute en la déterminance. D'autre part, il faut voir qu'elle ne peut advenir que pour autant qu'elle s'ordonne d'une autre subversion plus fondamentale dans les effets historiques de la maîtrise. Enfin, bien distinguer cette subversion de celle proposée plus haut : des rapports au logos. La question reste de la nouveauté à celle-ci, d'une manière nécessaire.

1 – Première subversion : si l'éthique du maître met l'habitude au centre de sa démarche, l'éthique analytique rencontre le traumatisme. L'éthique du maître est donc celle de l'éducation en vue d'une fin, celle du Bien. L'éthique analytique rencontre ce qui se présente comme désorganisation du Bien. D'autre part nous voyons qu'il y a un antagonisme entre trauma et habitude. L'habitude n'efface rien de la le trauma ressurgit contre toute habitude. Ainsi se confirme l'opposition entre remémoration et remémoration du trauma. Ainsi se confirme l'opposition entre remémoration du trauma et mémorisation psychologique. La mémorisation psychologique n'est première forme de la maîtrise, dont l'idéologie de l'apprentissage est la suite. Ici s'introduit la question de la défense : il consiste de maîtriser le corps.

2- Seconde réversion : le plaisir dans la doctrine d'Aristote est ordonné à un souverain bien. Plutôt le Bien. Dans l'éthique analytique, le plaisir intervient dans le processus primaire. La fonction du plaisir est transformée, de ne plus répondre à aucune finalité idéale. De là se déduit :

3- Troisième renversement : l'éthique ne procède pas de l'idéal, mais du réel. La difficulté est alors la suivante : si dans l'analyse le symbolique est la fiction, comment expliquer que l'éthique parte du réel, quand on attendrait plutôt qu'elle procède des processus primaires, i.e. du symbolique ? Il faudra réexaminer ce qu'on entend par processus primaires.

4- Mais toutes les réversions s'ordonnent d'une plus fondamentale : celle qui retourne la fonction du maître classique dans la théorie benthamienne des fictions. Notez que Hegel n'est tenu ici que pour avoir fait le symptôme, seulement en négatif. Ce virage du discours du Maître à celui de l'Universitaire, comment penser que Freud s'y inscrive ? Quel rapport entre la doctrine des fictions et le nouveau maître ? (p23)

La réversion freudienne dans celle de B. consiste en ce que le symbolique est le fictif. Dès lors, ce qui est recherché dans la réflexion est moins la chose elle-même que le signe. D'où la doctrine du processus primaire. (p25)

5- De quoi se déduit une cinquième réversion : chez Aristote, le plaisir est harmonie de l'accordance à la nature (et la réalité). C'est ce qui s'énonce dans le rapport du macrocosme au microcosme. Chez Freud, la réalité n'est qu'une différance du "plaisir" : le "plaisir" est le fait des seuls processus primaires. La "nature" est obstacle à la puissance, et il y a contradiction entre réalité et plaisir, en tant qu'il est plaisir de la fiction. D'où le renversement quant aux désirs.

Vraisemblablement.

Séminaire 2 du 25 Nov. 59 : Les voies de la réalité (Wirklichkeit) dans l'Entwurf et chez Aristote.

1- Comment agir droitement ?
De la reconnaissance de l'impératif au problème du masochisme moral.
La loi morale est le réel.
Quel sens donner à ce réel ?
Est-ce la réalité ? — Principes de plaisir et de réalité.
L'analyse laisse à la porte la réalité.

2- Ce qui fait le fonds de l'éthique : se référer à un ordre. Exemple d'Aristote.
L'éthique des maîtres antiques. Ses limites.

3- L'analyse cherche une réalité plus particulière dans le désir.
Mais elle ne s'en tient pas là, qui serait la position romantique.
Pour Freud, la réalité est au-delà de la Stimmung.

4- Plaisir et réalité dans l'Esquisse (18 sq.)
a- Le plaisir, fonction directrice, chez Aristote aussi bien.
b- Il est inertie : tendance à la décharge, vers l'inerrance ou l'hallucination.
c- D'où l'exigence d'un p. de Réalité corrigeant cette "pente naturelle" ;
L'appareil psychique est ainsi "interférant", de même que chez Aristote. 24
Cette interférence est liée au problème des jugements universels. Ou le particulier,
[etc. 25

Le droit discours de l'ICS et du p.P : pas de propositions universelles ? 26
La réalité est précaire, c'est pourquoi ses voies sont tyranniques.

5- L'entrecroisement des deux principes. 27 sq.
Identité de perception et de pensée. Le p. P. régit le Ps
L'entrecroisement des principes
Si le commun l'est par la parole, l'ICS a structure de langage.
Au niveau du p. P est le Bien du sujet. D'où leur identification dans l'éthique.
(Schéma).

p3 - La loi morale, c'est le réel. Cette proposition fait encore difficulté. Ce ...
proposition deux interprétations : qu'elle s'affirme contre le plaisir (en quoi elle est l'impossible) — qu'elle est support de l'idéal.

Ce dernier point est clair : la loi morale n'est pas idéalisation mais support de l'idéal. Alors : d'où procède l'idéalisation ? – Sans doute cette affirmation sédimentée dans le savoir, au-delà de tout vouloir.

D'autre part, qu'elle fasse obstacle au plaisir, est-ce en ce sens qu'elle est la réalité, comme semble le suggérer 27. Ou du moins, la voie vers ce réel ? Mais alors, quel sera le réel en cause ?

p.4 – La pulsion de mort relève directement de notre rapport au réel, par delà l'opposition réalité/plaisir. Comment articuler ces "deux principes" avec la seconde topique, et spécialement la pulsion de mort comme au-delà du p. de plaisir ?

p8 à 10 I – L'éthique du maître antique.

1/ Elle est béatitude.

2/ Conformité à un Bien

3/ Elle suppose l'harmonie du monde et de l'homme

4/ Elle suppose donc par là que l'idée de sa référence est dans le réel, et que c'est à lui qu'il doit y avoir conformité.

5/ Celui qui possède la science participe nécessairement à la sagesse et à un ordre éthique.

6/ Cette participation se fait sur le mode de la tempérance.

– Mais de ce fait elle rencontre un paradoxe déjà rencontré par Socrate : Comment l'intempérance peut-elle subsister s'il y a savoir du Bien ? – D'où l'exclusion de la passion du champ éthique.

7/ Le politique de cette éthique, c'est la société des maîtres. Elle n'est pas appendue à la lutte à mort hégélienne.

8/ Elle se formule comme otium, contemplation, exclusion du travail. L'esclave n'est pas le maître. Il est l'homme pratique. D'où l'idéalisation de cette position.

(7) Il est remarquable que cette éthique ne fasse, à la différence de Hegel, nulle référence à la mort et à la jouissance. Le politique de la jouissance (et de la plus-value) est un politique capitaliste, lié à l'abolition des maîtres et du rapport [illegible] au monde.

(0) Il est de plus exact de poser que cette position de matière se définit [illegible] la praxis. Si le matérialisme capitaliste [illegible] – c'est justement de prendre en considération le travail. C'est pourquoi [illegible] le changer l'idéalisme peut être [illegible], et le matérialisme advenir. Il n'y a pas d'autre base du matérialisme que le travail et sa reconnaissance.

(6) Il faut de plus noter que cette [illegible] sont la position de l'enthousiasme. Cette [illegible] est doctrine de la [illegible]. C'est l'excès qu'il faut [illegible] plutôt que l'ascendre. Ainsi, elle fut dans une [illegible] même [illegible] à Platon.

(8) Il faudra élucider pourquoi elle se formule selon les [illegible] de contemplation et de vision. Non pas de voix qui rompt la présence à soi. Pourquoi la matière est-elle nécessairement liée à cette mise au centre de la pulsion scopique et de ses antinomies avec la vision ? Pourquoi de plus ce champ de la [illegible] est-il celui du "plus haut" ? La pulsion scopique n'est pas seulement "le plus haut" des pulsions – contrairement à ce que pense Aumont. Elle est de plus ce d'où prend assise "le plus haut" comme tel, elle est principe et ressource de toute "hiérarchie des esprits".

(2),(5) Une exigence difficile à cerner est-elle de : possible la science. En quoi le [illegible] de la matière, et en quoi cette [illegible] fait-elle possible la science implique-t-il la matière, et en quoi cette [illegible] à cette science ? (P. Aumont). En est-elle supposée appeler l'identification à cette science ? En quoi l'amour (du savoir) implique-t-il l'identification à son objet ? C'est pourtant le [illegible] de – Ici, Platon reste conforme, et démonstratif.

l'enthousiasme.

(4) Ceci nous porte à l'examen de l'imaginaire, et tout spécialement du premier narcissisme du corps propre. Comment la matière, dans et par le narcissisme, implique-t-elle le Noûs, et la conception de la réalité.

Les pages 11 à 18 ne sont que [illegible].

p19 à 22: les trois caractères premiers du plaisir: sa fonction directrice – son
inertie – l'exigence d'un principe correcteur de cette tendance à la décharge.

p21/22 Notes que L. donne ici une interprétation du passage du plaisir très
spéciale: tendance à la décharge, sans considération pour la réalité. Cet
accent, nouveau diffère: 1 – de sa position en termes de constance et de diffé-
rence de la constance. 2 – de celle d'E.L. comme pensée constante s'opposant
à l'inertie. 3 – Ce que ce passage produit de neuf, c'est que le A.P est voué
à l'inertie. Une chose lui importe seulement: non pas satis-
faire mais halluciner le besoin. Il est donc pure tragédie à l'égard de la
"réalité". Mais plus exactement, il est la seule réalité: celle d'une jouis-
sance sans mesure, ignorante structuralement tout de la réalité. C'est là
l'accent nouveau. Nul rapport du microcosme au Monde: simple poussée
à la décharge d'un appareil fondamentalement clos sur soi dans sa jouis-
sance. Cette ignorance du non-jouir, c'est ce qu'il faudra développer.

Le fait d'autre part noter en quoi la doctrine des pulsions corrige ceci;
l'appareil est posé comme évaluateur des quantités, brusquement quoi,
le problème de la pulsion est inépuisable, et se présente sur un mode
contingent: il y a, à cause du corps, des excitations incontournables.
La doctrine des pulsions change cela: il y a alors une constance, mais c'est
celle de la poussée pulsionnelle, et non du retour à zéro ou à une moindre
constance, (E.L.).

D'où un problème: comment à partir de là penser le problème du
retour (à l'inanimé!)? On ne peut le faire qu'en posant la pulsion com-
me aspiration et non comme poussée organique. Le retour à la mort
est bien ce qui est le (but) de la pulsion, mais ce n'est pas son énergie, qui
l'origine de ce retour. (Appendice).

—

21/22 : La question qui reste irrésolue est : si nous voulons éviter une téléologie de la jouissance, comment expliquer le dualisme des principes ? Nous pouvons à la rigueur admettre un principe de plaisir, mais que nous ne connaissions pas le sens d'une telle décision.

Mais nous ne pouvons pas justifier le principe de réalité. Comment le poser, entre les deux formes où F. nous le propose : d'une téléologie du fonctionnement mental dans la différence, et d'une généalogie du "jeu de jeu" qui explique cette survenue par l'élision de ses conditions. A ceci s'ajoute ce qui fait la raison d'obstacle invoquée toujours : les excitations internes, problème clé d'une telle différence.

Ainsi la théorie des pulsions, proposée pour résoudre la fonction du telos dans la conception de l'avenir, est-elle appendue dans la 1re comme dans la seconde topique et les problèmes de téléologie de la différence. Comment se sortir de là ?

p25/26 : A quoi est donc due cette avance structurale du principe de plaisir ? A ce [illegible], raison des universaux ou pas, à ceci que se rencontrent à ce niveau [illegible] être formulés que des jugements universels. On retrouve ainsi le [illegible] comme dit de l'enthousiasme, de l'emportement premier de l'A. F. . Or tout jugement universel ne peut qu'être erroné, pour autant qu'il ne dit rien d'une existence. Il est structural de l'universel d'emporter avec lui une erreur de principe ; est erreur ce qui tait le particulier que l'universel ignore. Il faudra faire le lien de cette doctrine du J.U. avec l'affirmation du désir : principe d'illimitation à la clé de l'appareil psychique.

Mais où le déterminant ?

p26/27 : le principe de réalité est premier. Que faire de ce point, s'il justifie la tyrannie du commandement ?

p27 à 33 sont consacrées à l'établissement d'un schéma manquant et qu'on tente de reconstituer : l'entrecroisement des p. de plaisir et de réalité. Ce schéma est important si on songe à E67/68. Il a d'autre part son importance, si on pense qu'il amène Lacan à engager sur Freud la thèse que l'ICS est structuré comme un langage.

1/ Une division fondatrice : P.P. — PR. Elle se redouble d'une autre : ICS — CS et d'une troisième : I° — II° (27)

2/ A partir de là, un problème : comment poser perception et pensée ? De prime abord, ces termes sont hétérogènes, mais ils s'homogénéisent par la question de l'identité de perception et de pensée. Là, si la première est le fait de l'ICS (I°), la seconde est celui du PR. (II°). Ces deux thèses sont principales chez Freud, et inciteraient donc à conclure que : (28)

PP — PR
ident. ↓ ↓ q. th.
Pc. — Pensée.

3/ Lacan montre alors qu'il n'en est rien, et accomplit deux renversements déterminants :

a/ la pensée est d'abord inconsciente et dépend du p. P. Cette thèse nouvelle nous amène à nous demander ce qu'est la pensée. Non seulement il y a des pensées ics. (Freud), mais il faut penser la pensée à partir de l'ICS, qui en devient un : je pense et je ne suis pas. (29)

b/ Un second retournement est plus complexe : (30)

C'est que l'objet nous est d'abord inconnu : ics. Et qu'il ne nous est connu, donc perçu, que par des paroles, lesquelles dépendent du préconscient. C'est le CS, ou les signes de plaisir ou de peine, qui sont reçus dans la C°. Donc la perception est régie par la CS et le secondaire. Il faut ici renverser la prise de l'entrecroisement, qui se complique en fin. Mais nous avons donc ici :

PP → pensée, PR → Pc (entrecroisés)

4/. C'est alors qu'il faut concevoir que se produit un entrecroisement de ces retournements, qui les transforme, et qui constitue l'entrecroisement des p. de plaisir et de réalité. (31/32)

a/ C'est pour autant l'objet nous est connu par la parole (dans le cri par exemple),

b/ Que l'inconnu, i.e. l'ICS a structure de langage. Il s'agit là d'un "troisième", qui n'est en quelque sorte que le second retournement, par reprise du 1er. ?

On doit donc poser : (33) :

		Bien	ⓘ? (34)
l'expérience :	1 (Sujet)	PP (ICS)	PR (CS)
		1.1 / 2.1	
	2 (Procès)	Pensée ? [réalité ψ] fiction (33)	Pc ? [processus agités] appétit (33)
		2.2 / 1.2	
	3 (Objet)	inconnu	connu (cri)

2. C'est pour autant que l'objet est connu par la parole...
1re ... que l'inconnu (l'ICS) a structure de langage.

Il faut noter l'étonnant gauchissement logique que représente cette affirmation. De ce que l'ICS serait connu par la parole, comment conclure qu'il soit structuré comme un langage ? La science du connu, si elle escamote les problèmes, n'éclaire rien. Cet argument est typiquement celui par lequel on objecte à L. la fausseté de sa thèse initiale. Nous ne pouvons nous appuyer sur lui : que signifie donc cet entrecroisement, s'il va au-delà de cette position des problèmes, ou non ?

— Pas de solution pour l'instant.
, Noter la place de la réalité psychique (33) et du Bien (34).

Séminaire 3 du 2 Déc. 59 : Les voies de l'éthique vers la réalité : (Exposé de Pontalis sur l'Esquisse).

1 - Principe de plaisir et de réalité sont d'ordre éthique et non psychologique.
Le conflit est d'ordre moral.
Éthique : réflexion théorique sur la morale.
Le paradoxe de l'éthique.
Le langage freudien se fait autour de la réalité
On cherche le fil de la pensée de Freud, déjà-là dans l'Entwurf.
Comment reconstituer la réalité pour l'homme ?
On cherche chez Freud la pensée éthique, centrale.

2 - Exposé de Pontalis : le paradoxe de la réalité dans l'Entwurf.

3 - Plaisir et réalité
La Bahnung.
Paradoxe du plaisir : la satisfaction est appendue à l'autre.
Paradoxe de la réalité : en fait, le plaisir ne s'articule que dans un rapport à la réalité.
La décharge n'est pas le but du principe du plaisir.
Problème de la réserve de quantité.
Problème de la réserve de quantité ; écoulement et retenue de Qη.
Structure et fonction dans le système ψ : écoulement et retenue de Qη.
Une topologie du sujet dans l'Esquisse.
Les voies vers la réalité
Le principe du plaisir n'est pas la satisfaction.
"Analogie" entre la recherche du plaisir (?) et la satisfaction au sens moral.

Difficulté de suivre le fil du Séminaire. Il semble qu'il est double, même triple.
1 - L'expérience freudienne est à reconnaître dans sa dimension éthique.
2 - Ce qui fait l'insistance de la démarche (freudienne), c'est la voie vers la réalité.
3 - Mais les choses se passent plus difficilement ici : on ne doit pas penser le plaisir dans son paradoxe, ce qui est pousser trop loin le paradoxe de l'éthique ; mais on doit s'apercevoir qu'il n'est saisissable que dans son rapport à la réalité.

Les 3 points s'articulent eux-mêmes autour de trois paradoxes, qui viennent au fil du texte.

1- Le premier point ne pose pas de problème, sinon d'ensemble : la démarche lacanienne (et analytique) consiste à ressaisir au fil du texte de Freud sa portée éthique. Mais ceci, non pas spécialement dans ce commentaire mais comme règle de méthode. Et ceci parce que, n'étant pas de métalangage, on peut nommer cette saisie de divers noms : l'éthique, la pratique, l'acte, la place du sujet, etc. Le plus général d'entre eux, c'est le rapport au signifiant. Le renvoi au signifiant n'est donc pas seulement une position de principe de la théorie lacanienne, c'est aussi et surtout une position de méthode à l'endroit du texte de Freud et de la pratique analytique. Poser le signifiant, c'est [illegible] la doctrine freudienne, pour lui restituer sa signification pratique réelle.

C'est en quoi il est nouveau d'introduire le rapport à l'Autre comme clé des [illegible].

C'est en quoi il est [illegible] de l'[illegible] de ses concepts instrumentaux de Freud. C'est de là seulement que l'[illegible] de ses concepts peut être retrouvé et mise en jeu.

D'où les questions :

- Pourquoi Freud s'est-il trouvé contraint d'instaurer les données de sa pratique ? Était-ce défaut du signifiant ?

- Les concepts freudiens ne subissent-ils pas les conséquences de cette [illegible] ? Par ex. : la pulsion, l'ICS ; et bien sûr, la topique. La réduction historique des topiques freudiennes est aujourd'hui peut-être [illegible] à [illegible]. Mais un concept comme l'ICS, ne doit-il pas l'être encore ?

- D'où procède la possibilité d'instauration, comme celle de la [illegible] ?

Rapport entre inscription et pratique, qui vient aussi bien pour nous : une éthique, une pratique, etc...

- Reconnu alors ce que signifie : [illegible] (présence à [illegible]) que [illegible].

2- Le second point ne se [illegible] moins bien (présence à [illegible]) que [illegible] dans la [illegible] du 3. Il y a là une objection faite par L. à Pontalis : de trop abandonner la [illegible] sous d'une mise en cause de la réalité. C'est à quoi pourtant [illegible] perspective lacanienne. Que signifie alors ce coup d'arrêt ?

Il faut pour cela, partir des paradoxes proposés dans ce texte. Le premier est celui, central, de l'éthique. Il s'ordonne en 3 points :

1 – Pourquoi l'éthique insiste-t-elle à rapporter le plaisir au Bien ?

2 – Pourquoi tente-t-elle au préalable d'en réduire l'antinomie ?

3 – Cette antinomie consiste en ce que le plaisir s'oppose au Bien, mais doit y trouver sa référence.

Or on remarque que l'antinomie ne procède que de la première tentative : si l'éthicien se contentait de maintenir la disjonction du plaisir et du Bien, il n'y aurait nulle antinomie. Celle-ci est donc un produit de la position éthicienne. « L'éthique n'est pas stérile, elle engendre l'antinomie ».

L'antinomie n'est donc pas "naturelle" ; elle procède d'une position de discours préalable, celle de l'éthique précisément, d'une décision éthique.

D'où au moins deux questions.

1 – D'où procède l'exigence de position de cette référence du plaisir au Bien ?

2 – Si cette antinomie est ce qu'une telle position ne peut que produire, ne faudrait-il pas en conclure que la production de cette antinomie est la fin véritable de l'éthique, et nullement son exigence de réduction (2) ?

Il y a là une impossible que je n'essaie pas de répondre pour l'instant.

Notons simplement l'analogie de ce mouvement avec celui de la logistique, et plus profondément de Kant. Pourquoi Kant trouve-t-il sa jouissance à ce sens de produire des antinomies des facultés ? Il faut [illegible] l'énoncé de cette question. Mais on peut en tenter une formulation, il faut répondre : parce que la jouissance est dans l'antinomie. Plus exactement, parce que l'antinomie doit être maintenue pour que soit possible sans illusion la division des facultés et leurs justes limites. L'antinomie c'est la première réduction des illusions du sujet. Elle est obstacle à la loi du plaisir. Une position au-delà de cette loi, de la loi, i.e. d'une

jouissance qui ne doit d'abord rien au plaisir. Bien sûr, c'est plus subtil.
Freud s'en tient-il là ?

Mais quelle position du plaisir devons-nous produire en ce point ?
Le plaisir est-il le fléchissement de l'illusion ? Mais alors qu'est donc le
Bien, si d'une part il se présente comme idéal (apparemment) et si
d'autre part il est pourtant obstacle au plaisir ? Le Bien serait-il donc un
réel ? Comment penser la conjonction au lieu de l'idéalité et du réel ?

Cessons-là. Mais pour voir une autre conséquence de ce paradoxe :
C'est qu'il nous pousse à supposer que le plaisir est à lui-même sa propre
loi ; bref, que la réalité n'est ni partie de lui, qu'une contingence à peine
pensable, et totalement énigmatique. Freud ne s'en tire quant à l'efficité
que par la théologie de la différence. C'est la voie que Lacan esquissait dans
le 2ème Sémin.. Pourtant ici, coup d'arrêt à Pontalis, qui prolongeant en
mettant ironiquement en cause la fonction de la réalité.

Il produisait pour cela deux paradoxes que L. relève et pousse à leur
limite : 1- Paradoxe du plaisir : Le paradoxe apparent tient en ceci que
toute la référence biologique est inconsistante dans l'Esquisse, et que donc
le modèle biologique travaille sur sa traduction juste. Lacan rétorque : c'est
que la satisfaction est suspendue à l'Autre et n'est donc pas pensable dans
les termes d'une décharge qui mènerait le vivant à sa mort régulière.

2- Paradoxe de la réalité : De ce fait, s'il en était strictement
ainsi, l'accès à la réalité et à la différence des jouissances devient
impensable. La réalité est quasi un mystère que seule la [illegible] théologie
permet de résoudre.

Or ici, Lacan marque un arrêt et s'engage dans une autre voie,
d'où peut-être l'impasse de la réalité et le problème de la différence peuvent
être résolus. Sans doute il n'y a là qu'esquisse... Ce qu'il pose est le principe :
Que le plaisir ne s'articule que dans un rapport à la réalité.

Autrement dit, de ceci que dans le paradoxe de l'éthique le plaisir forme une antinomie concrète avec le Bien, on ne doit pas conclure que le plaisir n'ait nulle référence, mais il en a au contraire une dans la réalité, le paradoxe de la réalité n'est donc qu'apparent, et il s'agit de le montrer.

L'antinomie avec le Bien et le rapport à la réalité sont donc deux termes corrélatifs. Comment les nouer? On ne sait pas.

Peut-être pourtant les pages 37 à 39 l'esquissent-elles. Elles supposent que, malgré la différence entre satisfaction et recherche du plaisir, il y aurait une analogie (?) entre cette recherche et la satisfaction au sens moral. C'est tout ce qu'on entend pour l'instant.

Nous tenterions, peut-être avec comme, nous pourrions poser que le cœur du Bien, c'est la réalité (psychique), et qu'il y a satisfaction (à l'Idée) pour autant que ~~[illegible]~~ la recherche du plaisir est maintenue.

Cessons.

Séminaire 4 du 9 Déc. 59 : Ce séminaire est d'une difficulté extraordinaire. C'est ce qui explique la suite : le plan approximatif, le commentaire plus ou moins répétitif, les textuels p. 6 à 23, le commentaire plus ou moins répétitif fin.

Plan :

1 – Ding et Sache – étymologie : opposition juridique. – Sachvorstellung et Wortv.

L'ICS a-t-il une structure de langage ? – les choses du monde humain sont gouvernées par le langage.

– Structure et fonction du langage.

Le symbolique n'est pas affaire de psychologie.

La Sache est cette chose de l'action humaine gouvernée par le langage.

*

→

2 – Das Ding, secret du principe de réalité.

– die Not des Lebens.

le p. de réalité isole le sujet de la réalité.

Il serait donc pure fonction de radarage du monde. Mais cette conception ne suffit pas.

L'entrecroisement de la parole et de l'ICS.

le Ich est l'ICS en fonction.

Il ne se situe pas dans la CS ; ni entre ψ et φ

De plus, la Pc est hors-circuit et n'est (donc) pas CS.

Donc, l'ICS ~~[illegible]~~ comme structure est (comme) situé entre Pc et CS.

le complexe du Nebenmensch. Das Ding est rejeté de ce complexe, constituant [le dehors.

la réalité n'est que coordonnées des retrouvailles attendues.

*

3 – l'éthique, c'est de reproduire la situation de das Ding, il est donc complice [de l'Autre.

Das Ding dans la structure du choix de la névrose,

Ce qui vient à sa place : la maxime universelle, la loi, le "toi !"

le "moi", rejet de la chose, et chose rejetée.

L'incroyable embrouillement du texte oblige d'en démêler de bout les mots avant tout commentaire. Soit de la p6 à la p23.

—

1. **PLAN du début** :

- le Ding ne se situe ailleurs que dans le monde des mots et de la Sache. (6)
- le Ding est le secret du p. Réalité (7)
- le Ding est le secret du p. Réalité (7)
- le p. R. est mis en échec par die Not des Lebens (7)
- die Not ~~[illegible]~~ intervient dans le II°, mais autrement que comme activité constructive q̄ⁿ à conscience.
- le p. R. isole le sujet de la réalité. Uns..stance (8)
- Ainsi, ni la qualité ni la quantité ne passent dans le II° : (8, 9)
- la réalité est le résultat d'un tri (10).
- la réalité est le résultat d'un tri (10).
- les signes sont signes de la chose, plus que de la qualité (10)

- Cette conception du p. R. comme sondage du monde suffit-elle ? – Non, d'où l'introduction de das Ding (11)
- Retour préliminaire à la décussation PP PR (11) → CS(?) pensée

- la réalité de la liaison des pensées est à saisir ailleurs que dans l'ordre qu'y met la parole.

---

2 – La décussation. Discussion du texte p13/14. Le texte se divise en (5+1) thèses, dont le problème est de savoir si elles se recouvrent simplement ou non, et ce à quoi elles renvoient.

1. C'est pour autant qu'il y a parole, mouvement de la parole, // que qqch. peut être connu / de ce qui s'intercale dans le circuit de φ (?), tendant à la décharge.

2. C'est ——— que qqch. est intéressé dans la décharge // que qqch (?) rentre sous le régime du p. P.

3. Le sujet C.S. n'appréhende qqch // que pour autant qu'il y a sentiment de mouvement.

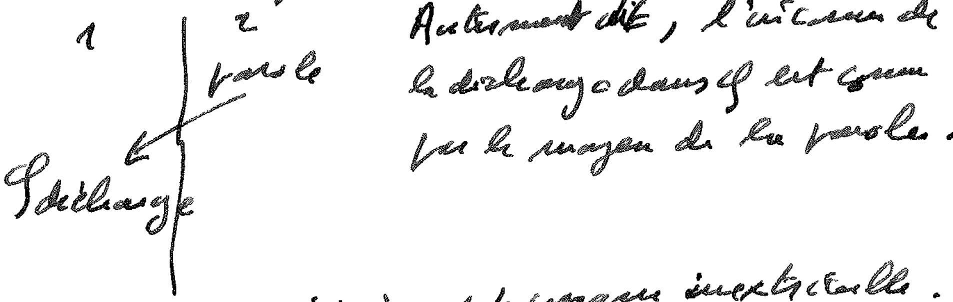
4. S'il n'y avait pas ces mouvements // ceci se limiterait à une perception obscure...

(4') – [Autour du mouvement de la parole s'organise le monde humain.]

5. C'est —— que ⓐ/ qqch. dans le comportement visant à un mécanisme de ψ / l'intérieur d'une façon que qqch. soit ultérieurement perçu en W=ω /
ⓑ/ i.e. que la C.S. va enregistrer qqch. de ce passé dans le psychisme (endopsychisme) //
// que qqch. est entériné comme réception endopsychique.

Dimension de ces (5+1) thèses :

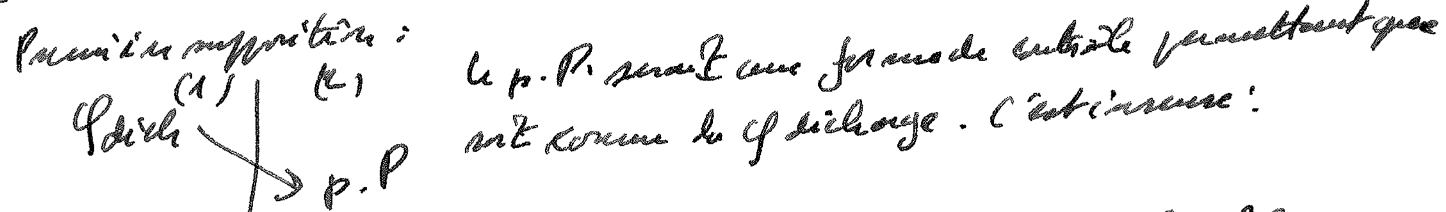
1 – La thèse 1 ne fait qu'énoncer le 1er mouvement du chiasme sous dans le sens [2]. Il semble donc qu'elle se résume au schéma :



Autrement dit, l'intérieur de la déchange dans Sf est connu par le moyen de la parole.

2 – La thèse 2, en raison de son imprécision, est presque inextricable.

Première supposition :



La p.P. serait une formule initiale permettant que soit connue la Sf déchange. C'est inverse :

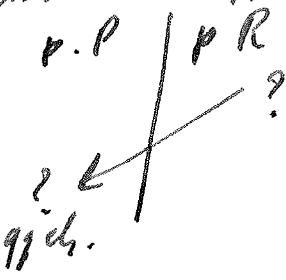
Deuxième supposition. On pose un logos, et on écrit : p.R. Alors on est ramené à l'hypothèse précédente. Mais c'est lourd.

Troisième supposition :



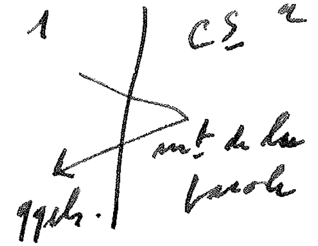
Tout se jouerait du même côté, on ne parlerait que de ce qui se passe sous domination de p.P. Invraisemblant, et peu compatible avec le contexte.

Quatrième supposition :



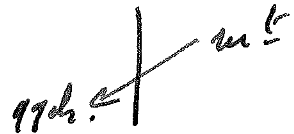
On aurait le schéma classique de la thèse 1, sous une forme plus imprécise. C'est en fin de compte normal. Cette thèse 2 n'est que un équivalent de 1, et seulement le second mouvement du chiasme.

3 – La thèse 3 sous dit :



Qqch. est connu dans la CS grâce au mouvement de la parole, situé en 2 (pR). Ce n'est qu'un équivalent de 1.

4 – De même pour 4 : qui est donc équivalent à 1. Quant à 4', elle n'est qu'une paraphrase elliptique de 4, et du prolixisme du langage.



5 – les deux sous thèses a/ et b/ disent la même chose, à peu près.

1 | 2

ψ a/

qqch.

$C^{S} = \omega$ b/

x

Cette thèse est un équivalent de 1. Mais elle prend d'autres positions.
– Elle semble identifier ψ et $C^{S} = \omega$
– Elle semble situer la parole endo-psychique en p.P. Il faudrait donc supposer que le sommeil-moteur soit du côté du p.P. Difficile à penser, ni d'autre part, on soutient que les mouvements de la parole permettent la révélation de l'inconnu. Ce qui se carrait en 2 ne serait donc que les W.≤V. et le sommeil-moteur saurait dans l'ICS ? Difficile quand même.

Enfin, la situation en 2 (p.R) de ψ et ω est gênante, quant à ψ. Il est vrai qu'on peut entendre la phrase autrement, mettre ψ en 1, et simplement penser à un effet de saut en ψ qui permet le passage en ω (en p.R.)

Toutes ces thèses ne décriraient donc nullement l'ensemble de l'autre-mouvement, mais ne feraient qu'en répéter sous diverses formes complexes le premier mouvement : C'est pourtant qu'il y a la structure du langage ~~[illegible]~~ que les éléments de l'ICS sont connus.
Elles ne disaient cependant pas : qu'ils en sont ordonnés comme structure de langage.

---

3 – L'ICH, inconscient en fonction (p.15)

1 – L'ICH est inconscient.
2 – Il est maintien d'investissement régulier.
3 – qqch. se constitue comme ICH, par autant que ce ICH maintient l'investissement régulier (fonction).

4 – l'ICH est l'inconscient en <u>fonction</u>.

5 – l'~~[illegible]~~ ICH est l'<u>inconscient en fonction</u> !! pour autant qu'il est réglé par l'investissement régulier.

6 – Ce qui permet l'interinvestissement des psichés.

Cette position de l'ICH n'est qu'approximative. En particulier, les 4, 5 et 6, ne les ont pas justifiées, si elles sont bien celles-là. Elles seraient pourtant importantes, puisque c'est d'elles que l'interinvestissement se déduirait. Or ici, on a surtout l'impression, 4 3 et 5, de n'avoir affaire qu'à un aspect particulier du [illegible] des psichés sans [illegible] fonde.

Retenons le plus clair ~~[illegible]~~ : <u>l'ICH est l'ICS en fonction</u>,

<u>i.e. qu'il a une fonction d'[illegible]estissement régulier</u>.

---

4 – <u>Justification de cette position de l'ICH (p 16)</u>.

1. la perception - conscience $P^c C^s$ n'est pas au niveau de l'ICH : ICH ⟶ C^s (ω) $P^c C^s$

2. L'ICH est inconscient. le ω et la $P^c C^s$ sont ailleurs : 1 ICS | 2 C^s ω ; ICH

3. A cet égard, F. propose un paradoxe :
   1/ la C^s serait intermédiaire entre φ et ψ } (16)
   2/ Mais d'autre part elle ne peut l'être.

4. En effet, le système φ passe directement dans ψ.

5 – Donc : ω est ailleurs que φ / ω / ψ, comme intermédiaire

Car ω ne recueille pas son image de φ [illegible], de plus.

Ce qui importe ici, c'est la distinction topique de l'ICH et de $P^c C^s$ (ω).

<u>Dans ces conditions, où donc est-il ?</u> La suite va répondre, et apportera de ce fait des éléments nouveaux sur $P^c C^s$ et sur l'ICS.

---

5 – Structure et fonction de l'ICS – les deux aspects du p. Résultat.

(pp 17 à 19).

1. La perception Pc est hors du champ de l'inscription "écrite" (Niederschrift).

2. De ce fait, et pour autant que cette inscription est liée à la parole, donc à la conscience, on a une division : Pc ⟼ Cs (ω). Donc, on ne peut continuer à parler de Pc Cs.

3. Si la Pc est exclue de la Cs, et si l'on tient compte des Niederschriften, on a donc le schéma :

$$Pc \left]\, \Big| \underbrace{N_1 - N_2 - - - -}_{ICS} \ldots PCs \ldots \Big| Cs \right.$$

4. Cette chaîne Pc/Ni(ICS)//PCs/Cs, pour autant qu'elle résulte de l'effet de la parole, procédant de la Pc exclue à la Cs d'où la parole "inscrit", se retrouve entre Pc et Cs. (Schéma).

5. Donc, il faut situer entre Pc et Cs l'ICS comme structure (et non seulement l'ICS comme fonction).

(Car on aurait aussi : $Pc / \ldots \underbrace{ICH}_{ICS} \ldots\ldots / Cs$

6. ALORS : C'est pour autant que la structure signifiante s'interpose entre Pc et Cs (+S) // que l'ICS i.e. le p.P. intervient :

- a/ non plus en fonction de maintien d'investissement, (ICH) ;
- b/ mais en commandant les frayages : la structure de l'expérience reste inscrite.

(Cette phrase 6/ commente simplement +S (et par là 4, 3, 2, 1).)

7. la structure (A) règle la décharge (ICS comme structure)
la fonction (ICH) la retient ou (?) régularise (ICS comme fonction)

(7 = 6). On a donc :

$$Pc \Big| \; \frac{A}{\underbrace{ICH}_{ICS}} \; \Big| Cs$$

8. Il y aurait parlé (?) entrecroisement dans cette phrase 7.

---

le commentaire doit attendre. Il faut seulement noter :

1. la distinction fonction / structure, recouvrant celle de l'ICH / S^a^

2. le fait que l'Autre est dans la relation entre P^e^ et C^s^

3. le clivage de ces deux termes P^e^/C^s^ et la signification corrélative de l'exclusion de la P^c^ hors du registre des Niederschriften.

4. On ne voit pas l'entrecroisement résultant de la L 7. C'est à chercher.

6. Enfin relever que l'essentiel manque au texte, qu'il va donc falloir produire.

---

6. le complexe du Nebenmensch en deux parties – Das Ding et la réalité.

(pp 20 à 23).

1. Sur cette base (points 1 à 5), il y a première appréhension de la réalité par le sujet.

2. Réalité du prochain.

3. La Chose est ce qui du prochain est l'étranger, deuxième partie de l'objet.

4. Elle est ce qui est porté au-dehors.

5. Dans un dehors qui n'a rien à faire avec la réalité où le sujet "s'exerce" par les signes de qualité.
   L'objet est soumis cette épreuve de réalité.

6. L'objet est soumis cette épreuve de réalité. – Das Ding par rapport aux désirs.

7. La "réalité" peut servir à référer das Ding par rapport aux désirs.

9. Dans la réalité seulement, en attendant mieux.

Le commentaire du pt 6 est approximatif, car c'est lui qui fera la raison de la représ^t^ générale qui vient maintenant.

→

Commentaire général : das Ding et le principe de réalité.

Nous nous trouvons maintenant dans la situation suivante. Nous avons
puisque la réalité constituait le problème clé de l'abord freudien de l'éthique.
En effet nous avons vu que, si les paradoxes du Bien et du plaisir sont central
dans l'éthique il ne suffit pourtant pas à justifier le paradoxe de la réalité:
la réalité existe, et c'est elle qui règle le plaisir, le plaisir jouit, non pas
par rapport au Bien comme ce qui le met en échec, mais par rapport ~~[illegible]~~.
à la réalité. Il nous reste à expliquer cette exigence.
On la doctrine freudienne de la réalité semble se condenser dans le principe
du plaisir, lequel semble lui-même d'abord pouvoir se laisser réduire
à une simple fonction de sondage de la réalité: ce qui conduit au
non au plaisir. Mais nous remarquons aussitôt que sous cette forme, le p.R.
se présente à nous comme profondément contradictoire. D'une part sa fonction
ou de différence est mise en échec constamment, par die Not des Lebens. Ainsi,
la fonction de perception et de contrôle qu'il représente est lettre au niveau de
l'intérieur même du système, par le problème des ~~[illegible]~~ qualités endogènes.
Mais le plus grave et le plus nouveau échec, original de Freud, est que ce
p.R. a pour conséquence de sa fonction de barrage d'isoler le sujet
de la réalité, car le maintenant dans l'homéostase du plaisir. Ainsi,
inhérent à sa nature, le p.R. maintient l'appareil du plaisir dans la jouissance de soi pure; ni ne décèle encore que qqch. entraîne par toute
tout de l'isolement de cette jouissance aveugle à toute réalité qui représente
la fonction du plaisir chez Freud, alors, le p.R. est au premier rang des
contradictions...

Comment résoudre ces paradoxes? Comment de plus, restituer au p.R.
la dimension vraie que nous lui sentons dans la doctrine freudienne?
Comment pouvons-nous supposer qu'il se réduise à cette fonction de tiers exclu
alors que nous lui avons conféré jusqu'à présent, cette conception hallucinatoire
de l'appareil mental d'où la question de la jouissance est exclue, si

d'autre part nous soutenons que ce n'est que dans la perspective de cette jouissance à obtenir selon les voies de la différence que cet appareil est possible ?

D'où l'introduction de deux Dieux, dont ce qui suit est l'établissement.

*

Nous nous trouvons ici devoir introduire une thèse préliminaire dont les conséquences diverses ne se feront que plus loin. Cette thèse, déjà obtenue comme que nous posons, est celle de la discursation. Cette thèse rejoint à un double problème : comment articuler d'une manière satisfaisante le principe de réalité avec celui du plaisir ? Leur différence est-elle de simple report ? Nous avons vu que non. Mais il y a plus : c'est que dans la mesure où ce qui est soumis au p.P. est inconscient, comment cet ICS peut-il être pris en compte ? Ce n'est que pour autant que ici, nous montrons avoir affaire à la fonction du langage que nous répondons, si le langage, en permettant que soit comme langage, l'ICS est structuré comme un langage. L'ICS, a d'autre part pour conséquence que laissons de côté pour l'instant la difficulté extrême de ce second entrecroisement, que les P.P. et de R. forment eux-mêmes, pour remarquer d'abord, un premier entrecroisement déjà relevé même, et ce que nous décrivons dans les paradoxes de la réalité.

Mais allons plus loin : ces entrecroisements ne s'ordonnent peut-être que dans la mesure d'un entrecroisement primordial beaucoup plus déterminant, selon lequel la fonction du langage s'entrecroise avec l'émergence du plaisir, avec la conséquence de faire de l'homme l'émanation du plaisir, avec la conséquence de cet entrecroisement est multiple. De la conséquence de cet entrecroisement on ne donnera que un être parlant. Elle est d'abord de produire les deux entrecroisements que nous avons vus. Mais plus profondément, elle a peut-être d'autres conséquences : de constituer en jouissance autonome aveugle à la réalité l'homme soumis au plaisir. De constituer la réalité comme instance différée, pour autant qu'elle se constitue comme consistance et structure du langage. (Je ne vise pas l'instant que les conséquences qui en résultent pour le second entrecroisement).

Mais laissons ces problèmes, pour nous en tenir à ceci, que nous devons poser la structure du langage comme inconscient en structure.

* Or considérons, de ce premier aspect de l'ICS, en distinguer un second, la raison d'une telle distinction apparaissant plus loin. Freud en effet, en introduisant la fonction de l'ICH, pose qu'il est pour la plus large part, inconscient. Dans la mesure où l'ICH, a pour fonction structurale d'être un maintien d'investissement régulier, et se constitue de cela, nous pouvons énoncer que l'ICH est l'inconscient en fonction. Cette fonction est le maintien d'investissement régulé.

(pour une part) (par ailleurs) Cette remarque reste énigmatique et le contraire encore, si relevons notre problème de départ : celui d'engager la critique du principe de réalité dans sa fonction de rodage et d'évitement. Nous croyons que l'instance du principe de réalité en tant qu'il a fonction d'évitement de quantité, est le ICH, dans sa fonction d'investissement régulé. C'est dire que les limites de l'ICH en tant qu'instance de maintien de quantité, sont celles du principe de réalité comme fonction d'épreuve et d'évitement. De plus, et qui mieux, le fait important, nous relevons que l'ICH est inconscient, principe de réalité est opéré par une instance soumise pour l'essentiel au principe du plaisir... A développer plus loin.

De ce fait, il apparaît nécessaire de distinguer l'ICH en tant qu'inconscient du système de la perception - conscience P.C.S. (W). Si la P.C.S. organise les processus secondaires, l'ICH est localisé dans l'ICS, soumis au processus primaire. Ainsi, l'appareil le plus directement des instances de la réalité est inconscient...

Mais ceci ne nous suffit pas. Car nous voudrions d'autre part situer l'ICH par rapport aux instances φ ψ, ainsi que la C.S.W. Or, nous disions, où donc la C.S.W ne peut pas être intermédiaire à φ et ψ, la localiser ?

Mais pour autant que les Cf sont* l'instance de la Pc, nous sommes donc amenés à dire Pc Cs, Cs/ω se trouvent ailleurs qu'entre Psf et f.

Où ça?

Cette question comme sa réponse ne sont pas proposées dans le texte, mais la suite va l'indiquer.

Nous commençons par une remarque : la perception Pc est hors du champ des Niederschriften, i.e de ce qui s'écrit de ce qui advient. C'est à dire que, pour autant que ces inscriptions sont l'inconscient, la perception se trouve rejetée de l'ICS. — Donc de f.

De surcroît, pour autant que la Cs ω comporte le système du langage dont l'ICS reçoit la structure, la Pc se trouve séparée de cet appareil de langage. Posons même que c'est dans la mesure où elle est rejetée de la marque de cet appareil que la Pc est élidée des Niederschriften ICS. (cf. ci-développé).

L'ordre des ordonnancements de l'inscription se produit donc ainsi : une élision de la perception rejetée de l'inscription, une série de (ré)inscriptions ICS i.e. d'écrits de ce que le langage a structuré, une entrée en PCS, et enfin, la Cs, soit l'instance à partir d'où le langage a structuré l'ICS. : Pc] $\underbrace{||||^{Ni}}_{ICS}$ PCS [Cs.

La localisation de l'inconscient comme fonction est donc claire : c'est l'entre-deux de la Pc/Cs. Le principe de réalité a ses racines inconscientes. Mais faut-il en conclure que le langage se trouve localisé dans Cs ? Ce serait une erreur, car s'il est vrai que le langage est préconscient, les effets de sa structure, soit l'inconscient structuré comme un langage, le font consister dans les Niederschriften ICS. L'inconscient comme structure se trouve donc placé entre Pc (exclue des Ns.) et Cs (dont l'ICS se constitue comme structure, à partir du langage.

Autrement dit, l'Autre, i.e. l'inconscient structuré comme un langage, est à situer dans l'inconscient, mais surtout entre Pc et Cs. L'Autre, c'est la mémoire des Niederschriften inconscients.

Ce premier résultat ne doit cependant pas nous faire oublier le principal : c'est que nous devons situer dans l'inconscient non seulement le Ich, mais surtout, le langage ~~[illegible]~~ en tant qu'il concerne les langages.

C'est-à-dire, que le principe dominé du principe de réalité : soit le langage en tant qu'il ordonne l'inconnu, insiste dans l'ICS sous la forme des Niederschriften.

Nous pouvons, pour conclure encore, énoncer, que la principale fonction du principe de réalité n'est donc pas seulement une fonction de maîtrise régulatrice de l'investissement. Il ne s'agit là que de l'aspect explicatif du principe.

Au-delà de cet aspect, il y en a un autre beaucoup plus déterminant, c'est que le langage ordonne une Autre réalité au cœur de l'ICS et du principe de plaisir, et le principe de réalité ne consiste en rien d'autre qu'en l'instauration, à partir des effets du langage, de cette réalité de l'Autre, soit, dans l'inscription comme écrit de l'inconnu du principe de plaisir. L'Autre réalité du principe de réalité, c'est l'inscription de l'inconscient.

*

~~[illegible]~~ Tout ceci n'est pourtant encore qu'approximation, et il nous faut justifier plus cette seconde fonction primordiale du principe de réalité : Nous ne le pouvons sans introduire l'Autre, le Nebenmensch, par lequel s'introduisent pour le sujet les effets du langage.

Cet Autre, quelles caractéristiques en importent ? C'est d'une part qu'il constitue une première appréhension de la réalité, par les effets du langage.

Mais c'est surtout, immédiatement, ce que nous ne pouvons introduire pour l'instant ici qu'esquissèrement, qui apparaît en lui et avec lui ce qui, à son lieu, est le plus étranger : la Chose nommément. Au-delà de tous prédicats dont la représentation peut l'accompagner ~~le sujet~~, se accorde de l'objet la Chose étrangère, celle qui se trouve être d'origine partie au-dehors (de la représentation).

Mais ce dehors n'est pas la réalité : il en est l'antinomie. La réalité n'est pour le sujet, que données propres à repérer les signes perceptibles d'une attente des retrouvailles avec cet objet. ~~Cet objet~~ [Cette Chose] est donc intérieurement liée [illegible] épreuve de réalité, puisqu'elle en constitue [illegible] la [illegible] en jeu. Que la retrouvaille soit impossible, dans la mesure où l'objet est perdu, n'empêche donc pas que la réalité vienne à la place de la Chose, d'en soutenir l'attente, d'en retenir les désirs : mais sans jamais plus que d'en [illegible] de la réalité.

Structure du fantasme de la réalité.

De là s'éclaire alors la recherche première d'une autre fonction d'épreuve et de témoignage. du principe de réalité, au-delà de sa fonction d'épreuve et de témoignage. ~~la~~ fonction d'épreuve du p. R., c'est de constituer les coordonnées de la retrouvaille. Cette fonction d'épreuve n'a pas d'autre sens que la recherche de la mesure de l'objet.

Mais de ce fait, au cœur de cette fonction, apparaît une autre fonction qui est à la fois de position de la Chose comme ce qui ressort [illegible] le principe de réalité, dans à la même place, soit celle de la perte. Cette structure secondaire. Cette la quête d'un réel qui ordonne toute sa structure [illegible]
• la quête de la Chose, reproduit selon les voies du ressouvenir. La quête de la Chose, se produit [illegible] de l'inscription inconsciente qui ressouvenir a lieu à la mesure de la perte. La perte est celle de ce qui, au cœur de l'Autre en tant que avènement à l'ordre du langage, fait de cet Autre l'innommable, le toujours se manque, le réel. On voit ainsi comment

à partir de la fonction du langage, introduite par l'Autre, se recouvrant l'existence de l'Autre réalité comme fonction principale du principe de réalité (parlant marque que l'intervenant respect du langage) et la quête du réel à retrouver, de la Chose dont l'épreuve de réalité rejette sans recours et sans trêve la place, sans parvenir à y faire surgir autre chose que la reproduction de leur perte.

Les deux fonctions du principe de réalité se nouent autour de l'introduction, par l'Autre, du langage, et de la perte qui en résulte comme le [illegible] de cette saisie du langage.

De ce fait, point important, le [illegible] n'est pas de l'inconscient.

*

Cette remarque, qui introduit notre suite, devra être cependant différée.

Nous sommes donc arrivés au schéma suivant, dont se démontre le rapport entre la 1re topique freudienne, et la conception de l'appareil psychique dans l'Entwurf :

```
            ICS           PCS   CS
      Pω  { N, Na.... }                  } 1re topique
 (1)  Q ▷─┼──||||||──────┼──────→         }
      [φ]      [ψ]        [ω]            } φωψ
 (2) ────────────────────────────────────
 (3)  PC has  : 1. Autre (ics. structuré : [Langage]  } l'ICS, structuré comme
      des Niederschr. : comme un langage)              } un langage.
              : 2. ICH.
```

Gardons ce schéma présent et avançons ceci : Nous avons vu que principe de réalité et de plaisir s'entrecroisent. Nous ne sommes cependant pas [en mesure de] faire un usage valable de ce problème, laissons-le en plan.

On posera la question suivante : si l'ICH, fonction d'investissement régulier du principe de réalité est ICS, ne faut-il pas supposer que cet investissement ... N'est-il pas une intervention du p. R. dans le champ du p. Plaisir ? N'est-il pas à penser à partir de cet entrecroisement, ne s'en définit-il pas ?

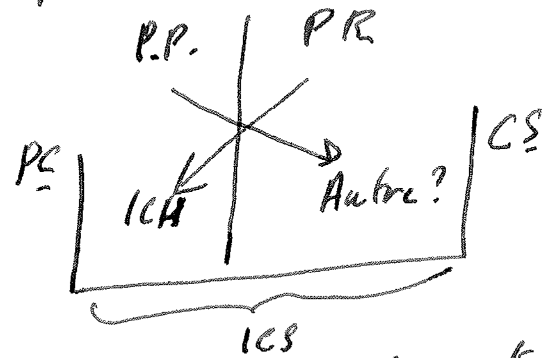
Si deuxièmement nous ajoutons que l'Autre en tant qu'il est ce qui de l'inconscient est structuré comme un langage, manifeste, indique, où sera la Chose à retrouver par les voies du principe de réalité, n'est-il pas alors une intervention du principe du plaisir dans le principe de réalité, le détournement de sa fonction d'épreuve aux fins de la recherche de la jouissance ; ou au moins, un des effets de cet entrecroisement du plaisir et de la réalité ?

De sorte que nous pouvons avancer que l'inconscient, en tant qu'il est structuré ~~[illegible]~~ par le langage, est lui-même, en tant qu'il est le résultat qu'accident de, le lieu de l'ICH et de l'Autre, le lieu où s'opère,

l'entrecroisement de ces deux principes.

Entre perception et conscience, s'opère un entrecroisement de langage. C'est l'inconscient.

au principe du plaisir en tant qu'il est l'inconnu :



A cette fin, rappelons donc ~~[illegible]~~ trois thèses

mais nous voulons porter plus loin.

dont nous avons pu faire état, sans aller plus avant.

— D'une part, avons-nous montré, la perception est hors du champ de l'inscription. Elle n'est pas soumise aux effets du langage.

— De plus, l'instance du langage, nous l'avons d'une manière imposée, située comme la fonction même de la réalité, en tant que c'est à partir de son intervention dans l'in-cours du p. P. que l'inconscient est connu.

— Enfin, nous avons posé que la Chose est hors signifié, qu'elle n'est pas de l'inconscient.

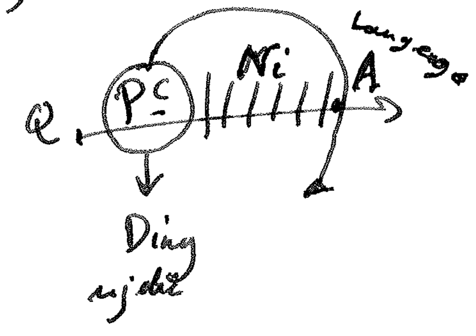
la cohérence de ces troisièmes Freud - Développez-la.

La perception, c'est le traumatisme. Rigoureusement qui nous entrons en contradiction avec ce que dit F., que la perception n'est pas réitérée, ne sert de retour - tirer respecté. - La perception est le noyau de ce qui après-coup, devient le traumatisme. Si Lacan nous propose la Prägung chaque imaginaire comme noyau inconsciente que pour le sujet devient après-coup trauma dans le cours de son histoire, ne voyez-vous pas là que c'est la perception ? la perception, c'est la Prägung.

Ceci explique qu'elle ne soit pas inscrite dans l'Ics. Les réinscriptions signifiants laissent échapper un réel. Le réel même qui fait leur cœur, la raison même de leurs inscriptions. Les inscriptions inconscientes viennent à la place de la Prägung rejetée (verworfen) qui en est la cause, mais cette suppléance de langage qui articule le plaisir sur la réalité comme attente de retrouvailles n'advient jamais. La Chose reste rejetée. La Chose, c'est l'après-coup de la Prägung perceptive. Ce qui fut perçu, devient le Rejeté de la représentation, soit du "corps" de l'Autre en tant qu'il est l'événement du "corps" de l'Autre (soit de l'effet de l'entrecroisement plaisir/réalité), choix cette chose perçue comme le réel à retrouver. Cette chose est le sujet lui-même comme réel, en tant que le langage a de lui fait chose de l'événement qu'il devient, rechute, la cause même de la jouissance.

L'instance du langage, ordonne rétroactivement, c'est à dire dans un mouvement régrédient, de Cs à Ps, les Niederschriften des discours décisifs de l'effet de cet après-coup. De sorte que l'inconnu du principe du plaisir devient lui-même réinscription de ce qu'il était comme réel (voir page suivante). Et ce qui là se produit comme réinscriptions, advient tel à la mesure d'une le discours commun, se fait donc à la mesure de l'élaboration progrédiente,

l'élocution revendicative, dont l'important est de voir qu'elle est ce dont le psychotique lui-même pose la comme tel. Bref, que l'inconscient ne s'inscrit en (re)inscriptions que pour autant que le langage intéresse d'abord que les éléments de l'inconscient.



L'entrecroisement des principes, en tant qu'il a pour effet l'inconscient, constitue la Chose comme rejeté de cet inconscient, que l'Autre devient. La Chose est le fremdes Objekt dont l'inconscient ne veut rien savoir, mais qui anime le principe du plaisir qui l'a pourtant exclue.

J'arrête le commentaire du reste, qui est à reprendre :
- Ding / Sache : la Sache, c'est de la représentation.
- le choix de la névrose et la Chose. le paranoïaque.
- l'acte, reproduction et l'Autre, pour l'hystérique.
- les substituts de la Chose, maxime universelle - ni - "toi" - "moi".

Séminaire 5 du 16 Déc. 59 : Les contours de la Chose (das Ding).

PLAN :

1. le nouveau de l'analyse : la pulsion, mais aussi le surmoi
- Das Ding, dont la loi du plaisir fait le contour, est à retrouver.
- le principe du plaisir règle la mémoire, comme ce qui approche das Ding.
- Au-delà du plaisir / déplaisir : la motricité ou la douleur.
- la douleur de ne pouvoir se mouvoir.
- le baroque : pierre figée en formes torturées ; l'homme du plaisir.

*

2. La Vorstellung, substance de l'apparence.

Son lieu : entre Pc et Cs : l'ics, — l'entrecroisement.

Les représentations sont des délégués, i.e. écrits.

Les représentations de mots et le discours.

Par le discours est connu l'ics.

Die Sache ist das Wort des Dings.

Par-delà ~~[illegible]~~ Bon et Mauvais : la Chose.

*

3. Vermeiden, ~~[illegible]~~ Verdrängung, et Verneinung dans Cf. 4. ω.

- le "ne" discordantiel est ~~[illegible]~~ l'autre dit, non l'inédit, car la dénégation est du discours, non de l'ICS.
- De même, Verurteilung et Verwerfung.
- le Nom du Père et la symbolisation du Sa : fort / da.
- le Quadriparti.
- la psychose supplée à la forclusion du Nom du Père, le Nom du Père est à la place d'où s'ordonne le Sa.

*

4. Le rapport au réel : la mesure :

- lois de l'interdit de l'inceste : culture.
- la mère (est) das Ding.
- Culture et société, la loi et les lois.
- les commandements sont lois de la parole, et commandent la distance à la Chose.
- la société s'instruit du rejet des lois de la parole.

*

- le réel revient à la même place.
- le monde de la science à la place de das Ding.
- Il n'y a pas de souverain bien, si ce n'est la Chose, fondement de la loi morale.
- Maxime kantienne et objet sadien.

Commentaire reparti en deux points.

1 - La négation. Quelles sont les conséquences du schéma de l'entrecroisement.
D'abord, le reformuler : C'est pour autant que l'inconscient est causé par la parole
que l'inconscient est structuré comme un langage.

Cette formulation est tout à fait insatisfaisante, et implique une série
d'obstacles :

- Si les effets du langage doivent se repérer en deux lieux : l'Autre ICS et
la CS, il est clair qu'il y en a un de trop. Au lieu de discours conscient
suffit, ou bien l'Autre. Choisissant-on le second aspect, qu'on ne [illegible]
pas d'expliquer les conséquences du "comme" : e.g., si la métonymie et la
métaphore rappellent condensation et déplacement, est-ce pure analogie ou
non, ou bien fait-il détermination dans un sens ou dans l'autre ? etc.

- On arrive en raison de cette doctrine à une conception nominaliste de
l'inconscient et de la pratique analytique. Objection très juste d'Elisabeth,
l'inconscient, ce n'est pas en tant qu'il est interprété qu'il est fait de langage,
c'est bel et bien au niveau même du symptôme, des Niederschriften. Or
tout, dans la perspective lacanienne, exclut absolument ce nominalisme.
Or, c'est à quoi nous mène la thèse de l'entrecroisement.

- Pourquoi la conscience serait-elle définissante des rapports avec
l'ICS ; ou le précisément ? On ne voit pas la raison d'une telle restriction.
Admettons encore que le système du langage soit précisément, on ne
peut pour chose semblable par la fonction de la parole. En fait, cela
ne dit rien du logos.

- Si on admet la thèse de l'entrecroisement, nous versons immédiatement
dans les positions anti-lacaniennes : si le langage est secondaire à
définir l'ICS, alors l'essentiel se joue ailleurs, et il importe quelle
méthode est satisfaisante, [illegible] les plus directs. Il faut donc, si
l'on veut maintenir une position lacanienne, rejeter cette thèse de l'entre-

croisement.

On se souvient d'un problème de ce texte pour en montrer les conséquences, et le lieu de retournement.

Lacan propose : d'une part le discours (préconscient / conscient), de l'autre l'inconscient. Nous nous trouvons alors quant à la négation devant un double clivage :

1 - S'il y a refoulement dans l'inconscient, il y a dénégation dans le discours. La négation n'est pas de l'ics, l'ics ne connaît pas la contradiction parce que la négation est un fait discursif.

2 - De même, s'il ne peut parler d'une Verurteilung ics, il faut parler d'une Verwerfung dans le discours. Ce qui est condamné dans l'ics est refusé dans le discours, i.e. (?) dans le symbolique. On voit déjà ici un problème : faut-il supposer que le symbolique soit PS/CS ? C'est peut-être la solution d'Eric Laurent, mais on ne peut l'admettre, si le signifiant est refoulé, et si cette forclusion advient sur un refoulé primordial, le Nom du Père. Sauf à admettre l'Autre ICS, i.e. à tenir pour récuser le problème du comme de l'entrecroisement...

Cette doctrine des deux lieux de la négation, ou plus exactement des analogies inconscientes des négations discursives forclusives et discordantielles, [illegible] pour le même problème que pour les lois de l'ICS (déplacement et ~~[illegible]~~ condensation).

Avec J. D., nous avons proposé une tout autre solution.

1 - Il nous faut d'abord déloger la solution du clivage, qui est la condition de ce découvrement.

2 - Mais la conséquence d'où l'on part, c'est une transformation du concept de discours. Ici, le discours est tenu pour un fait préconscient, sans autre conséquence que d'adosser un inconscient déjà là.

Or nous posons que le discours, c'est la structure constitutive du fait qu'il y a inconscient. L'inconscient, c'est ce qu'un discours rejette [illegible]

pour qu'il s'institue comme discours. De plus, le discours n'est plus une
simple ordonnance Pcs Cs de l'Ics, il est la structure de l'inconscient.
Le fonds du discours, c'est le dialogue de la représentation en tant qu'il
détaille un réel dont le discours (la forclusion) fait le tour. Le discours est
donc : la structure de l'inconscient – la condition de l'inconscient – il
est pour l'essentiel inconscient en tant que ses éléments sont le refoulé
primordial et le représentant de la représentation inconsciente. De ce fait,
le "discours" inconscient n'est, auprès de ce discours, [illegible] rien, ne fait pas.
Le discours, c'est un mode de production, c'est un ensemble de modalités,
ce sont des organisations politiques, de travail, – c'est un rapport donné
à la jouissance en tant qu'il s'institue comme lien social. La doctrine
nominaliste du discours est ainsi balayée. De même, la conception nomi-
naliste du discours [illegible]. L'inconscient est la conséquence du fait signi-
fiant de l'inconscient. [illegible] Il n'est pas le
logique pour celui qui jouit, et qui jouit de parler. C'est le résultat
pur préexistant au langage dans l'homéostase du plaisir, il résulte des effets d'élimination et de production
de l'effet du symbole, il résulte des effets d'élimination et de production
du savoir en tant qu'il tiennent à la jouissance.

De ce fait, la distinction aux logiques des niveaux de la négation
ne joue plus.

a/ La forclusion n'est pas une assomption "discordante" d'un juge-
ment de condamnation inconscient. Elle est ce d'où se décide qu'il y
a ou qu'il n'y a pas d'inconscient. Elle décide au moyen du réel de
l'inconscient, elle est effet symbolique dans le réel du symbolique.
Toute forclusion est un jugement de retranchement, mais elle n'est pas
"discordante", elle est effet du symbole, constituant le discours comme
rapport aliénant à la jouissance. Il n'y a donc nulle symétrie analogi-
que de ces deux termes. – La forclusion est un fait du symbolique, –

le symbolique instaure le refoulement primordial et l'inconscient comme tel — la forclusion est cette opération d'où peut se déceler qu'il y a un retranché au coeur du discours.

b/ la dénégation n'est pas l'analogique discursif du refoulement mais dans la mesure où il y a discours (1er temps, forclusion du nom) il y a alors refoulement. Le discours (effet du symbolique dans le réel) implique refoulement, pas de refoulement sans discours : la forclusion découlant de l'existence du refoulement et du discours, le refoulement implique la dénégation. Ce qui a été rejeté du réel comme moyen du discours, cela est dans le discours, retrouvé dans la dénégation - la dénégation est la forme "discursive" enceinte du refoulement, car c'est le refoulement qui retrouve le réel, étant fait d'articulation inconsciente du symbolique. Les représentants de la représentation font le tour de l'ordre du réel, ils en sont le refoulé ; mais c'est pourquoi ils sont la marque textuelle, dont la dénégation témoigne.

— la dénégation n'est pas le symétrique de la forclusion dans le PCS. Elle suppose 1 - la forclusion comme opération de l'Inconscient. 2 - Elle est la forme discursive de l'écart maintenu par le discours à l'exclusion de la chose, en tant qu'elle est le dire - non à la possibilité de la retrouvaille : c'est le refoulement. La dénégation, c'est le refoulement, c'est le signe de l'écart de parole maintenu à la chose.

La dénégation est donc le fait du discours en tant qu'il est l'écart du non dit à la retrouvaille de la chose, elle est le signe que cet écart est maintenu, l'inconscient est ce non lui-même, ne subsistant comme tel que de cette distance.

Il n'y a donc aucune symétrie dans le "discours" PCS entre

dénégation et forclusion, ces deux opérations sont strictement hétérogènes, l'une constitue l'insensé ou son impensabilité, l'autre est le signe de l'existence de l'insensé en tant que c'est le fait de l'institution du discours comme aliénation des modes de jouissance.

De ce fait, on exclut absolument la doctrine nominaliste du discours proposé dans ce séminaire.

Et par là, on accède à une critique de l'intersubjectivité, qui est à développer ailleurs : logos, et non intersubjectivité.

Second problème du texte : le contour de la Chose.

A partir de là, les problèmes se posent mieux. Le contour de la Chose, c'est le discours. Un discours se définit de entourer la Chose, et d'instituer la jouissance dans ce contour : aliénation. La formule fondamentale de l'aliénation est donc la suivante : on lâche la Chose, on lâche le contour.

— Mais la Chose est perdue d'origine et s'instaure du contour même, et le contour par lui-même n'assure aucune jouissance. De sorte qu'on a : on lâche la Chose, mais l'homme dans sa rencontre — et puis rien ; on lâche le parler, mais rien de la Chose, n'en reste la jouissance du parlêtre de sa ritournelle. Le choix forcé implique toujours ce second terme, à l'exception de la psychose, où l'absence de choix a voué le sujet à l'effet non de la Chose, mais sous la forme du pur ~~—~~ non-sens du langage : maxime universelle aux raisons de la psychose.

—

Il apparaît alors que la modalité la première fondamentale est l'articulation d'un vide à un contour qui le produit. La jouissance réside en se touchant de contour du mouvement du contour lui-même, étant méconnue de la Chose et de son détour. La jouissance —

c'est la tension entre les deux versants de l'aliénation, jouissance de la Chose retrouvée, et jouissance des franges de cette retrouvaille. Il y a de ce fait jouissance de la perte, et jouissance du désir de retrouvaille, il y a jouissance du désir, désir du désir, avant toute chose. La jouissance n'est donc pas tant dans la Chose même que dans le désir de désir où elle apparaît [illegible].

Nous pouvons donc tracer cette incidence de l'aliénation fondamentale à divers niveaux de l'élaboration lacanienne : Sur fond de la Chose par le principe du plaisir — réinscription de la Chose dans les [illegible] de la représentation — caractère diffusé de la Vorstellung de la Chose — articulation de la négativité sous les deux espèces de la forclusion et de la négation (discordantielle) — fonction du dire-non de la métaphore paternelle — commandements de la parole en tant qu'ils énoncent l'interdit de l'inceste et du retour à la Chose — parcours de la pulsion et détournement récursif du (a) — <u>tuché</u> et <u>automaton</u>.

On ne traitera ici que de certains d'entre ces mouvements.

1 — Le plaisir et la Chose. Problème de la loi du plaisir. Comment penser l'articulation de ces deux termes : la loi est-elle cause du plaisir, ou l'inverse ? Cette question sophistique a une conséquence : si l'on admet que les termes sont disjoints, il faut penser qu'il y a une homéostase du plaisir indépendante du symbole. Ceci nous ramène à l'hypothèse de l'<u>entrecroisement</u>. Ou bien nous pouvons tenter de penser que c'est la loi et le symbole qui instituent le plaisir. Il faut alors penser en termes de <u>différance</u> et de <u>satisfaire-à</u>. C'est ma solution actuelle. Reste alors le problème du plaisir animal, et la critique à faire de l'homéostase. De plus, il faut arriver à établir en quoi il y a différance, dans le plaisir, et problème de la répétition. — Et avec.

2 - Sur la négativité, cf. le premier point traité du texte.

3 - Sur la culture. Sont-ce donc-nous que les commandements soient les lois de la parole? Difficile à penser quand on voit leurs conséquences. Mais plutôt le rejet des lois de la parole. On pose : la culture s'instaure d'un rejet, et non d'un refoulement. Il n'y a pas névrose universelle, il y a rejet universel de la parole. Il peut certes y avoir des conséquences moins pires que d'autres de ce rejet. Il peut même y en avoir des symptômes. C'est à cette place du symptôme dans la culture que vient la religion, en tant qu'elle est la réalité psychique, soit ce qui s'instaure au moins pire du rejet. — A cette place peuvent aussi venir d'autres pratiques, d'une manière contingente et pour autant qu'elles soient inventées : pratique révolutionnaire, psychanalyse. Ces pratiques se situent au moins pire de la culture, elles permettent la restitution comme parole de ce dont la culture est le rejet.

— Mais n'y a-t-il pas là une erreur? On nous dit en effet que la culture s'origine de l'interdit de l'inceste, donc de la loi de la parole. Mais on ajoute d'autre part que les lois de la parole sont les dix commandements. Et on remarque que cet interdit de l'inceste ne figure pas parmi eux. Qu'est-ce à dire?

1 - Il y a contradiction dans le texte de Lacan. Celui-ci ne relève pas que la loi de la parole est absente aux lois de la parole, et que celles-ci sont ce qui fait ordre social. Il est vrai que la société s'instaure de la transgression de la loi de la parole, et c'est pourquoi elle veut les dix commandements. Ceux-ci ne sont pas la loi de la parole mais son rejet. La société développe le rejet de la loi fondatrice de la culture, sous la forme de lois positives qui sont l'imposture de la loi. Mais il y a plus. Si on s'en tenait là, on

aboutirait à une conception moraliste de la société : la société est
la provision de l'état de culture, lequel serait retrouvé ensuite dans
l'analyse.

Mais s'il en est ainsi, si la société vit des rejets de la culture,
c'est que la culture elle-même est fondée sur un rejet. Au cœur
de la loi, de la loi de la parole en tant qu'elle énonce l'interdit de
l'inceste, il y a déjà un rejet inaugural : celui de la Chose. La
Chose rejetée est ce sur quoi se fonde la culture. Au cœur de la loi,
il y a un rejet inaugural, la loi est fondée et fondatrice d'un
rejet, qui situe la Chose comme l'étranger, le pur réel autour du-
quel s'ordonne le développement d'un discours. Les lois de la parole
sont donc pourvues d'origine, la parole se soutient de l'impossibilité de
la parole, la menace constante et intrinsèque au fait de parler
est donc celle du retour de la Chose, dans le surmoi par exemple.
La Chose menace la parole à tout instant, et non seulement parce
qu'elle en provoquerait l'effondrement, mais parce que la parole est
la conséquence de cette menace interne à la loi : plutôt parler que
d'être devant la Chose une. Plutôt le désir que la souffrance une.
Plutôt le discours que la psychose. Plutôt la castration que le surmoi.
Mais chacune de ces suppléances procède et se à dessein que le rejet
initial que la loi a opéré ; et autour de quoi tout peut toujours
tout instant s'ancrer. La parole est le déplacement d'une ~~[illegible]~~ menace.

Il ne faut donc pas s'étonner si la ~~[illegible]~~ société est le rejet
de la parole : elle est la conséquence forclusive de la forclusion
inaugurale, le retour dans le réel de ce que le rapport au symbole
a nécessairement forclos. La différence de la culture à la

société est un inéluctable. Sans doute l'historisation de la culture a
bien lieu, mais ses conséquences, c'est le rejet de la parole. La parole
ne surgit donc que d'une manière <u>contingente</u>. Il est contingent
qu'un sujet en vienne à parler. C'est pourquoi la culture se perpétue
sous la figure du manque, c'est-à-dire de dettes non-honorées dont
ne résulte le rapport à la parole improbable de tout sujet. <u>Il faut</u> adve-
nir de la parole. Ce n'est jamais certain. Il y faut des sujets sou-
jets particuliers, il y faut un discours qui puisse l'accueillir. Il
n'y a aucune nécessité historique à ce que la parole advienne, il n'y
a pas de lois de l'histoire, sinon celles de la forclusion. Seule la
souffrance est la loi nécessaire de l'histoire, mais l'avènement
d'un discours qui permette la parole est toujours contingent. Le
discours analytique, la pratique révolutionnaire, le christianisme,
sont quelques-uns de ces discours, ayant des effets divers et plus ou moins
justement admis. Ils procèdent toujours d'un dire — non sans singu-
matique par lequel un sujet, soustrait à l'ordre de la forclu-
sion, a pu proposer à partir de la vérité comme cause les bases d'une
nouvelle jouissance, mais désastreuse à l'endroit de la vérité.
— Que d'autres lui emboîtent le pas, c'est à leur temps perdu, ce qui
n'est pas le mieux, mais ce qui indique quelle est de celui-là la
fonction : l'énigme d'une reconnaissance de la souffrance et des
voies de sa médiation dans la parole, pour l'être de langage.

Séminaire 6 - [5'] du 23-12-59 (Aintercalar) : Si la loi fait la Chose :

Kant avec Sade.

1 - L'extimité de la Chose dans le S.

- la Chose et la représentation.
- le principe du plaisir maintient la Chose à l'horizon ; comme bon et mauvais objet.
- Mais il n'y a pas d'accès au mauvais objet. Il n'y a que mensonge sur le mal. L'ics ment.
- Protonpseudos : l'étrangement de l'innommable, de la Chose comme mauvaise.

2 - La réalité comme épreuve et approche du réel : ce qui revient à la même place.

- le réel c'est les astres. Mise en question de la place même dans la science.
- De même l'éthique s'articule sur cette même place.
- Ce qui est dans la proximité. le prochain.
- Ce qui est dans la crise éthique et l'effet désorientant de la science. le sujet du pathologique.
- l'accent de la crise éthique et l'inconnu qui résulte de la science.
- la maxime, universelle et la société transgresse le commandement.
- Une nature idéale, où la société transgresse le commandement.
- le paradoxe sadien : sur des critères kantiens.
- le droit à jouir, universel. Égal au sujet du pathologique.
- Échec de l'éthique dans sa justification. Impasses de Kant et de Sade.
- l'interdit du Décalogue. Un signe de cette raison : la douleur, comme frange de la Chose.

3 - Les commandements et la loi.

- "Je suis ce que je suis" et l'énonciation des commandements. leur poste [signifiant].
- l'interdit du mensonge et l'ics trompeur.
- l'Épiménide et l'interdit du mensonge : entre les deux positions de la vérité.
- L'interdit fait la place de l'énonciation. la parole est menteuse ; le mensonge [promeut une vérité.
- la Chose du prochain, interdite.
- Antinomie de la loi et du désir. La loi fait la Chose, en désir de mort.
- l'éthique analytique maintient-elle le rapport paulinien au désir ?
- Audace de l'interdit, retrouve la Chose dans une distance. la question de la Dame.

---

(47)

Deux parties : 1 – l'extimité de la Chose dans le Sa – 2 – la Chose et la loi, dans leur rapport au réel. Croisons un aspect particulier.

(1) Ce passage n'apporte rien de nouveau :

1 – le plaisir règle l'accès à la Chose comme inaccessible.

2 – Et celle-ci ordonne le plaisir à son approche. 3. Pour autant que la réalité est retrouvaille, "retour des signes", la Chose est alors le "bon objet" qui est cause et résultat de cette retrouvaille.

4 – Mais pour autant qu'en réglant les circuits du Sa, elle se présente tout contre le sujet et se présente comme [illegible], elle est le mauvais objet cause de tout déplaisir.

Ce qui est à noter, c'est que cette doctrine de la Chose est celle de la répétition serrée spécialement dans XI comme le couple tuché et automaton. Il faut donc abandonner la doctrine de la différence de la jouissance dans la réalité, doctrine qui se [illegible] de l'idée que le plaisir était lui-même une différence de la jouissance. La différence généralisée était donc l'établissement de deux niveaux de constance freudiens : retour à l'inanimé différé dans le plaisir ; retour à la moindre tension différée dans le ~~[illegible]~~ principe de réalité.

La doctrine [illegible] est autre. D'une part le plaisir. De l'autre, le réel comme lieu du [illegible] de ce plaisir, ce qui doit garder entre deux [illegible] [illegible]. En rejetant le paradoxe du plaisir et en [illegible] que le [illegible] [illegible], c'est la question de la réalité, et [illegible] de l'illusion freudienne, c'est la question de la réalité [illegible] la Chose, Lacan pose une nouvelle donne qui [illegible] la doctrine de la différence.

Il n'y a pas un ternaire : jouissance, plaisir, réalité. Il y a toujours le même couple de tuché et automaton, du réel et de la mémoire des signes. Alors, quoi de la jouissance ?

(487)

la jouissance, c'est la réalité. Autrement dit, si au cœur du plaisir,
il y a un réel qui fait tache, ce réel, est la jouissance. Et le principe de
réalité n'est que principe de sentinelle-interdite de cette Chose, cœur
de la réalité, qui n'est alors qu'exigence.
L'insatiété du principe du plaisir est donc en un sens un en-deçà : c'est
son cœur étranger, extime.
Alors, l'insatiété n'est pas tellement à concevoir comme la répétition
qui rongerait le plaisir de ses effets de manque, au-delà de lui. Elle est
le plaisir en tant qu'il est la recherche des signes.
Autrement dit, la répétition doit être pensée non pas comme un tiers
terme, mais comme divisée elle-même selon le couple tuché/auto-
maton : elle est recherche des signes dans le plaisir, elle est forçage du
plaisir par sa cause, en tant que celle-ci est la rencontre avec le
réel, le réel interdit au cœur du plaisir.
Reste alors la question du langage. Où le situer ? Car dans son ca-
ractère, il était utile de le situer dans la répétition, en tant qu'elle se
diffusait dans le plaisir. Ici, cette fonction est perdue.
Faudra-t-il ou non maintenir la doctrine de la différence de la
jouissance ? C'est ce qui est à reprendre, sur cette base.
– l'étranger, le proche : le proche, c'est le plus lointain. l'étranger, c'est le plus
proche. Logique de l'Unheimliche. La Chose est donc en extériorité-interne
au S_a. Il est remarquable que cette formulation de l'étranger soit fami-
comme support au réel, alors que pour Derrida, elle est le prétexte à
rejoint la logique de la suppléance, soit précisément de la différance
généralité. Celle même avec laquelle je rompais plus haut, et sur la
même raison du réel. Il nous faut donc dans l'analyse établir la

solitaire de l'Etranger ou d'autres [illegible] que celles de Derrida. Là encore, dans le couple tuché / automaton.

Reste ce point noté, que le sujet n'a accomodé au mensonge, [illegible] qu'on lira. Utiliser.

– le seul point original de cette démarche, est ceci: le proton pseudos exige que:

1 – le réel est l'inassimilable hors de tout voile.
2 – toute évaluation du réel ne peut que le maintenir dès lors dans la distance du mal.
3 – Mais surtout encore trop pour le registre du plaisir que de ressentir le mal, l'inévitable illusion consistant à le désirer. Il y a donc mal, [illegible]: là est la vraie essence du proton pseudos: mensonge sur le mal: l'inacceptable du mal dans le registre du plaisir.

Autrement dit, toute évaluation en termes de plaisir, i.e. de signifiant, est un premier mensonge sur le mal, est un ~~[illegible]~~ rejet radical.

Mais plus largement que ce rejet du mal, il faut voir que le premier mensonge consiste et ne consiste que dans l'intervention du signifiant. Cette intervention est ici signifiée dans le voile, expressément entre comme celui du vêtement. Elle ne peut être tranchée à travers son vêtement: Là est la fonction du vêtement comme Verhüllung du réel.

On doit donc interroger: en quoi y a-t-il mensonge? Pourquoi celui-ci est-il dit premier.

Il y a mensonge en ce qu'il y a travestissement d'une "scène" supposée "originaire" où le réel aurait été nu, la nudité. Mais cette scène n'a jamais eu lieu. Non pas que de là on doive en conclure avec Derrida au non-lieu généralisé de la logique de la suppléance. Mais qu'on doive au contraire aller à accentuer le fait que c'était réel, mais que le réel, c'est l'impossible. Le réel n'a pas de lieu possible. Néanmoins,

il fait s'ouvrir la forme d'un premier inassimilable, mais dès lors non
localisable au dehors d'un infini jeu de déplacement, où la première
mise en scène elle-même est déjà fiction.

Mais pourquoi qualifier cela de mensonge ? Le mensonge ne suppose-
t-il pas la vérité, d'abord comme ? Il n'en est rien. La vérité a structure
de fiction. C'est-à-dire qu'elle ne saurait être préalable à la fiction elle-
même, pour autant que c'est elle qui détermine la vérité du monde :
d'être un réel inassimilable. Dès lors, tout rapport à la vérité en
tant qu'il se fait dans un acte "calculé vers l'Autre", se fait dans
une fiction qui ne peut être que montée sur le réel impossible qui
y est en cause. C'est le mensonge qui porte la vérité, non l'inverse.
La vérité se produit dans une dissimulation originaire du réel.
La dissimulation porte la vérité dans le mensonge. La dissimulation,
c'est l'Uebertragung des conditions signifiantes.

Bien sûr, la logique du proton pseudos ne résulte pas de là, puisqu'elle
implique de surcroît le rapport à l'Autre. Mais ceci est à traiter ailleurs :
pourquoi le proton pseudos est la théorie de la séduction traumatique.

Il n'y a de ce fait pas de première fois. Il y aurait eu une première
fois s'il y avait eu du réel qui eût lieu. Mais le réel n'a pas de lieu.
La première scène n'est pas plus
Il n'est que retour à la même place. Elle est déjà le montage d'une fiction : la théorie
réelle que le monde. Elle est déjà le montage d'une fiction : la théorie
de la séduction traumatique, où le "trauma" est supposé l'événement,
Ce ce qui est traumatique n'est pas le réel du geste, mais le fantasme
comme désir de l'Autre.

Quant à donc que le premier ? C'est la fiction du réel. Le premier
est le mensonge lui-même, ou plutôt, la condition temporalisante de
la fiction. La fiction historialise comme premier ce qui n'a pas de lieu.

Il y a donc "mensonge" à parler de première fois, et la première fois est le premier mensonge. De surcroît, comme la fiction est toujours différée du réel, ce n'est pas qu'il y ait une seconde fois, [illegible] sur le fonds d'un (ré)arrangement de la "première fois" que la fiction se produit. Le premier mensonge serait donc celui qui répète la première fois [illegible] de sa réalisation dans une autre scène (ici, la scène des deux hommes dans la montagne). Mais il n'en est rien. Car en outre cette seconde scène n'est [illegible] (ré)arrangement originaire du réel, pas plus fictive que la première. Pas moins non plus. Car qu'est-ce donc le montage historisant du réel ? Dans la [illegible] de ces "deux" arrangements qui ne font pourtant pas deux. Pour tout dire, dans le chiasme qu'ils constituent. Le premier mensonge n'est pas la première représentation. Ni le décalage de la seconde sur la première. Il est dans le montage en (ré)arrangement qui fait de la seconde scène la métaphore de la première, ~~[illegible]~~, pour autant que la première fois n'a pas eu lieu ~~[illegible]~~ il est dans le doublage de ces "deux scènes", qui fait de leur redoublement une métaphore, la métaphore de la première fois, la première fois de la métaphore, la métaphore en tant qu'elle est la production symbolique qui "complète" le réel, pour la produire comme impossible. La métaphore, en tant qu'elle est la "première fois" historisante du réel sans lieu.

Voici qui ne répond que de ce réel, lequel n'est dans l'affaire, nullement à oublier. Ceci, ailleurs, sur tuché et automaton.

[Seconde partie du séminaire.] Kant avec Sade et le Décalogue.

Il n'est pas moins de [illegible] d'abord le cheminement de cette seconde partie :

– le réel revient à la même place. Il n'a pas d'autre définition. La science
procède de la tentative de retrouver cette Chose. Mais l'aboutissement de la
science, c'est le clivage entre le réel physique et la recherche de la Chose
qui en animait la démarche. En sorte que cet aboutissement, amène à
une coupure radicale avec le registre de la Chose.

D'où procède une interrogation. Car si l'éthique est elle-même liée à
cette recherche du Mirage de la Chose, il y a donc, par le fait de la science, laisse
dans l'éthique. Celle-ci se voit contrainte de ne chercher son fondement que
dans sa propre réalité : révolution kantienne de la raison déterminée par elle-
même.

L'issue d'une telle position, c'est la fonction de la <u>maxime universelle</u>.
Et conséquemment, l'abolition du pathologique comme définissant du
principe de l'action morale. La moralité éthique est nouménale.

Or, il est remarquable que cette position aboutit à un paradoxe : celui que
Sade illustre, et procède de la même démarche que Kant. Sade est une
conséquence possible de Kant. Quelle est l'issue de ce paradoxe ?

Or, il est manifeste que la position nouménale de la jouissance est
un idéal hystérique. Celle de Kant aussi bien. Ce qui se démontre, c'est au
contraire une maintenance remarquable des préceptes du Décalogue, par delà cette
mise en cause. D'où la question : d'où vient cette consistance ? Le fait que
Kant, comme Sade, aboutissent à faire de la douleur le signe de l'acte
éthique, nous indique où est le problème : On ne peut poser l'éthique
comme un forçage de la Chose.

Au contraire le Décalogue, montrant la fonction de l'interdit de l'accès
à la Chose, nous donne ses modes

Ici, le raisonnement de Kant devient difficile, ambigu. On ne sait
exactement comme il tranche.

l'interdit du mensonge nous porte à la place de la parole menteuse,

mais comme telle partenaire de réalité. C'est à dire que la loi et le désir forment une ambivalence concrète. La Chose ne s'est montrée que pour autant qu'il y ait la loi : le désir se présente comme transgression de la loi : Ainsi, une telle posi- tion [illegible] absolument dans la position phénoménale du désir comme fait de la loi ; et de ce fait désir de mort.

Est-ce là ce qui est conforme à l'éthique analytique ? Lacan dit(?) [illegible] l'analyse ne se rencontrerait pas dans une telle tranche(?) réel. Il souligne que l'analyse [illegible]. Il y aurait un accès à la Chose dans l'éthique du désir comme désir de l'Autre. Cet accès, c'est la fonction de la Dame dans une éthique, par delà la loi. [illegible] l'amour courtois que nous l'indiquerons(?). Mais rien n'est dit de plus.

<u>Reprenons point par point.</u>

- <u>le réel revient à la même place</u>. Ainsi que le souligne E.L., c'est là une rencontre ; quand il est affirmé partout que le même procède du symbolique. Dans cette perspective, c'est le symbolique qui apporte la <u>différence</u>, pour marquer la répétition des signes. C'est le réel qui apporte le <u>Même</u>. Tout cela peut être discuté. En effet, comment trouver pour ~~[illegible]~~ différent la différence ; le réel apporte-t-il le même ? sinon sur le postulat d'une identité probable ? Le réel apporte-t-il le même ? Nullement. Il vaudrait mieux dire qu'il satisfait aux exigences du Même. Le même n'est pas d'autre part que ce même est une rencontre manquée. Le même est absence du même.

Néanmoins, l'importance de cette donnée, c'est de recentrer les choses sur la portée du <u>réel</u>. Seul importe le réel, qui est unique à apporter dans le champ du désir de l'ordre signifiant cette [illegible] qui le détermine. A l'encontre du paradoxe du [illegible], et de la position freudienne, il est ici affirmé que le savoir du sujet est une lettre [illegible], et que c'est à rechercher cette lettre au firmament signifiant, que s'ordonne une éthique.

Une éthique s'ordonne, non au plaisir du registre des signifiants,

mais au problème de la réalité, et ~~[illegible]~~ en son cœur, du réel.

- La science et le réel. Ce qui anime la science, c'est la recherche de ce fond d'assurance du même. Le premier même à se présenter, c'est les astres. Ce n'est pas une raison suffisante de l'impulse scientifique. Question : peut-on dire que la science trouve son appui de toutes les façons dans une harmonie du monde ? C'est là le propre de la science antique. Mais ce n'est pas celui de la science moderne. La science moderne part de la faille du sujet, et du fait que le jeu des lettres est parcourant ~~[illegible]~~ anharmonique, en supposant que le même. Mais alors, où est son impulse ? Est-ce celle de la theoria ? Il ne semble pas, sauf à se référer à la prédicion de la theoria sceptique. Mais ceci exige une réévaluation de la place de la theoria dans la pensée, antique et moderne. Cette place n'est pas la même.

La science, c'est l'objectivation. Elle ne veut rien savoir du sujet. Alors, elle serait conforme à la position antique ? Non pas. Ce congé du sujet, est inaugural de la démarche cartésienne. C'est que l'être conçu comme totalité de l'étant dans la science antique est subverti par la démarche cartésienne, qui en fait une pure faille du monde. De ce fait, l'être de l'étant n'est un statut radicalement nouveau, celui d'être l'être sujet (de l'étant), celui-là même qui se définit du signifiant. (Il y a aussi un autre sujet, qui complète le premier).

L'issue de la science, c'est l'exclusion / production de la position du sujet. Ici, ce n'est pas clair. D'une part la science se construit du sujet, i.e. forclos de l'étant. De l'autre, elle procède comme objectivation, i.e. l'élimination de la réalité psychologique comme prouesse du monde. C'est ce double et difficile mouvement qui ouvre la possibilité de Kant.

En objectivant le même dans le réel, la science produit le sujet comme rejeté dans le réel. C'est le scandale de Kant devant Newton.

Mais pour autant que l'invention de cette science est conditionnée

par le sujet de l'harmonie du monde, i.e. la position du sujet comme
désespérée, c'est dans cet avant que Kant tente de reconstituer la loi morale.
C'est ce que Kant, et Lacan, ne disent pas.
D'autre part, il faut voir le détail qu'il y a à faire de Newton la raison
de la question kantienne. Plus radicalement que dans la science nouvelle,
c'est dans un renversement du rapport à la jouissance, celui des débuts
du capitalisme, que Kant s'origine. Dont la science n'est sans doute
qu'un instrument privilégié?

– Ce qui est également nouveau (ici) c'est de dire que l'éthique s'ordonne
[illegible] la définition du plaisir. Quel
à cette recherche du mieux. [illegible] quelque chose qui règle l'acte. Le rapport
est donc le problème éthique? C'est quelque chose qui règle l'acte. Quant au plaisir, il n'y aurait pas
à la jouissance est en effet déréglé. Quant au plaisir, il n'y aurait pas
de la contrainte qu'il y
d'obstacle. C'est quant aux usages du déplaisir et de la contrainte qu'il y
a un problème. L'éthique critique le résultat en postulant l'accord du sujet
aux institutions du Bien. Echec, que le capitalisme fait renouveler,
dans la voie éthique procède de l'effondrement pratique d'un tel postulat, dans
la pratique sociale et dans la science. Il n'y a nulle harmonie.

En sorte que le vrai problème de l'éthique : qu'est-ce que c'est donc
la Nature qui dirige mon action à l'encontre de mon vouloir, de mon
Bien, et de ma satisfaction, et ne me relève pourtant pas de la culpa-
bilité de mon acte, et de ses effets mauvais? – ce problème renvoyait
comme recherche du même, de la réalité qui règle l'acte.

Kant fait ce pas de supposer que nul fond harmonique n'est la
raison de l'action. C'est l'élimination de tout motif pathologique. En
raison de l'action. C'est l'élimination de tout motif pathologique. En
reconnaissant cela Kant reconnaît deux autres choses.

1 – Il définit le champ de la "réalité psychique", comme radicalement
retranché de toute causalité naturelle. Le champ de la réalité
psychique, autrement dit du réel, en tant qu'il est le sujet, a une
seule causalité : la liberté.

2 – Il accomplit absolument que cette causalité libre n'est nul bien, nul harmonie, mais qu'elle est en affinité avec le mal, i.e. avec la jouissance. Kant rompt le registre du plaisir. Il introduit la fonction de la jouissance comme seule "régulatrice" de l'acte, et cette jouissance est le mal absolu. Sans doute Kant s'arrête-t-il avant cette conclusion. Mais il en ouvre la possibilité, en énonçant le refus de tout motif ~~[illegible]~~ pathologique pour définir la causalité psychologique.

– D'où la question : d'où vient l'idée kantienne ? C'est ici que vient la question de Sade. Et pourquoi Sade ? – ~~[illegible]~~ Parce qu'il s'inscrit dans l'horizon kantien.

Si la moralité est autonome, si elle ne se définit que par ses propres lois, si elle exclut une harmonie du monde, toute loi est fondatrice de la loi, pourvu qu'elle s'autorise universelle. Il y suffit d'une se [illegible]. Or ceci que l'argument pathologique est ici aussi rigoureusement proscrit.

Plus profondément, la vraie résonance sado-kantienne tient à ceci que la volonté libre est mauvaise. La volonté libre, celle de la Chose, n'est et ne veut nul bien. Elle ne veut que le mal, i.e. la jouissance.

C'est ce devant quoi Kant recule bien que proclamant la douleur comme seul corrélat pathétique de l'acte raisonnable, Sade passant à la limite de la démarche kantienne.

Le libre arbitre, l'acte radicalement déterminé à partir des maximes, est l'acte méchant.

L'éthique de Kant ne peut donc consister dans sa démarche. Mais alors dans quelle impasse ? Est-ce que la fonction de la douleur doit-on [illegible] sans [illegible] ? L'essai de Kant, comme celle de Sade, est-ce suffisant pour en trancher ?

Le libre arbitre propose un forçage de la Chose ?

Mais alors il faudrait conclure que l'éthique se maintient dans le registre de la loi, i.e. du principe du plaisir. Est-ce suffisant ?

– Pourquoi, par delà l'éthique kantienne, se maintient la fonction des commandements du Décalogue?

Sans doute, parce que le Décalogue maintient la fonction de l'interdit.

Il est remarquable que l'éthique aristotélicienne n'emploie aucun interdit. Mais il est plus remarquable encore qu'il en aille de même pour Kant. La moralité kantienne n'interdit pas mais prescrit. Elle est la pure prescription sans motif. De ce fait, elle s'identifie à la Chose en tant que celle-ci a fonction d'impératif et de caprice, au delà du Bien.

Le Décalogue au contraire, non seulement propose l'interdit, mais quoi plus est, dans des conditions qui sont, kantiennement, pathologiques. Est-ce là la raison de son succès? Non pas forcément, si on doit ranger à la place qui est faite à l'abolition de l'imaginaire et au maintien du vide.

Mais ce que le Décalogue prescrit, c'est l'interdit de la Chose. La Chose, interdite, surgit par l'effet de la loi: l'interdit fait surgir la Chose. La dialectique paulinienne est une conséquence de la position du commandement interdicteur. Le désir naît de se déf[ier] contre la loi.

1 – L'ennui, c'est que ce n'est pas si simple: si la Chose ne naît que pour autant que la loi existe, comment se fait-il que l'absence kantienne de l'interdit puisse faire naître la Chose à l'état nu? Ou bien alors, il faut supposer que la loi, c'est la Chose. C'est bien l'aboutissement de Kant, que refera ici Lacan.

2 – Si la loi n'est pas la Chose, comment la Chose peut-elle être mise hors de la loi? Il faut alors supposer que la loi est présente, même hors de l'interdit. N'est-ce pas là le recours?

3 – Il y a donc dans la loi ses deux aspects: le pur impératif dans sa formalité, et ce qu'il produit comme interdit. La loi du Décalogue ne produit que ce second aspect. Kant produit le premier. La loi est condition de la Chose comme du désir, sous des espèces différentes.

(58')

De sorte que l'opposition entre Kant et la fonction du Décalogue est loin d'être évidente. Ceci se voit d'ailleurs dans d'autres registres, par le fait que tous deux oublient l'harmonie du monde, pour constituer la symbolique par le pur interdit.

4 – Qu'est-ce donc qui maintient le Décalogue, est-ce simplement la chose comme interdite ? Dans ces conditions, l'éthique du Décalogue ne porterait que par la fonction du plaisir qu'elle maintiendrait ? – On revient alors ici à une fonction de l'éthique équivalente à celle de la morale antique. Au lieu y a-t-il un point de clivage : celui qui distingue l'éthique

de la supposition d'harmonie au monde ?

5 – La position préliminaire de la loi, est-ce celle du Décalogue ? – Non, mais elle s'en distingue. Ce que produit Paul, c'est la dialectique du narcissisme de la loi. La loi, par ses effets de sujet, est mortifiante. Elle mortifie le sujet, et le fait ne se retrouver que dans le désir d'un autre dont il souhaite la relation avec la sienne, tandis que le désir devient le péché.

Cette dialectique est celle du désir comme désir de l'Autre dans le

second narcissisme.

– Cette dialectique du désir est-ce la fin de l'éthique analytique ? Le séminaire I le contredit : il y faut de mesurer la médiation de la parole. Néanmoins, c'est son socle : pas d'éthique de l'analyse possible hors de cette médiation du désir fait par la loi. Comment l'éthique analytique peut-elle le transformer ? Lacan l'esquisse aussi dans la possibilité de l'amour courtois. Est-ce la solution de l'éthique analytique ; comment ?

– Je laisse de côté la question du mensonge interdit, fort difficile, pour ailleurs : le dire et la loi.

—

Ici, manque un séminaire du 23 Déc. A insérer.

Insérer aux pages 46 / 46, ci-incluse.

Séminaire du 13 Ja. 60 - De la pulsion, doctrines freudiennes de la sublimation.

PLAN:

1. Les deux versants du sentiment éthique : l'interdit, la sublimation.
L'analyse n'est pas morale naturelle : le paradoxe de la conscience morale.
Au fond de l'homme, la haine de soi.
Ce qui se profile au-delà de l'ICS : le Trieb, envers de la Ding.

*

2. Le Trieb comme dérive.
a/ La plasticité pulsionnelle et la substituabilité. Ses leurres.
Le microcosme des pulsions et le corps : la désintrication, le dialectique.
b/ La source pulsionnelle - Secondé des zones érogènes.
c/, d/ - But et objet pulsionnels.

*

3. Première théorie de la sublimation : substitution et choix d'objets collectifs.
Seconde : la sublimation comme défense contre la pulsion.

*

4. Une parenthèse : das Ding et le Mal.
Pas de souverain Bien, mais le commandement
La religion chrétienne rejette le Bien, y substitue le commandement.
La haine de Dieu pour l'homme, et la Chose.

*

5. Troisième doctrine de la sublimation : de l'objet narcissique à la Chose ?
De l'idéalisation contraire à la sublimation sociale.
De l'imaginaire dans les fantasmes comme voilement de la Chose.

—

Ce séminaire serait plus facile s'il n'était pas si facile.

Le problème est : Qu'est-ce qui noue ces trois thèmes : Verdrängung – Trieb – sublimation ?

Commençons par le dernier point. Qu'est-ce qui noue pulsion et sublimation. Une première réponse s'impose : si l'homme est être de pulsion, ce n'y a la sublimation possible que sur cette base. Mais les choses se compliquent :

1 – D'où procède une exigence de sublimation ?

2 – Si la pulsion est la seule réalité, comment une sublimation est-elle possible ?

– Il y a exigence de sublimation parce qu'il y a refoulement. C'est donc que le refoulement est le lieu. Encore ceci ne dit-il rien du lieu d'où une sublimation peut être appelée... Or il y a refoulement parce qu'il y a refoulement primordial.

D'où procède donc ce dernier ? Faisons le saut de supposer qu'il provient du meurtre du père. Le meurtre du père serait la cause du refoulement primordial. Encore n'est-ce pas sûr.

Pourquoi donc le père a-t-il été tué ? – Parce qu'il accaparait la jouissance. Or quel est le résultat de ce meurtre ? – le retour du refoulé, sous la forme du pur impératif. Les fils se sont interdit la jouissance du père... Mais le père a réussi son coup : le pur commandement, l'impératif sans raison est désormais ce qui règle le rapport à la jouissance. À la haine du père a fait place la haine de soi, d'abord sans raison.

De sorte que cette haine de soi n'aura force d'interroger : et à découvrir en deçà le masochisme primordial. Soit la pulsion de mort en tant qu'elle vise d'abord le sujet.

Le meurtre du père serait structurel en ceci qu'il nous porte à reconnaître que la pulsion de mort règle le rapport à la jouissance sous la forme d'une primordiale haine de soi de l'homme.

Redescendons alors la chaîne des raisons.

Le paradoxe de la conscience morale ne renvoie à aucun Bien supposé faire finalité. Il n'est que le pur commandement dont la violence s'explique non par ce qui le justifierait, mais au contraire comme injustifiable. Il est le sans-raison d'une branche absolue. Il est de ce fait au plus proche de la Chose. Pourquoi ?

Parce que la Chose est le rejet. ~~Or~~ Or, la sentence du Gewissen est une sentence de rejet : "es ist nur ein Fluch!" l'homme n'est ~~...~~ qu'une merde. Pourquoi ? — sans raison. Dieu haïssant l'homme avant qu'il fut créé, avant toute pensée.

Le Gewissen est sentence de rejet de la Chose. Cette chose, c'est l'homme, en son fonds, la merde de Dieu, lequel ne se réduit à l'amour céleste.

—

La pulsion n'offre aucun espoir de réconciliation. Elle est le fournil d'une demande de satisfaction qui ne saurait s'épuiser.

—

Problème : idéal et sublimation.

—

Séminaire du 20 Ja. 1960 – 8 : Difficultés de la sublimation. — La Chose et l'objet.

PLAN : la Chose, exclue à l'intérieur. Realich et Lust Ich.
L'entrecroisement des principes.
L'affect est signal. Il est déplacé de sa nature.

*

Ce que nous cherchons au-delà du Lust Ich : la Chose.
Nous y rencontrons un paradoxe éthique de l'Au-delà du principe du plaisir.
L'analyse affronte l'interdit du mal radical. Éthiques analytique et luthérienne.
L'expérience kleinienne de la Chose : agressions contre le corps de la mère.
La sublimation : réparation ? le collectif et l'individuel.

*

la perspective kantienne du devoir.

Renversement de l'apologue kantien de la R. Prat. : limites à rencontrer contre la Chose.

La sublimation comme [illegible] et la provocation.

Au delà de la réalité : la Chose et l'ordre pulsionnel.

*

Paradoxe de la sublimation : un but autre que le but. Le symptôme.

Difficultés. Sublimation et idéalisation ; impasses de Freud.

La sublimation élève l'objet à la dignité de Chose. L'amour courtois.

L'objet de collection [illegible] : Chose.

- p2 : Ding, Real Ich, Lust Ich. [illegible], cf. XI, 173/175, 217/218, 222/223

- p3. L'immixtion du sujet. On ne voit de quoi il s'agit sinon de ce qui "déchire" les processus primaires en y introduisant la fente de la Spaltung. Mais comment cela ? Problème de la logique en tant que c'est elle qui introduit la négation. D'autre part, quant à l'entrecroisement, on ne change pas.

pp3/6 : Doctrine des affects. Rien de nouveau. 1 - l'affect est déplaçable. 2 - l'énergétique est purement qualitative. 3 - l'affect est un signal. Ainsi de l'angoisse. Il n'est donc pas signifiant.

p7 : Paradoxes éthiques de la Chose.

pp18/22 : la valeur de l'apologue kantien. Voir le mode de [illegible]ment. Pour Kant : Si le gibet peut faire obstacle à la jouissance, il ne peut mettre en obstacle le devoir, [illegible].

Or : 1 - Lacan montre que le gibet peut ne pas faire obstacle à la jouissance, dans le cas d'une surévaluation de l'objet. Il déduit delà 2 - que si quelque chose peut faire limite, c'est non le devoir, mais la Chose : on y regarde à deux fois avant de se dérober

à l'exigence de la Chose, et rien ne s'excède qu'à peu près à la réalité de la jouissance. Le désir persiste donc, il est le seul vrai désir, celui qui mène au delà de l'intérêt conçu comme harmonie de la vie. Ne pas se démettre de la pulsion. C'est ce que la conscience du pensionnement apporte, ou le retournement, à celui dont Kant fait surgir l'instance du devoir.

P.20 : La revalorisation de l'objet, serait sublimation. C'est désormais telle, car c'est là un fait d'idéalisation. Alors sublimation n'est pas idéalisation.

p.p.44/127, Sublimation : La sublimation, dit Freud, c'est changer de but. Il ajoute, et d'objet, lequel doit être collectivement acceptable. Enfin il ajoutera : il doit y avoir désexualisation. Enfin, si la sublimation concerne spécialement les pulsions sexuelles, c'est que celles-ci sont spécialement substituables.

Lacan montre, dans le Séminaire 8 et dans 7, à quelles difficultés mènent ces points de vue.

1 – Il y a une limite au déplacement.
2 – Peut-on maintenir la doctrine de la désexualisation ?
3 – Il est contestable de poser un objet collectivement admis.
4 – Ici, abord d'un nouveau problème : que veut dire changer le but ?

On s'aperçoit alors que la doctrine de la sublimation est frappée d'un paradoxe central : Comment est-il possible de changer le but de la pulsion, alors que ce but est défini comme finalité de la pulsion, alors qu'il ne saurait y avoir qu'un but pulsionnel : la décharge ! Il ne saurait y avoir de substitution.

[illegible], toute substitution était futile auprès de cela.

Le paradoxe se double d'une difficulté : c'est que la satisfaction est supposée être atteinte par la voie de l'objet. On sait ainsi que but et objet sont étroitement articulés, comme l'étaient la poussée et la source précédemment.

Examinons les conséquences de cette liaison. Il ne satisfait en fait

L'objet est par lui même indifférent. Il ne satisfait en fait que, ce qui tempo-rellement. Il apparaît alors par son retournement que, ce qui
dans l'objet, c'est que la pulsion en fasse le tour pour le détacher.
Ce qui importe à la pulsion, c'est le vide central qu'elle creuse dans son parcours. L'objet n'importe qu'en tant que détaché du parcours, dit son parcours. Le mouvement de son indifférence : il n'est rien au regard du vide. Le mouvement de la pulsion c'est donc un détachement de la particularité de l'objet. Si les objets effectivement investis ne peuvent qu'on trouve alors, ce n'est valoir mieux au regard de la satisfaction pulsionnelle, ce n'est que le pollicine est pour eux le même : un vide à creuser, rien de plus.

Mais dans ces conditions, si l'objet ne satisfait pas, et si ~~...~~ n'importe que le détachement d'un vide, alors, la question du but se retourne aussi : la satisfaction ne saurait être atteinte ? car il n'est pas d'objet adéquat. La pulsion est Zielgehemmt. La Zielhemmung de la pulsion est la conséquence du détachement de l'objet. Mais alors, la poussée pulsionnelle ne saurait être abolie, elle est, dès la doctrine constituée. Le détachement de l'objet (son indifférence dans la visée pulsionnelle) implique la constance de la poussée dans l'inhibition du but.

Maintenant dans ces conditions pour le problème de la satisfaction ? Doit-on poser une insatisfaction absolue " ? C'est bien ce à qui

il faut en venir, mais selon d'autres voies : Il y a une satisfaction

de la pulsion.

Qu'est-ce donc que la pulsion ? – C'est l'élimination de la de-

mande au cœur du sujet, par l'effet du signifiant. Elle ne saurait

de ce fait être abolie, pour autant que cette demande porte sur l'être

lui-même. La pulsion ne saurait être éteinte par nulle satisfaction,

quand bien même la satisfaction pourrait à l'occasion viser la
(du besoin)

forme même de la demande (anorexie mentale).

Néanmoins, il faut maintenir qu'il y a une satisfaction. Mais

le problème se déplace : la pulsion n'est pas un satisfaire, elle est un

satisfaire-à. La pulsion satisfait la loi de l'Autre, pour autant

qu'elle en est de sa nature issue.

Il peut y avoir sublimation dans la mesure du satisfaire-à,

lequel est reconnaissance. La sublimation est demande de recon-

naissance faite à l'Autre, avec les moyens qui permettent et

nomment cette reconnaissance : ceux de la lettre, en tant qu'elle est

appelée, dans le symbolique, de la Chose.

Il n'y a donc pas décharge de la pulsion, mais il y a reconnaissance

ce du lieu de l'Autre de l'impossibilité de la décharge, soit de la

cause de cette impossibilité : la Chose. En quoi consiste-t-il jouissance

en-deçà, pour celui qui est impliqué dans un tel acte ? – C'est

phallimatique. Elle n'est que la jouissance de la production de

la parole. Mais il apparaît que la jouissance est d'abord jouissance de

l'Autre : phallime peut-être de l'identification. Est-ce à dire que dans

la sublimation, le sujet se donne à voir d'où il se regarde ? Ce

n'est pas sûr. Peut-être est-ce là la jouissance qui lui revient.

Mais cela ne dit rien – ou du poète qui ainsi se donne à voir,

– ni de la jouissance de l'Autre.

Voyons de plus près : Tandis que l'idéalisation touche la colonisa-
tion de la Chose par les substitutions des objets imaginaires et collectifs de
cette façon, la sublimation élève l'objet à la dignité de la Chose. De
prime abord, les mouvements convergent. Et sans doute convergent-ils
dans la beauté. Mais ce n'est que secondaire.

Ainsi Alcibiade louant Socrate, l'affirme-t-il bien : il
recèle en lui la merveille qui le fait inestimable. Ce mouvement
idéalise Socrate : la Chose Socrate est ainsi portée au rang d'objet
d'amour dont on peut parler sans risque. C'est là le point de vue de
spectateur. De la jouissance d'Alcibia-

Mais Socrate ? De quoi jouit-il ? Mais là n'est pas l'essen-
de ? De la sienne, certes pas. D'elle, pourtant. Mais là n'est pas l'essen-
tiel du mouvement de sublimation. Ce que Socrate sait, c'est qu'il
est la Chose, c'est-à-dire rien, si ce n'est un pur effet de voix.
Là est le mouvement de la sublimation. Socrate donne à voix
sans doute ce qu'il est, mais qui en jouit, est ailleurs. C'est là la
resignification du "collectif" dans la sublimation. Le collectif est
le témoin, l'Autre auquel il est donné à voir dans l'écoute qui
leur est belle. Mais il faut noter que cette beauté n'est pas le fait de
création, pour qui cette beauté est plutôt une anesthésie énigmatique.
L'agalma, présente dans la sublimation et l'idéalisation, y joue
donc sous deux incidences très différentes, en convergeant un temps
que dans la fonction de la beauté.

Quelle est donc la satisfaction de Socrate ? — ou plutôt, à
quoi satisfait-il ? Il satisfait au désir de l'Autre, qui n'est pas
le collectif, mais ce à quoi la voix appelle. (J.P.)

la voix appelle à être la voix. Elle appelle à être au lieu du manque de l'Autre. Au-delà, le sujet se réduit au (a) auquel il s'identifie comme énigme. La sublimation est le mouvement de reconnaître cet appel et l'énigme qu'il cerne. Cette reconnaissance, en tant que poétique, est avant tout écrite, pour autant que l'écrit est ce où s'est scellé le désir de l'Autre à la séparation du sujet. Écrire, c'est interroger cet appel, en lui rendant sa forme. — La sublimation de l'analyste emprunte-t-elle une autre voie? J.D. remarque que
Je pose que la pratique de l'analyste (l'interprétation), est d'écouter cet appel, et d'en proposer l'énigme dans l'interprétation, laquelle a structure de lettre. Il n'y a pas de différence fondamentale entre l'écriture "théorique" (impropriété de ce terme) et l'interprétation. Si l'analyste interprète, ceci ne veut rien dire d'autre que: interroger ce qui est la voix, en s'y faisant identique. L'analyste n'écoute pas. Il se fait voix. Partant, il ouvre la possibilité de l'entendre. A qui? — A tous deux, le patient et lui-même. Le patient ne peut entendre que pour autant que l'analyste le peut. En écoutant la voix. Il donne à entendre la voix: qu'il est devenu. Il en offre dans l'interprétation l'énigme à l'Autre qui s'analyse, pour qu'il en reprenne à son compte la question, — s'il le veut. Interpréter, c'est ouvrir la possibilité de l'entendre de l'appel, en se conformant à lui dans la forme de la lettre. Car écouter l'appel, ou le donner à entendre, c'est reconnaître qu'on est l'objet de cet appel, comme cause de lui.

p.27. Si l'amour courtois peut être sublimation, c'est uniquement dans la mesure où, en interdisant l'accès à la femme, il pose la question

Séminaire du 27-1-60 - A interpoler dans les notes : p 55 ([illegible] 55")

le Sᵃ est façonné "à l'image" de la Chose : — vide.

Plan : 1- Klein ou la sublimation : l'Oeuvre et [illegible].

• Au lieu de la chose, le corps de la mère.

2 - La sublimation et la Chose. Une chose qui n'est pas la Chose mais la représente.

- La Chose était voilée, obligée au contour.
- La Chose, exquise du réel pâtit du Sᵃ. Elle est au "centre" du réseau Sᵃ.
- Paradoxe de l'objet perdu et structure de la Chose.
- Trouver, chercher. L'insistance du Sᵃ et le chercher au-delà.
- Si le Sᵃ est leurre, comment accéder à un objet qui représente la Chose ?

3 - (Introduction) : le Sᵃ est façonné par l'homme : le vase.

- Un objet représente la Chose, par le façonnage du Sᵃ.
- Ustensilité et Sᵃ : le rien de particulier.
- Par le Sᵃ, le vide est introduit dans le monde.

4 - (La Création :) si Dieu a créé le monde, d'où est le mal ?

- La matière du vase : l'impasse de la pensée jusque dans son "matérialisme".
- Le Sᵃ façonné introduit le vide dans le réel.
- La science naît de l'inceste judaïque, et son geste.

5 - (Alors l'éthique :) La création ex nihilo dans le problème ~~[illegible]~~ moral.

- L'oeuvre et le mal. Parti pris de Luther.
- La tripartition créationniste : oeuvre, matière, chose.

1 - Si le mal vient de l'oeuvre ? Tao -

2 - Si de la matière ? Catharisme.

3 - Si de la chose ? Freud. Le Sᵃ "à l'image" de la Chose.

- L'amour courtois, apporte à cette question, procédé de sublimation.
- La dame, à la place de la Chose.

6 - Si Dieu est mort, quoi de la création ?

- La pulsion, réponse à la crise éthique.

(56'')

Il faut suivre le tracé du séminaire avant tout examen de détail.

Nous sommes parvenus à un point crucial du travail : l'établissement du paradoxe de la Chose. La Chose a une structure paradoxale, pour autant qu'elle est extraneique au S^n, qui pourtant n'existe que d'elle, et ne s'ordonne qu'à elle. Paradoxe fondateur du raisonnement analytique.

De sorte que nous retrouvons à ce niveau l'aporie pratique que nous avions exclue au début du travail, en tentant de nous fonder sur un paradoxe du plaisir. Le paradoxe du plaisir rejeté, reparaît ici sous une autre forme.

. Si l'ordre du S^n est de leurre, comment accéder à un objet qui représente la Chose? Cette aporie, constituante du problème de la réalité, est ce que vient à résoudre ici.

Mais cette aporie résonne à d'autres niveaux (ou profonds), comme la question même de la sublimation :

Si la sublimation est rapport à la Chose, comment ce rapport peut-il s'établir? Et d'autre part, tout rapport à la Chose est-il sublimation?

La réponse ici esquissée, c'est par l'intermédiaire de l'objet :

La sublimation élève l'objet à la dignité de la Chose.

Mais par quelle voie? Celle de la création.

Et il s'est comme un le signifiant est façonné, c'est là l'essentiel. Le signifiant est objet, lequel est (de ce fait) à l'image de la Chose. Tout ustensile, façonné en vue de produire un vide qui définit la Chose. Tout ustensile, en tant qu'il ne sert à rien de particulier, est à l'image de la Chose. C'est ce qui justifie Heidegger à appeler la cruche das Ding, telle qu'elle ne subsiste que en tant qu'œuvre de création, produisant un vide. Car la Chose est ailleurs.

On a problème de la création résonne dans un autre registre : si Dieu a créé le monde, d'où vient le mal? La création est liée au mal. Elle

la structure de l'œuvre. Le monde est ainsi vidé, d'emblée.

Le problème éthique a toujours été ordonné à ce vide. D'où une série de solutions qui s'efforcent de le situer dans les déterminations de la "création": l'œuvre, la matière, etc..

Qu'est-ce qui justifie depuis ce problème du Créateur? C'est que Dieu procède de la mort du Père. Dieu est mort. Qu'en est-il alors de la Création? Et des solutions du problème du mal? Elles ne sont donc plus [illegible]. D'où la crise éthique, à l'amorce de la résurgence de la mort du père.

Les solutions éthiques qui s'ordonnent au monde comme création sont donc dévaluées. Aucune n'est plus tenable, décidément.

Quelle peut donc être une éthique conforme à cette reconnaissance? Mais, plus radicalement, quelle est l'incidence dans l'éthique, de ce meurtre du père? Ne doit-on pas aller à penser qu'il n'est pas d'autre mal que la perpétuation de ce meurtre, et qu'une éthique s'ordonne à lui?

Quels en sont les enseignements sur la sublimation? La sublimation n'est-elle pas l'effet de ce meurtre lui-même? Et l'éthique en général moyen de le trouver, dans l'amour du prochain par exemple?

Comment la sublimation comme création est-elle possible, c'est-à-dire que le Créateur est mort? C'est à quoi devrait répondre le problème de la pulsion.

C'est (peut-être) ce qu'esquisse l'amour courtois, en centrant le problème du mal sur la Chose, dans l'objet féminin. Comment se conjugue cette "figure" de l'objet féminin avec le meurtre du père?

---

p. 9 – Le paradoxe de la Chose. Ce paradoxe, équivalent à celui de l'objet perdu, est à traiter ailleurs. Se situe de l'introduction du plaisir à la chose, du § 2 à sa cause excentrique, de la répétition au réel.

Il faudrait alors dégager les jeux de multiplicité exigibles pour toute ce palliérne : le retrécissement, le perdu (re)trouvé, la jouissance, etc.. C'est le travail de Derrida, tout spécialement.

L'objet est donc perdu par l'effet de la (re)trouvaille. Toute trouvaille est retrouvaille, mais inversement, toute retrouvaille est perte. Qu'est-ce donc qui est trouvé ? Différons la question. Pour noter que c'est de cet effet que l'objet se dit de la cause. Et que la Chose ne peut qu'être Autre-chose. Le discours de l'ennui est le discours de la Chose comme Autre de l'objet. (Restant à y introduire les fonctions de Safouan).

Pourquoi y a-t-il nécessité de la perte ? Il faut remarquer que cette nécessité est un privilège de l'éthique. Mais non pas en tant qu'exigence : en tant qu'elle est contemporaine. Qui parle ici de la perte, en acte. Un acte, c'est ici la perte. L'exemple cité de Laurent, du délinquant, est significatif : le passage à l'acte. Il y a des actes injustes : ils ont c'est le retour dans le réel d'une perte requise. Une éthique, c'est forclusif, pour s'adonner à une forclusion qui les cause. Un tel acte est-il trouver l'acte juste qui soutiendrait cet effet de la Chose. Un tel acte est-il possible ? En aucun cas. C'est ce que signifie que l'acte analytique échoue ne désigne pas seulement le complexe de castration. Le complexe de castration ne désigne pas seulement la fin de la cure de l'analyse : la production du réel de la Chose — qui est l'impossible de s'adonner. Tout acte analytique s'adonne à un échec, qui est l'impossible de s'adonner. Et que toute approche de cette cause. Pourquoi ? — Parce que la cause est rejetée. Je voudrais dire que de ce sujet est voué nécessairement à l'ignorance. Car la Chose est ce dont on ne sait rien, l'ignorance naît de cette approche. Tout acte est donc un échec. Il mais, s'il s'inscrit dans la haine. Tout acte est donc un échec. Il produit bien pour une part la cause impossible, mais il ne se contente comme acte que de ne pas y atteindre. Si un peut être dans le passage à l'acte, seul à ne pas manquer, on s'inscrit au prix du réel, c'est à dire

de la mort. Le suicide est le seul acte qui ne rate jamais...

— la (re)trouvaille et la perte sont donc des données historisantes de la Chose. C'est pourquoi la perte est après-coup : l'après-coup est le signe de l'historisation de la (perte). On retrouve ici un problème identique à celui de la "première fois" du premier mensonge.

Comment le paradoxe de la Chose se diffère-t-il nécessairement en historisation ? À cause de l'historicité ? Si la Chose ne peut qu'être différée, l'acte est la différance de la Chose, c'est-à-dire la parole, en tant qu'approche du réel. Là est l'historisation (cette). L'historisation, est le double mouvement, par lequel cet acte est historié (Historie), et qui fait que le Sujet se tient proche de la Chose, c'est-à-dire en différant originairement de son effet. (A reprendre).

Si l'analyse donne prévalence à l'acte manqué, déjà la raison peut-on entrevoir : c'est manifester la structure d'échec de l'acte, en tant qu'il ne fait qu'approcher du réel. Mais il y a plus. L'acte manqué manifeste la prévalence du Sujet dans la trouvaille qui le structure comme signifiant. Par là, il manifeste que tout acte est métaphore de la perte, en ceci que la trouvaille où il se calcule métaphorise la première fois de la rencontre avec l'Autre irréalisable. Ce qui est perdu au cœur de l'acte, c'est la trouvaille qui le métaphorise, et l'historise de ce fait la première fois comme première fois.

p10 : Trouver, chercher. Un autre paradoxe : si la Chose est au-delà du p. P., toute recherche de la Chose doit donc aboutir au-delà de l'ordre signifiant, bien que la recherche ne se fasse que relativement au signifiant. A ce premier paradoxe s'en ajoute un autre : c'est que toute trouvaille devrait se faire au-delà du Sujet. Or, l'expérience de l'acte manqué nous apprend que la trouvaille est trahie, qu'elle est dans le tourner autour de la Chose, et qu'elle reste dans

l'ordre signifiant. La trouvaille n'est pas la rencontre. Elle est ce qui structure comme métaphore la rencontre comme manquée. La rencontre manquée est métaphorisée en sorte qu'elle porte la marque de ce manque.

Il faut donc bien voir que la trouvaille ne procède que des délices de la Chose, que le signifiant comme perdue, et que le trou est déliée du registre signifiant. Mais métonymie, et non plus métaphore.

p10. Le $S_{r,i}$ c'est l'homéostase. Ceci se pose à nouveau un problème non résolu : l'homéostase est-elle un effet du S^a, ou bien celui-ci vient-il se greffer dans l'entraînement S^a sur elle ? Cette question doit être déduite de l'examen de l'entraînement, à partir de la différence.

p10/11. On a commenté que cette question : comment trouver un objet qui représente la Chose, est un retour du paradoxe du plaisir, rejeté au début du parcours, parce qu'il laisse ignorer : que l'éthique s'adresse au réel. C'est à la solution de cette question que la suite du texte se donne, dans les deux énoncés :

1/ Que la sublimation élève l'objet à la Chose.

2/ Que le signifiant est façonné à l'image de la Chose. Que le signifiant est le lieu "où" se rencontre le signifiant l'objet en tant que façonné, est le lieu "où" se rencontre le signifiant avec la Chose. Nos "trouvons autour" mais encore déplacée, et comment. Or ce rapport se métaphorise dans des rapports de la métaphore à la Chose. Le trou du potier, le trou fait d'un vide, un tonneau qui peut être aussi bien le trou du potier, le trou fait d'un vide, ... présentant que la fonction du quart de tour est à déduire de là, il faut quatre quarts la métaphore ayant structure du groupe de Klein, il faut quatre quarts de tours pour qu'une métaphore s'opère comme reprise de l'incès de son initial. Dont le trou fait est celui d'un vide, Chose que la métaphore métaphorise.

p11 à 14. L'homme façonne le signifiant autour d'un vide. Dans un objet, qui représente la Chose.

1. C'est dans ce moment que se résout le paradoxe pratique qui ira en surgir de la fonction du Sa. Le paradoxe pratique doit-on le dire alors réglé? Justement pas. Mais déplacé. Mais il est de la nature de la Chose de ne pouvoir que être déplacé. En outre que le déplacement de la contradiction, c'est sa résolution. L'œuvre de création est donc inachevable par essence. Il n'y a pas d'œuvre achevée, pour autant qu'une œuvre n'est que la réalisation transitoire d'un paradoxe sans solution. C'est pourquoi c'est dans la pratique et par elle seulement que le paradoxe se résout. La pratique, c'est le déplacement de la contradiction Sa/Chose. L'œuvre de réalisation est interminable par essence. Elle n'est pas l'œuvre, mais la répétition de l'œuvre. Toute pratique ouvre sur une série infinie en principe. Il n'y a pas d'œuvre dernière.

2. Le signifiant a une structure double: il détermine tout effet de sujet. Mais de plus, il est façonné par lui. Le façonnage, nous montre la nécessaire médiation matérielle de la pratique du signifiant. D'où cette nécessité? Il n'y a pas de signifiant pur.

3. Problème de la matière. Il y a nécessité d'une matière du signifiant, dans ces conditions. Mais le signifiant est-il la matière? Non pas, il est un agencement autour d'un vide. Est-il la forme du vide? Non plus, car cela est l'œuvre réalisée.

Le Sa ne se confond donc pas avec sa matière. Celle-ci est-elle alors contingente à son façonnage? Apparemment oui. En fait non.

Ce qu'il faut marquer, c'est que la matière n'est pas la matérialité du Sa. Il y a entre ces deux termes un antagonisme. La matière est

à sa place ; la matérialité du S. est le manque à sa place. La matière est fragmentelle ; la matérialité ne l'est pas. La matérialité du S., exprime le cercle par lequel le S. n'est pas la matière où il se façonne, et par lequel il ne peut qu'être façonné. Elle exprime le manque à sa place introduit dans le réel par le pot façonné, mais ce n'est pas la condition matérielle du vide, même si elle l'implique.

Mais la matérialité du S. a une conséquence importante. C'est que toute métaphore est matérielle, et ce d'un matériel. Dans une métaphore, le signifiant qu'elle implique est "matérialisé" par la prise en supposition matérielle de la matière où il se réalise.

C'est à dire d'une part que tout signifiant est métaphore de la Chose. Tout signifiant ne peut [que] la porter à l'affirmation et le manque. Et déjà ceci est une première métaphore, donc que "tourner" la Chose. Le tour de la métaphore passe par la métaphore du tour. Mais la matéria-lité de cette métaphore ne consiste pas dans le tour lui-même, mais dans la prise en supposition matérielle de ce tour.

(C'est peu difficile sans doute. C'est un élément de la métaphore qui est pris en supposition matérielle. Et puis, est-ce bien de supposition matérielle qu'il s'agit ? Il s'agit d'autre chose, qui en est fort proche). Car la matière du S. n'est pas indifférente à lui.

C'est pourquoi c'est par la voie de cette matière que le signifiant a pour effet le vide. C'est la matière métaphorisée qui produit le vide. Est-ce qu'un pot est vide ? Évidemment jamais. Pourquoi peut-il être dit vide ? Parce que dans sa fonction de pot, la matière a creusé un signifiant qui fait métaphore du vide. C'est donc la matière du pot — et le vide, autre matière — qui fait métaphore de la matière et du vide. Le vide signifie le vide.

4 - Est-ce qu'alors, la matière serait le réel du symbolique ? Il n'en est rien, d'abord parce qu'il y a autre chose pour que celui-ci soit la matérialité sous un de ses aspects.

Le réel du symbolique, c'est le trou dans le réel : quelque chose manque à sa place. Ce qui pose un problème majeur pour J.D. et nous : le réel, est-ce le vide, ou bien le vide est-il autre chose que le réel ? Ce texte tend à les disjoindre. D'autres encore. Le vide est trou dans le réel "plein" du monde. Le sujet est coupure, discontinuité dans le réel. En avançant que le réel, c'est le vide, nous avons proposé une thèse non lacanienne d'abord. D'où les conséquences sur la doctrine de la Forclusion. Peut-il maintenir cette thèse ? Peut-être. Car d'une part, le réel fait trou dans le symbolique : il y est l'impossible. Mais de plus, sans doute est-il aussi le trou de la réalité. Le réel, c'est les arêtes de la réalité, et c'est pourquoi il les murs. On suggère qu'il est de la nature d'un bord réel que le vide mène. Le réel n'est donc pas exactement le vide, il est le bord du vide. Mais c'est ici identiques puisque nous parlons du réel et non du symbolique. Le réel a un effet d'instance.

A la lettre, ce n'est pas tant ici la matière qui est réelle - que le trou qu'elle métaphorise. Elle n'est réelle que pour autant qu'elle en fait aussi le bord.

5 - Le vide. De même que l'acte se règle sur l'Autre ; de même le signifiant métaphorise le vide qui le cause et dont il est la cause. Il le métaphorise dans un tour qui est tout la métaphore. De même l'acte se règle sur l'Autre pour faire le tour de son vide. Non pas pour le franchir, mais pour le produire. Tout acte a une structure signifiante en ceci que, un trait de la castration nouvelle est métaphorique ;

Comme reprise d'une situation "première".

6 – Il y a une contradiction pratique entre l'universalité et le S. L'œuvre n'a de portée signifiante que pour autant qu'elle n'a aucun usage particulier. Mais on peut remarquer que c'est là la définition de l'outil, de comporter un vide d'usage. Ainsi le vide est bien la nature de l'universalité. Mais c'est pour autant que la fonction d'universalité finalisante est suspendue que cette nature de vide de l'universalité peut apparaître.

D'où une question : dans la sublimation, la suspension de l'utilité de l'œuvre est-elle exigée ? N'est-ce pas forcer les choses d'un ravalement de notre faire Chose qui se fait de la perte de l'usage ? On dirait qu'il y a un antagonisme actif entre l'œuvre de sublimation et l'universalité finalisée. C'est pour autant que le vide de l'universel est tenu pour tel comme un nom de particulier que l'objet est porté à la Chose. Quel rapport à la jouissance s'indique dans un tel rapport ? Le refus de la conception finaliste et pratique du travail. L'antagonisme entre la jouissance et l'aliénation dans la finalité utilitaire du travail. A développer.

6 – Il faut remarquer que la décomposition des causes de la Chose est ici incomplète. Il y en a en effet quatre : S, matière, œuvre, chose.

Le S, c'est la cause efficiente (E 839, 871). Il est l'agent qui a donné l'œuvre.

Mais il n'est pas l'œuvre elle-même, qui n'est que cause formelle du vide qu'elle cerne, et qui la fait chose, au sens de Heidegger.

La cause matérielle est ici la matière.

Mais le plus important, est qu'il n'y a pas de cause finale (E 839), il n'y a que le vide de la Chose, qui est la seule cause première d'où les autres s'ordonnent. Nous arrivons ainsi à la doctrine lacanienne de la

(65 ?)

cause : la cause, c'est le vide. Et le signifiant comme cause efficiente est ce qui ordonne ce vide, ce qui s'ordonne à ce vide, pour le produire après-coup. La cause est donc en avant de la série signifiante. Elle n'est pas poussée naturelle, mais aspiration d'une béance que le signifiant a créé.

C'est à partir de cette béance et de son corrélat producteur : le S[illegible], que devront s'ordonner les fonctions de la cause en tant qu'elles sont constituantes de la chose, ~~[illegible]~~ représentant la Chose.

7 – (L'oblitération de la particularité dans l'objet comme signifiant doit être rapportée de l'indifférence de la pulsion à son objet. C'est le même problème).

pp17/16 : La multiplication des causes chez Aristote trouve son origine de ce défaut de penser la cause comme vide. D'une manière générale, c'est ce que la pensée grecque n'a pas conçu. Pourquoi ? En raison de son [illegible] ? D'où leur impossibilité à [illegible]. Les Grecs n'ont pas pensé la faille. La science ne peut naître que si le monde constituer la science moderne. est reconnu comme contingent. C'est dans cette mesure seulement qu'il y a un sens à y chercher le fond du tissu par les voies du calcul. Le calcul, c'est l'acte dont se complète le tissu du réel. Il y faut les moyens du signifiant, i.e. de la lettre comme réel du symbolique. La pensée théologique est seule à avoir pensé cette contingence en posant la dysharmonie de l'homme dans le monde comme péché. Il y a distinction, et dans les conditions, plus d'harmonie du monde ni du monde, le monde est la Chose de Dieu, à conquérir par conséquent par les voies effectuantes du symbole.

pp19 à la fin : L'objet de ce passage est apparemment d'examiner le problème

du mal dans la création. D'où un certain nombre de conséquences, dont l'aboutissement est la proclamation grandiose que le mal est dans la Chose.

Mais le problème est en fait beaucoup plus difficile. Pour toute perspective de la Création, le problème éthique est en un sens d'emblée résolu : l'éthique c'est s'ordonner au monde, d'une manière ou d'une autre. Moyennant quoi le problème du mal est toujours un mystère, mais esquivé aussi.

La difficulté consiste à se demander <u>comment l'éthique est possible</u> si nous devons admettre qu'il n'y a pas de Création, autrement dit <u>si Dieu est mort</u>.

Le texte ne fait malheureusement qu'esquisser deux réponses : 1 - Si Dieu est mort, la <u>Chose est interdite</u>. L'amour courtois s'ordonne à cet interdit et pointe au lieu de la Chose, la Dame. Il n'y a pas d'autre mal que l'engeance humaine, et nulle matière, nulle essence ne s'ordonnent à Dieu. Dès lors il n'y a d'éthique que concernant ce lieu d'où [illegible] doit la femme et l'incarnation.

2 - Plus généralement, la <u>doctrine de la pulsion</u> est élaborée pour rendre raison de la subsistance du vide. C'est à partir de là qu'elle est réponse à la crise éthique. <u>Comment</u> ?

Mais les données ne sont qu'esquissées. Il y a plus profond. Si Dieu n'a d'existence que du meurtre du père, ne doit-on pas penser que <u>l'éthique</u>, <u>c'est la conséquence de ce meurtre</u> ? Comment la réalise-t-elle ? Ne doit-on présumer que la <u>sublimation</u> n'a d'origine que du père ? Comment le père peut-il être la cause d'une sublimation ?

— Je ne peux.

—

de l'inexistence du rapport sexuel. Sinon, il n'est qu'idéalisation.
Le rapport sexuel inexistant est la Chose que l'amour courtois relève
dans l'objet féminin qu'il porte à cette dignité d'être inatteignable
en principe. Il porte le malaise au masque, – qu'il était –

Interpoler le 27.1.60

Séminaire 9 du 3 Fév. 1960. La Chose est le vide. (discussions et questions.)

PLAN :

- l'amour courtois, forme de sublimation proche de l'art.
- la sublimation dans l'art, la religion, la science ; le rôle de la Chose.
- l'art s'organise autour d'un vide.
- la religion l'évite et le respecte
- la science rejette la Chose, elle est Verwerfung.
- la Chose freudienne parle Je.

*

- Spitz (Not and Yes)

*

- la Chose est le vide, elle est au-delà de la représentation.
- la Chose est ce qui du réel pâtit du signifiant.
- l'anamorphose et le vide.
- l'architecture et la peinture, autour du vide.
- le baroque fut remagie la Chose.
- l'anamorphose est là en tant que signifiante

*

- le besoin et le signifiant. l'hallucination du besoin.

Séminaire de [illegible] .. Trois points notables partant :
1/ – le vide dans la structure et la sublimation. En liaison avec 2/ la Chose
est le vide, et ainsi, dans l'art ; le baroque et l'anamorphose.
le ressort de la sublimation, c'est de faire(se) surgir le vide. La Chose
est le vide – elle est représentée par le vide elle n'est représentée que par autre

donc que le vide.

Il faut distinguer le vide de la Chose, sinon on ne peut plus penser la sublimation. Le vide, ou sa représentation, est la sublimation dans son rapport à la Chose.

Pourquoi ? — parce qu'elle est l'interdit de la Chose. Pas d'autre sublimation. Ainsi, celui qui souffre est le vide, quand il est la Chose.
Il y a sublimation, quand cette souffrance est déplacée dans le domaine à côté de ce vide. Ceci peut-être, par la voie de la reconnaissance. Ceci nous porte à reconnaître que, fondamentalement, il n'y a que de la sublimation : la Chose, serait-elle atteinte, ne serait que le vide de la vie. C'est ce qui explique que le mystique nous présente une forme de la sublimation. Le mystique est la forme [illegible] allégée de sublimation, en tant que le sujet s'y identifie au vide. Dès lors, plus que ceci, la sublimation est donc coïncidente à la position du parlant.

Dès lors, l'être parlant ne peut qu'être éthique : aussi affaire au vide — malgré tout, là est le ressort de l'éthique, en tant qu'elle se présente comme une souffrance sans raison ([illegible]). L'analyse procède bien [illegible], mais s'interroge sur les moyens de déplacer la souffrance au moins pire. — Qui n'est pas le bien beau, mais le bien-dire.

On ne peut ne pas sublimer... le texte [illegible], que l'on idéalise [illegible].

Quant à [illegible] par l'amour courtois : toute sublimation est-elle idéalisante ? L'idéalisation est peut être la voie nécessaire de la sublimation. Ainsi de Kierkegaard. Cette voie contradictoire se justifierait par ceci qu'elle fait surgir comme interdit l'objet qui s'érige en chose de ce fait.

Puis peut être l'idéalisation n'est-elle qu'un corollaire secondaire d'une raison plus radicale. Sinon comment, l'amour courtois l'aurait porté au titre de moyen spécialement à dégoût.

Peut-on en dire plus ? Si la sublimation fait(e)(surgir) le vide. —

2/ C'est pourquoi elle élève l'objet à la dignité de la Chose : l'objet est
à la place du vide qu'il représente, et de ce fait, entérinant la Chose que
le vide interdit. Le vide n'est pourtant la Chose que [illegible] l'interdit. La subli-
mation est donc une conséquence de la fonction d'interdit. Mais tandis
que l'idéalisation exige l'objet comme la merveille, la sublimation
est ce qui guide le renoncement en insistant au bord de la Chose. La subli-
mation est inévitable... Elle est relance des fonctions idéalisantes, lesquelles
en effaçant le vide : n'être pas le vide même, mais le dire.

L'objet sublimant pourtant, en tant qu'il est ce qui entérine le vide,
devient merveille. Mais il n'est que souffrance en deçà pour qui le
contemple. Souffrance devant la merveille. Fascination. La sublimation
est ce qui fait passer l'impossible à l'interdit. Ce qui relève l'incurable
de la sublimation inconditionnelle à la production du vide dans le domaine
[illegible]. On voit ici le lien nécessaire entre névrose et idéalisation. Le
névrosé est celui qui contemple la Chose comme incurable, et de ce fait,
en conséquence, sublime en idéalisant. Par quoi il devient le
vide : l'incurable. L'analyse défait cette idéalisation en proposant le domaine
voix de l'autre, ou la parole, en tant qu'elle va faire surgir le vide
ailleurs, comme reconnaissance.

Nous voyons un autre lien entre ~~amour contrarié~~ idéalisation et sublimation :
— Nous voyons un autre lien entre [illegible] en ce que, ~~interdisant~~ en idéali-
L'amour courtois est sublimation en ce que semblant de l'inexistence du
sant l'objet, il l'interdit. Il fait donc le semblant d'interdit réel qui
rapport moral. Il porte l'idéalisation à une fonction toutefois à ceci
rejoint l'interdit de la sublimation. Cette fonction se limite toutefois à ceci
que rien ne nous dit rien de la Chose... Quelle peut bien être alors la subli-
mation ?

D'où la question : ce que demande l'homme dans l'idéalisation de
la femme, c'est d'être privé de quelque chose de réel. La demande d'amour

est anciennement demande de privation. C'est pourquoi il lui est structurel de ne pouvoir envisager que un refus. Toute reconnaissance en effet étant [illegible] de [illegible] à gérer cette privation. Proposons une telle demande : celle de donner ce qu'on n'a pas, par l'effet de cette privation. La demande de ~~privé~~ privation est ainsi preuve d'amour. Elle est le seul amour possible, pour autant que l'objet ne saurait qu'être inadéquat à tenir lieu de la Chose. Corrélativement, la privation s'afflige pour son propre de ce que l'objet est bien la Chose : puisqu'il est interdit. La demande de privation est donc ce qui permet l'érection de la Chose dans l'objet. Sinon toujours ailleurs. — A vrai dire il le restera, et c'est pourquoi l'objet est indifférent : la dame est privée de toute qualité concrète, pur signe d'un absolu dont l'accès est interdit.

Nous disions donc qu'il y a un lien nécessaire entre idéalisation et privation. Le problème est d'en trouver le ressort. Peut-être peut-on suggérer qu'il est ainsi que la Chose est ~~[illegible]~~ trop présente, et que la privation est un moyen d'en borner l'accès. D'où la fonction de l'amour impossible. Les choses sont moins faciles en ce qui concerne l'idéalisation. Suggérons simplement que la présence de la Chose pour le névrosé a pour conséquence de le fuir tout-regard... "Tout regard sera le [illegible]". Pour le ressort, encore ?

Troisième point : ~~[illegible]~~ la science est Unglauben. Qu'est-ce qui, dans la science, est le ressort de l'objectivation ? Est-ce la forclusion ? La science sans doute ne veut rien savoir de la dimension du sujet, c'est pourquoi les Temps [illegible] rejettent la pensée médiévale. Mais alors, problème différentiel de la psychose. [illegible] la forclusion est Unglauben. Mais lorsque. Mais [illegible] : la forclusion [illegible]. Elle n'est pas pure [illegible] l'incroyance n'est pas le contraire de la croyance.

du problème de la croyance, elle la rejette. De sorte 1 – que les effets de ce rejet reparaissent dans le réel. 2 – que l'Unglauben est constitutif d'une croyance négative à laquelle on ne peut renoncer.

Ce qui est frappant dans la psychose, ce n'est pas tant que le psychotique rejette quelque chose, c'est au contraire l'impossibilité, le refus de ne pas croire à ce qui constitue la clé de son monde délirant. Ainsi, l'Unglauben est une croyance telle que l'objet de cette croyance ne puisse même un instant être menacé de doute. A la différence absolue de la croyance, qui comporte au contraire toujours de sa nature la possibilité du doute. Aucun croyant ne se refuse à mettre en doute ce qu'il croit. Quelle est la ressource A la différence du psychotique et du scientifique. A un niveau simple, ce de quoi il y a Unglauben est de cet Unglauben ? A un niveau simple, ce de quoi il y a Unglauben est une loi. Une loi quelconque, de référence dernière, et qui représente comme rejet de la loi. Mais ce rejet est ignoré. Ce qu'il faut bien voir, c'est que la rencontre de la forclusion dans la psychose est essentiellement voilée. A proprement dire ce dernier terme ne convenant pas, à cause de ce qu'il régit de la dimension du phallus. Le rejet est totalement absent du discours psychotique, et n'est jamais phénoménal. Mais son règne clinique réside dans l'Unglauben.

— Ceci ne doit rien naturellement de la forclusion dans la science. Ancora.

Une note sur le second point. Intéressant de noter que L. en vienne à considérer les "faits de la culture" comme des manières de produire ou d'exclure le vide, c'est-à-dire de sublimer la Chose. De même que le choix de la névrose s'ordonne à la modalité de la Chose dans le premier temps mythique, de même un fait de culture est modalisation ~~[illegible]~~ chose. Mais il faudrait tenter d'en dire plus sur ce fonds autour de la chose.

qui permet l'analogie fondamentale entre choix de névroses et structures culturelles. Est-ce simple fait de résonance, ou plus ? Qu'est-ce qui mène de l'hystérie à l'art, de l'obsession à la religion, de la paranoïa à la science ? Peut être faut-il retourner la question. La connaissance est paranoïaque non parce qu'issue de la paranoïa, mais parce que la connaissance comporte quelque chose de structural dont la paranoïa est le symptôme : forclusion, projection, retour.

— Je déclare les mutations du vide dans l'art : tout art se définissant de devoir renouveler le vide que l'art précédent oublie de l'avoir produit. D'où les mutations de l'art : retournement productif d'un vide qui ne demande qu'à s'effacer.

Séminaire du 10-2-60. – (10). La convention courtoise et le faire de l'art.

1 – Peindre sur les parois d'un vide.
- l'art organise le vide.
- L'anamorphose fait resurgir le vide dans l'espace perspectif. Retournement.
- la fin de l'art n'est pas imitation. Mais de feindre d'imiter pour représentifier dans l'objet la Chose.
- le tournant impressionniste.
- l'art, tournant des illusions de l'objet.

*

2 – Structure de l'amour courtois autour de l'anamorphose.
- le jeu est sublimation ; paradoxe de son invention.
- le mythe et le meurtre du père.
- la possibilité de la sublimation. Cultes extatiques ; les jeux du mai.
- la satisfaction de l'artiste. Possibilité de la fonction du poète.

*

3 – Ainsi, dans l'horizon courtois.

- Les valeurs de la dame.
- Une contradiction historique ; la fonction du poète.
- La conception courtoise : l'idéal de la dame ; réflexions.
- La demande de privation dans l'amour courtois.
- Caractère dépersonnalisé de la dame.
- A la face de la Chose, l'objet inhumain.
- La fonction d'interdit du narcissisme.
- Le secret, le symbole, le prochain, le don de merci, le salut.
- L'anamorphose, et l'amour courtois.

1 – l'art : feinte sur les parois d'un vide. La fin de l'art n'est nullement d'imiter, mais de <u>feindre d'imiter</u>. Raisons de la feinte : ~~[illegible]~~ faire prendre la Chose dans l'objet. Avec la conséquence de déplacement que ça a eu : que la Chose ne soit représentée que par le vide, ou plutôt par autre chose.

Plusieurs questions : – Pourquoi le vide dans l'art ? Quel rapport avec la sublimation ? Quelle nécessité y a-t-il dans la feinte de l'imitation ? N'y aurait-il pas d'abord plus direct de la Chose ? Pourquoi la Chose doit-elle être voilée ? La "présence" une ne suffit-elle pas ? Pourquoi est-elle impossible ? Pourquoi le vide, ou plutôt l'entour du vide, est-il une condition ? Pourquoi la feinte d'imitation comporte-t-elle nécessairement une part d'illusion de la production du vide ?

– D'où une très intéressante doctrine de l'art : 1 – Tout art, en tant qu'il comporte la nécessité de feindre d'imiter, emporte une donnée "figurative", laquelle doit être ramenée non à ~~[illegible]~~ l'objet, mais à l'exigence de feinte. 2 – De ce fait, et pour autant que cette exigence comporte <u>oubli</u> du vide créé, l'histoire de l'art est l'histoire des <u>retournements</u> par lesquels l'artiste parvient à réaliser, dans le vide, au sein d'une pratique qui l'a oublié nécessairement. L'art est production des moyens de ~~[illegible]~~ créer le vide au sein du discours qui l'oublie.

Pourquoi le fait du fantasme d'inceste a-t-il pour conséquence cet objet de production de la Chose, ou du moins de l'autre chose qui la figure ? Si la Chose n'est pas l'objet, pourquoi ce détour par l'objet ?

Nous pouvons lire nos esquisses que la Chose s'inscrit dans l'objet. Maison reçoit par la raison d'un fauve par une faute d'inceste qui est le grand obstacle.

La Chose même n'existe pas. Elle n'existe que dans le entour qui en opèrent les signifiants, car elle est elle-même produite du S[a], qui la rejette : lieu de l'Autre. Elle est l'enjeu et la raison de la répétition. De ce fait, la Chose même ne saurait être. Elle ne peut être abordée que dans un artifice, i.e. un fait de S[a] : représentants de la représentation. Cet artifice représente toujours sous le mode d'un détour par la réalité. C'est à dire qu'il y a un chiasme entre le réel et la réalité. Le réel se signifie dans la réalité, qui ne se constitue comme telle que pour autant qu'elle fait métaphore réalité du réel. C'est dans la réalité que l'enfant livre cette réalité de ce jeu fait métaphore à un autre jeu. (Voyez ces lieux quand il est dit d'une manière non -lacanienne. Car en fait, c'est de métonymie qu'il s'agit. Cf. spécialement sur ce chiasme le séminaire XI).

Bref, le rapport d'artifice à la Chose répond dans un chiasme de la représentation et du réel, dont l'objet est le point d'intersection et la Chose l'enjeu.

L'objet, en tant qu'il fait réalité, est métonymique à représenter la Chose, réelle. Laquelle n'a de consistance que par ce dehors où l'objet, rouage du S[a], n'est objet que pour autant que le S[a] s'y fait réaliser en s'y prenant comme non-sens. Cet objet est l'objet (a), ou du moins un de ses substituts. Quelque chose de la réalité y est abolie, détaché comme objet, pour y figurer le réel au titre de ce qu'il est réalité.

ceci, pour autant que dans sa structure, quelque chose la prédétermine tout spécialement à porter la coupure qui peut l'adapter à la réalité. Moyennant quoi il y devient représentant « de la Chose. La Chose y est surgie par la voie de ce tracement. Mais pour autant qu'elle ne peut qu'être ailleurs, elle est signifiée dans l'objet parce que l'objet est retranché : ce n'est pas l'objet <u>mais</u> son retranchement (sa coupure) qui signifie la Chose, comme présente-absente.

La feinte d'identité est donc feinte qui se dénonce <u>de l'intérieur</u>. Elle feint de feindre en ceci qu'elle laisse entendre qu'<u>ailleurs</u> est ce qui fait sa cause. <u>La ressemblance imparfaite</u> n'est que le voile par où est signifié l'<u>ailleurs</u> de la Chose. Cette imparfaite ressemblance est un signifiant. Elle est le signifiant de l'ailleurs. La foi de l'imitation dans l'art n'est dupe pas le semblant parfait, elle est le semblant du semblant : le signifiant d'une approche et de son impossibilité. (Le cercle de Sengaï). La fonction de l'imitation, est sa propre destitution. Elle n'est ni copie, ni copie de copie, elle est artifice <u>seul possible</u> de la Chose ailleurs. C'est à dire qu'il n'y a pas d'autre voie que l'artifice pour aborder la Chose.

<u>Pourquoi l'amour courtois</u> ? Pourquoi l'avoir choisi comme exemple de la sublimation ? Quelle est la <u>foi</u> de la sublimation ? Est-ce la Chose ? Il ne semble pas, mais élever l'objet à la Chose. Laquelle reste donc interdite. La sublimation, en élevant ainsi l'objet, interdit la Chose. Mais la présente comme sa raison. À la place de la Chose, vient un objet en beauté, où la Chose voile, et dont la beauté elle-même trace sa [illegible]. La beauté vient à idéaliser la Chose, et l'interdire : si la Chose est approchée, l'image anamorphique s'évanouit. Sublimer, est-ce donc maintenir cette image aux éclats de l'idéal, d'en permettre l'idéalisation ?

– Cette réalisation est un fait ~~[illegible]~~ <u>d'artifice</u>, donc de S°. L'amour courtois est comme l'image déformée de l'anamorphose, qui ne

restriction au miroir que pour produire l'objet idéal dans le miroir : la figure de la femme de la Dame, elle même figée en beauté, mais interdite.

– Cette origine signifiante de l'interdit marque ce que la Chose doit au S^a, d'en creuser le vide. Et ce que le S^a doit à la Chose : de s'y ordonner, comme à la jouissance. Elle est la réalité au delà du plaisir, idéal souffrant de la sublimation.

L'analyse ne peut qu'aller au-delà de la sublimation, si celle-ci finit en beauté. Pourtant, elle ne va pas, elle non plus jusqu'à la Chose. Quel est donc ce point d'arrêt ?

– Quel privilège a l'amour courtois parmi les démystifiées ? Sa chosée : sublimation, création, la Dame, l'amour impossible. – l'éthique de l'analyse ? Comment s'en inspire l'éthique de l'analyse ? de l'analyse ? Comment s'en inspire la Dame au lieu de la Chose : il mène à la

L'a.c. fait surgir la Dame en tant qu'elle métaphorise le cœur du sujet. question de la féminité en tant que c'elle fait surgir en ce point l'amant en venant à s'identifier à la statue qu'il fait surgir en ce point ... de cet idéal et sa rencontre de la Chose. Dans la mesure où le résultat de cet idéal et sa rencontre de la Chose. Dans la mesure de l'interdit de la Chose, manifeste est l'impossible, il donne la mesure de l'interdit est l'inexistence profondément, il révèle que le fond de cet interdit est l'inexistence du rapport sexuel. Cette inexistence est signifiée par la figure de la dame inaccessible. Impossible de ne pas s'engager dans la seconde sorte à cette approche de la Chose.

Mais en quoi est-il éthique, et analytique, de poser l'inexistence du rapport sexuel ? Et de proposer la Dame comme horizon de ce désir ? Celle-ci est une figure idéalisée du partenaire. L'éthique de l'analyse s'ordonne à ce premier point dont le second (le partenaire) est la conséquence positive. Ce que le rapport sexuel inexistant ordonne, c'est le pas-tout. Ce que la rencontre contraire de la dame inaccessible ordonne, c'est l'amour. Pourquoi l'éthique de l'analyse part-elle du rapport sexuel inexistant ! D'abord pour faire le vide de l'illusion de son existence, donc

pour mener à la Chose comme raison de l'acte. L'éthique, c'est rendre
raison de l'acte. L'acte analytique, c'est de faire déchoir l'idéal et porter l'acte à sa cause. Quoi au delà ? – rien sans doute. De ce fait l'acte
analytique ne peut qu'aller au delà de l'idéalisation contraire.
– La raison de l'acte, n'est pas le Bien, c'est la jouissance, la Chose
Ce n'est pas la joie, c'est l'incontournable d'un sujet. L'éthique, c'est
rendre un acte raison de l'acte. C'est pourquoi elle implique cette
fonction "d'identification" à la Chose dans le procès de son dire. L'éthique
de l'analyse se fondant dans l'acte analytique.

—

Il faudrait penser p31 comment le narcissisme contribue à l'interdit
de l'objet. La métaphore de l'anamorphose ne suffit pas. D'autre part,
quoi d'autre contribue à cet inaccessible ?

—

Séminaire 11 du 2 – Mars 60. Sur la sublimation. Exposé de Kaufmann
sur un article de Bernfeld.

- Rien.
p. 31/32 : Entre éthique et esthétique freudiennes. L'éthique rend inaccessible
cette chose qui l'est d'ores et déjà. L'esthétique nous la montre, inaccessible.
- Les trois niveaux de l'éthique chez Lacan : summum bonum ; le [illegible] ;
[illegible]. Problème de l'intellectualisme.

Séminaire 12 du 9 Mars 60. Paradoxes de la sublimation – Exposé
de Hubert.

- Exposé de Hubert : rien.
- Lacan : un poème d'A. Daniel, qui montre que la voix sublimante
ne reconnaît aucun sublime. La Chose peut se présenter à l'état nu, accentué,
dans la sublimation. Il y a donc un paradoxe de la sublimation.

—

Séminaire 13 du 16 Mars 60. – Le meurtre du père et l'interdit de la jouissance.

PLAN:

1 – Origine sexuelle des activités humaines ? Discussion de [Sperber].
- Problèmes de méthode.
- L'acte sexuel est métaphore d'un rébus.
- L'organe féminin métaphorise le vide de l'acte.
- Le cri et le S^a : absence d'origine et opposition des S^a.
- Le sexuel polarise le S^a.

2 – Introduction à la question sur le père : la loi du péché et le désir.
- La croyance est savoir, dans ignorance.

3 – Le Moïse de Freud.
- Monothéisme et numen.
- Moïse l'égyptien et le madianite.
- Commandement indestructible.
- Je suis ce que je suis. Le commandement indestructible.
- Le message transmis par le refoulement du meurtre primordial.
- La rédemption par le meurtre du fils.
- L'histoire des religions et l'art : imaginarisent la fonction du père.
- Toute religion est inachevée qui ne pose pas le père tué et la rédemption.
- Le mythe : le message du meurtre ; le retour de l'amour et le renforcement de l'interdit.
- Faille du mythe et fonction de recèlement de ce mythe.
- Paradoxes de la jouissance et de la loi.
- La transgression du désir.
- Le meurtre du père : Dieu est mort.
- Dieu n'est père que pour le Fils ; celui qui commande l'amour du prochain.
- Inacceptable de ce commandement.

Deux parties dans ce Sém. : 1 – discussion de [Sperber], à faire rapidement. 2. Ensuite le cœur : le meurtre du père et la jouissance.

Commencer par Sperber:

Cette exposition du problème n'est pas décisive, elle ne vaut que lorsqu'on intègre comme "Joug" ou XI chap. [13], etc. Elle propose simplement un certain nombre de thèses claires mais non discutées.

1 – le sexuel n'est pas l'origine du symbole. On ne peut donc parler de "symbole sexuel."

2 – le vrai problème est : comment se fait-il que le sexuel (s'il existe) polarise le jeu métaphorique du symbole ? outre que cette thèse n'est pas vraie dans l'absolu, elle exige bien des médiations.

3 – ce qui "polarise" le symbole, c'est le réel.

4 – Il y a un nœud indissoluble du symbole au réel de la science. Ce nœud est fondateur de toute doctrine du symbole dans ses deux versants : la notion de suppléance, et celle d'inexistence ou d'impossible. Il n'y a pas – n'est seulement si il y a suppléance. On ne saurait : l'organe de la suppléance est ce qui interdit ou empêche ce qui décrit un il n'y a pas. Cette doctrine lacanienne du symbole doit être développée pour elle-même.

5 – Pour autant que le sexuel, c'est du réel, le sexuel "polarise" (au sens de la thèse 4) le symbolique. Mais il faut alors expliquer ce qu'est le sexuel, s'il n'existe pas comme rapport et pourquoi un réel. C'est là l'enjeu du discours analytique.

6 – Mais voilà ce qui va plus loin. Il ne soutient entre deux thèses, celles de Freud et de Lacan qui ne sont pas équivalentes : 1 – qu'il y a du refoulé parce que les exigences de la culture l'imposent (Freud) et que [illegible] refoulé parce que les exigences de la culture [illegible] incompatible avec ces exigences ; 2 – le sexuel est refoulé parce qu'il est ce à quoi supplée peut-être le [illegible] que l'inexistence du rapport sexuel est la raison, symbolique. La question est de savoir si cette thèse est la raison. Ce n'est pas certain autrement dit si Lacan est plus imprudent que Freud.

Mais il est certain que le discours analytique trouve son matériau de rapports, – non que le sexuel comme tel soit cause du refoulement, mais que tout rapport au réel se modalise selon le sexuel. Bref, si tout réel n'est pas le sexuel, tout abord du réel par le symbolique trouve dans le sexuel son symptôme. Alors, il y a lieu de l'analyse un pas inexplicable qui fait noter difficulté. Nous ne pouvons répondre qu'en évoquant peut-être la jouissance. C'est dans la mesure où le sexuel est lié à la jouissance (comment?) qu'il reçoit ce statut privilégié de faire symptôme pour tout discours. Mais cette thèse n'est pas réglée.

6 – C'est à partir de là que devrait être réglée la question du "symbolisme sexuel": ce n'est ici pas tout en dire… Autrement dit, pourquoi la [illegible] métaphoricité de l'Übertragung implique-t-elle le sexuel dans sa [illegible] représentabilité? Comment[illegible] tion? Et comment, si le sexuel n'est pas représentable, peut-il y avoir une "représentation" (métaphore) dans ces conditions, peut-il y avoir une question même qui se résume dans le signifiant du sexuel? C'est la question même qui [illegible] le signifiant des signifiants serait-il le Φ? est Φ. Pourquoi le signifiant des signifiants serait-il le Φ, est-ce du sexuel? Et sinon, pourquoi pas simplement l'Un? – la question n'est pas encore tranchée. (Cf. pourtant "3 F.R.S.").

7 – La question du "symbole sexuel" dans sa vraie dimension, qui se résume donc à cette image: est 1 – le phallus – 2 – la métaphore, ce qui nous ramène au point 6 – comment le sexuel polarise-t-il le jeu métaphorique.

En dehors de ces thèses générales, un certain nombre de remarques dessinent à un niveau simple la question du "symbole" dans un sens juste, par une série de raisonnements:

-1- Tandis qu'on fait du symbole sexuel un manque dans lequel on veut voir la preuve d'un succès, celui de la virilité triomphante, lacan [illegible] que cette métaphore de l'acte est curieusement celle d'un échec ou d'un ratage. l'acte sexuel est de nature manqué, et il métaphorise la dimension de l'échec. Dont le manque découle...

2- Ce n'est pas la virilité qui triomphe, c'est l'organe féminin, qui est porté en fonction de métaphore. C'est-à-dire que là encore, c'est la dimension du vide qui est métaphorisée.

3- Le rapport de l'acte comme manqué à un vide comme constituant de l'acte, voilà donc à peu près ce qui se dégage d'un tel symbolisme. Ceci nous porte précisément à l'examen des thèses précédentes:

Tout l'effort de ce qui en fait d'ordinaire. Ce dont il approche c'est

Ce qui fait l'acte sexuel, c'est son échec. Dont la question d'un vide. C'est là l'articulation du symbole au réel. Dont la question se pose alors de savoir pourquoi c'est le phallus qui devrait être le signifiant dernier? Question fort longue, à débattre ailleurs : fonction de l'Un, dans un certain a-centrisme.

<u>II</u> - Moïse et le meurtre du père. Ces pages 13 à 28, ainsi que la suivante, comportent l'essentiel de la doctrine freudienne et lacanienne sur les rapports de la jouissance et la loi. Ça ne les rend pas plus faciles...

Nous avons la relation suivante :

1 - le meurtre du père. { le père originel
son meurtre
le retour de l'interdit.

.....------
la rédemption et le sacrifice du Fils (œuvre du prochain)

2 - faille introductive du mythe → le mythe → supplément de la faille, la

celui comme paradoxe.

3 - Position de Lacan : Paradoxe de la loi et de la jouissance.
le désir pour entendre la loi.

1 - le mythe du père mort. Le mythe s'inscrit dans de trois temps, problème alors de la métaphore (P.D.). Pourquoi le père ? C'est ce qui nous renvoie d'une part aux f.q.s., d'autre part à la fonction du père : le nom - le désir - le mort -

l'essentiel est ceci : le mythe prétend produire la raison d'une jouissance retrouvée. Or, paradoxalement, pour autant que les fils renoncent, ce qui se produit c'est un renforcement de l'interdit. le mythe voile cette conséquence.

Pourquoi ?

Il apparaît alors qu'il y a au cœur du raisonnement de Freud une faille. Il faut l'entendre en deux sens : d'une part, c'est la suite des raisons qui est faillie. De l'autre, ce que cette faille montre, c'est une autre faille,

dite interdictive.

Première faille : le mythe aboutit à un paradoxe : il présente un renforcement de l'interdit. D'où une question : à quoi bon le mythe ? Il faut ~~[illegible]~~ répondre que le mythe supplée à la faille, en ce sens qu'il la voile. Sa fonction est de dissimulation et l'endroit de la faille de raison. Mais il faut dire plus : c'est aussi lui qui la produit, cette faille n'aurait aucune existence hors du mythe. le mythe est une faille de raison sous la forme d'un paradoxe. Nous disposons là d'une doctrine générale du mythe : le mythe mythifie le réel. C'est à dire qu'il fait le trou (du réel ou du sujet ?) dont il constitue l'entour. C'est la nature de la fiction. Mais il voile ce réel, c'est à dire qu'il en constitue l'Entstellung. Il n'y a pas, il ne saurait y avoir de présence une de la faille. Cette faille toujours se présente sous le voile de la dissimulation signifiante. Or, il est important de noter que ce double mythe est l'enjeu, c'est la dissimulation d'un meurtre, et son

retour dissimulé.

Le problème énigmatique posé par le souffle est en effet le suivant : pourquoi le message de Moïse l'égyptien ne peut-il être transmis que selon les conditions du meurtre de Moïse le Madianite ? Il y a là un autre paradoxe, pour autant que la notion d'Aufklärung qui est comprise dans le message de Moïse l'égyptien se trouve contredite par les conditions de son effectuation.

Ce paradoxe est un des leviers de la psychanalyse : ce qu'on appelle le transfert. Le transfert est le paradoxe d'un savoir qui ne peut se dire que selon les voies du sujet de savoir, d'une ignorance qui est celle de l'amour. Pourquoi, dans l'analyse, le savoir est-il toujours différé dans une structure de transfert ? C'est la question insistante du paradoxe central de la pratique analytique. Celui du meurtre du père le renvoie à un autre niveau.

Or réfléchissons : quel est ce message ? Celui de l'Un et de la loi ? Mais qu'y aurait-il là de nouveau dans le dire de Moïse l'Egyptien ? Platon ne fait-il pas mieux ?

Mais ce qui est certain, c'est que le meurtre du Madianite a de toutes autres conséquences : la culpabilité et l'interdit de la jouissance. C'est un bien autre message que celui de l'Egyptien ! De sorte qu'on peut suggérer ceci : ce que le meurtre du Madianite a permis, c'est le retournement du meurtre. Le message de Moïse, c'est le meurtre du père et sa conséquence introductive. Le message n'est donc pas celui de l'Egyptien, il est, bien au-delà, le fait d'un meurtre qui se perpétue comme renoncement. Le conduit en est la culpabilité. C'est-à-dire la haine de soi. Ce que le meurtre de Moïse a permis, c'est le message de la haine de soi, c'est-à-dire aussi du pur impératif sans raison du rappel de cette haine. Qu'est la haine elle-même. L'impératif pur,

c'est la figure de la haine, née de la Chose rejetée. Mais si le mensonge
est-il celui du rapport à la jouissance comme mauvaise. La jouissance
est et reste mauvaise, et la culpabilité est l'actualisation de cette
jouissance, ou de notre rapport à elle.

Le mensonge de Dieu, n'est autre que la Chose. Je me risque je
mis : pour jalousie, haine de soi, intolérance, pour impératif, surgie
naide d'un peuple oublieux, — le peuple est issu du meurtre de Dieu, et
c'est ce que le Dieu le somme de se rappeler dans la figure du commande-
ment. Le meurtre de Moïse est la condition de ce souvenir de la Chose.
Le peuple élu ne renonce pas à dire la Chose, et à en subir les effets.

Reste la question : pourquoi un meurtre, pourquoi celui du père ?
Pourquoi le meurtre du père engendre-t-il des culpabilités ? Nous le savons,
elle – c'est la figure de la haine de soi dans le pur impératif. Mais
pourquoi le meurtre du père est-il condition du surmoi (Andenken) de la Chose ? C'est ce qui n'est pas ici tranché.

Il reste ceci, cette conviction du meurtre, n'est possible que
d'un horizon autre. C'est celui qu'a ouvert la Rédemption que Freud
dit mensongère. En quoi la Rédemption est-elle un mensonge ? – En
ceci qu'elle cherche à faire oublier la Dette. De prime abord, la Ré-
demption est la position même : sacrifice du Fils à la place du Père. Outre
qu'on ne voit pas comment un sacrifice est susceptible d'effacer un
meurtre, reste que le [illegible] du Fils d'avoir [illegible] la Dette
est, pour lui, raison de haine. Le peuple élu est celui qui se refuse
à régler la Dette. Il en maintient vive la vérité : celle de la haine
de soi sans remède, celle de la Chose. Ce que l'amour du prochain
tente de faire oublier : c'est la Chose et ce qui est à l'un'endroit de la
jouissance en tant qu'elle est le mal.

<u>Seconde faille</u> : La faille que Freud <u>renonce</u> à la mythifier, quelle
est-elle ? Se résume telle au paradoxe du renforcement de l'interdit ?
Elle va au sens plus loin. Elle est faille contradictoire. Ce que Freud
aborde, c'est qu'un interdit est agissant dans le rapport à la jouissance.
Cette faille peut se formuler dans le <u>paradoxe modal</u> de la jouissance.
Celui-ci est à vrai dire double :

Toute tentative de faire céder la jouissance à la loi, loin d'apaiser
celle-ci, la rend plus violente encore. La loi n'a jamais tant son effet de
culpabilité que lorsque le sujet s'y conforme.

Mais ce premier aspect se double de celui-ci qui lui est comme contre-
dictoire : Est-il tenté de s'opposer à la loi dans tout abord de la jouissance,
que celle-ci est lui dérangements à proportion, dans un désir démesuré !
Bref, le refus de la loi ne mène pas plus à une jouissance assurée.

Interrogeons ce paradoxe.

Et d'abord constatons la difficulté de le déduire du <u>mythe freudien</u> et
de son paradoxe interne. Car de ceci que le mythe produit la donnée d'un
renforcement de l'interdit par le passer outre à la loi, comment conclure
qu'il est de la nature de la loi d'exister comme ce que le désir doit
transgresser ? Comment conclure en d'autres termes, que tout rapport de
la jouissance s'offre comme rapport à la loi ? Telle est la position
lacanienne, qu'il s'agit de <u>déduire</u> de celle de Freud.

Par cette voie peut être : soumettre la jouissance à la loi, est-ce conclure
satisfaire aux exigences de la loi, on se dérobe à celles de la jouissance ?
Il apparaît que la jouissance est ce à quoi on se dérobe dans un tel mou-
vement. C'est à dire à la Chose. Il ne faut pas s'étonner que celle-ci
en résistance plus violemment <u>dans</u> la loi, sous la forme du pur interdit.
En se dérobant au commandement de la jouissance, le sujet se dérobe à
la reconnaissance du seul de la jouissance en lui : C'est ce seul qui

[illegible] dans la culpabilité comme effet de la loi : la loi devient ainsi le véhicule du message de la Chose que le sujet tente de lancer dans son mouvement de confrontation. La loi devient la Chose, le pur mal, la haine même.

C'est à ce titre que l'amour du prochain est un commandement véridique : s'aimer son prochain comme soi-même, c'est déjà ■ dans la haine sans recours. La Rédemption est ainsi le retour du refoulé de la vérité, elle doit
le judaïsme maintient avec l'inceste pour Freud. Ils se refusent à
effacer la Dette du meurtre originel.

Le désir ne peut se soutenir que dans cette dimension de démesure qui résulte de sa confrontation — non à la loi, mais par delà la loi, à la Chose. La loi est interdit de la Chose. Il ne convient pas de dire que c'est à elle que le désir s'affronte. Elle n'est, par elle-même, que simple principe du plaisir. C'est pour autant qu'elle interdit la Chose qu'elle protège le désir dans cette dimension de démesure. De ce fait, par un retournement, on peut aussi bien dire que la loi est la loi de la Chose : elle permet de se régler sur cette jouissance intense, et non de se soumettre à la loi.

Reste la question non résolue ici : qu'est-ce que la loi ? Est-ce le principe du plaisir ? Est-ce le commandement ? Quel est son rapport à la Chose ? A reprendre.

Séminaire du 23 Mars 60 : L'amour du prochain — mensonge du Bien sur la jouissance.

Plan :

1 - Du père mort à l'amour du prochain.

- Refus de Freud devant cet amour.
- C'est parce que Dieu est mort que le message de l'Un est celui-ci [?].
- L'amour intellectuel de Dieu n'est pas ce qui importe.

- Dieu de cet amour, et Dieu des croyants.
- le bénéfice de la confusion des deux Moïse : le retour du meurtre.
- Du meurtre du père à la rédemption. Dieu-symptôme et Dieu de culte.
- le NdP et le père réel. La méconnaissance du père, accès à la sublimation.
- le NdP conditionne le père réel. Ignorance de celui-ci. Éthique de l'analyse.

2 - Les rats et les cannibales.

- Freud n'est pas progressiste. - Le vrai sur le vrai.

3 - le vrai : Dieu est mort ; alors la jouissance est interdite. Elle est donc mal [du prochain.

- la méchanceté native et l'élucidation sadienne.
- le problème du mal, modifié par l'absence de Dieu.
- ce que la morale classique élude : la jouissance, en disant le plaisir, le bien.
- l'au-delà du principe du plaisir nous maintient en deçà. C'est ce qui [le plaisir est bien.
- D'où le mal de Freud, si le prochain est d'être méchant.
- la nature du bien est altruiste. Mais l'amour du prochain vise une nouvelle [dimension, qui est dure en nous-même aussi.
- les biens sont partageables. La jouissance du prochain est le vrai problème de [l'amour.

4 - Kant sur l'éthique : l'apologue, repris. L'universel de la règle.

- Les apologues : 1/ K. pose d'abord une jouissance. Or elle implique la mort.
- Si la jouissance est le mal, le pb. est changé : la loi s'oppose à la jouissance.
- 2/ Il ne s'agit pas de faux témoignage, mais des droits de l'autre.
- Ne pas renoncer à témoigner de la jouissance ; se fixer le message du Bien.

Ce séminaire serait trop facile. Essayer de l'anecdote à l'oubli :

1 – Pourquoi y a-t-il nécessité dans la doctrine freudienne, à poser le père comme condition de la jouissance?

Et spécialement, à poser que la jouissance interdite se produit de sa mort, ou plutôt de son meurtre?.

2 – Quelle incidence sur la question de la sublimation, d'une telle question, si elle doit nous porter à la reconnaissance de la chose comme jouissance au-delà du principe du plaisir? Pourquoi une telle reconnaissance est-elle la condition de la sublimation? Comme se pose de la fonction [illegible]?

Ce que ces questions nous proposent, c'est toute la chaîne des suppositions freudiennes, dont la question est de savoir quel est leur poids dans le réel.

La question freudienne part de la crise éthique, celle d'un "temps de détresse" où rien n'apparaît plus clairement devoir fonder l'ordre éthique sur un ordre du monde. De cette éradication, le capitalisme est l'agent, le socialisme ne supprimant pas le problème de la religion, pour le transformer en problème politique...

C'est ce qu'on peut encore formuler dans les termes lacaniens de la structure paranoïaque du moi moderne dans la civilisation contemporaine. De quoi on ne doit pas conclure qu'il l'était moins devant, mais que la chose s'y manifestait différemment : imposture du maître.

Bien voir le point d'incidence de la question de Freud : nous sommes dans le monde des frères, i.e. du semblable au semblable. Le monde décrit par lui-même l'identification résultant de la structure de la foule, trouve dans le fascisme sa forme la plus pure. Ce que Freud nous désigne aussi magistralement, c'est l'identité de fonds 1 – de la pratique fasciste des masses, 2 – de la logique du capital en tant que son vrai fondement est l'[illegible], 3 – de la fonction [illegible] de la Bourse, 4 – de l'être commune à [illegible] comme fonction constituante de la bureaucratie.

C'est-à-dire que cette position de la jouissance se fonde sur ces inclusions liées aujourd'hui : prévalence des relations imaginaires de la connaissance ; fonction de sujet de l'être nommé – à où se rejette l'exigence de la parole. Capitalisme / communisme : contradictoire est univoque dans signifiant.

Mais il faut ajouter que de dire ce mouvement inclusif, — c'est déjà lui donner un espoir de solution. A l'encontre de la position deleuzienne, qui s'applique à aller dans le sens ouvert par cette logique, la prolongeant avec ses effets ainsi à poussés, la doctrine freudienne énonce une inclusion.

Donc, la possibilité d'une affirmation, soit l'hypothèse à contrer celle-là.

C'est à quoi répond la fonction du père.

C'est à quoi répond la réalité communautaire de la civilisation, ou du capitalisme, le registre de la réalité communautaire d'une jouissance : seconde supposition.
Freud ose l'assigner à l'existence d'une jouissance cette jouissance est interdite.
Il ose de plus poser que cette jouissance est interdite.

A la différence de l'impossible, que la doctrine deleuzienne matérialise, la fonction de l'interdit implique la loi. C'est-à-dire la parole, en tant que la loi est susceptible d'être contestée, voire transgressée dans l'acte. Ce qu'encore Deleuze dénie.

La concrète de l'interdit suppose donc être que le fait d'un parlant : le père. Il est identique de dire que le père est fonction centrale de l'analyse et d'y poser la jouissance comme interdite, au-delà du passage du fantasme. Ces deux positions : le père, la jouissance interdite, sont des paralogismes de la doctrine analytique.

Nous voyons ainsi se constituer, au départ de quelque chose qui ne le demande pas (le capitalisme), une doctrine paralogique du malaise qui lui est inhérent ;

1. la jouissance capitaliste est celle de la connaissance. Elle est une forme de la réalité paternelle.

2 - Si cette jouissance est problématique, c'est qu'il y a forclusion.

~~3 - Et forclusion suppose la fonction [illegible] de la [illegible]~~

3 - Cette jouissance du semblable vient à la place de la jouissance réelle.

4 - Cette jouissance réelle est donc interdite.

5 - Donc le désir est lié à la loi qui le porte à la démesure.

6 - Si la jouissance est interdite, c'est par le fait de cette loi.

7 - Celle-ci c'est le fait du père, et de la forclusion.

8 - Mais le père est le père mort, ce qui en explique certaines ambiguïtés du raisonnement.

9 - Si le père est mort, c'est qu'il a été tué par les frères.

10 - Donc, le père avait originairement la jouissance de toutes les femmes.

Telle est la suite du paralogisme freudien. On laisse de côté certains détails. Par exemple : le problème du Toutes les femmes.

Nous voyons ainsi s'échafauder une chaîne de raisons freudiennes, qui toutes se définissent d'un paralogisme. Le paralogisme, c'est le trait unaire du discours analytique. Comme tel immémorable, mais se répétant en chaque maillon de la chaîne.

Examinons les nœuds principaux de la chaîne. Le premier maillon (ce qui ne veut pas dire le plus fondamental) consiste à affirmer que le malaise de la civilisation 1 - a la forme d'une sexualité [illegible], 2 - procède d'un effet de culpabilité. Mais ce n'est pas là qu'est le maillon, mais de dire que ces effets procèdent d'une forclusion. Celle du NdP. ? Il faut en revenir à l'inverse. Mais comme toute forclusion, celle-ci concerne le père. Nous ne pouvons nous permettre de conclure à la forclusion du NdP., dans la mesure où ce qui est en jeu est 1 - la mort du père, 2 - la jouissance interdite. Or ces fonctions supposent précisément la fonction du père comme affirmée.

Ce qui est rejeté, c'est en fait un recoupement : le prolongement de qui mène de la fondation du père mort à la jouissance interdite. Autrement dit, le mythe fondateur. Ce dont la "civilisation" ne veut rien savoir, c'est de ce mythe. La civilisation ne veut rien savoir de la mort du père. Et encore, on remarque l'opposition à la perspective deleuzienne, puisque celle-ci prolonge le refus de cette civilisation. La nouveauté de Freud consiste au contraire à [illegible] le mythe du père mort. Mais attention ! où est la nouveauté ? Serait-ce comme Lacan le suggère, que cette mort serait celle de Dieu ? C'est très secondaire. S'il en était ainsi, Freud ne ferait que prolonger toute forme de théologie négative ou d'athéisme contemporain. Freud pour tout dire sauve religieux. Le mythe de la mort du père a une autre fonction que de renforcer la religion, ou de la détruire (ce qui est le même). Il énonce une reconnaissance dont il est dit qu'elle porte remède à la faiblesse de la culture. Ce faisant, il est entendu que l'affirmation de Freud vient à la force de la religion, puisque celle-ci est le retour du refoulé de la supposition du meurtre.

~~[illegible]~~ Nous nous trouvons ici devant un premier problème : qu'est-ce qui interdit de la jouissance ? Cette question est insoluble, si la mort du père est [illegible] on ne réfléchit pas à ceci, que le père n'est mort que d'avoir été tué. Le père est non point mort, mais tué. Quel interdit en résulterait donc ? Mais justement aucun si ce n'était que les frères en ferment acte. Soit pour fonder une éthique, celle qui s'énonce de l'interdit de tous meurtres, mais, plus radicalement, de l'interdit jeté sur la jouissance mythique du père : nul ne jouira comme son père, et ce sera l'interdit conforme auquel.

Mais cet interdit lui-même, nul n'en sait la raison. Cette raison

vie exquise, a tous les airs de maxime universelle à la Kant. Or ce qui, en quoi spécifie ce grand de position, c'est la singularité avec laquelle il n'en tient compte. Pourquoi ce rejet ? Et d'où procède alors l'effet d'interdit ?

C'est ici qu'il faut interroger : la jouissance en question, est-elle interdite, ou impossible ? Le meurtre du père a-t-il une fonction d'interdiction ou d'impossibilité ? Il est certain que sa fonction mythique le propose comme d'interdit. Or c'est là encore un paralogisme. D'une part cette jouissance est interdite d'être fictive : rien n'assure que le père jouissait. A fortiori s'il n'a jamais existé que tel. D'autre part, la "contestation" nous présente lors l'élément d'une certaine jouissance. Pourquoi dire que cette jouissance [illegible] d'un interdit sur une autre jouissance ? C'est là encore un exposé [illegible] que, par delà le jeu des effets du paralogisme de Freud qu'on [illegible] apparaît la fonction [illegible] de l'envie, [illegible] du capitalisme, [illegible] d'une jouissance interdite dont elle [illegible]. C'est le [illegible] du malaise. Mais [illegible], et l'envie vient à la place de la jouissance du père [illegible] du même pas, Freud énonce que cette envie [illegible] est liée à l'effet de la loi : le désir est désir de l'Autre, et c'est ce défi du désir [illegible] qui est en jeu dans l'envie. Bref, il est [illegible] de dire que la contestation de la jouissance de l'envie est liée à la loi ; en l'occurrence ici, non pas tant de la jouissance interdite que de la [illegible] en tant qu'elle menace de s'emparer de l'Autre jouissance. (Difficile ici, à répondre).

En sorte qu'à y bien regarder, la jouissance du père est impossible.

En sorte que la fonction du mythe freudien est de la constituer comme l'interdit d'où procéderait la jalousie du désir dimension dans son lien au désir de l'Autre.

En quoi consiste donc la nouveauté du dire-interdit ? Son paradoxe ? En ce que par lui, la jouissance est supposée interdite, c'est à dire coupable. L'interdit de la jouissance renvoie non au père mort mais au père tué : le meurtre du père est supposé reproduit comme culpabilité inconsciente.

Il s'agit d'un nouveau paralogisme freudien.

Qu'est-ce qu'être coupable ? C'est être en cause dans la raison du crime. La culpabilité inconsciente signifie l'imputation d'acte du sujet. S'il y a culpabilité, c'est que le sujet est coupable, de la mort du père. C'est là la culpabilité même : celle de produire un sujet. Un sujet se [illegible] dans la culpabilité, qui en est la marque d'infamie. [illegible] produit dans la culpabilité, qui en est la marque d'infamie. [illegible] [illegible] mise en face la fonction éthique dans sa vérité, en tant qu'il ne saurait y avoir d'acte autre que d'un sujet — et qu'il y a acte.

C'est là encore une nouveauté freudienne. Il est nouveau de poser que l'acte est un effet de qu'il y a de l'acte. Il est nouveau de dire que l'éthique est celle d'une refente où le sujet. Il est nouveau de dire que le sujet se produit, et de rien d'autre (à un détail près, voir plus loin).

L'opération du père mort, en tant qu'elle constitue l'acte du sujet, [illegible] [illegible] Freud condamne la culpabilité qu'il désigne dans les effets [illegible] de la civilisation, et en quoi il produit l'acte analytique. La civilisation n'est [illegible] par le fait du moi communautaire. Elle n'a pas pour issue la fonction généra[illegible] limite de la jouissance. Mieux, la cause de son malheur est [illegible] : celle [illegible] d'un meurtre inaugural du sujet. Freud [illegible] que la [illegible] de la fonction du sujet, et d'un [illegible] symbolique de la jouissance [illegible] de la civilisation. C'est dire [illegible] un acte de [illegible]. Supposer juste autant que [illegible], en ce que c'est, — trop supposer.

Le discours analytique en est coupable …

Naturellement, je laisse ici de côté la question : pourquoi le père ? On se contentera de remarquer, si l'affirmation du N d P est ce qui assure la possibilité du sujet, il n'est d'opération du sujet que dans des voies qui le concernent. C'est de là que devrait se déduire la raison de son meurtre. Notons aujourd'hui que le père se définit d'être ce qui reconnaît un enfant, pour esquisser la raison de sa position constituante dans le symbolique.

Avons-nous, avec cela, terminé ? — la question reste encore de la suite :
meurtre, et de son lien à la fonction du père mort.

Il nous faut pour cela repartir d'un point. Nous avons mis en doute que
la jouissance existât, pour en interroger la fonction d'introduction
du meurtre du père. Nous avons montré que cet effet introducteur ne procédait
pas tellement du contrat confraternel de l'interdit de l'inceste, porteur
fantasme, que de la culpabilité véhiculée par ce meurtre chez les fils. Mais
a n'est pas suffisant. Esquissons ici par parenthèse que la raison de cette
culpabilité pourrait bien être l'amour du père. Si le père a été tué, c'est qu'il
était aimé. C'est l'effet de cet amour qui porte la culpabilité.

Mais ce qui importe est ceci : quel est l'effet de cet interdit, on le sait,
me croire ? - la supposition de la jouissance. L'analyse suppose le partage du plaisir.
Mais il y a plus, elle suppose son au-delà. Or de telles suppositions ne sont
pas de soi anodines. Elles sont des faits de croyance, à reconnaître pour
tels. En avançant sous le nom de la Chose le cœur de jouissance que le
sujet appelle, l'analyse fait un autre pas.

Ce qui caractérise la fonction du mythe du père mort, c'est de produire
la Chose comme interdite, mais plus radicalement, de produire cette supposition.
Il faut remarquer - fait important - que la production de cette chose comme
faille du raisonnement mythique ne fait que renforcer son statut de réel.

Autrement dit, il faut distinguer à la manière de J.D. la fonction du
mythe en tant que supposant du réel (inexistant) en tant que supposé à
ce signifiant. La doctrine de la supposition doit donc être ici corrigée : on ne
parlera plus de supposition, mais de fonction supposante du S. et de suppo-
sé au signifiant, lequel est en effet au réel (inexistant).

La Chose est le supposé de la supposition mythique du père mort.

En évoquant cette Chose, quel est le pas de Freud ? De découvrir au
cours de la réalité la cause de son intervalle de souffrance. Ce mouvement
freudien est double, et il ne faut pas en manquer les deux temps.

Premièrement, si la Chose est interdite, si elle était la jouissance
mythique du père désormais mort, la jouissance fraternelle se réduit à
celle de la réalité de pure [illegible]. Par conséquent, cette jouissance du
semblable est celle qui résulte de l'interdit de la Chose, elle devrait être à
même nos raisons la jouissance même du principe du plaisir.

Mais les choses ne sont pas si simples. Si en effet il est vrai que cette
jouissance résulte bien de la mort du père, elle ne l'est qu'au titre d'un
rejet. Et ceci nous pose la difficile question de savoir dans quelle mesure
le meurtre du père engendre un effet nécessaire, dans la mesure où il se
produit dans la haine de la jouissance désirée. S'il en est bien ainsi, on
tout cas, l'éthique analytique produit autre chose que ce rejet. et c'est à
qui importe. Sans doute la réalité de l'accès résulte bien de l'instauration
du principe du plaisir ; mais c'est la reconnaissance de ce meurtre inaugural
qui spécifie l'éthique analytique. À la différence de la jouissance de
la "civilisation", l'éthique analytique consiste [illegible] 1/ À renoncer à ce rejet
d'amour lié à cette civilisation, et qui n'est en fait qu'un mode de
déjà névrotique. 2/ À reconnaître au cœur de cette civilisation sa cause,

dans la Chose de jouissance. Si l'éthique traditionnelle se définit de réduire
au Bien ~~la fonction de~~ la question du rapport au semblable, l'éthique
de l'analyse procède du refus de renoncer à la reconnaissance de la jouissance
comme ordonnant les chemins du sujet. C'est à quoi satisfait la doctrine
de la <u>pulsion</u>. La pulsion est cet ordonnancement du sujet à la Chose
dont il jouirait s'il pouvait outre à l'interdit "freudien". On dénie par
là que la doctrine de la pulsion est une <u>autre supposition</u> de la théorie
freudienne : celle où s'articulerait la fiction de la différence plaisir/jouissance.

Mais il y a plus : il n'y aurait de sublimation possible que d'une telle
doctrine, pour autant que de là seulement peut se poser la question de la
au registre du Bien.
jouissance, en tant que s'échappant ... de la sublimation reste un problème
Mais la complexité de cette exigence de la Chose, de la
presque monstrueux ! si l'analyse est reconnaissance de la doctrine
jouissance en tant qu'elle est le mal, pourquoi n'est-elle pas la résistance affecte
du <u>passage à l'acte</u> de cette jouissance ? Répondre par la résistance affecte
par le principe du plaisir ne suffit pas.

C'est ici qu'il faut renverser certaines perspectives, quant à l'incidence
de la Chose. Pourquoi la Chose est-elle le mal ? - Parce qu'elle implique le
mal du prochain. Quelle est la raison de cette implication ? En quoi le mal
du prochain est-il le mal, sinon au mal ?

C'est que dans le ~~gén~~ mal du prochain, le génitif est fondamentalement
subjectif. La Chose implique le mal, parce qu'elle est <u>l'effet</u> du rapport
à l'Autre. Sans doute est-elle ce qui, du rapport à l'autre dans la réalité,
est exclu. Mais elle est l'objet cause de la liaison de ce rapport, la liaison du
semblable, est la Chose primordiale, ou son masque.

Ce qui est la première raison de la haine et des effets de malveillance de l'aliéna-
tion ; c'est donc le rapport à l'Autre en tant que instituteur de l'être parlant.
Par la nature de ce rapport, cause d'une déhiscence inaugurale, le rapport à
l'Autre est ce rapport captant où le désir n'advient que comme désir de mort,
soit ~~au~~ du sujet, soit de l'Autre. La Chose première, c'est ce cœur de haine
qu'un tel rapport inscrit au centre du sujet, elle est ce qui fait l'objet de la
haine située au cœur de l'Autre.

Ce n'est donc pas que la Chose inflige le mal du prochain. C'est [illegible]-
concernant le rapport à l'Autre comme lieu de la rivalité première a
produit la Chose comme lieu de haine, et enjeu de la jalouissance
inaugurale. La Chose, c'est la souffrance de haine résultant de ce
premier rapport.

En sorte que le rapport de la Chose au plaisir est moins élémentaire-
D'une part, le registre de la rivalité fraternelle, s'il est malaise, ne l'est
pas simplement comme plaisir éludant la fonction de la jouissance. Il
l'est bien plus encore comme effet de ce <u>désir de meurtre</u> que le rapport à la
loi de l'Autre a introduit dans le sujet. Aussi l'amour du prochain n'est
que le voile inconsistant. Mais la conséquence d'une telle position dans la
jouissance, c'est l'instauration dominante du registre des Biens. A tous égard,
et d'abord comme utilité. (~~le bien, et le registre du partageable~~) [ici, dev.
la problématique des capitalismes et de l'objet d'usage, outil, lien, plus-value etc.]
La civilisation est donc la ~~partie~~ conjonction dans le réel des effets de la Chose, en tant
qu'elle est le ~~rapport~~ du désir au désir de l'Autre.

Mais inversement, si l'analyse fait de la Chose l'enjeu de son discours,
ce n'est pas pour en prolonger les effets de malaise, mais pour y introduire
la <u>nomination</u>. L'éthique analytique s'inaugure d'être la nomination

de vérité. (etc.). (A dire.)

Il y a donc bien une certaine première antinomie entre le registre de la production et celui de la sublimation. Si l'essence de sublimation ne sort [illegible] de la potentialisation, et y trouve sa nature de 1ª, c'est en antinomie au registre des biens représentatifs par leur fonction de partage. C'est à proprement cette antinomie que l'analyse s'attache, pour déjouer ce qui l'essence contourne la jouissance, par la Chose qu'elle présentifie dans l'objet. Toutefois, comment il de dire que la fonction de la plus-value, c'est l'utilité ? – C'est [illegible] de. Dans ces conditions, l'antinomie entre plus de jouir et plus-value n'est pas simple. Le registre du bien n'est pas principalement l'utile, mais l'accumulation. Alors, quant au désir, etc.

–[Je laisse ici le problème des conséquences pour l'analyse de ce que la Chose est l'effet du rapport au désir de l'Autre. C'est pourtant l'essentiel à répondre à la question sur l'éthique, que j'esquissais plus haut. C'est dans cela même que la Chose implique le seul des prochains, et que la sublimation se définit d'un tout fait de la Chose différente de la production des Biens. Ne pas sublimer que dans l'amour courtois, la Chose n'est pas un objet, mais la Dame, i.e. un "objet" humain, ce qui change tout de la nature de cette jouissance, et du problème éthique. A reprendre].

Séminaire du 30-3-60 : Du semblable au prochain : la transgression radicale de l'image de l'autre.

Plan :

…/…

1.- (L'éthique analytique ne prolonge pas Sade.)

- Paradoxe de la jouissance.
- La loi est fondée sur l'Autre. Freud produit le père mort.
- Paradoxe de la loi, d'où celui de la jouissance : $S(Ⱥ)$.
- Le message de l'amour du prochain, relève de la loi.
- Recul de Freud devant ce commandement.
- Identité du recul devant ce commandement et devant la jouissance.
- Recul devant l'agressivité.
- Cruauté de l'amour du prochain.

2.- Jouissance de la transgression ? Quoi provoque le recul ?

- Recul devant l'image de l'autre, constituante du moi : Puissance de capture de l'image.
- Cette image fonde l'amour du prochain.

3.- Au delà de l'image, le vide.

- Sade propose le franchissement de l'imaginaire. Jouissance de la destruction.
- Lois de l'espace du prochain (la Chose).
- De moi-même au plus moi-même : le vide est le Même.
- Aimer le prochain, c'est aimer le Même.

4.- De Sade. 1- Valeur de vérité de l'oeuvre : ironie sur l'homme du plaisir.

- 2- Valeur de sublimation ?
- 3- Situer l'oeuvre : l'ennui, réponse à l'approche de la Chose. La monotonie littéraire.
- Ce que Sade produit, 1- morcellement du corps et l'approche du vide : l'objet (partiel indépendant
- 2/- l'Autre indestructible.
- Dans le fantasme de son abolition, entoure le vide le plus proche.

Deux parties sont distinctes : 1_ les lois de l'espace du prochain. 2_ De Sade et de son œuvre. les connexités, est secondaire.

1_ Lois de l'espace du prochain. Si le schéma du raisonnement est simple, ses passages ne le sont pas.

Il y a un paradoxe de la loi : c'est que si la soumission de la loi [illegible] à l'Autre, il est répondu de ce lieu qu'il n'y a de la loi aucune garantie, pour la raison que Dieu est mort. Ainsi l'Autre n'existe pas. Autrement dit, on ne trouve dans l'analyse devant ce paradoxe radical, d'une loi fondée sur l'Autre, lequel n'a aucune existence. De sorte que cette loi se résume à $S(\barA)$.

Ce paradoxe en entraîne donc un autre : celui de la jouissance. Plus le sujet se soumet à la loi, plus celle-ci devient exigeante. Mais s'oppose-t-il à elle, que de son défi il ne peut rien obtenir de très sensible.

Bref, ce qui résume ces deux paradoxes, c'est : si Dieu est mort, la jouissance est interdite.

Un premier problème est de savoir pourquoi à cette place vient le commandement de l'amour du prochain. Qu'est-ce qui, de cet interdit, appelle une pareille substitution ? On peut le deviner par le fait qu'un tel amour est [illegible] d'un interdit de la jouissance, mais c'est insuffisant. A fortiori [illegible] relève ce qui fait pour Freud problème : c'est que l'amour du prochain est identique au commandement de transgression. Il y a là une énigme de logique que Lacan ne livre pas : pourquoi un tel amour, qui procède de la méconnaissance de l'interdit, implique-t-il précisément le passer-outre qui mènerait à la Chose ? _ A examiner.

Parenthèse faite, il résulte de l'interdit de la jouissance que le désir est lié à la loi : la loi fait le désir, comme désir de l'Autre, c'est elle qui le rend "démesurément pécheur". Ceci seulement peut permettre de comprendre que s'introduise en se posant un problème qui se formule de deux questions

antagoniques :

1- Pourquoi y a-t-il jouissance de la transgression ? Qu'est-ce qui dans la jouissance, implique la fonction de la transgression ?

2- Qu'est-ce qui précisément, implique un recul devant la jouissance ?

Alors, esquisse d'une réponse : le franchissement de l'image de l'autre.

Si le sujet recule devant la jouissance, c'est que celle-ci implique une atteinte à l'image de l'Autre. Ce qui est intolérable, parce que c'est de cette image que le sujet se constitue lui-même comme semblable.

Réciproquement, la jouissance de la transgression est jouissance de la destruction de cette image. La transgression est franchissement de l'imaginaire.

C'est donc autour de l'image de l'autre et de sa limite que s'articule la

fonction de la jouissance.

Quelle est donc cette limite ? – Celle du prochain. Si l'amour du prochain est susceptible de faire reculer, c'est que le prochain n'est pas le semblable. Le

prochain est, au cœur du semblable, le Même qui m'est le plus proche.

Ce Même est celui d'un vide dont cette image se soutient dans sa gaffe,

mais réellement. Le commandement de l'amour du prochain est ainsi

commandement de jouir de la Chose, par delà l'image, car la Chose est

ce plus proche au cœur du semblable, qui est aussi en mon cœur, pour autant

que je suis semblable de ce semblable, – constitué sur le Même vide.

D'où un second problème : comment glisse-t-on du semblable au prochain ?

Par quelle logique est-il légitime de définir le commandement d'amour du prochain comme une prescription d'approche de la Chose ?

Ces deux problèmes spécialement sont présentés mais décisifs dans ce séminaire.

On retrouve directement ce texte avec deux séries de problèmes : d'une part, la chaîne des raisons des désirs selon Sade. De l'autre, la grandeur de

le commandement de l'amour du prochain, dont on ne voit pas en quoi il peut être un effet du passage du plaisir.

Articulons la chaîne des raisons du désir :

1 – Paradoxe de la loi : la loi procède d'un Autre qui n'existe pas.

2 – Paradoxe de la jouissance : elle est interdite.

3 – La loi fait le désir, et elle le fait douloureusement pécheur.

4 – La jouissance est transgression de l'image de l'autre.

5 – Elle est approche de la Chose, et elle est jouissance de la destruction de la Chose.

Ces axiomes lacaniens se condensent dans la formule : <u>le désir est désir de l'Autre</u>. Ils servent à produire l'articulation paradoxale du désir à la loi.

<u>Autre série de problèmes</u> : pourquoi d'une manière contradictoire, le commandement de l'amour du prochain est-il contrainte à approcher de la Chose ?

Alors : si l'analyse, à la différence de l'éthique du Bien, consiste à reconnaître l'incidence de la Chose dans la jouissance, comment se fait-il qu'elle ne doive-t-elle refuser un pareil précepte ?

On voit qu'on retrouve là la situation paradoxale du séminaire précédent. D'une part il apparaît que le précepte d'amour du prochain dissimule sa donnée de cruauté. Ainsi, ce qui résulterait de l'interdit de la jouissance : le passage du plaisir, est-il ici subverti dans la logique du Bien par une donnée qui rend cette logique <u>dissimulatrice</u> que son passage, c'est cette cruauté. Ce qui donc est fondamental dans la logique du Bien n'est pas tant son élision de la Chose, que la dissimulation du fait que, sous le semblable, se prévaut le prochain, y agissant dans cette différence. La logique du Bien est une logique de l'Autre déshumanisé. L'autre y agit [illegible] dans la violence [illegible]. Elle est la logique de [illegible] et le déchaînement de la passion narcissique. L'inceste, i.e. du <u>rapt</u> du Bien dans la logique de l'Autre.

On voit que cette logique ne fonctionne pas d'une manière simple. Ce qui se présente comme conséquence du passage des pères fonctionne en fait comme une logique du désir déchaîné "dans la structure de la "connaissance paranoïaque," du désir démoniaque :

On ne doit cependant pas se satisfaire de la position contradictoire de cette logique. Ce qu'il faut interroger, c'est en quoi ce commandement est l'effet d'un sujet. C'est-à-dire que cette logique du désir est fondée sur une forclusion [illegible] rien que seule légitime sa métaphore de "paranoïaque". Cette forclusion est celle de la reconnaissance du père mort comme cause de l'interdit de la jouissance, ou mieux, de la reconnaissance de son meurtre comme raison de la "culpabilité inconsciente".

Ce qu'opère l'analyse, c'est cette reconnaissance. Elle s'oppose donc bien à [illegible]. Mais elle n'en fait pas la limite ou le rejet sur la logique du désir de l'Autre. Elle relève ce qui de cette logique tient de son acte. Elle en fait la nomination. Elle nomme la cause de la Chose, mais comme inceste et interdite. Elle [illegible] le surplus de ses effets de déchaînement dans le moyennement pour produire le surplus [illegible] forclusion fondatrice de la civilisation.

Débris :

1 Est-ce que le meurtre du père a tué une partie interdictrice de la jouissance ? Est-ce simplement de la soumission éthique à l'acte qui y est produite ?

2 Pourquoi la soumission à la loi implique-t-elle le meurtre ? (l'autre terme du paradoxe de la jouissance). La réponse par l'agressivité interne suffit-elle ? D'où [illegible]. Ce qui explique sa férocité. [illegible] conduit que le meurtre vient à la place de la Chose. Peut-on dire que le meurtre vient de la supposition d'un Autre au lieu de la loi ?

3. La doctrine de la Chose est l'effet d'une logique ambiguë, la logique de l'Autre. C'est le clivage F/S qui permet en quelque sorte leurs ambiguïtés, étant antér-

du que ce qu'elle cerne au fond, c'est un réel.

L'autre, le semblable, est aussi bien le lieu d'une haine. Il est le lieu de
l'étranger. Mais il peut se retourner en effets déchirants de haine. Il s'introduit
tout entier dans ce clivage, où le mal qu'il inclut est ce qui fonde tout lien.

La supposition est faite que ce rapport peut être lié par la parole, comme Autre,
comme médiation. Mais si la médiation manque ? Si l'Autre est manquant et
ne peut garantir ? [illegible]

Ce qu'il y a dans l'autre au delà de lui, c'est la Chose. Pourquoi ne trouve-
t-elle pas, et nommer l'Autre, comme le mal ?

Si la jouissance implique le mal du prochain, c'est bien parce qu'au fond, ce
tout ce qui est dans le prochain : la Chose qu'il recèle, comme le mal. Et
il y a jouissance pour autant qu'est franchie cette image de l'autre.
En quoi le franchissement de la limite

Alors qu'est-ce qui fait jouir ? Et s'il n'était qu'un franchissement
imaginaire est-ce une jouissance ? Si le sadique ne jouissait que
imaginaire, quand même il peut être réel ? Si le sadique ne jouissait que
d'imaginer que l'Autre jouit, de sa souffrance, étant lui-même celui qui
jouit imaginairement de cette souffrance imaginée comme réelle, ou désirée ?
Peut-être le désir n'est-il ici que celui d'une dénégation : celle de son maso-
chisme, lequel s'arrête à la mascarade ...

4 – Paradoxes de la loi et du désir. A développer.

Seconde partie : De Sade.

1 – Sade isolé : – le morcellement du corps à l'approche de la jouissance, – et
corrélativement, l'Autre indestructible de la victime.

2 – Problème de la seconde mort et de l'effacement du corps.

—

Séminaire du [27-4-60?] - La pulsion de mort chez Freud. - exposé de Kaufmann.

Aucun intérêt.

- La pensée de la pulsion de mort est chez Freud une sublimation.
- Au-delà de la lumière de la Chose, est la sublimation, pour se comprendre l'inaccessible.
- La pensée de Freud est éthique. Elle est de la dimension du sujet

Séminaire du [4-5-60?] - La pulsion de mort, sublimation créationniste de Freud.

La longueur du plan se justifie par le besoin de suivre les détours du texte, le résumé qui suit l'allège.

PLAN :

1 - Parallélisme sur l'hystérique et l'éthique de l'analyse.

2 - Dans ce chemin vers l'éthique : la transgression. Kant et Sade.
- Dans ce chemin se noue le sens du désir.
- A la transgression se noue le désir.
- Ne pas partir du besoin pour assumer le désir.
- Ne pas parler du besoin pour cerner le désir.
- Il est malaisé de dire Freud non-progressiste.
(- S'il est malaisé de dire Freud non-progressiste.
- Le progressisme, préjugé bourgeois.
- Le progressisme est préjugé bourgeois, ce qui fait Freud pour un marxiste).
- Freud ne l'est pas marxiste, ce qui fait Freud pour un marxiste.
- Freud n'est pas marxiste, le fait et le droit : Marx.
- Raison et besoin, harmonisés en fait et en droit : Marx.
- L'obstacle à Marx.
- Du désir : la raison est déjà là, comme le S., un commandement.
- D'où une réforme substituée dont le désir s'articule.
- Achoppement sur la jouissance, point d'accès ouvert par le S.
- La jouissance est satisfaction, non d'un besoin mais de la pulsion.

3 - La pulsion n'est pas énergie mais histoire, destruction.
- Sade : le système de la destruction.
- La pulsion (de mort) n'est pas retour, mais histoire.

- le Sr implique la pulsion de mort, qui n'est pas destruction, mais création ex nihilo.
- la pulsion de mort est sublimation créationniste de Freud.
- Hors de la nature, il y a l'ex nihilo sur lequel repose le Sr.
- la pulsion de mort, suspecte chez Freud, car impliquant un sujet qui se dise.
- Or le sujet ne croit pas.
- Au lieu de la Chose, Freud déplace la pulsion de mort, sublimation créationniste.
- Nécessité d'un point de création ex nihilo pour penser la pulsion historique.
- la perspective matérialiste élimine Dieu.
- Car l'évolutionnisme implique la conscience de soi à l'origine.
- Au contraire l'histoire pour le producteur.
- la production, création ex nihilo, introduit le Sr dans le monde; la pensée dans ses intervalles.
- la Chose, lieu élu de la sublimation.
- Au lieu de la Chose, place la femme : amour courtois et ses paradoxes. le refus de la femme.
- Autres solutions : Sade, l'être suprême en méchanceté.

4. - En ce lieu de limite, passer la sublimation, quoi du désir ?
(l'utilitarisme, sa portée de révolution et sa limite).
- On n'approche pas de la Chose par le Bien ni par les biens.
- Une autre barrière au désir comme destruction : la beauté.
-

Une première [illegible] évidente est que ce texte reprend l'exposé de Kaufmann sur ses points essentiels.

Mais le début du texte reste incompréhensible : pourquoi être parti de la critique du besoin dans la doctrine marxiste ? Pour deux raisons sans doute : c'est que la pulsion ne [illegible] être définie en termes d'histoire, et surtout que la position du désir en amenait une critique de la fonction de l'utilitarisme

dans les séminaires suivants. C'est-à-dire que cette critique prolonge les séminaires précédents où était mise en cause la fonction des liens comme définissant la politique de l'amour du prochain. Le registre de la production du "besoin", c'est celui d'un mode de production en tant qu'il ignore la donnée du désir et de la chose. (À voir ensuite, à partir de [18]).

Il y a donc dans la doctrine marxiste postulation d'une adéquation de la satisfaction des besoins, dans la résolution réelle des aliénations du mode de production capitaliste. Mais ce que Marx néglige, c'est que la fonction de la raison est déjà là agissante sous la forme du signifiant. Lequel, dans sa conséquence, a déjà ouvert une Spaltung sans remède où se glisse le désir. On ne saurait donc partir du besoin pour définir le désir. Celui-ci n'est pas un défaut comblable représenté comme besoin, il est effet de la division du sujet dans l'aliénation signifiante.

La _jouissance_ montre donc un achoppement à la perspective de la totalisation, il y a, ouvert par le signifiant, un lieu d'insaturable qui est la jouissance. Elle n'est pas satisfaction, mais d'une pulsion et non d'un besoin : la satisfaction pulsionnelle implique la division du sujet, la constance de sa poussée, l'insaturabilité de son lieu central, l'inadéquation foncière de la jouissance au lieu.

Qu'est-ce donc que la _pulsion_ ? Reprise ici de Kaufmann / Bernfeld. _La pulsion est historique_, i.e. remémorative. Par quel biais nous rejoint Marx. La pulsion n'est pas force de _retour_ à l'inanimé ; elle est volonté de destruction. Elle n'est pas donnée _énergétique_, mais fait de signifiant impliquant une historicité.

Car, si nous retraçons à nouveau, de Sade, il faut poser que celui-ci implique la pulsion de mort dans ses effets. C'est-à-dire que, par delà ses aspects de destruction, il faut reconnaître que la pulsion de mort est surtout

une dimension de création, ex nihilo. (Il y a ici un point difficile à saisir). C'est à dire qu'il y a implication réciproque entre le fait que la chaîne signifiante se ~~[illegible]~~ soutienne d'un vide qu'elle produit (cette Chose), et le fait que la pulsion soit historique.

Ici, le raisonnement de Lacan se divise et devient difficile à suivre. D'une part, il pose cette interprétation créationniste de la pulsion. De l'autre, il va à critiquer Freud d'avoir produit ce terme suspect. Suspect de mythe, pas moins que pour Sade, un fait de sublimation évoluant au lieu de la Chose, soit de ce vide du Sa.

La pulsion de mort serait une tendance naturelle en ceci qu'elle suppose que le sujet sache (sans doute : la finalité de son chemin ?). Or le sujet analytique ne sait rien, il ignore. La perspective de Freud ici rejoindrait donc l'ancien évolutionnisme, qui ne peut s'empêcher de postuler la conscience de soi ~~[illegible]~~ immanente au procès, et par conséquent Dieu, comme intention créatrice.

Perspective à laquelle Lacan oppose ici le créationnisme déjà reconnu plus haut sous un autre aspect de la pulsion de mort. La production du signifiant est création ex nihilo. Elle introduit le Sa dans le monde, la pensée surgissant de ses entrailles. La Chose est le lieu vide qui soutient et que produit une telle création. C'est là (dans le signifiant) la condition de penser l'historicité de la pulsion, délivrée d'une fiction énergétique.

En conclusion, notons qu'il y a d'autres formes de sublimation que la freudienne : amour courtois, mélancolie de l'Être suprême, dont la solution freudienne s'approche. Ceci pour la raison que la Chose est le lieu élu des sublimations qui en rejoignent l'inaccessible.

Mais toute sublimation enlevée, que reste-t-il à l'approche de ce point qui est le désir comme voeu de destruction absolue ? Le Bien comme les biens, la perspective éthique antique et utilitariste, sont inadéquats à approcher de ce lieu. Il y a au delà d'elle, comme autre barrière de la Chose, plus proche d'elle : la beauté, qui fait la suite du séminaire.

Quelles thèses à relever :

1 - Aliénation : partir du désir et non du besoin. Satisfaction de la pulsion.

2 - Le signifiant implique la pulsion comme histoire et non énergie.

3 - La pulsion de mort et création ex nihilo. Cet ex nihilo soutient le S[a].

4 - Position créationniste - création ex nihilo, élimination d'un Dieu dans la position d'un producteur.

1 - Il faut se résoudre à reconnaître dans le marxisme l'inexistence d'un certain nombre de thèses éminentes :

- l'homme est un être de besoin ; même si le besoin est socialement définis, c'est à partir du besoin qu'il faut penser la production. Et ceci ; bien que l'analyse marxiste de la marchandise et du capital contredise cet aspect. Mais

Mais c'est justement ce que par contrecoup provoque ce faux-pas.

- l'homme est agent de son histoire. En conséquence, il n'y a d'autre obstacle à sa liberté que des facteurs humains. L'aliénation est bien le fait d'un mode de production, mais la résolution des rapports de production lève l'aliénation. Le travail n'est pas une aliénation mais une objectivation. Cette objectivation est donc une liberté. Il n'y a d'aliénation que dans l'autre sens. L'aliénation consiste 1. dans le rapt du produit du travail, 2. dans l'impossibilité de saisir l'acte de l'autre dans le champ de la pratique sociale.

- les antagonismes liés au travail sont des rapports intersubjectifs en ceci qu'ils sont le fait d'hommes, liés dans la production ou dans un mode de production à d'autres hommes. En conséquence, la résolution de ces conflits

ne peut qu'être une lutte réelle. La raison de la domination d'une classe,
c'est la violence, et les intérêts de compromis d'autres classes. La pratique historique
est donc toujours réelle en ce qu'elle ne résout pas la violence. La lutte de
classes est un rapport de force.

– De même, un mode de production est un fait matériel. Il se a-
mits en machines, armements, hommes réels affrontés dans des luttes maté-
rielles.

D'une manière ou d'une autre, ces thèses sont présentes chez tout marxis-
te. Or, ils s'impliquent l'un l'autre (encore qu'ils ne soient pas incompatibles).
Le discours analytique se trouve les contredire point par point, mais d'une
manière déterminée.

– L'homme, s'il existait, serait être de désir. Le désir est ce qui fait
question non pas au-delà du besoin, mais d'une demande. Le désir a une
double causation. D'une part, il est désir de l'Autre. D'autre part, il trouve
une cause dans un manque structural et qui fait le désir paradoxal.
De cette double détermination résulte que l'être parlant se constitue comme
<u>sujet</u>.

– Le sujet n'est pas l'agent de l'histoire. Il en est l'effet. Il est l'effet
du signifiant. Ceci implique : que le sujet est divisé, et spécialement dans
son désir, en ce que le désir, résultat de cette division, est lié à une
cause manquante dont le désir s'éternise dans l'intervalle de cette refente.

– L'aliénation est bien le fait d'un autre, mais cet Autre n'est pas
un semblable. Il ne l'est que secondairement. L'Autre est d'abord la présence
du signifiant dans les effets du sujet. Il n'y a donc pas de libération de cette
aliénation dans une abolition de ses effets, mais au contraire. La liberté est
impliquée dans cette aliénation comme un choix forcé : l'aliénation
se maintient comme division du sujet. Elle n'est donc pas résoluble,
sinon par une séparation où s'impliquent le sujet <u>recevant</u> l'aliénation

mais sur un autre mode : celui du désir.

— Le désir est désir de l'Autre. Il apparaît bien dans la figure du semblable
comme rivalités. Mais si le semblable suit, ce n'est pas seulement par cause
[illegible] réelle qu'il le ferait accaparer les biens de la production. C'est, plus
radicalement, parce que les effets du signifiant ont institué l'autre comme
lieu du désir. Le désir naît dans l'Autre comme désir de l'autre, et ce
désir est un premier vacillement où l'objet du désir est supposé à l'autre,
dans une envie primordiale. C'est dans cette mesure que l'accaparement
des biens trouve une ressource de structure qui fonde les possibilités du capi-
talisme, en tant qu'elles ne tient pas tant à l'existence du prolétariat...
qu'à celle du capitaliste. Le capitaliste est celui qui, sans être rigide dans
un tel rapport d'aliénation au désir de l'Autre, y recherche les substituts
propres à combler le manque inaugural.

— Lequel est inéluctable de structure. Ce que le marxisme ne sait pas,
car il y a l'inconscient. Les rapports intersubjectifs ne sont pas transpa-
rents. Ils ne sont pas rapports de conscience, mais effet de manque dans
ce qui se constitue comme inconscient. Le sujet ignore tout de lui-même.
C'est à dire que d'une part il se constitue autour d'un premier manque
d'immanence : le désir de l'Autre, et que cette constitution est avancée
ou à l'inconscient, le sujet est non pas transparence intersubjective,
mais méconnaissance [illegible] du désir de l'Autre.

— De ce fait le travail ne saurait être une résolution de l'aliénation.
D'abord pour des raisons évidentes : si le manque du désir est de structure,
il ne saurait être comblé... Mais surtout pour des raisons plus radicales.
D'une part, le travail est un effet du rapport à l'Autre. Il n'est pas une
"aliénation" par lui-même. Encore moins une objectivation. Il est jouis-
sance, en ce que le corps y désire. Cette jouissance se joindrait à la [illegible]

celle du marchand [illegible] désignée par Freud comme effet du signi-
fiant. Mais plus subtilement, le travail est un plaisir : il est l'oubli des
conditions du désir. L'ordre du travail est mise à l'abri des conditions de la
jouissance : s'il y a un maître (celui qui ordonne le travail), c'est qu'il
y a exploitation. Donc le maître jouit, et celui qui travaille pour lui ne jouit pas.
— Quand viendra la mort des maîtres, et la jouissance sera enfin restituée à
ceux qui la produisent. En attendant, la souffrance résultant du travail
l'immoralité de sa violence, la certitude du maître, laissant le sujet qui
s'y soumet dans la certitude qu'il n'est pour rien à cet ordre, et que celui
-ci est tout juste bon à être renversé ; — ce qui ne peut faire non plus.
la reconnaissance de l'effet du travail, c'est de différer l'interrogation sur
la jouissance dans un rapport sérieux du travail productif. C'est pour-
quoi le marxisme n'a traité rien de sérieux, mais au contraire le sou-
jeu à la jouissance libératrice, en quoi l'affaire prend un tour définitif.
Est-ce à dire que l'ordre du travail serait alors [illegible] ? Il n'en
est sans doute rien, car il y a encore d'autres raisons à l'existence du
mode du travail. La plus efficace de toutes, est, par delà sa violence
supposée, sa différence de la jouissance, le fait que la production matéri-
elle du champ capitaliste donne dans la marchandise le substitut quasi-
adéquat de la cause du désir.

Le vrai principe de la marchandise n'est pas l'utilité, mais la marchan-
dise elle-même. C'est à dire que par delà le fétichisme de la marchandise,
existe une autre ressource de fétichisation, qui fait de la marchandise un
fascinum : objet de fascination où se satisfait le désir. Ce ne sont donc
pas seulement les rapports de productions humaines qui se fétichisent dans la
marchandise pour lui conférer un statut de fétiche. C'est plus radicalement
la fonction du désir en tant qu'elle implique que le désir se soutienne de ce

qui ne sert en figure la cause. Par delà sa fonction d'utilité, l'objet produit des champs capitalistes est aussi figure du désir, notamment celui-ci. Cette ressource de la fétichisation de la marchandise, est ce qui confine à la loi du travail ___. (Amgeondu).

- Je laisse également le problème du discours et de son rapport au mode de production, en tant que c'est le signifiant qui organise la jouissance.

- Ce qu'il faut noter de plus, c'est que le problème de la satisfaction se trouve déplacé : Plus de satisfaction d'un besoin, mais d'une pulsion. Que peut alors signifier de satisfaire ce qui, en raison de la constance de la poussée, ne peut être abolie ? L'introduction de l'Autre est ici encore déterminante, pour autant que c'est à l'Autre comme lieu qu'il est satisfait, en ce que la pulsion recevant fait surgir un sujet. (Pl. traité dans XI).

2 - La pulsion, histoire et non pas énergie.

. Plusieurs problèmes.

1. C'est exclure que la pulsion soit retour. Elle n'est pas retour à l'inorganique ; mais E.L. souligne qu'il faut la dire constante, mais dans non pas entropie. Donc non seulement elle n'est pas énergie les conditions constamment présentes. Reste que qui se dégrade, mais au contraire maintien contre la dégradation. Le problème du retour peut être traité différemment si on l'entend comme

record : seconde mort par exemple.

2. Est-elle alors définissable en termes énergétiques ? Théories énergétiques de la entropie de l'énergie : la libido est une "énergie" qui ne fait qu'établir l'équivalence de transformations. Mais cette équivalence n'est pas d'ordre énergétique : elle rend compte du caractère signifiant des transformations opérées. Besoin de l'intervention de l'Autre dans le rapport à la jouissance.

3 – Mais comment la dire historique ? Que le rejet fait implique histoire, et ne pose la question comme fait d'histoire ? la question est, elle fait histoire : que du lien réel. — (etc.).

3 – la question de mort, création ex nihilo.

Augendre.

Séminaire du 11-5-60 — : le Bien et les biens.

1 – le Bien, sur la lumière du désir. le Bien est [illegible].

– la sublimation : opinion sur les voies de la Chose.

– Désir de garder le pouvoir des illusions qui le retiennent de son désir.

– la rupture des illusions est question de science du bien et du mal : la Chose.

– "Il ne savait pas", garde le champ de l'énonciation.

– l'imparfait marque le sujet dépassé par sa question.

– S'il sort au cœur des choses la Chose, par delà leurs biens.

– le Bien et la Sc. :

– l'éthique traditionnelle est hédoniste.

2 – Freud : le principe du plaisir procède non du besoin, mais des frayages.

– les frayages ne relèvent pas de l'habitude.

– la remémoration a son autonomie, et sa tyrannie.

– l'alternance du S. et les cycles naturels.

– le sujet peut valoir ; il est élision d'un S.

– la praxis : Marx et Aristote.

3 – Désirs et besoins. La valeur d'usage, les biens.

– l'homme, le besoin et la nature.

– le voile et le [illegible] : [illegible] le voile. Ce que voile l'étoffe au delà du (besoin).

– Textile et texte d'abord : l'homme tisse. D'où la circulation des biens et le (monde du partage.

- L'histoire est texte.
- Au delà du besoin le désir.
- De la théorie des fictions à l'utilité : le partage.
- les biens s'ordonnent non du besoin mais du partage.
- Au delà de la valeur d'usage : la disposition du bien, i.e. en priver les autres.
- Le pouvoir de priver où s'origine l'Autre. Le privateur est l'autre semblable.
- D'où : défendre le bien, est se défendre de la jouissance.

—

Texte mal fichu. La première et la seconde partie n'apportent que des détails.

pp. 4/5 : guérir le patient des illusions qui le retiennent sur la voie de son désir.

J'ARRÊTE le commentaire du 11-5.
De même pour le 18-5 : l'au delà du Bien : la beauté.
Qui sont à reprendre.

—

(Le commentaire partiel des deux séminaires des 11-5 et 18-5 est [illegible] au moment après la fin du 18-5.)

—

PLAN du 18-5-60.

1 - Les biens marquent le désir.

- Ce que ça veut dire. Ça n'est pas possible.
- Le possible, ce qui peut répondre à la demande de l'homme.
- L'ics, mémoire de ce qu'il oublie.
- La barrière du bien et son au-delà.
- Le pardon et la bienséance.
- Le bon ordre, forme de l'humanité.

2 - Le bien, objet de partage, est puissance de satisfaire, donc pouvoir de priver l'autre.

- L'idéal du moi règle le bien ; le sacrifice comme la privation.
- Deux pôles des biens : la lutte des classes et le Potlatch.
- La destruction de pur partage des biens, maintien du désir.
- Le discours du bien et celui de la science.
- Puissance du S. de se voir oublier, dans la science ; ics, qui est omniscience d'un centre d'absence : "il ne savait pas".
- Si le S. est destructeur : pulsion de mort.
- Le bien se réfère à la puissance de l'autre : jalousie.
- De la jalousie au vœu de destruction.

3 - Franchissement de la frontière : le beau.

- Le beau interdit le désir ; lequel se produit comme outrage.
- Le beau, insensible à l'outrage, — pulsion de destruction.
- Le beau révèle le leurre du désir ; le fantasme comme [illegible] du beau.
- Le fantasme, marge de la douleur.
- Le fantasme, masochisme primaire ? — le masochiste jouit de la douleur.
- La douleur, masochisme primaire

Cum lien.

- Antigone ; sur la surface du bien, l'éclat.

Nous nous trouvons avec 18 et 19 devant ces thèmes décisif de la doctrine lacanienne.

1 - le meurtre du père est ce qui ouvre la jouissance interdite.

2 - la jouissance interdite, c'est l'instauration du registre fraternel.

3 - le registre fraternel est producteur de ce meurtre et de sa conséquence.

4 - D'où s'instaure un commandement : aimer son prochain.

5 - Se dégagent les thèmes du semblable et du prochain.

6 - Alors : la loi fait la Chose, et le désir.

7 - On entre dans un registre qui est celui de la conscience, où

l'autre est persécuteur, et fait le désir.

8 - Corrélativement, s'instaure l'exigence du Bien et la production des

biens. Il y a équivalence de ces registres avec la prévalence de la loi

dans le désir.

9 - L'éthique analytique postule un au-delà du bien dans son discours :

le bien en est un franchissement.

10 - Elle s'ordonne le désir comme vœu de destruction, que le beau

couvre et appelle.

11 - le désir est bien interdit, mais se manifeste comme outrage : à

quoi la beauté reste insensible.

Ces thèmes qui ne sont pas développés dans toutes leurs conséquences, doivent être examinés à deux égards : que posent-elles ; quelles antinomies suscitent-elles ?

Première antinomie : Si le meurtre du père est inaugural de la position du semblable (du frère), comment se fait-il que ce registre soit celui du rejet de cette reconnaissance (du meurtre), et l'instauration du discours du / des biens.

II - Si l'instauration du règne du semblable est aussi celle du plaisir comme en deçà de la jouissance, comment se fait-il que ce règne se manifeste, sous les espèces du désir dans l'inconscient, la nature de la jouissance dans la science, et dans le déchaînement concentrationnaire ?

III Pourquoi le principe du plaisir est-il alors rangé au ras comme par une jouissance mortelle, dont il est la présentification ?

IV - Si le principe du symbolique est le pouvoir de fonder le lien qui désigne la réalité du moi, comment se fait-il que sa première conséquence soit le ravage capitaliste de la jouissance générée par l'autre dans le moi-idéal ?

V Pourquoi en d'autres temps, le rapport du semblable est-il celui de la haine absolue, quand il représente comme effet de limite des jouissances ?

VI - Bref, comment se fait-il que la lumière du plaisir soit la meilleure monstration de son échec ?

VII - Comment se fait-il que le capitalisme, qui devrait procéder de cette fonction de lumière, soit au contraire le lieu où se démontre en acte le retour de la jouissance.

VIII - Corrélativement, si l'éthique de l'analyse est dénonciation du mensonge du lien sur le désir, pourquoi se prolonge-t-elle en aucun consentement, allant au contraire à en démontrer les effets ? Quelle est la mesure et surtout le sens d'une telle position ?

Il y a d'autres thèses :

1 Si la loi fait le désir, et le fait dénommément pécheur, l'analyse en énonçant que le désir est désir de l'autre, rejoint-elle ou non cette éthique

2. Si l'analyse s'éloigne de l'éthique de la réalité, comment peut-elle y substituer la médiation symbolique, quand c'est le symbolique lui-même

qui a porté la mort au sein du sujet, dans ce désir désormais garant comme la figure de l'autre.

3 – Si la loi fait le désir, d'où vient leur antinomie pratique.

4 – Qu'emporte cette thèse de la loi faisant le désir.

5 – Pourquoi y a-t-il coextension à l'avènement du semblable, du champ du Bien (des biens). En d'autres termes, pourquoi tout effet de l'autre le pose-t-il comme prédateur, cependant que surgit conséquemment le lien en cause dans la concurrence ?

6 – Comment s'articulent le Bien et les biens ? D'où vient leur antinomie pratique, si d'autre part ils s'instaurent au titre de refus de la Chose ?

7 – Si le désir est à lui-même déjà une défense contre la ~~[illegible]~~ Chose, dont témoigne le "il ne se connaît pas" ; comment le Bien, d'être surgi du même effet de distance, peut-il lui être antinomique ?

8 – Comment le désir peut-il être voie à passage ouverte au champ des biens, voie d'approche donc de la Chose, dans cette condition.

9 – Si le champ de la rivalité concurrentielle est aussi celui où la loi s'est fait valoir, creusant le désir dimensionnellement, ce champ est donc bien celui du désir, et non de son antinomie (le lien). Comment expliquer alors la position analytique qui le désir, à supposer l'antinomie du Bien (des biens) et du désir. Le champ du désir n'est-il pas alors d'abord celui de la concurrence même ?

10 – Il y a deux thèses principales à discuter : la loi fait le désir. Il y a coextension de l'irruption de l'autre comme prédateur et du champ du Bien (des biens).

11 – Quant au beau : ■ si la beauté nous porte au-delà de la barrière du plaisir, pourquoi interdit-elle le désir. Ou bien faut-il alors penser que le désir est dans son en deçà ?

12 – S'il y a un tel interdit, pourquoi alors la beauté fait-elle surgir le désir comme désir de destruction, ou de mort.

13 – Est-ce la beauté qui fait surgir le désir de mort, ou l'inverse ?

14 – Si la beauté surgit en ce point où la Chose s'annonce comme destruction de toute forme, – comment la beauté peut-elle y surgir ? Et dès lors, pourquoi sa nature est-elle de rester insensible à l'outrage.

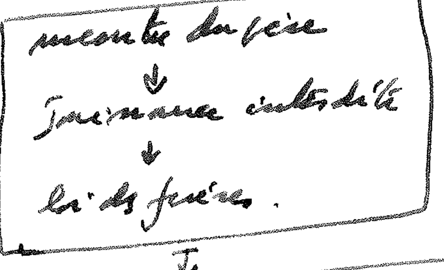
15 – Ceci rejoint l'antinomie classique : si la seconde mort est ce qui extermine le sujet, ou au contraire ce qui le fait totalement s'abolir de la mémoire.

(16 – le grand secret de la psychanalyse, c'est que la Chose n'existe pas).

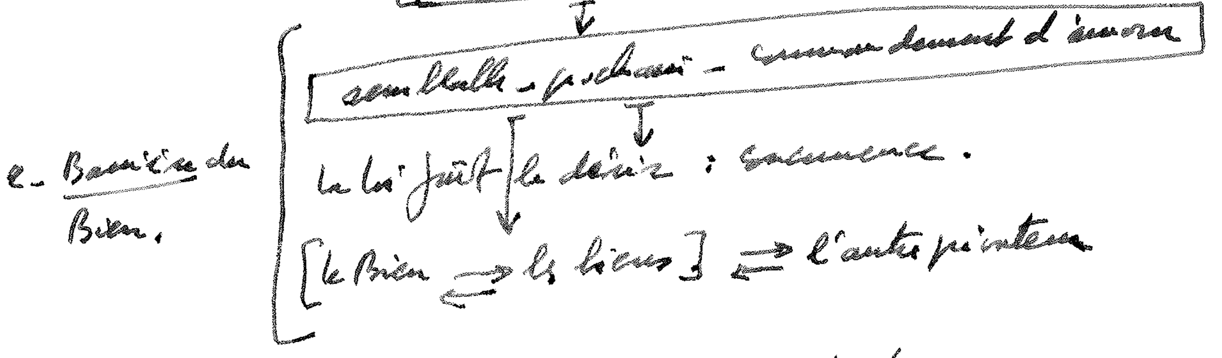
Examen des antinomies.

On a un schéma général :

1 –



2 – Barrière du Bien.



3 – au-delà de la barrière

la beauté ⟷ désir de destruction.

L'outrage ; l'interdit du désir.

les deux premiers points concernent les principes mêmes de la doctrine lacanienne, et surtout du signifiant. Le troisième est la problématisation du problème du réel, dans le couple automaton/tuché.

On peut tourner la difficulté de plusieurs manières.

1 - la solution Derrida consiste à refuser le clivage imaginaire/symbolique, et, par la voie de l'Unheimlichkeit, à introduire la logique de la différance (généralisée). Solution élégante qui a l'avantage de supprimer toute antinomie, — en faisant de l'antinomie la forme même de la logique du supplément. Cette solution est inacceptable car elle ne dit rien du réel, alors que le problème de l'éthique de l'analyse, — et la théorie analytique est une ascendance de cette éthique — c'est justement de renouer cette évidence du réel sous le nom de la Chose.

2 - la solution Deleuze consiste simplement à dénoncer dans la théorie du désir comme désir de l'Autre un paralogisme de l'analyse. Cette solution est étudiée ailleurs. Sa vérité ne supprime pas l'insistance de la fiction.

3 - la solution lacanienne consiste, chez I et S, à disjoindre nettement les deux fonctions, à marquer que celle du symbolique est de médiation et de pacte. Alors également, plus d'antinomies. Je ne l'accepte pas non plus. En effet, une doctrine du signifiant ne l'interdit : s'il est fondatif. De plus, cette position ne résout pas la question de la pulsion de mort, qui est bien un effet du signifiant.

Condition préliminaire à la résolution des antinomies du désir.

Qu'est-ce que l'éthique de l'analyse ? — L'éthique est relative au discours. Il n'y a pas d'éthique absolue, d'éthique universelle, valable pour toute position de discours. Mais un discours implique une éthique qui lui est particulière. Sans doute y a-t-il un fait de dominance éthique, qui ne traduit pas une universalité mais certains rapports éthiques (et ceci) liés avant le capitalisme ou les empires). Mais cette dominance n'est pas nécessairement liée à l'éthique, mais plutôt à une dimension de maîtrise interne à tout discours, c'est à cette maîtrise que l'on doit l'universalisation du fait éthique.

Mais à cette thèse, il faut en ajouter une autre, c'est qu'un discours est relatif à un autre, et que de ce fait, son éthique est elle-même relative à l'éthique de cet autre discours. C'est qu'un discours n'est pas lui-même un fait absolu, mais un fait de création toujours lié à une pratique concrète. En sorte qu'une question éthique doit toujours être référée à une "généalogie", laquelle désigne ce rapport de change pris à un autre discours.

Ceci retrouve spécialement accès à l'éthique analytique. Le discours analytique trouve sa pratique dans un certain champ : celui du capitalisme. Ce n'est pas ce qui importe.

Ce qui importe est le fait que l'éthique, en raison du fait d'[illegible], s'est toujours trouvée nouée à une certaine position liée à la maîtrise. C'est dans une telle position de son rapport : celui qui se désigne du bonheur. (Cependant, ce n'est pas vraiment à travers de discours que l'analyse apparaît. [illegible] exact, [illegible].)

Cette position du bonheur comme terme dominant de l'éthique du

maître domique a une conséquence, elle dé pose une ~~[illegible]~~ disjonction : au lieu
le plaisir, au lieu de la loi. De sorte que le plaisir n'est accepté que dans
le registre de la légalisation, — et que ce qui du plaisir n'est pas légalisable
relève tantôt dans l'hors-raison, soit dans la naturalité non-humaine,
soit dans le penchant réprimable, puisque non-humain.
Sans doute le capitalisme a-t-il innové à cet égard quelque chose
d'entièrement nouveau, dont la crise éthique dont Kant est la croix,
est la conséquence. De sorte que le capitalisme est radicalement divi-
sé en deux tendances contradictoires. Mais on ne cherche ici qu'à recenser
la première de ses tendances : un rapport excluant à la jouissance.
Ce qu'il faut voir, c'est que l'exclusion de la jouissance que le capi-
talisme opère n'est pas spécifique. L'histoire présente des résurgences
antérieures de ce rapport, dans le christianisme et le luthéranisme
notamment. Mais on aurait tort d'en déduire que ceux-ci sont comme
du capitalisme pour autant. Car ce dont ils procèdent est, comme le
capitalisme, d'une antinomie interne à la jouissance, dont le capi-
talisme est l'effet, — contingent comme tout effet de retour en tant
qu'il s'arme en discours. Simplement, là où christianisme et protestan-
tisme ont échoué à constituer leur discours, le capitalisme a réussi, —
et leur a du même coup assuré un ~~[illegible]~~ succès définitif.
C'est pourquoi, si l'on doit tenter de désigner l'antinomie de la jouissance
en quoi consiste la crise éthique que le capitalisme produit, c'est non
pas au Capital de Marx qu'on doit se référer, mais à Kant, en tant
que nous proposons désignant cette antinomie. Encore que K. ne désigne
[illegible], l'antinomie est la suivante : s'il n'y a pas accord
possible que de Marx,

naturel de la vertu et du bonheur, comment fonder une éthique qui préserve ~~[la crainte de déplaire liée à l'acte éthique]~~ la possibilité de la vertu ?

Ce que K. fait ainsi surgir de nouveau, c'est la crainte de déplaire liée à l'acte éthique. Il faut entendre que ce faisant, il démarque une longue part du [illegible] de la conception classique du bonheur. Si l'éthique ne saurait refuser le plaisir, n'est-ce pas en fin de compte pour reconnaître

vérité que la dimension éthique est celle de la souffrance ?

C'est ce que K. relève en toute rigueur, en notant que l'effet pathologique premier de la loi est la souffrance.

Mais il opère plus fondamentalement une première altération : c'est que l'éthique n'est conditionnée par aucun Bien comme par aucun bonheur mais par rien d'autre que ~~par~~ une pure loi sans raison. L'éthique n'est pas un fait de calcul en vue du Bien quel qu'il soit. Elle est d'abord un fait, et ce fait est et demeure sans raison, il est celui d'une loi préla-

[illegible] constitution d'un Bien.

La seconde altération constituante de ce discours, c'est que le domaine de la sensibilité et du plaisir se trouve plus déterminé par cette loi qu'il ne la remplace, et il en est déterminé d'abord comme déplaisir.

Est-à-dire que le domaine de la sensibilité et du pathologique soit celui du désir dans son antinomie avec la loi ? – Précisément pas, et c'est ici que la doctrine doit se compliquer. Le désir, loin d'être le pathologique que la loi exige, est au contraire le désir de la loi. Mais cette nouveauté doit être posée d'ailleurs.

– – – – – – – – – – – – – – – – – –

Rupture, où insérer la logique du capital et son articulation au discours du maître antique, ce que je ne peux faire pour l'heure.

Ce qui spécifie donc le discours analytique, c'est que dans ce discours qui ne veut rien savoir de la jouissance (thèse à corriger de la logique du capital), ressurgit quelque chose dont le discours analytique prend la place autant qu'il en permet l'avènement discursif. Ce quelque chose de rai-sonnelle, trouve sa forme la plus condensée dans le désir.
(Raison de l'innommable : non pas le grand Réel, mais le trait unaire.
Question de l'invention de cela. Je ne développe pas ici).
De sorte que la première forme du discours analytique, est la reconnaissance d'une antinomie : celle du désir et de la loi. La "loi de la consommation" ne veut rien savoir du désir. Elle le constitue comme sujet.
Il est alors curieux de constater que cette antinomie est par la suite imputée au discours analytique lui-même, quand il n'en est que la monstration.

A quoi tient ce retour ironique d'histoire : au second mouvement du discours analytique. C'est que loin de supposer que cette antinomie même à un pur désir, l'analyse suppose au contraire 1 - que le fait de la loi n'est pas un fait social, comme le démontre Kant précisément, 2 - que c'est indiquer la subversion du bonheur de la loi constituante, l'antinomie du désir à la loi ; la loi qui fait le désir, et que de ce fait, l'antinomie est constituante de sa structure.

Ce n'est pas ici ce qui importe.
Ce qui importe est ceci : une différence éthique. La différence éthique doit s'entendre en plusieurs sens. Elle désigne d'une part le fait que le discours analytique se constituant au sein du discours du Bien, le fait en rupture avec lui. Mais par delà cette différence, elle désigne le fait que 1 - l'éthique est afférente à une différence, qui la constitue comme telle,

a- que la différence est différence des jouissances. Autrement dit, il
y a d'Autres jouissances, sans que pourtant cela passe jamais plus d'une.
les jouissances diffèrent. (On ne développe pas) Et c'est à cette différence d'une
Autre jouissance que la psychanalyse comme pratique a affaire. Cette
affaire d'une Autre jouissance, est celle du discours analytique.

Or là est la clé qui permet de sortir du champ oscillant des antinomies.
Pour autant en effet que l'analyse comme pratique est liée à cette résur-
gence du désir dans ces antinomies, ce qu'elle doit formuler comme
doctrine, c'est précisément l'articulation d'un sujet à la résurgence.
Les antinomies ne peuvent donc pas se retourner indéfiniment. Elles
ne constituent pas une logique de la différence générale. Il existe un point
d'arrêt constituant de la doctrine, et ce point d'arrêt est le coeur de la
pratique analytique.

(Comment l'introduire dans le discours)

Quel nom lui donner, quel statut de réel lui conférer ? Quant aux
noms, ils ne manquent pas. Ils ont pour caractéristique d'être très im-
[illegible]. C'est ce qu'on nomme la Chose. Mais la Chose n'est qu'un de
ces noms, peut-être le plus innommant. C'est à cette place que viennent :
les doctrines freudiennes de la sublimation. La première dérive de la
pulsion de mort, en tant qu'indication dans le sujet d'une faille consti-
tuante. La seconde vient comme ce qui anime le sujet quant à l'être.
Mais encore la figure de la femme dans la sublimation courtoise, c'est la
femme ▪ et la beauté. Antigone est le nom propre de cette faille dernière.
Le [illegible] là n'est pas ce qui importe. Ce qui importe est de parvenir à formuler dans
la pratique la loi d'articulation de la Chose, c'est-à-dire de la résurgence
propre au discours analytique, qui est [illegible]. C'est cette articulation du désir

comme rétrogradée au sein du discours du Bien que reprend le montage du principe du plaisir comme barrière de la Chose.

La question est de savoir dans quelle mesure une telle position du réel comme différence des discours nous permet d'arrêter les antinomies, ou d'éviter peut-être nos discours pièges, néanmoins que la logique du capital fait déjà surgir dans le réel ces antinomies.

(D'où une idée peut-être : actualiser la logique du capitalisme comme le terme antinomique au discours du Bien ?).

—

Questions programmes

1. l'éthique de l'analyse est fondée sur une apparente antinomie, dans la mesure où elle est pensée comme ce lieu de différence de la jouissance que les discours du Bien ignorent.

2. Mais cette antinomie n'est qu'apparente. Cette antinomie, loin d'être celle de l'analyse, tient aux discours auxquels l'analyse a affaire : discours de la maîtrise. Quelle est la raison des antinomies de la jouissance dans ces discours ? Elle tient au fait que s'y joue un mouvement de renoncement qui comporte, de l'éthique du Bien à la perspective capitaliste d'une illimitation des biens, la forme.

Dans la notion kantienne de loi morale donne la forme.

Le capitalisme est-il rupture ou passage à la limite du discours du Bien ? Il est rupture pour autant qu'en posant la pure forme de la loi comme raison de la moralité, il démontre le renversement de l'idéal éthique antique du Bien à la vertu. Il est passage à la limite pour autant qu'il est l'effet de ce rejet du maître du lieu de la jouissance.

Pourquoi le maître ne peut-il rien savoir de la jouissance ? C'est qu'il est pris dans une alternative : ou bien la maîtrise du corps et la vertu – quitte à rejeter la question de la jouissance (Aristote) ; ou bien le déchaînement des

jouissance, — et l'irruption de la culpabilité universelle (christianisme dans le monde antique). C'est peut-être en rapport à cette culpabilité que l'ordre grec s'est instauré : ce lien mortel ne peut comme tel aller au-delà de la culpabilité. Il reste à savoir pourquoi Freud a tenté de fonder cet effet comme un retour du meurtre du père. Le capitalisme reprend cet effet du rapport purement législatif du sujet à la jouissance. C'est l'effet d'un déchaînement... et c'est ce qui le lie au christianisme analogue à celui du monde antique, en tant que celui-ci prend la place de la culpabilité inconsciente.

Quelle est alors la raison de son succès ?

— la raison en est certainement en tant que le [illegible] contradiction du capitalisme, puisque, en raison de son principe d'illimitation du bien, il est au plus près de la Chose. D'où les antinomies qu'il présente quant au désir.

3 — le désir est antinomique à la loi : c'est ce que l'analyse dénonce, en inventant que le désir est désir de l'autre. Ce faisant, l'analyse ne fait que prolonger le mouvement pathologique de la raison freudienne, et lui donne un accomplissement et une raison d'être.

L'antinomie [illegible] consiste en ceci : si le désir s'oppose à la loi pour la transgresser, il n'en obtient rien de sensible. Mais tente-t-il de s'y satisfaire que de plus, l'effet de cette loi se fait d'autant plus sentir que le sujet y est plus conforme (paradoxe du surmoi).

Le paradoxe du surmoi, crucial pour éclairer le statut du désir, s'éclaire lui-même de ceci que 1 — le désir est la loi, 2 — que la loi fait le désir.

4 — la loi fait le désir "démesurément pécheur" ; là ~~et le surmoi~~ est la [illegible] renonce du malaise qui, sous le nom de surmoi, naît d'une conformance à la loi. La culpabilité, c'est la souffrance de la jouissance devant [illegible] de la loi.

sur celui qui y renonce pour satisfaire à la loi de l'autre. Mais cette loi de l'autre est précisément ce qui l'a saisi et a ouvert en lui cette souffrance.
Contrairement à ce que dit Kant, le sentiment premier à l'endroit de la loi n'est pas le respect mais la haine. Cette haine est la pure haine de soi suscitée dans le parlant par ce raisonnement inconscient par l'autre : une jouissance en est le premier et dernier mot. C'est ce qui se désigne dans Freud comme pulsion de mort, ou encore : la Chose, lieu de cette seconde mort.
La loi est donc bien ce qui indique le sexuelle, et refoule tout "pathologique"; mais le désir n'est pas de l'ordre de la sensibilité, mais au contraire, il est l'effet de la loi, se présentant comme sa résurgence insensée. Par delà bien et mal, le désir n'est pas respect mais souffrance de la haine constituante. La souffrance n'est donc pas un effet négatif de la loi sur la sensibilité. Elle n'est cet effet que dans le masochisme. Mais ce qui se présente comme sadisme et effet de ce masochisme constituant : le désir, est haine de la loi de l'autre. Il est la loi dans son effet de non-sens. Elle est le surmoi, se désigne aussi l'effet rejetant du symbole en tant qu'il mène à la jouissance.

5 – Le désir est ~~autre~~ désir de l'autre est donc le point de départ des antinomies du désir. Le a est ainsi la raison ambiguë de la délinquance.

6 – La "loi morale" (question en suspens).

7 – Alors : reprise des antinomies du capitalisme : l'éthique dominante est-elle hédoniste ? (Kant). Le capitalisme est-il ou non jouissance, s'il est le registre des biens ? La cause du désir, est-ce la plus-value ? S'il faut relier plus-value et plus-de-jouir, sur quelles bases ?

—

(Commentaire des 11 et 18-5 à insérer).

le Séminaire du 25-5 60 : la purification tragique et la second mort.

1- Antigone, conflit avec la loi de la communauté.
- la tragédie et l'analyse.
- la catharsis est-elle décharge, si l'acte se décharge en parole?
- la tragédie pour Aristote : purgation et purification.
- la catharsis de l'enthousiasme et du pathétique.
- l'apaisement et la topologie du plaisir.
- la purification et la chose freudienne.

2- le point de visée du désir est une image centrale : celle d'Antigone.
- Purification de l'imaginaire par cette image.
- Place de cette image : la seconde mort anticipée.
- Place de cette image : la beauté manifeste son leurre.
- la diffraction des désirs sur la beauté.
- la conception hégélienne des conflits des discours :
- Critique de la conception hégélienne, l'éclipse d'Antigone.
- Pas de réconciliation, mais un vrai plumon(?), l'éclipse d'Antigone.

3- Éléments de la tragédie : Antigone, l'enfant.
- l'action : Hamlet montre qu'elle porte sur le versant de la seconde mort.
- le chœur : le commentaire émotionnel est fait. - Fascination d'Antigone.
- la tragédie est audition et non spectacle.

4- Créon pousse outre à la lumière du désir.
- Il s'oppose à la passion d'Antigone pour le frère.

Il faut là poser un certain nombre de questions :
Il faut là poser un certain nombre de questions : dans l'éthique?
1- Pourquoi avoir introduit la question de la beauté dans l'éthique? L'éthique
Est-ce une nécessité de répondre le problème de la sublimation. L'éthique
de l'analyse est-elle la sublimation.

2 - Pourquoi, dans le registre de la beauté, avoir choisi la forme de la tragédie ? Est-ce en raison de son rapport à la reconnaissance.

3 - Dans le registre de la tragédie, quelle est la singularité d'Antigone ?

A quoi est dû ce privilège.

En ce qui concerne la beauté, il faut amorcer le problème de l'éthique. L'éthique de l'analyse repose sur un paradoxe. Si la topologie de la jouissance énonce l'interdit de la Chose, et si l'emprise du lien résulte de cet interdit, comment se fait-il que l'éthique de l'analyse ne soit pas la proposition du passer-outre, soit ce que la passion nous permet d'imaginer. Or, rien ne va dans ce sens, c'est au contraire à énoncer un tel refus que l'éthique de l'analyse trouve sa voie.

Qu'est-ce donc qu'une éthique qui implique la sublimation ? C'est qu'elle donne à voir le lieu du malaise. Elle dit le malaise. Elle fait pour cela, venir à la place de ce malaise un objet nécessairement [illegible] qui retrouve élevé à la Chose.

Ce n'est pourtant pas tout. C'est qu'une telle position ne peut se faire que pour autant que le sujet apporte lui-même de ce lieu vide, et sur le mode de l'objet qu'il y suppose. L'amour courtois implique la division de l'homme dans sa jouissance. De même, l'éthique analytique implique la destitution subjective que constitue l'objet (a). Dans une telle éthique on se fait cause (et non pas identique) du malaise. Pour ce, dans l'inadéquation de la Chose sertie interdite, et ne peut qu'être approchée, dans ce malaise supposé de l'objet.

Une éthique consiste donc à s'apporter à la différence des jouissances. Inversement, on pourrait définir la jouissance comme ce rapport à la cause. Il y a plus d'une jouissance, ou plutôt la jouissance n'est pas une.

Au cœur de la jouissance, il y a un malaise, dont elle constitue l'approche.
Mais corrélativement à cette division à l'abord de la cause, il y a plus
d'une position de jouissance. L'éthique, ou plutôt les éthiques, consistent
dans le choix qui s'opère des modes d'abord de ce lieu du sujet. Car il y a
plus d'un discours.

Le déni, la dénégation, la forclusion, la castration, la sublimation, certes
inconscientes, sans homogénéités, désignent les positions subjectives à
l'endroit de la jouissance.

Elles impliquent donc une pratique : il s'agit toujours de s'affronter à un lieu
de malaise, dans la voie de s'y "identifier" ou s'en faisant cause.
Il n'y a pas d'autre malaise que le malaise humain, lequel est
au lieu de rejet de tout lieu. Mais ce qui
l'ordonne, pour autant qu'il est au lieu de rejet de tout lieu,
diffère, c'est le mode de cet abord.

On peut en effet aborder la jouissance dans le rejet : discours du maître,
lequel, sous diverses formes, ne veut rien savoir de la jouissance, ou
ce qui revient au même, la veut une. Il s'agit de dire non au malaise,
en supposant la possibilité de la maîtrise.

Un autre mode d'abord est celui de l'analyse, comme de toute éthique qui
reconnaît cette division. Là, le sujet donne à voir le malaise, et se
propose explicitement d'en offrir la cause au regard, pour témoigner d'une
position réunie du mal, lequel ne régresse jamais. Mais en compor-
tant le malaise de la cause, une telle éthique situe le lieu du mal, comme
assomption par le sujet de cette vérité qu'il est ce lieu, qu'il est lui-même
la cause dernière et le lieu de la souffrance.

Une chose est de rejeter la souffrance sur l'autre. Autre chose de la tenir
pour sienne. Deux éthiques qui diffèrent. Différence des éthiques.

A rapprocher d'une
Comment se constitue la position de mal chez Freud ?

manière paradoxale que ce qui anime le sujet ne soit rien d'autre qu'un malaise ineffaçable. Il importe donc peu que cette doctrine soit exacte. Ce qui importe, c'est ce qu'elle montre tout net : l'accès au lieu du malheur, la brèche de la différence des jouissances, la possibilité comme sujet de s'y reconnaître dans sa division. Telle est la fonction de la sublimation, jusque dans ses particularités.

Delà :

1 – Commencer par relever qu'il y a paradoxe de la beauté surgissant au lieu de la Chose. (Quels termes) ?

2 – Dégager, qu'il y a antinomie du désir dans la beauté. Si en effet la beauté interdit le désir, pourquoi celui-ci ressurgirait-il en ce point comme cause de destruction ? – Ce que la beauté fait surgir, c'est le vœu de destruction. C'est elle qui est cause du désir comme mortel. Que la mort donc dans son effet d'apaisement ? Il ne tient peut être à rien d'autre que ceci que la beauté évoque la fatalité du désir comme tel. Reconnaissant elle, tout au moins, comme toute "présomption". De ce fait, le caractère ordinaire du désir, de se perdre dans les objets des affaires humaines, se trouve porté par elle à impossible condition, d'être dans le sujet l'appel mortel de sa propre destruction. Ce que le sujet appelle devant la beauté, c'est sa propre mort. C'est en ce sens de l'abolition de la partie relative de l'objet du désir devant la beauté qu'il faut entendre cette mise – hors : le désir ici renonce dans une certaine mesure à ses leurres, pour, par l'effet de ce leurre dernier, être porté à la condition de la mort désirée comme à son objet suprême. La pollinisation reste de nourrir pourquoi l'objet de la beauté ne reste à la frésiantité, et en même temps lui-même aboli dans l'image.

Parenthèse close.

Suit :

<u>Pourquoi la beauté peut aborder la question de la sublimation</u> ? Il faut pour
cela se rapporter encore à l'éthique de l'analyse. Ce que propose cette éthique, ce n'est
pas franchissement de la barrière du plaisir, mais elle est un refus de
l'idéalisation, et de ses conséquences du sujet. Elle refuse de faire porter [illegible]
se leurrant ailleurs que dans son lieu propre. La position du maître de l'[illegible]-
droit de cette souffrance est de la rejeter sur l'autre. L'éthique analytique
reconnaît au contraire la division du sujet, elle est issue de la reconnaissance

de cette division par lui ;
D'où la nécessité pour elle de refuser une éthique du Bien, si celle-ci s'impli-
que nécessairement : idéalisation, rejet de la souffrance, commandement
d'amour du prochain. L'éthique de l'analyse est assurément <u>au-delà</u> du

Bien.
Or <u>la beauté</u> n'est pas le bien ni le bon. Elle ne ment pas sur le prochain.
Elle implique l'éradication de tout bon-vouloir. D'où sa place cruciale.
Nous sommes en effet à la recherche de la vérité sur le prochain, soit sur
ce qu'implique de haine structurale la constitution du désir comme
désir de l'autre. Il importe que s'en éclaire le prochain, du semblable.
Il est d'une part avant comme
le registre du Bien est celui du semblable. Il est d'une part avant comme
le registre du Bien est celui du semblable, il est de plus <u>solidaire</u> de cette [illegible]
champ de la réalité commensurable, il est de plus [illegible]. (Il reste ici aussi ce qui n'est pas
dans la fonction d'idéalisation. (Il reste ici aussi ce qui n'est pas
[illegible] nécessaire des racines du Bien ?)
éclairé : pourquoi cet [illegible] nécessaire des racines du Bien
<u>c'est qu'elle implique dans sa structure</u>
ce qui caractérise <u>la beauté</u>, <u>c'est qu'elle implique dans sa structure</u>
<u>la seconde mort</u>. Laquelle ne <u>ment pas</u> sur la vérité de l'homme, en tant
qu'elle est désir de destruction, et d'abord de soi-même.

Pourquoi la beauté implique-t-elle la seconde mort ?

Il faut noter qu'elle n'est pas la voile de cette seconde mort. Elle l'est.

Son office est de dégager dans le champ du désir en tant qu'il se consti-

tue comme désir de l'autre la fonction mortelle de la pure image.

Devant la pure forme de la beauté, le sujet est ravi à l'autre. Sans

doute s'en constitue-t-il à cette image. Mais c'est au prix de ce que son désir

lui soit ravi dans l'autre : le désir est d'abord celui de l'autre. Or

la souffrance du sujet, est d'abord de n'être pas (pense-t-il) un désirant.

la croyance de l'autre comme désirant, est ce qui fait sa souffrance.

(Mais la division est ici multiple). Et de plus, l'objet de ce désir lui

est ravi, pour autant qu'il est également celui de l'autre.

Quelle est donc la clé du sujet ? C'est d'abord et avant tout que pour

cet effet de l'autre dans la constitution du sujet, celui-ci se consti-

tue comme vide, soit comme place d'une souffrance où le désir est ailleurs.

– Mais alors une objection : la beauté ne nous ramènerait-elle pas à

l'éthique de la société ? Or ce que nous cherchons à déterminer

c'est quelque chose qui sort au-delà de ces apories du Bien.

– Il faut noter : cette mise en jeu de la société dans la beauté ne nous

ment pas sur la vérité du désir : soit sur sa constitution dans l'autre,

selon cette voie de l'être, mais comme mort de soi-même.

De plus, une différence entre cette éthique du Bien et la beauté : celle-

ci est monstration du ravissement.

Ce qu'elle monstre, c'est le sujet ravi à l'ordre du Tout-regard, se produisant

comme regard.

Néanmoins elle n'est pas, la beauté, pour le spectateur, un pur ravissement ;

elle est la refente où il dit son ravissement. Cette distance maintenue de lui-même à lui-même est ce qui l'éloigne de sa souffrance. La beauté, en tant qu'elle est le ravissement opéré par l'autre, soit, dans l'objet tragique, dans le "elle", est une forme du "il ne ravit pas": "elle" maintient la distance du spectateur à sa propre souffrance.

La beauté est ici purification, en ceci qu'elle est rappel du pathos ressenti à l'image de la souffrance, comme souffrance: "Tu es cela, - je suis cela".

La purification veut dire que la reconnaissance de la souffrance par le spectateur est médiation de sa souffrance. Pour autant que l'auteur donne à voir la souffrance, la souffrance est reconnue, l'autre m'a reconnu. Et inversement je le reconnais, il devient la métaphore, la refente du moi-même. Telle est la dette que j'ai envers l'auteur, en tant qu'il accomplit dans l'œuvre la métaphore de la souffrance.

D'où vient donc la jouissance du tragique: - de la reconnaissance de la souffrance. Reconnaître la souffrance, c'est la médiation. C'est la résistance à l'idée tempérée de la parole.

- Pourquoi alors l'objet tragique est-il ici une femme? Parce qu'elle est le elle entre tout.

Le elle désigne le point où la beauté vacille: où va se déconstruire et s'effondrer l'ordre du masque, où va surgir la division même du sujet: Sonate laissant parler Duras, Antigone, Lol V. Stein. Mais pour autant que c'est encore un elle, la refente du sujet est pressentie, et le lieu de la souffrance, ne se dévoile ~~pas~~ pourtant pas à nu.

La beauté est la présence vacillante du elle, de la division du sujet.

Elle est le dernier voile jeté sur la souffrance innommable de celui qui existe.

Elle est la pure forme rayonnante qui préserve celui-ci, mais aussi le retour en lui de ce qu'il a de mortel. C'est pourquoi la beauté est spécifiquement grecque ; car la beauté grecque, en tant que fondée sur l'homosexualité, est la vérité de la beauté : d'être le dernier voile de l'[illegible] jeté, non pas sur rien, mais sur la souffrance. Cf :
Nietzsche.

La tragédie est le retour dans l'horizon homosexuel de la vérité de la souffrance. C'est pourquoi le peuple juif n'a pas inventé la tragédie. Trop préoccupé de dégager et de mettre à ~~[illegible]~~ nu la vérité de la souffrance en tant qu'elle est celle de "Je suis" : Yahvé ; autrement dit

le père.
Trop préoccupé du père et de la loi pour tenter d'opérer la différence
de la souffrance dans l'idéalisation tragique.
L'analyse ne peut donc aller qu'au delà de la beauté, à la loi de la
vérité. Mais le paradoxe de la loi est de faire le désir démesurément
pécheur. C'est pourquoi le recours à la beauté s'avère nécessaire, ma[illegible]
l'impasse de cette loi est inévitablement l'amour du prochain.
– le mensonge de la rédemption est-il donc structural ?

*

Alors, Discursive de la femme. Homosexualité :
- la tragédie :
- Antigone : désirs de l'impossible dans son ravissement.
- la seconde mort et la beauté encore.
- Pourquoi la passion du frère ?

—

Rappeler les questions neuves de ce séminaire, 25-5.

1- Pourquoi introduire la question de la beauté dans l'éthique de l'analyse.

2- Pourquoi selon les voies de la tragédie.

3- Pourquoi de toutes, choisir Antigone.

De là :

1- la beauté et la seconde mort.

2- Que veut dire la catharsis tragique.

3- Qu'est-ce qu'une tragédie.

4- Pourquoi le détour tragique pour l'analyse.

5- Pourquoi y faire surgir la figure d'une femme, et laquelle.

6- le problème hégélien des conflits de discours : discours du maître, de l'hystérique. Le détour lacanien sur cette thèse, par la question de la seconde mort et de la Chose, dans leur opposition au Bien.

Et :

- A la place de la Chose viennent : la sublimation - la seconde mort - la femme - la pulsion de mort - Antigone - le prochain.

Séminaire du 1-6-60 : la volonté d'outrepassement et le ressentiment.

(Description d'Antigone).

Plan.

1- Catharsis des passions. Créon ni A. ne connaissent ces passions. A. est celle qui ne cède pas.

- le tragique repose sur "l'erreur de jugement" (amartia).
- A combler le bien sans limite se franchit celle que l'A. garde : de la loi des dieux.
- Analogie de la position de Créon avec la position kantienne de la loi :
- Si le Bien règne sur tout, apparaît un excès fatal. Ne pas déborder le champ de la volonté des Dieux.

2 - Le christianisme a balayé les Dieux. Alors place, quoi ? Ce qui indique cerne limite.
- Cette limite est celle de la seconde mort, appelée de la beauté : Sade est moment
  [ment de la pensée chrétienne.
- Pourquoi Freud fonde également sur un crime la loi : l'ex nihilo -
- Le créationnisme, pensée athée
- La souffrance ne mène pas à l'anéantissement. L'objet indestructible, double
  [du sujet.
- Conjonction de la douleur et de la beauté.
- Conjonction de la douleur et de la beauté : limite à l'anéantissement.
- Dans le fantasme, l'objet souffrant est S_2 d'une limite à l'anéantissement.
- Le christianisme érige cette limite de la souffrance à la place des Dieux.
  [Crucifixion. Au-delà, rien, le désir féminin.
- L'administration du désir et le malaise moderne.

3 - Figure d'Antigone. Elle veut franchir la limite, dans la crainte du drame
  [insupportable d'Œdipe.
- "L'inimitié" pour sa sœur.
- Énigme d'A... Elle sort de l'humain comme son père.
- Aller au-delà de la limite, dépend d'une chaîne du malheur.
- Dans la tragédie d'A., le ressentiment, qui la fait sans crainte ni pitié :
- L'au-delà de la limite ne doit pas être vu.
- La métamorphose.
-

4 - Description de la pièce.

- Le commentaire de ce séminaire est bloqué avec celui du suivant, dont le plan suit donc :

Séminaire du 8 - 6 - 60 : Par delà la limite de la loi, l'Être est ce qu'il est.

Plan :

1. Le héros tragique est dans la solitude. Mais le héros sophocléen est celui qui est
[au-delà de la limite : entre vie et mort.
- A. est l'image de la Passion dans l'innocence.
- Elle est sans crainte ni pitié.
- Si Sophocle est humaniste. – Décomposition de l'homme par la conjonction des Sa. –
- ce qui le menace ; ce qu'il évite.

2. Commentaire du chant sur l'Homme : ce qui le menace ; ce qu'il évite.
- Refus par le Chœur du point central d'où l'on approche dans la confusion des lois.
- Si c'est Créon ou A. qui sont responsables de cette confusion ?
- Si c'est Créon ou A. qui sont responsables de cette confusion ? Par son désir, elle viole la limite.
- A. ne peut ~~~~ pas ne pas aller vers l'Atè. Par son désir, elle viole la limite.
- L'erreur n'est pas la faute : Créon et A. . Erreur d'Aristote.
- Atè relève du champ de l'Autre, où se tient A. .

3. Ce qu'est A. . Elle refuse l'une et l'autre lois, si Créon les a mêlées.
- Loi écrite et non-écrite : la loi que le Sa produit.
- Son frère est ce qu'il est : ce qui justifie A. à passer la limite.
- A. assume les séquelles du crime du père.
- Par le Sa, ce qui est, est. D'où la sépulture.
- Au-delà de la limite, l'Être, fait de langage. Il est conçu, ex nihilo
[dont A. fait le tour.

4. Changement d'éclairage de la tragédie : lamentation d'A..
- De là où elle est, la vie pour A. n'est abordable que comme perdue.
- Surgissement de la beauté au franchissement de la limite : elle interdit
[le champ central.
- La pulsion de mort et l'outrage.
- A. est victime du jeu des Dieux.

5. Par le Sa, le parlant est pouvoir d'être ce qu'il est.
- Le désir de la mère, criminel, fonde la structure.
- A. immortalise cet être essentiel qu'est l'Atè familial.

–

1. "L'erreur de jugement": Tel serait pour Aristote le principe du tragique. Ce que le séminaire du 8-6 va proposer, c'est que cette conception est fausse. Toutefois, disions l'argument: Il faut remarquer que la volonté C./A., correspond à peu près à celle de tandis (automate). Pas pour rien: Ce que représente A, est ce qui surgit au-delà de la loi des biens, du Bien. Elle est au lieu de la Chose. Créon: la loi de la communauté. Pourquoi la loi de la communauté impliquerait-elle l'erreur de Créon? On peut répondre: par hasard. Mais il n'en est rien. La société est fondée sur le rejet de la loi. De la loi non écrite du S°, elle ne veut rien savoir. Et ceci précisément dans la mesure où elle se maintient dans l'en-deçà du plaisir, qu'elle assure le bon fonctionnement. C'est précisément parce que la loi instituée ne veut, par sa nature, rien savoir de la jouissance au cœur de l'Être, qu'elle est forclose. Le discours du maître trouve donc une issue toute naturelle dans celui du capitalisme, i.e. dans l'accumulation hors de tout sens des biens, qui porte le capitalisme à ce point de paradoxe qui le fait lieu de méconnaissance de la jouissance.

Or le corrélat de cette forclusion, c'est l'universel de son jugement. Le ~~[illegible]~~ jugement universel est la forme logique de la forclusion. Ceci, non pas en raison de l'universel lui-même, mais en raison de la nappe absolument plane de l'ignorance qu'il établit sur le monde. De l'exception, du lieu de la jouissance, de l'Être en tant qu'il se refuse, au préalable, le jugement universel ne veut rien savoir. C'est pourquoi il est universel. L'universalité n'est que la conséquence logique de l'ignorance éthique. C'est ce qui fait également le capitalisme et les raisons de formuler comme universels: ils ne peuvent que calculer absolument la raison impliquée le sujet, parce qu'elle est le sujet du singulier, le

pouvoir d'ignorance du symbole.

Il est donc de la nature même du Bien de reconnaître que le bien, et de ce fait, de commettre une erreur. Le monde du Bien implique une erreur structurale sur l'être, comme lieu de la jouissance.

Mais ceci permet de mieux saisir pourquoi Aristote se trompe en formulant la doctrine de l'erreur (amartia) comme cause de la tragédie. La raison en est double. D'une part, pour autant qu'il part du monde du Bien, la seule perspective qui lui reste est celle de ce monde : qui ne peut concevoir que l'erreur comme principe de la faute. de l'intelligrec en tant qu'il

Mais plus radicalement, il s'agit là [illegible] Cette erreur est homosexuelle : ne rien fait venir la faute à l'erreur. Ce qui fait la nouveauté de Freud, et des juifs, [illegible] du crime. Oedipe et son crime c'est justement de reconnaître le crime au lieu de l'erreur. Mais s'il suppose que son acte est aboli, est mené par une nécessité aveugle. Tel est le mouvement [illegible] il devient crime, meurtre originaire.

mythique.

La tragédie représente la possibilité pour les Grecs de penser le crime, La mais il n'est pensé que comme fatalité, hasard, jeu des dieux. perspective dynamique reste encore la réalité qui est le fondement de crime, de meurtre du père, que Freud y reconnaît. C'est la fonction

de la beauté.

2 – La seconde mort.

3 – Au lieu des Dieux, le christianisme exige la souffrance.

4 – Freud et le crime primitif.

5 – Le créationnisme

6 – Le fantasme comme limite.

7 – L'objet indestructible.

8 - Quel lien entre la dérive du ressentiment et le franchissement de la limite.

9 - Décomposition de l'Homme dans le Sa.

10 - Les deux lois.

11 - Le désir de la mère et la structure.

12 - La coupure signifiante : l'Être est ce qui éclate. La sépulture.

13 - A. entoure ce vide, est ex-nihilo de l'Être.

Les deux séminaires, à commenter plus tard.

11/111

Séminaire du 22-6-60 - La réalisation du désir dans l'analyse.

PLAN :

- L'analyste paie de sa personne. Disponible dans le transfert, il ne sait pas ce qu'il fait.
- Conséquences éthiques du rapport à l'ics.

1 - Si la fin de l'analyse est le bonheur demandé.
- le bonheur est devenu facteur de la politique : alors pas de satisfaction si ce n'est
  { celle de tous.
- la dialectique du bonheur, pour le maître, est dévaluée. Discipline des bonheurs chez
  { Aristote.
- le contexte de l'analyse. Pas de telle discipline dans l'analyse.

2 - Sur la possibilité de satisfaction humaine : la sublimation.
- la condition du changement d'objet : que la pulsion soit naturellement de Sn.
- la condition du changement comme tel : métonymie.
- le désir est le changement comme tel. La demande et sa béance.
- la réalisation du désir est condition absolue.
- le désir : se réalise dans la seconde mort ; est métonymie du manque à être.
- la seconde mort et la pulsion de mort ; l'homme accède à la mort par le Sn.

3 - le beau, indique la place du rapport de l'homme à la mort.
- l'objet peut être Sn d'une [illegible] : la beauté.
- l'image du corps est celle d'envelopper le désir. Elle est Sn du désir dans la
  { seconde mort.
- S'il y a une autre lumière que la forme du corps ; la Lolita, le Φ.
- la pudeur est cette autre lumière. Sexualité féminine.
- le phallus porte à la castration.

4 - L'analyse ne mène pas au bonheur mais au désir ; sa rencontre.
- Réduction des "faux biens" de la demande.
- Le sujet dans l'analyse conquiert sa loi, qui est malheur.
- L'analyste ne peut donner que son désir. Désir de l'analyste.

—

la démarche littérale de ce séminaire est toujours impossible. De plus, la partie (le [illegible]), est ou jouissance rapportée, ou mal montée.

— Quelle est la fin de l'analyse ? Consiste-t-elle dans la demande de bonheur que l'analyste reçoit. — Le bonheur n'est pas spécifique du capitalisme. Mais il est certainement le fait d'un registre : social. Toutefois, du discours du maître à celui du capitalisme, quelque chose de nouveau s'est produit, c'est que la discipline du bonheur, constitutive du premier, s'est effacée, tandis que le bonheur devenait facteur de la politique. Depuis que l'homme a conquis la totalité de la jouissance, bien que maintenant plus que jamais le sens en [illegible] Brésil (?), a anéanti la possibilité d'une [illegible] du bonheur. C'est dans un tel contexte que l'analyse devient possible. Pas d'analyse hors du discours du capitalisme.

C'est en effet que l'analyse évince la protection au bonheur. la non-possibilité de satisfaction heureuse, i.e. sans refoulement, que l'analyse propose, c'est la sublimation. Celle-ci n'est pas le bonheur d'une rémunération sociale du sujet dans l'œuvre ; elle est changement d'objet. Mais quelle est donc la possibilité de structure du changement de la pulsion ? Il tient à ce que la pulsion n'est pas purement organique, mais énergie incontrôlable. La pulsion, c'est l'effet résiduel, mais tout, [illegible] du S^a sur le besoin, et sur la demande. La pulsion est demande articulée, montage, elle n'est pas le S^a, mais l'effet de rupture produit dans le sujet par le S^a. C'est dans cette mesure qu'un changement d'objet est possible : en raison de la structure articulée de la pulsion. Mais plus finement, en quoi consiste ce changement ? En ce que le signifiant déjà, maintenant dans son défilé ce quelque chose de l'instant que rien ne comble : le manque, dont le signifiant fait ici la métonymie. C'est là le désir, en tant qu'il représente le résidu

incidentelle de la béance ouverte par la demande articulée. Par conséquent, le changement d'objet ne désigne pas quelque opération idéalisante qui satisferait enfin le sujet. Il représente le <u>déplacement</u> même du Sa, en tant que la demande a ouvert cette béance. Aussi, la sublimation, <u>c'est</u> le changement lui-même, <u>c'est</u> aussi le désir. Le désir, en tant qu'il est ce qui court au long du Sa à la place de ce manque, est par lui-même la sublimation de la demande articulée dans la pulsion. Nous voyons ainsi quelle est la ressource de la <u>possibilité</u> de l'analyse. C'est qu'en effet il ne suffit pas de proposer la sublimation, encore faut-il qu'une possibilité de structure la fonde. Cette possibilité, c'est précisément l'effet de malaise introduit par le morcellement Sa qui la donne, dans le désir en tant que changement métonymique du lieu de la béance. Mais par lui-même, l'analyse ne peut que évincer la demande en tant qu'elle est demande de bonheur. Ce qu'elle <u>laisse</u> à sa place, c'est le désir en tant que résidu de l'opération du Sa. Cette place n'est pas celle du bonheur, mais l'approche du lieu de malheur où le sujet s'est constitué autour d'un rejet, d'une béance. L'analyse dans sa praxis, est l'issue des "Riens" de la demande sur le roc du désir, en tant qu'il est ce où insiste le malaise de la Chose, l'ailleurs de la demande.

On voit ici comment la dialectique de la demande et du désir peut fonder la pratique de l'analyse. Le désir est le résidu de la demande d'amour, laquelle ne peut se formuler que comme demande de bonheur.

Comment l'analyste peut-il soutenir cette place qui lui fait proposer la réalisation du désir? Précisément parce que <u>lui-même</u> désire ce que le sujet analysant a à découvrir et que sa demande ne peut que lui

voiler, c'est qu'il est lui-même désirant et rien d'autre : la demande est un <u>enduit</u> du désir, pour autant que c'est elle qui a opéré la béance comme son ailleurs, dans la pulsion.

Le sujet s'engage donc dans l'analyse avec cette demande, qui est demande d'ailleurs. Le transfert désigne ce mouvement par lequel l'analyste est tenu pour recéler ce qui comblerait cette faille. Il se formule comme demande d'amour, i.e. comme demande d'une restitution complète de soi-même. Or il se trouve que c'est précisément la demande d'amour qui a opéré la béance de son ailleurs. En sorte que le remède trouve sa cause dans le mal : la demande de bonheur trouve sa cause dans la demande elle-même. Ce que l'analyste produit, c'est que sur lui, la demande use ses possibilités imaginaires de complétude amoureuse, aussi longtemps qu'il en soutient le poste en semblant recéler la chose. Ce que l'analysant découvre à l'issue de l'analyse, est qu'il n'est lui-même nullement le désirable qu'il s'imaginait dans la demande d'amour ; mais qu'il est le désirant, et que ce qu'il voulait obtenir de l'autre : l'aveu de son désir, est en fin de compte ce qu'il peut lui-même avoir à produire. Bref, la béance initiale de la demande n'est pas comblée : elle est au contraire plus accusée que jamais et le désir réalisé, convertie dans le mouvement d'infinie substitution où le sujet peut alors s'engager, dans la sublimation. L'analysant n'est rien de plus que l'analyste, celui-ci n'est autre que l'analysant : [illegible] désirant dont l'[illegible] de la demande fait l'aveu.

<u>Le désir de l'analyste</u> est donc au principe de la cure : dans un double sens. D'une part en effet, en tant que le désirant dans l'analyste est ce qui soutient la demande dans son poste de répétition. Mais de plus, en

tant que se pose à son propos la question suivante : par quelle position du désir l'analyste se tient-il, dans la particularité de son refus d'Être désiré, à se mettre à la place d'Être pour un autre la cause de son propre désir ? La particularité du désir de l'analyste, est celle d'un désirant qui se veut n'être pas désirable, n'être que la Chose qui fait le malaise de la demande initiale. Que désigne dans la structure de l'analyse une telle position du désir, indépendamment des conditions particulières qui placent ou portent un sujet ?

— Quant à la beauté : Ce rapport au désir est rapport à la seconde mort. Le désir est désir d'Être rien. (Problème difficile). Par le signifiant, l'homme accède au sens de la mort. Le désir est ce qui lui reste de cet accès. La seconde mort première dans le désir, est indiquée, indique son lieu, par l'intermédiaire de la beauté. La beauté est ce qui désigne, mais aussi voile, l'innommable de ce lieu. Si l'image du corps, en tant que forme idéale, est belle, c'est parce que le corps y désigne ce qu'il peut contenir du désir, en tant que celui-ci est ce qui reste du cernement dans l'effet du langage. Le désir est désir de la vie, mais comme perdue : nostalgie. La beauté est ici ce qui fait frange de ce creux de perte. Elle en reçoit son statut.

Mais la question qui se pose est de savoir si le beau est la seule lumière possible de la Chose, en ce point. Il apparaît qu'il en est une autre, que désigne la libido, ou le phallus. Dans la mesure où le phallus ne se révèle que dans la pudeur (ou dans la beauté), celle-ci désignant la lumière propre où se refuse un dévoilement dernier.

Mais il semble qu'ici il faille introduire, du phallus à la beauté du corps, une distinction de principe sur leurs voies. C'est que le phallus

est effet de castration, pour autant que l'homme et femme ne sauraient l'avoir, l'être, encore moins. ~~Il semble donc de ce point de vue, que la lumière de la jouissance dans~~

Pourquoi y a-t-il demande de traitement

- Pourquoi produire une position éthique différente.
- Comment, par quel fond.
- le détachement de la jouissance qui ferait le paradoxe de l'analyse ne ces-se pas.

- Suite p 139 -

- Pourquoi y a-t-il demande de bonheur ? Peut-être la question n'est-elle pas
posable. Il y a bonheur parce qu'il y a le signifiant, c'est-à-dire existence
d'un être qui, de parler, est soumis à une souffrance infinie que le signi-
fiant éternise. Mais il est classique d'autre part, cette souffrance a une limite
qui ne l'abolit pas, dans les déplacements dont elle est susceptible.

Ce qui importe dans cette demande, c'est qu'il devienne historique-
ment apparent qu'elle est impossible à satisfaire, et plus encore, qu'elle
soutient un certain discours. Considérons l'Éthique à Nicomaque. Dans cet
horizon de discours, la doctrine du bonheur apparaît rationnelle. Mais il est
significatif qu'elle soit corrélative d'une conception de la justice qui est
celle-là même du fascisme. Autrement dit, une question change de sens
selon sa situation historique.

Or ce qui spécifie la situation actuelle, c'est qu'elle est dominée par
le capitalisme. Le capitalisme est fondé sur une contradiction principale
nettement plus importante que les antagonismes de classes. D'une part, il
se propose comme discours du bonheur. De l'autre, portant en lui se révèle
qu'il est fondé sur l'antagonisme de ce discours. Le capitalisme est le
champ d'une certaine jouissance : celle de la consommation, dont on sait qu'elle
est une des principales sources de la souffrance du sujet. La jouissance
capitaliste, est ce qui spécifie son discours, bien au-delà de son mode de
production. La question qui se pose est de savoir si ce discours du bonheur
n'est alors dans ce mode de production qu'un résidu tendanciellement
disparaissant, ou si au contraire il y fait symptôme. Il semble que
vu les modalités promises du bonheur, c'est bien d'un symptôme qu'il
s'agit : la plus-value escamotée dans l'objet de [illegible] consommation
fondamentalement plus dépourvu d'importance. en est le signe. Le discours

du capitaliste est celui où la plus-value prend la place du plus-de-jouir.
Mais il ne faut pas s'y faillir. Il faut maintenir que, par la constitution
même du désir d'être le désir de l'Autre, ce n'est pas dire que le désir
existerait hors de ce champ, comme un préexistant. Il n'y a de
désir possible que moyennant ce désir de l'Autre. Il faut donc bien
voir que la rencontre historique du capitalisme, c'est d'avoir fait ce
qu'aucun discours auparavant n'avait réussi : à produire le désir par
le détour de la plus-value. La plus-value est donc la cause du plus de
jouir, même si celui-ci est situé ailleurs. C'est ce qui explique que la
doctrine analytique ne puisse pas naître dans un autre champ que capi-
taliste : c'est que les conditions du désir se peignent comme celui de
l'Autre, soit, dans les discours, absents. C'est ce qui justifie ces discours
à se fonder sur une théorie du bonheur, et non pas de la jouissance. On
ne peut pas à proprement parler dire qu'Aristote ne veut rien savoir
de la jouissance : il ne le pouvait absolument pas. Dans un tel champ, il
va de soi qu'il y a des maîtres et que tous ne le sont pas. C'est à partir
du moment où la jouissance capitaliste a introduit sur la scène
du monde la plus-value comme cause du désir, que l'effet de sujets
relancé dans le sujet par cette causation peut agir par un discours, après
en certains temps. Non certes que le symptôme n'ait
aussi fait symptôme en certains temps ; mais il n'y a que là,
une formation spécifique du capitalisme ; que celui-ci provoque,
par l'effet de déchaînement de la jouissance que celui-ci provoque,
qu'un discours peut s'instaurer qui du symptôme fasse l'enjeu. Soit,
soit comme analyse, reprise
comme critique de l'économie politique,
des discours de l'hystérique.

Pourquoi dans ces conditions, produire une position éthique différente de celle-là ? Il faut remarquer que cette question est subordonnée à un comment. En effet, dans la mesure où l'éthique de l'analyse est aux abords du réel, et se refuse à tout fait d'idéalisation, la première question qui se pose à elle est de savoir sur quelle donnée de structure une telle possibilité est ouverte.

Le plus important est alors de remarquer que la pratique analytique est totalement contingente. Il peut advenir de la psychanalyse, mais il se peut aussi qu'elle n'advienne pas, ou qu'elle disparaisse, et ceci sans avoir à se prononcer de la question tout à fait déplacée de savoir si elle est mortelle. Sa contingence à elle seule suffit à sceller la possibilité de sa disparition.

Quelle est donc la raison qui la fonde telle ? Ce qui spécifie le signifiant, c'est d'avoir des effets de sujet, lesquels se manifestent tout d'abord dans des formations symptomatiques. Or une autre caractéristique du Sa, c'est qu'il ouvre le sujet à des alternatives dans le choix de sa jouissance. Toutes les jouissances ne sont pas identiques, ni compatibles. Mais de plus, le Sa se présente d'abord et d'une manière dominante pour le sujet comme semblant. Corrélativement, le sujet est le centre d'un refus dont il ne veut rien savoir. Dans ces conditions (et pour quelques autres encore) la maîtrise est la forme dominante incontournable de l'effet du signifiant. Pas de fait humain social qui ne soit d'abord fait du maître, pas de société sans maître. Ce qui spécifie peut être le maître par delà toutes prétentions, c'est de ne rien vouloir savoir de la souffrance du sujet.

—

J'arrête ici. A répondre.

Séminaire du 29-6-60 : mè phunai oedipien.

1 - But de l'analyse (éthique) et fins et moyens (transfert).
- l'espoir d'accès au bonheur réduit-il l'antinomie de la loi dans le surmoi ?
- Oubli du détachement moral dans l'analyse.
- L'analyse didactique mène-t-elle à une position de confort ?
- Les idéaux demandés et la Cité.
- Le service des biens implique amputation du désir.
- Le désir est rapport à la mort.
- La fin de l'analyse affronte la détresse par delà l'angoisse.

2 - Oedipe dans l'entre deux de son aveuglement et de sa mort.
- Sens de son châtiment : au-delà des biens ; accès au désir.
- Malédiction d'Oedipe.
- Le désir de savoir, ce qui le porte au franchissement.
- Personnage de Lear.
- mè phunai : mè est, comme ne, le Sa de la refente.
- Malédiction consentie ; soustraction au monde.
- La limite du désir est par delà la mort.

3 - L'interdit est préféré à la castration : surmoi :
- Deuil et surmoi : reproches faits à l'objet.
- Si le père imaginaire est méchanceté, c'est des reproches à leur père.
- Castration, frustration, privation. le père castrateur n'est pas le père du surmoi :
- Père imaginaire : fondement de l'image de Dieu. Le surmoi est haine de Dieu.
- Le petit d'homme est pris dans la filière symbolique.
- Le père est le père mort. Sa fonction : le Nom du Père.

4 - Au delà de la limite : désir de savoir ⟷ désir de l'Autre ⟷ désir de désir
- "l'homme du commun" : haine de Dieu ⟷ surmoi ⟷ refus de l'être pour la mort.
- Ambivalence, dernier terme de la réalité psychologique.
- Entre amitié et haine, culpabilité pour l'homme du commun.
- Oedipe va jusqu'au mè phunai, renonce aux biens, inébranlable.
- Le surmoi n'est pas "exigence morale" : rien d'universel.

L'importance de ce séminaire tient à ce qu'il présente clairement l'ensemble des problèmes éthiques dans l'analyse :

1 - le "fait moral" se présente dans l'analyse comme le surmoi :

2 - la loi est ainsi une antinomie qui fait que, plus il est satisfait à ses exigences, plus pesante se fait sa loi.

3 - le surmoi n'est pas la loi. Il est ce qui vient à la place de la loi quand elle a été rejetée. L'interdit est préféré à la castration.

4 - la castration, c'est l'exception qui pose la loi dans la pratique. Elle est renoncement aux biens dont le surmoi fait l'alibi. Telle est donc [illegible] être pour la mort.

5 - l'analyse didactique ~~[illegible]~~ a pour portée de mener le sujet à [illegible] au franchissement de l'entre-deux morts.

---

1 - Si l'analyse ne se fait qu'en chemin, si elle n'est que le chemin, alors il est impossible de remettre la question de son but éthique sans y faire intervenir d'autres discours. Ceci va contre la tentative que je conduis, de chercher sa [illegible] qui me permettrait de changer la doctrine de la satisfaction de l'imaginaire, [illegible].

- Alors, s'il en est ainsi, le surmoi est d'abord ce dont il faut analyser tout partir.

Nous nous trouvons alors devant une série de problèmes. Si le patient est un être moral, si la loi n'est en aucun cas le surmoi, pourquoi celui-ci semble-t-il [illegible] ? Cette loi, est-elle articulable ? D'où vient son rejet [illegible] peut-il être le seul fait moral ? En quoi la pratique analytique change-t-elle l'histoire d'y introduire [illegible] universel ? En quoi la pratique analytique [illegible] la castration, comme ressource de la recherche du [illegible] un principe nouveau : [illegible] dire ?

2 - L'antinomie de la loi est ce qui exclut qu'on fasse de l'analyse l'approche d'un [illegible]

jouissance comme transgression. Mais il faut noter qu'il y a un <u>autre</u> fondement dans l'analyse. C'est celui qui mène du refus du sevrage des liens à la reconnaissance de la seconde mort.

3. <u>Quelle est donc la position d'Oedipe</u> ? C'est celle de l'<u>exception</u>. Oedipe se distingue de "l'homme du commun." Qu'est-ce donc qui caractérise ~~[illegible]~~ l'homme du commun : le manque. L'homme du commun est celui qui se refuse à la castration. Pour lui, le fonds de son être reste voilé par la haine. C'est à dire qu'il impute à Dieu ou à quelque autre d'être raison du malheur. ~~Quel est donc l'effet du manque :~~ le manque est la marque de cette haine. ~~L'interdiction au sujet de jouir comme il l'entendrait (ce qui est discutable)~~.

—

<u>Commentaire à poursuivre.</u>

—

Séminaire du 6-7-60 : Ne pas céder sur le désir.

1- L'éthique est jugement sur une action qui comporte jugement.
- S'il y a ics, l'action a un sens. Analyse, retour au sens de l'action.
- Une fois fait ce retour au sens, ne reste-t-il que la bienveillance ?
- Loin de la bienveillance, la malédiction assumée.
- L'analyse prend pour étalon le désir dans son acte.
- L'éthique de l'analyse est - non service des biens, mais tragique.
- Tragique ou comique ; celui-ci : effet de la vie qui se dérobe : Φ.
- Parce que nous reconnaissons le désir, une éthique est possible : agir
[conformément au désir.
- Alexandre, Aristote. Ethique traditionnelle, service des biens.
- Morale du maître liée au pouvoir : le désir en est banni.
- Rupture de Kant : du possible à l'impossible du désir. Place vide de l'impé-
[ratif : Sade ; le désir.

2- Le [illegible] en moyens chez Kant. Haine de l'âme.
- Les [illegible], signes et non signifiants.
- Le désir existe parce que le réel est supposé compter ; le sujet et le S.
- Origine de la culpabilité qui occupe le champ du désir : la comptabilité.
- Ce que le communisme laisse irrésolu : la comptabilité.

3- Il n'y a de culpabilité que de céder sur son désir. On peut céder pour
[le meilleur motif.
- Vouloir le bien de l'autre, mène à la culpabilité ; voie de la névrose.
- Le héros et l'homme du commun. L'Éthique pour la mort ; l'entre deux morts.
- La trahison caractérisée de céder sur son désir.
- Maximes du désir : - De culpabilité que de céder sur le désir.
- Le héros est impunément trahi.
- L'homme du commun rejeté au service des biens.
- Pas de bien qui ne serve à payer l'accès du désir.

- métonymie du désir.

4. Le prix de la sublimation : la livre de chair.

- La catharsis analytique n'est pas la religion.
- Catharsis est purification du désir, franchissement de la limite.
- S'accorder avec le désir, est ici où l'on doit payer.
- Le spectateur, détrompé sur la valeur des biens qui le retiennent.

5. Les sciences humaines, méconnaissance du désir au service des biens.

- Le désir trahi s'est réfugié dans la forme du savoir : science.
- La science ne sait rien du désir qui la mène.

—

Commentaire à faire.

Faire avec l'amour et le désir, au choix de

99. lazarus de pages pour une matière de

psychologie. Ça suffira bien.

– 1re lecture partielle (d'El.),
du 26/9/74 au 18/10/74.
– Reprise en [76?], lu
en entier alors.

COMMENTAIRE DU séminaire VIII:

Le Transfert (1960-61).

(A partir de la 8e séance, commentaire inadéquat, insuffisant ; à reprendre plus tard.)

(En raison de mon changement d'orientation dans le travail d'ensemble, le commentaire est suspendu pour l'heure. 3.76.)

LACAN : Le Transfert (VIII) – 1960-61.

index – plan – notes

	Date	Séance	index	plan	notes
1	16 Nov. 1960	Position du problème – le désir.	+	+	+
2	23 Nov	Présentation d'Alcibiade. – L'amour	+	+	+
3	30 Nov	Discours de Phèdre.	+	+	+
4	7 Déc	Discours de Pausanias et d'Apollodore	+	+	+
5	14 Déc	Discours d'Eryximaque.	+	+	+
6	21 Déc	Socrate et Platon. – Discours d'Aristophane : la Sphère	+	+	+
7	11 Jan 61	Un point d'[illegible] : désir de Socrate. – Discours d'Agathon	+	+	+
8	18 Jan	Discours d'Agathon. – Socrate se substitue Diotime	+	+	+
9	25 Jan	Discours de Diotime : Il ne raconte pas. – Entrée d'Alcibiade	+	+	–
10	1 Fév.	Discours d'Alcibiade : Agalma	+	+	–
11	8 Fév	Eloge d'Alcibiade. – Interprétation de Socrate	+	+	–
12	1 Mars	Le Transfert. – Confession d'Alcibiade. Interprétation de S.	–	+	–
13	8 Mars	Le "contre-transfert" et la cause du désir	–	+	–
14	15 Mars	Demande et désir. – La demande anale	–	+	–
15	22 Mars	Désir et demande de l'Autre. – Le phallus	–	–	–
16	[ ]	L'Âme et le désir : la fonction phallique	–	–	–
17	[ ]	Le phallus et le manque du Sa. – Désir de l'hystérique	–	–	–
18	[ ]	Le désir obsessionnel et le phallus. – Φ comme Sa	–	–	–
19	[ ]	La place de l'analyste et le Sa manquant. – Φ et la tragédie	–	–	–
20	[ ]	Le père et le désir	–	–	–
21	17 Mai	Désir de Penser, pensée du désir.	–	–	–
22	24 Mai	L'analyste est intéressé au transfert dans une Versagung	–	–	–
23	31 Mai	L'acte de l'analyste et les identifications du sujet	–	–	–
24	7 Juin	L'idéal du moi et les identifications. – Le désirant	–	–	–
25	(14 Juin)	L'angoisse et la place de l'analyste : le désirant	–	–	
26	(21 Juin)	Le champ narcissique et l'objet du désir.	–	–	–
27	[28 Juin]	L'idéal et le désir.			

Les séminaires soulignés en rouge : résumés. Dates incertaines entre [ ].

Séance du 16 Nov. 1960. [1].

Plan :

- la disparité du transfert : exigence du concept de situation.
- le séminaire sur l'Éthique :
Au commencement était le verbe. Commencement au jour de l'analyse, dans l'amour.
- l'ex-nihilo créationniste et le vide de la Chose.
- Rejet de la Schwärmerei de Platon : le souverain Bien.
- Comment opérer avec les désirs ? Se détourner d'abord de l'infection sociale du Bien.
- l'entre deux morts et la pulsion de mort.
- Socrate, origine du plus long des transferts. Son secret : ne rien savoir, si ce n'est de l'amour.

*

- Au commencement, l'amour d'Anna O.
- Freud et Breuer.
- Freud sert Eros pour s'en servir, comme Socrate ; — pour le Bien ?
- le Bien et l'Eros.
- Usage de Socrate : à contre-courant de la Cité. Son atopie. Sa mort, pour le Bien de tous.
- Alors, la pulsion de mort, et Freud.

*

- Intersubjectivité et analyse : éviter le cas que le patient ne se trouve dans l'intersubjectif.
- le transfert au contraire : le patient se sent toujours ailleurs.

*

- Two bodies' psychology : le corps dans l'analyse. La laideur socratique. Une analyse — le beau ?
- la beauté des corps, et l'amour dans l'analyse.
- le corps sacrifié : pourquoi ? Résultat d'un type de transfert ?
- C'est que dans l'analyse le corps est S^a.
- la tentation du corps à corps est dans l'analyse moindre qu'ailleurs.

*

- Position encore plus paradoxale de l'amour dans l'analyse que dans la société.
- Ne pas abstraire, contrairement à la tradition analytique, est le but du séminaire.
- Quel est l'extrême de l'analyse : apprendre à l'autre ce qui lui manque, en tant qu'amant.
- Je suis là pour qu'il aime. C'est ce qui se fait. D'où l'exigence de partir du Banquet.

Il faut lier ceci que ici comme partout la pensée de Lacan est essentiellement <u>polémique</u>. On ne peut définir un discours que par ceci quoi il s'oppose. Mais plus loin, si la polémique est l'art du discours, c'est qu'il n'y a que la politique. Si tout est politique, il n'y a pas d'univers. Dès lors, une doctrine est un combat, i.e. une tentative de frayer au sein des discours une nouvelle voie du S, une nouvelle position du sujet.

Il ne faut donc pas s'étonner si le séminaire commence avec ces <u>refus</u>. Ces refus s'ordonnent à trois termes, redoublés en fait de compter un quatrième.

1 – Refus du concept de <u>relation</u>. On y oppose la <u>disparité du transfert</u>, et surtout, le fait du transfert lui-même.

2 – Refus de l'<u>intersubjectivité</u>. On y oppose le transfert dans ce qu'il emporte de la <u>surprise du</u> sujet.

3 – Refus de ce que l'analyse joue du <u>corps</u>. Là les choses se compliquent à n'en dire beaucoup. Nous retiendrons que si l'analyse ne joue pas du corps, c'est que celui-ci dans l'analyse est requis comme S. : symptôme, fait de pulsion, – rien au-delà. La <u>lecture somatique</u> est ici l'indice de qqch. à entendre.

4 – Mais ces trois refus s'ordonnent à un autre, qui est le rejet du <u>fait social</u> en tant qu'il se subordonne à un <u>lien souverain</u>. Le rejet du souverain lien, corrélatif de l'<u>utopie du dégagement</u> (ici, Deleuze), c'est ce qui se fonde dans le concept de la <u>pulsion de mort</u>, renouvelé dans le concept lacanien de la <u>Chose</u>.

<u>Question</u> : Qu'est-ce qui ordonne la chaîne de ces refus, et de ces positions ? Il faut ici faire un détour : monstration d'une chaîne.

Parlons d'origine : l'origine des concepts rejetés par Lacan, est sartrienne. Mais ce qu'on va montrer, c'est que cette chaîne se prolonge et se redouble, à partir d'une critique de l'analyse, chez celui qui en 1943 critique Sartre. Il faut montrer qu'il y a une chaîne sartrienne-deleuzienne – Deleuze. Il faut montrer qu'il y a une chaîne sartrienne-deleuzienne, et que cette chaîne dessine <u>l'espace antagonique de la</u> des raisons,

psychanalyse. Cette chaîne est la suivante :

Théorie des médiations et des déterminations sociales du "sujet".

↓

(1) Situation

↓

(2) Intersubjectivité. } Sartre

↓

Rapports de force (action, et enjeux de l'écriture)

↓

(4) Projet de la pulsion de mort

↓

Projet du sujet (théorie des singularités)

↓

(3) Doctrine affirmative du désir : la beauté des corps. } Deleuze.

Qu'est-ce qui maintient cette chaîne ? Il y a une question que Sartre n'a jamais su résoudre, et pour cause, puisqu'elle est la limite [illegible] sa politique : si le sujet est déterminé par son appartenance de classe, comment se fait-il qu'il puisse la servir ? Autrement dit, comment se fait-il qu'il puisse la [illegible] de la médiation ? D'où les contorsions [illegible] des refus et détermination de la médiation [illegible] le cercle par lequel S. [illegible] de S., qui ne fait rien de plus que d'être le cercle par lequel S. s'efforce désespérément d'échapper au monde de la contradiction. [illegible] il n'y a aucune raison de

Deleuze assurément n'est pas si bête. Car c'est se ranger aux [illegible] quelle est la détermination de classe. Ces [illegible] qui ne font que répéter ce qu'elles condamnent. positions (marxistes) qui ne font que répéter ce qu'elles condamnent. Ce qui importe, c'est la puissance, ce désignée comme singularité personnelle. Il n'y a pas lieu d'interroger sur ce qui détermine, car tout est singularité, et d'abord le déterminant lui-même : le registre social. Il y a deux lisières continues du politique au subjectif, car les deux registres sont des registres singuliers.

Ceci naturellement en abrégé.

Mais ce qui nous importe est ailleurs. En quoi donc ? Il faut reprendre un par un les anneaux de la chaîne, pour voir où l'analyse

intéressant.

1 - La théorie des médiations est en son fond sartrienne : elle se veut en fin de compte théorie de la détermination du sujet par le conflit social de la lutte de classes. Dans son principe, elle est théorique du Bien : le Bien social est la classe sociale. Et la dictature du prolétariat est le nouveau lien. Il s'agit d'effacer par tous les moyens la face du sujet, ce que Sartre ne pense naturellement pas se faire, puisque précisément, c'est l'objection qu'il pose. Sartre ne méconnaît pas que le sujet est négation. Oui ; mais quoi de plus ? Sartre se tait.

Dès lors, le bien fondamental est l'intersubjectivité : tout ce qui s'identifie ne le fait que comme un affrontement de sujets définis par leur classe. Et le rapport entre sujets est un rapport de consciences et de volontés s'affrontant dans une lutte.

Donc, l'intersubjectivité est [illegible] : multitudes concrètes de volontés affron-

Donc, l'intersubjectivité est simplement la lutte.

tés où ce qui décide est [illegible] : l'emporte le plus fort, et le

Mais cette lutte est donc un rapport de force

maître absolu est la mort.

Dans ces conditions, la pulsion de mort freudienne est un groupe de sens inadmissible : elle suppose en effet qu'un groupe se pose comme s'affrontant, ou plus encore, qu'on ne s'affronte qu'en vue de la destruction. Elle suppose que tout affrontement puisse ne s'être justifié en fin de compte par rien. Dans sa forme positive, la pulsion de mort est donc un obstacle à tout Bien social, et à tout Bien de l'individu. Elle empêche de jouir en rond. Elle est aussi bien un obstacle inadmissible à l'étatisme de Sartre : le devoir-être marxiste, qu'à l'amoralisme de Deleuze [illegible] jouir sans obstacle. Elle suppose en effet que il est rien moins que évident que la pulsion veuille s'affirmer dans la vie, soit dans le Bien social, soit dans sa singularité affirmée.

Dès lors, si le sujet désigne ce lieu de malaise que induit la pulsion de mort pour celui qui parle, il faut rejeter le concept de sujet. Deleuze et Althusser disent fort bien pourquoi ; et sont ici infiniment plus cohérents que Sartre. Le sujet est la place du négatif, et il faut

refuser toute négativité. Les raisons de ce refus sont multiples : je les expose longuement ailleurs. Ici, il y a une contradiction, mais seulement secondaire, entre Deleuze et Sartre. Car sur le fond ils sont d'accord.

Il faut donc, à cette négativité, substituer une doctrine affirmative qui soit sous la forme de la théorie sartrienne des médiations, soit sous la forme deleuzienne de la doctrine des singularités, qui est une critique de la précédente, permette de rejeter qu'il puisse y avoir pulsion de mort.

Tout ceci, très abrégé.

Aussi, qu'oppose Lacan ?

Il n'y a pas médiation, mais transfert singulier. Il n'y a pas intersubjectivité, mais surprise de l'analysant. Que veut dire ceci ?

Il y a le désirant. L'expérience analytique est, en son commencement (ἀρχή ?) une pratique de l'amour. Qu'est-ce donc que l'amour ? Le désirant dans son acte. Ce qui caractérise le désirant, est la singularité des lieux où il se produit : transfert, surprise, pulsion de mort.

Quelle est l'originalité de ces lieux ?

Ils tiennent tous à la singularité de cette thèse que le langage est condition des liens, et qu'il y a une "fonction" de la parole d'où le désir est à même. C'est ce dont ne veut rien savoir quiconque veut le Bien social (ou le lien social ?). La psychanalyse s'ordonne comme le lieu d'une reconnaissance qui fait obstacle à un certain rejet. Les lois, les uns sont construits pour situer la pratique analytique. [illegible] de la parole.

Toute forme sociale est fondée sur un rejet des lois de la parole.

Toute forme sociale est dans un principe articulé à une forclusion dont le réel de la "société" (mode de production, "désirs") fait la consistance.

Pourquoi ce rejet est-il inévitable ? Difficile à dire, si même c'est utile. Peut-être simplement parce que la parole est exceptionnelle. Par lui, qu'elle ne soit pas rejetée, c'est là la véritable énigme, c'est là la seule question.

Qu'est-ce donc que l'analyse produit à son commencement ?

Qu'est-ce donc qu'elle <u>invente de nouveau</u> ? Serait-ce les <u>lois de la parole</u> ?
Et si c'était là le renversement de perspective qu'il fallait introduire pour penser la psychanalyse ? Si l'invention des lois de la parole était sa nouveauté ? On objectera que la paternité existe fait lien sans elle. Lien d'elle.
-Fait lien, c'est peut-être déjà discutable. Mais de plus il existe bien d'autres formes du sujet de ces lois que celles de la paternité.

Partons de cette hypothèse que la psychanalyse <u>invente les lois de la parole en les découvrant</u>. Et que les lois de la parole sont dans l'exception : le contingent qui n'adviennent que par rencontre, et sans que rien ne permette qu'elles soient inscrites dans le réel, car si elles sont là nécessaires, ce n'est qu'en sens éthique : Rien ne fait qu'elles soient là de toujours.

En quoi pratiquement, (dans la <u>pratique</u> analytique), consiste donc cette invention ?

Il faut d'abord bien discerner le nœud fondamental ici impliqué : l'ics structuré comme un langage – le désirant – le transfert – la pulsion de mort. Les deux premiers termes sont sous-entendus, mais amènent le reste. Pour Sartre, le désir est un cas particulier de la rétention : manifestation d'un rapport intersubjectif. C'est ce qui fait la question profondément affectée de sa description du désir dans le rapport aux corps, comme lieu d'engloutissement de l'intersubjectif.

Ce que l'analyse commence en contraire par [illegible], c'est la <u>singularité du désirant</u>. Elle l'invente en inventant cette solution inconnue de la fonction phallique. Le phallus (et la castration ; comme on dit : la loi-et-les-Prophètes) est ce qui fonde un retournement dont ressort que le désir ne saurait être confondu avec la rétention.

C'est d'abord ce que le transfert a de <u>singulier</u>. Le concept de <u>singularité</u> renvoie toujours (chez Lacan) à un certain espace auquel l'ordre du désirant est <u>atopique</u>. La singularité, c'est, dans un certain espace (celui des individualités, ou si l'on veut, l'espace partes extra partes), la face spatialisée de ce qui n'a pas de lieu, ou de ce qui n'est pas définissable par le lieu : la lettre, l'objet (a). Le statut de l'objet (a) – ou de la lettre – est donc toujours

singulier. Manifestant dans un espace quelque chose qui n'est pas de cet espace, il y fait singularité : trou, ou zone de condensation de saisie de cet espace, désignant un quelque chose qui n'a pas de place, qui manque à sa place. La question difficile, ce n'est pas tellement d'expliquer cette singularité : c'est plutôt deux choses : 1 – d'expliquer pourquoi il est inévitable que l'objet (a) soit référé à un tel espace ? Ne pourrait-on pas envisager que l'objet (a) soit situé dans un "espace" de singularités pures, où de ce fait la connotation [?] de son statut serait éludée ? C'est en somme la solution de Deleuze. 2 – Corrélativement, d'où procède l'existence d'un tel espace partes extra partes ? Si la référence au Cogito cartésien ne doit pas être elliptique, il faudrait montrer comment le statut du sujet de l'ics implique nécessairement sa différence dans un "espace" qui lui est antinomique (celui de la déréalisation spatialisante de l'imaginaire), et comment même cet espace dérivé de la [?] est nécessairement produit comme corrélat de l'existence de l'ics. Ceci n'a pas encore été fait. On peut en esquisser la solution, si on se souvient que l'objet (a) manque au corps, et que de ce fait le "corps" (ni ça écrit) est cet espace où le singulier fait manque. Mais plus généralement, autre que l'alternance singularité/espace (spatialisation) est la modalité particulière d'une structure universelle qui anime toute la doctrine lacanienne : celle du nœud structural [principe du plaisir / jouissance ; répétition], ou encore [automaton / tuché]. Autrement dit, pourquoi cette structure doit-elle se diffuser en constituant la spatialité de l'espace, – et ses nœuds de singularités ?

Quoi qu'il en soit, et par métaphore, le transfert peut être situé comme atopique, comme singularité : il est manque à l'intersubjectif.

Mais ceci ne dit que sa "situation", et ne dit rien de sa raison interne. Quelle est donc celle-ci ?

Dans l'espace de l'intersubjectivité, le transfert est la production de ce qui n'a pas de lieu, le désirant. Celui-ci est soumis à la fondamentale atopie qui le fait manquer au calcul du Bien.

A l'espace de la situation où tout se calcule, échappe ce qui seulement apprendra à ne manquer au calcul, à la surprise d'une rencontre. Ce qui veut l'analysant, c'est la surprise. (C'est un problème fondamental) L'analysant vient dans l'analyse sans être surpris. Son acte est de relancer ce qui manque à son calcul. Ce manque à la rencontre est ce qui signifie l'avènement du désirant. Quelque chose ne est pas pris dans l'acte, qui y fait son nouveau, et qui le fait acte. C'est que, dans la demande de reconnaissance, fait avènement le désirant. La surprise c'est le désirant lui-même. Le sujet se surprend à désirer lui s'il ne le savait pas. Telle est la structure du transfert, de n'être dès lors rien de plus que le manque à la rencontre lui-même. Le transfert n'est pas une répétition. Il est la production de quelque chose de nouveau, dans son parcours même. Le parcours même du transfert est cette nouveauté : du désirant jamais vu. Sans doute ceci n'est-il vrai qu'en partie. Le désirant est à situer plutôt dans les effets de chute du transfert (dans les marques de l'amour). Mais ces effets de chute, c'est ce que seul le transfert produit. (Ne pas en développer ici la théorie.)

Or, ce qui est important à noter, c'est ce que les ouvrages de l'année passent ici diminuer, c'est que le désir est lié à la pulsion de mort. On imagine Eros antagoniste à la Mort. C'est l'imaginaire même de Freud, qui n'y aide presque jamais ; mais c'est une erreur. Le désir est appendu à la fonction de la seconde mort. Ce qui caractérise le désirant, c'est d'endosser la fonction de la seconde mort. Ce qui caractérise le désirant, c'est d'endosser comme séparation. Le désirant est singulier en ceci qu'il se soigne du désir de l'Autre, dont la cause est ce à quoi il s'identifie. Il fait lien ici au paradoxe fondamental du désir : le désirant n'advient qu'à se faisant la cause du désir de l'Autre, dont ainsi il se soigne, dans la seconde mort. En se faisant cette cause, la seconde mort, c'est le se-faire de cette conjonction. En se-faisant cette cause, le désirant laisse revenir sur lui la flèche de la pulsion, qu'il frappe et le mortifie, en beuvant de la ciguë. Il devient ce reste qui chute et dont l'Autre ne veut rien savoir, sinon qu'il en est retranché. Socrate, cause du désir d'Athènes tout entière. – Comment en attendrait-il autre chose que la mort ? Le désir n'est donc pas l'élation vivifiante du transfert. Mais il est dans cette élation de l'incertitude, ce que celle-ci porte d'une privation fondamentale.

la perte de vie que le sujet reçoit du désir de l'Autre, en tant qu'en lui il est lové de la parole, ~~[illegible]~~ perte dont l'Autre fait sa cause, cette perte dont le sujet est séparé ; – il s'en sépare en se-faisant cette perte. C'est en souscrivant au verdict de mort qu'emporte cette aliénation, et en se-faisant cette cause que le sujet se marque comme le désirant, dans la seconde mort : celle qu'il assume en la prenant sur soi, comme ce qu'il se soustrait à l'Autre en le soumettant à son verdict. En se soumettant au verdict de la mort dans le vœu de mort que dit l'amour, le sujet advient comme étranger, de toujours soustrait à toute mémoire, et en même temps immémorial, ~~[illegible]~~ voué à ne pas quitter la mémoire que l'Autre constitue. Il devient le mémorable lui-même, dans l'ablation de toute vie, soit en prolongeant et en reconnaissant ce que l'appel de l'Autre apportait de la mort en lui, en le lovant dans la parole.

Le désirant, c'est ce qui s'opère dans cette séparation. Le désirant est donc d'abord soustraction à l'amour dont le transfert fait la folle toujours nouvelle.

On voit qu'il existe un lien essentiel entre la pulsion de mort en tant que concept central du créationnisme, et le fait du désirant dans le transfert. Le désirant advient dans le transfert, en tant que celui-ci est le passage même à la place qu'indique la seconde mort : celle du rien en quoi le sujet consiste, dans le désir de l'Autre. Faudra-t-il dire que le transfert est la création dont le désirant se produit comme le vide ? Le désirant est la chose qui subsiste une et vide lorsque l'artifice du transfert a produit dans sa turbulence créationniste la Chose qui en fait le contour.

(Tout ceci à redévelopper.)

La singularité du transfert (~~[illegible]~~ se disputé) est due à plus précisément juste la description en acte et la production de l'atopie du sujet. ~~[illegible]~~ Le sujet comme pur lieu du vide indiqué par le désir de mort où il se constitue, se produit dans la singularité (le manque à la situation) du transfert. Le transfert est l'œuvre, l'artefact, l'artifice voué à produire cette atopie du désirant.

*

Questions diverses.

1- A quoi répond une interrogation sur le transfert ? A la question : comment opérer avec les désirs. Mais celle-ci, d'où procède-t-elle ? De ce que c'est qu'une éthique. Il y a diverses éthiques. Mais l'éthique de l'analyse procède de cette question : de quoi se répare-t-on ? L'éthique de l'analyse est l'éthique de la réparation. Il faut à partir de là montrer comment se noue la réparation et le désirant. Le désirant est d'abord ce qui manque au registre du Bien.

Il faut noter qu'il est paradoxal de poser cette question de l'opération avec les désirs. En effet, selon la [illegible], le désir est le désir : on ne peut rien avec. Telle est bien la position des [illegible]. Telle est aussi celle de Spinoza : le désir est cette puissance par soi, qui n'appelle aucune question, puisqu'il n'est que l'actualisation de la puissance. Dès lors, il est paradoxal de poser la question d'une éventuelle opération. Cette question ne peut naître que si l'on pose la séparation, i.e. le fait que le désirant est à côté de la pulsion de mort. On [illegible] que dans ces conditions, une telle question n'a de sens que relativement au seul discours analytique. Ailleurs, soit on le rejette (le désir est à réprimer), soit on prétend le libérer (ce qui revient au même : le désir devient le Bien, qui trouve dans les perversions [illegible] sa formule la plus comique). Or le désir est au lieu du malaise.

2- L'interrogation sur la Schwärmerei de Platon, l'indistinction du Bien au lieu de la Chose, est-on pensé qu'elle suffise à éliminer le fantasme de notre perspective ? Le fait qu'une telle opération se fasse à partir de l'incidence du négatif qui représente la Chose et la pulsion de mort, donne à penser que nous [illegible] et c'est bien l'objection de Deleuze / Derrida. Soit qu'on objecte que le [illegible] et [illegible] soit que l'on [illegible] fait que [illegible] l'[illegible] fantasmatique du Présent ; [illegible] le dans le négatif la ressource même du fantasme (ce à quoi ne se risque pas Derrida, bien trop idéaliste pour cela. Car c'est bien dans la négativité que la [illegible] trouve son abri, même s'il le [illegible]. En quoi Deleuze est plus radical)

C'est bien ce que nous indique le Gorgias, dit-il l'exposition du [illegible]

la mort de Socrate.

Mais y a-t-il lieu de renoncer à ce négatif dans ses formes les communes ? Ce n'est pas certain.

3 - Avec quoi opère l'analyste ? Ce qui a déjà souligné : c'est qu'il opère dans l'interprétation. Mais ceci est-il bien suffisant ? — Il est clair que la production de l'objet (a) dans la doctrine déplace cette question. Disons provisoirement ceci : si toute interprétation a la forme d'un : " ce n'est pas ça ; mais le logos que vous avez entendu " ; — il faut dire que l'analyste opère avec sa séparation. L'analyste opère en se soustrayant au désir de l'Autre. Ceci pour le [illegible] advenir pour l'analysant. C'est pourquoi la pulsion de mort se profile comme limite [illegible] de l'acte analytique : en tant que dans la séparation, l'analyste dit non, et renvoie ainsi l'analysant à cette place de la Chose où il est attendu, et à quoi l'analyste est attentif, pour autant que lui-même opère sa séparation. Mais est-ce là un acte ? Y a-t-il un acte de l'analyste ? Et cet acte est-il sa séparation ? Mais alors, qu'en est-il de ce qui se produit comme effet, et raison de cette séparation : l'avènement du désir de l'Autre ? En quoi l'opération d'une séparation est-elle reconnaissance et lumière d'un tel désir ? En quoi l'analyste y est-il intéressé dans son acte ?

4 - En tout cas, il est clair que la séparation est le rôle de l'analyste. C'est en quoi il doit se passer la Schwärmerei.

5 - En quoi Socrate est-il l'origine de plus long du transfert ? Qu'est-ce donc qu'un transfert dans ces conditions, s'il n'est pas achevé encore ?

6 - La place du corps dans l'analyse est ici beaucoup plus difficile à délimiter. Peut-on dire comme le fait J. O. que l'analyste offre son corps dans l'analyse ? Ceci est beau, mais ne va pas sans difficultés. D'un autre côté, on peut se satisfaire de dire que le corps y est peu fait de S. Ce qu'il faut, c'est expliquer la place du corps dans l'amour et la pulsion.

Et éclairer le fait que le statut de l'amour est encore plus paradoxal

dans l'analyse que dans la vie sociale.

Ceci nous mène bien près de ce que l'analyse a à produire : l'inexistence du rapport sexuel, dont la question est de savoir quelle mise en jeu du corps elle implique : certainement pas le corps à corps.

Notons qu'en somme, la question qui se pose dans l'analyse est, une fois de plus, non-spinoziste : elle n'est pas de savoir ce que peut un corps, mais plutôt ce qu'il ne peut pas : castration.

7 - Éthique de l'analyse, que Lacan réintroduit : dans un renversement de perspective sur le désir. (J'ai traité cela ailleurs). Dans la conception classique de l'analyse, et par Freud, il s'agit de se tenir quitte du désir : Tout cela n'est que du transfert. Au bout du compte, on sera quitte. Toute partie à partir du désir de l'Autre, c'est ici s'en tenir quitte.

Or la position lacanienne renverse cela : c'est parce qu'il y a le désir de l'Autre qu'on n'est pas quitte du désir, et que le chemin d'une analyse est avènement du désirant selon la seule voie de l'amour : pas de transfert sans transfert ; pas de pur amour ; pas de désir pur. Seulement la voie de la personne, sans autre détour possible. Et il s'agit de savoir comment l'analyste y est impliqué, si par ailleurs l'éthique de l'analyse n'est pas simple production de l'amour. Ceci implique donc d'éclairer le statut du désirant en tant que l'analyste d'abord y est intéressé. Sur quel mode ?

Séance du 23 Nov. 1960 [2].

Plan :

1 - l'analyse exclut-elle la beauté des corps ? - Sinon, registre de la [illegible].
- Ce qu'est le Banquet : selon l'ordre des discours. Irruption d'Alcibiade dans cet ordre.

*

2 - Description d'Alcibiade : l'entreprenant - subvertissant les lois de la cité - traître multiplié - toujours déçevant - séducteur en beauté.
- Socrate et A. : premier amour de Socrate.

- Irruption d'A. et son discours : choix des traducteurs.
- le Banquet : une apologie de Socrate ?
- le Banquet et l'analyse : irruption du transfert, présence de l'amour dans le discours.
- (Divers points : la mémoire ; le menteur, répond dignement à l'amour).

*

3 - Socrate ne sait rien, si ce n'est chose d'amour
- A quoi sert d'être savant en amour ? - sujet du Banquet.
- le presque rien à dire de Socrate.
- l'amour, n'est pas divin ; c'est moyen qui suffit à S..
- (le retard de S. ; ses aires).
- (le cercle éclairé).

*

4 - L'amour grec.
- L'amour grec est comme l'amour courtois, sublimation et non refoulement.
- Culture et société, leur antagonisme dans la possession et la mesure. La sublimation.
- Cependant, l'amour grec reste possession. Exclusion de tout altruisme.
- Alors, problème de la différence de place de cet amour : la qualité des objets.
- Place des femmes dans la Grèce : le crime. D'où la solution du refuge de l'amour [savant.
- L'amour homosexuel simplifie un aspect que l'amour des femmes laisse trop [complexe :

- Le problème crucial : depuis quelques temps, l'amour est désengagé de la beauté.
- 1 - Fonction tragique de la beauté : elle explique la place de l'amour pour Platon.
- 2 - Pour nous, l'amour est lyrique : ainsi le cinéma.
- l'amour est sentiment comique ; c'est donner ce qu'on n'a pas.
- l'amour homo permet de dégager ce qui est au masculin : amant, aimé ?

*

5 - L'amant, l'aimé : le sujet du désir ; et celui qui a quelque chose.
- Si ce quelque chose est ce ~~que~~ dont l'amant manque ? le désir d'autre chose.
- Ce qu'elle permet :
- la dialectique et l'interrogation.
- la bascule du désir dans sa rencontre avec l'objet inadéquat produit la signi- [fication de l'amour.

- Automatisme du transfert et amour : illusion et vérité ?

Deux remarques : à partir de maintenant et pour un certain nombre de séances, chacune d'elle commente un temps ou un moment du Banquet. Chacune porte donc un titre, celle-ci présente : Qui est Alcibiade — l'amant, l'aimé :

— Il y a une difficulté avec un tel séminaire : c'est de risquer en dire trop, trop tôt. Il faudra donc se restreindre à n'en pas trop dire.

*

1 - Pourquoi l'amour est-il un sentiment comique ? Parce qu'aimer, c'est vouloir être aimé. I.e. que tout amour désire dans sa racine les intérêts organisés ... Est-ce tout dire ? des mois, le mécanisme à partir duquel le sujet se veut désirable. Est-ce tout dire ? ce qu'il faut alors expliquer, c'est en quoi 1 - un tel mouvement est nécessaire.
2 - en quoi consiste là la comédie.

Qu'est-ce que la comédie, dont on oublie trop que le mot comique en vient ? — Tout comique est dévoilement. Posons ce principe. Dévoilement de quoi ? — Du phallus. En quoi le dévoilement du phallus provoque-t-il le rire ? Parce que le rire est le sentiment qui accueille la vie qui se rend..., et que c'est là ce qu'est le phallus. Le phallus est le S. [illegible], celui qui fait et c'est là ce qu'est le phallus. Il est le plus haut à illustrer que s'échappe, et toujours renaît de ses cendres. Si le phallus fait rire, le sujet toujours reste, et il est le principe de cette série. La vie est attachée à la fin. Il c'est parce qu'il est le principe du petit désirable. La vie est attachée à ce qu'elle a de plus ... et n'y a en elle aucun ..., ne même ce qu'elle ... C'est donc que le parlant se sent fait appendre à et déterminé par ce peu de chose. C'est donc que le S., et que le ... est déterminé sur le S., et que le ... de paroles ! C'est donc que la jouissance est ... sur la scène ! ... réel pour lui jamais ne ... sur la scène !

A vrai dire, si le dévoilement du Φ fait rire, c'est au contraire ... la nature du Φ est telle que on ... y bien penser parce qu'il est voilement. La nature du Φ est telle que on n'y bien penser parce qu'il est voilement, et qu'il n'est que le voile lui-même. Dévoilement même est un voilement, et qu'il n'est que le voile lui-même. Voile de quoi ? — De rien, ou plutôt de ce qui n'est pas nommable à la lettre, puisque c'est le réel sur quoi le signifiant jette le voile du symbolique, l'existence du S. propre à dissimuler ce qui est par delà toute angoisse. ... ce réel, qui pour lui se ... du sujet parlant lui a radicalement dissimulé ce réel, qui pour lui ne

peut plus dès lors "apparaître" que dans de brefs moments de faille ou de rupture sous les formes de l'angoisse, de l'humour, etc., qui encore en préservent l'accès. Est-ce dire alors que le Φ dissimule tout réel ? On n'ira pas jusque là mais c'est à développer ailleurs, qu'on peut le Φ [illegible] signe du réel, mais d'un "réel humain", d'un réel qui fait le trou dans le réel où le sujet trouve à se loger.

Ce qu'il faut retenir ici, c'est que la signification de la comédie est celle d'une participation à l'ordre du symbole en tant que toujours il [illegible] ou plutôt qu'elle s'en supporte. La [illegible] chose est que la vie en reste intacte, ou plutôt qu'elle s'en supporte. La [illegible] est l'ordre de l'homosexualité. Elle est l'ordre de ce même (qui [illegible] est dans l'ordre de l'homosexualité ... le même du "jamais réel", le même du semblable qui n'est pas le réel), le même du [illegible]. L'amour, est la structure subjective dans laquelle le sujet se [illegible]. l'amour, est la structure subjective dans laquelle le sujet participe à l'ordre de ce Même de l'homosexualité principale qui fait que le sujet participe à l'ordre de ce [illegible] qu'il [illegible].

C'est pourquoi l'amour est comique : non pas parce que ce narcissisme [illegible] du narcissisme. Mais plus profondément parce que ce narcissisme est de structure l'ordre du Même de l'homosexualité, et que de ce fait, il est peut-être inhérent à sa structure de toujours [illegible] dans se réalise un effet de [illegible] / [illegible]. Ce n'est pas le [illegible] démasquant de l'intention narcissique en cause dans l'amour qui fait rire, c'est que, par ce [illegible], le sujet amoureux se démontre participer à l'ordre du masque, et que celui-ci, en tant qu'il est par essence comique : il est le [illegible] du masque phallique, est par essence comique : il est le [illegible] de la scène.

Ce qui fait à [illegible] toujours les rebondissements de la scène.

Ceci pose un problème : n'y a-t-il pas d'amour tragique ? Ou plus exactement, quels sont les rapports de l'amour et de la [illegible] tragédie ?

Qu'est-ce que le tragique ? Faut-il aller jusqu'à soutenir que c'est le passage dans le réel ? C'est là un [illegible] aller trop loin. Ce qu'il faut dire, c'est qu'il n'y a de tragique que pour qui reste au bord du réel. I.e. que

l'ordre tragique ne s'affronte jamais que dans la beauté. Mais dès lors il apparaît que la lumière qui nous présente du réel reste en place aussi bien, même en ce point. Sans doute la femme, Antigone, qui fait le pas de la seconde mort, accomplit-elle ce passage, mais en somme, elle n'est jamais que le [illegible] de celui qui parle. Pour elle, il n'y a plus de tragique, car elle est la beauté, mais comment le saurait-elle ?

Le rapport de la tragédie et la comédie n'est donc pas un simple rapport d'exclusion mutuelle. Il faut dire que, si le symbolique a voilé le réel pour le parlant, le tragique est la beauté de la beauté(?), et de ce fait, la beauté de la comédie, en tant que la beauté est le dernier voile jeté sur ce réel, dont la comédie fait le déplacement [illegible].

D'où une conséquence pratique majeure, paradoxe analogue(?) par Hegel et Platon : le comique va plus loin que le tragique. Pourquoi cela ? Parce qu'il est à la fois odieux et impossible de prétendre au tragique, et que seul le rire, i.e. le dévoilement du réel, est à la hauteur de signifier l'ironie du réel. I.e. que, — c'est à ce dernier voile le [illegible] le tragique étant encore voile jeté sur le réel, — c'est le voilement le plus visible que l'on doit soumettre [illegible] pour mieux ce signifier le réel. Autrement dit, rien qui signale mieux l'absence de voile dernier que le voile lui-même : redoubler le voile, dit-on, le [illegible] c'est porter l'attention à côté, là où le dévoilement de [illegible] du redoublement. C'est pourquoi, la comédie a [illegible] voile signifie son échec. Le poète se doit de revendiquer le tragique que dans le rire, à l'individu, et il ne peut s'autoriser le tragique que pour un bref instant. C'est pourquoi la comédie succède au tragique : parce que seul le rire du voilement (dévoilement est à la mesure de signifier dignement la condition de non-sens de la jouissance, en tant que le réel la goutte, — et rien au-delà.

Ainsi, pour tout dire, la comédie est le seul signifiant adéquat du tragique. C'est pourquoi le tragique ne peut s'éclairer dignement que dans

la farce. C'est très précisément ce que fait Platon dans le Banquet. Osons-nous dire que : la comédie, c'est le registre de la beauté des corps, la tragédie, c'est celui de la beauté des âmes. Mais la beauté des âmes n'est pas reconnaissable directement, sinon dans <u>l'instant</u> tragique. Mais nous ne sommes pas toujours dans l'instant tragique... et c'est pourquoi, pour signifier au mieux le tragique, seul le voile hermétique de la comédie vaut mieux. Toute comédie déploie la dimension de l'hermétisme, qui consiste à signifier que ce sur quoi elle se ferme, est ce qui l'habite : [illegible] pas [illegible] la beauté même. La laideur de Socrate a une signification de comédie. C'est ce qui [illegible] à l'indécence [illegible], c'est que cette laideur de masque est destinée à signifier <u>[illegible]</u> la beauté des âmes. Mais alors, pourquoi la beauté des corps est-elle comique ? ~~[illegible]~~ Parce qu'elle présente comme présent ce qui est le partage du seulement dans le corps lui-même : le Φ. La beauté des corps, c'est la présentation de la présence du Φ. Mais justement, cette présence est ce qui fait rire, ne serait-ce que parce que on <u>sait</u> (par le <u>déplacement</u> comique) que précisément cette présence signifie une absence radicale : celle qui se désigne dans l'être-manque du désir (l'âme). La beauté des corps est la signification <u>comique</u> (lire au <u>déplacement</u> ironique) de la beauté des âmes, en tant que celle-ci ne se [illegible]. Ce que le Banquet signifie, autrement que à partir de la seconde mort. Mais il le signifie bien mieux que ce c'est le tragique, lui ou Phédon. Mais il le signifie bien mieux que [illegible] dialogues antérieurs.

La forme de la comédie est donc <u>la présence</u>. Toute présence est par elle-même comique. Mais de ce fait, elle renvoie au partage d'une <u>futilité</u> qui est même comique. Elle renvoie à la dimension de la <u>mascarade</u> la semence de ce comique. [illegible] <u>infinie</u>, de <u>l'artifice généralisé</u>. La philosophie de Derrida, qui se veut si profondément absente à l'ordre phallique, est et demeure la plus extraordinaire illustration de la <u>ressource phallique</u> en tant qu'elle est extraite du Même généralisé : C'est bien ce qui fait son défaut et son charme.

Cette philosophie ne charme que parce qu'elle use du charme lui-même. Le dévoilement philosophique, qu'elle ne peut amener sans se dégonfler, autre vérité soudain. Ainsi, le Banquet s'achève au Bordel. Il s'achève sur la Présence, celle d'Alcibiade, et du désirant dans sa dimension de comédie. Au moment même où Socrate va se rencontrer, la Présence fait irruption qui fait taire tout discours sur l'amour. Les autres significations de cette irruption de la Présence ont été développées ailleurs. Mais ici, il nous suffit de noter [illegible] sa portée de comédie. La Présence (d'Alcibiade ivre) est exclusion du tragique, parce qu'elle signifie le tragique, dans le déplacement. Tel est le rapport de l'amour. L'amour est tragique en ceci que précisément, il est lié du sujet où se signifie le réel, en tant que le tragique seul l'atteint. La signification vraie de tout amour est un tragique qui ne saurait [illegible] de façon.

L'exclusion du tragique par la Présence, dans le Banquet, est résolue. Le tragique ne peut se retrouver [illegible] que le tragique ne pendant qu'ailleurs. Le tragique ne peut se retrouver [illegible] lorsque tout s'achève sur un index-leve : celui d'Aristophane, dernière apparition du silence et de son index (le ϕ) avant que la Présence arrive. Mais sur quel silence s'érige cet dernier fois ne ferme rejaillir le rire. Mais qui pourrait cet index ? Et qui reste incrimé ? Qui pourra rien avoir, une fois de plus, index ? Et qui reste en remet ? Qui portera nos avis, une fois de plus, par l'amour la question ? La Présence, c'est le bruit de la Vie, sur quoi et par l'amour la question ? Puis la Présence revenue, on se relève, à quoi s'ouvrent l'amour et l'analyse. L'irruption du transfert dans pour les rejoindre, pour le temps du silence. L'irruption du transfert dans l'analyse, est ce bruit de la Présence par lequel les significations de l'amour, l'analyse, est ce bruit de la Présence par lequel les significations de l'amour, restera voilé à l'analysant. La destitution de ce transfert met-elle un terme à la présence ? Oui sans doute, mais renseignement l'avènement du désirant qui reste ici la signification de comédie de l'analyse. Ce qu'un tel avènement marque bien le résultat d'une analyse, il ne en marque pas la fin, mais seulement le rire dernier, sur lequel elle s'achève.

Dès lors, on entendra que le tragique de l'amour n'est pas l'inégalité de force. Et que si l'amour courtois met à l'infini l'amour, homosexuel pour signifier ce tragique. (On ne en dira plus, alors lui).

2 – Une hypothèse ici s'impose : si la signification de la comédie est l'inversion du Voilement phallique, – ne doit-on pas supposer que tout amour est homosexuel ? C'est bien ce vers quoi se dirige le Séminaire XX, mais il faut sans doute ici distinguer. Il y a dans tout amour ce qui le fait comique. Et cela est l'homosexuel. Dès lors inversement, si nous voulons isoler dans l'amour ce qui constitue la condition de son pouvoir, celui de l'amour homosexuel est éclairant.

Mais qu'est-ce donc que l'homosexuel ? C'est ce qui est Hétéro. Dans l'amour, il ne s'agit pas de sexe. I.e. que si d'une part le sexuel désigne dans le sujet le lieu d'un achoppement et d'une butée de réel, si d'autre part le phallus est le S(A) le plus fatal qui soit est celui du sexuel rendu impossible par l'effet du S(A), la condition de l'amour en tant qu'elle est le Voilement phallique est homo-sexuelle : elle est l'inversion qui très précisément dissimule le sexuel, et le travestit dans le phallus.

Or, pour autant que le réel (Hamm), est précisément par la mascarade de signifier de son Être la reine phallique, et que il s'en trouve … nous pouvons appeler homo-… prédestinée à la perversion homosexuelle, – nous pouvons appeler homosexuel ce qui se donne à nous dans l'amour de la condition phallique de l'amour. I.e. que dans l'amour, il s'agit du phallus en tant que présage du voilement, et d'une élision dans ce voilement, d'abord du réel du sexe en tant qu'impossible. (Notons que ce n'est encore pas assez dire).

Nous devons donc d'abord dire de l'amour deux choses : que c'est la [illegible] Nature, mais que la nature est aussi le Vrai. C'est très précisément le problème de la libido, ici référée au registre du narcissisme, sous les dehors de la fonction phallique. Il y a ici un problème extrêmement difficile que je ne veux traiter ici ; pour avoir échoué à la seconde ailleurs, et qui est de savoir si ce

registre de l'amour est bien littéralement la libido elle-même, et dans ses conditions, ne nous pouvons y inscrire la doctrine de la pulsion, comme constance ? Cf. "F.Q.S et Altération", témoignages de cet échec (provisoire).

1 – En quoi le registre de l'amour est-il le Neutre ? En ce que d'une part le sexuel en tant que tel est exclu / signifié par l'érection phallique ; d'autre part en tant que dès lors le sexuel n'advient que comme mascarade à partir de ce Sa du Moins-Un de la fonction phallique, pour l'homme comme pour les femmes ; enfin, et plus subtilement, parce que l'entrecroisement du champ du fantasme avec celui du trait unaire a pour conséquence une désintrication de la jouissance dans l'amour. De plus et plus radicalement, quelque chose d'Autre est ici signifié par le Moins-Un du phallus, qui est l'Hétéros dont les femmes font signe à partir de leur manque. C'est une question ici trop difficile, du moins si cet Hétéros n'est pas ce qui est le moins Neutre de tout, mais ce que le phallus manque au pas. (Voir plus loin).

2 – En quoi est-il le Vrai ? Il a été bien vu que ce métaphore, et pour autant que le phallus est le partage du Sa. C'est pour autant que quelque chose de réel est aboli dans la relation Sa où il devient matière de la métaphore du sujet, qui inversement cette métaphore "métaphorise" de sa matière. C'est ainsi que la femme cela même sans quoi elle porte sa marque. C'est ainsi que la femme appelée à tout "hommosexuelle", prend métaphore de l'homme dans l'identification à ce Plus-Un dont elle tente d'abord la jouissance de l'Hétéros, pour en avoir été de quelque façon rejetée à l'origine.

L'amour hommosexuel est donc le lieu où la question de ce que l'amour doit au phallus dans sa condition, peut s'élaborer adéquatement.

D'où la question qui ne manque pas de surgir :
Qu'en est-il de l'amour des femmes ? A l'objectif comme au subjectif ?
La question ici se complique beaucoup, et sur plusieurs registres.
D'abord sur un registre historique. "Depuis quelques temps, l'amour est

dérangeurs de la beauté." Quelle est la raison de ce clivage ? Il faut, pour
l'apprendre, interroger ce qu'est la beauté. La beauté est communément la voile jeté
dernier sur la chose, et c'est ce qui lui confère son éminence, d'être appendue
de cette chose. Mais ce qu'il faut bien voir aussi, c'est que elle est le registre de
l'effacement de la fente. La beauté efface la fente, et cet effacement est
sa condition. Toute beauté est donc en rapport de fondamental refus à l'endroit
de la fente. Et c'est pourquoi toute beauté est électivement beauté des corps.
Si la beauté est beauté des corps avant toute chose, et si la beauté des âmes n'est
non elle que seconde, et n'est signifiable à l'évidence que par cette première,
mais sur le mode d'un déplacement, et d'une incomplétude de ces
deux registres, c'est précisément parce que la beauté voile la fente. Or, la
fente n'est pas de l'ordre des corps. Ce qu'on appelle un corps, c'est le lieu d'un
désir, du désir de ce que la fente du sujet est absente au monde encore qu'elle
ne puisse se signifier que là. La fente subjective n'est pas du réel. Mais
précisément, le réel en tant que lieu du désir de la fente prend la figure du
corps, i.e. de l'objet propre à dissimuler la fente. Notons que, en raison des
retournements habituels dans cette Lacanienne systématique, la conséquence en est
d'une part que le corps est le lieu où se signifie le sujet (il n'y a de
jouissance que des corps, "ce qui est faux bien sûr"), et que de plus toute fente
est fente des corps : l'amour est en ce sens amour de la fente en tant que désir de la fente
signifiée au corps. La renonce de la jouissance en tant que propre à (…)
subjective, est d'y substituer un-corps (quelqu'il soit), comme registre de la jouissance et des refus de
la jouissance. Le corps est comme tel registre de la jouissance, qui prétend jouir d'un -
sujet. D'où Deleuze. D'où aussi la position virile, qui prétend jouir d'une
femme en son corps, la réduisant de ce fait à l'objet (a). L'objet (a) est
la traduction théorique du rapport analogue au corps de l'homme, en tant qu'il
fait avec le réel de la fente un corps détaché de l'(a). Mais il est tôt de faire
clair que ce n'est pas là qu'est sa jouissance, - et qu'une femme n'est pas

objet (a), sinon dans la mascarade.

Ainsi, le registre de la beauté c'est le refus de la fente du sujet. Telle est bien l'horizon du monde antique, ~~[illegible]~~ dans sa version grecque. Les Grecs, se sont profondément tenus à l'ordre de la beauté, i.e. à l'horizon d'une complétude du monde qui est dans son essence harmonieuse.

Lorsque le christianisme a introduit de nouveau, c'est la fente du sujet.

La cause du désengagement de la beauté et de l'amour, c'est cette irruption historique de la fente, en tant que par elle, le sujet est rejeté du monde, et que l'amour reste désormais d'être lié à la beauté. Peut-on dire que la Passion est belle ? Évidemment pas. — A la tragédie grecque, ~~[illegible]~~ s'oppose le drame chrétien. Il n'y a nulle beauté dans la Passion, à la différence de la mort de Socrate, partout latente dans le Banquet.

Naturellement, cette raison historique (que j'allègue) ne suffit pas.

Apparaît l'amour courtois. L'amour courtois, reconnu de platonisme dans le champ occidental, d'une part à partir de l'idéalisation chrétienne de l'amour, puis secondement à partir des retentissements du néo-platonisme, est bien l'exemple d'un amour qui se conjoint à la beauté. Et ce qui fait cela à l'amour

des femmes.

3 — Qu'en est-il de cet amour des femmes dans l'amour courtois ?

Qu'avons-nous à dire sur l'amour des femmes, en tant que peut-être il ne peut qu'être divergent de la beauté ? Quelles sont ici les aliénations majeures ?

Est-ce bien elle aussi, de

Que veut donc une femme dans l'amour ?

" s'adresser à elle-même par l'intermédiaire de la ... " ?

Posons quelques principes :

– Est lesbien – relève tout ce qui aime les femmes, quelque soit son sexe.

– Il faut distinguer la position des femmes dans l'amour de celle des hommes. Raison de ce clivage ? Elle ne vient évidemment pas de la "nature".

Elle vient de ce que hommes, femmes, se définissent comme tels à partir de la fonction phallique, dans la mascarade. Mais de ce fait et inversement,

pour autant que cette définition donne corps à différents éléments des rapports
cette fonction, il est qualifiable de les ~~ ~~ noms de donner pour noms à ces
versants ceux des identités de fiction qui en résultent. Il est donc clair que
ce n'est que pour autant que hommes, femmes, sont les noms propres de ces
versants, que l'on peut en user aussi à bon droit.

Quel est donc le clivage? Il gît précisément dans la métaphore du sujet,
de l'avoir ou non en quoi consiste la connotation phallique. Or, dans une telle
part, les femmes se définissent de ne pas avoir cette connotation. Qu'en
résulte-t-il pour leur Etre? Que, vouées à s'identifier "toute" au Φ, leur
Etre en apparaît d'autant plus rejeté. Mais ici il faut bien voir la raison de
ce rejet. On s'imagine que les femmes sont piégées dans le sexe. Mais ce
qui est au contraire frappant, n'est-ce pas au contraire à quel point elles ne le
sont pas? Ne voit-on pas quel artifice extraordinaire il y a à faire entrer
l'absence de marque féminine, au signe de la castration? Cet artifice est
lien mis partout démarcation? Mais ce qu'on ne voit alors pas, c'est que c'est pré-
cisément cet artifice qui fait toute leur ressource, et leur abri dans l'idéologie.
C'est que précisément, pour elles, la castration est un refuge contre l'absence
de la marque, et que c'est ce qui justifie pour elles des prérequis. Moyen-
nant quoi, mais seulement après-coup, elles font de cette castration plainte:
elles peuvent toujours courir, puisque cette plainte est l'effet même de la castra-
tion qui les situe comme sujets... Ainsi, la revendication faite par elles de ce
qu'elles seraient rejetées, se fait effectivement à partir de cela-même qui
leur évite le rejet : la castration qui les amène aux terres du logos. Mais
dès lors, et pour autant que dans la mascarade et là seulement, leur iden-
tification au Tout de la ~~ ~~ fonction Φ semble les exclure de leur Etre comme
partante, elle fait substitution entre ce Tout de semblant du sujet de leur
Etre. Mais il faut bien voir que ce n'est pas la fonction Φ dans le tout
qui les rejette : c'est elle qui au contraire les amène aux terres de la
parole, et fait seulement après-coup, surgir leur rejet, en montant sur

ses origines, ce n'est donc pas la fonction phallique qui les rejette de leur être, mais
c'est elle qui au contraire, leur permet de réitérer leur rejet comme originaire.
Le fait qu'elles l'attribuent à la fonction Φ est un effet de la castration, qu'ils
savent précisément du dit rejet. Seulement, celui-ci n'en reste pas moins
réel, puisque l'être reste rejeté, et il trouve sa métaphore inversée dans
l'arbitraire qui fait virer l'absence de marque à la marque, à sa retournement
la question : l'être ne serait-il pas le contingent de ce virement ? C'est
lier la question que ce virement lui-même métaphorise.

Mais alors, ce qu'une femme veut dans l'amour, c'est précisément
ce que lui retire dans le rejet de son être, à la métaphore duquel elle reste dans
la mascarade appendue. Le rejet de l'être des femmes, que signifie la relation
prédisposante à l'Autre maternel, c'est précisément ce dont elles demandent
dans l'amour, à être relevées. Quel en est le moyen ? — le signe de l'aimé comme-
tant l'inscription dans la fonction phallique, en tant que, dans ce signe,
elles trouvent la garantie qu'il y a de la parole, c. à. d. de la castration. Ce qu'
rappelle Un-homme. Un-homme, autrement dit le père, en tant qu'il
dit non au Tout-homme, assure une femme de l'existence de la parole.

Mais de ce faire et pour autant que dans le désir, reste constante la
dimension du désir de l'Autre, et que cette dimension se métaphorise dans
un Autre-corps, — une femme apparaît dépendre dans son désir de ce signe
de l'existence de la parole qu'elle trouve dans le corps de l'Autre, en tant
que ce signe est celui du Père. Dans ces conditions, nul n'est plus soumis à
la condition de l'Hétéros dans son désir, qu'une femme. La conséquence en
est que l'amour des femmes est hétéro-sexuel ; il exclut que pour elles,
l'Autre ne soit pas mis en jeu dans l'amour. Or, notons ce fait très important,
une telle exclusion porte sur deux registres contradictoires.

D'une part en effet, cet Hétéros de l'amour des femmes est ce en
quoi cet amour est étranger à la fonction phallique : ici, l'Hétéros est la

relation préœdipienne à la mère, tant tant que les structures ce qui du rejet de l'être ne se laisse pas inscrire dans la fonction phallique. Telle est une interprétation classique de l'Hystérie dans mes premiers travaux. – Mais de plus, il apparaît que ce sens de l'Hystérie se double d'un autre : c'est que cet autre versant est l'exigence féminine de trouver dans l'amour l'Autre en tant que restitution, i.e. assonance de la parole. Le versant de l'Hystérie, est l'exigence du Père comme nécessaire éloignement. Tel est exigence qu'il y est de la parole d'amour, pour celle qui précisément, s'y trouve étrangère par sa position dans la fonction phallique. Cette exigence de l'Autre de la parole, se croise selon un chiasme très paradoxal et déjà souvent relevé, avec l'autre sens de l'Hystérie, comme absence et rejet de l'être = hors de Φ, en ceci que, cette première exigence trouve sa consonance dans la seconde, tandis que la seconde approfondit le lit de la première par l'effet de marque qu'elle en reçoit, contrant ainsi ce que la fonction Φ comporte implicitement d'un effacement de la marque, dans la Totalisation qu'elle impose à ce qu'elle couvre (voile du Φ).

L'amour des femmes, et de ce fait au double génitif (ce n'explique pas ici l'implication qu'y trouve L'homme), est donc bien, et selon ce chiasme, amour de l'Hystérie.

On ne fera pas ici mieux plus ce que serait alors l'Homme de l'amour, car ce serait trop long. Qu'on se contente de relever ce que la fonction phallique implique dans sa structure d'un effet de Même voilant de la marque de l'Hystérie.

L'amour des femmes est donc l'amour qui ne se ferme pas, en marque par ses deux versants, il est appel à l'Autre. Or, ce qui spécifie la position de l'homme dans l'amour, c'est au contraire que cet amour de l'homme ne fait que se fermer sur soi. Tout rapport à l'amour, de l'homme, satisfait donc à la formule kierkegaardienne que le jeune homme s'y adresse à soi-même par l'intermédiaire de la mémoire. A quoi tient donc ceci ? – A la jouissance

phallique, en tant que le désir vers de l'Autre et des femmes d'abord, le soutient sur le versant de ce qu'il en *aurait jouissance*. Ou plus exactement, en tant qu'il a, et en deux sens, la *jouissance de l'avoir*. Cette jouissance de l'avoir, est la forme suprême du M'aimé, en tant que s'y laisse ignorer ce que précisément l'Être doit à la faute, et par conséquent à ce qui le signifie dans la jouissance : la castration. C'est ce qui prédispose l'homme à la jouissance : en tant que celle-ci est déni de cette faute du sujet, que la jouissance de l'avoir occulte. Dès lors tout amour de l'homme est amour de ce M'aimé, — et notons une fois de plus que c'est d'abord les femmes qui en sont responsables, puisque leur rapport au désir de l'Autre implique de leur part cette duplicité, puisque le signe ambigu qu'elle trouve dans le corps de l'Autre, donc l'homme, le signe ambigu où elles se signifient que là est bien la carence de la parole qui les enivre au Logos. Par une duplicité qui joue aussi chez les femmes, tandis que l'homme la fuit, l'*Être* de parole dans son signe à l'*avoir* du corps de l'Autre, l'homme se trouve placé dans la légalisation même de son désir sur un versant qui ne peut que lui laisser ignorer que ce que le désir de l'Autre vise dans son corps n'est précisément pas ce qu'il a, mais ce dont il manque, et que ce qu'il a ne fait que signifier. Il apparaît que c'est le désir des femmes qui est ici responsable avant tout du versant pervers de la jouissance sur lequel se légalise la jouissance de l'homme.

Ainsi, deux versants de l'amour : versant de l'*Hétéros*, versant de l'*Hommos*. C'est à quoi correspond dans le séminaire XX la tentative de distinguer le Même de l'amour de la rugosité, en tant que jouissance de castrat, ou bien encore, la tentation Millennium de penser la question de l'Amour comme forme exacte de la jouissance féminine. On ne discute pas cela ici.

Versant de l'amour qui ne se ferme pas, versant de l'amour qui ne

peut que se fermer.

Qu'est-ce donc que l'amour courtois ? C'est, de la part de l'homme, une tentative faite pour rejoindre la femme, en tant qu'elle est l'Autre même. Commençons par noter ce qu'il sait : que cette question de savoir s'il faut aimer est homosexuel, n'a de sens que pour l'homme. C'est bien en effet parce que se pose à lui la question cruciale de savoir comment faire pour <u>échapper</u> à l'horreur de l'avoir phallique, qu'il se voue à toutes sortes de entreprises pour y parvenir. Pour les femmes, cet Autre va par contre tellement de soi, que de le rejoindre ce n'est aucunement pas pour elle la question, puisque plutôt faisant-elles tout ce qui est en leur pouvoir pour y échapper, dans le recours à la parole.

L'amour courtois est, dans son point de départ, homosexuel, en ceci qu'il procède d'une tentative faite pour échapper à l'horreur de la fonction phallique. Il est, dans son essence, une <u>demande de privation</u> de l'homme. — Pourquoi cette demande ? Parce que ce n'est que moyennant cette privation que l'homme peut exister comme sujet : dans la castration. Or, une telle demande est justement ce qui ne va pas de soi, pour autant que l'homme ne peut échapper à cette jouissance de l'avoir phallique, — et voici dans la mesure même où la mère le castre de lui. C'est là le sens de l'opération de Kierkegaard à l'endroit de Régine, et c'est pourquoi la rupture qu'il en obtient est bien son <u>désir</u> : parce qu'en rejoignant sa demande, celle-ci le châtre, et lui permet ainsi d'exister comme sujet de la privation, dès lors voué à un amour impossible, où il n'en existe pas moins comme sujet. (Là encore, je ne développe pas l'exigence du Nom-du-Père dans l'avènement du sujet. A traiter ailleurs). En le châtrant d'elle, Régine le fait advenir au désir — [illegible], moyennant quoi il ne reste plus à K. qu'à reconnaître que le désir de Régine, était bien son désir à lui. Mais bien sûr, l'issue en plus.

Là encore, je ne vais pas développer comment les conditions historiques et

subjectives (place du maître féodal, fonction de l'interdit, idéalisme chrétien) contribuent à définir cette place de l'A.C.. C'est à développer ailleurs.

Mais nous posons ici nous pas au moins deux questions :

1 – Cette tentative faite pour [illegible] issir de l'Hommosis de l'amour, a-t-elle un simple échec ?

2 – Quoi qu'il en soit de son succès, en quoi intéresse-t-elle les femmes ?

Sur le premier point, il faut entendre que, si toute tentative faite à partir de l'Hommosis de l'amour procède du caprice – ce que [illegible] Lacan appelle la Bandoulière – il n'en reste pas moins qu'une séparation s'y opère bien effectivement, – celle qui se désigne dans la figure du tragique. Toute forme de l'amour courtois est affine au tragique en ceci, non pas seulement que à la place de la Chose est érigée cette figure d'une femme, (posée en effet à y convenir parce que son être doit au sujet la fonction noire du phallus), mais par ce qui surgit de l'impasse du sujet. La vocation d'anéantissement au regard de la cause en face de la seconde mort, de l'amour dans l'A.C. est très précisément ce en quoi celui-ci dépasse le fantasme et l'idéalisation de l'amour, – ou s'il invente, l'accomplit. Naturellement, encore y faut-il que ce passage s'opère dans le réel, et il ne s'opère que pour autant que le sujet de ce rêve vient lui-même à la place du réel ainsi indiqué. Ici, les figures de Kierkegaard, ou bien même de Socrate, sont ici exemplaires.

Quant à l'intérêt que les femmes peuvent y prendre, il est moins évident. Toutefois, si nous devons penser que pour elles, c'est la jouissance de l'Autre en tant que elle est après tout renonciation au versant phallique de la jouissance, qu'elles importe, il est certain que la demande ici faite par l'homme les cultivons assez pour qu'elles y trouvent, fût-ce [illegible] sous une forme idéalisée, cet effet de rupture du sujet par quoi elles peuvent obtenir d'Un-homme qu'il renonce à cette jouissance phallique. Bref, l'insistance mise en acte dans le semblant de l'interdit, du rapport sexuel, est le haut-lieu image qui retient de son

potentiel la nouvelle énergie propre à créer une autre culture, celle de l'amour de l'Autre, où l'Autre est ici requis et mis en jeu du lieu de la parole. Ceci est assez cher à une femme, pour qu'elle puisse y être intéressée.

Bref, bien loin que l'inexistence dite du rapport sexuel, soit de nature à interdire la jouissance, — il faut ici souligner ce que cette inexistence, fût-ce sous la forme de l'interdit, représente de fait de culture, en tant que seule la renonciation à une jouissance ~~xx~~ ouvre la voie à une autre jouissance, dont l'amour des femmes est la condition la plus sûre. Cette jouissance de l'Hétéros, est jouissance de l'interdit que l'inexistence dite accomplit. Ce n'est donc pas que un tel amour supplée et comble cette inexistence : au contraire, il l'exige pour pouvoir advenir. L'avènement de l'amour des femmes trouve précisément sa condition du dire de l'inexistence du r.s., en tant que ce dire est ce qui repousse la pétition à l'universel de la fonction phallique. Ce dire qui fait place à la faute, en tant que renonce de la parole, est ce que met en jeu une telle inexistence, et que l'amour courtois faisait advenir, par les moyens du semblant idéalisant.

— Il est clair que ce que représente l'a.c., c'est une tentative pour ingénier l'amour sur la beauté. Est-ce là la raison de son succès à rejoindre la Chose de l'Hétéros ? — C'est peut-être plutôt le contraire. C'est pas autant que l'a.c. joue la Chose dans son jeu, qu'il se connecte à la beauté, en tant que celle-ci est le dernier voile inévitable de la Chose. Car la beauté n'est peut-être pas un voile qui soit levable : on peut faire moins, mais il n'est pas sûr qu'on puisse faire mieux. On peut se tenir au Bien, mais peut-on faire mieux que le Beau ? Pour entrer dans la Chose, est-ce possible à quelque opération ? L'opération analytique par exemple ?

Il faut bien souligner la connotation négative de cette tentative : l'amour des femmes est par structure désengrené de la beauté. Il est donc clair qu'un tel engrenage ne peut être que d'essence hommosexuelle (au sens donc

de l'Homosexualité?) Pourquoi ce dérangement de structure? Parce que les femmes
sont l'Hétéros: S(Ⱥ). On a souligné plus haut ce que la beauté doit à un
effet de voile. Or, la position des femmes est précisément d'être étrangères à
l'effet de ravissement où celui-ci se soutient, ceci pour la raison que ce ravisse-
ment est pour elles ignorant en raison de leur ravissement originaire au
Φ, et que ce qui leur importe est précisément d'échapper à l'index de la beauté:
D'où par tous les moyens, la tentation d'y porter une faute quelconque. La
position des femmes est celle du sujet en tant que marqué d'un manque ini-
tiale, et qui leur rend la beauté en tant que ravissement insupportable.
Tout amour des femmes ne peut donc se situer primordialement que dans un tout
autre ordre, où la beauté n'est que souffrance d'une perte séparante de soi-
même.

Aussi le rapport possible à l'amour des femmes pour un homme n'est-il
pas celui-là, celui de l'a.c.: c'est la place du père, dans le couple.
La place de l'amour courtois est profondément hétérogène à celle de [illegible]
l'amour du père. L'amour du père exclut la beauté. Il y a entre ces deux
amours le même antagonisme qu'entre la peinture hollandaise et la
peinture italienne: ou la vérité — ou la beauté. Mais ces deux amours ne
peuvent se rencontrer, ils sont toujours disjoints. D'un côté, une peinture de
l'intériorité, essentiellement humaine, i.e. partageable; de l'autre,
la plus radicalement de l'extériorité et de l'absence du sujet.

En quoi l'a.c. touche-t-il pourtant au tragique, i.e. à la beauté,
en tant que dernier voile de la Chose? Comment se fait-il qu'il approche à
ce point de la Chose? — Précisément parce qu'il lui est le plus contradictoire.
On ne peut développer ici une théorie des appareils qui montrerait que le
plus contradictoire est ce qui joue au mieux sa contradiction, en un
certain sens. Mais notons que ce qui est consigné à l'endroit du
sujet n'est précisément pas l'amour du père. C'est au contraire l'a.c.,

dans sa conjonction à l'amour homosexuel. Mais plutôt que de développer de front ce thème, trop long, essayons de l'éclairer par son biais, en nous interrogeant sur :

4 – <u>Ce qu'est l'amour homosexuel dans son rapport à la Chose – en tant qu'il s'anime d'une fonction de l'interdit, qui est le socle de la beauté.</u>

Si donc l'amour des femmes ne peut que s'être désengagé – de la beauté ; en tant qu'inéluctable ravissement que les égare, – un tel engagement ne peut se faire que selon les voies de l'amour homosexuel. Est homosexuel tout amour qui procède de la beauté.

Mais ce qu'il faut alors ajouter, c'est que, pour autant qu'un tel amour homosexuel joue l'approche de la Chose, il est conséquent à la <u>[illegible]</u> dans la sublimation. L'amour homo est par excellence l'amour [illegible], pour autant que, se produisant sur "l'interdit d'amour" (das Liebesverbot Wagnérien), il sublime comme amour le lieu de la Chose comme étrangère à cet interdit – même. Tel est le <u>paradoxe</u> de l'amour homo, et tel est aussi ce en quoi il est au principe même de la culture, sous sa forme grecque, contrairement ou bien psychanalytique. Car l'analyse est lieu de la même [illegible]. Il faut ici de plus souligner cet <u>autre paradoxe</u>, que le [illegible], qui est le <u>fait</u> de <u>l'amour du père</u>, est dans son essence, le plus étranger à cet amour homo de l'horizon grec, et que c'est pourtant celui-ci qui permet <u>seul</u> d'en situer les <u>portants</u>... Tel est le double paradoxe de la sublimation culturelle, qu'on ne doit jamais oublier.

— Mais procédons d'ailleurs.

*

Comment se fait-il que la question <u>de l'identité d'être savant en amour</u> se trouve être posée dans un texte qui est la forme la plus pure de l'homoérotisme dans l'amour ? Cette question serait insoluble si l'événement de l'amour [illegible] contrairement ne nous montrait par son redoublement même de cette question, que peut-être la réponse consiste dans son renversement :

Toute question sur le savoir de l'amour est dans son essence fait de l'amour homosexuel.

Comment donc se noue le savoir de l'amour et son Unwissen ?

Partons de la position de Socrate en tant qu'elle nous en donne la clé. D'où procède en effet cette position de ne rien savoir, si ce n'est dans les choses de l'amour ? Est-il certain qu'il y ait là un savoir ? Deux points :

1 — La position socratique ne consiste pas tant dans un savoir que dans un : n'en rien vouloir savoir de quelque chose d'autre, ce qui se trouve faire la place de ce savoir de l'amour.

2 — Mais ceci même ne suffit pas, si l'on n'ajoute, que plus que d'un savoir de l'amour, ce serait plutôt d'une évacuation du savoir de l'amour qu'il s'agit chez Socrate. Pour tout dire, c'est bien dans la mesure où S. est, par un fait de structure, absolument ignorant en matière d'amour, — que le savoir de l'amour s'est évacué pour lui, vidé de toute substance, — que Socrate fait la place à une interrogation sur un tel savoir, et en [illegible] un sens nouveau, le retourne. Car ce que S. se trouve ainsi démontrer dans son acte, c'est qu'il n'y a pas de savoir de l'amour, ou, ce qui revient au même, qu'il n'y a pas d'autre savoir de l'amour qu'un certain effet de voile jeté sur une absence fondatrice, et que cette absence fondatrice est le lieu de l'ignorance du sujet, là encore en un double génitif. C'est bien cette ignorance qui fait le savoir de S. : qu'il ne sait rien, si ce n'est que l'amour est le bien élu de cette ignorance du sujet, et que par un renversement, on ne sait rien du sujet que pour autant qu'on se soumet [illegible] à cet effet de voile, ce qui s'appelle : le phallus, ou encore l'Unwissen du symbolique défigurant, déplaçant le sexuel (impossible / l'amour) lieu de condensation de l'ignorance d'un ne rien vouloir savoir qui surtout du sujet. D'où cette ignorance a un double sens : d'une part S. évacue en fait la question socratique, et ce en fait signe de ce lieu de vide. Tout autre savoir que celui propre à faire signe de ce lieu de vide tout savoir est par lui-même vain s'il n'est pas le signe de ce vide de l'amour ;

mais de plus, il n'est pas à exclure que cette ignorance de tout savoir ait cela même qui polarise cet effet de vide de la castration. C'est bien une ignorance absolue, implacable du sujet que S. met en jeu dans son questionnement, ignorance qui laisse et rejette ce même sujet dans le vide désolé d'un malheur. — Mais c'est ici qu'il ne faut pas faillir méthodiquement : S. est-il responsable de cet effet de vide ? C'est ici que N. tourne court, tout en récitant l'ancienne rejetée. C'est au contraire parce que S. n'est en rien responsable d'un tel effet, qu'il nous enseigne ce qu'est le sujet comme lieu d'ignorance, et en ce que la question ~~——~~ qu'est-ce que ? implique comme telle d'une ignorance absolue de ce qu'elle vise.

Quelle est donc la ressource de l'ignorance socratique ? Quel est son rapport à l'ordre du M'aime, de l'Honoris de l'amour ?

— On ne peut ici en dire trop sur la difficulté du lieu. On se contentera donc d'esquisser les problèmes.

Partons de ce paradoxe ici non justifié mais qui se pose comme un préliminaire de méthode, à porter partout : le symbolique ne fait jamais signe que de la faute. Mais il implique dans sa structure un effet de vide qui désigne ce par quoi l'être parlant est dérobé au réel, celui-ci n'étant plus que l'occasion de faire signe de la jouissance de cette faute du symbole. Or, un accroissement de discordance originaire que le symbole introduit dans le sujet, a pour conséquence de donner prééminence à cet effet de vide que nous pouvons désigner comme l'Honoris du symbole. Tel est le premier paradoxe à quoi nous mène l'abord du sujet. Mais le paradoxe se double d'un second plus important encore : cet effet de vide du symbolique, pour autant précisément qu'il retourne accroître le malaise de la refente du sujet en y étant le plus étranger, est d'autant plus adéquat à signifier ce lieu du malaise et de la faute.

Tel est le paradoxe central autour de quoi s'ordonne la position du sujet.

Quelle est la différence de position de l'hystérique et d'une femme, en tant que légalisée dans sa jouissance ? — Aucune, si ce n'est que l'hystérique,

par l'effet des origines, se trouve coupée de la jouissance de sa féminité. Mais
justement, c'est pour autant que la signification du désir lui ayant fait défaut
et qui elle se trouve précipitée à user comme aucune des effets de voile de la séduction, —
que de ce fait elle se trouve nous témoigner mieux qu'aucune femme que
le vrai lieu de son amour est cette féminité même comme lieu de la faute. Tel
le paradoxe qui anime toute structure subjective, et spécialement celle de l'hys-
térique, qui à vrai dire s'en définit même.

Ce paradoxe nous enseigne aussi ce qui fait le fond de l'amour analytique
de la fonction phallique : que cet Un du phallus, est l'Hommoïs, pivot de l'Ho-
moïs, est cela même qui fait signe à déguisement du voile du sujet, précisé-
ment parce qu'il y a le plus étrange.

Dès lors, qu'est-ce donc que l'amour savant ? C'est précisément ce
qui répond à l'absence de savoir de l'amour. L'amour savant, est ce savoir de
l'Hommoïs, réglé par la fonction Φ, et qui, usant des effets du voilement, approche
de cet enjeu qu'il n'y a pas de savoir de l'amour, ou plutôt qu'il n'y a pas de
savoir du sexuel, parce que le sexuel s'est imposé originairement sur les effets
par S(A). Au lieu du sexuel "couleur de voile" viennent se substituer et faire
lien le savoir de la fonction phallique, dans l'amour-savant : c. à d. dans
le savoir qui est celui d'un Hossexe qui se soutient pourtant [illegible] que
d'être approché indéfiniment de l'effacé du sexuel.

Toute question sur l'amour ramène à l'amour savant, pour la raison que
la question de l'amour est celle qui naît de l'inexistence de l'inscription
sexuelle, mais de ce fait, elle est question jouée à partir du savoir de l'Homo-
sexualité [?], en tant que ce savoir vient, au lieu du sexuel, substitution
du phallus, la jouissance du Voile, la jouissance du symbolique dans son autonomie.
C'est pourquoi toute forme de l'amour savant est d'une part hommosexuelle :
elle n'est que la mise en jeu du savoir sur l'impossible du sexuel : elle
la mise en jeu de l'amour en tant que procédant de l'Un du phallus.

Mais ceci explique de plus pourquoi l'amour homosexuel est un fait de culture par lui-même. C'est que cette jouissance de l'Illusion du symbole est la jouissance proprement humaine, en tant que l'être parlant se définit de jouir du S. – Mais précisons mieux : si la loi que l'accroissement du discours nous ramène au discours (paradoxe au plus haut) est vraie, et si ce qu'on appelle culture ne consiste jamais en rien d'autre que dans ce travail de la parole en tant qu'elle est l'infini déplacement d'un sujet dans la question S(A) dès il tente d'advenir à l'être de soi-même et de son réel, s'il en est, aussi, toute mise en jeu de l'Illusion de l'amour savant est travail de cette union, c'est là l'essence de la culture dans ce qu'elle a de plus forte dans la parole : c'est le plus haut et de moins ignorant à l'endroit du fait du parlant, puisqu'elle est dans cet amour, le travail de parole par quoi l'être parlant jouit et souffre de sa parole. Parler d'amour, est chez la forme suprême de l'amour savant de sa parole. Parler d'amour, est chez la forme suprême de l'amour savant de ce de cette parole est le plus haut fait de culture, la plus pure approche de ce fait de l'être parlant en tant que divisé par le S(A) dans son être. Telle est bien la essence de l'amour courtois, et tel est bien ce à quoi il convient d'en venir dans le discours analytique. Le discours analytique en tant que parler d'amour, de l'impossible et de la fonction le définit, à la reconnaissance double du sexuel impossible et de la fonction de l'Illusion du phallus, – le discours analytique est bien le plus haut fait de culture : celui qui se définit du Bien-dire comme essence de l'homme, de culture : celui qui se définit du Bien-dire comme essence de l'homme,

Il faudrait ici résoudre un certain nombre de problèmes :

– celui de l'ignorance socratique, plus haut cette sagesse et lumière. Pourquoi cette ignorance se nomme telle à un moyen, qu'on ne répondra plus loin. Comment la question comme telle d'une méthode qui est celle de la dialectique? Comment la question comme telle s'entend-t-elle à l'impasse du sexuel en tant que jouée dans l'Illusion du signifiant Φ? Bref, pourquoi tout amour en tant qu'homosexuel procède-t-il par une dialectique de l'amour?

– Pourquoi est-ce l'hystérique qui nous donne le départ d'une telle

dialectique ? C'est bien précisément parce que par elle, le discours de sa jouissance s'est accru d'une manière telle que l'Hommosexuel du phallus lui est devenu l'instrument principal de son dire, et que elle se trouve aussi dans le symptôme introduite à la jouissance de dire en tant que fait de culture.

— Pourquoi dans ces conditions la jouissance de l'Hommosexuel consiste-t-elle à faire cercle, le cercle idéalisé ? Il faudrait ici montrer comment se recoupent d'une manière fort complexe l'idéalisation de la jouissance qui résulte de la mise en jeu des Bien-dire comme jouissance du symbole et cette mise en jeu de la faute que représente le discours accru du symptôme dans l'Hommosexuel. Ici, la fonction phallique toujours se noue à la question de l'exception en tant que le sujet toujours est un fait d'exception : le sujet est cet impossible qui ne survient que dans le temps d'un surplus des affaires de la praxis pour autant que, dans cet instant, il revient au ras de sa jouissance la plus vraie : celle du signifiant qui le fait être parlant. La fonction de la sublimation se noue donc — non sans pollutions graves à celle de l'idéalisation : le fait de faire-cercle de l'amour revient, après tout, à n'est rien de ressemant quant au reste ... Se nouent donc : ce que l'Hommosexuel permet de dire du Cache ; en tant qu'il est l'exception — l'idéalisation à la jouissance du Bien dire dans la sublimation comme manifestation de la faute. Taisons le reste, qui ne reste qu'à lire.

5 — Sur l'amant et l'aimé. Il n'est plus nécessaire ici de développer en quoi ces deux fonctions ne peuvent se dire qu'en mentant, mieux qu'une part si elles visent au vrai : c'est là l'effet du mixte, et pourquoi de ce fait elles visent au vrai : c'est là l'effet du procédé de l'Hommosexuel condition hommosexuel de l'amour, en tant qu'il procède de l'Hommosexuel du phallus.

Questions rien plaisant.

— Grâce à Deleuze, nous savons aujourd'hui que de définir le désirant à partir du manque implique une chaîne de raisons qui s'y ordonnent. Quelle est

cette absence ? Celle du platonisme. Il est donc clair qu'ici, si l'on rejette la solution platonicienne du Bien, l'essentiel se rapporte : à partir du manque, s'introduit dans la série du négatif, le désir est négativité : Il se définit à partir de quelque chose qui est un manque inaugural, lequel ne peut trouver sa cause que dans une raison elle-même négative : structure d'extramination de la libido en tant que grandeur négative.

Cette absence de raison de l'amour dans le manque, est à développer.

- L'amour est-il amour de la faute, ou bien est-il homosexuel ? La question est à déplacer. Le désir est bien lié au manque comme à sa cause. Mais attention ! C'est l'amour qui est amour de la faute ; le désir lui, est essentiellement lié à un effet d'au-delà : il s'arrête devant la merveille que l'aimé est censé recéler. L'amour n'est homosexuel qu'à proportion de ce qu'il doit à l'horreur du phallus. Mais par delà, c'est ce qui en sortira, et touche à l'Autre, Seulement, il le fait de deux manières différentes : selon l'amour et selon l'énamoration. Ce n'est que dans cette homosexualité qu'il est un sentiment

[illegible]ique.

- Position des termes du couple amant / aimé :

1 - L'amant est le sujet du manque.

2 - L'aimé est le seul à avoir qqch..

3 - Ce que l'aimé a, est-ce ~~[illegible]~~ qui manque à l'amant ?

4 - Ce devant quoi le désir s'arrête, est-ce cela le manque du désir ? - Non pas. car c'est précisément ce qui fait surgir le désir d'Autre chose à partir des effets du langage.

5 - Bref, l'aimé n'est pas la cause du désir, puisque celle-ci est ailleurs.

6 - De cette conjonction du désir avec un objet inadéquat se produit un retournement : la "signification" de l'amour.

Quel sens y a-t-il à définir l'amant en termes de manque. - En quoi le manque de quelque manière est-il suffisant à constituer le désirant. - Que signifie de supposer que l'aimé a quelque chose si nous devons ajouter aussitôt après que ce n'est précisément pas la cause du désir ? Dès lors quelle compétence ? Nécessaire

pas commun après tout avec expérience dans l'analyse, jusqu'à supposer que c'est précisément parce que, ce qqch., l'aimé n'en lâche pas qu'il faut être aimé".
C'est bien l'expérience du désir des femmes. En sorte que ce que l'aimé a, n'a de poids qu'en tant précisément de ce qu'il en est séparé. – Que signifie de situer l'amant par rapport à l'aimé. Pourquoi le désir est-il contraint de situer l'amant par rapport à l'aimé. Pourquoi le désir d'une femme par l'autre de l'aimé pour se soutenir ? – Pourquoi l'indiquation de nommer il alors comme désir d'autre chose ? – Pourquoi l'indiquation de l'objet aimé. traite la substitution du désirant à cette place sous la forme du vouloir être aimé ? Cette solution au problème de l'amour, que la femme dit "la plus simple", ne l'est nullement pas : en quoi le désir de Ovide l'amant – tel, dans l'amour qui le lie à sa femme, à désirer des enfants, sait-il à se situer au point d'où il aurait voulu être aimé ? Comment accepte-t-il être dit le plus simple ? – Pourquoi le désir est-il un fait déterminant du langage dans un effet de sujet ?

6 – Du transfert. Est-il légitime de dire que le transfert est un automaton ? On peut lorsqu'on voit qu'en ce sens qu'aime parfaitement au vouloir être aimé". On peut précisément, le désirant en vient à la boucle de la substitution à l'aimé ; Mais en est-il un automaton ? La question du transfert s'articule donc en deux points : 1 – Pourquoi de parler (de l'amour) implique-t-il le surgissement du désirant dans l'amour. 2 – Pourquoi précisément cette présence du désirant s'opère telle à partir du retournement de l'amour ?
Mais le caractère inconditionnel d'un tel double effet nous oblige-t-il à parler d'automatisme ? – Ce n'est pas ce en quoi s'oriente le Sém. I. dans l'opposé de ce que le transfert précisément ne répète pas, mais est. Et de même, c'est contradictoire avec ce que je traite d'amour, du transfert comme création du nouveau. La répétition produit du nouveau. Et qui plus est, le transfert n'est pas une répétition, puisqu'il implique acte. Comment alors répondre la nécessité de cette double boucle plus haut posée ? En quel sens, sinon au sens du comique, peut-on parler de répétition et d'automatisme ?

7 - <u>Sur l'irruption du transfert</u>. Pourquoi tout discours sur l'amour aboutit-il
à la subversion du discours par le désirant ? - Aux dires, ceci n'est vrai
que de l'expérience analytique. Bref, ceci nous désigne une cassure imposée
au discours sur l'amour, que la science 3 désigne comme "fait de topologie."
Quelle est donc la structure qui explique cette sorte d'alternative dissymétrique
dans le discours <u>de</u> l'amour ? Pourquoi n'y a-t-il pas de discours délivré sur
l'amour ? Car enfin le transfert, c'en est bien le caractère le plus constamment
analytique, est une forme <u>d'ignorance</u> : dans l'amour, l'amant ne <u>veut plus</u>
<u>rien savoir</u> si ce n'est de son amour. Quel est le sens de cette ignorance, qui
[illegible] ? L'analyse est-elle un discours
fait de l'amour folie, par analogie au rêve ? Ou au contraire, fait-elle
éclairer sur l'amour, une lucidité de l'ignorance ? Il est clair que cette dernière solution n'est pas acceptable.
du transfert sa fin ? - Il est clair que la pratique analytique est opération du <u>désirant</u>.
- Mais si alors on dit que la pratique analytique [illegible] hors des [illegible] de l'amour.
Il faut donc supposer que celui-ci peut exister hors des [illegible] qui ne serait pas ignorance, en particulier.
Et dès lors qu'il y aurait un désir qui ne serait pas ignorance, cela existe-t-il ?
dans la substitution du transfert. Cela existe-t-il ?
8 - En fin que signifie l'irruption du transfert ? Est-elle <u>l'événement de la</u>
<u>présence</u> ? Mais qu'est-ce que la présence ? Est-elle la réalisation de quelque
chose, ou au contraire, ce quelque chose qui vient à la place de <u>ce qui ne peut</u>
<u>se réaliser</u>, et n'a aucun avènement ? N'est-ce pas plutôt cette dernière ligne
qui est à suivre ? Il y a quelque chose qui ne saurait advenir. La présence
(cf <u>index conceptuel</u>) est ce qui vient à la place de ce défaut "mémoriel."

9 - <u>Enfin, points divers à développer</u> :
- L'atopie de Socrate se conjugue assurément à celle d'Alcibiade, et il faut
savoir pourquoi celui qui est ici le Maître le plus haut se fait l'aimé de
Socrate. Notons bien en effet que c'est ici Socrate l'amant, comme nous en distingue
la science 3. Ce n'est pas parce qu'Alcibiade fait <u>tant de bruit</u> qu'il est
amant. Être amant n'est pas faire le bruit de la présence, mais être sujet
[du manque.

– Si l'amour est un sentiment comique, c'est précisément parce qu'on y donne ce qu'on n'a pas : autrement dit qu'on veut y être aimé (Commencer à développer). Il faut pour le saisir se référer à la signification de la castration en tant qu'elle est l'effet du détournement-voilant. C'est à partir de ce sentiment qui résulte de la levée du voile que prend sa portée le négatif ici présent.

– L'antagonisme entre culture et société est accentué comme il convient. Il est très clair que tout fait de culture est profondément asocial. C'est bien ce qui fait la résonance de l'alternative dégagée par Sartre à propos de l'art socialiste. Un art socialiste ne saurait être un art social. Ce ne saurait être rien par rencontre, donc par hasard. Si tout fait social est fondé sur une forclusion, comme on l'a établie dans Sém. VII (Cf. commentaire), si pour tout dire la société ne vit que du rejet des lois de la parole, – le fait de culture (dont on a ici donné la structure) est éminemment ce qui n'y est en rien compatible, pour autant que tente de s'y opérer un effet de sujet, un événement des lois de la parole, dans la contingence absolue d'une opération gratuite, la société se réduit au régime de l'action, et de la praxis (au sens courant). Le refus marqué de la sorte, portant sur l'objection faite à l'acte de parole, ne fait que projeter le rejet constituant du fait social comme tel. – C'est assurément à quoi s'oppose le discours analytique, d'où dire – que la parole est acte ; et que l'acte est d'abord acte de parole, – qu'il n'y a d'acte que pour autant que le sujet de l'action à l'endroit du sujet se trouve lié. (Ce que les institutionnels en matière de psychiatrie ne veulent à leur tour pas reconnaître, tant est grand leur amour de l'institution ...

Séance du 30 Nov. 1960 - Discours de Phèdre.

1 - L'amant, l'aimé, dimension de l'articulation de l'amour.
- Ce qu'on a manqué dans le [illegible], de l'[illegible] soumis au fantasme. L'être approché par [illegible]
[Le désir est l'[illegible] [illegible].

- L'amour n'est pas le respect du semblable.

*

2 - Si l'analyste a rapport à l'être du patient. - La merveille.
{ - L'analysant ne sait pas ce qu'il a : début d'analyse.
- Paradoxe de la fin de l'analyse : manque de la [illegible].
- L'entre-deux : l'[illegible], [illegible] des termes de l'action analytique.
- Analogie de ceci avec le départ de l'amour.
- L'amant ne sait ce qui lui manque, l'aimé ne sait pas ce qu'il a de caché ;
- Ce qui manque à l'un n'est pas ce que l'autre cache : discord de l'amour.
- La métaphore de l'amour, en au-delà du discord. L'amant y vient à la place de l'aimé ;

*

3 - Discours de Phèdre : Préalables. (Remarques sur le Banquet - texte - alignement du début -).
- Phèdre, père du sujet - place d'Aristophane dans le texte - [illegible] des règles par Alcibiade.
- Une topologie qui empêche de dire des choses qui se trouvent sur l'amour.
- Pour Phèdre, l'amour est un Dieu.
- Les Dieux, c'est du réel. Le Christianisme, de même la Philosophie, les éliminent en
[formant le Logos.
- Ainsi Socrate, dans ses exigences de l'épistémè, opposé à la doxa. Ce qui [illegible]
[S. est [illegible].
- Raison de ce choix, pour que s'en produise le Schwärmerei de Platon ?

*

4 - Contenu du discours : 1 - Parler d'amour, c'est théologie pour Phèdre.
2 - L'amour, lien entre qui tout effort humain se brise.
3 - " , principe du dernier sacrifice : l'entre-deux morts, la tragédie.
4 - La substitution de l'être à l'être dans la mort : Alceste.
5 - Achille, "celui qui suit" Patrocle dans la mort. Le choix de la version a
[même valeur que cette substitution.
6 - Le plus haut sacrifice : quand l'aimé prend la place de l'amant.
7 - L'amant est l'actif ; aimé, c'est la femme qui l'est. L'aimé est le fort.
8 - Il faut dissocier l'actif et le fort ; leur identification est ici dénoncée.

Ce qui fait le coup est ici la dimension du thème actif/passif.

- Celui qui manque, est l'actif. Or, c'est bien la femme qui se trouve dans le couple, être sujet du manque, c'est donc elle qui y est active.

Telle est la nouveauté, qui se trouve formalisée à l'identification reçue de l'actif et du fort, c'est à dire l'identification à l'existence que le mâle est actif.

- C'est là une illusion, que le dit mâle se trouve bien sûr fort heureux de propager, et ce qu'il croit être un avantage. En ce cas, il apparaît que l'analyse se définit d'aller à l'encontre du discours de la réalité.

Là encore, le clivage de l'acte et de l'action s'impose. L'action n'est pas l'acte. Or, l'actif est la forme de l'acte, et non de l'action.

Ce qu'Aristote avait bien vu, c'est que la forme suprême de l'actif est l'immobile. L'actif, est celui qui meut sans être mû. Bien sûr, nous devons ici nous opposer à lui. L'immobile n'est pas l'aimé ; mais l'amant, celui qui sort de soi en mobilité. De plus, si l'acte est immobile, ce n'est pas à raison de sa perfection, mais au contraire de sa béance. C'est dans la mesure où le sujet est la béance même qui appelle sans remède pareille autre que le Désir de l'amant (position mystique), qu'il est l'actif : celui qui retourne l'appel de l'amour.

Si l'homme (le mâle) s'imagine actif, c'est parce que la régularisation du désirant, en tant qu'il n'est pas sans l'avoir, implique pour lui qu'il joue le fort dans la métaphore du sexuel. Il en résulte que, par l'effet de la méconnaissance qui le conditionne à cette parade, il s'imagine que l'amant est le fort, et s'oublie lui, comme amant, i.e. comme actif.

De ce fait et conditionnement, toujours dans la parade, la femme est aimée, elle est l'aimée. Lui dans la mesure où il la prend pour ce qu'elle paraît : le Φ qu'elle n'a pas, et qui la fait aimante. Or, il est de la parade que ce qu'elle n'a pas soit ce qu'elle paraît, afin d'en obtenir

de l'Autre (l'homme) l'aveu de son inscription (à elle) dans la fonction Φ, ce qu'elle obtient en se faisant l'aimé de la parole : le Φ dont l'homme est désirant (ce qu'il ignore, puisqu'il croit désirer la femme, alors qu'il désire le Φ).

Mais ce que l'homme ne sait pas, et ce qui fait le secret de sa démarche, c'est que ce qu'il aime en elle, c'est son manque. Car ce manque, c'est ce qui elle, la fait amant. Et ce dont il s'énamoure, c'est de cet amant. Elle est le prestige de l'amant, "elle en a", c'est-à-dire, de ce qu'elle n'a pas. La femme en tant que ce que l'amant aime, c'est précisément l'amant. La femme est ici le battement, la béance, qui appelle à l'identification de l'amour.

Ce qu'on aime dans l'aimé, c'est l'amant qui s'y cache.

Mais, fait important, on l'aime comme être-aimé, on veut être aimé de lui, et c'est ce qui constitue l'impasse de l'amour, dans la [illegible] relations de l'amant à l'aimé ; c'est de cette impasse que résulte le couple "hétérosexuel" :

Parce que l'homme veut être aimé, il en vient à ignorer qu'il n'est que le fort, et pas l'actif. Il en vient à ignorer l'amant en lui, et il se fait le terme fort, pour obtenir de la femme qu'elle soit l'amant qui satisfera à ce contraire.

Il est clair que l'analyse rend le chemin inverse, puisqu'elle dégage l'amant de l'aimé, et qu'elle y ramène l'aimé du transfert.

Le second point important à relever dans les rapports de l'amant à l'aimé est donc ceci : que ce qui est aimé dans l'aimé, c'est l'amant. Ce que l'aimé a, et qu'il ne sait pas, ce qu'il cache, c'est l'amant en lui. Cette chose simple est le secret de l'amour. Mais l'amant aime l'amant. Attention ! Non pas au sens où l'amant voudrait être aimé : c'est au contraire dans la mesure où il désire aimer, [illegible] qu'il aime l'amant dans l'aimé.

— Il ne faut donc pas identifier l'activité pulsionnelle et l'action. L'activité pulsionnelle est le départ de ce qui fait acte dans la rencontre. Le départ de l'acte, c'est le battement de la libido montée sur le bord pulsionnel, ce n'est là rien d'autre que la forme limite de l'amant.

— Quelle nécessité y a-t-il de ~~[illegible]~~ lier à l'action? L'action, c'est l'organe du mutilant, rien de plus. La question se pose de savoir dans quelle mesure elle est nécessaire à l'amour. La position mystique et son exemplarité, qui nous indique que c'est dans l'impouvoir absolu que l'amant trouve sa justification.

*

2 L'amant ne sait pas ce qui lui manque; l'aimé ne sait pas ce qu'il a.

Quelle est la place de cette ignorance dans l'amour? Est-elle ou non la condition pour qu'il y ait du désirant? Mais alors quoi de l'aimé? Et pourquoi y a-t-il de l'ignorance?

— Ce qui semble donc sûr, c'est que l'ignorance est la condition de la métaphore de l'amour. Le recours à la place de l'aimé de l'amant, semble tenir à ce qu'il ignore. Mais pourquoi? — A la différence de ceci, si l'analyse peut destituer le vouloir être aimé de l'analysant, c'est précisément parce que, comme lieu de l'ignorance, elle le laisse en fin de parcours dans le manque de la castration.

— Proposons-nous alors que : l'amour est ignorance. Mais faudra-t-il ou non le soutenir du désirant?

— Pourquoi l'amant veut-il être aimé? Qu'est-ce qui dans le désir, est une impasse telle que seule cette solution s'offre à lui? Et à quoi satisfait-elle?

— Ne doit-on pas supposer que c'est l'ignorance qui est la condition de cette solution? — Si l'amant savait ce que l'aimé recèle, voudrait-il en être aimé? Mais est-ce bien de l'aimé qu'il veut être aimé?

Questions insolubles et opaques sur lesquelles on bute ici...

D'autre part, si ce que l'aimé recèle n'est précisément pas ce que l'amant désire, pourquoi l'aimé est-il aimé? Que cache-t-il même?

*

3 – <u>Sur le transfert et l'amour.</u> Si l'analyse dans son parcours, mène l'analysant là où qu'il ne savait pas <u>ce qu'il a</u>, à la lettre du manque de la castration, si c'est là le parcours d'une analyse et celui du transfert, – alors il faut noter que <u>l'analogie</u> avec l'amour est tout à fait factice, puisque celui-ci suit un chemin exactement <u>inverse</u> : qui mène l'amant à se substituer à l'aimé. Dès lors, il faudrait soigneusement distinguer le transfert et l'amour. Tous deux sans doute impliquent le désirant, mais dans un mouvement absolument contradictoire. Là où l'amour produit l'ignorance du vouloir être aimé, le transfert opère la levée de cette ignorance dans le dégagement de la place de l'amant de tout retour de cette sorte.

Doit-on alors abandonner toute analogie entre ces deux parcours, si d'autre part il est clair que le transfert implique bien la passion de vouloir être aimé ?

Une première solution consisterait à distinguer le transfert et son analyse. Ce n'est pas parce que le transfert a lieu pendant l'analyse qu'il est l'analyse : il y faut un acte de plus : celui qui opère la séparation dont l'effet de l'amour chute, laissant à sa place le désirant. Cette solution est en son

non nécessaire.

Mais on peut dire autrement : ce qui est analogue à ces deux parcours, c'est que tous deux procèdent d'un chemin qui mène de <u>l'ignorance</u> au <u>manque</u> du désirant. Est-ce cependant un chemin ? C'est plutôt une structure. Il se pose ainsi que le désirant est en tout cas afférent à une ignorance du sujet (double génitif) dans la passion, et que le désirant est <u>le reste</u> de cette passion en tant que son office est de voiler le manque. Les parcours du transfert et de l'amour ne diffèrent donc pas seulement par leur <u>cause</u> (traité ailleurs), mais encore par leur articulation logique de la place de la ~~passion~~ <u>passion</u>, étant entendu que c'est bien le même jeu de structure qui est en jeu en tout cas : <u>la passion de l'ignorance et sa cause manquante.</u>

- Problème de plus : le couple amant/aimé n'implique lien créé par chacun des sujets aucune symétrie. Mais attention ! Doit-on en conclure que cette dissymétrie du couple est absolue, et que par conséquent, l'aimé n'est pas l'amant de l'amant ? C'est une question difficile. Le couple Alcibiade/Socrate semble confirmer cette dissymétrie réelle, et de plus, le fait que la cause et l'objet du désir ne sont point même, également : si l'aimé est amant, ce n'est peut être pas plus de son amant qu'il veut être aimé ; que l'amant ne veut être aimé de ce qu'il ~~aime~~ désire. Alcibiade, aimé de Socrate, ~~—~~ veut être aimé d'Agathon, non de celui-là, qui fait peut être sa cause, pour ce qu'il mette (à répondre). De même, si Socrate est amant d'Alcibiade, ceci n'implique pas qu'il veuille en être aimé ; Mais ici, la question est plus complexe.

Si l'analyse même l'aimé à se substituer à l'amant, si on

- De plus : Si l'analyse même l'aimé à se substituer à l'amant au lieu de celui qui voulait être d'autres termes, si elle fait admettre l'amant au lieu de celui qui voulait être aimé (mais est-ce la même chose que l'aimé ?), — il faut conclure que dans son principe, elle comporte elle aussi le plus haut sacrifice, de même que dans l'amour d'Achille, le don est le plus haut. Ceci veut dire que de se faire amant à partir de l'être aimé, implique la fonction de la seconde mort, en tant que par elle, le désirant devient la seule réalité du sujet, dans le refus de tout retour de l'amour.

*

4 - Problèmes divers :

- Ici se posait donc la question de savoir pourquoi le choix du Destin est équivalent (et plus haut) que la substitution de l'amant à l'aimé dans la seconde mort (et dans la mort). Pourquoi est-ce le plus haut sacrifice ?

- Qu'est-ce donc qui dans le fantasme, fait que l'être de l'Autre soit manque ? Qu'est-ce qui distingue l'amour du respect ?

- Problème d'une topologie qui empêche de dire quoique ce soit de consistant sur l'amour.

- Les Dieux et le Réel. Le christianisme et le logos. Science de Socrate.

Séance du 7 Déc. 1960 [4] Discours de Pausanias et Apollodore.

Plan:

1 - L'être de l'objet manque dans l'amour.

- L'être de l'Autre ne s'atteint pas dans l'intersubjectif. L'autre du désir est objet, non sujet.
- On a manqué la qualité d'objet. Le désir pour l'objet donne accès à l'autre de l'amour.
- Les Dieux, mode de manifestation du réel. Tout passage au symbolique se l'abjure.
- Le Dieu chrétien : rapport le plus purement symbolique du père au fils. L'amour, qui est l'Esprit, est le tiers.
- L'amour, qui se situe dans le réel, on n'en parle qu'en mythe.
- D'où la métaphore de l'amour : engendrant les 5 ètres de l'amour.
- La main à la rencontre du fruit qui devient main...
- De l'aimé à l'amant ; de l'amant à l'aimé : ce dernier point est pollisme.
- Alceste et Achille encore : Achille accepte son destin et paie une dette. Il devient amant : là est le miracle.

2 - Discours de Pausanias : les deux Aphrodites :

- Ce qu'on cherche dans l'aimé, c'est qqch. à leur donner.
- Il y avait acquisition dans la rencontre. Critique de Pausanias :
- C'est la psychologie du riche. Placer un fonds d'investissement psychique.
- L'aimé est un bon fonds.

3 - Apollodore. L'isologie.

- Ce qui vaut la peine est à jamais refusé au riche.
- Ce qui vient la peine est à jamais refusé au riche : de même Platon.
- Si Aristophane a le hoquet, c'est qu'il rit de Pausanias, en parodiant Pausanias.
- Platon parle sous le nom d'Apollodore, en parodiant Pausanias.
- (Remarque sur la discussion).
- (Remarques diverses).
- (Remarque sur le discours de Socrate : on y passe de l'amour au désir.
- Le beau ici manque. Le beau est ce qui manque aux deux.)

—

Peu de choses ici.

Une fois de plus, la métaphore de l'amour. Faut-il entendre que le passage de l'aimé à l'amant ne forme pas partie du problème de l'amour ? C'est ce que semble suggérer 81, mais le texte est mauvais. Ce serait là en effet un "énoncé", qui comme tel ne saurait pas à être examiné ; seul important le passage de l'amant à l'aimé.

Et il y a en effet deux problèmes.

L'amour consiste-t-il à vouloir être aimé à partir de ceux qui ne serait amant, ou bien y a-t-il aussi problème à ce que l'aimé devienne l'amant ? Car ne peut-on pas dire que si quelqu'un devient amant, c'est pour autant qu'il aura été aimé ? N'est-ce pas d'être aimé que peut exalter l'autre à l'amour ? Et le faire désirant ?

Pourquoi l'enfant peut-il en venir à être le désirant et à vouloir être aimé ; Pour tout dire, rien pour que le désir de la mère l'a situé comme aimable ? Pour ... si le désirant ne se savait pas ou ne se voyait pas aimable (être aimé) de quelque façon, désirerait-il ? Car que le désirant puisse en venir à apprendre au bout du compte ce qu'il est comme désirable (rien en somme), ceci le laisse-t-il, comme désirant, intact ? Sans doute le reste-t-il. Mais la condition de la non-ignorance (qui n'est pas savoir) transforme assurément la condition du désir. Ne serait-ce pas ce à quoi la névrose se trouve disposée ? de ne pas ignorer ce que c'est que d'être aimé.

Bref, on ne peut témoigner de ne pas ignorer ..., éteigne le désirant. Mais cela le rétablit (et aussi de la répression, de la refusion), ... la question qui peut ici se poser dans une dimension de malheur dont ... est bien celui qui concerne ce ..., est de savoir si le terme de désir est bien ... pour le désir.

Osons-nous pour ceci :

- Il n'y a de désirant possible que pour autant que quelque part, il y ait l'être aimé par du désirant. Ce n'est que pour autant que le sujet est pris dans le fantasme de l'amour de la mère, qu'il en vient à désirer.

Si par conséquent le désirant s'en fixe dans l'être aimé, et veut être aimé, c'est pour autant seulement que l'être aimé l'a exalté au désir. Ceci n'est évidemment pas ce que dit Lacan, et la question est de savoir si c'est juste.

— Sans doute le désir reste dans la condition de chute de la demande d'amour, il est ce qui resurgit de cette demande (condition absolue). Mais s'il en est ainsi, n'est-ce pas sur le fond de ce que cette idéalisation de l'amour l'a d'abord aveuglé, puis précipité dans le champ de l'être aimé, dont il resurgit comme désirant? I.e. qu'il n'y aurait de désirant que pour autant que l'être aimé a introduit le sujet à la parole dans les voies des champs établissant des Sa. Ne serait-ce pas ce dont témoigne le psychotique, d'être resté au seuil de ce champ? Ceci, qui impliquerait qu'on réarticule les rapports de la pulsion et de l'amour, et qu'on montre que la pulsion est le montage sur les bords de quelque chose de résiduel au champ homéostatique des Sa. D'où sans doute un antagonisme, mais qui ne procède que du champ préliminairement défini du thème des Sa. Ceci supposerait qu'on identifie la libido avec le champ des Sa. C'est ce que j'ai tenté dans "la F.S."

Ici se produit un grave problème. Quant à l'amour et au désir, doit-on soutenir les deux thèses suivantes, ou l'une seulement:

1 – Dans l'amour, le désirant se substitue à l'aimé et désire être aimé: l'amour est cette fausse solution au problème du désir qui consiste à vouloir être aimé;

2 – Il n'y a de désirant que pour autant qu'il y a l'être aimé à partir de quoi le désirant fait résider (condition absolue).

Si cette dernière thèse est exacte, il n'est pas possible de parler du pur désirant.

Il faut alors articuler que, si la thèse 1 donne bien la dialectique de l'amour, c'est pour autant que l'amour nous introduit à la structure plus générale d'un champ de l'Homéosis et de ses zones de rupture nécessaires, où cependant il y a articulation de l'Homéosis à sa différence dans la pulsion et le désir.

La substitution de l'aimant à l'aimé (Achille) n'est donc pas un miracle,

elle désigne au contraire la précondition de structure pour qu'il y ait du désirant. Alors, la théorie de l'amour comme désir de désir est le corollaire juste de cette thèse, et il faut reprendre l'articulation amour/jouissance telle qu'elle est donnée dans Sém. XX.

*

2 – Pourquoi de l'amour ne peut-on parler qu'en mythes ? – Ceci renvoie aux rapports du mythe au réel. Le mythe mythifie le réel : i.e. qu'il fait exister un réel qui n'avait pas de lieu. Le mythe produit comme faute contradictoire de son effet de S^a un réel des malheurs humains, d'abord inexistant. Il est ainsi la structure fondamentale de la suppléance signifiante. Il est en effet inadéquat de dire que le supplément cache ou dissimule qqch. Sans doute le dissimule-t-il, mais précisément en égard à ceci qu'il n'y a que cette Ent-stellung pour faire exister ce qui n'est pas un être, ce qui n'existe que dans l'opération du symbolique. De cela, la dissimulation du S^a (Unterstragung, Ent-stellung), est la condition d'existence. Si nous pouvons dire avec Deleuze que le sens n'existe pas mais insiste (thèse fondamentale de la logique du sens) nous devons corrélativement dire qu'il n'insiste que dans la dissimulation S^{ale}, en tant que celle-ci n'est que le faux voile qui produit sa faille sur le mode d'un donner à voir où se cacherait le réel. Un voile réel ne se cache pas, car n'existant pas. Il faut le faire exister comme faille du voile. Pourquoi ? – Parce que la réalité – ou plutôt le réel – de l'être parlant n'est d'abord que le symbolique, et que sa jouissance est la jouissance des effets du S^a. De ce fait, le réel n'existe que comme la faille du voile, – qui engendre le voile. Car c'est la faille qui produit le voile (il n'y a pas de voile du voile, donc le voile Moins). Ainsi :

1 – le supplément S^a ne supplée à rien.
2 – En voilant, il indique la faille.
3 – Car la faille est le réel du symbolique, qui n'existe que du S^a.
4 – La faille est ce désir de produire le voile, comme production de la faille (S).

Mais alors, qu'est-ce qui conditionne l'amour à ce qu'il n'y en ait que mythe ?
Renversons la question : C'est parce que l'amour en tant que conduit obligé des champs de l'horios est la production même du mythos logeion, des "raconteurs d'histoires", de la pulsion et de la dissimulation, — c'est pour cela qu'on ne parle de lui qu'en mythe (aussi de la pulsion) ; parce qu'il est le mythifiant comme tel : ce à partir de quoi l'être parlant est rendu parlant, et de ce fait, s'historialise et/ou mythifie son réel.

Alors, ceci nous enseignerait qqch. de nouveau sur la raison qui nomme l'amour en mythe chez Platon : D'une part, le mythe le plus mythe est celui qui parle de l'amour et qui produit l'amour. D'autre part, il est nécessaire de parler de l'amour en mythes, qui le produisent par cela même.

*

3 - Comment l'être de l'autre est-il abordé par le désir ? Il faut ici encore se demander pourquoi le refus de l'intersubjectif. L'Autre n'est pas sujet. Mais quelle est la portée de ce refus ? Que signifie que l'Autre ne soit abordé que par l'objet du désir ? La signification de ce refus est très ambiguë, elle constitue une des difficultés principales de la doctrine lacanienne.

(Le pollicisme a en fin de compte peu d'intérêt sous cette forme. Il faudrait se demander plutôt quel est le rapport au désir de l'Autre, et ce qu'il a de juste pour poser l'être de l'Autre. Ce qui dépasse la remarque de Lacan).

*

4 - La psychologie du rêve : à développer ailleurs.

– Les Dieux et le réel. Pourquoi la substitution d'une relation symbolique est-elle un chemin vers l'athéisme ? C'est bien la question que pose l'essence... Peut-être simplement parce qu'elle ne relève bien pas la raison de l'Autre. ... du réel toute puissance, le réduisant à être que le sujet, et écarte ainsi du réel ... l'impossible de l'acte. — Mais alors pourquoi les Dieux étaient-ils dans le réel ? Pourquoi le parlant a-t-il tant de mal à les en chasser ? Et pourquoi le fait-il ?

– Le discours : à développer plus loin.

- Ce que Platon dissimule.
- le mot antique.
- le beau manque au désir. Thèmes à développer.

Séance du 14 Déc. 1960 [5]: Discours d'Eryximaque.

Plan:

1 - De l'analyste, on vient chercher la science des plus certaines, qu'on lui suppose, et aussi qu'on suppose lui être la plus étrangère.
- C'est définition subjective de l'analyse: de la position du demandeur.
- objectivement, il faut y introduire l'ics; le sujet n'en a aucune idée.
- De la définition subjective, comment s'engendre l'amour (le transfert)?
- le transfert, mise en cause de l'amour: l'ambivalence.
- celle-ci n'est pas du déficit socratique, qui est pourtant choisi. Mais d'ailleurs.
- Dans l'analyse, le sujet, à la place de laquelle cherche et ne connaît pas, trouve ce dont il manque.
- Là est la possibilité du surgissement du transfert.
- Ce dont il manque, il trouve là son désir. Le désir n'est pas un bien: on ne l'a pas. La réalisation n'est pas possession.
- Temps du transfert: de la recherche d'un bien à la réalisation du désir.
- Alcibiade et son avènement. Pourquoi cette confession - Pourquoi l'interprétation de Socrate: répudiation d'Agathon - retour à l'ordre du Banquet -

*

2 - Discours d'Eryximaque.
- Pythagorisme et médecine: thème de l'harmonie.
- Médecine et analyse: la santé, harmonie?
- le principe de l'accord: préalable, ou sortant du conflictuel?
- la vertu et le dérèglement.
- Analyse, science des érotiques du corps. Plein et vide du désir.
- Si l'opposition des contraires peut être principe d'harmonie?
- Rejet de cette position: la mesure, maintenant, choisie de l'harmonie.
- l'Être en tant qu'harmonie, est immortelle.
- le Beau de l'Idée.

*

3. De anaque :

- Platon, s'agissant de l'amour, prend la voie de la comédie.
- Le discours de Phèdre est ironique : les Dieux n'entendent rien à l'amour.
- L'amour, le monde et l'homme : position primitive de la pensée.
- L'homme, se rejoignant, le fait à la délimitation du réel par la science.
- Microcosme et macrocosme. Conception cosmologique de l'homme et pulsion de mort.
- Dérision, par Platon, de l'ordre incompatible des Idées.

1 – Les pages 64-65 sont particulièrement importantes, parce que s'y trouvent présentées toutes les problématiques du sujet supposé savoir. C'est à quoi correspond la distinction faite entre identification subjective et objective de l'analyse. Si le sujet ignore tout de l'ics, quel est donc le sujet à le savoir d'avant ? – Le S.S.S. que l'inconscient révèle. On trouve ainsi articulées les thèses suivantes :

1 – Il y a un savoir qui suppose le sujet.
2 – Le savoir est l'ics.
3 – Il est ce qui répond et énonce la supposition de ce sujet d'avant.
4 – L'analyste est dans la position de ce SsS, lorsqu'il a la science de ce plus intime.

On reconnaît là toute la difficulté et l'ambiguïté de la conception du SsS. Définissant ainsi le sujet, n'est-ce pas en effet dénier que le sujet est sujet de l'ics ? Le sujet est défini ici à partir de la supposée de l'ics. Il y a donc disjonction entre ces deux termes : le sujet – l'ics. Ce que nous tentons au contraire, c'est de concevoir que le sujet est sujet de l'ics, "lien" de ce savoir.

Le débat qui est ici en jeu est : si le sujet est supposé par le savoir, alors, il y a deux termes : un pour l'analyste, l'autre pour l'analysant. L'analyse devient une pratique où l'analyste saurait par avance ce qui va se jouer. Non seulement il serait supposé savoir par l'analysant, mais de plus, il saurait réellement. Toute la théorie de l'analyse gît en ce débat et celle où l'analyste attend l'ana-

lysant, lequel aurait à répondre à cette écrite par les cris de l'illusion qui est le transfert. Cette théorie a été suffisamment critiquée par J.-D..

D'une part, il est faux que l'analyste soit supposé savoir par l'analysant. Ce qui est en cause dans l'acte analysant, c'est d'élaborer de l'Autre l'effet de nouveau qui constitue la coupure d'où résulte l'acte. De l'analyste, on ne suppose rien, au contraire, on attend du nouveau. D'autre part, l'analyste ne sait rien, et ce n'est pas sa science qui le fait analyste, c'est sa pratique de coupure, par quoi il produit le nouveau.

C'est ici la seconde conception du SSS. qui s'impose : il faut distinguer la supposition d'idéalité de la supposition pratique. Le sujet est le lieu de la pratique productrice de division dans la parole, et l'analyste est le lieu Autre d'où cette parole, reconnue par son effet de faille, devient après-coup le texte qu'elle était. L'analyste n'est pas plus tout-savoir que le sujet — il désuppose le savoir en produisant la faute, en quoi consiste le savoir.

Le problème qui est en jeu avec la supposition est donc toujours celui-ci : d'une part, nous ne saurions méconnaître que : l'analyse est un pouvoir qui transforme le sujet, et par conséquent, nous ne pouvons pas ne pas penser ce trajet à partir d'un effet de désupposition par un savoir supposé. Mais d'autre part, il apparaît intenable de poser la fin du sujet dans cette démission d'une attente d'ailleurs. Il faut au contraire concevoir le sujet sous un mode nouveau : productif de la parole, se produisant en elle, et par cela même, seulement comme désirant. Cette autonomie d'exigence fait la difficulté de la théorie du SSS., et nous oblige à déplacer cette question : sans doute un savoir suspend le sujet, — mais ce savoir est sa production. Il n'y a pas de "savoir icss," mais production d'un savoir qui n'était pas, sinon par son effet ~~d'après~~ d'après-coup. Qu'y avait-il donc avant ? Du réel, ce qui est différent. Le sujet est productif du savoir dans l'opération du Sa. L'analyste n'est pas la science qu'il sait, mais par la faille qu'il produit dans sa reconnaissance. Il n'est pas le lieu du savoir, mais de la faille qui laisse

le savoir, ou plutôt, qui le produit comme savoir lisé de l'effet du symbolique dans le cadre du S.S. Il n'y a pas un lieu de l'Autre où gésirait un savoir (cf.) le savoir est produit comme division du sujet, il n'est que cela. Il n'était pas là d'avant, mais il est inventé, même si son invention dépasse le sujet. Ce qui était avant, ce n'était que l'absence de la feuille, et ce qui surgit de nouveau dans l'interprétation, c'est la feuille qui lisse cette absence, et produit comme savoir ce qui n'était pas là. Le savoir c'est le nouveau que la parole invente, pour dire ce qui n'était pas. Et le symptôme, n'était qu'une invention de parole qui ne pouvait qu'en un déplacement se dire, la parole sort alors comme discours de l'Autre : lieu d'arrêt du rapport du sujet au discours, en tant que l'Autre en avait laissé telle ou telle trace de feuille qui ne s'accomplissait. Le discours de l'Autre, c'est le recueil des feuilles laissées ou non dites que le sujet a reçues de son histoire. Il n'est aucun savoir au-delà. Et ce qui y est ici, n'y est qu'absence. Il n'y a nul refoulé, mais seulement le non dit par l'Autre, et que le sujet ne peut inventer, parce qu'il faut l'Autre pour qu'il y ait acte dans la feuille.

— Néanmoins, faut-il ou non maintenir la doctrine de l'articulation du symbolique sur le réel comme rapport à la Chose ? Si oui, alors, la doctrine du parcours de l'analyse dans le transfert n'exige-t-elle pas que l'on garde l'articulation du transfert comme illusion et l'analyse comme perte de l'illusion ? Ne doit-on pas garder une doctrine de la supposition idéale ? C'est bien ce que je faisais. Bref, si réellement on doit éliminer toute perspective transcendantale dans l'analyse, si l'analysant est attendu dans son parcours, comment rendre compte du fait de supposition idéale ? Ce qui s'appelle chercher le Bien ? Car, ou bien il n'y a que production du devenant, et alors on ne voit pas d'où vient la recherche du Bien, qui est pourtant incontestable ; — ou bien il y a autre chose, et nécessité de passer par cette fonction d'idéalisation. Mais alors, quelle est sa place ? Et s'il est nécessaire de dire

que la Chose constitue le "moteur de "réalité" (Realität) qui anime la quête de l'analysant, — pourquoi faut-il que cette quête soit détournée dans la recherche du Bien ? Or, il est clair que je maintiens avec Sém. VII que, le moteur de toute quête, c'est le réel, la Chose, et nullement l'idéalité du Bien. Mais alors, qu'est donc celui-ci s'il n'est pas superflu ? N'est-il pas justement prouvé par le discours courant qu'il est effectivement possible que le contenu de la Chose reste profondément obscur dans la dimension du Bien, ou d'une fonction d'idéalité quelconque ? C'est ce qui en distingue le discours de l'analyse - qui au contraire - suscite et facilite cette obscurité pour laisser place au lieu de gouffre de la Chose. Déjà nous avions renvoyé à une théorie de l'illusion... — Et celle-ci n'est-elle pas en effet appelée de toute nécessité par la structure du symbolique en tant que définie dans la parole ? (Mais ceci n'est pas clair). Ce qui est plus solide, c'est que la structure d'idéalité du symbolique est liée à l'effet de la présupposition résultant de l'identification au S₁. Mais alors, ceci n'empêche pas que ce soit sur un autre terrain que se joue le rapport à la Chose. Mais reste cette question, de savoir pourquoi le rapport à la Chose se produit comme transfert, i.e. dans ce rapport précisément d'idéalisation, d'énumération. Qu'est-ce qui cause cela-là ? Pourquoi toute approche de la Chose proprement dite a-t-elle cet effet, sinon en s'en tenant pas à la doctrine de la complétude imaginaire ? En quoi le désir advient-il nécessairement dans une dimension d'énumération ? Doit-on penser que le [barré] vouloir-être aimé est une énumération ? Est-ce parce que la condition obligée de son avènement, mais pourquoi ? Est-ce parce que la condition obligée de vouloir être aimé est l'impasse dans laquelle se meut le désirant, ou au contraire, la forme allégée de la passion première, à partir de quoi la science peut advenir faite comme reste ? Question posée à la séance précédente.

Donc il ressort en tout cas :

1 – Que l'articulation Bien / Chose, comme articulation du champ du S$_2$ sur la Chose comme lieu de jouissance, reste centrale dans la doctrine du transfert et de l'analyse. Et si on ne peut renoncer à cette articulation, il faut alors renoncer à une doctrine de la supposition idéale si son lien exact reste à préciser.

2 – Le temps du transfert est dans l'articulation à la production d'un manque à partir de la recherche d'un avoir qui constitue la forme fondamentale du Bien. Pourquoi en est-il ainsi ? Ce serait-il lié au problème de la prédication de l'être, et de l'οὐσία comme forme primordiale de la maîtrise. Qu'est-ce qui noue : avoir, – maître – Bien ?

3 – Le transfert reste à expliquer à partir de ce clivage dimensionnel qui noue l'illusion du partage des plaisirs au lieu de jouissance de la Chose. Mais il reste à expliquer comment, puisqu'on ne sait pas comment le contour de la Chose doit produire l'illumination comme en-deçà-être-ainsi (si c'est cela le point vif).

4 – Dès lors, comment le rapport à la Chose que l'analyse produit, peut-il être le désirant ? C'est là le paradoxe central de la doctrine lacanienne, c'est qu'on ne montre pas comment le fait d'être sujet du manque est le moins du monde susceptible de définir le désir ? Et pourquoi pas l'angoisse ? Ou l'ennui ? Il y a là un difficile à penser. N'y a-t-il pas dans le désir une dimension d'envie au bord du réel qui est précisément incompatible avec le rapport à la Chose, c'est tout qu'ignorance de la faille réelle ? Ou bien faut-il penser que la Chose ne soit pas si univoque, et que le désir de l'A. qui y est impliqué [illegible] difficulté levée par le désirant lui ? On pourrait expliquer cette ~~différence~~ difficulté [illegible] encore trouver d'autres solutions : partir du champ de l'illusion, reste encore, du moins être aimé ; qui ~~[illegible]~~ entrait dans l'affaire, ou encore, du moins être aimé, qui serait premier.

5 – En d'autres termes, pourquoi l'approche de la Chose dans l'analyse, en tant que lieu de faille, est-elle condition de la réalisation du désirant ? Cela peut à la rigueur expliquer la place du sujet du manque, mais ne dit pas pourquoi alors ce n'est pas dans le registre du désir.

Q – le problème central qui se pose toujours à propos du Platonisme est le suivant : faut-il partir de l'Un, ou au contraire, admettre la Discorde originelle ? Car il est clair qu'à partir du moment où l'on pose l'Un, toute la suite de Platon en découle. C'est bien ce que relève Deleuze avec rigueur.

On peut formuler encore le problème ainsi : l'accord est-il au principe de toutes choses (sauf de l'Autre), ou bien l'accord est-il ce qui résulte à l'occasion de la Discorde (Héraclite, Empédocle) ?
Discorde (Héraclite, Empédocle) ?

Ou encore et analytiquement, doit-on considérer que l'amour est premier, ou au contraire, que c'est le désirant, et que le désir est originé dans une discordance originelle ?

Ces trois questions sont liées. S'il y a de l'Un, alors, quelle que soit la place faite à l'Autre, il y a ce qui dure, il y a ce qui [illegible] pour le premier terme de l'alternative. Il y a ce qui dure, il y a le Bien, toutes choses sont accordées selon la Mesure, et la discorde n'est que méthexis et déficience du Bien, et l'amour est la puissance qui ramène au Bien.

Suffit-il alors de délogerla doctrine platonicienne du Bien au-delà de tous les êtres, pour être quitte du platonisme ? C'est la solution de Lacan. Mais ce qui lui objecte, c'est qu'il n'en est rien. Si en effet il y a la S☐, et si de ce fait il y a de l'Un, et qu'il n'en est rien. Si en effet il y a la S☐, et si de ce fait il y a de l'Un, alors, malgré l'opération du retranchement de l'Un, Bien, le Phallus, etc., alors, malgré l'opération du retranchement de l'Un, le platonisme reste intact dans son principe même... Telle est la démonstration de Deleuze-Derrida. De sorte que la présence du Négatif dans la doctrine, sous la forme centrale de la Chose, n'est que l'accomplissement de la démarche platonicienne, en tant que celle-ci réintroduit [illegible] un ordre autre que le positif, pour, comme le démontre le Gorgias. Alors il faut dire que non seulement la doctrine lacanienne n'abolit pas la Schwärmerei de Platon, mais qu'elle l'accomplit : la Schwärmerei de Lacan, c'est la jouissance. La pulsion de mort est la forme limite du platonisme, sa forme la plus épurée. Et c'est

de la que résulte le fait d'idéalisation, comme tel, dont l'Un Bien n'est qu'une instance parmi d'autres, pas la plus pure, assurément.

Que répondre à ceci ? — On peut s'efforcer de tourner la difficulté en détournant la doctrine lacanienne de son platonisme. Mais pour cela, il faudrait se délivrer 1 — du S2, 2 — de la pulsion de mort et du négatif sous ses diverses formes. I.e. qu'il faudrait se délivrer de la doctrine lacanienne...
Il est clair que je ne vais pas dans ce sens. Puisqu'au contraire, m'appuyant sur l'affirmation faite à Lacan, je demande : n'est-il pas expédient à partir d'elle de se demander quelle est cette puissance de la Schwärmerei qui nous tient tous dans le S2 ? Bien loin de lutter contre cette S., je suis dans un sens où j'aboutis : il faut reconnaître en elle la puissance de notre Être, sa puissance d'intégrement de notre nature, dans la doctrine de la pulsion. Quelque chose nous pousse qui, dans la pulsion, le désir, l'amour, nous fait pour êtres d'intégrer, ... un effet d'intégrement dont je dis que le symbole est la cause. Ainsi, loin de rejeter le platonisme, je prétends l'accomplir, excellemment.

Néanmoins, et c'est ce qu'il faut bien voir, bien loin que ceci me mène à postuler à nouveau une théorie de l'Harmonie, c'est précisément ce qui l'exclut. Autrement dit, accomplir le platonisme, bien loin de nous en faire tenir à la limite de la Mesure, est ce qui doit permettre de subvertir toute mesure. Il y a ici un renversement analogue à celui qu'opéra Cantor dans la politique de l'infini. Pour les Grecs quelque, seul le fini est la perfection, l'infini est le mal. Pour Cantor, — ce n'est pas que l'infini soit le Bien, puisqu'il est ce qui est principe de la folie, mais seul l'infini vaut d'être pensé. Et l'infini est le principe de la pensée, en tant qu'il est un principe d'intégrement illimitant de notre Être. Notre Être n'a ici plus de fins que rejeter par cet effet d'illimité de l'infini. Ainsi, c'est bien le symbolique qui détermine notre Être. Et il y a de l'Un, Mais loin que ceci pose limite, c'est ce qui subvertit toute limite. Le symbole est un principe de destruction, et la pulsion de mort, afférente à l'Un, est ce qui porte la subversion dans l'être

parlant. C'est le principe même du platonisme qui détruit le platonisme, c'est le lieu d'unité du platonisme qui se trouve détruit par cela même qui en est le principe. C'est précisément l'existence de l'Un du symbolique qui abolit mesure et harmonie, en faisant de l'être le lieu d'un discord originel entre l'Un du symbolique et l'être qui en est rejeté. Nous voyons qu'ici, c'est le Discord qui est premier, et cause de l'accord. Mais il y a plus, c'est que c'est précisément cela dit devoir précéder la Mesure (l'Un) que procède la Démesure. Ainsi, c'est le principe de la Mesure qui introduit la Discorde ! Ce retournement vaut d'être noté. C'est l'Harmonie même du symbole qui implique la discordance de l'Être, et l'infinité du [illegible] renvoi symbolique dans le Φ, cause d'un désir qui est l'effet de cette discorde. C'est cela même qui est l'Égal et le Semblable qui est cause de la Discorde ! C'est pour tout dire l'existence même du parlant au symbolique qui est pour lui la ressource des diverses formes de discordance dans lesquelles il se manifeste : refoulement, pulsion, désir, possibilité de la psychose, forclusion première de l'être comme instauratrice du discours. Tel est le double retournement que je fais subir à la doctrine lacanienne, en maintenant dans elle ce qui fait son principe : le S_a, l'antécèdement de la parole (du mot).

Quelle est donc la solution de Lacan au problème de l'Harmonie ? Rep., c'est l'éradication du Bien (Sém VII), et la mise à la place de la Chose.

Plus précisément dans le Sém VIII, c'est la substitution à l'amour, du désir, ou bien, ce qui revient au même, la dénonciation dans l'amour du manque être aimé fondamental par lequel l'amant se substitue à l'aimé (métaphore de l'amour). Le dégagement de la place de l'amant comme le pur désirant, est le [illegible] pivot de sa démarche et celui du transfert en général. La pratique du transfert dans l'analyse, c'est le dégagement de cette place, du désirant devenu identique à la Chose (et non pas à l'aimé) comme de l'amour). Dès lors la question se pose : quelle pratique de l'analyse se déduit de mon déplacement théorique ?

Nous aurons donc le déplacement du platonisme caractéristique de la démarche de Lacan, dans la série suivante :

la Chose —— l'amant (le désirant) —— le transfert

≠ ≠ ≠

le Bien — Substitution de l'amant à l'aimé — l'enthousiasme

la série peut être dite [illegible].

D'où l'idée de considérer que le Banquet est comique : parce qu'il serait le lieu de l'ironie de Platon. Dans le Banquet, P. aurait en somme "tourné" le platonisme, et serait parvenu à dire la vérité de la position de l'Homme-mesure. Dès lors, les différents discours qui s'échelonnent ici, loin d'exprimer la position de P., exprimeraient bien celle du platonisme, mais "tourné" en dérision. Une sorte de Second Parménide, mais avec un ton plus adéquat.

Mais il y a une autre interprétation possible et c'est la mienne. C'est-à-dire : Si donc le B. est comique, c'est que le comique est l'indice de l'Amour, la manifestation suprême du Même dans ses effets de voile. Mais pour qu'il est ce qui est conduit au Même où bien entendu ne se rapporte que si l'on ajoute : que ce qui est voilé, est ce qu'il voile, et que cela (d'accord avec Lacan) est le lieu du Tragique. Ici, le Banquet est l'inverse du Phédon et de l'Apologie : tout le discours socratique est destiné à voiler la mise [illegible] qui le soutient, non pas pour la dissimuler, mais au contraire pour le mieux faire paraître (théorie du comique). Alors il faut dire que l'Amour est la guise de folie : non pas simplement folie amoureuse, mais félicité conçue, en tant que dans la psychose, se démontent les effets d'entraînement liés à l'Amour. La folie amoureuse n'étant que la forme comique (essentiellement voilée) de cet effet du symbole, et le désirant, étant l'effet de discordance qui résulte de son rapport au M'aimé. Le désirant ici, est pour ainsi dire clivé et résidu du champ du M'aimé, et c'est peut-être une chose qui n'est pas de Lacan, ni celui-ci soutient que dans l'amour, le désirant se substitue à l'aimé : ce qui est vrai, mais ne s'explique que du champ du M'aimé.

*

3 - Rapports de l'Harmonie à l'homme microcosme.

La question qui se pose à partir de là est en Physique lacanienne, spécialement développée dans Sém. XX. Qu'est-ce qui noue le thème de l'Harmonie de l'ordre humain (disons : l'éthique, l'amour) —, à la nécessité de penser cet ordre comme résonnant avec le Cosmos, i.e. l'ordre du Monde. Ceci à son tour, implique une présupposition : que le Monde est Arrangement décrit. Et ça a dominé trois choses nouées : l'ordre humain (le Bien) — le Monde — l'Intelligible du monde (ou dans le monde). Tout cela, noué d'un seul fil d'Harmonie et de Mesure. (Je ne dénoue pas tous les nœuds : je ne dis pas que l'Intelligible se dénoue en pas d'un terme).

La solution lacanienne, c'est d'avancer la complétude imaginaire. C'est thème classique chez Koyré, de l'opposition entre cosmos grec et univers chrétien, ou pour le dire mieux, de l'opposition que représente le S(A̸) d'une conception mathématisée du monde avec cette complétude déniant toute marque du manque dans ses actes. Ce qui veut un monde que : l'Harmonie sexualité grecque répond-il cette conception à un couple ? pollime : pourquoi le monde médiéval répond-il cette conception à un couple ? Expliquer cela par le relais de l'Harmonie sexualité ne suffit manifestement pas. — Mais l'explication par la complétude imaginaire suffit-elle ? En quoi la figure de la sphère serait-elle spécialement favorable à l'imaginaire ? Et pourquoi la conception antique de l'éthique serait-elle spécialement nouée à une conception imaginaire ? Bref, à supposer que toutes ces affirmations soient exactes, leur chacune demande à être expliquée.

Il faudra alors montrer : 1/ - la conception du Monde classique est celle du Bien — le Bien implique un repérage en termes de complétude — celle-ci est liée aux effets de l'homéostase du plaisir — le discours du maître est lié à une position homéostatique du discours, il est, puisque le discours de l'homéostase, l'homéostase du discours — cette complétude est l'imaginaire, préférentiellement ; la figure de la sphère est la plus pure forme de la forme : la forme de l'Idée, qui serait forme de l'imaginaire — quelque chose a changé est lorsque, qui est de l'ordre du réel, de la rupture des homéostases : le capitalisme.

De tout ceci, deux points sont particulièrement fragiles, et pourtant particulièrement bien illustrés par l'histoire : ~~que l'imaginaire est précisément~~ que la figure de la sphère est par excellence celle de l'imaginaire, et que l'imaginaire est spécialement impliqué dans ce repérage de l'homme qu'est le discours des Maîtres classiques.

(J'ai omis un maillon politicastique : qu'est-ce qui remue le thème de la complétude à la supposition d'intelligibilité (cosmos) du monde. On peut même en ajouter un autre : supposé que le monde soit intelligible, pourquoi serait-il bon ? (Problème du Dieu créateur, pure colère).)

Développer ces repères serait trop long. Il faudrait partir de l'effet du S₁ sur le sujet, et examiner ce qu'est la maîtrise. D'où procède le Maître ? Comme les maillons les plus [illegible] d'une généalogie de type nietzschéen. Les maillons les plus difficiles à développer de la chaîne étant précisément ceux qui sont produits ici : (Notons par parenthèse que de parler de conception cosmologique de l'homme est on ne peut mieux trouvé, puisque, par l'effet de Platon (et des pp. [illegible]), on ne sait [illegible] distingue un nouement du macrocosme au microcosme (l'homme) ou ce que ce nœud comporte d'ordre, ne dépendant de l'ordre du monde), ou ce que ce nœud comporte d'ordre, puisque c'est là le sens du [illegible]όσμος grec. Cette syllepse fait tout le problème).
(Robin : Platon p. 194.)

Mais nous pouvons toutefois avancer ceci : le repérage de l'homme se fait toujours à une limite. Contrairement à ce qu'on pense, le repérage du sujet n'est pas proprement symbolique, mais réel. Ou plus exactement, ce n'est que pour autant que le réel est en jeu dans le symbolique, que le symbolique est le lieu du repérage. On pourrait dire mieux, le symbolique est subjectif dans l'identification primordiale. Le symbolique n'existe que pour autant qu'il retire le réel. C'est d'abord le réel du symbolique [Cf. travail sur l'Identification]). toujours l'ordre du réel. (i(a)/i(a)).

Ceci permet d'introduire la dialectique du « corps vague ». Les points s'inscrivent à partir d'un fondamental : le corps, c'est le lieu des repérages tels qu'ils s'inscrivent à partir d'un fondement. Le symbolique fait champ, et il le fait comme tache lumineuse qui fait champ. Mais ce qui importe, ce sont les points du réel à retenir, la Chose lumineuse. Autrement dit, le rectitude (Sém VII) sur quoi se règle le principe du plaisir.

revient de l'homéostase Sodalité, ce n'est pas le plaisir — c'est le réel, en tant qu'il est à retrouver par le coup du principe de réalité. Le plaisir ne s'y règle que de cette retrouvaille qu'il calcule — fût-ce en la manquant, de structure.

L'imaginaire du corps (i'(a)) est la traduction subjective de cette homéostase. Et les lieux de manque de ce corps dans son image, sont les indices, la résonance de la Chose en tant que désir de l'Autre : objet(a), objets partiels et zones érogènes, d'où ils sont retranchés par le désir de l'Autre.
Dès lors, le repérage "naturel" du sujet est toujours et d'abord l'imaginaire du corps, en tant qu'on ne jouit que du corps. Le sujet, dans la jouissance, se définit de ce corps dont il est séparé mais qu'il a, comme le sien (Lacan [illegible]). Et la jouissance est de détermination la coupure de l'intimation de l'Autre). En tant qu'elle est liée au "corps" de structure exacte de cet avoir du corps, en tant qu'elle est liée au "corps" de l'Autre du Sq. — Mais si nous admettons ceci, il est alors évident que le premier repérage dans la réalité de ce qui n'est pas sa jouissance, se fait pour l'être parlant à partir de ce corps : la prétendue "projection" anthropomorphique ne veut rien dire d'autre : plonger le monde ambiant dans cette image du corps pour tenter d'en trouver les restes (de ce monde). Le monde est d'abord fait à l'image du corps, parce que le corps est l'instrument dont on imagine le monde aux fins d'en trouver le réel, (de même que le corps imaginaire n'a de sens que par rapport aux points du réel humain qu'il permet de situer).

Tel serait le grand secret de la "conception cosmologique de l'homme" : en somme au double génitif : un plongement du "monde" dans l'image du corps, celle-ci comme instrument et mesure d'un réel à y (re)trouver.

Dès lors, si la science (dont on examine pas ici l'origine et le sens) se définit par le volant de serrer l'impossible, i.e. de définir à partir des symboliques les zones de manque qui font réel, et ainsi par les moyens de l'inscription écrite, de cerner quelque chose qui défaille au champ symbolique, le premier effet de la science est bien de porter un coup à la

conception cosmologique de l'humain. Ce qu'elle démontre en effet de premier, c'est qu'il y a un réel qui n'est pas humain. Il y a du réel qui, de l'être parlant, non seulement ne veut rien savoir, mais ne sait rien. D'où un double effet de déconnection : rupture de l'être parlant avec l'imaginaire de la jouissance du corps (irruption de la problématique de la jouissance); rupture de l'image cosmologique du monde (le monde n'est pas intelligible, ni lieu du Bien). — Mais de ce fait, c'est la science qui, moyennant ses effets de séparation, recueille la tâche (dont à vrai dire elle se définit), d'être le lieu du repérage de l'être parlant dans sa jouissance. Ce qui ne va pas sans problème, puisque précisément, la jouissance est ce qui manque à ce repérage de la science. Mais justement, elle s'en trouve électivement devenir l'instrument, aux côtés de quelques autres. Le privilège de la science dans l'invention de l'illusion, ne tient donc pas aux raisons qu'en donne Spinoza : production de notions communes, établies par elles-mêmes, indépendantes de l'illusion (c'est à savoir). Son privilège tient à ce qu'elle est ce d'où se désigne désormais le réel pour l'être parlant, — en tant que ce réel d'abord, est le lieu d'un sujet. (Je ne développe pas ici la question : pourquoi le repérage nécessaire ? — C'est lié à la structure de la forclusion constituante de l'être parlant).

Note : Si le réel est ce qui revient à la même place (question du Même), et si de ce fait, le premier réel, c'est les astres, ceci permet inversement de mieux saisir pourquoi le cosmos est le Ciel, et pourquoi de ce fait l'ordre du Cosmos - Ciel est ce qui arrange l'ordre humain : le premier réel qui se donne à voir. Mais alors ici surgit une nouvelle difficulté : pourquoi l'ordre de la vision (theoria) est-il préalable à définir l'expérience du réel pour le parlant ? Là-dessus, Derrida et Sém XI.

*

4 — Notes diverses.

— Dans l'usage analytique de la notion de perversion, procédons-nous [illegible]

mythe ? Question qui se pose à propos de la pulsion de mort ou moi. Là, Freud
rejoignant Aristophane du Banquet, par l'usage qu'il fait d'Empédocle.

– Ce doit supposer aux Dieux une bêtise en amour. En effet, les dieux ne
manquent de rien : ils sont tout à eux-mêmes. Mais surtout, ils ignorent tout
de l'homme. Cette complétude des Dieux, c'est précisément ce qui fait leur bêtise.
– Il apparaît inversement, que la raison de l'esprit, c'est le manque. L'esprit
a sa résonance dans le manque. Il n'y a d'esprit possible que dans la perspective
créationniste, pour autant que l'ex-nihilo de l'Etre est ce d'où sort la création
de sens qui le signifie et le fait apparaître comme lien du non-sens. Autre-
ment dit, l'esprit est ce qui procède du destructionnisme en quoi consiste
l'opération de création : le dire-non créateur qui fait surgir le lieu du
Rien dans le monde. C'est pourquoi cette dimension n'est pas celle des Dieux, qui
eux, sont en plein dans ce réel : choses parmi les choses, rien de plus que positivité.
Il n'y a donc d'esprit que dans l'amour. Car l'amour, est ce par quoi
l'être parlant aborde le manque dans la parole. L'amour, – n'est qu'un mot
d'esprit. Il est la jouissance de parler du fantasme. Car en fin de compte,
la principale jouissance de l'amour, est d'en parler, et non pas de le taire.
Parler de l'amour, tel est le fait de culture essentiel à la sublimation,
et qui ce qui fait le Précieux d'une Société humaine (ce mots, dans
leur double sens).

– Alcibiade, en quoi l'intervention de Socrate le fait-elle taire ? Car elle
la ramène au discours, à l'ordre du discours. Quel lien y a-t-il là avec la
réjection d'Agathon ? Bref, Socrate est-il un empêcheur de jouir en rond ?
Est-ce là la position de l'intervention analytique, ce qui déplaît tant à
certains aujourd'hui ? Et pourquoi pas peut-être, si la jouissance de Socrate
n'est pas là, dans cette Présence ? Reste alors à savoir où. Ne pas se leurrer
sur cette position.

– Le parcours d'une analyse est conflictuel, et ne procède pas de l'idée de
l'amour. Il va d'un ne pas savoir de ce qu'il n'a, à un manque.

Séance du 21 Déc. 1960 [6] – Discours d'Aristophane.

Plan.

1 – Éléments du discours.

- L'histoire surgit d'un mode d'entrée du discours dans le réel.
- Le Banquet est à situer dans le moment de la naissance du discours sur l'univers.
- Le [illegible] d'un [illegible] discursif : science comme sagesse.
- L'univers se lie à l'idée de S[te] : éléments s'agençant à la manière du discours.
- Tentative première de trouver (dans) la garantie du discours la prise sur le réel.
- Cette prise est exercée non d'un sujet mais de la Chose : to pragma.
- to pragma : le procès essentiel, est la théorie : exercice du pouvoir.

2 – Socrate. Rupture de – : garantir le savoir dans l'épistémè. Le discours engendre la vérité. La vérité est ramenée au pur discours.

- Atopie de S. : elle le distingue de la sophistique.
- Suite de son discours : une recherche sans objet.
- Son désir de mort : [illegible] tragique lié à son atopie, entre deux morts.
- Ses circonstances en matière de tragédie.
- Le démon qui le guide dans cet espace.
- Pour lui, les dieux, c'est du réel. Mais ne lui importe que la vérité.

3 – Platon. Il est vraisemblable que, parlant de Socrate, une question se pose.

- Il est un monstre. Sade, en plus drôle.
- Paradoxe de l'amour sur Platon.
- Platon veut la Chose : il prend le relais des récits précédents, c'est un morceau littéraire.
- Contresens sur lui : le désir chrétien du corps efface son humour, et ce mouvement de tout dans son idéal de beauté.
  {Comment les chrétiens ont-ils pu se trouver fascinés par l'érotisme de Socrate?)
- Une convergence : le Verbe objet d'adoration.
- {Amour de transfert autour de Socrate et mystique chrétienne.}

4 – Aristophane. Pour Platon, les histoires d'amour sont bouffonnerie. Le mode d'union avec la Chose n'est pas effusion chrétienne.

- D'où la présence d'Aristophane : le paradoxe de sa présence s'éclaire.
- Le mythe d'A. : ce que souhaitent les amants : d'eux faire Un.
- (Amour courtois, et contresens romantique sur lui : masturbation narcissique

du sujet supposé dans l'objet aimé). Ce que fait Aristophane parce qu'il l'enfonce.

- La trouvaille d'Aristophane : la sphère.

5 - La Sphère.

- La Bonne Forme et la Forme : O Sphairos d'Empédocle, suffisance à soi.
- L'amour, puissance unifiante, s'oppose à l'ambivalence, posée par l'analyse.
- Le géocentrisme n'importe pas. Copernic est lui-même resté aux épicycles.
- Le seul mouvement imaginé : circulaire, pur fantasme.
- Comment Kepler, partant de l'imaginaire du Timée, aura abouti tout de même à l'ellipse.
- De même Galilée, resté en deçà de Copernic : Tant ce qui mettait les vérités à se frayer un chemin contre les préjugés de la perfection circulaire.
- Pour les Grecs, le mouvement circulaire, est limité, parce que fait pour venir dans l'espace.
- La sphère du Timée, le Vivant en soi.
- Le discours d'Aristophane est dérision des Sphairos platoniciens. Méprise à double détente du texte.

6 - La comédie. L'adhésion à la sphère imaginaire est Verwerfung de la castration.

- L'épuisement amoureux, la comédie, le rapport de [illegible] du sexe.
- Seul passage du tragique chez Platon.
- Dans l'amour, entre aussi en jeu le génital.
- Le ressort du comique est le phallus.
- Alors, le discours de Platon [illegible].

Séminaire extrêmement difficile, et surtout trop riche. On ne peut s'arrêter qu'à quelques points centraux. Le reste est à reprendre ailleurs.

---

1 – Historicité discours : les éléments du discours. Champ très vaste. Questions.

1 – Comment le discours passe-t-il dans le réel ?

2 – Qu'est-ce que l'histoire ? Elle résulte d'un passage du discours dans le réel, qui est, en un double sens, historisation : avènement de l'historique comme tel ;

3 – et, en un autre sens, avènement du discours de l'Histoire, en tant que ce n'est pas tout discours qui serait en la souveraineté d'inaugurer la question de l'Histoire (thème hegelien).

4 – Doit-on dire que le réel soit agencé à la manière du discours ? Alors, est-ce là un simple fait d'analogie, comme on le pense d'ordinaire de Lacan ? Un simple fait de méthode par lui-même très discutable ; ou bien autre chose ? Cette dernière position est la mienne.

5 – Mais il faut alors distinguer ceci de la supposition jusqu'où que le réel est discours.

6 – Autrement dit, que le discours passe dans le réel n'implique pas que le réel soit rationnel (au sens du logos).

7 – Mais alors, d'où se soutient 1 – le principe d'intelligibilité intégrale du réel ?
2 – la supposition du réel comme logos ?

8 – Que signifie dans sa spectacularité, quel est le telos qui soutient, un tel discours du réel ? (Cette fois dans l'ambiguïté) ?

9 – Comment se noue une telle supposition d'intelligible avec le principe de non-contradiction ? Pourquoi celui-ci est-il l'axiome essentiel ? Aristote.

10 – Il faut savoir gré à Miller d'avoir [illegible] su relever le problème très important des éléments. Mais peut-être aussi bien s'agit-il de Derrida ? (le Stoïkheion).

Autrement dit, il y a ici un noeud très singulier : les éléments du discours ordonnent le réel en discours des éléments. D'où l'ambiguïté du Stoïkheion l'extraction ; (c'est l'enjeu des questions 5 à 7) : d'où procède que le discours que s'avoue dans cette ambiguïté ?

11 – Si le terme de discours est ici appelé, est-ce en raison d'une scission inaugurale, qu'il y aurait alors à travailler (Derrida) ?

12 - Quel rapport y a-t-il entre cette "élémentation" (Milner) et l'événement du discours du maître ? Bref, ceci est déjà une réponse : ce qui a dévié là, c'est un maître. Mais pourquoi se propose-t-il sous le nom de l'élément ? I.e. sous la triple forme du : discret / de la Physique / et du logique (au sens du logos) ? Est-ce simplement effet de l'Un ? Mais l'Un ne vient-il pas du maître précisément ?

13 - Ou bien est-ce le contraire : le Maître vient de l'Un ? Question nietzschéenne de la généalogie.

14 - Peut-on avec Milner en conclure simplement qu'il y a un change du S1 maître, mais qu'il faut en distinguer ce qu'il élémente ? Et peut-on dire que ce soit lalangue ?

15 - Le lien de la élémentation du maître à lalangue, est-il nécessaire et dans quel sens ? Ceci, est une reprise à développer de la question 11 : Cette amphibolie du maître et de lalangue, est-elle un fait de structure ? (Je désigne par amphibolie une connexion de structure singulière et absolument spécifique de deux termes que l'on peut à ce titre tenir pour symptômes l'un de l'autre, et qui plus est, pour symptôme dans leur noeud, de ce quelque chose dont le spécifique fait le pollisme.)

16 - C'est ce que lui-même invite à penser au moins les questions 4 à 9, sans pour ne pas avoir à interroger d'autres "discours" : le discours du Veda par exemple, ou bien l'émergence du discours chinois dans les termes de Confucius ou de Lao-Tseu (Naturellement, recourir à un littérateur n'est pas l'enjeu réel du pollisme). Car nous présupposons justement que le discours grec a assurément opéré ici une coupure radicale : celle qui inaugure la philosophie.

17 - Mais par delà elle, quoi d'autre ? Peut-on ici avec Heidegger oser dire que l'avant d'une décision implique sa suite ? Lui-même ne l'ose pas. Mais alors, y a-t-il une Décision ? Et si oui, quel sillon y laisse glisser, et en rapport de détermination avec ce qui se maintient dans son ouvert ?

18 – Je laisse de côté la question de Socrate, qui vient en suite. Trop difficile pour être exposée.

Eléments de réponse.

le problème fondamental de la doctrine lacanienne du discours est le suivant :
Marx a inventé un concept nouveau : le concept de mode de production. Sa nouveauté
tient ne réside pas tant dans l'efficience conceptuelle de ce terme à l'endroit d'un fait
historique précis, que par la nouvelle méthode de raisonnement qu'implique ce concept.
A partir de lui, il est possible d'envisager une formation historique comme un fait
de structure, i.e. comme un agencement de rapports humains significatifs
du point de vue de "l'essence de l'homme". Je passe naturellement la note.
Je veux dire par là que, pour Marx, une formation historique consiste peut
en contingence, mais que l'agencement les rapports de production s'y dérobe de
même temps, comme un certain mode d'organisation humaine dans son principe,
mode d'organisation que nous pouvons dire être celui de la jouissance. Bref,
l'histoire devient possible d'une méthode de repérage de l'action humaine dans
sa nouveauté essentielle, et elle devient de ce fait même accessible à une action
elle-même raisonnée, dont un mode de production donne - dire la ligne de
force, i.e. les zones disponibles ou d'impasse à quoi un acte comme productif
de "l'essence de l'homme", a à s'affronter, dans ses diverses aliénations.

Ce que Lacan ajoute de nouveau à ce concept, c'est de la généralisation
dans le concept de discours. Cette généralisation est double. En extension, elle
permet de reconnaître des faits de structure que le concept de mode de production ne
peut aborder. Exemple : les sociétés dites primitives, celles du marxisme, et de
sa description en termes de luttes de classes. On sait que c'est un important débat
de savoir, pour savoir si le concept de lutte de classes est applicable à ces sociétés :
[illegible] du concept de discours, les impasses qui résultent de l'une ou l'autre de ces
deux positions (Lévi-Strauss, Balandier, Leach, Terray, etc.) peuvent être [illegible]
ment levées. Il y a bien un rapport de structure qui lie peut à l'[illegible]

pensé en termes de luttes et conflits (Balandier), mais ce qui importe, c'est que ce rapport est à penser en d'autres termes que ceux de classes, sans y être contradictoires. En dernière instance, le gain est plus grand encore. On voit que ce qui constitue en effet la doctrine marxiste, c'est son refus d'une métaphysique. Moyennant quoi la détermination économique en dernière instance devient un mystère dont le voile ne doit pas être levé. Grâce au concept de discours, la situation de ce qui fait l'enjeu d'un mode de production est rendue possible, moyennant l'introduction de ces deux thèses : l'être parlant est déterminé dans sa division par l'effet du langage. Cette division est désir, i.e. rapport de jouissance ; et un mode de production, ce n'est que l'agencement des effets du S2 dans un certain rapport de jouissance. Il se trouve, pour des raisons non contingents, mais déductibles de la structure des flux de jouir, que l'agencement d'un mode de production se fait selon des organes matériels, mais qui ne peuvent être dits réels que moyennant que l'on dit réglés en quoi leur matériel est fait de réel en regard au seul agencement de la jouissance par l'effet du S2. (Laissons ici tous les problèmes de cette position.)

L'objection majeure faite à Lacan est toujours : pourquoi qualifier de discours un processus matériel. N'est-ce pas faire glisser vers l'idéalisme la donnée matérialiste qui est précisément en jeu dans le concept de mode de production ? – Mais justement, ce qui ne se voit pas est que c'est dans ce déplacement qu'est la nouveauté ; c'est-à-dire que le fait spécifique de l'exploitation et de la lutte de classes, est non pas le besoin mais le désir. Dès lors, c'est interroger ce qui est le désir. Et c'est, pour un mouvement, énoncer qu'il y a du désir parce qu'il y a l'être parlant, – donc l'effet du symbolique.

Le symbolique détermine l'être parlant comme désirant. Le désir n'est pas un : il est soumis à des effets d'aliénation historique toujours particuliers, et qui plus est, statistiquement en ce des lieux. Il est évident qu'il faut corriger les positions de Lacan dans le séminaire sur l'Éthique.

C'est d'ailleurs ce que fait le Séminaire XVII. Opposer simplement le
registre du désir à celui des Biens, est une simplification inadéquate. Car
on ne tient ainsi pas compte du fait que le discours des Biens procède lui-
même d'un certain agencement de la jouissance, d'une certaine mise en
impasse du désir. Or, le désir étant impasse par lui-même, on ne peut se
le faire satisfaire d'en démarquer la place par son opposition au champ des
Biens. Le discours du Maître est lui-même un champ du désir. Et j'avance
autrui ce qui s'en refuse : que c'est même par excellence le champ du
désir. Il faut voir en effet que le Maître est le Désirant. N'est-il pas
celui qui se trouve désirer par l'effet des S2 et de la plus belle manière ?
— Mais ce qui est vrai, c'est que le statut du désir est pour lui tel qu'il
ne sait pas ce qu'il veut, et que ce désir qui l'anime dans sa décision,
il supporte par cette position d'ignorance où il laisse à autres les S2, que l'ignor-
ance totalement. En sorte que son désir se trouve désiré, et ceci dans
sa totalement. En sorte que son désir se trouve le lieu de cette vérité de son désir.
Les plus-values, qui lui sont à boucher le lieu de cette vérité de son désir.
Ainsi, les plus-values, d'une part accent la faille du désirant, en ce
qu'elles illuminent sa jouissance, et surtout en ce qu'elles manquent à la
nature. D'autre part, elle contribue à faire taire le désirant, en venant à la
face de ce qui maintient l'ignorance du Maître sur son statut de désirant.
— Mais justement, c'est bien par cet effet d'ignorance brutale qu'elles accent
la malaise du désir, et qu'elles précipitent de plus en plus le maître dans sa
décision de désirant. Je n'ai jamais rien voulu dire d'autre quand je dis
que le plus de jouir est l'envers de la plus value, ou encore que la plus-value
est la cause du plus de jouir : je veux simplement désigner par là ce qui
est incontestable : c'est que l'ignorance du Désirant que le Maître est,
pousse celui-ci paradoxalement dans une décision toujours accrue, et ceci par
l'effet d'incitation, voire de désir, que la plus-value réalise. C'est ce
que Deleuze / Guattari ont fort bien vu, après moi.

Dès lors, le concept de <u>discours</u> est pris dans une ambiguïté constituante : c'est pour autant que l'être parlant est déterminé dans sa jouissance par l'effet de langage que s'agencent pour lui les réels des modes de production (et de quelques autres appareils fort variés : symptômes par exemple). Désigner un mode de production (ou un appareil de la jouissance) comme un <u>discours</u>, c'est reconnaître ce que cet agencement doit à l'être parlant, et partant au symbolique.

Ceci implique deux conséquences (au moins, ici). La première négative : c'est que, [illegible] entendre, ce qui est le cordage dans un discours <u>n'est pas</u> le discours. Le discours du capitalisme, ce n'est pas l'écrit de Keynes, non plus celui de Marx. Ni même les actes de parole qui s'impliquent constamment dans ce discours. Ce qui est discours, <u>c'est</u> les appareils de la jouissance eux-mêmes : machines, rapports de production, masses humaines, etc.

Mais alors, il faut dire ici que ce terme de discours n'est <u>d'aucune analogie</u>. Il ne s'agit pas de dire que le réel d'un mode de production est agencé <u>comme</u> un discours (thèse de l'[illegible]). Un mode de production <u>est</u> un discours, et rien de plus. — Si l'on y objecte comme on le fait d'ordinaire, que c'est idéaliser le réel au point extraordinaire, c'est que l'ordinaire [illegible] que l'on n'a pas compris ce que c'est qu'un discours, et en particulier, <u>qu'il n'y a de discours que portant sur un réel</u>. Tout discours s'adonne à un <u>réel</u> qu'il aborde à son divers mode : il le détache, il le produit, il le fait advenir, il passe dans ce réel. Bref, il n'y a pas antagonisme entre discours et réel, si l'on veut bien remarquer que <u>tout discours est production du réel</u>. Autrement dit, que le symbolique n'existe pas en soi : <u>le symbolique n'existe qu'en tant qu'il a le sujet pour effet</u>. Et de ce fait, il implique que <u>le symbolique</u>, c'est ce qui détache un réel, dont un sujet se désigne comme sa cause. A quiconque aura remarqué

cela, la thèse du discours cesse d'être scandale. Ainsi : la plus-value est le
réel que détermine l'agencement des jouissances que le discours du Maître réalise,
comme effet particulier du S_2. Mais de ce fait : les marchandises ; le travail
humain ; la division du corps dans la production et dans la reproduction
sociale ; les rapports de production ; les rapports de force qui en résultent ;
les faits de parole qui s'y agencent ; etc., sont du réel. Ils sont réels non
pas en tant que tels, mais parce qu'ils renvoient à un réel dont ils
sont l'actualisation, et la mise en œuvre concrète. Ils sont réels, parce qu'un
certain agencement de la jouissance exige qu'il y ait du réel pour que ce
comme en soit produite. Et la production de la plus-value, exige un tel agencement.

— Mais on se satisfait ici bien aisément de cette réponse. Car par exemple,
considérons le discours de l'hystérique, pour ne pas parler de celui de l'analyste :
quel est donc le réel de l'agencement de jouissance de l'hystérique ? Si
nos beaux matérialistes se donnaient un peu la peine de réfléchir,
ceci leur poserait peut être quelques problèmes ? Où sont les marchandises ? Où les
rapports de production ? Où les luttes et rapports de force ? Là où il n'y a rien
de plus que le symptôme nu, et ce que l'analyste en enseigne : qu'il est
lui une parole à dire qui ne se dit pas ? — Bref, il ne faut pas se laisser
fasciner par le réel. Car encore faut-il savoir de quoi on parle à ce
sujet. Et qui connaît s'apercevra que le réel de l'hystérique, ce n'est peut-
être que l'objet (a) ? Mais dès lors, ce réel-ci n'est que le lieu d'un manque,
bien que tenant au corps ? Et n'est-il pas alors un peu plus difficile de penser
ce qu'est là le réel ? — Mais inversement, cette difficulté doit être
[illegible] au lieu de ces autres discours que sont par exemple les modes de
production. Et alors, on ne doit plus s'y satisfaire de rencontrer le réel
en embrassant les choses, — ou les machines-outils.

On voit ainsi sommairement ce qui permet de reprendre les questions
1 à 4 :

- Le réel est déterminé par le symbolique.
- Tout discours s'adonne à un réel qu'il produit.
- Il n'est de discours que par le réel qui s'adonne à une particularité de l'effet du S_a comme barrière de potentiel permettant l'extraction d'une jouissance. Le S_a particularité (Maître) est une barrière qui canalise les effets de la jouissance pour en mieux extraire une certaine vérité.
- Un discours se définit de détacher un réel.
- Nous pouvons dire qu'il le produit, ou encore que le discours passe dans le réel. Ce qui veut dire que le discours advient dans toute son ampleur pour autant que le réel en est profondément transformé dans ce détachement. Le discours du maître creuse les canaux, construit des digues, aplanit les montagnes, ravage les forêts, assainit les déserts, édifie les villes, aplanit les sols, modifie la nature; il passe dans le réel en le détachant. Mais ce qui est plus que tout, il modifie l'homme en tant que particulier. Mais ce qu'il est plus que tout de la culture et de l'histoire, le faisant être de désir pris dans les courants de la culture et de l'histoire. [illegible]

Et c'est là le principal réel qu'il détache et fait advenir: l'être parlant, comme le désirant, celui qui jouit de sa disposition, et dans la passion, comme être [illegible] dans le monde naturel. Et dans sa [illegible] comme fait de culture. L'être parlant est le grand réel que le discours du Maître produit.

- Détachement, production, passage dans le réel, sont quelques-uns des termes dont la théorie du discours au réel aurait à développer.

1 - Le discours passe dans le réel en tant qu'il le rend symbolique. Il le fait un réel humain. Et inversement, ce réel sert de cause à cet autre réel primordial qu'est l'être parlant divisé dans le désir.

2 - Le réel est agencé à la manière du discours en ceci que cette manière est la guise du S_a. La guise du S_a, autrement dit l'artifice du S_a en tant qu'opération lettre, serait le seul sens de cette manière. Mais il en

faut en aucun cas l'entendre comme un artifice de méthode, du moins chez Lacan. Parler de discours au lieu de mode de production n'est pas une méthode : c'est reconnaître ce qui détermine le réel comme cause de l'être, et du discours en général.

*

Qu'est-ce donc que l'histoire ? L'histoire est l'historisation du réel, en tant que le réel est le réel du symbolique : le fait structurel de l'être parlant, et rien de plus.

Histoire, est à la fois Geschichte et Historie. On a montré ailleurs que ces deux termes sont intimement liés. D'une part en effet, en tant que production du réel, l'histoire est historicité pratique. Mais de l'autre, en tant que le réel est le réel du symbolique dans son fond, i.e. en tant que le seul réel produit est au fond le simple avènement de l'être parlant, en tant donc que l'histoire consiste en ceci que l'être parlant se divisant dans le discours, se produit dans cette division comme fait de culture, i.e. fait de parole, en un, toute historicité implique une historisation fondamentale et même fondatrice, en ceci que le dire de l'histoire est l'histoire du dire. L'histoire de l'être qui se divise dans la parole et par l'effet du symbolique. On voit que l'historisation (Historie) n'est pas simple ajout contingent à l'historicité (Geschichte), elle en est la production authentique. Simplement, aux exigences près de ceux qui ne déplacent les concepts : l'histoire dite (Historie) n'est pas ce qui advient dans les Universités quand les professeurs se mettent à se demander ce qui s'est passé à telle ou telle date, aussi rapprochée soit-elle. Ce n'est pas non plus le discours "explicite" ou caché des agents historiques de l'événement agi en question. L'historisation, c'est l'avènement du sujet qui est impliqué dans toute pratique, en tant qu'elle fait avènement d'un réel, de quelque chose qui produit un sujet comme effet d'une division dans sa jouissance par l'effet du

symbolique. Ainsi: toute histoire est reconnaissance : événement de S^a représentant un sujet pour un autre S^a, et dès son entrée dans le lieu de l'Autre auprès duquel on "représente" : pour lequel (à partir duquel) on advient comme sujet. L'histoire pratique est événement d'une reconnaissance, et c'est pourquoi, si l'être parlant se définit de pouvoir répondre les S^a que d'autres lui lèguent, et s'il advient dans leur désir, l'histoire est par excellence la pratique la plus humaine ; elle est l'avènement et la mise en pratique de l'autonomie de l'homme, autrement dit de l'être parlant dans sa séparation _ en tant que celle-ci implique l'Autre du désir.

(Ceci naturellement pose des problèmes: toute histoire est-elle événement de sujet ? les meurtres, les déportations, les génocides, etc. ? Je ne développe pas encore ici.)

L'histoire comme historisation n'est donc pas simple mise en forme ; le fait primordial de l'historisation, c'est que l'histoire est la pratique alternante du dire dans l'acte, en tant que réciproquement l'acte est acte de parole. (Ceci à développer ailleurs.)

— Mais alors, pourquoi faut-il que le discours s'historise ? — la réponse, juste à esquisser, est simple : c'est que le réel est production, et que, hors de cette production, il n'y a pas l'ombre de quoi que ce soit : d'où l'histoire : mise en jeu (Geschichte) de cette pratique, le discours est pratique, il ne sait que pratique. Il n'en reste pas moins que c'est de lui en tant qu'il est les lignes de force d'un réel, que l'histoire s'ordonne. Mais alors, tout discours est après-coup. Quoi avant ? Une décision ; un réel ?

*

La question ? pour bien entendre un problème supplémentaire : c'est qu'il ne s'est pas donné à tout fait de culture d'avoir inauguré le discours sur l'histoire.

Cela, c'est une caractéristique de l'Occident. Ce que Hegel a longuement développé. Il reste à savoir pourquoi : est-ce le fait du capitalisme ? Ou bien du discours grec ? Il y a là des difficultés qu'on ne traitera pas ici. (cf question 17 aussi.)

Or, il faut bien voir que le discours sur l'histoire modifie l'histoire précisément : parce qu'il thématise l'événement du sujet. Mais comme le passage à la parole, et à la politique, de cet événement, est lui-même fait de politique, — alors, il est modification essentielle du sujet dans son historicité. Bref, le nouveau discours est précisément celui qui ~~[illegible]~~ s'adonne la possibilité généralisée de la parole en tant qu'événement du nouveau, ce qu'ignoraient tous les discours de l'histoire ne permettant pas (Hegel).

*

Le réel et l'intelligible. (Questions 4 à 9, et spécialement 5, 6, 7)

Questions trop difficiles pour être même développées ici.

On peut au moins poser ceci :

Comment se fait-il que le réel soit supposable comme intelligible ? Il va pour nous tellement de soi qu'il n'en est rien, que cette question nous semble [illegible]. Pourtant à y bien réfléchir, ce refus qui est le nôtre ne va pas de soi. Et d'abord, il faut commencer par distinguer : que le réel soit intelligible ne signifie pas qu'il soit l'intelligence. Il faut noter que c'est un saut qui est rarement fait, et peut-être même jamais. Toujours en effet, la supposition d'intelligibilité du réel s'appuie sur une autre supposition : celle d'une intelligence créatrice, qui s'en distingue strictement. Or, cette distinction faite, le problème se dédouble donc : comment se fait-il que l'on suppose une intelligence créatrice ? — pourquoi le réel en serait-il intelligible ? La première question est un peu longue à traiter...

Mais la seconde n'est pas plus commode, si l'on veut bien remarquer que, après tout, c'est exactement celle que nous faisons à tout instant : nous supposons que le réel est à nos ordres, et ainsi, y compris lui-même de nous devoir l'être : dans la science. La science, qui se définit précisément de s'attacher au réel *en tant que impossible* (à supposer intelligible), n'en peut pas moins donner que sur cette supposition qu'il est possible du calcul, quand bien même il y résisterait. — Et le miracle est que le réel y *convient*. On peut bien ici se satisfaire ici d'une réponse empiriste, et remarquer que, s'il en est ainsi, c'est pour autant que nous modifions nos calculs en conséquence du réel. Cette réponse est incontestable. Mais elle escamote la difficulté qu'il y a dans le *fait même* de la supposition. Pour ne rien dire du fait qu'après tout, le réel est bien loin de ne pas subvertir à tout instant nos calculs... * Cette dernière remarque a peut-être son prix : de même que chez Descartes, elle nous indique que inversement, *l'imprévisible vient de l'Intelligence*. C'est l'esprit "qui est le facteur de la diversité", le réel, inversement, est ce à quoi on peut se fier *comme au Même*. Mais si l'on peut faire un reproche à la supposition de l'Intelligence, ce n'est peut-être pas tant son spiritualisme, que par le fait que, introduisant dans le réel le facteur de l'esprit, elle y introduit *l'imprévisible qui subvertirait l'ordre du réel*. Le réel lui, revient toujours à la même place. Il est inébranlablement, le Même.

De sorte que la question du réel se retourne : loin qu'il faille se demander si l'intelligibilité du réel est condition de sa calculabilité (ou sa généra-tion), — c'est inversement *parce que* le réel *n'est pas* intelligible qu'il introduit pour nous un facteur de stabilité qui se fait *par excellence*

---

* Sinon, il y a beau temps que l'espèce humaine, et le vivant en général, n'existeraient plus. Il n'y a de vivant possible que sur un calcul de la réalité.

l'armature de notre Être, et de la pérennité de notre culture. C'est le réel qui, en somme, nous ~~[illegible]~~ abstrait suffisamment pour que nous échappions un peu à l'enfer du sujet. Ceci peut-être permet d'entrevoir la raison pour laquelle le réel en tant que Même, est par l'homme, tellement recherché. Ou plus exactement, c'est le Même en tant que premier tracé dans le réel, et spécialement dans la "Nature"; qui lui accorde ce privilège. Bien loin que la supposition d'intelligibilité du réel soit destinée à le soumettre au calcul, et ainsi à notre action humaine, c'est inversement parce que le Même du réel (spécialement naturel) donne une assise à l'intelligence-ment de l'Être parlant, – que celui-ci ~~suppo~~ suppose le réel être le lieu de l'intelligible, i.e. de l'Être parlant. Autrement dit, la supposition d'intel-ligibilité du réel n'est pas une manière de soumettre le réel à nos codes, mais au contraire de <u>nous</u> soumettre à son <u>absence de codes</u>: en nous donnant l'illustration d'un Même absolu, le réel parlé, nous assure de quelque chose comme une stabilité de l'ordre humain, ~~[illegible]~~ pensant un lieu de chaos absolu. Bien loin que le Même ordonne le réel à l'homme, c'est inversement, l'homme qui <u>trouve à s'ordonner</u> de rencontrer <u>un Même</u> <u>un Même</u>, dans le chaos du désir, i.e. quelque chose qui donne à la réalité humaine la dimension du Même qui précisément lui <u>fait défaut</u>. Le Même est ce grâce à quoi l'homme parvient à s'animer, et le plus naturel des Mêmes est ce qui lui donne le plus simple et le plus solide des ancrages. Le réel, c'est les astres. Mais il faut ajouter: le réel de l'homme. Si les astres sont intelligibles (et même intelligents) c'est parce qu'il ~~a~~ donne à l'homme le repère, la mesure d'un Même qui anime et ~~[illegible]~~ accroche ce que son réel spécifique (le réel du symbolique) peut avoir de ~~[illegible]~~ foncièrement instable ou incertain.

On voit la profonde modification que Lacan introduit dans le discours

en posant le réel comme lieu du Même. Le Même ne vient pas du symbolique, mais du réel, et qui plus est, il ne peut y avoir de science du symbolique que pour autant que le symbolique est réel. Si nous pouvons nous soumettre à cette idée que le Même viendrait du symbolique, c'est en raison d'une imposture de la pensée, qui fait que nous identifions le symbolique avec le discours de la science. Or, le discours de la science est par excellence recherche du Même. D'où le développement des procédures formelles. Un formalisme en général, ce n'est rien d'autre que le développement du même du symbolique en tant que le symbolique est réel. La logique, c'est le réel du symbolique.

De ceci, par une sorte de projection, on conclut que le Même est conjonctif de l'hominisation, subverti par la différence du réel. — Mais c'est au contraire. Car, étrangement, si l'hominisation du champ symbolique est subvertie par le réel, c'est précisément parce que le réel est le Même. Le réel en tant que Même, ce à quoi [illegible] du symbolique, — il revient [illegible] tout. De sorte que quelque soit le déplacement du champ hominisatique [illegible] — quelque façon de tourner la difficulté du réel, — c'est le réel qui revient, tournant le symbolique à la place du Même, sans égard pour la diversion du champ hominisatique. Autrement dit, paradoxe qui ne [illegible] jamais assez, si le réel surprend, si c'est le lieu et l'instance de la rencontre en tant que lieu du manque, c'est précisément parce qu'il revient à la même place. Le réel surprend parce qu'il est le Même, qui ne veut rien savoir des déplacements symboliques.

Dès lors, les suppositions d'intelligibilité du réel, ne sont peut être rien d'autre que ceci, de considérer quelle mesure un certain Même du réel consiste à retourner le Même du symbolique. Dans quelle mesure en somme, le réel est-il assez humain, pour résonner en conformité avec la réalité psychique ? (Realität). Dans quelle mesure pouvons-nous

usure du réel, pour y retrouver notre propre réel, en tant précisément que celui-ci est, de par sa nature, absolument inconnaissant et inconnaissable. Le vrai problème de la supposition d'intelligibilité n'est donc pas fondée (celui d'une supposition régulatrice de finalité du réel). Il est au contraire de savoir dans quelle mesure le réel conçu de toute humanité conduit bien à remettre en résonance avec l'Intelligible, pour permettre d'y retrouver son réel.

Mais alors, la supposition d'intelligibilité de la Nature est à prendre autrement. Ce qui est étonnant, ce n'est pas elle, c'est plutôt qu'on ne la pense pas. Nous avons tendance à oublier que cette idée selon laquelle la Nature n'est pas intelligible est une position déterminée de la pensée, dont nous savons, radicalement à un certain discours, historiquement fort particulier, le capitalisme. Mais il y a encore plus, et qui passe tout à fait inaperçu. C'est que de dire que la Nature (si nous savons ce que cela ne veut dire) est absolument inintelligible (au deux sens du Nous et de l'intelligible), c'est de ce fait la dire entièrement réelle. Mais si ce que nous disons est vrai, c'est dire de ce fait, que la Nature est plus que jamais occasion pour nous de notre repérage... Si en effet la désintelligibilisation de la Nature signifie de la réduire au Même du réel, — alors, jamais le repérage de l'homme dans le réel n'en aura autant été facilité, puisque précisément, il ne se repère que de rencontrer un Même. Nous voyons ici que, bien loin de supprimer l'idée du repérage de l'homme, que l'on attribue généralement à la position téléologique – réaliste de la nature, la naturalisation de la nature la pousse à une certaine limite. Et telle est bien à y penser cette romance suprême qui consiste, au dernier terme, à penser l'homme lui-même comme être naturel : Si l'homme est un être naturel, alors il est entièrement réel. Donc il est parfaitement le Même :

la renonce foncière qui s'abrite derrière la revendication de scientificité à l'égard de l'Être de l'homme, se démasque ici brutalement. Tenir l'homme pour Être de nature, c'est très précisément méconnaître le problème du désir en tant qu'il ne met en acte pas le Même, puisque précisément c'est le Même dont il manque, en tant que pour cet Être parlant, le Même est ce qui fait en certains lieux à quoi il est appendu comme désirant.

De sorte qu'il nous faut au bout du compte nous rendre à ceci : la supposition d'intelligibilité du réel est la position "naturelle" de la pensée. Et ce qui est une énigme, c'est de savoir comment on peut y renoncer. Voici alors la question se pose doublement :

1 – Pourquoi y a-t-il pour l'Être parlant exigence de repérage du Même du réel, au regard de sa parole ? Qu'est-ce qui fait pour lui l'exigence du Même ?

2 – Pourquoi le Même du réel est-il d'abord pour lui le réel de ce que nous nous sommes appris à appeler Nature ? Pourquoi le Même du réel ne peut-il être initialement, sinon primordialement, que le réel de la nature, et d'abord des astres, pour reprendre l'exemple connu ?

– A ceci s'ajoute bien sûr la difficulté de savoir comment l'exigence du Même se noue à, ou plutôt se déplace en, le problème de l'intelligibilité du réel, moyennant les déplacements précédents.

1. L'exigence du Même vient précisément de ce que le Même est l'objet perdu. Est Même ce qui serait le-Même : ce qui viendrait à la place de l'objet perdu. Le Même est donc en fait perdu aussi : il n'est jamais le-même. A cette place, il ne reste donc que le réel, comme impossible.

Le réel n'est même que pour autant qu'il vient à la place du le-même structuralement perdu. L'exigence de repérage n'est ici que secondaire (au sens freudien). Elle signifie que le processus secondaire est soumis à la retrouvaille de la chose, mais que, cette retrouvaille impossible, ce qui vient à sa place,

c'est le réel. La seule exigence inaugurale est donc le retour de la Chose. C'est-à-dire qu'il y a du Même : est dit Même ce qui reconduit à cette même place. Le Même est donc toujours un Différent, il n'y a de même que sur le fond de son impossibilité originaire. Néanmoins, il reste que, si le Même de ce fait doit quelque chose au symbolique, en tant qu'il n'y a guère de symbolique que puisse s'inaugurer ce retour, c'est à partir du réel que le Même impossible prend corps. Le Même est bien du symbolique : mais comme ce qui y mettrait un terme, par le retour du Même.

2. – Il semble que le réel du symbolique : la Chose, soit par structure le plus difficile à dire. Peut-être même, le plus difficile à assumer dans l'être : c'est ce dont témoignerait la possibilité de la structure discours pour le parlant. À quoi tient cette difficulté ? On ne sait. Peut-être à rien de plus qu'à la contingence absolue de son inscription dans le symbolique. On peut donc ici esquisser plusieurs thèses.

D'une part, on partira de ceci que la position du sujet dans la pulsion est toujours ponctuelle et évanouissante. Le sujet par structure, semble aussi, de la pulsion, être à jamais rejeté. Il est toujours en fading. Ceci a deux conséquences : d'une part, le fait que la cause du désir se présente toujours comme zone de singularité intermondaine. Mais plus encore, ceci semble expliquer la spatialisation du sujet. I.e. que, par un effet de structure dont on ne sait pas le nom, il semble que la réalité du sujet doive être rejetée dans ce qui se constitue de ce fait comme espace. Le mouvement antérieur de la géométrisation (Koyré) ne veut rien dire d'autre : la spatialisation objectivante du sujet. Faut-il attribuer celle-ci à l'effet du stade du miroir ; ou bien à d'autres caractéristiques du fait symbolique, on ne le sait pas encore. Ce qui est sûr, c'est que de ce fait, la réalité psychique tend d'abord à se rejeter comme extériorité, étant entendu que son rapport à cette extériorité est un rapport de singularité. Pourquoi la réalité psychique n'a-t-elle pas d'espace "propre" ? Cette seule question, dans sa métaphoricité, témoigne déjà de la difficulté... Il semble qu'on ne puisse penser la réalité psychique que dans les termes de la spatialisation objectivante.

Une seconde thèse pareille consisterait à relever que si le réel du symbolique par sa nature même ne peut que se dire, il n'est pleinement dicible que

uniquement un symbolique adéquat. Or, un tel symbolique étant à inventer, ne peut exister que par hasard, ou par miracle. Il semble bien que la Bible soit une des très rares tentatives où le réel du symbolique ait été correctement approché. Ceci, sous le nom du Père. Le Père est-il une "réalité objectivable"? Il semble bien que non. Avoir nommé le père, l'avoir mis en scène comme historique; c'est là le mouvement par lequel psych. d'origine a été figuré qui a permis que le réel du symbolique soit nommé d'une manière adéquate.

C'est ce que le discours grec n'a pas su faire. et qu'il n'a fait que par le moyen de l'objectivation dans le réel : en figurant les actes par Dieux. Mais il ne faut pas penser que ce soit là question d'histoire. Il semble qu'il soit absolument structural que la réalité psychique soit pensée à partir du Même en tant que corps.

Car c'est là le problème : qu'est-ce que le Même dit au corps? Or le corps est d'abord la forme du corps. i.e. qu'il semble que ce soit non tant à partir du corps que de la forme, que le corps soit posé, et que de ce fait le Même soit donné : le Même est repéré d'abord comme forme et comme forme du corps. Tel est l'horizon grec. Il s'imposerait alors à partir de là de savoir ce qui, n'étant pas forme, est au contraire le Même qui serait absolument, i.e. qui serait l'objet partiel.

Pourquoi est-on parti de la forme? Je ne peux aucunement plus, tant la question est difficile. Le reste serait trop long à dire.

*

J'abandonne les questions 10 à 17. Trop long et difficile. Simplement :

- Question 11 : la réunion en question ne dépend pas d'une Décision arbitraire : elle ne fait que relever la détermination du symbolique sur le réel. Et à partir de là en effet, il y a lieu la question de ce qui serait le semblable. Le semblable quoi? Au réel en tant qu'objet partiel.
- Questions 10, 12, 14, 15 : le Maître adviendrait au nom de l'Un. Mais il est tenté à fait en vain de vouloir le distinguer de ce qu'il élimine : car c'est précisément en

éliminant qu'il fait admis ce qui par ailleurs n'a pas d'existence, et qui n'en prend, mais comme se fondé primordialement, que de cet effet de Bla-

Etc. .

*

Second thème du séminaire : le mystère socratique. Qu'est-ce qui noue chez Socrate : la recherche du savoir fondé sur sa seule cohérence — le fait que ce savoir comme science (epistémè), engendre la dimension de la vérité — l'atopie de Socrate — et son désir de mort, supposable à son statut d'atopie.

Ce qui est sûr, c'est que Socrate introduit dans le discours [illegible] la disjonction. Ce que le discours hellène a su refuser sans défaut du réel du symbolique en ce que le discours [illegible], Socrate l'inaugure par d'autres voies : celles de posant le père, l'histoire, l'écrit, Socrate l'inaugure [illegible], la science, et de la vérité. Tandis que ce qui le précède est fermé, se fonde, comme [illegible] précisément comme objectivation du discours dans le cosmos physique, i.e. précisément comme objectivation qui fait que le monde, Socrate au contraire introduit un ordre du [illegible] qui fait que le monde, [illegible]. On peut dire qu'il inaugure là la vraie est la dimension du sujet parlant. On peut dire [illegible]. Mais ce ne serait rien dire, si on ne dit pas quelle place moderne du réel. Mais ce ne serait rien dire si on ne dit pas quelle [illegible] est cette place : c'est précisément celle du Père, en tant qu'il est le Sujet : c'est que le sujet n'est pas du monde, et qu'il se constitue le réel du symbolique, c'est que le sujet n'est pas du monde [illegible]. Dire cela, est le mouvement [illegible] par ses objectivations incontournables. Dire cela, est le mouvement [illegible]. Mais à vrai dire, cette expérience est accessible [illegible] ceux qui ne disent [illegible]. Mais à vrai dire [illegible] le Père, est l'exception : celui [illegible], puisque d'être père il suffit. Le Père, est l'exception : celui [illegible] qui est soustrait à l'ordre du monde. Celui qui est le privilège du sujet, [illegible] qui est soustrait à l'ordre du monde. C'est pourquoi le Père est le père mort : le [illegible] radicalement extra-mondain. C'est pourquoi le Père est [illegible] à l'ordre des corps. Et père est mort, parce que cette mort est ce qui le [illegible] à l'ordre des corps. Et [illegible] que cette [illegible] est ce qui le situe dans sa vraie dimension. — Inverse — que cette [illegible] est ce qui le situe dans [illegible] de mort se trouve dans une position affine [illegible] quoique se [illegible] du désir de mort se trouve dans une position affine [illegible], parce qu'il indique le lieu à celle du Père : il [illegible] le lieu à celle du Père : il mérite d'en tenir la place, parce qu'il indique le lieu [illegible] comme les Sophistes de la disjonction. Socrate est [illegible], atopique. [illegible] comme les Sophistes de la disjonction. Socrate est [illegible] la différence de ce que le lieu du vrai est l'ordre humain de la parole, mais à la différence de ce que le lieu du vrai est l'ordre humain de la parole, mais [illegible] cet ordre humain n'est pas celui du Tout-homme : le Sophistique, il ajoute que cet ordre humain n'est pas celui du Tout-homme : le

Politique, mais de l'ordre de l'exception de qqch. qui ne se laisse désigner que comme le Négatif, i.e. comme ce qui n'a pas de lieu au monde : le secret, la Même Chose (Gorgias). De ce fait, Socrate est fou, plus qu'il ne saurait l'être par enfant, puisqu'il nous indique le lieu de cette extranéité qui fait le sujet. Telle est la nouveauté de Socrate, en quoi il se fait père de Platon, mais aussi de quiconque traite du sujet de l'ordre de la Séparation qui est celui de la Parole : le lien le plus intime du Père au Fils, ce qui ne se nomme pas d'autre manière, autre que cette figure d'absence du Père-mort.

– Laissons là le reste.

*

Troisième thème du séminaire : Platon le maître.

– Laissons de côté la question du transfert de Platon, – et du transfert dont Socrate grâce à lui, est la cause. Question fort longue, à traiter ailleurs (Séminaire ?). Socrate est "origine" et cause de la philosophie : la philosophie, c'est le transfert dont Socrate est la cause. Mais comment dire sa résonance ? N'est-il pas clair à partir de là, que son transfert est interminable, pour qu'il est question de savoir ? En sorte que sa cause est impossible à dire, – sauf à changer de discours. Ceci suppose que ce soit possible. Dès lors, qu'est-ce que l'analyse enseigne de ce transfert ? Puisque nous reprenons l'interminable de cette séparation ? Platon est comme maître. Quelle raison propose ceci

– De même, de lorsque Platon est

a-t-il vu ce qu'il nous dit de Socrate ?

– Problème : de savoir pourquoi Lacan estime absolument nécessaire tout au long du séminaire de faire de Platon l'ironiste ? Lacan sans doute est nécessaire à sa thèse que le Banquet est le comique. S'il en est ainsi, il faut que Platon ait su le secret de cette mise en scène. Ceci implique un forçage constant du texte et de la position de Platon, que Lacan lui-même reconnaît d'ailleurs : en outre, c'est bien de Platon que vient le sphairos du Timée. Au reste les dernières lignes du Sém. indiquent assez que c'est bien à Platon même qu'il est supposé l'imposture de la Verwerfung de la castration. Mais ceci implique qui se refuse ~~[illegible]~~

~~[illegible]~~ de vie en lui est ironiste.

- D'où un autre problème : est-il juste de parler du contresens chrétien sur Platon ? Et du malentendu romantique sur l'amour ? Est-il sûr qu'il s'agisse là de simples faits historiques ? La ~~[illegible]~~ suspicion narcissique portée dans l'amour (le sujet suppose à l'objet aimé), est-ce bien là seulement un fait contingent ? N'est-ce pas au contraire l'amour même ?

Il faudrait développer ce point ailleurs.

*

Quatrième thème : la Sphère.

Ceci se noue bien évidemment à la première question.

1 - Pourquoi le refuge "naturel" de l'homme est-il la Sphère ?

2 - En quoi celle-ci serait-elle la figure même de la limite ?

3 - Pourquoi la limite serait-il le Parfait ?

4 - En quoi le parfait serait-il une impasse imaginaire ?

Bref, on ne voit pas ce qui lie la Sphère à la complétude imaginaire. Suffit-il pour cela, de se réfugier à un absence de manque ? Pourquoi la Forme devrait-elle être la Sphère ?

- Une autre voie possible serait de remarquer que ce départ pris de la sphère est particulier au discours grec. C'est bien en effet pour autant que le discours grec se définit de ne pas faire face à la castration, qu'il produit celle impasse de la sphère. De là, il faudrait alors montrer comment une physique qui, sortie, i.e. qui ne recule pas devant l'effet de séparation que constitue la reconnaissance du réel, en tant que purement contingent, comment une telle physique ne peut se constituer que du rejet de la sphère comme parfaite, donc, d'une perspective de la faille. D'où l'origine prise de la perspective existentielle théologique : le dieu des Juifs est un dieu de faille : paradoxe de passion. Mais de ce fait, sa création, objet de sa passion, est susceptible d'être accidentelle : le monde ne soutient sur aucun fondement de néant. Donc il est absolument contingent, il aurait pu être autre. C'est uniquement cet effet qui vide la perfection du monde, et le rend inintelligible, que la physique peut se constituer. Paradoxalement, c'est pour

autant que le monde est inintelligible que la physique, l'intelligibilité du sexe, peut s'établir. Précisément parce qu'alors, on peut moins supposer, pas de perfection instants [illegible]. De ce fait, la voie est ouverte au calcul, i.e. à un fil qui ne procède d'aucun Bien qui l'arrête.

L'inconvénient de cette voie du travail, est précisément d'escamoter la question qu'il est à développer : en quoi la figure de la sphère est elle celle d'une perfection ? Et pourquoi dans ces conditions la physique s'est elle constituée dans le champ d'une telle supposition ? Pourquoi ne [illegible]-elle pas fait place nette au départ ? (Il est vrai que c'est ce qu'elle fait au moment de Platon et Archimède contre Aristote.)

*

Questions accidentelles :

- Quel rapport entre la <u>coupure de la sphère</u> et le ressort du comique ? On ne pourrait pas déterminer si la coupure donne le ressort du comique par [illegible] dans le champ de l'amour, ou si c'est l'introduction du génital, lieu du sexe, dont la coupure ferait l'irruption du tragique. L'inceste, l'absence de coupure,
- Il faudrait nouer ensemble ces termes : l'Homme – le Macrocosme et le microcosme – la Sphère – le Bien. Qu'est ce qui les tient ensemble ?
- Relire la critique de Copernic, qui [illegible] dans Rabelais.
- Noter la reprise de l'imaginaire de la sphère : qu'elle s'infinitise aisément, comme chez Bruno et le Cusain.

—

Séance du 11 - Janvier 1961 - [7] : Un point d'arrêt : désir de Socrate. — Discours d'Agathon.

1 - Dialectique du désir : il est engendré sous forme de métonymie d'une chaîne Sa, constituante du sujet.
- le sujet n'est pas l'individu.
- la chaîne est inconsciente. C'est une demande, pas une pensée ; une trace.
- la trace cernée du trait $f(\bar{S})$ S.
- la demande est une revendication éternisée du sujet, quoique latente et inaccessible.
- le support de la chaîne est la pulsion de mort, dans l'automatisme de répétition.
- D'où, pour celui chez qui ça parle, la position excentrique du désir : paradoxe de l'éthique.
- "Sauver les apparences" : par les épicuriens, sous prétexte de perfection : ne vaut pas mieux que d'expliquer le désir par le besoin.
- Topologie de l'entre-deux-morts et éthique du désir. Discordance entre les deux formes de la mort.
- L'homme aspire à s'anéantir pour s'inscrire dans les termes de l'être.
- Il aspire à se déterminer en ce qu'il s'éternise.
- L'espace tragique est celui de cette topologie. Dépassement de la fonction mortifère.
- Tragédie moderne et tragédie antique : le comique de l'erreur dans la première.
Car le commandement de la seconde mort n'y a plus de sens.
- Dans la tragédie antique, le commandement est la dette non payée ; la victime est soumise au "il ne savait pas" de l'ics.
- C'est pour Freud la raison du choix d'Oedipe.

2 - Mystère de Socrate : Il n'est pas immortalité.
- Premier terme : il est mieux qu'un sens antique : promotion du Sa.
- C'est la cohérence interne du Sa ; d'où le mouvement de Socrate au milieu des Sophistes.
- Second terme : Abolition de toute crainte devant la seconde mort.
- Méconnaissance de Socrate que sa bouche est close — son déroulement d'arguments est de l'ordre du moyen psychologique — le questionnement engendre une métonymie dont le résultat est ce désir qui est affirmation d'immortalité ; un désir de discours infini.

3- Atopie de Socrate

- Ce qu'il fallait que fût Socrate sur désir ? Une topologie qui donne sens à cette question.
- Affirmation de l'immortalité, valeur absolue du S..., à quelle atopie renvoie cela ?
- L'atopie du désir renvoie au point central de la topologie de l'entre-deux-morts ;
- Vide de la place du désir, le désir n'étant plus que cette place : désir de discours
{ pour Socrate, donc pureté du désir.
- Alors, le désir de l'analyste : que doit-il rester de ses fantasmes ? Si la castration
{ est au dernier terme de l'analyse ?
- L'analyste, quelle position attendue pour offrir carence au désir du patient, le
{ donc n'actualise aucun désir de l'Autre ?

4- Discours d'Agathon.

- C'est dans la perspective du poète tragique que l'amour est montré complète-
{ ment dérisoire.
- A. tient le discours de l'amoureux.
- L'amour est à la trace d'Até, le malheur.
- Dans la tragédie chrétienne, tandis que se perd l'ineffable de la seconde
{ mort, l'amour prend sa place.
- Pour parler de l'amour, il ne suffit pas du poète tragique, il faut aussi être
{ comique.

1- Le désir, la pulsion de mort et la chaîne signifiante.

Il faudrait éclairer trois des concepts les plus difficiles de la doctrine lacanienne :

1- la chaîne signifiante.
2- l'automatisme de cette chaîne et l'emprise de la mort pour le vivant parlant.
3- la métonymie du désir.

Vu la difficulté de ces termes, et spécialement du premier, c'est exclu ici.

J'abandonne. Les questions sont à reprendre plus tard.

Questions.

1 - la chaîne S^a - pulsion de mort - désir - sujet - entre deux morts.

- le sujet et l'individu.
- la demande c(s).
- (la trace et le trait)
- l'automatisme de répétition et la mort.
- le désir excentrique, paradoxe de l'éthique
- Epicycles et leurres : le désir.
- la seconde mort et l'éternisation.

2 - Socrate et son désir. La formation du S^a - Abolition de la crainte de la seconde mort - le désir d'immortalité - le désir le discours infini - comment tout ceci se noue-t-il ? - et la question de la seconde mort et du S^a - 2 - à la place vide du désir, comme désir de l'analyste ?

3 - le désir et sa topologie : le désir de l'analyste. Quelle position de désir qui fasse place vide pour que le désir de l'analysant se réalise comme d(A) ?
- Quelle est en conséquence la topologie du désir ?

*

(4 - la tragédie. Pourquoi est-il exigible d'introduire aussi le comique ?
- Que signifie la référence aux deux tragédies ?
- la dette et le "il ne savait pas" de la tragédie antique.
- le "Il ne savait pas" dès d'Oedipe.)

Séance du 18 Janvier 1961 [8] : Discours d'Agathon. — Socrate se substitue Diotime.

Plan :

- Dérision du discours d'Agathon : question de sa place
- L'intermède avec Socrate.
- Socrate se substitue à Diotime, est-ce pour ne pas humilier Agathon ? – Refus de Lacan.
- A. a parlé par énigme. L'excès de son discours donne à entendre.
- Si Socrate était un pédant ?
- S. et A. ne sont pas sur le même plan : A. s'amuse ; S. croit se former la porte

[un jeu dialectique.

- Le magistère de S. : est la dialectique.
- Socrate introduit une rupture, mais sans dévaluer ce que dit A..
- La méthode de S. fait de l'économie un [illegible] distinctions. L'interrogation

[fait surgir la fonction du manque

- L'amour est-il désir ou non ? Interrogation de S..
- L'objet du désir pour le désirant, n'est pas à sa disposition.
- L'objet du désir pour le qqch. du dialogue n'est pas de
- S. se distingue des Sophistes par ce que le qqch. du dialogue n'est pas de

[jeu verbal.

- La réminiscence et les questions justes. L'âme immortelle.
- La réminiscence et les questions justes, parlant en son nom, s'en tient là.
- Socrate ayant introduit le manque, pourquoi en son nom, s'en tient là.
- Pourquoi se substitue-t-il Diotime ?
- Retour à la fonction désirante de l'amour.
- Retour à la fonction désirante comme questionnement de la
- Impasse de la méthode socratique
- Impasse de la méthode socratique comme questionnement de la

[cohérence du S^a : dans l'amour.

[cohérence du S^a : dans l'amour. de la seule cohérence du dialogue,

- Socrate : un savoir peut s'affirmer de la seule cohérence du dialogue,

[appréhension de la loi du S^a.

- Le savoir est transparent à lui-même : c'est sa vérité.
- Or, discord moderne avec S. : qqch. peut se maintenir de la loi du S^a la
- Or, discord moderne avec S. : qqch. peut se [illegible] subsistance de

[excluant qu'il y en ait moins : c.à.d. Ellipse du sujet, subsistance de

[la chaîne S^a.

- le discours de S., du savoir transparent à lui-même, ne peut franchir une [limite, quand son objet est l'amour.
- le discours de D. laisse devant des béances que S. n'assume pas, qu'il refuse.
- Qqch. dans le discours de l'amour, échappe au savoir de S., et implique que [S. se discerne et passe la parole à une femme : celle qui est là aussi.
- Passe la parole au mythe quand le savoir, pur jeu du S[a], défaille.
- le mythe supplée à la béance de ce qui ne peut être assumé dialectiquement.
- Si le Beau désire, ou si l'on désire le beau : au lieu de ces termes, désirs de D..
- Emergence de la loi du S[a] chez S., Mythe de la naissance de l'amour.
- Amour, fils de Poros et de Pénia.
- le masculin est désirable, le féminin est actif.
- Aimer, donner ce qu'on n'a pas : le manque.
- L'amour est comme la doxa : vrai sans que le sujet puisse le savoir.
- Il est metaxu : intermédiaire.
- De même le démonique.
- C'est le monde des messages énigmatiques, où le sujet ne reconnaît pas [le sien.
- la découverte de l'ics permet d'étendre le champ des messages que nous [pouvons authentifier comme nôtres.
- le mythe de D. laisse opaque l'amour, et seule l'entrée d'Alcibiade [permet d'élucider sa vérité.
- Elle donne la relation structurale intérieur et transfert.

Problèmes.

1. La grande question : Quelles sont les limites de la dialectique de S.? Pour-quoi ces limites impliquent-elles d'aucune part la dialectique elle-même ; de l'autre, que S. se discerne en Diotime lorsqu'il s'agit des choses de l'amour ? c'est que Socrate ne sait rien.

– Ce qui ne m'apparaît de plus en plus, c'est que S. savait qqch., mais qu'il lui faudrait la lecture de l'autre ce n'est pas que S. savait qqch., mais qu'il lui fondait la lecture de l'autre

par le dire. C'est au contraire qu'il ignore. Et que c'est précisément par
cela qu'il ne sait rien, sinon ceci des erôtika. Le sexuel, les choses de l'amour,
sont, par un effet d'inversion dont la structure fait le problème du discours
analytique, le lieu où se condense que le sujet ne sache pas, en ce qu'il ne
veut savoir que de cela. — L'amour, c'est qu'il y a deux sens au terme
d'ignorance : un sens actif : un sujet qui comporte que [illegible] ce qui est
rejeté, et une simple privation, absence pure. Toute la question du savoir
[illegible], et du fait que jamais cette ambiguïté ne
[illegible] autour de ceci, et du fait que jamais cette ambiguïté ne
peut être tranchée.

On peut peut être aller plus loin encore : [illegible] l'ignorance [illegible]
se [illegible] dans l'ignorance du sujet. C'est la position de l'hystérique, qui
a [illegible] l'évidence de l'amour, [illegible] uniquement un sujet
[illegible]. Mais ce n'est pas sûr.

Mais est-ce dire que S. ne sache absolument rien et spécialement des
erôtika ? Ce qu'il faut dire, c'est que cette ignorance le mène à une
position de rejet qui [illegible] dans un certain retranchement, où il
ne veut rien savoir [illegible] (mais pourquoi ?) Il ne veut rien savoir [illegible]
est assujetti à la chose. Car il n'y a pas d'autre savoir
[illegible] de la chose comme lieu de rejet. [illegible] comme lieu de [illegible]
que celui de la chose, au sens où il [illegible] ce que le [illegible]
[illegible] une [illegible], c'est qu'il fait [illegible] ce que le sujet dit au refus. Il fait par
[illegible] semblant, et ce que le sujet dit au refus dans l'autre. Peut-on dire que
[illegible], apparaître le lieu d'un refus dans l'autre. Peut-on dire que
l'autre savait ce que S. ignore ou qu'il pouvait le dire plus adéquatement ?
[illegible]. Mais l'autre le dira avec style, i.e. de se [illegible]
[illegible] refus du refus de S. ; celui-ci [illegible] l'enthousiasme
[illegible] pathétique de la position de S. Mais il n'en sait pas plus. Simple-
ment, S. s'en discerne d'autant, dans que sa jouissance soit celle du
[illegible] : Alcibiade. Alcibiade, [illegible] [illegible], sont le lieu d'une
jouissance qui lui est savoir : celle du style juste de qui n'est pas sans savoir.

Mais c'est pure illusion, qui simplement, dénonce l'effet de rejet de l'énonciation socratique.

Qu'est-ce donc qui maintient S. dans la position de ce retranchement? C'est en tout cas cette Verwerfung qui le fait père. S. est le père parce qu'il est retranché de l'ordre des jouissances dominantes, puisqu'il [illegible] principe de logos. C'est en quoi il retient. J'ai montré ailleurs que le ressort de la dialectique, c'est d'offrir un manque, i.e. d'opérer le meurtre du père. L'opération [illegible] de manque de la dialectique par S., c'est l'introduction du sujet à ceci qu'il ne sache rien, i.e. au lieu de sujet qui le constitue comme sujet. I.e. pourquoi non seulement les femmes n'ont pas besoin de la dialectique, mais elles l'abhorrent : parce que l'opération du manque est ce qui (insiste leur sujet) (les rejette?), et qu'elles ne sauraient renoncer à leur statut d'être rejetées, ou ce qui revient au même, elles ne sauraient accepter d'être rejetées.

1 - Il faut noter que L. nous montre ainsi trois aspects du transfert: le Banquet — le dialogue — l'irruption d'Alcibiade. Et ce qu'il entend, c'est que la première rupture du dialogue n'est pas la fin du transfert : c'est imp. pour la pratique. Est-ce que la pratique implique cette autre rupture? (Cf. Sém. suivant sur le problème de cette seconde rupture, nulle ambiguïté la rupture idéal / réel dans l'amour du beau).

2 - Quelle est l'impasse de Socrate et de son savoir? Qu'est-ce qu'Alcibiade et Diotime introduisent de nouveau que le mythe de l'amour et ce savoir, laissent opaque (pas au même point)? — L'amour est ce qui c'est de cette question même que nous dépendons. En sorte que la question repose du savoir si ce désir est normalle. L. pose que la ics introduit une rupture avec ce savoir de Socrate. Est-ce certain? Est-ce que la position de S. est celle du savoir [illegible]? Qu'est-ce que l'ics? Est-il ou non savoir? du savoir [illegible] de soi? Qu'est-ce que

Est-il ou [illegible] quoi différent de celui de S..

3 – La loi du S.q. et le savoir, l'ics. Il y a un problème difficile dans le texte de Lacan, dont je vous ai fait l'écho :

1 – Est-ce que le sujet est sujet de l'ics, ou au contraire, « en éclipse » devant ce lieu de l'ics où court la chaîne S.q. ?

2 – Est-ce que le savoir est savoir ics, ou au contraire, ce à quoi l'ics fait objection ?

La grande nouveauté de L., c'est d'avoir introduit les deux termes de : sujet de l'ics, et de savoir ics, qu'on a quoi l'ics justement peut être suggéré. Mais de nombreux textes contredisent cette position. Par ex., la question du S.s.S. ne peut se poser que si l'on exclut que le sujet soit sujet de l'ics, (puisque précisément, c'est ici le savoir ics qui subvertit le sujet (Cf C.R. Sém. Actes EPHE).

– Mais aussi rapport le savoir ics. Ce qui d'importe contredit ce qui est dit ics de Socrate : pourquoi ne pas poser que le S.q. est donc l'ics. Pour alors, il n'y a donc pas de savoir transparent. – Dans ces conditions, il est impossible de dire que Socrate sait mais on peut le dire savoir par l'autre. On a eu de dire que l'autre parle sans savoir (Sém. suivant). Ainsi, le texte de Lacan ne cesse de Il faut dire qu'il y a du savoir ics. se contredire sur ce point.

Vu en bien plus tard, de

Or la difficulté ne serait rien si nous l'avions résolue. Mais nous ne l'avons pas fait, et la question reste de savoir si nous pouvons user de ces deux termes : | Sujet de l'ics / Savoir ics | dont la discussion reste à faire.

*

4 – La dialectique. Il y a une chaîne problématique de la dialectique socratique :

– Pourquoi le questionné est-il l'aimé, et devient-il l'aimant.

– Pourquoi la question dans la dialectique, et la nome

– Qu'est-ce qui implique la question au manque opéré.

– Comment le manque s'introduit-il dans l'opération dialectique ? Est-ce qu'elle crée le manque ?

– Comment le désirant y est-il ? Est-ce Socrate, en tête de questionnant ? Pourquoi l'autre en est-il rendu désirant ?

– Est-ce que la dialectique implique la reconnaissance du lieu du manque ?

– Pourquoi consiste-t-elle en questions justes. Quelle est l'essence de la question juste, et quelle est sa nécessité, si tout est déjà su ?

– Pourquoi la loi du dialogue ?

*

5 – <u>Pourquoi le mythe vient-il suppléer à la science exacte par la dialectique ?</u>

Quel est le lien entre ces deux instances ?

Il est évident que le mythe supplée à l'inexistence dont elle a démontré le lieu. La dialectique cerne la faille à quoi le mythe supplée. Mais il n'y supplée que par production d'idéalités. Or de plus, ce qu'il produit, c'est la faille elle-même. Le mythe est le dire de la faille. Alors, à quoi bon le mythe ? Et d'une manière générale, la suppléance ? Mais peut-être que la dialectique se soutient d'un savoir qui est alors de Φ. Peut-être alors ne faudrait-il pas oser ? Ou plutôt pourquoi la faille doit-elle être produite sous les espèces du vivant ? Qu'est-ce que dans la faille implique qu'elle ne puisse être absolument vue ? – C'est peut-être qu'elle n'existe pas par elle-même.

– Je ne développe pas en quoi le masculin est le désirable (Φ) et le désirant, féminin. Ces métaphores ne valent que si illustre le dissociement plus radical du désirant et du Φ. Reste la question : pourquoi le désirant, est-ce la femme ?

*

6 – <u>Aimer, c'est donner ce qu'on n'a pas</u> : le manque. Pourquoi est-ce d'aimer ?

– <u>L'amour comme métaphore</u>.

– <u>Le change de message de l'Idée</u>. (Questions à répondre).

Séminaire du 25 Jan. 1961 [9]. Discours de Diotime — intervention d'Alcibiade.

Plan.

1 – Substitution de Diotime à Socrate, après son introduction du manque.

– La substitution et la division de la femme.

– Diotime : de quoi manque celui qui aime ?

– Est-ce de tous les biens que s'agit l'amour ? – L'amour du beau.

– Le beau a rapport ~~[illegible]~~ non à l'avoir mais à l'être du mortel.

– Il mène le mortel sur son chemin vers l'immortalité à quoi il aspire.

– Mirage qui le soutient dans sa quête d'éternel.

– Le même dans le changeant.

– Le beau, effet de lumière à l'extrême de l'entre deux morts.

– Le désir de mort, est voilé par le beau. Aversion de l'approche de ce désir dans

[la tragédie, voilé ~~p~~ dans l'évocation du beau.

– désir du beau, dissimulant le désir de mort.

*

2 – Glissement du discours de D. : le guide se substitue à l'objet. ~~Fonctionnement~~

[de la transition.

– La transition devient but : son jansénisme platonicien.

– Les objets se résolvent en montée vers le beau : fonction métonymique du désir.

– Nullité des objets : une perspective sans limite.

– Le pas fait passer de l'avoir comme terme de la visée à l'être.

– Un devenir du sujet, identification dernière avec le suprême aimable.

– Plus haute la visée, plus il est désirable : dans son unicité.

– Eros n'est pas Agapè : il ne vise qu'à sa perfection.

*

3 – Quant aux choses de l'amour, on ne peut parler que de Il ne savait pas.

– Ne pouvant parler de ce qu'il sait, il fait parler celui qui parle sans savoir.

– Agathon, ne sait pas, parlant. Le poète tragique ne peut parler que bouffonnement.

– De l'Il ne savait pas prend sens le mythe de l'Eros : conçu pendant le

[sommeil du but – ~~[illegible]~~ sachant Poros.

– Indésirante, elle, n'a rien de l'aimé : elle manque de tout. Non reconnue

[au Banquet des Dieux.

- la dérivante est d'avant l'amour. La métaphore de l'amour fait ici défaut.
- la métaphore du feu : Booz endormi. Le drame de l'Oedipe et l'entre deux morts.
- Entre deux morts – transmission paternelle – présence de la métaphore.
- L'amour naît du discours au point où il ne savait pas.
- Socrate, se posant dans son savoir, le montre. D'où la substitution.
- D'où son mode d'enseigner.

*

4. Pourquoi que ce n'est pas là ce qui permet de saisir l'amour : entrée [d'Alcibiade.

- Après qu'Aristophane eut [illegible] : parole coupée par l'entrée d'Alcibiade.
- La substitution : il faut être trois pour aimer.
- Alcibiade, mettant en tiers Agathon et Socrate, entre celui qui sait et parle (sans savoir, et celui qui ne sachant pas, a fort bien parlé).
- la présence d'A. introduit une atmosphère de scène.
- L'amour ne tend pas à l'harmonie. Le beau ne le structure pas.
- la rencontre et l'unique dans l'amour : l'objet (a).
- L'objet qui fait vaciller le sujet : l'agalma que Socrate recèle.

—

Questions.

1 – Le décentrement de la femme.

– Pourquoi l'introduction du manque dans l'amour provoque-t-elle le décentrement du sujet — sans pourtant suffire à le traduire ? Question de la doctrine du phallicisme et de sa limite nécessaire : φ.

– Pourquoi la femme est-elle le décentrement du sujet ? Et ceci, non seulement pour l'homme, mais pour elle-même ?

– Quelle nécessité oblige que cette refente soit traduite dans la figure d'une femme ? Pourquoi en particulier ce détour dans l'Autre ? Quelle exigence du fait que l'Autre est condition de la parole, dans ce détour ? Problème de la nécessité du transfert dans l'acte de parole.

2.- Le désir du beau et le glissement de Diotime.

Bien voir que la dénonciation par Lacan du glissement de Diotime est central dans sa critique du platonisme : la Schwärmerei de Platon, c'est de substituer le Beau à l'objet du désir, de faire passer le guide à la place de la Chose. Platon recule ici devant le désir de mort.

Or, ce que L. ajoute, c'est qu'une telle identification du Beau à l'objet, a deux conséquences : — que l'amant s'identifie au Beau, — et ainsi qu'il se tient dans la position du Désirable.

C'est pour autant que, dans cette croyance, l'amant se donne à voir comme le désirable, qu'il efface son enfant, et cache aussi la Chose qui le désire. Il s'allie dans cette position, et lui-même, et sa cause.

Question : pourquoi y a-t-il une telle chaîne de glissements ? Qu'est-ce qui du désir du Beau implique que l'on recueille le désirable ? Est-ce là l'urgence de l'amour ? En aimant, on se dérobe comme le désirant, susceptible d'être désiré de l'Autre. En quoi cette solution est-elle de nature à éluder ce qui en est comme désirant ? Et pourquoi cette élision ?

Il faut voir ici le caractère subtil de l'argument de Lacan : s'il est vrai que le glissement de Diotime est de nature à mener au Bien, il faut aussi voir qu'il est la forme de l'illumination constituant du négatif, en quoi consiste la visée de la Chose. C'est ici ce que L. manque dans sa visée.

Plus généralement, en quoi le glissement de Diotime est-il constitutif des platonismes comme perspective d'interprétation idéalisante ?

3.- Irruption d'Alcibiade.

Ce qui est important, c'est que L. note que le discours de Socrate n'est pas la fin du transfert, contrairement à ce que je pensais. Il y a une autre réponse : celle d'Alcibiade, qui introduit le lien réel. Nous voyons donc qu'ici, l'irruption de l'Autre se mue à la jouissance, et au passage

dans le symbolique.

Question : pourquoi y a-t-il alors tiers symbolique dans le couple ? Pourquoi l'Autre doit-il prendre la structure du tiers dans le couple ? Quel rapport entre cet Autre et la chose, si l'un est du symbolique, l'autre, du réel ?

4 – Il ne savait pas.

Pourquoi quant à l'amour, y a-t-il disjonction nécessaire : — ou bien je suis
mais je ne peux le dire ; et c'est l'autre qui parle à ma place. — Ou bien je
parle, ne sachant pas ce que je dis ; mais le disant adéquatement.

D'où la méthode dialectique.

De plus, cette distinction est contestable : comment peut-on dire que Socrate ne sait pas, alors que précisément il est obligé de passer la parole à Diotime ?

tu sais, alors que précisément il est obligé de ... Dans tout le texte,

D'autre part, il y a ici confusion entre savoir et ... .

le savoir est autre que le savoir ici.

(– l'Oedipe, le Nom du Père et l'"Il ne savait pas".)

(– le mythe de l'amour et — .)

5 – Le Même, le Beau, l'énumération. Platonisme.

6. Problèmes divers :

– (a) et la vacillation du sujet.
– la métaphore du Père et l'"Il ne savait pas" de l'Oedipe. Entre deux morts.
– Eros et Aristophane.
– le tiers dans l'amour. Le ... .

—

(Tout cela à reprendre).

Séminaire du 1. Fév. 1961 [10] : Discours d'Alcibiade – Agalma.

Plan :

1 – Pour Alcibiade, s'il s'agit d'amour, c'est en acte, en relation à l'Autre.
- Passage au registre symbolique, autre que la relation duelle, qui procède par voie d'identification à la perfection, au Souverain Bien.
- L'Autre et le tiers en présence dans l'amour.

*

2 – Alcibiade vers l'Agalma.
- A. tente que Socrate lui manifeste son désir : c'était un signe.
- Ce qui est cherché dans l'autre : le désirable.
- Agalma et le Silène.
- Si S. aime les beaux garçons : apparence ? – Il en va comme les Poètes en général.
- Discours de la passion : personne n'a vu ce qu'A. a vu, dans le Silène.
- Lui qu'il a vus, ces agalmata, est assujetti à S..
- Subversion, [illegible] dans le commandement de qui il possède : Quomodo ?
- Che vuoi ? Y a-t-il un désir qui est ta volonté ? Topologie du sujet.

*

3. Φ, demande, désir, agalma.
- L'agalma est l'accent fétiche de l'objet.
- Le fétiche n'est pas image au sens de reproduction. L'idole.
- L'éclat de l'éclat.
- Le piège à Dieux.

*

4 – L'objet partiel. – Refus de la totalisation.
- L'autre, addition d'objets partiels. – Le Ça.
- L'Autre dans l'amour n'est pas l'oblatif.
- L'Autre de l'amour, est-ce sa jouissance ou sa perfection qui est cherchée ?
- L'objet, valeur de jouissance.
- Si un objet en vaut un autre, un sujet en est un autre.
- Le sujet peut entrer dans notre calcul comme quelqu'un qui combine avec nous.
- Un sujet entre dans la Spaltung du langage. Dans le sujet, ça parle tout seul.

- L'objet du désir n'est pas de l'équivalence des Biens, mais sans balance avec les autres.
- L'objet du désir est la métonymie du désir, i.e., point-limite.
- Objet partiel, topologie, agalma.
- Les identifications et leur rapport à l'objet.
- L'objet partiel et M. Klein.
- Autour de cela se dévoilent deux perspectives sur l'amour : ou la montée vers le Bien ; ou le privilège de ce point unique de l'être : l'objet partiel.
- Autour de cet objet, topologie de l'amour ; le tiers, l'ètre de l'amour.

Questions.

1 - L'objet partiel et le sujet. Leurs rapports respectifs et l'absence d'équi-
volence de l'objet du désir.
- la volonté du sujet, et la passion.
- le Che vuoi ? Problème important : y a-t-il un désir qui soit la
volonté ? C'est cela sans doute le ressort d'une analyse.

2 - Deux perspectives sur l'amour : Ou le Bien et l'identification ; ou le point de privilège du (a). J'ai montré que ce n'est pas si simple. A vrai dire, le pollitisme du Bien nous ramenait à la résonance de la [illegible] de Platon : le déchaînement du S_a, et ce qu'il amène d'un lieu du vide. A la vérité, si L. ajoute singulièrement du Bien, c'est précisément pour éviter d'interroger cela : ce que le sujet doit au déchaînement du S_a. C'est ce que Platon vise dans l'idéalisation du point de privilège de la (a). Le point de privilège de la Bien. Et de lui résulte le vide de l'effet de manque opéré pour cause à sa raison d'être dans l'effet de manque opéré par le déchaînement du S_a. L'alternative de L. est donc tout à fait fausse.

3 - L'accent fétiche de l'objet. A dire..

Séminaire du 8 - Fév . 1961 [11]. Eloge d'Alcibiade .– Intervention de Socrate

Plan.

- Interprétation de Socrate et Alcibiade . Métaphore de l'amour.
- L'éloge de l'Autre se substitue à l'amour .
- L'éloge de l'Autre se substitue à l'amour .
- Eloge fait de Socrate : faire rien de l'objet aimé .
- le Silène et les agalmata .
- L'objet qui fixe le désir et déchaîne la détermination .
- Pourquoi Al. veut-il les signes du désir de S. ?
- Pourquoi Al. veut-il les signes du désir de S. qu'il n'aime pas.
- "Tempérance de S." c'est parce que S. sait en amour ce que c'est l'amour.
- Al. dit S., veut faire un échange : beauté contre beauté .
- "Détrompe-toi : tu crois ... ; je ne suis rien".
- S. refuse de s'admettre comme justifié à être aimé ; désirable .
- S. refuse de s'admettre comme ... , car il sait que
- Pour lui, la métaphore de l'amour ... , sa position centrale.
  [n'a rien d'aimable : au centre est le vide, au centre du savoir .
- Le savoir de l'amour , c'est l'appel du vide au centre du savoir.
- le défaut du miracle de la métaphore de l'amour, fait que S. ne peut que
  [se refuser au simulacre , parce qu'il refuse d'être désirable.
- S. refuse de montrer les signes de son désir , du "Tu aimeras !"
- S. est un désirant éloigné de tout amour , du "Tu aimeras !"]
- S. est un désirant ... la dignité de l'aimé.
- [La ... de l'inscience fait la dignité ... : le dialogue .
- S. engage Al. dans ses ... : un lien ... pour Al..
- L'objet : je le veux parce que je le veux : Il implique Al. dans le
- S. se refuse à lui répondre sur ce plan.
  [chemin de son bien.
  [... que le Bien soit l'objet du désir .
- Mais : mise en cause que le Bien soit l'objet du désir .
- Al. est l'homme du désir.
- Al. est l'homme du désir ; puisqu'il l'est. La métaphore s'est opérée :
- Pourquoi Al. veut-il être aimé ; puisqu'il l'est.
  [il est désirant.

– « Qu'Agathon soit ton objet, et toi, être aimé de moi » : ce que tu veux ».
– S. fait l'éloge d'Ag., donnant satisfaction à Al..
– Ainsi, fait passer l'image d'Al. aimant, aux identifications supérieures.
– Al. désire la même chose, l'objet unique dans Agathon.
– S. substitue son leurre, et se trompe sur la fonction de l'agalma.
– Schéma optique : l'idéalisation, le moi idéal.
– L'amour des dieux : ne supporte pas la qualification passive.
– Être aimé, c'est entrer dans la position du désirable.
– Deux perspectives sur l'amour : le désirable du beau et l'amour du pêcheur.
– La révélation transitoire et la révélation analytique : agalma.
– L'amour réciproque d'Al. et de S. Le leurre le plus authentique.

—

Scène incompréhensible. Absolument impossible d'y entendre quoi que ce soit, surtout à la fin, sur les Deux, dont je ne dirai rien.

1 – L'essentiel de la position de S. est dégagé ici, dans sa structure :

S. est le désirant qui, ne sachant se être qu'un lieu de vide, ne peut se concevoir comme désirable. – Et pourquoi l'angélique trait de sa manifes-

Mais : d'où lui vient ce vide ? Ceci ne trait ce nous enseigne sur l'hystérique.

tes les signes de son désir ? Ceci ne trait quelque chose d'essentiel :

Mais surtout, cela nous enseigne quelque chose d'essentiel : (désirable).

Se manifester comme désirant, c'est vouloir être aimé, c'est l'ordre de l'être

c'est nouveau. Autrement dit, parader en désirant, c'est l'ordre de l'être

aimé ; et non de l'amant (que S. est). il est désirant parce qu'il

D'où pour Al. la métaphore de l'amour : veut être aimé ; de S..

Mais alors, qu'est-ce donc qui chez l'autre, lorsque le désirant donc

se parade, par le fait qu'il est aimé ? Nous voyons dès que l'amour est

cause du désir ; c'est le désir de l'Autre qui est cause du désirant. Mais pourquoi ? Pourquoi le désir de l'A. implique-t-il que le sujet se résume à désirer ? Et ceci, d'autant plus que S. semble faire exception à cette position.

2 – Quoi qu'il en soit, nous voyons ce qui est le savoir de S., et son insistance dans l'amour : il le porte à interpréter. Est-ce là la position de l'analyste ? Est-ce que l'analyste procède du même côté du désirable ? – Quant au savoir de l'amour, il se résume au vide : savoir du vide de l'amour. C'est à dire qu'il n'y a pas de savoir de l'amour, et c'est ce que sait S.. Ou plutôt, ce qu'il ne peut pas ne pas savoir. Car ce n'est pas que S. sache qqch. : mais il n'ignore pas être le vide, ce que l'Al. ne peut qu'ignorer en se faisant le désirant dans la parole.

3 – Reste le problème du titre : Je croyais jusqu'à présent que S. désirait Al. qu'il voulait être aimé d'Agathon, or se manifeste tout comme le contraire : que Al. désirant de S.. Or, ici, le texte dit exactement le contraire : que Al. veut aimer Ag., et être aimé de S.. D'où la question : que veut donc faire le titre ? Si à la rigueur nous pouvons en effet comprendre qu'aimer c'est vouloir être aimé, (à cette différence près que nous ne voyons pas pourquoi le désir de l'Autre est cause de l'amant, question 1), nous ne voyons pas ce que le titre vient y faire, et quelle est sa logique.

Reste la question : en quoi le désir de l'A. montre-t-il le désir,

Reste la question de la position d'Alcibiade.

résiduelle ici de la position de S. et

4 – De plus, question qui renvoie, de la différence entre la position de S. et celle de l'analyste. Elle tourne pour L. autour de la distinction difficile et problématique (je l'ai dit ailleurs) entre deux versants de l'amour : l'objet unique qui assujettit le désirant, ou l'idéalisation de celui qui s'aime comme moi-idéal, dont L. attribue ici le lancement à S..

Mais pourquoi ?

—

Séance du 1er Mars 1961, [12] : le Transfert : confession d'Alcibiade, interprétation de Socrate.

1. le Banquet, région des positions éthiques.
- Pl. ménage la face de l'énigme.
- Position du désir : Al. attend beaucoup de S..

2. le graphe : les deux chaînes* et la chaîne i(S).
- Désir : métonymie déterminée par la chaîne Sa, glissements du Sé sous le Sa.
- Un élément pendulaire d'objet privilégié et arrête ce glissement : fantasme.
- Le désir de l'Autre, si le sujet s'identifie au $\$\diamond a$.
- L'Autre n'est pas sujet : évanouissement, donc, le sujet aussi
- Ce que l'Autre peut donner : amour au delà de la demande, réponse de sa puissance.
- L'Autre et l'objet du désir.
- Dans le désir : objet et non sujet : défaillance du sujet devant la déchéance [de l'Autre.
- D'où l'objet, merveilleux ; sauve la dignité du sujet. Autre chose que moi
[au glissement de la chaîne.

3. le transfert* est automatisme de répétition. C'est l'amour ; j'aide es
[deux voies.

- Transfert : 1. présence du passé.
- 2. manifesté par l'interprétation, manifeste à l'action de la parole. Elle porte pour qu'il y a transfert.
- 3. le transfert soutient la parole. l'analyste ne peut faire qu'il n'intervienne de
- 4. Une limite irréductible : l'analyste ne peut faire qu'il ... la position que le tr. lui donne : suggestion.
[la position que le tr. lui donne : suggestion.
- 5. Puissance créatrice : reproduction.
- 6. Cette reproduction est créatrice.
- 6. Cette reproduction est ... de répétition ?
- D'où vient la nécessité de répétition ?
- 7. D'où vient la nécessité : le sujet fabrique qqch. pour qui ?
- 8. Le tr. source de fiction : le sujet fabrique qqch. pour qui ?
- 8. Le tr. source de fiction : l'Autre y est présent, pour être entendu.
- 9. Mais ne sachant pas, l'Autre y est présent, pour être entendu.
- 9. Mais ne sachant pas : il y a le qq'un à qui l'on parle.
- 10. N'est pas répétition : il y a le qq'un à qui l'on parle.

4 – Banquet : l'acte de confession d'Al. au-delà des comptes-rendus

– D'où la condition du secret, devant le tribunal de l'Autre.

– Al. fait de S. qq ch. de complètement subordonné à son désir : objet.

– S., enveloppe de l'objet du désir, au f du désir, manifestant par son signe que
{ l'objet est à aimer.

– Eclat d'Al. : d'où la honte. Dévoilement du secret du désir, caché dans
{ l'amour.

– Vie d'Al : chute de A en (a).

– Recherche de la vérité dans la dimension d'abolition.

– Dernier terme de la confession : hommage au Maître d'avoir dit libre la voie
{ du désir ?

– La question reste : où est l'adresse ? Qui s'instaure ?

– Interprétation de S. : c'est Agathon. Ton désir est proprement envers l'Autre.

– Ce que vise le transfert : réalité bel et bien, dans la recherche de la vérité.

– Analogie d'Oedipe et d'Antigone.

– S. joue le jeu du désir par procuration. Eloge d'Agathon : silence.

– La question reste énigme, si S. sait ce qu'il fait, ou Platon.

– Vraie raison de l'amour : les échelles du Beau ?

*

5 – Désir de Socrate : occupe-toi de ton âme.

– S. à donner l'âme, engendre un transfert.

– désir de l'Autre, est raison de l'amour.

– Amour, ce qui se passe chez celui vers qui on tend la main du désir.

– Désir et ne pas savoir (?)

– S. désire et ne sait pas, dont Al. est saisi d'amour.

– S. le renvoie à son véritable désir.

– Désir de l'analyste, pour l'analysant : qu'est-ce qu'il veut ?

Ce séminaire est particulièrement clair et important sur plus d'un point.

Ordre de lecture :

1 – l'Autre et le désir. Il y a donc une sorte d'antinomie entre Act(a). Le problème posé à propos de l'antinomie de l'Autre : existe-t-il ? est ici claire-ment posé dans mon sens : l'A. n'existe pas, et ce qui existe, c'est le désir. Mais alors, comment est-il possible de parler du d(A) ? On voit que la difficulté se déplace, mais subsiste. On peut la résoudre.

Il suffit de poser :

1. Que l'A. est au fait d'idéalisation (supposition) et n'existe qu'à ce titre. Il existe un réel de l'idéal, et c'est à quoi répond la fonction de l'Autre. Mais c'est à l'effet de marque du S^a qu'il faut en rapporter l'existence.

2 – le désir est d(A) au titre de la supposition qui soutient le désir.

3 – Mais le désir dans ce cas est de supposition, c'est un réel qui fait le seul lieu du sujet. On retrouve ici la perspective des distinctions [illegible] sur S^a. CQFD. La suite est à développer de là.

2 – le transfert, la répétition, etc.

Le transfert répond à deux problèmes qu'il nous faut rejoindre, la répétition, l'amour. C'est la grande question : pourquoi [illegible] l'amour que dans la répétition ?

– Retenons ici la question dite : le transfert est-il ou non répétition ? Il faut répondre que non, car il y a l'Autre auquel on s'adresse. Telle est la thèse. Ainsi, il faut penser que le transfert est création : [illegible] dans laquelle je m'engage.

Il y a donc nœud de ces problèmes :

le transfert n'est pas répétition — il y a création — on s'adresse à l'Autre. S'adresser à l'Autre, c'est créer. On sait qui ; l'Autre et la création se recouvrent. Mais on a vu que l'A. n'existe pas : d'où le problème posé par une rencontre : la création, se recouvrant, disons plutôt
s'accroît l'A. dans sa création du Sa ?

Autrement dit, quel lien entre création Sa et Autre ?

De plus, la [illegible] se trouve ici devant l'époque que j'ai exposée : on veut rendre raison de l'acte : alors, on le distingue de la répétition. Mais de ce fait, la répétition déchoit à l'automatisme. Mais comment en contradiction avec le mouvement analytique. — Du lieu on veut penser l'acte dans la répétition, et on ~~[illegible]~~ veut la différence spécifique de l'acte. Ici, ce qui fait la différence spécifique, c'est l'Autre. Mais le problème reste entier, a fortiori si l'Autre n'existe pas ?

3 - Problèmes du Banquet : que veut dire ce point
- Réalité impliquée dans le transfert : que le transfert vise une réalité ?
essentiel, que le transfert vise une réalité qui se cause comme "achèvement" ?

Quel rapport y a-t-il entre la réalité du transfert, et le désir de l'A. ?

Il y aurait ici trop à dire, et on doit se taire pour l'instant.

- Reste qu'il faudrait résoudre la question du savoir. Pourquoi introduire là cette question à propos du désir ? C'est ici [illegible] nulle.

Séance du 8 Mars 1961 [13] : le "contre-transfert" et la cause du désir.

- L'analysant demande ? qu'est-ce qu'il veut "de l'analyste.
- le non-analysé de l'analyste, moteur pour sa pratique.
- le paradoxe de l'ics de l'analyste : tache aveugle ou communication des ics ?
- Existence d'une réserve de l'ics ? En jouer comme d'un instrument,
  [moyennant la didactique.
- Quel est le point de passage de la qualification.
- l'ics, atteint par le détour de l'Autre, rend nécessaire l'analyse.
- C'est comme aliéné de l'autre que se fait l'expérience de l'ics.
- La traduction suppose toujours, au niveau de l'Autre, même pour l'analyste.
- la méconnaissance imaginaire et l'Autre.
- la ~~méconnaissance~~ reconnaissance de l'ics, ne sert pas l'analyste lors
  [des passions.

- l'ics n'est pas là. d'autant plus dans la passion.
- D'autant plus analysé, d'autant plus ... ailleurs.
- Si l'apathie analytique est fondée, elle ... possédé d'un désir
- Si l'analyste est apathique, c'est parce qu'il est ... d'une mutation de son désir.
  [plus fort, ce s'est produit
- le désir le plus fort, désir de mort.
- la pulsion de mort et la chaîne S^a : l'analyste en rapport à la mort.
- L'analyste joue avec un mort dans l'autre de lui-même.

Un article sur le ~~contre-transfert~~.
- (le amour, c'est la demande de l'Autre.)
- le contre-transfert normal, maîtrise en $i(a)$, effet de la projection
  du mauvais objet.
-
- l'analyste, dépotoir des projections du mauvais objet.

- le désir est déterminé à partir de l'exigence d'amour.
- Même si le sujet ne le sait pas, c'est dans l'Autre que (a) fonctionne, par
  { la supposition signifiante de la situation.
- le contre-transfert, dès lors, n'est qu'un effet du transfert.
-) il y a transfert, (a) suffit pour que l'on soit en position de contenir
  { l'agalma.
- Vacillation du sujet dans le fantasme, où le sujet se pose comme désir.
- l'analyste sait ce qu'est le désir, s'il ne sait ce que désire le sujet
  { dont il est en position de contenir l'objet.
- Dans le principe de la situation, le sujet est introduit comme digne
  { d'être aimé : éromenos.
- l'effet latent, c'est l'irruption de l'objet de son désir, dans l'Autre
- Donc, il est initialement érastès, amant, remplissant la condition
  { de la métaphore.
- le désir de l'analyste et son (a).
- Ce qui intéresse l'analyste ?
-

La partie de bridge analytique. Transfert, [13], 186.

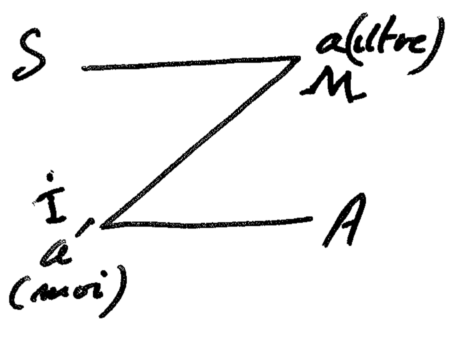
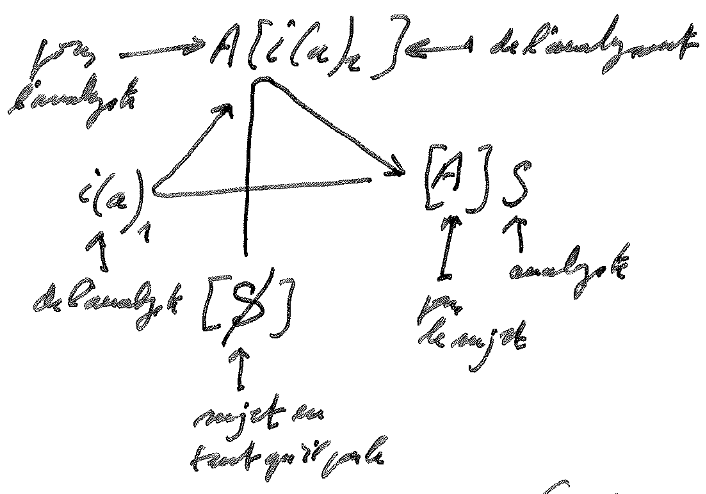
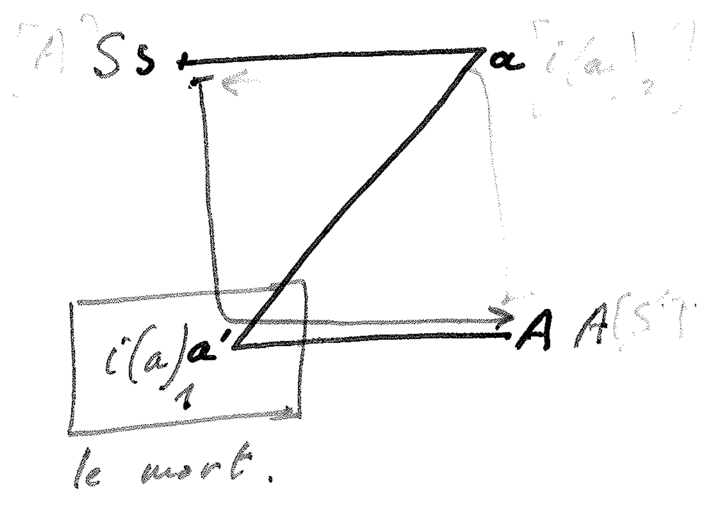


Schéma L.



Transfert p 186 (?)

Donc :



— analyste.

— Structure.

1. Qu'est ce qui est cause du désir de l'analysant ? Ou plutôt, qui l'amène à être amant ?

Il y a deux réponses :

- la "supposition" objective de la situation fait que (a) est chez l'Autre, l'analyste.
- l'analysant est aimé par la situation même, donc amant.

Mais ces deux réponses ne satisfont pas :

- Elles sont discordantes et ne recoupent pas ce qu'elles lient.
- la seconde suppose qu'on sache pourquoi l'aimé devient amant (métaphore de l'amour). Or, on ne le sait toujours pas.
- la première, la meilleure, exclurait plutôt la seconde.

<u>Second</u> : l'analyste est le lieu de disjonction de l'(a). Mais alors, comment ne dire qu'il <u>l'est</u>, comme le fait le "contre-transfert" ; s'il ne fait que le <u>paraître</u>, pourquoi seulement le suggérer ; ou alors, d'où vient un tel effet ? Bref, il y a ici la disjonction de l'a-ant et de l'a-ste en une alternance difficile.

Ce qui pose la question du désir de l'a-ste : qu'est-ce qui le mène à une telle position ?

En particulier, quelle [illegible] Comment l'analyste agit-il avec l'(a) ?

<u>Trois</u> : Comment la passion ?

Réponse également double :

1. le <u>désir</u> n'est pas la <u>passion</u>, mais au delà d'elle.
2. la <u>passion</u> est de l'imaginaire, et ne préjuge en rien de ce que l'analyse opère à l'endroit de l'(a).

Séance du 15 Mars 1961. [14]. La demande et le désir. Demande anale.

- Le contre-transfert, conséquence du transfert.
- Analyse : mettre au jour le désir du sujet.
- Comprendre, c'est répondre à la demande.
- On répond à la demande c'est sur le plan du discours courant.
- On répond à la demande, demande d'amour ; au-delà, désir.
- Chez le patient, au-delà de la demande, demande d'amour ; au-delà, désir.
- La jalousie, extrême dans la position de l'analyste.
- Transfert n'est pas répétition.

*

- Le besoin et la demande : demande orale.
- La D. et son incursion dans l'Autre.
- Dans la confrontation des demandes, discordance de la rencontre.
- Rencontre des demandes.
- Alternation du désir et de la demande : refus de l'anorexie.
- Alternation du désir et de la demande, sauvegarde le désir.
- Le refus de satisfaire à la demande, sauvegarde le désir.
- Le refus de satisfaire à la demande : cannibalisme.
- La demande a un sens sexuel : cannibalisme.
- La demande a un sens sexuel : la relation à l'Autre détruite comme union des corps
- La "relation sexuelle" : la relation à l'Autre détruite comme union des corps
- La "relation sexuelle" : satisfaction pour préserver le désir.
- La libido refuse la satisfaction pour préserver le désir.
- La libido refuse : le j'aime ça et pas autre chose du désir.
- Le psychan : le j'aime ça et pas autre chose du désir.
- Le psychan : du lieu même de la tendance : dire les équivoques.
- Cette demande s'érige au lieu même de la tendance : dire les équivoques.
- Cette demande s'érige : non plus rapport au besoin, mais sa discipline.
- La demande anale : non plus rapport au besoin, mais sa discipline.
- La demande anale : retour au besoin.
- Ici, sexualisation dans le retour au besoin. Racine de
- Ici, sexualisation dans le retour au besoin pour l'A. conséquemment. Racine de
- Dans cette D., le sujet satisfait un besoin pour l'A. conséquemment.
- Dans cette D., le sujet satisfait la teneur de destruction de l'Autre.
  [l'oblatif], dans la teneur de destruction de l'Autre.
  [l'oblatif], dans ce qui est emporté dans l'opération.
- Le désir est ici symbolisé par ce qui est emporté dans l'opération.
- Le désir est ici symbolisé par ce qui est emporté dans l'opération. Le plus désagréable.
- Le sujet comme désir, conjoint à l'objet le plus désagréable.
- Le sujet comme désir, conjoint à l'objet le plus désagréable, que le sexuel se manifeste
- Ici, c'est parce que l'Autre a pleine dominance, que le sexuel se manifeste
- Ici, c'est parce que l'Autre a pleine dominance : sadique.
  [sous cette forme : sadique.
  [sous cette forme attendue, ce trait de l'érotisme sadique anal,
- L'Autre est la souffrance attendue, condition de sa sexualisation.
- L'Autre est la souffrance attendue, condition de sa sexualisation.
- L'Autre livré au tiers,
- L'Autre, le tiers, le sexuel.
- L'élimination et son fantasme : la mise hors jeu qui organise la scène.
- L'élimination et son fantasme : la mise hors jeu qui organise la scène.
  [Sa propre élimination.

- Pratique de l'obsessionnel : pas d'interprétation, pas de déculpabilisation. Ce qu'il

  [veut : me faire manger sa merde.

- La névrose veut être le phallus. Ne pas * lui offrir de communion phallique.
- L'objet φ comme imaginaire ne prête pas à réduire le fantasme fondamental.
- L'objet φ comme imaginaire ne prête pas à révéler le fantasme fondamental.
- Si le désir du névrosé est [illegible], c'est parce qu'il ruse avec [autre] demande. C'est

  [la face du miroir.

- Ce qui est au-delà de la demande : le désir incomparablement.
- L'interprétation nourrit la parole, or, elle reste le lieu du désir.
- L'interprétation, même
- Introduire la métaphore, reste dans la consistance du symptôme, même

  [Plus simple. Le désir à y dégager.

- Si le sujet est ainsi pris par rapport au désir, c'est qu'il fut objet d'un

  [désir.

THÈMES à traiter. Première partie, 1 à 6.

1. · le concept, c'est le temps. Delà : Ics – pulsion dans son retour – répétition – passé (Gravesen) –

· Reconstruire le passé (élasticité). Le passé en tant qu'il a été (décision). Histoire, reconstruction, parole. [+ écrire].

2. · Übertragung – désorganisation – refoulement dans l'Autre – Verdichtung

· Übertragung – Verdichtung – entrecroisement (Verschlungenheit) = (la langue).

~~Négation~~.

3 – Ce qu'est la résistance – résistance et défense – le "moyen pathogène"

résistance	(transfert) →	Autre
↓(refus)		[4]
moyen		

(E 390(2) : retranchement)

· ? { mort (irréalité et symbole) / Autre / refoulement

4. (En liaison avec 3 : les deux négations). (Rejet de la parole dans l'Allié ? (64), E 390(2))

5. Recherche sur la première identification. Paradoxes – Russell – Gödel.
~~[illegible]~~ béance –

6. régression – aura été – retour du refoulé – trace : le retour du refoulé ; même que le refoulé (E 386(4) – I 215/216) (et 180/182).

---

7. le désir, désir de l'Autre (E 628 ?)

8 – ⇅ L'hystérique et le temps du transfert.
{ le transfert, obstacle et moteur : paradoxe du transfert dans la cure analytique.

—

- THÈMES A TRAITER de I. Suite.

- Topiques de l'imaginaire: à partir de E, Stade... à Chose... et I, [7] à [13]
  Pourquoi deux narcissismes - Réduire le schéma optique - D'où l'unité du corps? - Imaginaire et réalité, corps - Expulsion, imaginaire? dedans/dehors - le désir, désir de l'autre dans le St M. - Corps morcelé; image du corps et corps propre - Détermine le siège de l'aliénation - l'énamoration - I et M - la commande symbolique de l'Im - Connaissance et corps propre - la méconnaissance - reconnaissance et désir - l'interchangement désir/corps - etc. cf. fiches sur le Narcissisme.

– LACAN – Séminaire I – (notes).

– (les notes des séances 0 à 3 sont dans le livre aux pages 10 (0) – 12 (1) – 26 (2) – 38 (3) –)

chap. IV _ Texte difficile et pur ... Thème central sous-jacent :
d'où vient la résistance? Réponse (61) : la résistance s'enracine dans le
système du moi et de l'autre (ambiguïté sur a ou A : en fait,
sans doute I(A)). Mais elle émane d'ailleurs, à savoir de l'impossi-
bilité (60) foncière du parlant à réaliser sa vérité.
Questions : D'où vient cette impossibilité? Par dit I, Mai 54/55
la laisse entrevoir : de ce qu'il y a un noyau de "non existant" au cœur du
refoulement. C'est là que doit se situer le problème de cette impuissance
(61). Remarquons que ce texte sur le noyau déplace la question :
ici, le noyau n'est pas refoulement, mais d'une autre nature
(notre texte). Ce noyau du refoulement, est le résultat d'une
forclusion.

A partir de là, L. ordonne les deux versants de la parole :
pleine, réalisation et aveu de la vérité. Vide : qui égare le
sujet dans le système du langage. Ne pas endosser trop vite à
l'imaginaire, mais plutôt, à automatisme, et à I(A).
Définition de la demande : versant où la parole "s'accroche à l'autre"
(59).

Remarquons que L. va plonger dans le groupe des formations : sympt-
ôme (l'H. aux L.) _ rêve _ mot d'esprit ("anal") _ oubli ("Sig-
norelli") _ pour en extraire le problème de la lettre dans le rapport
à l'Autre. Ce qu'il énonce : le reste métonymique, délire plongé
au cœur de l'Autre de la parole vraie impossible (59).

Mais quel rapport de ces termes : délire symptomal _
parole véridique impossible _ inaccrochant l'Autre? _ Pourquoi cette

incondit de l'Autre, et la formulation en termes de lettre(?) (chute de la parole) de cette parole impossible ?

De là, problème du paradoxe de la position analytique – oscillation – cercle vicieux – interprétation –

{Il faut, sur le problème des groupes de formation, remarquer que : –1/ L'U. anal. y fait singularité, car le symptôme est abordé par le coeur, puis laissé en plan. –2/ il y a glissement quant au rêve, avec prise sur le mot "Canal". Remarquons que le désir du rêve n'est pas dit. Il se "présente" dans "Canal", sans plus].

[Remarquer l'équivalence : présence – mot d'esprit –]

– Au moment où le discours s'arrête, ne sait plus où aller, se produit soit la présence, soit ~~le~~ le reste symptomal et le transfert. Là, remarquable : c'est ce qui advient dans le Banquet : avec l'entrée d'A., d'Alcibiade, puis la seconde entrée des convives. L'entrée, c'est l'irruption du transfert sur la scène de la Théorie. C'est, de ce fait, le point d'égarement nécessaire du discours. Mais c'est par là même le signe qu'on change de discours : amour, i.e. qu'on en vient là à l'aveu de l'être de l'amant. Remarquer donc que le reste symptomal est fait de transfert, ainsi que la présence. Socrate, à partir de là, va se taire, ou du moins, ce qui est dit s'enlise. Lui reste avec la question, sans qu'on en sache plus.

---

chap. V – p66 : amené à ne pas commettre : si l'ego se présente lié comme refus et négation, il ne faut pourtant pas, comme le texte y incite, croire que la parole non-dite, refusée par le sujet, soit du même ordre de refus. L'une des négations est dénégation, l'autre est forclusion. C'est à examiner ces deux sortes de refus que le texte m'a été consacré, d'une manière peu claire pour qui ne fait pas référence à ces deux instances de négation.

– Tout le texte tourne autour du problème de la "différence de niveau" (68, 70(?), 72) celle qui existe entre la "possibilité symbolique" (72, 70) et la cristallisation dans le discours en tant que négativité (72, 68). Ceci ne peut se repérer que de notre doctrine des deux sortes de négation : forclusion et dénégation. Le sujet joue, non pas dans le registre de la dénégation, mais de la non-affirmation. Corrélativement, l'affirmation, la "possibilité symbolique", ouvre ~~la~~ l'existence pour un sujet de qqch, et donc sa dénégation dans le système du moi. On distingue évidemment existence et réel : le réel n'est pas ce qui existe pour un sujet. Il est le chaos : primitif, non symbolisé (70).

De là s'éclairent les deux ~~exe~~ exemples de Kris et de l'H aux l. : en fait, l'apparente symétrie que leur confère le texte des Écrits est fausse : l'Hallucination illustre la négation de la Bejahung, la forclusion, et l'acting-out de Kris commente la dénégation. Ces deux textes sont donc

l'illustration même de cette différence de niveau, ce que les Ecrits dissimulent.

Problèmes : 1/ Appel de [illegible], et sa signification.

2/ Thème millénien de l'entrecroisement symbolique.

3/ Hallucination et principe du plaisir, un peu délaissé ici, repris dans les Ecrits.

4/ Existence / réel (70).

5/ Problème de l'imaginaire dans l'hallucination. Ce n'est pas clair. Est-ce à dire que resurgit dans le par imaginaire du vu ce qui n'a pas été reconnu ?

6/ Pt. imp. et nouveau, que ce qui est annulé dans la forclusion, c'est l'Autre, à qui le sujet ne peut plus s'adresser. Pourquoi ? (70).

7/ Reste le problème classique : si l'hallucination témoigne d'un réel non-symbolisé, comment se fait-il que la structure du fait hallucinatoire porte la marque du symbole ? (Réel du symbolique, dans l'imaginaire ?)

8/ Bien noter l'expression : possibilité du symbole.

$\forall x \, \Phi x : P$.

9/ Reconnu / vu.

10/ Etonnant mouvement de L. à propos du texte de Kris, dont l'exemple est ici donné pour une interprétation très juste, avant de l'être comme d'un acting-out. Raison de cela ? Difficulté extrême de ce passage sur moi-idéal et

inversion (des méconnaissances). On ne voit pas bien pourquoi s'applique le terme d'inversion, classique chez Lacan : Dénégation - méconnaissance - inversion - moi -. On voit bien le sens de ce lien, mais pas son commentaire exact.

11/ Enfin, pb. du père réel : le névrosé a "besoin" du père réel. S'il n'existe pas, il l'invente. Le symptôme, ici celui de l'obsessionnel, consiste donc à inventer un père réel pour suppléer à son absence "réelle". D'où le p. r. tire-t-il alors sa nécessité ? - De la castration, comme défaillance ou désaveu de l'existant. Laissé seul face au père imaginaire, le symptôme propose l'impossibilité qui tient lieu de l'interdit qui n'a pas joué. Cette impossibilité, dans sa dimension de fiction, témoigne de ce que la fonction du père est nécessaire éthiquement parlant (mais aussi bien réellement : fait-elle défaut, on l'invente).

Chapitre VI. Saisi mal le début. Si l'opposition formation du symbole / discours du moi est claire, on ne voit pas pourquoi faire du moi le lieu du discours. De plus, cette opposition ne recoupe pas la suivante : l'a. du discours, est-ce le travail lacanien ? Mais alors, le discours de tout l'a. du moi à a. de pas fait du moi. Enfin, pourquoi substituer à A. Freud des choses qui ne sont pas résistances, sinon pour imputer à A. Freud des thèses qui ne sont pas les siennes : l'identification résistance = défense (76).

Ce chapitre est très difficile, pour plusieurs raisons, dont la principale est la confusion constamment faite par L. entre Bejahung et assomption (au sens de ce qui joue dans une analyse). ~~Mais~~ On en arrive ainsi à dire que la B. est le fait du moi (78). Et corrélativement, on fait de Dick un névrosé, quand il est manifeste qu'il est psychotique et que c'est de là que le problème de la B. prend sens pour lui, dans l'opération de M. Klein.

Nonobstant cela, l'opposition A. F./Klein est claire : là où A.F. se maintient ou procède à partir de la situation duelle, (mais dans le cas d'une névrose !) MK. introduit la fonction tierce du nommer paternel (80, 82) qui introduit pour Dick l'être nommé-là (mais pour un psychotique !).

Difficultés : 76 : résistance et défense : encore, la distinction. le fait que la défense puisse être élément de résistance.

78 : la Bejahung, assomption par le moi !

79 : le Es : rappel de ce qui est à venir sur la nature éthique de la pulsion.

80 : discussion peu claire sur le refoulement, qui est à reprendre. liée sans doute à l'erreur sur la Bejahung.

80 – Notez que le père est ici présenté comme tiers. Ce n'est pas étonnant, mais il est plus curieux de voir que la mère définit une relation imaginaire. Ce n'est qu'approximatif, au sens de A, et non A.

81/83 : réalité/réel. Difficile de dire s'il s'agit d'identifier ces termes.

82. Il est là comme si elle n'existait pas : rejoint le problème de Cl. M. aux L. p70 : annulation de la personne de l'Autre. Qu'est-ce que donner des noms ? Pourquoi D. s'en constitue-t-il sujet, par le biais de cette reconnaissance indirecte ?

82/83 : Identification primaire : (incorporation ?)

L. en arrive se contredire. D'abord, D. ne l'a pas opérée ; puis il s'y maintient pourtant (83), et ce serait la condition de réussite de M.K. (?) Notons ceci, que cette p.I., se constitue comme le vide, le noir, par dessus tout, la béance. Mais s'il en est ainsi, tout sujet ne l'a-t-il pas opérée cette béance, y compris le psychotique ? Car le psychotique aussi est humain. En quoi faut-il spécifier ? On retrouve là précisément l'alternance indécise de Lacan, et son problème classique (Cantor) de savoir si la [illegible] se situe "avant" "ou après" le passage par le seuil du symbolique. Difficulté à répondre.

– Reste 82/83, le problème Identification à l'objet / anxiété qui l'arrête, que je ne saisis pas. En particulier, le problème de l'expulsion (82).

- CHAP. VII -

Séminaire difficile. Consacré à l'intrication de l'imaginaire et du réel (93, 95, 96, 97,), mais plus encore, à la détermination de ce rapport par la "situation du sujet" (95) à partir du monde symbolique. La reprise de Klein aura pour sens de montrer le point de jonction de cette détermination, pour autant que D. manifeste dans son histoire le passage à cette situation du sujet dans le symbolique.

— La première identification (82/83) est dite doit être celle qui joue dans le champ narcissique. (moi/non moi, 94) (et 97/98). S'agit-il de l'identification par incorporation ? Si oui, nous devons alors la distinguer de l'introjection, symbolique, et ultérieure dans l'histoire, et même ici pour secondaire (97/98). Qu'est alors l'introjection ? est-elle ou non une identification ? Celle au trait unaire ? (seconde ?). Mais comment peut-on dire que la 1ère serait indépendante du symbolique quand : 1/ c'est elle qui on ne au sein du parlant la science (83) — 2/ Moins convaincant, qu'elle est l'institution du bastich comme expulsion / incorporation (93/94).

Il est vrai qu'on peut s'en tenir à moins si l'on suppose que là ne s'agit que la faille qui s'ouvre au symbole, sans plus. Il est certain que je suppose plus, en quoi, je ne suis pas lacanien, de penser que le symbole y est impliqué : Faut-il y renoncer ? Question à la thèse

est elle à situer au niveau de cette 1ère incorporation ? Le Sthétique en est-il resté là, fondé de tout ce qui le provoque à un appel d'où s'implique une réponse ?

— Autre : Dedans/dehors : il faut remarquer que le corps n'est corps que pour autant que le clivage du Lust-Ich a engendré la problématique dedans/dehors dont le corps devient la métaphore, la raison de ce privilège que son image est ce qui est autorisé dans la déhiscence première. C'est là le [illegible] privilège de l'origine. Par un renversement qui reste à expliquer, le corps devient alors le lieu des métaphores (dites : stades) dont redéfinit le rapport du sujet à "l'extérieur" comme rejet. (Bien sûr, "l'extérieur" étant lui-même le résultat de la première métaphore du rejet : "l'extérieur" est "l'extérieur" du corps, par le privilège de la métaphore originante).

1/ Problème : en quoi dedans/dehors se noue-t-il avec rejet/"incorporation ? (cf. l'écrit).

2/ Mais alors, qu'est l'introjection ? Quelles identifications, quel dedans, de quoi ?

— Autre : Refoulement primordial, noyau, discours de l'A. (0100). Remarquer que le noyau du r.p., c'est enfin de compte le "nommé" comme tel, d'où s'institue l'inconscient. Qu'est-il alors ? On voit ici que ce noyau est antérieur

un refoulement, puisqu'il le cause ? Mais comment ? Pourquoi y a-t-il ce fondement à partir de là ?

– Pourquoi le mythe religieux y est-il seul efficace ?

—

Problèmes épars : – L'optique lacanienne est ici référée à la métaphore (au sens banal) ; pourquoi pas la topologie ? Voir comment cette optique se justifie, du thème de la naissance comme objectivation, i.e. comme refus du sujet tenu pour corps. Inversement, voir que ce refus trouve dans l'imaginaire de l'anticipation sa raison. (95)

– Bien voir que la métaphore optique représente l'intrication réel / imaginaire qui fait le cœur du texte, avec le difficile rapport des équations imaginaires comme présage des équations symboliques. Pb. à reprendre, avec Safouan. Outil / objet.

– Je ne suis pas d'accord pour qualifier de jugement d'existence (96) ce premier niveau de l'incorporation. Il s'agit plutôt de quelque chose qui serait plutôt la Bejahung. Mais là au contraire de qqch. qui serait plutôt à bien dire, peut-être pas non plus, ni nous devons ne servir à tenir à ce qui résulte une forclusion, et ni nous devons penser que cela n'advient que dans le registre de nommer. Il y a là une difficulté de penser. La B. est-elle ou non à situer dans le registre de cette première identification par incorporation ?

– 97. Il semble dire que c'est pour autant qu'il y a oscillation imaginaire / réel (96) que le monde humain et la variété de ses objets se constituent. À reprendre, à partir pourtant

de ceci, que cette oscillation n'a lieu qu'à partir du nommer. Comment ? D'autre part, ce jeu est inadéquable : réel, impossible.

- Pb. de l'impératif (99) et de l'appel, avec E 664/667.

- Qu'est un appel ? Ce qui n'a lieu que pour autant qu'il y a nom (le sujet a été appelé, et de ce fait rappelé). Ici, la doctrine de la réponse et de la question (le sujet reçoit de l'A. etc) (98/100)
En quoi le nommer-ci en est-il inclusif ?

- Bien dit (99) langage et parole, ce qui est rare. Il s'agit mais d'autre part, on identifie symbolique et parole (105).
lié de l'ambiguïté systématique de ces termes lacaniens.

- (99). L. accentue ici de plus en plus le déplacement du concept d'interprétation : I/ Klein n'interprète pas : elle se relève dans l'avant de l'i ; réelle ne procède comme je le dis du nom-du-père. 2/ Il met l'accent sur le terme de construction. Aller ainsi ce nouveau concept à partir du refus de l'Ics comme réserve de vérité.

- Par ailleurs, le vide et l'objet sont identiques. Je ne comprends pas que l'objet est substituable sur le fond de ce vide, et que c'est là le rapport symbolique au réel.

-(102) Possibilité du refus : c'est là la frustration, résultat de cette dépendance de l'Autre qui s'institue par l'effet du nommer. (Versagung).

CHAP. VIII – Deux passages distincts. 1 – Sur le transfert. Clairement posé que : le transfert, c'est l'amour-passion. Qu'est donc l'amour-passion ? Est-ce la Verliebtheit ? Cf p 304/5. Ceci se confirmerait de la distinction de deux transferts (p127). Deux transferts, comme deux versants de l'amour, Problème de Dora (Hélène).

(D'autre part, névrose et jalousie ?)

2 – Sur le surmoi. Ce que L. ne contredit (118, 119, 121), c'est que le mot loup n'importe nullement par son sens, mais plutôt par son non-sens : impossible de lui trouver une référence, contrairement à ce que tentent Hyppolite et Lefort. C'est au contraire dans la voie du non-sens qu'est la solution : ce mot, c'est le symbole réduit à son point de départ suffisant pour un parlant. Ce n'est pas un enfant-loup : il ne parlerait pas, et ne dirait pas loup, précisément. C'est un parlant, et qui en dit assez pour appartenir à l'humain.

Deux problèmes : 1 – Surmoi et idéal du moi. Ce qu'il les distingue : l'un, registre imaginaire (?) de l'identification. L'autre, effet du rapport au langage, rapport à la loi. Il convient d'insister : la loi ne se divise pas en deux aspects, l'une "bonne" et l'autre "mauvaise". D'ailleurs, c'est la loi du langage qui comporte sa destruction, pour autant qu'elle porte le non-sens au coeur du parlant. C'est à dire la répétition. Ceci dit, d'où vient le surmoi ? Tout rapport à la loi du langage implique-t-il ~~cette~~ instance ? De plus, ne faut-il pas le tenir pour un effet du rejet de la loi ! (E, 360). Alors, la loi, c'est son rejet ? Difficile.

2 – L. distingue, nouveau, le surmoi, de ce à quoi

il s'identifie, les "traumatismes primitifs" ? C'est important. Le sur-moi vient à la place de ces traumatismes. Pb : quels sont-ils ? Pourquoi cette venue en place ? Est-ce là le rapport surmoi/projet ? Mais le premier traumatisme n'est-il pas la soumission au langage même ? Comment alors en distinguer le surmoi ?

– Pb. du sens : se demander pourquoi le sens destructeur vient ici.

– Disparition du mot lui : c'est là le rapport à la parole en tant que libre alternance déplaçant les fixations de l'Être.

– Réel et hallucination (120)

– Vide et instrument.

CHAP. IX. Énorme, texte divisé en deux. Ce qui en fait le problème : c'est le masochisme, en tant qu'il intervient dans l'amour-passion, et d'autre part en tant qu'il éclaire le problème freudien de la libido dans le masochisme secondaire.

1 – Ayant délivré la parole pleine, reste le paradoxe central de la pratique analytique, pourquoi procéder par le biais du transfert, soit de ce qui est le plus antagonique à ses fins ? D'où l'aporie : de la pratique endoctrinante, ou d'un transfert dont l'énigme est de son ressort, ou d'autre part il est obstacle (126/127).

Commence un examen en 8 points des nœuds de la question du transfert.

La résolution du paradoxe est apportée par le biais d'une différence entre deux transferts : symbolique (acte de la parole) et imaginaire (amour-passion). Ainsi, le caractère contradictoire du transfert est d'emblée posé. Mais d'où vient cette contradiction ? – Est-ce de l'ambiguïté

les transferentiels, (VIII 130), ou faut-il y voir autre chose ? Pourquoi l'amour implique-t-il cette ambiguïté de registres, essentielle à sa structure ? De même le transfert ? (127)

Remarquons alors que la question du ressort de l'analyse en tant qu'il est le transfert symbolique, reste voilé. Il n'en est rien dit.

~~Faut-il alors supposer — au lieu que ce ressort est ailleurs que dans le transfert, ou bien~~

2 — Seconde partie : concept du narcissisme. Remarquable passage sur : 1/ historical de la libido et le problème du narcissisme. 2/ le clivage entre névrose et psychose.

a/ Ce qui fait le vif de la libido : d'être spécifique du sexuel.

b/ Or la schizophrénie obligea étendre le concept, en tant qu'il manifeste un trouble du rapport au réel.

c/ Ce que fait Jung, en unifiant la libido, donc en la neutralisant (point a/)

d/ D'où, pour répondre à la contradiction a ⟺ b, et la solution jungienne c/, qui ramène à l'inacceptable a/, la solution de Freud : libido du moi / libido sexuelle.

e/ Or. le même problème se repose à Fr. 1 — ou bien de tenir la libido comme fonction d'équivalence et d'en revenir à a/, — ou bien de les diviser, restant le problème de leur unitarité.

f/ D'où le concept de narcissisme qui 1 — réunit l'ambiguïté jusdicienne inaugurale de l'autoérotisme primordial, 2 — résout l'antinomie e/. Cette solution divise narcissisme

et autoérotisme, celui-ci identifié aux pulsions. Les pulsions sont là depuis le début ; ce qui est du narcissisme, il est simplement secondaire.

g/ Solution de Lacan : le St M. Le stade du miroir permet de dire bien le narcissisme comme secondaire (imaginaire) des pulsions en tant que d'un autre registre, plus fondamental. Il permet de résoudre aussi l'antinomie du concept d'autoérotisme chez Freud : moi / je.

h/ D'où le divorce névrose / psychose quant au retrait de la réalité (car le texte s'arrête là) : on identifie généralement l'illusion de la névrose et la "Wahnbildung" délirant. Lacan objecte, d'un retournement extraordinairement nouveau et important : il y a bien illusion (Illusion freudienne) dans la névrose, mais il y a "investissement" des mots dans la psychose. Bien loin que le psychotique manifeste quelque chose de l'ordre du songe, c'est avec le symbolique comme faisant ici défaut au sujet qu'il a affaire.

Ainsi, la névrose a reconnu la réalité, mais il la méconnaît dans un système d'illusions (imaginaires). Le psychotique a échappé à cette reconnaissance, et il se délat en proie à la condition de reconnaissance de ce réel au-delà de toute illusion : le symbolique.

Texte inachevé à reprendre pour la critique de la fonction de la supposition, de la suppléance, telle que je la pensais : dérivation jungienne, peut-être ?

Décrété que : A : Impasse inaugurale de Freud sur le narcissisme "primordial" (ou autoérotisme).

B. Obstacle épistémologique de la psychose.

A'. Solution Jung, (conforme à l'impasse A).

C. Rupture fondamentale avec A ~~[illegible]~~

D. Renversement lacanien de A à partir de C, et d'où

C prend son sens : Stade du miroir / symbolique (JC)

E. Second renversement lacanien sur la psychose : le "réel" et ses ambiguïtés. Le symbolique, divisé de l'imaginaire.

ABA' : l'impasse de Freud, et son issue anti-analytique.
CD : l'issue psychanalytique de cette impasse, chez Freud-Lacan.
E : la révolution lacanienne : symbolique / imaginaire.
Reste l'impasse sur l'ambiguïté de la réalité, ce qui est à souligner, si on ne veut passer trop vite sur ce texte. Réel est pris dans deux sens incompatibles, d'où l'ambiguïté que Freud avait à trancher, et que Lacan résout dans les registres S / I, mais pas quant à R, pour le problème de la psychose. Le problème est, dans cette mesure, insoluble.

CHAP. X. Le séminaire est extrêmement maladroit. Première partie : il complète le sém. précédent, mais parallèlement sur des thèmes contigus que le séminaire suivant critiquera d'ailleurs. Seconde : un complément important sur le narcissisme, mais qui embrouille les problèmes, ou plutôt manifeste le caractère embrouillé de la doctrine du stade du miroir.

Première partie : Texte mal écrit. Il commence par une élégante reprise des problèmes des ruptures avec l'autoérotisme primordial. Mais. 1/ Il ne dit pas pourquoi la psychose intéresse Freud. Ce n'est pas pour soi-même, mais pour la contradiction qu'elles proposent au caractère limité des la libido dans l'expérience du symptôme névrotique.

Il est bien indiqué la nécessité de maintenir l'antagonisme pulsionnel, ceci, sur la base de l'expérience de la névrose et de la théorie des pulsions.

Mais ici, tout foire.

1 – Lacan ne voit pas que l'antagonisme principal à maintenir, c'est celui du "problème économique du masochisme". Il se laisse aller à reprendre Freud sur Weismann sur son point le plus faible, en sorte que la seconde mort ("l'individu déjà mort") et la question du sexuel sont complètement effacées

2 – En particulier, la tentative de rattacher le problème du "type" de l'espèce au fait éthologique du leurre dans la parade animale amène à énoncer l'insoutenable que les pulsions sexuelles seraient entièrement sur l'imaginaire, dans la fonction du leurre. Or, le sexuel chez l'être parlant n'a précisément rien à voir avec le leurre, mais avec le signifiant. Le Φ n'est pas un leurre.

Le texte tourne court sur ces deux impasses. Pourquoi ?

Seconde partie. Les deux narcissismes. Texte très boiteux, obscur. Soit le 1er narcissisme, lié à l'imaginaire pur de l'animal. Mais on ne voit pas comment va s'en ordonner le monde, ni comment va se lier le corps avec la réalité. Ce narcissisme, quelle est sa

incidence dans les identifications ? Nulle ?

Mais de plus : second narcissisme : identification dite imaginaire. Est-ce la première, (93, 94, 97) ? Mais d'où procède-t-elle ? Et si elle a lieu, comment, sinon en raison d'un défaut de la première ? Quel est cet autre ? Autre spéculaire ou Autre, et quelle est l'incidence du symbole dans cette première identification ?

Si enfin c'est là la première identification, quel registre assigner à l'autre (1er narcissisme, de l'image du corps) ?

Qu'est l'image du corps ici ? i(a) ? Ou le corps propre annoncé dans les Écrits ?

---

1 CHAP. XIII. - Plus j'avance et moins je comprends ... Deux parties dans ce séminaire. 1 - Commentaire de Leclaire. Pas de choses neuves :

- la maladie, fondement de l'insatisfaction
- sublimation et idéalisation : symbolique et imaginaire.

2 - Moi idéal et idéal du moi (157 à 163).

Apporte deux points (lecteur) nouveaux : a/ Sur la question clé (E.L.) : pourquoi l'homme n'est-il pas un halluciné entrant dans le monde, égaré à la première image venue ? Ce qui est, en somme, l'animal. Ce n'est pas pour lui la sensation qui est guide de vie, mais bien le leurre de [illegible]. Mais quel est alors son A la défiance de l'homme, guidé de ce recours. Pour recours, à lui ? L. interroge : ce n'est pas le moi-idéal (158). Pour [illegible], des absences et des trous autant que ce moi idéal est marqué entre autres, de la discordance première, à quoi donc ? [cf aussi 190].

Ainsi, L. pose dans ce texte (157/158) un meilleur usage que dans [X] 190/192, où il allait jusqu'à suggérer que l'instinct de mort

était réductible à la fonction de leurre éthologique.

Point important : la coïncidence du réel et de l'imaginaire (159 f, 160), semble à poser dans le registre de cet imaginaire. Il en serait de même pour l'homme, au niveau du 1er narcissisme, avec toutes les modifications qu'on doit attendre de l'incidence de l'autre dimension (162).

b/ Second lecture : la commande du narcissisme (1er et second) est une commande symbolique : celle de l'idéal du moi.

Problème : On affirmant (118/119) que l'idéal du moi relève du registre I, tandis que le surmoi serait du registre S ! Difficulté, car concernant ici, et avec E, 360, Bien sûr on peut s'arranger : l'I-M, c'est l'incidence dans l'I, des effets du symbolique. C'est sans doute vers où il faut aller, particulièrement si on veut se débarrasser de la métaphore du miroir. Car comment rendre compte de l'articulation des narcissismes avec cette métaphore ? Ici, problème de la satisfaction et de l'idéalisation, sans doute.

Comment le Symbolique fait l'incidence dans l'imaginaire, en créant le second narcissisme ? Car c'est là la question, c'est que le second narcissisme est une créature, un artefact du symbole.

D'où une idée : plutôt que de parler des deux narcissismes, examiner l'effet de vraiment qu'opère le S. sur l'I.m. (Idéalisation). Reste alors à se demander : quelle est son incidence sur le "premier" ; c'est-à-dire : en quoi la question du corps propre reste-t-elle irréductible à l'incidence du symbole ? Ce n'est pas clair du tout. Le corps propre est-il M, le moi-idéal ? Pourquoi ? (cf 192)

De là, questions : 1- Amour : Qu'est-ce qui, dans l'amour, satisfait ? (169) Le texte semble répondre : la porte ouverte à la perfection, i.e. au retour à la complétion de l'image de soi, qui sera décrite p. 193, et

en [13], [14], [15]. Autrement dit, la satisfaction de la maîtrise enfin obtenue de la force du corps. Mais est-ce tout, s'il y faut l'intervention [illegible] de l'I.M ? N'est-ce pas plutôt à partir de cela ce que la satisfaction

trouvée peut être pensée ?

Remarquons que cette question ne va pas de soi. S'il garde l'évidence

dans l'amour, c'est au contraire la souffrance. Il est manifeste que ce à quoi

l'amant d'abord ne veut pas renoncer, c'est à sa souffrance. Et pourquoi pas

l'ataraxie ? Perdre son objet sans doute, mais aussi sa souffrance ? — L'amour

s'y refuse. Quelle est sa raison ?

— Comment l'I.M. peut-il en venir à se présenter dans l'objet ?

Par quels moyens cette irruption ? Et pourquoi cette coïncidence avec M.I. ?

Qu'il en résulte quelque aspect fascinant, peut-être. (Signe ?)

— Mais surtout, pourquoi cette irruption dans l'objet — qui

en devient objet ! et là est le paradoxe — a-t-elle cet effet d'élation ?

Quand au contraire, l'effet destituant de l'I.M., en tant qu'il assume

la commande symbolique, devrait avoir un effet tranchant sur cette

énamoration ? C'est là le plus grand des paradoxes. Et qu'il s'en suive

lien en effet dans tout amour un tel clivage, sans doute, mais pourquoi

pas dans le délit lui-même ?

Est-ce que le problème du désarrimage de la parole dans

l'analyse est résiduelle à cet effet de rejet de l'idéal, qui provient

de sa coïncidence avec l'objet ? Cela est vrai dans le cas de Babit, mais le

seulement, puisque là, nous met en garde contre toute interprétation de cet

ordre. ~~Ce qui est encore dans l'analyse, n'est-ce pas plutôt de l'autre~~

~~du [illegible]~~

2 - Analyse : D'où vient cette insinuation dans l'analyse ?

L. la situe en 205-209 en terme de basculement du miroir, complétion de

l'image. Mais avant, qui est-il ? Il relie bien (163) le fait que

ces deux termes ne sont pas identiques. L'analyste serait dans l'analyse - MÉ,

pour un temps ; si nous devons penser qu'il interprète de I M, (208/209).
[above line: la solution ?]

Mais la solution, plutôt du côté du désir : Quel est mon désir ?

cette question. est celle qui ouvre l'analyse comme telle. De là, il se

conçoit que, selon les voies de la demande, je voudrais être aimé ; et donc que

j'aime. Mais ...

CHAP. XII - Deux thèses nouvelles : 169/172

1 - le désir est désir de l'autre. Ce qu'on ne savait pas c'est :

d'où vient le désir ? Mais de là, bien repérer l'échange (169), l'interchange-

ment (170) qui en fait la structure. Ce n'est à vrai dire pas clair.

Ce qui l'est : que de se constituer comme corps est second (le gonflement) par rapport au désir (de l'autre). Ainsi, le premier narcissisme est

sous la condition du second. Mais les difficultés commencent :

En deçà du premier temps, quoi ? la pensée pure ? le ~~désir~~,

ou même, 171, le désir morcelé ? Au delà, certes, le désir de l'autre.

Mais 171 va jusqu'à suggérer que le désir morcelé de l'Autre est ce

d'où se constitue (le désir ? - le corps morcelé ?) On peut s'en sortir avec

(a) : ← a . le désir de l'A. est partiel aussi ; et la pulsion,

d'en deçà, ne se fait le tour, désir pulsion partielle. Aussi dire, en deçà,

est plutôt la demande.

Second temps : le "corps idéal" (170), qui est le moi-idéal,

suivant sur le (corps) - qui n'est pas (170) - et le constitue comme morcelé.

On voit bien ici que le corps n'existe pas. Le corps, n'est qu'un fourre-tout d'instances qui se divisent en :

1 – Moi-idéal de la formule médiatisée.

2 – (a) du corps morcelé : le corps est en fait partie lui-même. Il n'est qu'un morceau.

3 – Urverdrängt.

4 – Lieu de l'Autre, "rabattu" sur lui, à la mesure de l'anticipation.

Notes conscience et corps.

– Il faut se demander s'il y a identité entre cette constitution du corps dans le premier narcissisme et l'identification par incorporation décrite pp. 93/198. [illegible] Mais alors, il nous faut déjà supposer l'I.M., lorsqu'on sait que l'intérêt de la 1re identification est de mettre en cause cette première incidence de l'I.M. (Gute). Sinon, comment la psychose ? Est-ce de plus la "première identification" dont il parle à propos de Dick ?

2 – Seconde thèse : L'inconscient et l'image réelle – le refoulement est après-coup – le retour du refoulé vient de l'avenir – le symptôme est trace de ce qui est à venir – (180/182).

Passage difficile, que je ne peux commenter pour l'instant.
Se référer à 216-270 – sur temps et E's ?
et à 215 sur le traumatisme après-coup.

CHAP. XIII. L'important se trouve aux p. 188/194. Cf. q. remarques sur ce qui précède.

Note sur le schéma optique. L'introduction des deux narcissismes permet de résoudre un problème classique : qu'est-ce qui se compte, dans

le montage du sch.-O., l'utilisation de deux miroirs ? On pourrait de prime abord – et c'est à quoi renvoient les premières élaborations sur ce sujet – ne retenir qu'un seul miroir : plan de référence, A. Ou même sphérique : il est remarquable que [8] développe là la question du Stade M. par simple référence à C. Question : où s'arrête cette élaboration ? – C'est à reconsi.

1 – Mais l'important est là : grâce à ces 2 miroirs, le second nécessairement (A) est clairement dissocié du 1er (C) de l'image du corps. La question se posant de la nécessité de ce clivage.

2 – le rôle du corps propre en est défini.

3 – Surtout, C permet de faire surgir qqch. de caché, ce qui est impossible avec A. C'est là la clé ! – Mais alors, C suffirait ? Difficile... peut-être : ce qui est caché dépend de A. Ce qui est à consi.

En effet pour l'animal, rien de caché. La structure de recouvrement et d'intérieur/extérieur n'existe pas. L'Umwelt, c'est l'Innenwelt. Différent pour l'être parlant.

4 – C permet le recouvrement réalité / Imaginaire essentiel à la structure du corps propre, ce que A ne permet pas(?) Ou du moins, mani-feste le lien de cette réalité avec la structure du corps propre. Reste l'objection ci-dessus : pourquoi A ?

5 – C permet enfin le clivage I/M, particulièrement difficile avec A, où I et M se recouvrent, ce qui est la situation de la seule Verliebtheit.

—

On laisse les points de détail.

189/194 : la boucle du désir. Texte très difficile. De prime abord, schéma très simple : Qu'est-ce qui, pour l'homme, fait l'équivalent du guide de la connaissance animale ? Question déjà soulevée en 158 (188). Question légitime : si l'homme, suivant la perspective analytique, est

coupé de toute connaturalité ; s'il est cet être hallucinant privé du monde, d'où vient que pour lui, la réalité soit cependant assez stable pour qu'il y survive un temps — sauf passage à l'acte ? Remarquons que cette question simple ne se pose pas moins pour le psychotique : pourquoi celui-ci subsiste-t-il, s'il est à ce point coupé du réel. Notons que répondre à une telle question simple est impossible...

D'où l'insistance du problème.

Alors la réponse. Le texte semblerait dire : ce guide de vie, c'est l'image du corps (190), l'Ideal-Ich (188). Si c'est là la réponse de Lacan, vers quoi Miller semble verser, alors, la suite est simple : l'image du corps est l'équivalent de l'Innenwelt animal (c'est ce que suggère 190) ;

— et il y a (second problème) la bascule du désir. L'interception au miroir situe le désir dans une première dimension d'imaginaire à quoi la parole apporte résolution.

— le problème de la connaissance serait ainsi résolu, à la question près de son lien à la méconnaissance pour le parlant : le guide de la connaissance, c'est l'image du corps.

Je m'oppose à cette solution. Je dis : suivant la voie analytique, il n'est pas question de supposer qu'il y ait un guide de la connaissance. A fortiori, s'il y a une commande de la réalité pour l'humain, elle est imaginaire. S'il y a une commande de la réalité... Et cette commande symbolique (établie en 160/162) : l'Idéal du moi. Et cette commande n'institue pas une connaissance.

Il faut, pour saisir où le texte de Lacan décevra, bien remarquer ceci : la présentation de la bascule du désir (193/194), qui de prime abord est nouvelle dans le texte, ne fait que reprendre (à un point près) ce que dit

169/171, mais en brouillant les pistes.

En 169/171, il est clairement ~~en~~ marqué que : la constitution du désir comme d(A) est <u>première</u> sur la constitution (en <u>échange</u>) du corps (propre), à partir du moi-idéal de la figure de l'Autre. La constitution du corps est logiquement "dérivable" du rapport à l'autre. La reconnaissance du corps propre est subordonnée à, et constituée à partir du <u>second</u>, l'aliénation dans l'autre. Ce que le texte (192/193) efface, pour faire passer l'essence du corps propre comme guide.

⟹ <u>De ce fait</u> : le rapport image de l'autre / Gestalt de 192 n'est <u>qu'analogique</u> : Il n'y a aucun rapport entre 1° narcissisme et imaginaire animal. La convergence est purement formelle entre Moi Idéal et Gestalt. Et c'est ce qui <u>explique</u> la différence entre ψ animale et humaine : se savoir comme corps.

<u>L'homme se sait comme corps à partir de l'Autre, et nullement par captation fondée sur une Gestalt innée.</u>

⟹ De ce fait : le problème de connaissance animale et humaine est <u>lui aussi</u> purement <u>analogique</u>. Disons pour faire court : il n'y a pas chez l'homme connaissance de ce qui est ignoré (méconnu), mais il y a "connaissance" <u>parce qu'il y a</u> ignorance primaire (méconnaissance primordiale). Ici, c'est <u>l'ignorance qui est fondatrice du</u> savoir, comme du <u>corps</u>.

D'où pour nous une <u>difficulté</u> majeure : quelle est cette méconnaissance qui ne suppose aucune reconnaissance préalable ? En effet il est psychanalytiquement juste et nécessaire de voir qu'il <u>faut</u> supposer le savoir à la méconnaissance (190). C'est là ce qui est fécond.

Contradiction ! Qui se [illegible] de cette autre, s'il n'admet ce

second aspect : si la méconnaissance du délire suppose une reconnaissance préliminaire, la forclusion est un non ! c'est un refus, et non une simple absence. Ce qui de prime abord met en difficulté notre thèse de la forclusion comme "absence" que l'affirmation viendrait combler.

Cette difficulté est à vrai dire seconde. On peut la résoudre.

(Il faut naturellement avoir remarqué que le terme d'ignorance (méconnaissance) est pris ici, en deux sens différents : forclusion et dénégation. De plus, que l'ignorance (190(1)) est la pure absence, d'où l'ambiguïté du mot dans le texte).

Mais la première : Comment construire une méconnaissance (forclusive) qui soit à la fois préalable à toute connaissance et qui néanmoins implique un savoir du refusé ? On peut bien s'en s'en tirer par le clivage savoir / connaissance, second, mais qui justement, est dérivable de cette impasse.

Car il apparaît que la méconnaissance est pour l'homme ignorance, la sphère du monde étant forclusive de la castration, etc.

Pour le savoir : haine.

Et c'est bien là l'issue : le savoir rejette. C'est lui qui est méconnaissance (refus) du réel qu'il constitue.

Donc 1. Il y a un savoir "préalable" à la méconnaissance forclusive — 2. c'est lui qui est méconnaissance.

Quant à la méconnaissance dédoublée de la p. 189, elle est facile à résoudre par la dénégation.

— — — — — — — — — — — — — — — — —

(Obligé de laisser ici. Suite :)

(Lendemain :) reprenons la question (190) : "ce qu'est la connaissance qui dirige la méconnaissance".

Moyen d'entendre cette phrase avec " la gueule de Dieu ", d'une autre manière que dans une 1ère interprétation.

Pourquoi ne pas accorder que si " la fonction du moi est de connaissance " (190), cette connaissance est à prendre au sens lacanien : par quoi est abordé le monde ? Ce ne serait donc pas tant ici le savoir supposé derrière la méconnaissance qui serait en jeu, mais la connaissance du monde.

On voit que de ce fait la problématique de 189/190 est ambiguë : 189 fixe les pb. au niveau de la méconnaissance (de la vérité) ; 190 les oriente vers le problème de la connaissance. Quel lien entre ces thèmes ?

Par incident.

Soit donc 190 : Alors accordons que moi idéal est bien le guide recherché. Il faut l'entendre en un sens spécial : le recouvrement du monde par l'image du corps, le passage dedans/dehors. C'est à dire qu'ici, la connaissance, c'est la structure de méconnaissance du moi, à vrai dire, la connaissance paranoïaque, celle qui recouvre le monde de la réalité du corps et le laisse de ce fait réel impensable.

Mais l'essentiel est que cette connaissance joue / à l'autre, dans l'échange corps/désir. Ce qu'il faut dire : c'est en quoi cet échange est constitutif d'une méconnaissance (du désir ?). C'est de là que dérive que l'homme ait à chercher ses désirs (189). Sinon pourquoi ?

Que veut dire chercher son désir ? Pourquoi pas le désir changé ? Pourquoi pas le fournir une ? Pourquoi le désir est-il méconnu ? Pourquoi ce recours à l'Autre ? Disons d'abord :

— Parce qu'en raison de cette aliénation, le désir est pour lui dans l'Autre, et qu'en deçà, il n'y a rien ; le désir est originairement désir dans l'Autre, i.e. que le désir ne se constitue que

moyennant la parole. Chercher son désir, c'est le créer, mais le créer dans l'A. L'hystérique constitue son désir en parlant. Le désir inconstitué n'est pas. Le désir est originairement (originé) dans l'Autre.

La méconnaissance est donc structurale : il n'y a pas de désir en deçà que son lieu dans l'A. faisait ignorer. En deçà rien que poussée, c'est de recevoir de l'A. qu'il y a désir, – mais désir reçu, désir déçu que la souffrance en deçà : ce n'est pas l'objet du d(A) sur quoi de y a révolte, mais sur le désir lui-même. L'objet dérobé dans l'A, c'est le désir comme tel, que la souffrance revendique, comme désir impossible ou insatisfait. L'autre est réel en tant que désirant.

– Dans ce premier mouvement : désir de reconnaissance. La souffrance poussée (pulsion) à être reconnue (désirante) de ce désir aperçu dans l'A. D'une part, elle est annulée comme désir en deçà. Elle est le rien à abolir, et qui s'abolit de l'image de l'Autre : masochisme primordial. D'autre part, l'Autre est à abolir, en tant qu'il fait resurgir le désir de dormir, seule alternative à la souffrance dans un tel registre. Abolir l'Autre, c'est se rendre maître de la Chose primordiale + la souffrant lui-même.

Désir d'être reconnu, c'est trouver dans l'Autre son désir, comme dérobé. C'est, mythiquement, le vouloir restitué (par l'Autre ?). C'est vouloir être tenu pour le désirant.

Ceci, en raison du dérobement originaire du désir. La méconnaissance porte ici sur le fait que ce dérobement est originaire, i.e. qu'il n'y a au début, rien.

D'un second aspect, la méconnaissance consiste à ignorer de cet Autre en tant que ce que la poussée en deçà doit à la marque de cet Autre en tant que

désirant. Le désir est revendiqué comme tel, indépendamment de la marque de l'Autre. Or, c'est l'Autre qui a fait qu'il y ait du désir. C'est ce qui est refusé à la reconnaissance (du sujet). Le sujet, ne reconnaît pas, mais méconnaît ; il veut par contre être reconnu (par l'Autre). Il ne veut rien savoir de la marque de l'Autre sur (son) désir.

Il ne veut pas que l'A soit désirant, il veut que ce désir de l'A, toujours là, lui soit restitué comme sien. Il veut mettre un terme à l'aliénation qui leur dérobe (son) désir dans l'Autre : Pendant que l'Autre est reconnu, lui ne reste que souffrance, là est l'intolérable.

— Mais il est inarrêtable (c'est un virage difficile) qu'il veuille être reconnu comme maître. I.e. comme l'image idéale de complétude dont il ignore ici à nouveau qu'elle lui vient de l'Autre, ou plutôt, que c'est cette complétude qui a rompu son corps à la faire morcelé ? Le plus difficile ici, c'est de rendre compte de l'interchangement dans le désir de reconnaissance.

Il semble (?) que sous un second aspect, désirer être reconnu, c'est vouloir être tenu pour maître. Qu'est-ce que le maître ? L'image idéale d'un corps parfait : M idéal. De ce point donc, rien ne lui manquerait. Il y a double méconnaissance : du morcellement qui s'origine d'une perfection Autre & le fait qu'il s'origine dans cette perfection) ; ce dont cet idéal sort est [illegible] de pure poussée.

Le pl. difficile, c'est d'inscrire à conjointement ce moment le désir de l'A. et le moi idéal dans le désir de reconnaissance. A faire.

Ici, faire un saut.

Pour commencer ceci :

[Suspension] : Quels sont les points nouveaux de cette séance [13] ? Si ce n'est pas la bascule du désir mieux décrite en [12], c'est :

1 – le problème dedans / dehors, considéré comme bascule du désir. Je ne peux rien en dire pour l'instant. (192). Quelle analogie y a-t-il entre l'introjection et la bascule du désir ? On dirait que c'est lié au corps, ou plutôt à l'image du corps comme constitutive de la coupure dedans/dehors et de la possibilité du dedans et du dehors. Mais je ne vois pas quel est ce mouvement (sinon que la bascule le changement désir → corps. C'est là tout le problème pourtant. constitue). Et je ne vois pas quelle est l'incidence sur lui de l'autre –

2 – Second point : le rapport du désir à l'autre est d'abord du registre imaginaire, stade spéculaire du (désir) aliéné dans l'autre (193). Mais du fait que le sujet parle, il y a une médiatisation possible de ce désir dans la reconnaissance. L'impossibilité de coexistence des consciences se résout (– en quoi ?).

C'est là le pt. le plus clair, et le plus important. Mais problèmes : – comment s'opère cette reconnaissance ? – Comment peut-on assigner simplement le désir au registre I, alors que cet I, est lui-même déjà dépendant de l'effet du symbole dans sa constitution ? Quel est le résultat de cette médiatisation ? On voit en effet (195/196) que la destruction de la chose est bien dite relevée de la nature relevante du symbole. Ainsi, la relève et la destruction sont une même opération. Pourquoi distinguer les deux faits quant au désir ? Comment assigner à l'Imaginaire une incidence si spécifique ?

J'en tiens là pour l'instant. Mais remarquer :

C'est dans ce registre qu'opère la reconnaissance du désir. La transition se fait du désir de reconnaissance à la reconnaissance du désir.
Ce qui fait défaut à Hegel, c'est cela. Là est le vrai désir. Le désir de reconnaissance n'est qu'inaugural de ce qui, du désir, reste voilé et doit être (doigt) reconnu. De là seulement peut se poser le problème du "chercher son désir" dans l'analyse. Dans l'analyse, le mouvement inaugural du transfert – cause de la Verliebtheit – est le désir de reconnaissance, et son mouvement à la rétractation(?). Mais ce qui est en cause à travers cela, c'est la reconnaissance du désir, par delà les formes de la maîtrise. Si l'hystérique fuit l'homme, c'est pour autant que c'est là sa visée à aborder le désir de reconnaissance. Elle prend la figure du maître pour interroger ce qui reste en deçà.
l'homme, est le maître pour l'homme comme pour une femme, il est pour chacun le détour imposé du désir de reconnaissance (E. Leopold).

Mais la reconnaissance du désir est un mouvement au-delà, dont dépend que se constitue la reconnaissance de ce que l'en deçà a dû à la marque du désir de l'Autre. Dans le mouvement où le désir se crée dans le désir de reconnaissance ~~la reconnaissance du désir~~, est possible 1/ la reconnaissance des méconnaissances à quoi ce désir est lié, 2/ et la reconnaissance de ce statut du désirant en deçà. Par là, pour autant que ~~la~~ le désir est reconnu, la disjonction de la souffrance et du désir se réduit – mais dans la sublimation seulement.

[Tout ça n'est pas clair].

Qu'est la reconnaissance du désir? La médiation du désir,

dans la reconnaissance. Mais pourquoi le désir doit-il être reconnu pour advenir? Ici, il est vrai; dans l'analyse? C'est ici sans doute que visait la théorie de J. D.: désir que l'Autre désire. Le savoir la reconnaissance. Mais en fait, 1 – Dans le désir de reconnaissance, on ne souhaite pas que l'Autre désire: on souhaite au contraire sa destruction car il désire. 2 – Dans la reconnaissance du désir, ce n'est pas le sujet qui désire le désir de l'Autre, mais l'inverse. C'est l'Autre qui opère la reconnaissance du désir en deçà. C'est l'Autre qui souhaite le désirant dans le sujet. Et c'est pourquoi (?) il se fait cause du désir du désirant.

Mais peut-on dire ici que l'Autre désire? – Disons plutôt qu'il reconnaît. C'est la reconnaissance (peut-être) qui suscite le désir, pour autant qu'en permettant au sujet de parler, il lui permet de constituer son désir comme désir supposé à l'Autre.

Mais alors, quelle est ici la spécificité de la reconnaissance, en quoi se distingue-t-elle de la mise en jeu du désir de reconnaissance, même si elle en passe par là: pas de reconnaissance du désir sans les voies de sa contestation qu'est le désir de reconnaissance. D'où la nécessité (et l'implacabilité) du transfert.

(Peut-être n'est-il pas nécessaire que le désir soit reconnu pour advenir. Mais c'est parce qu'il est médiatisé). Encore ceci est-il discutable. Ne pourrait-on pas dire que la reconnaissance est la condition de sa genèse? Question du A (Père) → φ dans la structure du sujet. Cause du désir? Pour autant que l'enfant est reconnu, il désire (au lieu de l'Autre). Le reste s'ensuit, et en particulier les voies de la méconnaissance. – Père idéal et père réel, ici?

— J'en reste là pour l'instant.

Arrêt du commentaire de (13) en général. Points de détail :

– Pourquoi ce qui passe par l'œil est-il de l'ordre de la pulsion ? Elle ne vit l'étrangeté à tout besoin. Quel besoin de jouir du regard ?

– Sur Je p. 188/189. L. opère une double transformation : 1 – Que Je n'est pas S̲a̲ du sujet de l'énonciation (ce qui peut être est suggéré ici) – 2 – Qu'il y faut le pollen au ~~pr~~ compter / être compté.

– Avantage du déplacement opéré par Moller du rapport à l'Autre : plus d'hystérie des stade du miroir pour rendre raison du discours de l'Autre. Donc, pas de référence à la Prägung originelle.

– Pourquoi y a-t-il souhait de la destruction de l'Autre dans l'aliénation ? Faut-il se référer au principe de plaisir ? D'autre part quel rapport à la destruction du symbole ?

– Il faudrait montrer le caractère multivoque de la formule du désir, désir de l'Autre. ~~Cette~~ Cette formule est un cœur forme, elle n'a pas un seul sens. Quel en serait alors la racine ? (J.D.).

– 198. Paradoxe de l'analyse : la difficulté n'est pas seulement que le transfert soit obstacle à l'analyse. La vraie difficulté est que l'on ne dispose que de cet obstacle pour que l'analyse advienne. Là est le paradoxe. C'est grâce à cet obstacle que l'analyse est "possible", et à vrai dire passable. C'est pour autant que l'analyse a subverti la conception classique du savoir comme éducation qu'elle a existé. Les voies du savoir ne peuvent être que celles de l'ignorance. Et l'effet se révèle ailleurs. Pas de savoir sans ignorance. Le savoir, c'est le produit stratégique de la lutte avec le réel en tant qu'ignoré, et trouvant dans une autre ignorance sa cause. Autre, alors. Pas de conception du monde : l'Autre seulement ;

CHAP. XIV - Le cœur du texte : 207/210.

1. D'abord = reprise de la thématique du 3e M.
la reprise de la bascule du désir (200/201) n'est pas claire. Il semble qu'il s'agisse de la reconnaissance du désir dans ce second temps, et nullement du mouvement de bascule autour duquel s'ordonne le désir de reconnaissance.

- Note importante sur : le concept, c'est la chose (201). A rapprocher avec :
 267 : le concept, c'est le temps (de la chose).
 *314 : le transfert, c'est le concept de l'analyse
 parce que c'est le temps de l'analyse.

- Parole et langage (202/203) : il est marqué que le symbole a une fonction de pacte, et que la parole est la voie de médiation du désir (de reconnaissance) en reconnaissance du désir.

Mais on pourrait envisager d'autres développements : si le symbole est destruction (195/196), on devrait pouvoir s'interroger si le langage (?) n'est pas aussi destruction du pacte.

C'est ce que suggère 118/119 sur le souvenir, et 220/222. En note qu'il faudrait voir dans le souvenir les effets destructifs du rapport au symbole. Qu'est-ce qui exige dans le symbole cette face de non-sens, les effets de refoulement, de retranchement d'un énoncé ?

La parole serait ce qui vient à la place de ces effets de retranchement inhérents peut-être au symbole.

2. L'énonciation dans l'analyse et son au-delà.

1. Pourquoi "l'association libre" engendre-t-elle les conditions de l'énonciation ?

2. Comment distinguer les conditions de l'énonciation de celles du transfert imaginaire ?

3. Quel est le ressort d'une analyse : le fait qu'on s'y maintienne ? Est-ce le transfert imaginaire ?

4. Pourquoi le transfert symbolique doit-il en passer par les voies du transfert imaginaire ?

A ces questions se ramène la position du transfert dans l'analyse.

Est-il légitime de penser que la "projection narcissique maxima" est ce qui est à opérer dans le premier temps de l'analyse ? Mais l'exemple de Balint ne démontre-t-il pas une impasse ? Qu'en ce soit possible, comment le faire advenir ? Pourquoi l'intervention analytique, en nommant l'objet du désir, institue-t-elle l'énamoration ? La reconnaissance du désir est donc nécessaire à la "réalisation du désir". Mais l'énamoration n'est pas cette réalisation. Comment le nommer analytique peut-il avoir pour effets antagonistes : 1 – de provoquer l'énamoration. 2 – d'en résoudre l'impasse au-delà ?

Je ré-introduis la question. Pourquoi la pulsion scopique a-t-elle le privilège d'établir le registre de la contemplation ? Dû à ce que le sujet s'y élide dans l'objectivation ? Voici que la contemplation du Bien est identique au Bien. Pourquoi ? Parce que précisément l'Être en deçà est inconstitué, et qu'il ne reconstitue que de l'image de la perfection. De ce fait, l'Être en deçà devenant parfait – en temps, s'il ignore ce qui en résulte de ce voir : la jalousie post-platonicienne, dégagée par Augustin.

Pourquoi la pulsion invocante n'a-t-elle pas de tels effets ? On peut répondu par le symbolique... Pas assez.

L'hystérique est restée en deçà de la reconnaissance du désir. Pour elle, désir de reconnaissance où se formule n'a opéré que le divisant du sujet, par quoi un sujet surgit – comme tel,

1 – hors présence du Signifiant,

en déclic de la complétude.

2 – l'amour à la fois en deçà de la Verliebtheit et au-delà : Pour autant que dans sa souffrance il préserve la faute. Ce qui, du signifiant, fait obstacle à la position du sujet (le maître peut être), la complétude idéale reste décomplétée et préserve l'essentiel de l'amour, en tant que s'y échange ce qu'on n'a pas.

3 – la demande (orale) plutôt que le désir où elle reste pulsante, sans assurance que ses effets ___ ? . Père ...

4- la question de ce que veut une femme, si est femme ce qui est rejeté par essence de la complétude idéale. Par une amphibologie naturelle qui fait femme ce qui est sujet, elle, comme femme, n'advient à l'idéalité du corps parfait que par cette autre femme où s'exalte son amour insatiable. Il se maintient pour elle que s'il y a désir, c'est désir d'une femme.

5- Mais la position d'objet où elle satisferait au désir de l'homme (en y perdant cette jouissance en deçà) lui reste interdite, pour autant que c'est dans la reconnaissance du désir qu'une telle position serait possible. Et pourquoi? Tout simplement parce qu'être objet, c'est avoir reconnu cette dimension de l'Autre qui la fait sujet souffrant (manque à être?). Il s'y refuse. Cf. FQS et Aliénation.

Il lui revient la question mais pas l'identification à l'Autre de la jouissance. Sans doute, c'est la jouissance, mais au prix du désir. Ce serait, au lieu le désir, ou lieu la jouissance, si l'aliénation était plus stricte, ce qu'elle n'est pas, en tant qu'elle satisfait au désir comme Autre, i.e. déjà jouissant d'ailleurs que de l'imaginaire.

6- Où le père ici? Comme ce à quoi on s'identifie pour poser la question de l'au-delà? (E.L.). Mais pourquoi ce détour obligé? Est-ce tentative d'en faire surgir le désir (du père) soit ce qui provoquerait en retour la Vaterblut identificatrice? Ou la position d'une femme (autre) dont on (soi-même) serait satisfaite? Qui aurait mis fin à son insatisfaction? Et de ce fait, cette autre femme, on la serait? Sunecktion d'une femme qui satisfasse le désir? Et dont le désir soit satisfait — par l'homme (inconception). Simplement

- Dans ces conditions, pourquoi le maître ne convient-il pas?

parce qu'il ne suscite que l'énamoration?

- Il y faut donc plus que le désir de l'homme (qui laisse en deçà)

il y faut nomination de ce qui en deçà insiste à se faire valoir.

En ce sens, le désir, soit, parle, constitue le désir dans la médiation.

C'est son interprétation. Interpréter, c'est reconnaître un désir à venir.

Mais au lieu de l'Autre : dans une autre femme. On désire, parce qu'il y a un désir dans l'Autre (une place faite au sujet). Dans ces conditions, nommer le désir, c'est indexer le manque de l'Autre, et par là, laisser la place de la parole, en tant que parler, c'est parler de la souffrance du sujet. Mais ce manque à être n'est personne : il a reçu le détour d'une reconnaître qui restitue le sujet à une "satisfaction". La reconnaissance du désir satisfait au désir de reconnaissance vacillant dans la boucle de l'identification hystérique.

De ce fait parler n'est plus la demande nue. C'est le détour du désir. L'ablation de la souffrance s'est opérée, qui fait le sujet reconnaître le désir. Parler dans cette voie est donc – non pas désirer, mais marquer la place de ce qu'on ne peut que rester inarticulé du sujet. Parler, c'est alors constituer le désir. C'est en parlant, soit dans la dimension de la reconnaissance du désir, que l'hystérique le constitue, pour autant qu'elle était restée dans l'en-deçà d'un désir de reconnaissance voué à toute boucle destructrice.

Mais tout ceci ne dit rien du réel.

Non plus que de ce qui ~~s'opère~~

- Pourquoi la reconnaissance du désir ?
- D'où la Verliebtheit ?
- Qu'est-ce nommer ?

Reste l'analyste : Moi idéal de l'énumération ; idéal du moi de l'interlocution qui nomme. En quoi cette dernière formule ne convient-elle pas non plus ? La commande symbolique est déjà là. D'où le problème.

CHAP. XV. Séminaire d'une structure très difficile, et extrêmement confus. Il faut le scinder en 3 + 1 parties pour s'en sortir. D'abord le plus simple : se débarrasser d'une partie annexe, dont on ne parle pas en raison de sa difficulté. Protéine de thèmes simplement :

pp. 216/219 : 1 – Ce qui est l'oubli, et l'oubli de l'oubli. Quelle est l'oubli dans l'analyse, lié au symbolique ?

2 – Identité du refoulé et du retour du refoulé.

3 – Problème du sujet trompeur. Pourquoi la dimension de la tromperie ~~dans~~ introduit-elle le sujet. Descartes.

4 – Formulation du Ça comme sujet (ou le contraire). Analogie de la solution que L. donne de l'analyse, qui comme telle fait penser à celle de A. Freud.

Thèmes principaux : 3 parties : 1 le séminaire introduit une rupture : ni nommer le ... C'est là ce qui rompt avec la science pré-dominante insuffisant, quoi on dit ? dente.

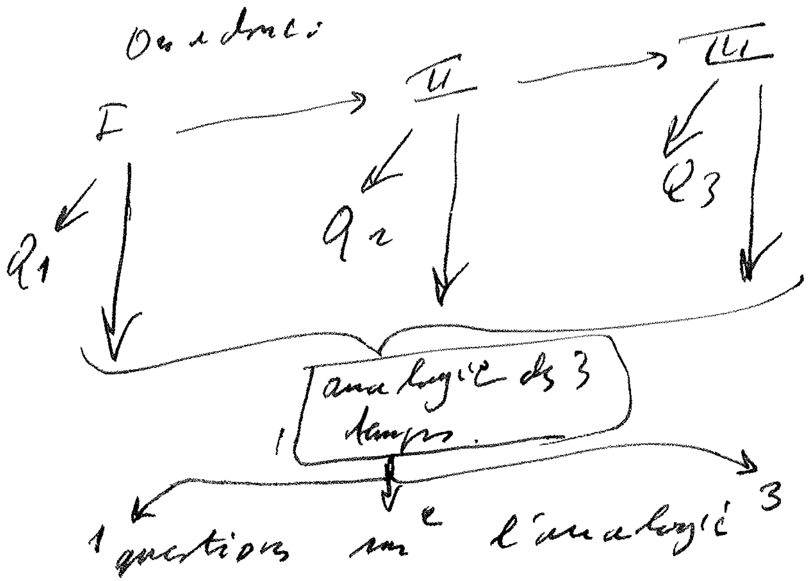
2 – On démontre que c'est équivalent de nommer dans l'analyse, et le travail qu'opère la névrose en tant qu'elle réalise que après coup comme traumatisme le pur imaginaire d'une Prägung.

3 – Au delà du nommer, la question se pose d'une réintégration dans la loi, qui ne se fait par le biais de l'universel.

– A chacun de ces 3 points répondent un certain nombre de difficultés et de questions thématiques.

– Mais de plus, il faut repérer une analogie qui court au fil de ces 3 temps, celle qui articule en chacun le pôle rupture / intégration. D'où une série de questions découlant des problèmes posés par cette analogie. Il faut aborder à part ces questions de l'analogie.

On a donc :



Questions - 1 - Sur l'en deçà de la rupture : le sommeil :

- En quoi le sommeil va-t-il nous porter au delà de l'énamoration qui en résulte ? [14] l'esquisse, en ceci que I est différent de M, l'analyste se trouvant en I, malgré (210).

- Ainsi, le sommeil résulte à la fois l'énamoration et sa destitution. Mais on ne sort pas les clés ou moins de cette seconde face. Si on ne peut se satisfaire des thèmes de l'amour ?

- Il est remarquable que l'Inter.-transf. n'en dise pas plus. Quelles sont les ressources dialectiques de l'analyse au-delà de cette réintégration de l'histoire, de la reconnaissance du désir, si elles aboutissent à l'énamoration ? Ou bien alors il faut élever l'énamoration de ces résultats, mais on ne voit ici pas comment.

- Supposons que la fin de l'analyse soit la castration. Il est remarquable que dans Dora, le dernier renversement dialectique aboutit à tout autre chose, au-delà (en deçà ?) qui est la reconnaissance de ce que veut une femme. Ainsi, soit que de la castration, si c'est l'amour d'une autre femme, soit pour fin, se dessine ici la monstrueuse ce terme pour [illegible], [illegible] de l'analyse. Pour une femme dans [illegible] des [illegible] comme fin de l'analyse. Mais [illegible] les conditions qui mettraient fin à l'énigme autre que la castration ? Mais [illegible] un autre [illegible] (par la castration) qui [illegible] ? Ou s'il faut supposer un autre [illegible]. Comment en [illegible] la [illegible] là, mais après ? Or de cela rien n'est dit. Distinguer l'énamoration de l'hystérique du retour au [illegible] que lui permet de démonter l'[illegible] de la [illegible] en ce qu'il doit à la castration ? Qu'est-ce donc qu'une fin d'analyse ?

2 - Sur le traumatisme, après-coup.

- Devons-nous supposer que tout traumatisme soit la structure ainsi décrite ? Et dès lors, faut-il supposer que la nature des traumatismes, soit le majorement d'un pur réel ? Qu'en est-il par contradiction avec cette affirmation que, ce qui est traumatique, c'est le désir de l'Autre ? D'autre part, faut-il faire du traumatisme un effet de Prägung imaginaire ?

N'est-ce pas là lui donner une assise biologique peu conforme à la tentative d'historiser le réel ? N'est pas contradictoire cette idée que, pour le sujet, toute rencontre de sa vie est d'abord symbolique ? Sans doute y a-t-il le réel. Mais le réel ne désigne pas le biologique. Le réel, c'est le réel du symbolique, soit de ce qui advient au sujet comme histoire. L'objet (a) n'est pas l'effet d'une Prägung, mais de l'impensable du sujet en tant que lancé par les effets du symbole.

– Comment penser que le traumatisme soit après-coup ? On pourrait invoquer une explication simple : le réel n'a d'équivalent qu'en sollicitant le développement de ce qui n'était pas encore là. Donc pas de mystère. De même que la géologie d'un terrain détermine les cours selon lesquels les constructions humaines pourront s'ordonner à sa surface ; de même, les lignes et points de réel conditionneraient l'ordonnancement des réseaux symboliques.

Mais cette explication ne plaît guère. C'est que le réel est pour nous d'une autre nature : il est déjà de la dimension de ce où il fera trou. Ce n'est pas un réel analogue à celui d'une Prägung animale, c'est un réel humain, qui est réel pour autant qu'il concerne un sujet, fût-ce dans la dimension de l'innommable. Sinon, on n'explique pas pourquoi ce réel-là plutôt qu'un autre, a fait traumatisme. Après tout, quoi de traumatisant dans un coït a tergo, si l'enfant n'y était pas concerné autrement ? Explication refusée.

Il nous faut donc partir de ce qui doit être notre seul point de départ – de ce que ce réel est pour le sujet, quelque chose qui le concerne. Pourtant, c'est du réel. Alors, d'où vient la portée après-coup ?

Il faut sans doute se poser une question : selon quel temps ? Il est évident qu'il faut répondre : le temps logique. Mais comme c'est précisément ce qui est en question, il convient de ne pas se précipiter.

Le "temps d'avant", celui où surgit l'"événement" innommable, a donc la dimension de l'instant du regard.

Je ne peux résoudre la question pour l'instant, la laissant en reste sur ce point. A reprendre.

– De là devrait se déduire la question de l'historicité. Qu'est-ce qui unit ces termes : histoire, construction, parole ? Pourquoi l'histoire, en psychanalyse (comme ailleurs) est-elle une construction ? Dans ces conditions, où est le réel qui fait moyeu ? Et quelle est la portée de réalité (ou d'efficace) d'une telle histoire, quel est le poids qui prend de la chaîne d'une mythification à dé-fiance du réel ? Ce réel il y a, mais est-ce lui ou nous qui importe dans ce détour ? Quelle est alors l'incidence subjective de l'histoire ? En quoi y a-t-il historial pour celui qui parle ?

3 – Au-delà de la nomination du désir.

– Remarquer que c'est ici qu'est explicitement formulée (219) l'exigence d'un au-delà de la nomination. Également : 223, avec quelles hésitations on [illegible].

– 219/220 : Il est évident que l'analyste n'est pas le maître. Il en occupe la place, mais pour en brûler le rôle au fur et à mesure de l'analyse. C'est-à-dire que la parole de l'analyste doit venir à la place de l'énoncé du sujet, cédant du savoir, afin que s'en résolve l'inconnu [illegible] du sujet. Ici, simplement remarquer cette question du savoir.

On ne répondra cette question symbolique lui-même les aliénations d'où (220) qu'il est lieu conjonction symbolique de l'inconscient et du savoir. Ce qui n'a plus rien pendant les rapports de l'inconscient et situe d'une manière plus à voir avec la métaphore de miroirs oscillants et reste de l'imaginaire juste le problème du refoulement. C'est du symbolique et non de l'imaginaire que nous devons déduire une doctrine des trous du symbolique. L'imaginaire ne fait rien de plus que d'en porter les marques sous des espèces négatives. Ainsi de (– φ).

– Problème du mythe d'Œdipe. Le texte n'est pas clair. La coupure semble s'orienter vers une conception culturaliste de la loi, ce que nous avons toujours refusé. De sorte que ce problème de la réintégration dans l'universel est mal formulé. La réduction à l'Œdipe de la loi (p122) pose mieux la question, mais ne dit pas pourquoi. Pourquoi l'analyse peut-elle réduire la part de mythe qui supplée au réel à l'Œdipe ? – Pourquoi ce mythe est-il nécessaire ?

Vient le problème de l'analogie des 3 temps.

Il est évident qu'une même question concerne ces trois exemples : soit, l'attribution d'un noyau de réel ou d'inassimilable, et le problème de sa réinsertion dans une histoire. Mais quelle est la licence de cette insistance ?

1. Est-il légitime d'identifier le travail de la névrose au travail analytique de la normalisation du désir ? Quand d'autres font ce qui voit la seule différence : l'absence de normalisation à partir de quoi s'innerve le refoulement ?

— Quel rapport entre noyau réel et refoulement ? Cette question déjà posée ailleurs. Mais peut-on dire que le noyau soit distingué sous prétexte qu'il fait traumatisme ? Le noyau verworfen, le réel inexistant. Mais alors, le refoulement ne l'abolit pas. En fait le trace. Mais qu'est ce réel ?

2. Qu'est le surmoi ? L'effet d'un rejet des lois de la parole (222). En quoi se distingue-t-il de l'inassimilable du réel traumatique ? Faut-il ici unifier ces termes sous le même registre de forclusion, ou faut-il, dans le rejet, marquer des différences : rejet d'un réel, rejet d'un énoncé, rejet d'un S^{a} (NdP.) qui auraient des destins différents selon les cas ? Certes, la catégorie du rejet reste principielle, mais on ne voit plus comment unifier forclusion et trait unaire.

Qu'est-ce qui rend méconnu, inconscient, inassimilables ? Comment unifier Pourquoi est inassimilable ce qui se traduit-il en forclusion ? Est-il nécessaire qu'il y ait dans la loi, toujours, forclusion et surmoi ? une donnée de non-sens ? Si oui, comment choisir rejeton et surmoi ? La loi, rejette. Cette dernière hypothèse est bien ce que nous avons retenu. Elle comporte une part structurale de non-sens qui ordonne un rejet nécessaire. Mais alors, comment passe-t-on du rejet nécessaire au noyau traumatique du refoulement, c'est tout le problème.

—

CHAP. XVI. Sans intérêt. Séance pour noter que le réel est exclu.

CHAP. XVII. Nos commentaires sur Balint. Deux points dans ce texte :

1 - l'autoérotisme. 2 - l'intersubjectivité :

1 - Ce qui est

1 - l'autoérotisme (236). Le commentaire est à faire ailleurs. 1 - Ce qui est bien marqué par L., c'est le caractère [illegible] de la notion d'amour primaire.

C'est situer la dimension, non pas de l'Autre, mais de l'altérisme, au défaut de la structure. Et ceci, paradoxalement, en l'élisionnant pourtant complètement, réduit à l'objet.

2 - D'où l'aspect positif de la conception viennoise, qui pose d'emblée que seule jusqu'à la jouissance, éliminant cette [illegible]. Difficultés pourtant de cette conception : d'une part elle contredit l'expérience (237) de l'objectalité chez l'enfant. D'autre part, elle oblige à un déploiement des "relations objectales" qui part de cette première position une jouissance originaire mythique, inacceptable. Au début était le dédoublement,

3 - D'où une première thématique : par la critique de Jung, clivage entre narcissisme (secondaire) et autoérotisme pulsionnel (premier). Mais le concept d'autoérotisme en est transformé : Il devient cette fois le retour sur soi de la ~~sat~~ boucle pulsionnelle (XI)

4 - Ainsi se clivent (Sém XI) l'amour, champ de la [illegible] des intérêts du moi, et le domaine de l'activité pulsionnelle, se constituant comme Verkehrung par le corps. (Sém XI),

~~(5 - la thèse de Balint est équivalente au premier mensonge de l'amour.) la thèse viennoise ne démontre pas de la [illegible],~~

2- L'intersubjectivité. Bien remarquer le clivage opéré entre perversion et "perversion polymorphe"; ce clivage est lié, non déterminant.

La perversion de l'enfant n'a rien à faire avec la position de l'adulte pervers, par qui tout tourne autour du rapport à la jouissance dans le désir. Par l'enfant, il s'agit beaucoup plus simplement d'écarter sa soumission aux pulsions dites partielles.

- D'autre part, l. pourrait dire le renoncement produit ailleurs : la perversion n'est pas la manifestation "pure" de l'activité pulsionnelle. Elle joue dans un tout autre registre, qui est d'une part celui de la mise en jeu de la reconnaissance (du sujet) et d'autre part, de l'imaginaire, en tant que la peut introduire une certaine désubjectivation du rapport à la jouissance. l. prolonge donc ici le renoncement noté à propos du narcissisme : s'il y a folie en l'homme, il ne faut pas la chercher dans le déchaînement d'un monde pulsionnel brut pour le registre de l'obscur. Il faut au contraire, considérer la pulsion comme le terme éthique premier ; la folie, est d'abord liée à la "reconnaissance paranoïaque", c'est à dire aux effets de désubjectivation liés à la structure objective du moi pour l'homme. Le sujet, dans l'objectivation imaginaire, s'oublie.

Ceci bien sûr, à conjuguer de "l'étermination" constitutive de la pulsion, question à reprendre (cf. FQS. et aliénation).

Question à développer : du rapport de l'enfant à la pulsion partielle. S'il intersubjectivité de la "perversion polymorphe" de l'enfant consiste en ce qu'il peut poser, et redoubler, soumis aux effets de relais du symbole (243/244), ne pourrait-on interroger la pulsion partielle dans ce sens ? La pulsion partielle, serait pour l'enfant la trace de son être de langage, de sa soumission au désir de l'Autre en tant qu'il est d'oublier la dimension éthique. La pulsion partielle désigne chez l'enfant le nœud historique où le désir de l'Autre l'a porté, son rapport à la jouissance en tant qu'il est éthique : il se situe dans la dimension d'un à-venir, d'une parole de parole.

– Noter que la persuasion n'est pas un refus de reconnaissance. Elle suppose le sujet, n'est dans cette dimension seulement qu'elle opère, dans l'intersubjectivité.

– Qu'est l'intersubjectivité ? Pourquoi user de cette ambiguïté des registres I et S. pour objecter à Balint ? Comment se fait-il que, persuasion ou amour, l'incidence du symbolique ne passe pas [illegible] englobement "de l'intersubjectif ? Qu'est ce qui a l'intersubjectivité pour conséquence dans cette ambiguïté de registres ? Est-ce simplement le fait de la demande ? ~~[illegible]~~

– Intersubjectivité : incidence dans l'imaginaire, du symbolique. Donc, la positivité : qu'est ce qui dans la persuasion comporte ? la [illegible]. Mais aller plus loin : qu'est ce qui dans l'intersubjectivité [illegible] nous l'enseigne : ce qui n'est pas là (249). Dans l'intersubjectivité, en général, c'est lui le terme décisif, et c'est pourquoi dans le rapport à l'Autre, ce terme est important ; il centre l'absence en tant qu'elle est ce dont s'ordonne l'éthique, et non l'ontique. C'est un n'être pas qui n'est pas purement, mais [illegible], ordonnant d'un "droit" où le sujet se trouve précipité comme une inscription liée à une [illegible] temporelle. L'être est ma femme ; donne bien ce dont il s'agit. Donner ce qu'on n'a pas, car comment supposer qu'une telle relation soit effective dans le réel – ou même dans le non-être ? C'est de pur acte, i.e. de reconnaissance d'un sujet qu'il s'agit. Mari, femme, ce ne sont pas des relations de l'ordre de l'être, seulement de l'institution et de la réflexion.

CHAP. XVIII. Ce séminaire poursuit plusieurs tâches. 1 – Il accomplit la critique de Balint et de sa notion de transfert. C'est la plus élémentaire. 2 – Mais surtout, il engage une critique de l'intersubjectivité, entendue auparavant comme rupture de l'impasse balintienne de la relation d'objet. A ce titre, ce séminaire part accompagné par une lecture de Sartre. 3 – Il propose une articulation de l'impasse imaginaire à sa détermination symbolique en général et [illegible]. Ainsi dire, les divers paradigmes du texte se déplacent ~~[illegible]~~ plusieurs espèces [illegible] eux-mêmes peu à peu, et ne sont pas équivalents. 4 – Enfin, plus difficilement, il introduit la fonction de la parole dans le transfert, que [17] impliquait déjà. A ce titre, bien voir qu'il s'inscrit dans le travail des derniers

séminaires, où se dégage peu à peu le problème du rapport au langage (21).

— L'importance de l'analyse du regard dans la perversion tient à ceci : ce qui
n'est pas là. C'est autour de ce terme que tourne toute la intersubjectivité. Ceci à
un double titre : ce qui est absent de l'intersubjectivité comme telle ; mais aussi
ce qui l'organise. ~~Cependant~~ l'intersubjectivité exclut la reconnaissance. Elle est
unité de la reconnaissance dans la bascule du désir. Toute intersubjectivité est
une telle relation d'oscillation — où se démontre sans doute l'aliénation dans
le désir de l'Autre, mais surtout, où cette aliénation ne comporte aucune reconnais-
sance. Autre, c'est le symbolique qui est absence dans l'intersubjectif.
Ceci donne la clé de la perversion liée au regard : ce qui est recherché dans la
perversion, c'est est au-delà de la bascule du désir, mais dans une l'enfance
aliénante. Ce qui est vu dans l'Autre, c'est ce qui lui manque : symbolique
avant tout.

Mais par là le pervers se démontrerait soumis aux effets de la parole.
Car en posant soutenir que c'est cette absence comme telle qui organise
sa jouissance, soit le rapport au symbole en tant qu'il est lui-même l'opéra-
tion de l'absence. Se démontre : 1 – le caractère éthique de la perversion :
la perversion n'est pas rejet de l'éthique mais éthique du sujet. Le pervers jouit
de ce qui le frappe dans le retour de la loi de la pulsionnelle. 2 – le passage
éthique de l'intersubjectivité dans l'absence. 3 – le passage éthique dans
l'absence elle-même. Est éthique l'absence. On voit que l'événement
n'est pas tant un non-être qu'un acte à venir. Il n'est pas un être interdit,
dont ce qui fait que cet être existe selon la voie de l'acte. L'acte, c'est ce
qui produit du nouveau, sur le fond de cette absence qu'il crée après-coup.
là où c'était : rien en somme. Mais je serai tel qu'à la place de ce
premier sujet, aura été la trace de mon désir dont témoigne mon acte
dans ce qu'il aura, à cette place, détaché et fait surgir d'impossible.
Le sujet reste, sans doute, mais comme de cet acte. Sublimation.

Il faudra reprendre la question du regard et de l'absence.

Pourquoi le regard est-il particulièrement prédestiné à cette fonction de l'absence, mais aussi (ce qui peut sembler contradictoire), à démontrer l'évanouissement du sujet. Bref, le regard est là où se démontre la contradiction d'un sujet qui s'éclipse jusque dans la perversion (en ce qu'elle est déni) — et d'une absence qui, de faire tache, indique le ressort d'absence de l'acte du sujet de l'événement. Qu'est donc l'absence ?

— Quant à la perversion (246/247) : — Distinguer cette bascule de la bascule hystérique. — Distinguer cette dialectique de celle de l'obsessionnel, dont elle se rapproche trop. — La perversion consiste dans cette impasse spécifique d'une fermeture spécialisée ; l'hystérique reste en deçà de cette fermeture, et n'en refuse pas la faille. Son désir de reconnaissance ne défie pas l'Autre, mais le soutient à produire ce qui lui "apprendrait à vivre" au-delà de cette question d'en-deçà. L'obsessionnel s'y produit (dans cette bascule) dans l'alternative de la mort. Son désir s'y évanouit sauf à se soutenir impossible (ailleurs, demain), là où la perversion (...). [Difficile]. Ce qui fait le clivage des structures en psychanalyse, c'est l'accent porté sur le refus. Selon ce qui est le refus, telle est la structure. Toute structure est la "résolution" (ce terme étant ici, en attendant mieux) qui ordonne le vide d'un refus premier. Toujours celui du sujet comme être refusé ? Mais différemment, pour ce qu'il peut en reprendre, de ce discours de l'Autre. Verwerfung —
Verdrängung — Versagung.
Verleugnung — Verneinung —

— Maître et esclave. Ce texte, qui prétend prolonger la perversion, au contraire, marque une rupture. Il démontre en effet ce qui, dans l'intersubjectivité, fait la faille où s'insère la "règle du jeu" symbolique.

L'impasse : en quoi consiste-t-elle ? En ce que le maître ne peut être reconnu, puisque l'esclave n'est pas un homme. C'est supposer qu'il n'y ait de reconnaissance possible que par un autre maître. Pourquoi ? Simplement parce que seule une conscience de soi peut [les] reconnaître une autre ? Sans doute. Mais c'est

ignorer (c'est sans doute là qu'est l'impasse) le changement de la conscience de soi en maître, ce qu'ignore Lacan. L'esclave — est une telle "conscience". C'est celle de l'Autre.

Problème : on ne voit sur ce texte pas du tout pourquoi l'alternance est conçue au désir impossible : on détruira l'Autre — on ne peut désirer. Qu'est-ce qui, dans cette impasse M/E, autorise cette déduction de l'alternance ? C.O. est-il maître ou esclave ? Et pourquoi ? Il est esclave s'il attend la mort du maître. Il est maître s'il attend que la question du désir s'actualise en désir de reconnaissance. Là est une impasse. Poser le désir de reconnaissance comme principe du désir, c'est se vouer à une alternative qui anéantira tout autre maître. Mais d'où se pose que l'O. ici passe la mort ? Pourquoi le ne pas désirer ? Bien noter que ce n'est pas tant qu'il en assurerait sa propre mort, mais que son désir concernait celle de l'Autre. C'est peut-être là que sert le renoncement difficile à expliquer qui le situe dans son rapport à l'imposture de la loi. Il ne craint pas tant la mort réelle de l'imposteur que l'anéantissement de l'Autre, (avec celui de l'imposteur) ceci reste à démontrer. Bref pour lui, il y a équivalence de la loi et de l'imposture. Peut-être là le ressort, si on peut en déduire ce terme : ne pas désirer pour ne pas détruire l'Autre. A fuir le mort : celui qui ne désire plus ? A entendre bien sûr au sens du refus de l'être-pour-la-mort. Ou la mort (imaginaire) pour passer la jouissance ? Mais quelle jouissance à donner ? Et quoi édicté d'avoir à s'y tenir quand le réveil est souhaité ? Pourquoi l'esclave se dérobe-t-il à la mort ? (Noter que la mort simule de l'imposture. Sans doute le sujet n'a-t-il pas de place dans la dette falsifiée. C'est la définition de la mort. Mais ce n'est là pour lui que mort imaginaire : pas de suicide, au contraire ! (Donc) il faut penser cette mort comme identification. A qui ? Et pourquoi au mort lui-même ?) (...).

— Bien relever la mort comme enjeu et non comme mort imagin-

naire. C'est là la définition de la seconde mort. La seconde mort, c'est de poser au-delà de la mort l'extermination du parlant dans le désir. Plutôt la mort, i.e. l'outrepassement de la condition de vivant, que le renoncement. Par dessus tout importe qu'il ne soit pas renoncé à cet outrepassement du désir, par quoi se définit l'existant. Dont la mort réelle n'est pas tout l'enjeu que le signe. Car l'enjeu, c'est l'outrepassement lui-même, i.e. en fin de compte la fonction même du pari. Le pari, c'est l'enjeu qui se joue dans la seconde mort.

— Règle du jeu. Toujours le même difficile problème, qui est un des lectures déterminant de la doctrine lacanienne. Ici, remarque d'E. Laurent : très juste qu'il n'y a pas de contrat analytique. Et d'une manière générale, que toute théorie contractuelle est suspecte. Sur ce point, relever les contradictions de ce séminaire.

Néanmoins, partout s'affirme dans ce texte : le pacte, le contrat, la règle du jeu. D'où la question : ces termes sont-ils réfutables par un travail ultérieur de la doctrine lacanienne (ce que beaucoup pensent, mais pas moi), — ou bien faut-il tenter plutôt de démontrer que ces termes échappent à la dimension du contrat ? — Nous rencontrons là une difficulté immédiate : il faudra produire une doctrine de la détermination symbolique qui parlerait nous pénètre d'un moins incontrôlé au réel de la violence, et de la pratique matérielle suppose seule déterminante. Il nous faut pouvoir énoncer que l'acte est parole ; et plus encore peut-être que la parole est acte. Avec les points de clivage entre ces termes qui importent par exemple le passage à l'acte comme refus de reconnaissance, et la parole vide comme parlerie — refus, mais d'un autre ordre. Pour cela, on partira peut-être de la marque E.L. met en avant peut-être trop fort : que la loi est d'abord non-sens et inadmissible. La loi est inadmissible. Elle est un sans-raison. Le manque, la psychose, et d'une manière générale, tout non-sens, en sont les marques ordinaires.

A partir de là, il faut déduire la fonction de la parole, sans en faire le contractuel, ce qui ce n'est pas rien... Renonce : la castration sans doute.

Ce qui n'est pas là — holophrase — situation. Le premier de ces termes, commenté au début. Ce qui caractérise la situation (terme sartrien) c'est que le symbolique est à la limite, il s'y présente comme absence, dans l'holophrase par exemple.

Le terme d'holophrase, à développer avec la dialectique mentale (XI).

Il reste un gros problème : le capitalisme est-il une situation ? Si oui, ou bien il faut supposer un désir commun aux classes en lutte (c'est ce qu'impliquent le texte de Lacan) ; ou bien la doctrine lacanienne de la situation est fausse. C'est une des objections majeures à Lacan et à la doctrine du symbolique. — C'en est une aussi à Sartre, et au marxisme, pour autant qu'ils sous-entendent en effet ce qui pourrait bien faire du capitalisme un discours, soit un lien social auquel tout le monde trouverait son compte .. De quel point partirons-nous ? Faut-il réintroduire la lutte et la violence comme vérité de la pratique historique ? Ou désignez derrière elles ce qu'elles ouvrent d'un désir de dormir ? Très répandu, et d'où s'explique seulement la nécessité du matérialisme dialectique ?

Je délaisse là ces problèmes, à reprendre.

CHAP. XIX. Pour deux problèmes difficiles : 1 — le concept, c'est le temps ; l'inconscient est hors le temps parce que pour temps. 2 — Unterbringung du désir dans le rêve — et dans l'Autre (?).

Notes éparses, en fin.

1 — le concept, c'est le temps, tableau programme.

.../...

1.- Symbole / chose
↓
meurtre de la chose (relève)
↓
éternisation (concept)
↓
le concept, c'est la chose

A injecter :

négativité - présence / absence

désir de désir - pulsion de mort, masochisme primordial.

2.- le concept, c'est le temps
i.e. le temps (du sujet).
présence / absence - ce qui a duré, le symbole - la scansion, désir lié au temps
qui pose la chose.

3.1 L'inconscient est pur temps
- temps de la scansion, ouverture / fermeture
- la résolution d'impasse, liée à la parole, interprétation.
- répétition : de ce qui fut, et d'aucune "intention".

3.2 Temps logique. - instant du regard, temps pour comprendre, moment de conclure. - Fonction de la hâte dans l'identification et dans la constitution de l'inscription. Structure d'après-coup de tout événement. (énigme ici).

4.1 1. le transfert, c'est le temps (de l'analyse)
⇒ a - le transfert, c'est le concept de l'analyse
le concept de l'expérience est identique au progrès (scandé) du sujet. Temps, méthode, concept.

4.2 Concept de la séance courte
Fonction de l'interprétation comme coupure - le non-sens - temps pour comprendre du transfert - moment de conclure de l'analyse - la matière et la Durcharbeitung.

(pulsion, transfert, amour.)

Ce tableau est à développer par écrit au second tour.

Problèmes : 1 _ le transfert n'est pas illusoire . 2 _ le transfert n'est pas une "répétition".

1/ Rejeter que le transfert soit illusoire, c'est refuser une référence à un réel préexistant à l'analyse, lequel volatilise du même coup toute la question du désir. Elle ne peut que laisser que le discours de l'insoluble. C'est refuser de faire du transfert un pur rêve au-delà duquel serait une ~~autre~~ réalité dernière et dont l'analyste serait ignorant.

2/ Refuser qu'il soit "répétition", c'est également lui accorder toute sa portée dans l'actuel, et c'est permettre de saisir où intervient l'analyste.
Ce qui change n'est pas seulement que l'indécision de l'Autre dans la scène du rêve, où l'on hésite de désir ... de reconnaissance à reconnaissance ... du désir, soit résolue par l'introduction de l'analyste. C'est déjà là tout un problème : où est l'Autre dans le rêve, comment y intervient la reconnaissance ?
(270). Dans l'analyse, la fonction de la ~~parol~~ ~~parol~~ parole change en ce que l'interprétation la restitue à la scansion (s')oubliée de l'identification du sujet. Qu'est-ce donc que l'inconscient ? C'est l'oubli de l'oubli. L'inconscient n'est pas l'oubli lui-même (qui ne serait que le pur primordial). Il est l'oubli de cet oubli. C'est là ce en quoi il participe à la répétition comme retour de la scansion. Dans ce qui se répète, qqch. est oublié, mais la répétition elle-même s'oublie. I.e que ce qu'elle avait été mise de la chose en la négation constituante du désir de désir, s'oublie dans le retour des signes, devenus pure œuvre de l'automaton. C'est là le seul sens de l'automatisme de répétition. Cet automatisme n'est pas un mécanisme préobjectif, dont le sujet serait déterminé. Il est l'oubli de l'oubli, virage à l'automaton de ce qui demande du nouveau. Mais cette chute est de structure, le dévoilement l'impliquant comme son effet et sa condition. Le dévoilement se voile.
L'inconscient ne peut que se refermer.

Il conviendra de remarquer pour bien noter la différence de l'oubli de l'oubli à l'oubli, que ~~ce~~ précisément c'est l'oubli qui permet le

dérisoirement. C'est par la méprise du sujet de l'inconscient que ce qui a été, que ce qui est advenu (Gewesen) et de ce fait contrecarre comme décision, se révèle *à nouveau*, comme rupture de l'oubli de l'oubli. Au milieu de la décision, rare par nature, en ce que la nature est incarnation, production, et donc ne surgit que d'une manière dispersée, stochastique, contingente et toujours fragile, l'oubli rappelle la décision en ouvrant dans l'oubli de l'oubli la fente qui en démontre le profit d'invention inaugural. Tout lapsus, toute méprise en général, fait ressurgir comme en négatif le Un de la décision. En ce sens la question se pose de savoir si ici c'est l'Un qui fait surgir le silence, ou, à l'inverse, le silence ici laisse apparaître l'Un dont il était l'oubli. (C'est une question difficile, à ne pas résoudre si tôt : Nous avons S.D. et l'après-coup du traumatisme ; la production.)

— Le transfert dans l'analyse, demande du nouveau. Le demande-t-il au titre de tout amour (ce ne serait rien), ou plutôt pour ce que l'analyse offre de nouveau, dont l'amour primaire "se déduit" ? Je penche pour ce dernier point.

Second problème : la notion de transfert est par là-même démontrée dans un double sens qui en fait la difficulté. D'une part, le transfert concerne l'Autre, mais comment ? De l'autre, c'est l'Uebertragung du désir.

— Quel rapport y a-t-il entre l'articulation : le concept, c'est le temps, et la nécessité du recours à une autre parole ? (268).

— Comment lier l'Uebertragung à la fonction du temps ?

— Et comment penser le rapport de l'Uebertragung au transfert dans l'analyse ?

— Qu'est-ce qui fait la difficulté de ces nœuds ? On le sent en remarquant que, dans l'analyse, l'analyste n'est pas un *resti diavoxe*. Autrement dit, les deux acceptions du terme ne se recouvrent pas, et le rapport à l'Autre est, dans le transfert, un terme distinct de l'aménagement du matériel

où le désir se signifie. Peut-être en ce cas le transfert n'est-il pas illusoire :
en effet, il ne se limite pas à la reproduction de " la vie est un songe " : le songe
du désir organisant le monde à sa façon. L'analyste est là pour introduire
quelque chose qui dans cette organisation, fait quoi ? – une référence, mais pas. Mais
un point d'arrêt peut-être. De quel ordre ? Celui qui se traduit par ce que dans
l'Autre gît la pointe refoulée de la formation symptômale. Qu'est ceci ?
Ce qu'il faut extraire du [4] par delà la référence à la lacune de la parole vers
l'Autre dans la résistance. Il faut repérer ce qui dans cette lacune, n'est pas
tant dû à un effet de résistance, qu'à ce que la résistance manifeste de la
structure du discours. Tout discours implique sa pointe refoulée dans l'Autre,
le lapsus, le rêve, etc., viennent en témoigner dans (par ?) une Uebertra-
gung qui fait surprise au sein du discours courant.

– En somme, pourquoi ce qui fait symptôme fait-il singularité ?
Pourquoi est-ce organisé selon une Uebertragung ? Pourquoi celle-ci procède-t-elle
selon la forme de la surprise ? Pourquoi la surprise a-t-elle la structure d'une
Verdichtung ? Et si ce qui fait symptôme n'est pas adressé à, quelle est
la cause de son surgissement, si ce n'est simple défaut ? Le lapsus, l'oubli,
sont-ils adressés à, et à qui sinon à l'interlocuteur concret ?

Nous décrivons ici comment s'ordonnent les deux versants du
transfert. En-deçà du discours, ce qui du désir est refoulé – et sinon primor-
dialement, du moins structuralement. Le désir est, de sa nature, tel qu'il
ne soit énonçable, pour autant qu'il est ce où s'avoue ce qui, de parler est
en reste. Lieu en deçà de la parole, le coup de poing de la condensation porte
à l'aveu pourtant son malaise, sur la scène du discours où il apparaît
sous forme de disruption. Mais au-delà du discours, du lieu où celui-ci
a reçu sa marque primitive avec sa détermination de structure, l'Autre
du désir ne reçoit pas tant l'aveu de ce désir de reconnaissance, qu'il
n'en ont ressuscité l'origine en lui-même, où le sujet d'une part s'est

aliène; et d'où d'autre part est conçue la reconnaissance du désir dont le sujet s'inaugura.

Dans la condensation, la reconnaissance du désir rejoint dans l'Autre le désir de reconnaissance, en y démontrant du même pas qu'il s'y démontre ce que ce désir doit aux effets décisifs du langage — à la marque dont le discours de l'Autre inaugura le discours — comme tel.

– A développer, au séminaire [21].

Deux notes : Il faudrait créer un terme pour désigner la relève qui organise le renvoi intersignifiant, (262), puisqu'il semble qu'il soit la condition à partir d'où s'ordonne la Verschlungenheit, et donc toute la suite. Car le problème de l'entrecroisement de ce qu'est le langage, donc le sujet, n'est pas réductible à celui de cette absence d'origine qui coupe le symbole de toute naissance dans la chose.

De là, qu'est-ce qui implique le sujet tel que nous le posons. C'est un second difficile problème. De ceci que la langue – et le langage ont une telle structure, en quoi impliquent-ils le sujet de l'inconscient ? C'est ce qui manque d'évidence. D'abord sans doute ce sujet est-il un obstacle. Mais ce n'est là qu'objection. La Verdichtung trouve un rapport absolu. Cf [# 21]. peut être, et l'Uebertragung, font un lien possible.

– "Pour autant qu'il s'agit de se faire reconnaître, un acte est une parole." (270) Il faut donc se résoudre de dire que tout acte soit une parole, sauf à démontrer que le refus est parole. Ce qui n'est pas évident dans le passage à l'acte au moins.

⟨ acting out : reconnaissance
passage à l'acte : refus de reconnaissance (Verwerfung) ?

—

CHAP. XX. Gar de deux, le tout étant requis dans [21].

_ Leurre du langage : à quoi tient le leurre qui fait supposer que le langage soit référence ?

_ Phrase : le fait qu'il n'y en ait pas deux semblables. Deux conséquences : Pour Chomsky, fondation sur la grammaticalité et le générativisme. Pour Milner, c'est une introduction à la langue. D'où, que après, se demander si le registre du structural (le signifiant) ne peut être repris selon un tel clivage, une telle reprise à l'encontre de la doctrine saussurienne.

_ l'absence d'origine du langage (276), en cherchant le ressort dans la majorité. Toute analyse du langage achoppe sur un seuil. Il serait important de voir si la doctrine anglo-saxonne de la langue ne tente pas qu'il s'objective encore ce seuil. En démontrer alors l'impasse. (Il suffirait qu'elle se réfère à la "situation du locuteur", ou à on ne sait quoi encore).

. 284/285. Bien vois où sont les ruptures : Augustin introduit l'absence de référence du langage pour démontrer que la raison de parler est d'abord la vérité. Son mouvement est ici juste. Mais c'est pour en conclure que la référence de la parole, c'est la vérité de l'hors-signe, - comme de l'hors-monde. L'âme autrement dit. C'est ici céder à l'illusion d'où s'ordonne justement la supposition de référence. Augustin revient dans ces aux thèses qu'il rejette initialement. La référence de la parole n'est pas la chose, c'est la vérité, supposée illuminante, et à laquelle les signes sont incommensurables, impuissants à la désigner par eux-mêmes.

Par là même, A. introduit un second renversement : la parole est ambiguë, trompeuse, énoncé (puisque la vérité est hors signe). Sa portée n'est de nulle objectivation dans la référence, le langage ne désigne rien (et surtout pas le vrai), même s'il ne parle que de lui). Mais il manque par là [illegible], de reconnaître que cette dimension de la tromperie et de la méprise est inhérente au vrai, que c'est dans l'erreur, la méprise, la tromperie, que la vérité s'avance. De sorte que ce second mouvement tourne [illegible]

cent lui aussi.

Lacan s'appuiera sur ces deux renversements pour reproduire la position freudienne : refus du langage comme désignation (et) origine ; tromperie de la parole. Mais en les fondant sur un troisième et plus originel renversement : la parole fonde la vérité, dans une dimension de tromperie ; de plus, il est inhérent à la parole que reproduire le leurre où ~~[illegible]~~ se fixe Augustin : soit (avant lui) de supposer une référence ; soit de supposer que cette référence soit la vérité illuminante, mais hors-monde.

Donc : 1. la parole ne se définit pas dans le renvoi à une référence.
- Mais dans un renvoi à la vérité.
- Mais la vérité n'est pas une référence, car c'est la parole qui en fonde la possibilité.

⇒ 2. la parole est tromperie ; elle ne se définit d'abord par aucune objectivation à vérifier.
- Mais cette tromperie ne renvoie pas à l'illumination du vrai, car les chemins de la vérité sont ceux de la tromperie.
- Il est par contre inhérent à la parole de produire ce leurre de la rapporter se référer – au vrai, à l'objet.

3.1 la parole fonde la possibilité et la dimension du vrai ;
3.2 mais elle le fait dans une dimension de tromperie.
3.3 d'où se déduit le leurre structural qui lui est inhérent.

—

erreur – méprise – ambiguïté (cf [21]).
Verneinung – Verdichtung – Verdrängung.

CHAP. XXI. Première partie.

1- Position : pas d'origine du langage, pas de renvoi à une "référence".
le système des signes forme un réseau.

2 - Impasse : ou bien cet ordre est inversé - ou bien il y a une issue. Notez que cette impasse n'a pas de sens hors de la position 1.

3 - Recours de l'impasse : énigme de la vérité. L'issue augustinienne.
- ou bien on a le sens - ou bien on ne l'a pas
et alors il faut

3.1. ou bien une vérité intérieure - 3.2. ou bien la présentation d'un objet.
⇒
la vérité est hors des signes

4 - Réponse lacanienne : c'est la parole qui introduit dans le réel la dimension du vrai.

5 - { 1 - Objection augustinienne : la parole peut être trompeuse.
{ 2 - Réponse lacanienne : la tromperie prend argument du vrai.

6 - Problème réel : l'erreur. L'erreur est l'incarnation de la vérité.

7 - Mais (objection) : si la tromperie fait référence au vrai (5), si l'erreur est manifestation de la vérité (6),
Comment ~~[illegible]~~ déceler l'erreur ?
⇒
7.1. ou bien la vérité intérieure 7.2. ou bien la confrontation à l'objet.

(8 - le fondement du langage, c'est le S_2, et l'arbitraire du signe. Simplement accorder les définitions.)

9 - L'erreur se démontre dans la contradiction.

10 - D'où l'issue hégélienne : le savoir absolu, résolution des contradictions.

11 - Or le savoir est toujours faille : issue d'un scepticisme suspendu à une totalisation à venir ?

12 - Or l'issue de la science : la langue bien faite, issue de la dialectique augustinienne.

13 - la rupture freudienne : le nouveau : la vérité fait irruption dans le discours de l'erreur, et ce n'est pas la contradiction.

—

(2) l'impasse ne [illegible] de assez loin de la position 1 – elle en est absolument inconsistante.

(1) Quant à la position : le refus de référence et d'origine ne sont pas [illegible]. Qu'est-ce qui permet de les confondre ? Simplement peut-être que ~~l'origine~~ la référence serait une origine. Mais l'inverse est-il vrai ?

(3) Exigence de lucidité. Il faut se demander si cet accès est nécessaire à la position originaire. De [illegible], si [illegible] s'en déduit aussi. Mais on en voit que ce n'est pas si clair. D'autre part, relever une valeur dans le commentaire d'Augustin, de 3.2 : A. accepte bien la possibilité d'une pénétration de l'objet.

(4) On voit que la réponse lacanienne ne sort pas du champ défini par l'énoncé premier. La position lacanienne est donc subordonnée à ce champ.

(5) De même pour (5.1) et (5.2) et (6). On voit que l'argument de la tromperie ne suffit nullement à fonder la ~~[illegible]~~ position (4)

Question : si (13) est la position fondamentale, peut-on estimer qu'elle fait [illegible] à (4), et qu'elle rompt le [illegible] par (1) ? Ce n'est pas sûr non plus.

(7) Voici la thèse cruciale : comment déceler l'erreur ? Autour de cela on trouve tout le débat Augustin/Lacan. Les thèses précédentes en effet ne [illegible] pas toujours.

(8) D'où l'[illegible], dont il faut remarquer qu'elle est moins augustinienne qu'elle n'en a l'air. Si elle l'était, on ne poserait pas le problème de la [illegible] par illumination. Et inversement, la supposition de la lucidité supprime le problème et de l'erreur et de la contradiction. Il faut voir que, si le problème de l'erreur se trouve dans l'[illegible] augustinien, il se trouve ailleurs que dans la solution qu'A. donne à l'impasse de cet [illegible].

(9) Première solution : le savoir absolu, résolution idéale de la contradiction. Ce sont les solutions de [illegible], ce qui se [illegible] en (10)-(12) – objectivation de la langue en doctrine de l'[illegible] augustinienne : logique – la communication – science – savoir absolu.

Dans quelle mesure ces solutions sont-elles équivalentes ?

Peut-on soutenir, et jusqu'ici, que la science se soutient de l'idéal d'une totalisation ? Il faudrait dire qu'il y a un S.S.S. coïncident à la science. Pas sûr. Peut-être au contraire la science n'est-elle science qu'à la mesure de son ignorance. Un théorème, une invention (découverte), sont les lignes de front de notre lutte avec le néant. Ils ne supposent rien, – le feraient-ils que la science s'arrêterait. Il suffit à la science d'avoir le capitalisme. Il n'est de science que partielle, toute science est de sa nature partie, en ceci qu'elle est réunion et pratique d'invention. Le S.S.S. n'y est donc pas évident ... Soutient-il alors la pratique même ? Par exemple, dans la supposition d'identité A = A etc., c'est une [illegible].

On bien peut-ils chercher ailleurs ce qui nous est conséquences de l'inceste augustinien ?

Question : Augustin est-il celui qui inaugure cet inceste ? En quoi consiste ~~l'inceste~~ comme tel ?

Il faut d'abord remarquer que cet inceste peut se résumer à ceci : il n'y a pas d'origine (ou de référence) du langage. Nous croyons qu'entre ... et que nous ne pouvons le supposer [illegible]. D'autre part, à quoi correspondrait une position autre, d'une autre décision, – dans l'histoire, nous n'en croyons pour ainsi dire pas, sinon délirantes. Notez d'autre part que cette formule ne saurait être dernière. Elle est une entre autres. ~~Pour~~ Pourquoi ? Parce qu'elle est de la nature du trait ~~[illegible]~~ Ce qui caractérise le trait marque, est de ne pas être articulable comme tel, il n'est que la différence du différent. C'est ce qui nous en discours, c'est ~~a~~ la décision d'où procède une consistance de discours. Mais pour autant que les conséquences entraînent longuement leur cause (et pour d'autres raisons aussi), il n'est pas comme tel nommable. Ce non-autres du t.u., n'est pas dernier.

Si ~~[illegible]~~ nous ne pouvons ainsi nommer le t.u. de l'absence d'origine du ~~[illegible]~~ langage où s'énonce le dire augustinien, nous pouvons

toutefois lui assigner un nom : Platon. "Platon" est le nom propre où s'abrège l'impensable d'une division dont la possibilité même de la pensée découle. "Platon" est le nom propre dont le discours s'inaugure par ce refus de l'origine. Telle est la théorie des Idées. La doctrine des Idées opère un <u>renoncement</u> qui déduit le monde de l'idéalité de l'Idée, comme information mimétique de la matière. En quoi y a-t-il renoncement, c'est ce qu'il faudrait dire, et que l'on laisse en suspens. Toutefois songeons que de ce renoncement se déduit que le langage ne saurait s'originer ni se référer dans la chose, puisqu'au mieux, le Logos serait cette référence — lui qui est la condition de la référence.

Nous voyons donc que s'est noué un champ ainsi constitué : D'un <u>nom propre</u> condensant une exclusion impensable — d'un <u>trait-marque</u> où se lit le refus de l'origine du langage — d'une <u>exclusion</u> à la "référence" de la vérité conçue comme illumination — d'un mimétisme (d'une [illegible] de la vérité comme adéquation-mimésis) d'où se déduit l'exigence de soumettre le champ d'une théorie de non-contradiction dont le sens est de soumettre le champ du discours à la possibilité d'y faire apparaître la contradiction, et donc sa solution — de diverses conséquences dont : le savoir absolu, la science, la langue bien faite comme solution aux apories du savoir absolu.

Il n'est pas question d'éclaircir ici tous ces termes pour l'heure, d'autant que certains sont de prime abord contradictoires entre eux.

I – Condition d'origine du langage

vérité ---> contradiction → { langue bien faite, communication, science, savoir absolu

"Platon" 1.

2. Ya

Examinons seulement les problèmes suivants.

1 – la psychanalyse échappe-t-elle à la détermination (platonicienne) augustinienne de l'exclusion de l'origine du langage ? – Sans doute l'analyse récuse l'élaboration augustinienne de la vérité par illumination. Mais elle reste

soumise à ce champ. De sorte que nous fournissons la représentation comme une inclusion interne à ce champ.

Mais il va de soi cette topologie est inadéquate. Car en énonçant que "c'est la parole qui introduit dans le réel la dimension de la vérité", la psychanalyse, tout en restant soumise à la détermination ainsi ouverte, la reprend à l'envers. Elle donne la clé de l'ouvert platonicien de la thèse des Idées. Elle est le second tour d'où celle-ci prend son sens, — défalcation faite de l'idéalisme en tant qu'il suppose le réel univoquement à l'Idée.

[Et quoi de plus ? ...]

Q_ Est-il pour la psychanalyse une voie qui la ramène au-delà (en deçà) de cet ouvert ? Peut-elle échapper à la détermination du non-contradictoire et du même comme bornant le champ ouvert au discours (de l'ouvert) ?

La question ne peut se poser ainsi.

Qu'est-ce donc en effet que la détermination du même ? Quel

Qu'est-ce que le discours platonicien a refoulé peut-il être ramené au-delà ? Ce que le discours platonicien a refoulé peut-il être ramené au jour ? Cela existait-il même ?

La réponse est non. Le discours platonicien fut un ouvert, celui du discours comme tel, dont la suite n'est que la démonstration en acte. Par cela qui de ce fait trouble au registre du lui-même, il fut une fermeture. De cela qui se fait tout le registre de lui-même, il fut une fermeture. Tel est le discours (platonicien). Pourquoi présocratique. Fermeture-ouverture tel est le discours (platonicien). Pourquoi a-t-il échoué à donner cours à la pensée déterminée sur l'être ? Pourquoi a-t-il échoué à donner cours à la pensée ? Pourquoi n'y eut-il pas en nation que le discours (platonicien) ferma ? Pourquoi n'y eut-il pas en poursuivant cette première, décision qui l'ouvrait portée à l'existence ?

— Parce que c'était impossible. Sans doute le discours platonicien est-il une fermeture. Mais fermeture de rien, de ce qui ne peut pas soi-même s'ouvrir. Ce qui est pré-platonicien tombe donc dans l'oubli, mais c'est un oubli de structure. Il est d'oubli d'où se déplie la possibilité même de l'ouvert, l'oubli sans ouverture intrinsèque possible. Il est

l'oubli qui conditionne l'oubli de l'oubli si nous devons aussi nommer ce qui par la voie du platonisme se constitue comme rejeté par l'exclusion de l'origine. Urverdrängt, refoulé d'avant rien, refoulé sans affirmation première, qui ne saurait exister par lui-même, tel est le pré-platonisme, dès lors condamné à devenir la Λήθη de l'Ἀλήθεια, lit de la vérité. Il est le remémoré et sans cesse se rappelant d'où la vérité comme telle en tant qu'elle emporte l'oubli de son lit advient et éclot à la lumière.

Telles sont les conditions de la parole. La psychanalyse ne met pas fin à un oubli qui ne peut être relevé, puisque la mémoire même de cet oubli est liée aux conditions de l'oubli, qu'elle y trouve sa raison.

La vérité du platonisme (double génitif) implique l'oubli de l'oubli. L'oubli <u>est</u>, le sans-cesse se rappelant. Il est le cœur de sommeil d'où pulse la lumière. L'oubli est l'oubli, qui tout à la fois ne saurait être et ne saurait s'oublier.

Il est à remarquer, que ce qui se donne pour tenir seul le cœur du platonisme porte curieusement le nom de <u>présocratique</u>. Et pourquoi pas ~~[illegible]~~ <u>pré-platonicien</u>? Comment se fait-il que dans ~~[illegible]~~ le témoignage des raisons manque ici la marque socratique, au point même où tout se noue? D'où vient ce trou? En quoi interviendrait ici le nom de Socrate, si d'autre part nous ne pouvons — (avant : présocratique? après : platonicien?) lui attribuer aucun lieu? ~~[illegible]~~ Atopique reste celui dont s'ordonnent les conditions du discours. La dimension platonicienne est liée au non-lieu de la métaphore socratique. Ici, le dire de Socrate — "reproduction" — reste énigme pure. Ne nous restant que son nom. La métaphore socratique permet l'envol de la démesure platonicienne, sans que rien soit nommé hormis <u>le nom</u> de celui

qui mène à ces conditions. Seul le désir s'élide devant le nom. Indicent, impossible, dérisoire, raison de tenter d'en nommer le nœud. – Quoi de plus justifié que la référence au démon de Socrate ? Quand incessamment c'est de ce nom entre autres que s'énonce la possibilité de la nomination. Les noms du désir sont en nombre infini : Transfini même, ainsi tous fini du transfini : On peut aller jusqu'à ε_0, même au-delà. ε_0 n'est qu'un des noms du désir entre autres, celui qui ne désigne que la course continue, qui nous éloigne de la maille première à manquer. Et que l'oiselle reste puissant quand nous aurons à la vérité.

J'arrête le commentaire.

CHAP. XXII. Demeure. 1 – 304/306 : amour, haine, ignorance. Les deux aspects de l'amour. 2 – 311/314 : dialectique du transfert dans le jeu du miroir. – Le concept, c'est le temps. Le transfert, temps de l'analyse.

{ 1 – le concept, c'est la chose (267, 201)
{ 2 – le concept, c'est le temps (de la chose) (267)

3 – le transfert, c'est le temps de l'analyse (314)

Donc 4 – le transfert, c'est le concept de l'analyse (314)

(Il faut ici éviter la perspective hégélienne : rationnel = réel.

– FORMATIONS DE L'INCONSCIENT (V) 1957-58. – Titre des séances

Séance		Plan	[illegible]	notes
1 – 6 Nov. 57.	– Ouverture du Séminaire : le Graphe	–	–	–
2 – 13 Nov	– Métaphore : Famillionnaire, Signorelli	+	–	–
3 – 20 Nov	– Métaphore et métonymie : (Suite) – Le Veau d'or.	+	–	–
4 – 27 Nov	– Métonymie : le Veau d'Or.	+	–	–
5 – 4 Déc	– La ressource du plaisir dans le mot d'esprit	+	–	–
6 – 11 Déc	– L'Autre dans le trait d'esprit..	+	–	–
7 – 18 Déc	– Si l'Autre est sujet : le Graphe ; le comique	+	–	–
8 – 15 Jan 58	– Métaphore paternelle et complexe d'Oedipe.	+	–	–
9 – 21 Jan	– Métaphore paternelle : les trois temps de l'Oedipe	+	–	–
10 – 29 Jan	– Les trois temps de l'Oedipe – l'homosexuel.	+	–	–
11 – 5 Fév.	– S.I.R., et les identifications dans le schéma L	+	–	–
12 – 12 Fév.	– "On bat un enfant"	+	–	–
13 – 5 Mars	– Jouissance et identification. – le phallus.	+	–	–
14 – 12 Mars	– La femme et le phallus – Jones et la sexualité fém.	+	–	–
15 – 19 Mars	– La femme et le phallus – l'identification & l'objet d'amour / L'idéal du moi dans l'identification	+	–	–
16 – 26 Mars	– Le phallus, Sa de la marque du désir. – La castration.	+	–	–
17 – 16 Avril	– La division du désir et de son masque	+		
18 – 23 Avril	– Sa et Phallus dans la division du désir.	+		
19 – 30 Avril	– L'aliénation dans le langage. – La Belle Bouchère ; Dora.			+
20 – 7 Mai	– Le phallus dans la dialectique du désir – l'hystérique		+	
21 – 14 Mai	– Le phallus dans le désir de l'obsessionnel	+		
22 – 21 Mai	– La place du phallus dans le désir de l'Autre / L'obsessionnel et le désir de l'Autre – L'obsessionnel et la castration.			
23 – 4 Juin	– Les trois identifications. – Etre et avoir chez l'obsessionnel.			
24 – 11 Juin	– Schéma L et graphe (suite). – L'obsessionnel et la destruction du désir.			
25 – 18 Juin	– L'Autre symbolique et le réel. – Obsession et dénégation.			
26 – 25 Juin	– Le phallus dans le discours de l'Autre. – Obsession et dénégation / Le phallus dans le discours de l'Autre pour l'obsessionnel.			
27 – 2 Juillet	– La demande de mort et le commandement pour l'obsessionnel / La demande de mort et le commandement			

- LACAN.

V - Les formations de l'inconscient

1957-58 // Etat du texte.

- Patrick a une photo meilleure, reliée en 3 vol.
- Chollet a tiré une version corrigée épuisée, qu'elle me propose de photocopier.

Dates : — Lisibilité de la photo :

1 - 6 - 11 - 57 — +++
2 - 13 - 11 — +++
3 - 20 - 11 — +++
4 - 27 - 11 — +++
5 - 4 - 12 — +++
6 - 11 - 12 — +*+
7 - 18 - 12 — ++*
} [illegible] qualité ; très bonne.

8 - 15 - 1 - 58 — ++
9 - 22 - 1 - — ++
10 - 29 - 1 — +
11 - 5 - 2 — + ← manque p39 / 29.
12 - 12 - 2 — ++

13 - 5 - 3 — +
14 - 12 - 3 — +
15 - 19 - 3 — +
16 - 26 - 3 — +
} mauvaise qualité, mauvaise, se dégrade vers la fin. } (en fait, tout est très lisible, malgré la mauvaise qualité.)

17 - 16 - 4 — +
18 - 23 - 4 — +
19 - 30 - 4 — +

20 - 7 - 5 — +++
21 - 14 - 5 — +++
22 - 21 - 5 — ++ ~~incomplet~~ mq. p38 / 29.

23 - 4/6 — +++
24 - 11 - 6 — +++
25 - 18 - 6 — +++
26 - 25 - 6 — +++
27 - 2 - 7 — +++
} bonne qualité un peu floue, et soulignée.

Manque ~~[illegible]~~

~~[illegible]~~

~~[illegible]~~

5/2 p.39/29	11/6 p28
	25/6 p18
21/5 p38/29	2/7 p34

- Technique du Witz et condensation, ~~ou~~ déplacement.
- Famillionnaire : S^a échappant au code. La création du nouveau.
- Surgissement du sens et non-sens.
- Le S^a creuse dans le réel le S^é par M^a et M^o.
- Le style répond à l'objet même : parle dans le fil de la parole.
- M^a, M^o, chaîne. Deux dimensions de la chaîne S^a : combinaison, [substitution.

- Synchronie et substitution.
- Le chiffre dans les dessins, élidé dans la condensation (substitution).
- Métaphore de Booz. La profusion et le sens dans la métaphore paternelle.
- Substitution et engendrement du sens.
- La nuance de sens du mot "attraction" la substitution de S^a.
- Le message de la parole dépasse le rapport de la parole. Place de l'Autre,
- Le message de la parole l'entendeur.
[élément langage et Witz.
[langage originel.
- L'oubli du nom Signorelli,
- Le nom propre et le nom étranger.
- Alors que d'autres noms : approximation M^o.
- A la place de l'oubli, les ruines métonymiques de l'objet : Herr, absolu qui est
- On trouve les ruines dans les dessins.
Unterdrückt : élidé par nature.
- L'objet métonymique, barré par nature.
- Le refoulé trouve entre code et message. Refoulé et réprimé dans le graphe.
- Le graphe comme création du Witz et de toute formation. Le recroise-
[ment des deux chaînes.
- Les deux versants de la création métaphorique : le sens, la combinaison
[qui crée autour de l'objet (métonymique).
- La création S^a et la sanction de l'Autre, qui donne à cette création sa
[valeur de S^a.
- Le symptôme et le Witz.
-



[3] _ 20 Nov. 57 _ Métaphore (suite) _ Famillionnaire _ Signorelli _ la métonymie _ 2 _

1/ Division fondamentale du sujet.

- Le sujet apporte une unité dans la division. S'il est structuré comme le moi?
- Il n'est pas structuré comme le moi. D'où les formations de l'Ics.
- Les formations de l'Ics, structurées par les lois du déplacement, de la condensation.
- Les lois de l'Ics sont comme les lois du Sa.
- La chaîne Sa. La possibilité de substitution. Engendrement du sens.
- Le langage, condition des instruments et des objets.
- Ambiguïté du langage dans son rapport au réel. Kant et le s.a.p..

*

2/ Métaphores, [illegible], discours. La néoformation métaphorique.

- Famillionnaire: (le Miglionnaire). [illegible] dans l'éclair de la métaphore.
- Problème des déchets de l'objet métonymique et déchets métonymiques.
- Déchets de la création métaphorique. Le circuit de la mémoire.
- Problème du refoulé dans la métaphore. La non-jouissance de la signifiance [illegible]
- Le Sa refoulé et la création spirituelle. La création [illegible]
  [illegible]-elle.
- La prévalence du Sa sur la Sation personnelle dans la création.
- La prévalence du Sa sur la Sation humaine.
- Le Sa engendre métaphoriquement les Sations humaines.

*

3/ Signorelli: Signor, déchet Sa refoulé. Signorelli, pris dans la décomposition métaphorique.

- D'où résulte l'oubli du nom, tentative de création métaphorique.
- A la place où S est oublié, l'oubli dans Signorelli.
- L'attente, l'appel, l'oubli, la substitution: manque de la métaphore.
- La métaphore, la création, la représentation.
- L'objet métonymique et sa représentation.
- L'oubli, le geste dans la métaphore.
- La formule de la métaphore en $\frac{S}{S'} \cdot \frac{S'}{x}$.
- X de la métaphore: appel de la création signifiante.
- Création – appel – à la place de – question des choses dernières – satisfaction.
- La mort, origine de toute parole.
- Le manque – l'oubli – à la place de – la création métaphorique.
- Le manque – l'oubli – à la place de – le présent du dire, quant au sujet: la [illegible] et le

3/4 - Le dire du présent et le présent du dire dans le discours.
~~métonymie~~ mensonge

5/ – L'autre dimension du discours : la métonymie.

– La M^e s'exerce comme liaison d'un mot de deux contextes différents.

– "Le Veau d'or."

– "Le Comte At."

– L'exclamation : incarnation du présent du discours. Le Je ne s'y nomme pas.

– L'exclamation : le présent du dire s'y oppose au mirage au dire du présent.

– La transgression du code est nouvelle valeur engendrant le sens requis.

– Le sens à créer, indication sur ce qui laisse à désirer entre le moi et l'Autre.

– La métaphore et la substitution.

– Le réel et le langage. Le discours apporte au réel une transformation essentielle.

---

(1) $\frac{S}{S'} \cdot \frac{S'}{x} \rightarrow S\left(\frac{1}{s}\right)$ $\Rightarrow$ (1') $\frac{\text{NdP}}{\text{d.d.M}} \cdot \frac{\text{d.d.M}}{\underline{S} \text{ du sujet}} \rightarrow \text{NdP}\left(\frac{A}{\text{Ph.}}\right)$

(p. 557)

(2) $f\left(\frac{S'}{S}\right) S \cong S(+)s$ (p 515).

(3) $\frac{S}{S'_1} \cdot \frac{S'_2}{x} \rightarrow S\left(\frac{1}{s''}\right)$ $\Rightarrow$ (3') $\frac{\text{an ocean}}{\text{learning}}$ of $\frac{\text{false}}{x} \rightarrow \text{an ocean}\left(\frac{1}{?}\right)$.

(p. 890).

$f\left(\frac{S'}{S}\right) S \cong S'(+)s''$. (2'')

ou :

$f_{\left(\frac{S'}{S}\right)}[S] \cong S'(+)s''$ (2''').

$\text{Sub}_S^{S'}(S) = s''$ (2$^{\text{IV}}$).

$\frac{\text{Signor}}{\text{Herr}} \cdot \frac{\text{Herr}}{s''} \rightarrow \text{Signor}\left(\frac{1}{s''}\right)$.

1/ Si l'Ics est structuré par le langage, c'est en général que par le particulier.

- D'où le style : maniérisme.
- Si les lois de l'Ics sont recoupées par celles du langage : certains des codes.
- Les lois structurantes du langage nous déterminent au S^{e} de nous-mêmes.
- Béance du désir au besoin. Besoins marqués par les lois du S^{a}.
- L'esprit, du lapsus à sa reprise par l'audition de l'Autre qui l'homologue.
- Nul désir ne peut être reçu par l'Autre, sinon réfracté dans la demande : nécessité de refus.
- Ne rien dire, condition de l'entente. _ Dialectique du refus dans la parole.
- Le besoin, par une nécessité de l'Autre, rencontre le refus : dire non à la demande.
- * Le mot d'esprit se cherche dans le texte : matérialité du S^{a}.

2/ Mº (Le Veau d'Or). La réduction du trait d'esprit et la métaphore. La réduction de la Mº.

- La réduction de la Mª, l'idolâtrie ; le glissement comme mouvement au-delà.
- La Mº, condition de la Mª. Imaginaire et symbolique.
- Le fétiche et la Mº.
- La Mº ramène la Mª à son vrai niveau.
- Les deux dimensions du Witz. La Mº : un mot pris dans un autre sens.
- « Trente voiles » : la correspondance mot pour mot dans la Mº.
- « Voile » contigu à Navire dans une chaîne S^{a}.
- Une logique en carton-pâte _ de formelle _ hésitante _ ambiguë _ résiduelle.
- Une logique ... et les ambiguïtés du langage. _ Mais formaliser est nécessaire.
- Le métalangage et la substitution en tant qu'elle exige chaîne, combinatoire.
- Elle est nécessitée par la substitution en tant qu'elle peut reproduire la Mª.
- La Mº est la structure dans laquelle peut se produire la Mª.
- L'équivoque de la chaîne, condition de la Mª.
- Chaîne Mº et déplacement fétichiste du désir.
- * Bel Ami.

3/ Le glissement du sens dans le réalisme : Bel Ami. Le discours désorganise la réalité.

- La description réaliste : perpétuel glissement du sens. Le discours désorganise la réalité.
- Le discours dans sa dimension horizontale de chaîne : glissement du sens.
- Le discours dans sa dimension ... comme lieu de la vérification.
- L'appel à l'Autre dans le trait d'esprit.
- * Sur le graphe.

4/ Le Veau d'Or (II). Sur le graphe de la Mº.

- Dimension de chute du sens de la Mº.
- Mº, valeur et sens.
- La valeur et l'équivalence. S^{a} de la valeur. Le Capital.
- La valeur tient à l'abandon du sens.) (perte du sens)
- [La valeur tient à l'abandon du sens.
- L'effet de sens dans la Mº.

[5] - 4 Déc. 57. - La ressource du plaisir dans le trait d'esprit. - 6 -

- La source du plaisir est dans la formulation du S^a^. Mais les cris sont autres :
- Source du plaisir : le premier jeu avec les mots, qui gardent leur privilège.
- Favorise le passage par les voies anciennes, qui gardent leur privilège.
- Deux faces du Witz : - exercice du S^a^, - évocation de l'ics.
- Deux faces du Witz ; - exercice du S^a^, avec la structure de la parole, commandée par les lois du S^a^.
- Commune mesure de l'ics avec la structure de la parole.
- Les lois du S^a^ premières sur la création de sens.
- Deux faces du Witz : frapper dans le non-sens ; apparition d'un sens secret.
- Le non-sens laisse un instant pour qu'un sens imprévu passe.

*

- Le S^a^ ne fait s'exprimer une D., adressée à l'Autre. Temps de la D.
- La D. ne peut qu'être repoussée par l'Autre. Elle exige qu'on s'y oppose.
- Le besoin est soumis à un Autre, dans la réponse à la D.
- L'Autre au-delà de celui qui demande, dans toute satisfaction accordée. D'où la
- L'Autre au delà de celui qui demande, du système de la D.
[Promotion du système de la D. qui passe.
- Supposition mythique d'une D. qui passe.
- La D., l'appel, le S^a^, le discours.
- La D., l'appel et l'achèvement du message, fictif, l'Autre.
- Le S^a^ et l'achèvement de la demande.
- Trois temps de la demande.
- Le S^a^ intervenant, reprend le besoin, avec le désir, et le sens.
- Le S^a^ intervenant, reprend la satisfaction par l'Autre, qqch. est
- Dans le troisième temps mythique, en fait la satisfaction par l'Autre.
[succès ; le passage de l'exercice du S^a^.
- Dans le troisième temps mythique, passage de la D dans le réel.
- Hypothèse mythique du plein succès de l'usage du S^a^, remaniement du S^é^.
- D'une création de m et A, remaniement du d. transformant le besoin.
- D'une part l'exercice du S^a^ ; de l'autre, nouveauté du d. qui apparaît dans le S^é^ par le S^a^.
- La perturbation du désir : nouveauté de ce qui apparaît dans le S^é^ par le S^a^.
- L'ics se manifeste comme surprise.
- La surprise est la condition d'émergence du désir en tant que passé dans l'ics.
- Seuls désirs à entrer dans l'ics, qui symbolisés, sont tous indestructibles.
- La M^a^ frappe du nouveau dans le circuit banal de la M^a^.
- La M^a^ frappe du nouveau dans le circuit banal de la M^e^.

*

- Dimension lésée de l'inquiétude : la demande est sans limite.
- Dimension lésée de l'inquiétude : la demande est sans limite.
- Une demande faite d'un besoin sous prétexte d'un autre besoin.
- Une demande faite de l'Autre : le désir, pris dans le S^a^, en tant
- Tient compte du système de l'Autre, code de l'Autre.
[qui s'instaure dans l'Autre, code de l'Autre.
- Circuit de la demande en tant qu'elle part de l'Autre.

- Les trois temps de la D et du S^a dans la satisfaction réelle (24/25).
- Le message ambigu de la rencontre entre une D alienée de l'Autre et S^a marqué
  [d'éléments conventionnels de la communauté.
- La solution formée n'est donc pas univoque : marquée de méconnaissance.
- Le Witz travaille sur l'ambiguïté de cette formation du langage.
- L'objet du Witz : révoquer la dimension par laquelle le désir indique ce qu'il
  [a perdu en cours de route en M^o et M^a.
- La métaphore naturelle, mythique et ambiguïté du message.
- Le Witz reproduit le plaisir premier de la demande satisfaite — et accède à
  [une nouveauté originale.

*

Sens et non-sens :

- Le miroitement du sens dans la couleur (équi-valeur) : M^o.
- Le dit-sens (peu de sens) : chaîne M^o : morceau des mots à soutenir un
  [sens plein.
- Le Witz interroge l'Autre sur ce peu-de-sens, qu'il authentifie.
- Sommation faite à la couleur de se définir comme réelle : mais cependant
  [comme peu de sens : qu'est-ce que cela veut dire ?
- Il y a demande de sens à l'Autre, en tant que par lui reste inachevée
  [la formulation du désir.
- L'Autre authentifie le pas de sens de la M^a : l'intention qui est
  [au-delà de l'image M^o, des couleurs.
  [au-delà de l'image M^o, qui introduit un au-delà en substituant à un élément reçu un autre,
- Celui, en substituant à un élément reçu un autre : la text du désir.
  [delà du besoin.
- Ici, le Witz indique le pas comme tel : déplacement.
- La dimension du pas de sens, authentifiée : authentification du
- Circuit du Witz : réception du pas de sens — de l'image du S^a, pour
- pas de sens : le sujet reçoit le plaisir
  autant qu'il a surpris l'Autre.

*

- Des sujets quasi-absents.
- Absence d'objet du Witz, nécessité du pas-de-sens.
- L'Autre en tant que sujet.

- Rappel : le jeu de sens et son homologation par l'Autre en pas de sens.
- Désir métaphysique et besoin, demande : le sens jamais atteint.
- L'Autre dans le franchissement du pas de sens : fonction regard de la D mythique.
- La conditionnalité du sujet et l'épreuve de l'Autre. L'Autre corrélat du sujet.
- Les objections à la position du sujet.
- La subjectivité et l'Autre dans les calculs de l'analyste.
- La subjectivité émerge à l'état duel : parade.
- La chaîne Sa introduit dans l'intersubjectivité une hétérogénéité essentielle.
- D'une subjectivité d'un Autre ordre : référence au lieu de la vérité.
- Mensonge et vérité : la foi de l'Autre.
- L'hétérodimension des Sa, relation du sujet à l'Autre en tant qu'il parle, est masquée
  [par l'intention de S-tion.
- La cohérence du discours, en proportion inverse des questions sur l'existence du sujet.
- En nous, un sujet pense selon des lois qui sont les mêmes que celles du Sa.
- L'Autre scène et l'hétérogénéité des lois du désir.
- La première ~~temps~~ du mot d'esprit : la surprise.
- L'histoire "Ouh! Ancien cocotte !" Sa pointe.
- Le comique, lié à une situation duelle.
- L'esprit qui apparaît dans l'histoire.
- La préparation et la pointe finale de l'histoire.
- Le spirituel tient au chemin rétrograde du pas de sens.
- Le Sa et l'histoire : le passage de l'histoire, lié au Sa.
- Si le comique est un jeu à deux, le Witz exige trois personnes. L'Autre
  [9] change de lieu.
- Les deux moments de l'histoire : préparation par l'équivoque dans le duel ;
  [passage sur un autre plan, énigmatique : ici. Là où l'Autre est visé.
- L'esprit exige l'interaction d'un Sa et
  [d'un besoin.
- Si l'Autre est une machine ? — L'Autre : un sujet réel.
- Seconde condition du Witz : que cet Autre entende le langage, et ait un
  [stock de Sa : images déconnectées.
- Dans le Witz, les images sont utilisées comme Sa : trésor métonymique.
- Dans le Witz, ce qui m'évoque est à quelque chose supposé au lieu du
  [trésor métonymique.

– Si le sujet auquel on s'adresse doit être un vivant réel, l'Autre est au
[lieu symbolique : trésor des idées reçues.
– Le double aspect de l'Autre : être vivant, réel ; – mais aussi quasi-anonyme.
[Entre réel et symbolique : l'Autre du Sa.
– le Witz est toujours ambigu : M° et M° ne cessent de s'entrecroiser.
– Dans le Witz, la communication du peu de sens au pas de sens entre le moi et l'Autre est
[humanisante.
– Ce qui est en cause dans le Witz : les inhibitions. l'analyste : inhibitions
– l'acting-out est aussi un message, qui peut être adressé à la demande en tant
– Il est attente d'une mise au clair des rapports du sujet à la demande en tant
[qui inadéquats.
– la mise au niveau du complexe de castration est manquée.
– la solution illusion de l'amour.

—

- L'Autre complète la béance du désir insoluble, et :
- le Witz reconstitue la jouissance de la demande insatisfaite, par la surprise et le plaisir.
- Deux procédés du Witz.
- L'Autre authentifie la béance du message comme Witz, restituant au sujet le
  [complément du désir propre au Witz.
- L'Autre, indispensable au bouclage du discours aboutissant au message.
  ne peut être atteint que par l'infini des pas de sens.
- L'Autre ne identifie que rien de la D. C'est par là qu'il veut
- le sujet est le système ; l'Autre est pareil : sujet.
  [prendre le relais de mon discours.
- 3 conditions du discours et du Witz : l'Autre l'inhibition, de la relation duelle.
- La projection du Witz produit chez l'Autre.
- Qu'un objet métonymique alors occupe l'Autre.
- Si l'Autre est sujet : homologie des deux étages du graphe.
- Il faut que le relais soit pris dans le système S° de l'Autre, pour qu'il y ait retour
  {au message. pour qu'il y ait homologation.
- L'homologie suffisante des deux chaînes, de l'homologation du Witz. Autre imaginaire et symb..
- Les deux "conditions subjectives"

*

2 - Le Comique. Ne l'abordez que par son proche de l'esprit : le naïf.
- Dans le naïf, l'absence d'inhibition permet le passage du Witz. proximité du langage au désir.
- Évocation du temps de l'enfance ; supériorité du personnage.
- "Une femme de non-recevoir"

*

3 - Le rire, l'esprit, le comique. Le rire, réduction d'une tension à un rien. Kleist et les marionnettes.
- Le rire et la répétition : mécanisme.
- Le rire touche au dévoilage, au masque, au démasquage.
- Le rire touche au caractère captivant de l'image : tension maintenue de l'image.
- Le rire et le caractère captivant de l'image dans la mesure où celui-ci est intérieur au Je-objet.
- Le rire et le comique : dans le rapport au symbolique.
  [Parce que l'imaginaire est intérieur dans le comique pour les adultes.
- Exemple du Veau d'Or ou l'Ecole ne laisse que du comique. à un Autre stable.
- le comique n'existe que dans la relation de la D. à un Autre tout à soi.
- La solution à la D. insatisfaite, c'est l'amour : un Autre tout à soi.
- La parole pleine et le "Tu es..."

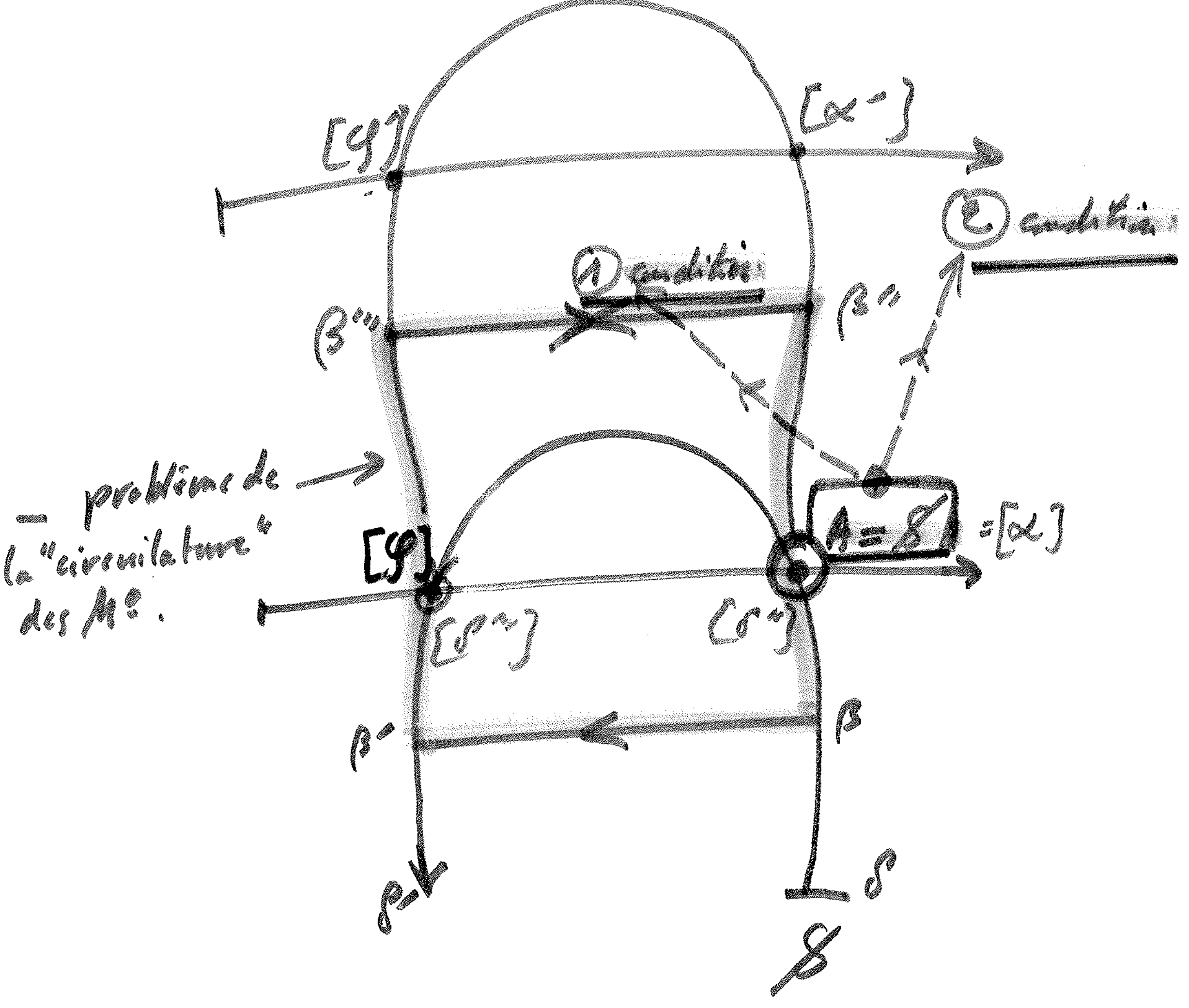
- Tu es : reçoi en quelque chose qui doit fermer le circuit.
- les circuits d'objets métonymiques de chacun sont croisés : problème de la "circulation" des métonymies.
- L'Autre et l'amour sont au centre du comique.

*

4 - <u>la comédie</u> : le rapport du soi au langage. <u>L'École des Femmes</u>.

- l'ancienne comédie : retour du besoin, de ce qui est entré dans le langage.
- la nouvelle comédie : le sujet hanté par un objet M<u>e</u>.
- l'amour, point de la comédie, sentiment comique.
- l'amour, point de la comédie, introduction à la dialectique du S<u>a</u>.
- le romantisme, introduction à un objet.
- la pensée, métonymique, croyance à un objet.
- la pensée, métonymique, et la M<u>e</u>.
- Tu es ma femme, parole pleine, et la M<u>e</u>.
- Comment l'esprit vient aux filles : Agnès a appris à parler, et entendre.
- Ignorance : pour elle il n'y a rien qu'à avoir la parole. Arnolphe et l'amoureux.
- la ravissement et l'ingénue.
- Agnès ne cache rien, dit tout, mais son désir est son dehors.
- Du fait qu'elle est dans la parole, elle sent que son désir est au dehors.
- Elle est charmée par les mots, l'esprit, comme au-delà de la M<u>e</u> qu'on lui impose.
- Ainsi, disant toujours la vérité, elle trompe équivoquement. L'Autre n'est pas l'Autre, le désir, et la dialectique du langage.
- l'Autre, le désir, et la dialectique du langage.

  Et l'objet unique.



– Schéma probable du 18/12/57 p. 1 à 10.

– les "deux conditions subjectives" de l'homologation du Witz.

—

- Le complexe d'oedipe et le désir refoulé en tant que primordial : inceste primordial.
- Y a-t-il des névroses sans Oedipe ? Si l'Oedipe est normalisation (!)
- Le surmoi maternel, préoedipien.
- (2) La question du préoedipien et de la réalité.
- L'après-coup du préoedipien.
- La perversion est-elle du préoedipien ? L'ics y aurait-il accès ouvert ?
- Le préoedipien – la perversion ; la psychose.
- La réalité perturbée par l'imaginaire dans perversion et psychose.
- La précocité de la régression oedipienne chez M. Klein.
- La précocité de la régression oedipienne (génitalisation) et l'idéal du moi.
- (3) L'assomption du sexe (génitalisation) et l'idéal du moi.
- L'oedipe, lié à l'idéal du moi.
- L'oedipe et le père : une seule et même chose.
- Trois chapitres : surmoi – réalité – idéal du moi.

*

2 – Quant au père. La carence du père – Absence et présence réelle.
- Les avatars de la présence du père : trop absent, trop présent. Gravité de la gentillesse.
- La carence du père – mais en quoi ?
- Le père, dans le trio fondamental : trouvant sa place dans la famille.
- Ne pas confondre le rapport en tant que normatif et le père en tant que normal.
- Distinguer : carence dans la famille carence dans le complexe.

*

3 – Ce que c'est que le Complexe. 1 – Interdit la mère.
- Le père intervient sur plusieurs plans.
- La menace de la castration : intervention imaginaire – opération symbolique.
- 2 – L'oedipe inversé : composante d'amour pour le père, qui donne la fin de
  C. O. par identification.
- Le terme de l'oedipe est identification à l'objet de l'amour.
- L'ambiguïté de cet amour du père en tant qu'il implique risque de castration.

*

4 – Ce que le père interdit. Les trois générations.
- C : op. S – objet I – agent R. (etc.)
- Frustration : le père comme agent dans. identification
- Privation : le père en tant qu'il se fait préférer à la mère.

(terminale de l'idéal du moi)

- D'où la position gênante de la fille : que pour elle, cette identification est très seule.
- Le père n'a pas de génie à sa femme préférée à la mère en tant que porteur du Φ.
- Au contraire, paradoxe de l'Oedipe pour le garçon : normativement ou non ?
- Le problème du 3ème temps : si le père est intimidateur, comment se fait-il que le garçon puisse en recevoir le Φ.
- L'issue de l'Oedipe : l'enfant n'est pas le choix.
- Solution de l'antinomie de plus haut : le père n'est ni réel, ni idéal, ni S. j'il
  C'est une métaphore.
- Dans l'Oedipe, la fonction du père : un S^a substitué au S^a maternel.
- Le va-et-vient de la mère trouve sa raison dans le symbolique.
- Le va-et-vient de la mère trouve sa raison dans le symbolique ; mais autre chose : le S^é = x.
- Où est le S^é, que veut la mère ? Non l'enfant, mais le sens de ce désirant.
- L'enfant est l'objet partiel. D'où la question sur le sens du ca-désirant.
- L'enfant est l'objet partiel. C'est Φ, d'où s'il se fait Φ.
- Le S^é dégagé et venu de la mère, c'est Φ, d'où s'il se fait Φ.
- Le S^é dégagé et venu de la mère, imaginaire et symbolique.
- Différence des cris imaginaire et symbolique.
- L'ics, de toujours là.

*

5. La dimension de l'Autre chose.
- La dimension de l'Autre chose n'est pas propre au désir.
- La veille, est attendue.
- La claustration, l'intérieur / extérieur et l'Autre.
- La claustration, l'intérieur / extérieur et l'Autre.
- Antinomie de la joie et de l'angoisse dans la phobie.
- L'ennui.
- La présence de l'Autre chose institutionnalisée dans les activités humaines : ennui.
- Les règles techniques : destinées à assurer l'ennui.

- Dans la Mə paternelle, précisément oedipe et son ressort, la castration.
- Dès que le sujet parle, il y a un tiers, Autre, constituant du sujet en tant que parlant.
- La Mə paternelle : substitution dans la symbolisation primordiale, du père comme Sə.
- Les triangles I (mère - enfant - φ) et S (enfant - père - mère).
- Le père, réel par son nom. C'est à ce titre qu'il est agent de la procréation.
- La position du père est affaire de symbolique et non de culture.
- Les fonctions du père dépendent de sa fonction en Sə.
- L'enfant dépend de la première symbolisation de la mère dans le triangle I.
- L'enfant dépend de la première symbolisation, il est posé que la mère peut être là ou non.
- Par cette première symbolisation,
- L'enfant est lié désir du désir de la mère.
- A partir de cette première symbolisation, la mère ouvre sur le désir autre dans l'I.
- Il y a donc en elle le désir d'Autre chose que de satisfaire au désir de l'enfant.
- L'appel et le refus de la mère dans la symbolisation primordiale.
- Le phallus, en plus, de l'ordre symbolique. Son privilège.
- La liaison métaphorique du NdP entre les deux triangles.

*

2 _ le Complexe d'oedipe.

- Le Sə du père dans le S est fondateur du Φ dans l'I.
- Trois temps de la constitution de ce Φ comme objet privilégié.
- Trois temps de la constitution de ce Φ comme objet privilégié, médiation du père.
- Déjà pour atteindre l'en. délà du désir de la mère, Puisque Φ est objet du désir de la [mère.
- Cas où l'enfant s'identifie à Φ : perversion.
- La privation par le père, de quelque chose qui n'a d'existence que de symbole.
- C'est on la privation de la mère que se pose pour le sujet de symboliser cette [privation.
- C'est là le point nodal de l'oedipe : privation de la mère par le père.
- D'où l'identification de l'enfant à Φ, dans cette mesure.
- Etre ou n'être pas Φ ; avoir ou non Φ : franchissement de l'un à l'autre.
- Pour l'avoir, il faut qu'il ait été posé qu'on peut ne pas l'avoir : castration.
- Il intervient le père : s'il s'agit de l'avoir ou non (réellement).
- Le père réel porteur de l'interdiction.
- Le père réel porteur de l'interdiction. La première symbolisation.

3 _ le Sə et le désir. le désir et la $ sur le graphe. Mais incontrôlé.

- La loi de la mère, c'est qu'elle parle.

- Pas de sujet sans S^a^ qui le fonde : première symbolisation du couple S^a^.
- L'enfant s'y ébauche comme assujet du désir de l'Autre.
- Suppléance phobique à cet assujet : appelle à la place du père, contre l'angoisse de cet
  [assujettissement.
- Le centre de jeu de la phobie, apparaissent entre l'angoisse.
- Rapport de la mère à la parole du père : si ce qu'il dit n'est pas rien.
- La mère fonde le père comme médiateur de quelque chose qui est au-delà de sa
  [loi à elle : la loi.

*

4 – Trois temps de l'Œdipe. p. 25 à 34.

- Premier temps : désir de désir. Être ou ne pas être Φ. Le sujet s'identifie à l'objet du désir de la mère : phase Φ primitive. Il faut et il suffit d'être Φ. Pour pouvoir plaire à la mère, il faut et il suffit imaginairement la mère. Ce qui détache
- Second temps – La loi du père, privant imaginairement la mère. Ce qui détache le sujet de son identification à Φ le rattache à la première apparition de la loi : sous cette forme que la mère est dépendante d'un objet, qui n'est plus simplement l'objet de son désir.
- Troisième temps qui fait défaut pour Hans : sortie du C.O. Ce que le père a promis à elle, c'est du père que dépend la possession de Φ ou non. Se réintroduit le Φ comme désiré par la mère. Il faut qu'il le tienne. Le père lui, a le Φ. Le père tout puissant est celui qui prive (II). Par cette restitution, le sujet peut s'identifier seconde. La castration de II est celle de la mère.
  Refus à cette instance paternelle.

*

5 – Rappel des temps.
- Au III, identification au père en tant qu'il l'a : idéal du moi.
- Surmoi et idéal du moi : la castration succède à la privation.
- Au III, le père réel est présent : intériorisé comme idéal du moi.
- Pour autant que le père l'a, intériorisé dans la M^a^ paternelle.
- Il y a identification métaphorique dans la M^a^ paternelle.
- Il y a identification métaphorique : métaphore : résultat.
- Un homme, toujours, suppose métaphore : résultat.
- Une vraie femme, égarée. La femme, puisqu'elle peut se passer de cette idén-
- Simplicité de la autre forme : la femme, puisqu'elle peut se passer de cette idéntification.
- Le point de capiton et la connexion des S^a^ au S^é^. Surgissement d'une nouvelle S^tion^ dans la M^a^ paternelle.

---

(10) – 29 Jan. 58. Les trois temps de l'Oedipe – l'homosexuel.

0 – La métaphore paternelle, à partir du C. de castration, et non de l'oedipe.
– C.O., phallus et castration.
– Les temps de l'oedipe:
1 – Le désir de désir : autre désir de la mère. p. 4 à 9.
– L'enfant, dépendant de toute chose qui se niait du désir de l'Autre.
– L'objet du désir de la mère : Φ.
– Le Φ, objet M°, partant dans le S°. Il est un S° de rôle d'objet universel.
– L'enfant n'arrive à satisfaction qu'en venant en Φ.
– Dans l'appel, l'instigation, pas de Je : latent.
– Résultat de la rencontre appel / mère comme Autre : message.
– Il faut et il suffit que le Je de la mère devienne l'Autre de l'enfant – que
  [l'enfant renonce à sa propre parole.
– L'enfant reçoit en M° son identification à l'objet de la mère.
– Il annonce le désir de la mère, et devient maître, comme sujet, à la place de ce [M°.
– Identification primitive par échange du Je et de l'Autre.

*

2 – Le père, médié, introduction dans le discours de la mère. 10 à 12.
– La parole du père est ici moins voilée que dans la première étape.
– Il est message pour la mère : interdiction, message sur un message.
– Le père manifeste en tant qu'Autre : potentialité salutaire d'ébranler l'assujet.
– L'objet du désir de la mère, mis en question par l'interdit : le cercle ne se referme pas.
– Ce n'est pas la mère que l'enfant désire, mais son désir : tournante.
– Le désir de désir est par l'interdit, remis en question.
– Moment privatif rompant le moment idéal dont l'enfant et la mère se satisfont.

* autre ce que le père a. p. 12 à 20.

3 – L'identification au père et la tâche.
– Si le père symbolique est verworfen, parce que le père intervient d'une façon lente.
– Le nom du père, qui ne fait jamais venu.
– D'où deux sortes d'hallucinations : messages de codes (langue fondamentale) et
  [codes de messages (tournures inchoatives) (purs messages
– Lorsque l'intervention du père n'a pas été intégrée : dissociation code / message.
– Au 3. temps, le père fait acte de don dans le discours : permet et autorise.
– Le sujet peut recevoir du message du père ce qu'il attendait du message de la
  [mère.

- Dans cette phase du déclin de l'Oedipe, il est permis d'avoir plus tard un pénis : iden-
  [tique au père.
- Le père n'est plus interdictif et privateur mais permissif et donateur au niveau de
  [la mère.
- Dans la mère, le phallus est "sujet", mais aussi "objet" : féminisé.

*

4 - L'homosexuel.

- L'h. se structure dans un Oedipe achevé (troisième étape), mais inversé.
- Le rapport à la mère.
- La privation est accordée à l'objet réel dans la mesure où la mère fait la loi au père.
- Au 2e temps, l'identification à Φ n'est pas inquiète.
- Au 3e temps, le sujet trouve un fait : pas de privation.
- C'est dans la mère que le sujet trouve ce qu'il n'a pas.
- Même chose si le père est trop aimant : donnant ce qu'il n'a pas.
- L'enfant s'est identifié à la mère en tant qu'inébranlable.
- Le partenaire : s'il en a.
- Paradoxe de l'homosexuel : que l'organe de la femme contienne le Φ du père.
- Ce qui est redouté est la rencontre avec ce Φ, dont la mère a la puissance.
- Ce qui est redouté n'a son importance que par rapport au père.
- La rétorsion n'a son importance que par rapport au père.
- La puissance et la loi.
- Dans la comédie, le sujet répond en maintenant l'affaire de la dialectique.

Séance particulièrement difficile et importante. on va donc 1 - Simplifier le plan ;
2 - prendre des mots et part.

*

1 - Primaire et secondaire, plaisir et réalité.
- Tendance à la satisfaction hallucinatoire du désir.
- Antinomie de cette idée. [le sexuel, insatisfiable ou non ?]
- La thèse Kleinienne. Constitution hallucinatoire en bons et mauvais objets.
- La constitution de la réalité dans cette perspective : construction psychotique du sujet.
- Paradoxe de cette position : fantasy et réel, l'expérience.
- Comment peut y surgir le passage de réalité ?
- Comment distinguer hallucination du désir et réalité ?
- Comment distinguer hallucination et désir comblé.
- A l'origine, identité entre hallucination et désir, mais elle est espérance de réalité.
- Plus la réalité est satisfaisante, moins elle est génératrice.
- D'où l'identité entre fantasme et [illegible] de l'hallucination et de la réalité.

*

2 - Une autre conception, lacanienne, de l'hallucination satisfait-elle ?
- L'hallucination satisfait-elle du désir ?
- Le rêve, hallucination du désir ? : sa nécessité et sa brûlure, comme message.
- Le désir et la D. : la mère impose l'hallucination.
- Le Sa : absence de l'objet. C'est le leurre et l'image.
- L'hallucination : signe. de la présence et de l'absence.
- Le symbole est jeu de la présence et de l'absence. Outrepasse les limites du naturel.
- Le rêve d'Anna : ce qui est interdit est halluciné.
- Inversement le délire.
- Dans l'hallucination, sa structure de Sa.
- La satisfaction hallucinatoire : insertion du désir, implique l'Autre, instance du Sa.
- Le p. R.
- Le p. P. sur le graphe, et le p. R.
- Le p. R : les objets sont signifiés par le langage.
- Le Sa conditionne l'expérience.
- Sur réalité et expérience : le Sa conditionne l'expérience. Le Fort / Da.
- Le sujet est l'objet primordial introduit à la symbolisation.

*

3 - Schéma L et identification.
- Le rapport enfant - mère, premier rapport de réalité irréductible.
- Même dans la psychose, minimum d'irréalité du rapport triangulaire au désir de la mère.
- Le symbole, première réalité. Ce que l'enfant introduit n'est pas objet, mais lui-même.

– l'enfant essaie de rejoindre l'objet du désir de la mère, pour y répondre.
– Refus de l'antériorité de l'enfant : il est dans la réalité.
– Distinction entre perception et introjection.
– (Deux sens de la réalité).

*

4 – Suite : le stade du miroir.
– Rencontre du sujet avec qqch. qui est et n'est pas réalité : Urbild.
– Cette Urbild : parallèle au rapport mère-enfant.
– Cette Urbild : parallèle au rapport au désir de l'Autre.
– le St. M. organisateur des instincts. Distinct du rapport au désir de l'Autre.
– Réalité durable et réalité humaine.
– le S n'est pas encore en face : mais le St. M. favorise cette mise en face.
– " Double mouvement " du St. M et de l'identification du moi.
– le schéma L avec le dédoublement du pôle réel. Les identifications de Sa.
– Une réalité truffée de Sa.
– L'idéal du moi, résultat des id. symboliques du sujet, en partant de l'I.
– L'id. à l'I. M. se fait au niveau paternel : détachement des grandeurs de l'I que par
  [rapport à la mère.
– le père, intervenant, fait passer l'objet du désir de la mère au Symbolique.
– le père, réel, est moyen d'identification à l'I. M, comme opposé au d. de la mère.
– le père, réel, est moyen d'identification à l'I. M, menacé toujours, doit être débouté par le père, en S.
– L'id. idéale à S (M ou S ?).
– la perversion, relation à la mère en S.
– les deux séries d'identifications $\$ \rightarrow M$ et $\$ \rightarrow I$ (I et S.)
– les deux séries d'identifications, réalité engagée par la limite de l'image du corps ;
– Double mouvement de la suite : réalité engagée par la limite de l'écueil du Sa.

[introduction dans l'expérience de délire (Klein) ?

*

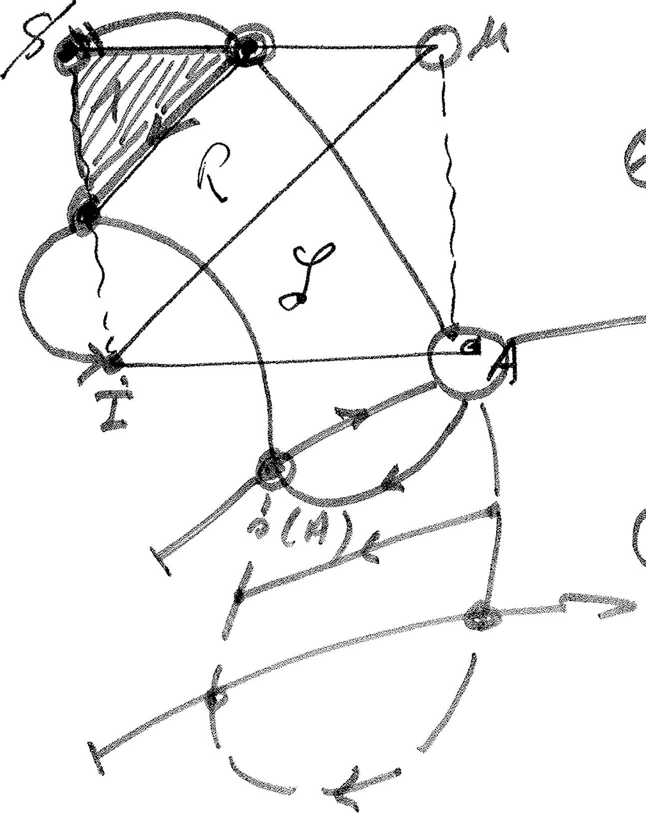
5 – Si l'enfant est dans un monde de délire
– le délire et l'image du corps.
– l'objet illusion, n'est pas imaginaire.

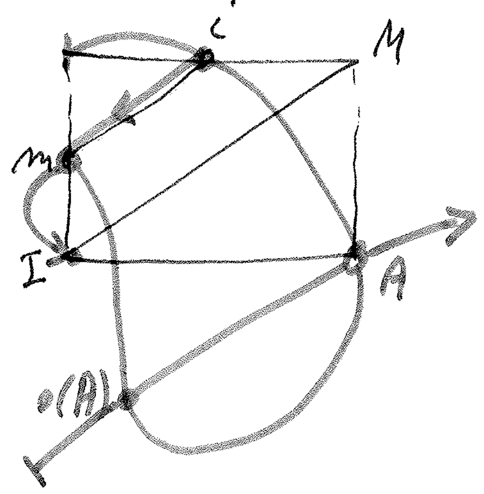
6 – l'objet sexuel, au-delà de l'intérieur du sujet.
– le paradoxe du soulier de femme.
– l'objet illusoire pour l'humain, n'est pas leurre, mais Sa.

*

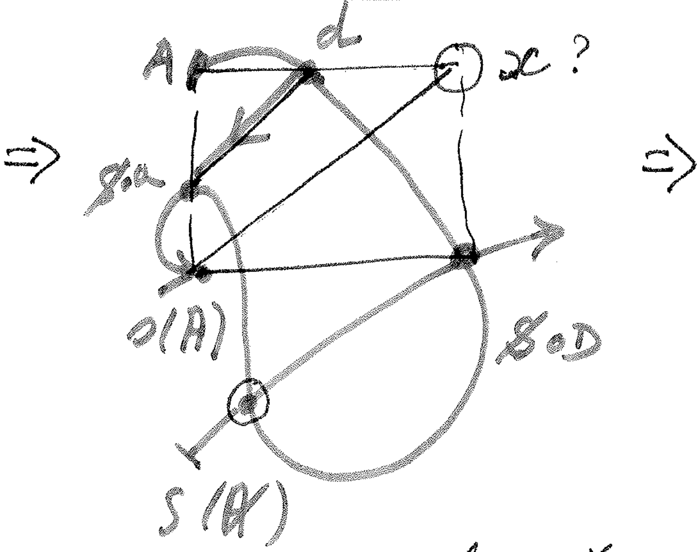
7 – le fruit. – La perversion et la pulsion.
– la perversion n'est pas pulsion : caractère dialectique d'affabulation.
– Phobie et perversion.
– Accent du Sa. du matériel de la perversion.
– l'objet primordial, pris dans le Sa. Glissement de la Sation sous la chaîne Sa.
– le sujet, s'identifie à l'objet Mo dans la perversion.

GRAPHE + Σ.





$\Rightarrow$



$\Rightarrow$

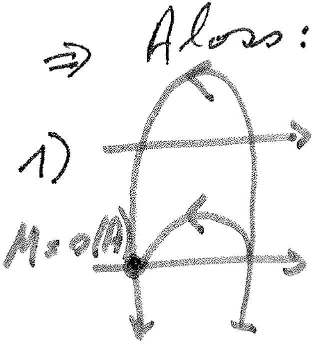
$\Rightarrow \begin{cases} x \equiv M \\ o(A) \equiv S(A) \end{cases}$ $\Rightarrow$ Doit-on supposer un schéma X partant du résidu $(S(A), x)$?
- Gênant.

$\Rightarrow$ [Posons par hypothèse :
puisque $x \equiv M$
$o(A) \equiv S(A)$]

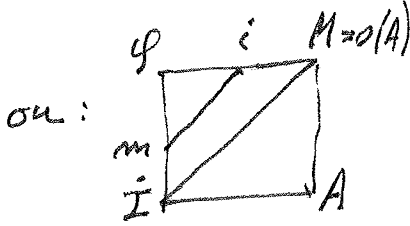
alors : $\begin{cases} o(A) = M \\ S(A) = x \end{cases}$

$\Rightarrow$ Alors :

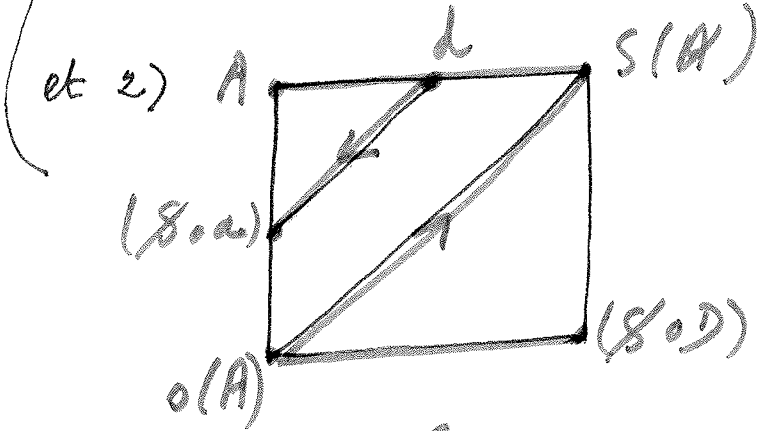
1)



ou :

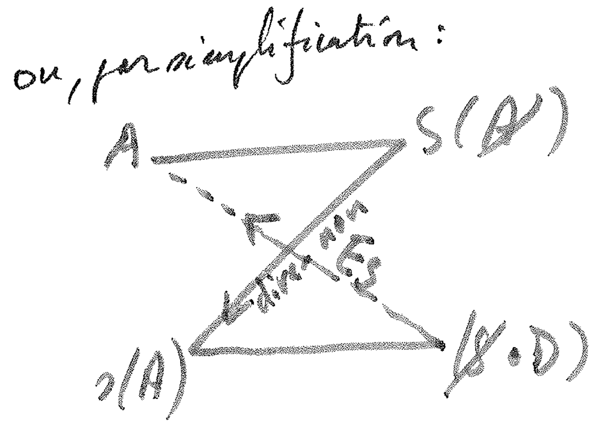


et 2)



$\mathcal{E}'$

ou, par simplification :



-1. Le retournement freudien sur la perversion dans "Ein Kind..." et le Sa.
- le retournement freudien, dialectique du refoulé ?
- Dans la perversion, la pulsion n'est pas à nu : mais compromis, dialectique du refoulé :
- Le refoulé : conséquence d'un refus de reconnaître ce qui serait intolérable.
- Ce qui est refusé : ce qui reconstituerait une cohérence de discours.
- Ce qui est refusé : ce qui reconstituerait une cohérence de discours. L'illusion et l'Œdipe, dans la perversion.
- La pulsion n'apparaît que partiellement, dans un signe, instrument, signifiant de l'instinct.
- Les éléments instrumentaux ont une forme symbolique.
- Les éléments instrumentaux irréductibles dans la perversion.
- Existence de cet élément irréductible dans la perversion.

2 - Ego - reconnaissance perverse et ordre Sa. La construction. Variations du fantasme. L'irréductible.
"Un enfant est battu". Innocence et
- Les trois temps de ce fantasme.
- 1/ Sexuel et sadique : point de fusion des instincts à l'état primitif.
- Dans ce temps : refus du père, diminution de l'amour, abolition du désir.
- L'autre n'est pas aimé, n'est pas établi dans le symbolique.
- 2/ Le second, reconstruit ; (rapport triangulaire primitif, avant l'Œdipe du I).
- Le II : relation à l'Œdipe. Relation privilégiée au père : désir d'être l'objet du désir,
[et culpabilité impliquée. Retour coupable du désir œdipien que exige
[qu'elle se fasse objet du châtiment.
[qu'elle se fasse objet du châtiment.
- Régression : retour à l'antérieur pour exiger le nouveau.
- 3/ Sortie de l'Œdipe. Quelque chose est fixé, image privilégiée de satisfaction
[générale.

3 - La dialectique de la symbolisation et le signifiant. Son modèle : l'objet.
- Reconnaissance du désir de la mère : le Sé au sujet.
- Fonction privilégiée de ϕ dans ce qui signifie, pour la mère, son désir.
- Φ, Sa privé de ce que le sujet doit conquérir de son être.
- Le ϕ, point de la défense comme exigence à Φ.
- Le ϕ, point de la défense comme signification.
- Le NdP autorise le Sa à exister.
- Le ϕ : symbolise dans l'opposition du Sé au Sa, le Sé, i.e. est signification.
- Le désir en tant que désiré, à symboliser, c'est par le Φ, qui est Sa du Sé.
- ϕ est intelligence que Sa des rapport Sa/Sé.
- Temps de l'Œdipe par rapport à Φ.
- Réalité et symbolisation dans les névroses. La solution fantasmatique.

4 - La solution masochique. Ein Kind : le sujet aboli sur le plan symbolique.
Le sujet, le fouet.
L'acte symbolique de la fustigation, barre le sujet.

- le S^a intervient comme ce qui abolit.
- a/ le fantasme change de sens : ce qui a servi à dériver l'amour va servir à le signifier.
- le fruit est un S^a.

5 – Problème du masochisme primordial.

- le message "inversé" une lat^a et le fruit.
- le fantasme manifeste la loi du S^a : être sous la loi.
- Paradoxe du retour à l'inanimé.
- (Problème de la montée de tension et du rythme).
- (Problème de la ... : éterniser le héros, lui de l'ablation.
- Mé phenomène d'Oedipe : éterniser le héros, loi de l'ablation.
- Paradoxe du suicide et du refus du S^a.
- Plus le S^a est refusé, plus le sujet devient signe.
- le sujet mort, devient signe pour les autres.
- Dans l'au-delà du plaisir : désir de reconnaissance.
- Cet au-delà : rapport au S^a.
- Problème de la réduction à zéro –
- la douleur d'être du vivant. la répétition d'instant.
- le dire – non au S^a, le refus de payer la dette : la Valeur double du S^a.
- le fruit du S^a : consécration et reconnaissance.
- le schéma L : image du corps et moi du sujet.
- l'identification à l'autre. Ambiguïté de ce mouvement.
- l'autre support des fruits, et l'Autre doit être visé dans L.
- Un masochisme féminin ?

Suivre attentivement cette séance, qui est fort bien menée, sur Bejahung et Verwerfung : dans les trois temps du fantasme. Ambiguïté du S^a. La transformation du signe du sujet en marque de la reconnaissance.

1/ Le désir, nouveau de l'analyse, sa subversion par le S^a.
- le désir et la jouissance.
- la jouissance : reprendre les conditions de l'aliénation dans le S^a pour s'en satisfaire.
- D'où le trait d'esprit et la cruauté.
- le désir et le S^a.
- le fantasme est déjà-là dans la régression et jamais le réel. Ce qui importe : le retour.
- le fantasme est dominé par le S^a.
- les objets sont promis à l'équivalence : signifiantisés.
- les signes du désir ne sont pas tous représentatifs ; certains sont constituants de la culture.
- les deux cas du fantasme : "Un enfant..." . le moyen latent de la reconnaissance.
- Signe fondamental que le sujet peut être reconnu ou annulé.

✗

2/ J. Rivière : la mascarade féminine.
- le sujet est engagé dans un procès de reconnaissance, mais l'ics.
- D'où une Altérité – le S^a – le φ signe de l'objet des pensées – la division.
- le signe et l'Être, le signe et le tiers Autre : l'ics.
- le dernier ressort de l'ics : le désir de reconnaissance.
- Fondations S^a du sujet. le désir de la mère, et l'enfant désiré.
- désir de l'Autre implique désir et non satisfaction.
- L'enfant désiré : regard à la mère comme siège du désir.
- le père : S^a par quoi le S^a est posé ; créateur ex nihilo.
- Identification et S^a dans le S. Homologie de ces deux termes.
- le $S^é$ (dans l'J du L) et le S^a. la duplicité du désir de la mère.
- le sujet s'annonce dans sa propre image.

✗

3/ – Gide et le désir.
- Son identification aux situations catastrophiques.
- le point tournant de la vie où elle reprend sens : identification à sa cousine.
- Dans la séduction, il est devenu l'enfant désiré ; mais refuse, corps de macération.
- De ce terme symbolique il garde la place de l'enfant désiré, par l'intermédiaire { de sa cousine.
- Il s'identifie au sujet du désir.
- le désir qu'il ne peut assumer comme objet, il l'assume pour lui-même.
- Idéal du Moi ? constitué à partir du moi nu.
- À la même place selon les cas : idéal du moi ou perversion.

- Se faire valoir à la place occupée par sa cousine.
- L'homme de lettre dans le S^a^.
- L'objet qui comble le trou de l'amour sans désir : la lettre.
- Passion comique du sujet

✕

4/ - La comédie. N'est pas le comique. Comédie : le S^a^ est en affaire, il en
- Tragédie : l'homme pris dans le S^a^. Substance de la communion.
  { jouit, il le consomme : substance de la communion.
- Elle est la fin du repas de communion.
- Le S^e^, effet du S^a^, vient sur la scène : S^e^ qui se signifie lui-même en
- tant que le sujet en jouit : l'essence : le phallus.

✕

5/ "Le Balcon" de Genet.
- Fonctions où le sujet est aliéné par rapport à une parole dont il est support :
  [sacerdoce. l'inspect de la comédie.
- Jouir de ces positions, Jouir d'une image reflet du S^a^).
- (Pouvoir et idéal du moi. le bordel.
- La société : dégradation de la culture ;
- (etc.)
- Phallus, S^a^, castration.

1/ le désir et la jouissance.
- la phase (position) phallique chez la femme, troisième pas.
- le désir dans une demande signifiée, implique l'Autre du S^a.
- Pourquoi le désir ici dans le rêve ?
- la structure du sujet, recomme à travers le S^a
- Dans le rêve, le sujet veut faire reconnaître l'inconscient refoulé.
- Désir de l'Autre :: désir d'être désiré. C'est ce qui est marqué, permanent.
- l'économie du sujet : dans le d.(A), médié par la D.
- le désir ici : intégrale du désir de l'Autre.
- Devenir ou non l'être désiré.
- Critique de Klein et de la genèse de l'extérieur. L'extérieur est d'abord : c'est d(A).

2/ Schéma L. L'enfant n'est pas le sujet.
  - Si le sujet est un enfant demandé!
- Si le sujet se situe, s'il y a S^a.
- le tiers par rapport auquel le sujet se situe, s'il y a S^a.
- le S^t h. dans cette phase.
- cette électivité de l'image : liée à l'ouverture au S^a.
- le tiers terme : le sujet par sa demande à être S^é.
- D'où les tripôles de l'Œ,
- Il y a un point où le désir doit être S^é : ce point, c'est le tiers du P.
- Il y a un point où le désir du sujet : Φ.
- Exigence d'un symbole de cette marge qui sépare le désir du sujet.
- le Φ, S^a par quoi le désir a à se faire reconnaître.
- le sujet ne reçoit sa s^ation que d'un signe – à se mutiler d'un manque
  [duquel tout sera à valoir.

3/ "Sexualité féminine": Paradoxe de la position des femmes.
- Problème du "plus complexe" pour la fille. Là un paradoxe.
- Objections de Jones.
- Similitude de l'Œdipe pour la fille et le garçon : introduction pour elle.

4/ le Penisneid et ses trois modes.
- a/ Sens de fantasme : que le clitoris soit un pénis.
- b/ le qui est désiré : le pénis du père.
- c/ Avoir un enfant du père.

- a/ Ne pas avoir le pénis du père : frustration.
- b/ Privation de l'enfant (symbolique) du père.
- c) Castration d'un fantasme imaginaire.
- Castration et fantasme : celui-ci a valeur de S^a.



5/ Jones sur la position des femmes

- Si la femme est faite ou née ?
- Si les femmes sont "faites", les hommes ne le sont pas moins.
- Jones : la phase phallique est une phobie, défense contre les pulsions.
- Jones : la phase phallique est une phobie, défense contre les pulsions.
- Proximité de Lacan : le Φ est l'élément privilégié qui justifie l'entrée dans [l'Oedipe.
- C'est plutôt d'un fétiche qu'il s'agirait.
- L'imagerie kleinienne. Les objets et le S^a.
- La femme : évolue vers l'extérieur, l'habillement, contre l'angoisse.
- C'est au titre du représentable que Φ vient au premier plan.
- Il y a certainement une qqch. des angoisses de rétorsion : Jones.



6/ Position de Freud.

- L'exigence infantile est sans but, elle exige tout.
- C'est dans la mesure où elle est déçue qu'il y a normativation.
- Le Φ est le S^a du manque, de la distance de D à d.
- Pour que le désir soit rejoint, une déduction doit être faite dans le S^a.
- Pour que le désir soit rejoint, une dialectique du S^a.
- Pour la femme : entrer dans une dialectique du S^a.
- De même pour la femme : entrer dans le cycle des échanges comme objet.
- Elle entre dans le cycle des échanges pour que cela devienne S^a, D.
- La relation naturelle doit être amputée pour que cela devienne S^a, D.
- Dans l'entrée de l'enfant dans le S^a : l'accès de celle de la femme dans [la dialectique sociale.
- L'enfant dépend du désir de la femme, i.e. par le manque de Φ.
- L'enfant n'est pas seulement la mère : Φ, S^a du désir.
- Dialectique du renoncement : terminer une à l'objet.
- Les incursions du désir et la relation imaginaire de l'Oedipe.
- Les solutions par réduction et identification à Φ.
- Renonciation et satisfaction du désir. Aliénation.
-

---

[15] – 19 Mars 58 – L'idéal du moi dans l'identification à l'objet d'amour. – 29 –

- Phallus et fonction subjective de S^a. Son origine imaginaire.
- le S^a, défilé de la reconnaissance.
- les fantasmes kleiniens et l'œdipe.
- (… un $\dot{I}$. (du moi).

1/ – Le sujet sort, après le refoulement de l'œdipe, avec un $\dot{I}$. (du moi). Difficulté à la saisir.

- la distinction moi I et M.
- L'i(a) exaltante, rassurante par son intériorité,
- Réassurance narcissique du M / fonction dépressive du $\dot{I}$. La oscillation entre

[les deux, cause de la dépression.

- L'IM surgit par introjection d'une relation à un objet extérieur.
- On ne peut séparer inter et intrasubjectif.
- L'I est donc identification liée à l'œdipe, où se mêlent désir et rivalité.
- L'introjection d'où sort $\dot{I}$, garde une relation à un objet extérieur.
- L'intérieur est "structuré comme" un rapport intersubjectif.
- Le surmoi fonctionne comme un Autre sujet : n'impliquant pas la personne, mais

[le S^a.

- $\dot{I}$ et surmoi : confusion et distinction. Caractère typifiant de $\dot{I}$ dans l'assomp-

[tion du sexuel, mode de relation entre hommes et femmes.

2/ – Le heurt du complexe de virilité et la vicissitude du désir féminin.

- K. Horney – la revendication de ce qui manque.
- Il y a continuité de l'homosexualité féminine à l'identification au père.
- Tardiveté de formation de ce complexe.
- Le ph. Φ imaginaire perçu comme image.
- Le 3e temps de l'œdipe : le père intervenant comme ayant le pénis réel.
- Ce qui était amour est, par la privation, transformé en identification.
- Ce qui était avant est, en la privation, son dépassement.
- l'œdipe : sa fonction, c'est son dépassement.
- L'identification satisfaisante en sera propre.
- Identification à partir de la privation, dans l'amour.
- L'enfant, en tant que $\dot{I}$, devient le père – nommément : "comme".
- Les signes expriment en partie, jusqu'à la posture. Ce sont des insignes du père.
- Les signes expriment un partie, jusqu'à plus de chaleur.
- Ce ne sont pas des S^a, car il n'y a pas de désir dans cette démarche ?
- Que devient le désir dans cette démarche ?

3/ le désir n'étant pas lui, un désir visé.

- ~~les images sont employées visées d'un tiers~~ : la mère. — le signe découvert S^a.
- Il se produit une transformation du sujet.
- le désir n'est pas le même.
- les trois temps de l'identification en I.
- 3/ L'objet est transformé en S^a, – le désir passe aucun autre par plan du désir établi
  [avec le 3ème terme.
- l'autre désir vient se substituer au désir refoulé. (p 20)
- l'objet vient occuper la place de I ; le désir subit une substitution d'un autre désir, qui
  [commence la troisième terme.
- le sujet prend la place symétrique à celle du père en C.
- Rivalité avec le troisième par rapport à l'objet ; la mère, objet primitif.
- le Φ, facteur commun à l'incidence du S^a dans le désir : désir S^a. D'où φ – γ.
- Identification primitive idéale, au moi ? (p 23)
- Identification comme métonymique : l'I consiste à l'avoir, d'une façon (universelle).
- Φ, facteur commun métonymique : l'I consiste à l'avoir, d'une façon (universelle).
- le jeu est le troisième, implique Φ comme facteur commun, pivot du S^a.

4/ Hélène Deutsch. etc.

1. la satisfaction imaginaire de la position féminine : au delà du génital ?
- Vicissitude du désir dans l'I : privation.
- la privation vient de ce que le désir vise ce qui peut être demandé ?
- ce qui est interdit rejette le sujet là où il ne peut plus se signifier.
- Aussi du sujet des mots dans la mélancolie.
- le sujet peut être par l'I rejeté : d'où la dépression.
- Mais l'I est tout à l'opposé : privation, non interdit.
- l'objet comme S^a se substitue au sujet, se métaphorise, dans l'id. à l'objet du désir ; un jeu pour la fille.
  [désir intéressé à l'objet, est modifié. Cet autre
- ajoute qu'il n'aurait rien à faire avec le désir, devient métaphorique.
  désir : adressé à la mère,
- Changement de position du désir.

Cette séance est fort difficile et importante en 3 et 4 : mais incomplète.

Amelia.

[16] – 26 Mars 58 – le phallus, S° de la marque du désir. – Castration.

– Trois formules nouvelles.
– Sur la thèse de Deutsch, que les analyses de femmes ne doivent pas être menées à terme.
– Ce qu'est le but de l'analyse ?
– Ne pas confondre désir et D d'une femme, ce qu'elle D et ce qu'elle veut.
– L'I, identification aux S° de l'Autre : insignes, ce qui fait un manque désir,
[celui qui a affronté le sujet et l'Autre.
– Dans la mesure de l'assomption de S° d'un Autre, montée au premier plan des rapports
[de désir et un tiers.
regards en face : le point central.
– Dans l'analyse, des choses qu'on ne saurait regarder en face : le point central.
– le double aspect de la menace de castration : recevoir être retranché :
– le double aspect de la menace de castration, narcissique.
– Ethnologie : désir d'intégrité corporelle, narcissique.
– Puis une crainte de l'organe féminin.
– Puis une crainte de l'organe féminin, le phallus lui-même (M. Klein).
– Puis, paradoxe, le phallus de la théorie kleinienne : l'écologie pièces etc.
– Problèmes et impasses.

2/ – La castration pour Freud.
– Elle n'est pas réelle, liée à un désir.
– Elle est rapport d'un désir à une marque.
– Elle est rapport d'un désir à une marque, maintenu pour autant qu'il a traversé la menace.
– Il faut que le Φ soit marqué, avant tout glissement.
– le désir et la marque, avant tout glissement.
– Le désir et la marque, avant tout transcendante.
– Est-ce la marque du troupeau ? Déjà la marque y est transcendante.
– Est-ce la marque du troupeau ? Déjà la marque y est une béance qui permet à la marque son
– la marque et le désir : dans le désir, une béance qui permet à la marque son
[incidence.

3/ – Totem et Tabou : le meurtre du père.
– Quelle est la nature de l'humanité pour désir en passe par ce meurtre ?
– Quelle est la matrice de l'humanité pour désir en passe par ce meurtre ?
– la phobie, symptôme où le S° est promu de façon isolée.
– la phobie, symptôme où le S° est promu de façon isolée.
– C'est le S° qui manque pour que les gestes se tiennent tranquilles.
– le totem, S° grâce auquel tout s'ordonne, et d'abord le sujet.
– le totem, S° grâce auquel tout s'ordonne. En quoi une mort est mémorisée.
– le lien entre la mort et le S°. En quoi une mort est mémorisée.
– l'oubli de ce renoncement.
– l'oubli de ce renoncement, son illusion dans une doctrine du plaisir, relèvent le statut
– Les enfers du désir, son illusion dans une doctrine du plaisir, relèvent le statut
[mort ; marque ; du désir.

4/ Les trois formules, commentaire.

[1] – a – m : premier ordre d'identification : narcissique.

[2] – s(A) : Sé du sujet, ce qui dans l'Autre est marque de I. (identifications secondaires).

[3] – Δ : rapport du $ au Sa, énigmatique problématique.

– Le Φ est le Sa qui introduit dans A qqch. de nouveau.

– Perversion du désir : jouir du désir.

– Les problèmes, leurs équivalences et substitutions.

– Le sujet, pris dans une béance primitive, se saisit comme patient dans la relation pul-[sionnelle. Il se saisit comme souffrant dans le masochisme.

– Le côté faux du désir humain : jouir de désirer...

– Jones : si le Φ est une phobie : pour lui une vraie phobie.

– Jones : si le φ est une phobie : c'est élude l'irréductible de la castration.

– Essaie de chercher un équivalent à φ : on entre dans les complications.

– Qu'on demande que ça dise pourquoi : comment le sujet jouit d'un rapport à son désir. Comment φ

– Dans le regard de l'Autre,
[y intervient-il ?

α

5/ Du phallus dans [3].

– Première identification. d et $◊a. du tiers : Versagung et id 2e.

– Seconde id. : dépend de D et A◊d, du lieu de la parole et le désir lié au autre.

– Ceci implique rapport entre A, lieu de la parole, et ce rapport m → d.

– Il faut que : qqch. introduise dans A ce rapport ... lieu de la parole, le rapport à l'Autre,

– Il faut que qqch. soit introduit dans A lieu de la parole,

– Φ est le Sa par lequel est introduit ... à ce rapport.
[en tant que le Sa est pour qqch.

– Cela se mord la queue : parce que le Sa y est pour qqch.; de même φ est le Sa

– De même que le Sa du NdP autorise dans A le jeu des Sa ; de même φ est le Sa
[privilégié qui fait que A n'est pas seulement lieu de la parole.

— d'une clarté rare.

— les pp. 29 à 32 sont extrêmement importantes,

[17] – 16 Avril 58. La dialectique du désir 33 et de son masque.

- la découverte freudienne : le désir, sa satisfaction.
- le désir est lié à son masque, pollinatiquement.
- le désir, puissance de désir, lié à la position du sujet.
- le désir, désir de l'Autre. Hegel. La rencontre de Freud : le désir inconscient.
- L'interprétation pour Freud : son à côté. Son efficacité sur le symptôme.
- L'interprétation, un dit, sur le fond de ce qui n'est pas dit.
- L'interprétation, un dit, sur le fond de ce qui n'est pas dit.
- Différence de la situation de Freud avec la nôtre : la culture et son effet.
- Caractère pollinatique du désir, et le symptôme. Le symptôme : ce qui est analysable.
- le symptôme se présente sous un masque fermé,
- Freud dans ses interprétations.
- Satisfaire à la demande : situation hystérogène.
- Satisfaire à la demande : situation hystérogène.
- L'hystérique est intriqué dans la situation de désir par son symptôme : masque.
- L'élément de masque du symptôme.
- le symptôme va dans le sens de la reconnaissance du désir. Mais cette reconnaissance
[Ne reconnaît personne.
- la reconnaissance est autre chose que le désir (refoulé).
- le désir de reconnaissance est autre chose que le désir (refoulé).
- le désir de reconnaissance, rejeté, exclu.
- Désir de rien, rejeté, exclu.
- Double caractère du désir ics, qui s'identifie à son masque.
- Double caractère du désir ics, qui s'identifie à son masque.
- Dissociation de l'amour et du désir : l'objet est sous un masque.
- Le Φ habite la prostituée : Φ de Toutfemme, que l'homme cherche.
- Le Φ habite la prostituée : Φ de Toutfemme, que l'homme cherche.
- la phase phallique et le masque.
- L'objet du désir est brisé en deux. Une Spaltung liée à l'aliénation dans l'Autre.
- L'objet du désir est brisé en deux. Une Spaltung liée à l'aliénation dans l'Autre.
- le Φ, manque pour la femme, menacé pour l'homme, comme le plus heureux.
- le Φ, manque pour la femme, menacé pour l'homme, comme le plus heureux.
- En nommant, nous en faisons plus : nous homologuons. On substitue un
- En nommant, nous en faisons plus : nous homologuons. On substitue un désir.
[objet ou Personne auquel s'adresse le symptôme.
- le désir, désir du masque qui dans l'Autre désigne un autre désir.
- la Demande.
- le désir, lien qui inarticulable est articulé (par la présence du S?).
- D., actuellement articulée.
- Le Fort/Da, la présence, l'absence, l'appel.
- la merde l'objet partiel : elle est "parenthèse symbolique", "pas présence
[qui ne ramène rien qu'elle contienne.

– Un lien ne peut satisfaire à l'appel de la présence.
– Écrasement du désir dans la satisfaction.
– La présence est masquée, symptomatisée, symbolisée.
– La présence symbolisée.
– Dans le rire, communication avec l'au-delà de la présence du sujet.
– Le trait d'esprit, au-delà de l'immédiat, de la présence du sujet.
– L'identification, corrélative du rire.
– L'opposé du rire.
– Le désir se module avec celui qui a pouvoir de le satisfaire.
– Le D. au-delà du masque, rencontre avec la satisfaction, mais le message de cette présence.
[de cette présence. de tous les liens.
– D'où la mère, demande la source de tous les liens.
– D'où la mère, devient transformation de D,
– L'Idéal du Moi, transformation de D, bien que de sa dimension.
– L'idéal du moi, le Surmoi, différent, bien que de la dimension.
– L'idéal du moi, masque du désir.
– Le surmoi, interdiction. L'idéal du moi, masque du désir.
– Le masque se constitue dans l'insatisfaction : autant de masques que d'insatisfactions.
[d'insatisfactions.
[d'insatisfactions. Le Sd pervers ; Φ.
– Lien entre le désir et le masque. Le Sd pervers ; Φ.
– Lien entre le désir et le masque comme un à travers les masques — et
– D'où que le sujet se retrouve comme un à travers les masques — et
– D'où que le sujet se retrouve masque et désir.
la division entre masque et désir.

---

[18] 23 Avril 58 — Signifiant et Phallus dans la division du désir.

- La Spaltung du désir à la demande.
- le désir : lié au masque : exemple du symptôme.
- Dans le symptôme, le désir est identique à la manifestation somatique.
- le désir est déterminé par un acte de signification, qui ne livre pas son [sens.

- (Exemple d'impression).
- L'acte indique ce qui est laissé à désirer au-delà de la satisfaction.
- l'acte de signification qui détermine le désir est distinct de tout sens.
- (Un livre de Leiris sur la possession : identité de la manifestation désirante [et de ses formes]).
- Second point : excentricité du désir par rapport à toute satisfaction : affinité [à la douleur d'exister.
- l'autre aspect : fonction identificatrice, idéalisante, liée à la D.
- D, signe de la présence de l'Autre, vient dominer les satisfactions [de cette présence.
- Le Chien de Pavlov : signifiants des signaux.
- Le "second système de signification" de Pavlov : rapport à l'Autre.
- Ce qui manque au discours des signaux : la concaténation pour le [sujet créatrice.
- La loi du S. n'est pas trouvée : rien au-delà du signal. Pas d'ex-[trapolation légalisante.
- Le S. n'est pas substitué aux besoins, mais à lui-même.
- Dominance de la place qu'il occupe dans l'Autre : espace topologique [de la loi de substitution : structure du système.
- Le sujet s'identifie à l'Autre qui peut accéder à la demande.
- (Rappel des 3 lignes)
- La réponse de la mère soumet le sujet à la loi : arbitraire.
- Béance - discordance - Spaltung entre d et D.

- la trace est empreinte et non S^a. Mais son matériel en participe.
- le S^a est introduit par l'effacement de la trace : pied de Vendredi.
- le S^a est un creuset en tant qu'il témoigne d'une présence passée.
- le S^a dans la parole, est passage : chaque S^a.
- le passage fait foi, en tant qu'actuel.
- Lorsqu'on a effacé, ce qui reste est la place : qui soutient la transmission.
- Ce qui se succède dans le passage prend consistance de foi.
- Le S^a, de sa nature, peut être barré, s'annule lui-même.
- Aufhebung : annulation – seul le S^a peut l'être.
- Annulation du S^a.
- la barre de l'interdiction annule, destitue : considération générale.
- la barre de l'interdiction dans la désidération.
- le S^a tombe de la considération dans la désidération : statut propre du S^a.
- Un S^a choit, isolé de la chaîne et de sa loi : accès au S^a.
- Pour ce qui n'est pas S^a, le réel, la barre devient signe
- "Ein Kind"... : du 1^er au second temps : le signe de la barre devient signe de l'amour, parce que battu.
- Parce que dans cet acte, le sujet est élevé au S^a : il peut être [question d'amour.
[question au phallus.

- Phallus et pénis : qui supplée au phallus.
- le Φ n'est pas l'organe : simulacre – insigne.
- Il est un objet substitutif – réel – intouchable.
- Objet qui sert la révélation du sens a un caractère significatif [dernier.
- Objet qui porte la plus manifeste – flux – apparence de vie.
- Désir dans sa forme la plus manifeste, sauf à y déi–
- Soit ce qui ne peut entrer dans l'aire du S^a : intrusion.
[chaîner la barre : intrusion dans le mystère.
- Surgissement du fantasme de flagellation dans le mystère.
- Surgissement du fantasme de flagellation, la barre mise sur son accès au [S^a.
- Φ est reconnu par la castration, et le lieu de la castration.
- la mère, la mère châtrée, est le lieu de la castration.
- la mère, la mère châtrée : frustration (1)
~~la~~ mère d'être châtrée : frustration (1)
- la petite fille. Reproche fait à la mère d'être châtrée.
- (2) Privation : pénis réel du père.

- Renoncer au père ou au désir : s'identifier au père.
- Pénis : conflits de jalousie chez la femme
- la femme : satisfaction par la voie substitutive.
    - ligne du désir : être le Φ, signe de ce qui est désiré :
- la femme, objet du désir – son être de sujet est Φ : rejet de son être.
- Homme : - ligne de la satisfaction : mascarade : identification au père,
    dans une série de procurations.
    - ligne du désir : le Φ n'est pas trouvé où il le cherche, ailleurs.
- Division du désir qui résulte de cela.

---

[19] – 30 Avril 58 – L'aliénation dans le langage. – La Belle Bouchère.
– Dora.

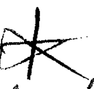
Séance extrêmement difficile. On ne peut tout reprendre.

1 – Le signifiant et les désirs de l'homme.
– le langage pénètre les choses.
– les formations de l'ics : prise du primaire dans le langage.
– le primaire est tissé comme du langage, mais en diffère.

2 – La demande et le désir (5 à 12).
– la demande et le désir (5 à 12). (du sentiment).
– Dans D, l'identification se fait à l'objet. (du sentiment).
– Dans D, l'identification se fait à l'objet : satisfaction par cet intermédiaire.
– Ceci parce que l'Autre est parole : satisfaction par cet intermédiaire.
– la distinction entre l'A et le sujet est la plus difficile.
– la distinction entre l'A et le sujet, franchie dans le transitivisme.
– la barrière : relation narcissique, possibilité que le sujet se distingue,
– Dans la discordance de S et I, possibilité par rapport à l'objet.
[dans la réalité par rapport à l'objet. et non la lutte.
– Dialectique de la reconnaissance : dans la D, et non la lutte.
– le désir, aliéné dans D, doit être réintroduit.
– les D. prégénitales : orale et anale. d. génital ?
– le d., ininductible, doit être rétabli au-delà : d. de l'Autre.
– Il renaît un d. au-delà de D : d. de l'Autre.
– Au-delà de la D du sujet : un Autre désir, innommé, voilé :
– Au-delà de la D du sujet : métaphore paternelle ?
[l'Oedipe : métaphore paternelle.
– ce point est plus fondamental que la métaphore paternelle, et le d. du sujet est
– le désir au-delà de D, en est distinct, et le d. du sujet est
[inscrit dans cette existence.

3 – Application : l'hystérie. 1 – La Belle Bouchère (12 à 29).
– Étages imaginaire et S^u du graphe.
– Rêve du "Saumon fumé."
– la B. s'identifie à son amie : comme signe de cela : un désir insatis-
[fait qu'elle s'est donné aussi : identification hystérique.

- Discussion par Freud de l'identification hystérique.
- L'hystérique est suspendue à la première étape, clivage entre D et d.
- Les hystériques demandent l'amour – désirent [le caviar] – ne veulent pas
  [du caviar.
- Pourquoi faut-il, pour que le commerce d'amour les satisfasse: 1 – qu'elles
  [désirent autre chose; 2 – qu'on ne leur donne pas cela.
- L'Autre est pour l'h. difficile à ce qu'elle garde sa place de sujet: encore
  [à la suggestion.
- Nécessité pour le sujet à ce qu'il y ait un Autre réel: qui ne soit pas
  [entièrement immanent à la satisfaction réciproque de D,
  [– à la capture du désir du S par la parole de l'A.
- Ce désir est le d(A): pouvant être satisfait, mais seulement
  [par l'Autre.
- Ce désir au-delà de toute D est désir refusé.
- Dans la structure doit toujours se rencontrer la Spaltung D/d.
- Ce que l'H. ne sait pas.



4 – le Graphe, l'Hystérique, le Φ.
- le reliquat (d) de la D.
- L'identification du S: où se manifeste le reliquat (d) de la D. un trou dans la relation
- le circuit a – a' est le circuit où s'ébauche un trou dans la relation
  [du S à l'A.
- le Φ marque ce que l'A désire, en tant que marqué par le S^a.
- Si l'Autre est marqué par le S^a, – le S ne peut reconnaître que par lui
  [qu'il est lui-aussi marqué par le S^a: qqch. reste au-delà
  [de ce qui peut se satisfaire par le S^a, par la D.
- C'est pour autant que le d. de A est barré, que lui reconnaît au
  désir insatisfait à lui: castration.
- Ce n'est au delà de la loi du père qu'est exigée autre chose: d'où que
  s'introduire Φ dans cette loi [? Passage difficile].
- Φ marque ce que A désire en tant que marqué du S^a.

- Par Φ, s'introduit la nécessité de l'au-delà de la parole de l'A. – S'intègre
  [à la parole de l'A. Φ vient prendre la place du rapport à la parole de la mère.
- Instigation d'une parole qui permette au désir de trouver sa place pour
  [le sujet.

5 – L'Hystérique : Dora et le désir du père.

- Chez Dora : on ne parle pas de la mère : une partie de la batterie manque.
- D. veut l'amour de son père. – qui a un désir insatisfait (Mme K.).
- Mme K. objet du désir de D., parce que désir hors du père.
- Une chose nécessaire : que D soit identifiée, au lieu où elle est, en fonction
- D. cont... : Id. du moi :
  [de la D. insatisfaite de l'amour du père (...) : Id. du moi :
- M. K. satisfait au désir
- D. / H. ne sait pas ce qu'elle demande. Simplement, il faut ce
  [d. au-delà
- Il faut, pour qu'elle puisse s'appuyer sur ce désir, au moins un repère :
  ... un autre où elle se reconnaît.
  [M. K., un autre où elle se reconnaît.
  [M. K. désire Mme K. : (gifle.)
- Il faut que M. K. désire Mme K. : (gifle.)
- Il faut que M. K. soutienne votre existence.
- Le semblable soutient votre existence.
- La construction hystérique de l'identification aux images de
  [l'autre, s'effondre :
- Elle revient à la D. pure et simple, revendication quasi-paranoïaque –
- Elle n'est qu'objet d'échange.
  [réciproque de l'amour : elle n'est qu'objet d'échange.
- Elle retombe de haut, revient à la D, primitive : que son père
  [ne s'occupe que d'elle : lui donne ce qu'il n'a pas.

[20] – 7/5/58 – Le Phallus, dans la dialectique du désir. – L'hystérique. [41]

- la relation "hétérosexuelle" n'est pas simple.
- le sexe, bel et bon?
- le phallus, beau? l'érection doit être cachée.
- la belle et bonne femme et les exigences majeures.
- Φ n'est pas une forme objectale – ni image – ni objet – ni fantasme.
- Φ est le Sa du désir.

La Belle Bouchère.

- le désir : Freud : le téléphone provoque le rêve.
- D et d. le D au téléphone de l'hystérique). (MEZ1).
- (Récit du rêve de l'hystérique
  Problème de la reconstruction pour Freud.
- l'hystérique et le désir (16 à 20).
- l'hystérique et la place du Φ.
  l'hystérique et le Sa Φ.
- le désir est supporté par le sujet par rapport à Φ :
- l'ambiguïté de la conduite du sujet par rapport à, le sujet peut l'être
- si le Φ est un Sa – et non un objet –
  [ou l'avoir : complexe de castration.
- le Φ est l'intervention Sa du manque d'objet comme tel.
- le Φ est Sa en tant que ne l'a pas l'Autre, car le d est d. de l'Autre.
- le Φ est Sa en tant que "Es lebt nicht."
- Second rêve de la Belle Bouchère :
- Si Φ est le Sa du désir de l'Autre – le problème pour le sujet est de
  [l'être ou de ne l'être pas.
- S'il faut que ce qu'on n'est pas soit ce qu'on est, il s'agit de ne pas être
  [ce que l'on est : le repousser dans le [?].
- Position de l'hystérique, en tant qu'elle se fait masque, pour derrière,
  [être le Φ.
- Il s'agit qu'on ne regarde pas derrière le masque, parce qu'il faut que Φ y soit. Aller y voir : on ne l'y trouverait [pas.
- les amateurs de savoir : cupido sciendi – Begierde.
-

- la provocation de l'hystérique constitue le désir en indiquant la place au-
 [delà du masque.
- Φ, dernier un voile, mais ne peut y être trouvé. Mais la main portée,
 [indique le lieu de Φ : signifiant du désir.

X

- le désir comme tel. (23 à 32).
- le désir est au-delà de la demande, parce qu'elle dévie le besoin, en raison
 [de son articulation : possibilité d'un résidu.
- le résidu : pourquoi le désir sexuel doit venir à cette place ?
- le résidu : – désir – forme possible de son articulation.
- la question propre de D : l'Autre, absent – présent ; donnant – ou non :
- D'où la D d'amour, de rien.
- la D est inconditionnée : originalité du symbolique en ce point.
- La déperdition doit se retrouver au-delà de D.
- La déperdition doit se retrouver qqch. où l'A perde sa prévalence :
- Au-delà, nous devons retrouver la première place.
 [le besoin reprend la première place.
 le besoin reprend la première place. au-delà la
- Au titre d'une deuxième négation, on doit retrouver au-delà la
 [marge de ce qui s'est perdu : condition absolue du désir.
- le quelque chose est emprunté au besoin : matière première.
- mais la condition absolue est sans mesure avec le besoin.
- l'Autre est aboli : exigence où l'Autre n'a pas à dire oui ou non.
- le d., arraché au terrain des besoins, prend forme de condition absolue
 [par rapport à l'A.
- D'où : il est rebelle à toute réduction à un besoin, en cela ne satis-
 [fait que soi-même : d. comme condition absolue.
- D'où le désir sexuel : polymorphique, orienté à cette place, au regard
 [de la demande d'amour.
- le désir sexuel, en tant que question, ne peut s'articuler. Pour
 [exprimer le désir : le bouton –
- la question du Ça du désir se pose donc, et c'est pourquoi c'est
 [Φ qui l'exprime : forme de la poussée du flux vital.

– Position de la femme par rapport à l'homme dans le désir : ne pas
[y aller voir, puisqu'il n'y a rien, que le S^a du désir.
– Homme qu'à la femme du dévoilement de ϕ : pudeur.
– Car la totalité de l'être est derrière le voile : ϕ.
– le dévoilement, ne montrant que l'absence de ce qui est dévoilé!
– l'Autre devient totalement objet, comme instrument du désir.
– Comment maintenir cela compatible avec : l'Autre, lieu de la parole –
[et le don de l'amour, gratuit ?
– Discordance entre ce qu'il y a d'absolu dans la subjectivité et le fait que
l'accès au désir le fasse objet de désir.
[– l'Autre comme objet de désir, ϕ, manque à la place de son propre ϕ.

---

[21] - 14/5/58. — La place du phallus dans le désir de l'obsessionnel.

1) Référence d'articles divers. (p. 2 à 13).

- La relation d'objet dans la N.O.
- Abraham parle d'amour partiel de l'objet, et non d'objet partiel.
- L'objet partiel est ϕ, privilégié comme S^a.
- Incorporation du ϕ dans la N.O. ?
- N.O. et son incompatibilité avec la psychose.
- le contre-transfert : sommes des préjugés de l'analyste.
- L'introjection et la communion religieuse.
- la "distance à l'objet". — la "relation génitale". — la "cohérence du Moi".

2 - le Graphe : $s(A)$, $S(A)$ et l'au-delà de la Demande (13 à 19).

- Message : signifié de l'Autre ($s(A)$).
- Identification par le passage du besoin dans les défilés de D.
- ϕ : S^a destiné à désigner les effets du S^a sur le S^e.
- Dialectique D/B = nécessité de réapparition au-delà de D.
- Au-delà de l'Autre : d.
- le sujet est barré : marqué d'une Spaltung des deux lignes du graphe.
- $S(A)$: le sujet est structuré par la Spaltung : le A en tant que ϕ y est [barré : porté au S^a.
- Cette difficulté d'articulation du désir implique l'ICS.
- Il y a de l'articulé dans l'ICS, qui implique l'articulable dans CS.
- L'hystérique pose l'au-delà de D comme $d(A)$.
- $m \rightarrow i(a)$ et $d \rightarrow (\$ \diamond a)$: A permet au sujet d'aborder l'au-delà, du désir. C'est dans cette place où le sujet cherche à articuler son désir, qu'il rencontre le $d(A)$.
- le désir ICS, c'est le $d(A)$.
- lire Freud.

3 - L'hystérique et le désir de l'Autre (20 à 25).

- L'hystérique prend son point d'appui dans le $d(A)$.
- Rêve 3 de l'hystérique.

- L'hystérique est un mode de constitution du sujet quant au désir.
- La surdétermination du symptôme est liée à la Spaltung du Graphe.
- Dora subsiste comme sujet en tant qu'elle demande l'amour.
- Mais elle soutient le d (A) par rapport à sa père. Elle s'en fait Φ.
- Elle s'identifie à M. K – ce qui soutient la construction.
- Difficultés de l'hystérique avec son imaginaire : ($i(a)$), morcellement.

4 – La névrose obsessionnelle et le désir. (25 × 37).

- Ce que le n.o. fait pour consister comme sujet.
- Le n.o. est aussi orienté vers le désir : inconsistant des névroses.
- Le n.o. est aussi orienté vers le désir – rôle
- Freud : 1 – intervention des traumas séducteurs pour l'hystérique – rôle
  [actif du n.o.
- 2. "L'ambivalence affective." 3 – la désintrication des pulsions.
- Le n.o. tend à détruire son objet – l'hystérique est dans l'autre.
- L'Autre n'est pas la loi : il y a le désir.
- Le n.o. recherche le d. comme tel, au-delà de D.
- L'enfant futur n.o. vit l'attente de la D d'amour : désir créé.
- L'enfant futur n.o. nie l'Autre est nié. – Le besoin.
- Dans le désir à l'état pur, l'Autre est nié.
- "L'idée fixe" : condition absolue du désir.
- L'accent est mis par le n.o. sur le désir en tant qu'il comporte des tiers –
  [tiers de l'autre.
- L'hystérique attribue un d. à l'Autre comme tel : le sien. – Le n.o.
  [fait passer son désir avant tout : détruit l'A.
- D'où contradiction interne du d. du n.o.
- Projection, imaginaire – introjection symbolique.
- Si le n.o. franchit la barrière de D : accidents du surmoi.
- Car le désir comporte la nécessité du support de l'A, car le
  [d(A) est la place du désir.
- Plus le n.o. approche du désir – plus de ce fait, rien n'existe.
- Problème du n.o. : donner un semblant d'appui : l'objet, Φ. Ce que
  [l'hystérique trouve par ses identifications.
- Le n.o. montre son désir en s'opposant à sa visibilité absolue – nécessité de
  [montrer – d'ailleurs que là où il est.

[22] — 21/5/58 — L'obsessionnel et le désir de l'Autre.

- l'obsessionnel a à se constituer en face de son désir évanescent.
- La difficulté fondamentale de son rapport à l'A., lieu où le S^a ordonne le désir.
- le sujet cherche à exprimer dans un effet de S^a ce qui se passe dans son abord
  [du S^é.
- l'oeuvre de Freud, tentative de fonder ce qui, si le sujet est [de l'acte de parole.
- le rapport à la vie, symbolisé par le terme arraché à ses formes : Φ.
- S^a par excellence du rapport de l'homme au S^é.
- la dialectique du désir sexuel a à trouver place dans celle de D en tant qu'il y a
  [au-delà de la satisfaction.
- Ambiguïté de la place du d. : au-delà de D, et en deçà puisque elle est articulée
  [symboliquement, comme D. d'amour.
- La D, structurée en S^a, déjoue toute réponse de satisfaction, appelle une
  [réponse absolue : condition absolue.
- L'Autre, lieu de la parole : où doit être démontré le d. Contradiction, car
  [le désir est étranger au sujet.
- Différence de structure : désir insatisfait — désir dépendant de l'A.
- Désir de l'hystérique : non d'un objet mais d'un désir. Elle s'identifie
  [à un objet, pour soutenir le d(A).
- Elle s'identifie à l'autre chez qui elle reconnaît le même problème de désir.

✕

2 - L'obsessionnel et le fantasme. (7 à 17).

- l'imaginaire humain se réduit à l'image narcissique.
- l'imaginaire et le fantasme : le Graphe.
- {Condition du fantasme, dans la D., et dans l'imaginaire).
- le fantasme est de l'imaginaire pris en usage de S^a.
- Aspect scénario du fantasme. Le sujet, en jeu dedans. $ ◊ a.
- fantasmes ICS : latence d'une chaîne S^a qui subsistent et structurent.
- l'obsessionnel a à se reconnaître par rapport à son désir.
- la "réalisation" du fantasme, décevante : autonomie du désir obsessionnel.

✕

3 – L'obs. et la demande de permission.

- L'o. demande une permission – les exigences du surmoi.
- C'est restituer l'Autre en tant qu'il parle, en en dépendant.
- la Versagung, refus sur un fond de promesse.
- Au-delà de toute réponse de l'A., un point virtuel. – C'est la parole

[qui crée cet au-delà,

- le "connais-toi toi-même", circulise dans l'analyse.
- la relation d'objet, reconstruite après-coup.
- Régression : style de la demande du sujet.
- les rapports du sujet à l'objet, passés au S^a : au niveau Ics.
- A ce moment de la D, se sont posées les positions du rapport à l'A.
- Tout ce qui est de la D. est résolu : satisfactions symboliques.
- le fantasme, satisfaction plus ou moins substantielle : impasse sur

[le rapport à l'A.

- L'o., comme l'H., a besoin d'un d. insatisfait au-delà de D.
- Il résout la question de son désir douanement en le posant

[interdit : il le fait supporter par l'A.

- L'interdit soutient le désir – qui se présente : le n.o. se

[camoufle.

- l'alternative du désir : détruire – être détruit par l'A.
- le désir, ouvert par la licence de la parole, au-delà de D, – d'où une

(contradiction interne.

- (l'oblativité et ses impasses). les voies de l'obsessionnel dans la solution de son désir sont plus adéquates
- les voies de l'obsessionnel dans la solution de son désir sont plus adéquates

[si elles ne sont pas adaptées.

*

4 – Le n.o. et l'exploit (30 ?.)

- Nécessité du témoin tiers, qui enregistre.
- Dialectique du travail et de la jouissance : permission de l'Autre.
-

- Distinction entre le risque de l'exploit obsessionnel et le risque de la [mort chez Hegel.
- La mort, le véritable danger, n'est pas dans l'adversaire : mais dans le [témoin uniquement : l'Autre.
- C'est cet Autre qu'il faut préserver : la garantie de l'écrit.
- C'est ce maintien qui est la condition de la validation du désir.

✗

5 – Le a.o. et l'acting-out. (35 sq.)

- Différence spécifique de l'a.o.
- Survient dans la tentative de solution de D/d.
- C'est pourquoi ils se produisent dans l'analyse de façon élective.
- A.O. et acte manqué : l'a. manqué est réussi.
- Il – comporte un élément S. ; – un objet ; – un scénario.
- Différence avec le fantasme.

[…]

[23] – 4/6/58 – les trois identifications. – L'obsessionnel et la castration.

1 – Les identifications, particulièrement la seconde.

- Le graphe et les identifications : l'ics structuré comme une parole.
- Identification et topique. Topologie lacanienne : non spatiale, mais ordre.
- Seconde et première identifications (5 à 26).
- La II, par régression. Problèmes du C.O. inversé ;
- La II, par régression. Problèmes que à résoudre : questions sans
- Le problème de la II est plus contenu qu'à résoudre dans la question.
  [réponses. On reste plongé dans la question.
- Être et avoir à l'endroit de l'objet.
- Cette II est de nature régressive.
- La régression est signifiante. – Sinon de manière vague.

*

2 – Les id. I et II sur le graphe. (7 sq.)
- Le S^a dans son existence et dans son articulation : deux lignes du
- Le Sa dans son existence et dans son articulation posant sur fond d'absence.
  [graphe.
- L'Autre, dans la D d'amour, est symbolisé : posant sur fond d'absence. D. d'amour.
- Avant qu'un objet soit aimé, la D crée l'horizon de la D. d'amour.
- Les deux lignes étant pourtant une seule : ce qui s'articule de
  [l'enfant à la mère.
- Ambiguïté de ces deux lignes : superposition.
- Ambiguïté du transfert et de la suggestion (10 sq)
- Si on peut interpréter la suggestion, c'est que le transfert est en posi-
  [ance :
- Articulation seconde de ce qui s'impose au S dans la suggestion.
- D. que fait le sujet à l'analyste par le seul fait qu'il est là.
- L'analyste y répond par le fait d'être institué : effets de suggestion.
- Cercle vicieux de l'interprétation et de la suggestion.
- Le transfert est autre que l'usage d'un pouvoir : recours à l'articulation
  [Sa autre que celle de D.
- Ligne du transfert, en puissance au-delà de la D. articulée.
- Sur la ligne de suggestion : l'id. primaire, aux insignes de
  [l'A, en tant qu'il a pouvoir de satisfaire ou non D.

– (l'émotion, occasionnelle.)
– L'id. est régressive parce que l'ambiguïté reste entre les 2 lignes.
– Dans la suite du développement, les régressions se scandent d'identi-
[fications conclusives : marquant le temps. Antinomie entre
[les deux.
– Quelle opération maintient distincts les deux lignes ?
– Il est déjà dans la nature des choses qu'elles soient distinctes, grâce
[au champ du désir.
– Ce qu'on demande à l'analyste, est de ne pas favoriser la confusion.
– L'analyste, par sa présence en écoutant, tend à faire se produire la
[confusion.
– la régression n'est qu'un détour.
– la régression n'est qu'un détour : elle aboutit à la névrose de transfert.
– Une technique vise à cette confusion.
– Entre les deux lignes, le désir s'oppose à la confusion.
– La résistance est le désir d'avoir son désir.
– Formes du maintien nécessaire du désir – sujet divisé et non pas.
– le désir n'est donc pas si aisé à maintenir : structure de la
[névrose.
– La fixation et le désir.
– L'obsessionnel passe son temps à mettre son désir en position forte.
– La (I), id. à la mère ; (II), id. à l'objet, régressive. (21).
– La (I), id. à la mère ; (II), id. à l'objet, et l'II y a du S_a. (21).
– La II, inconditionnel de l'amour, et l'existence du paradoxe comme tel / du désir
– le névrosé est axé à l'existence du paradoxe du désir
– l'action et la Versagung : l'acting-out.
– la résistance est le transfert : ligne qu'il s'agit de maintenir.
– la II, point d'où surgit le signifiant, appel de transfert.
– Pourquoi le signifiant tend à se dégrader, comme satis-faction.
– Pourquoi le signifiant tend à se dégrader (26 – 28).

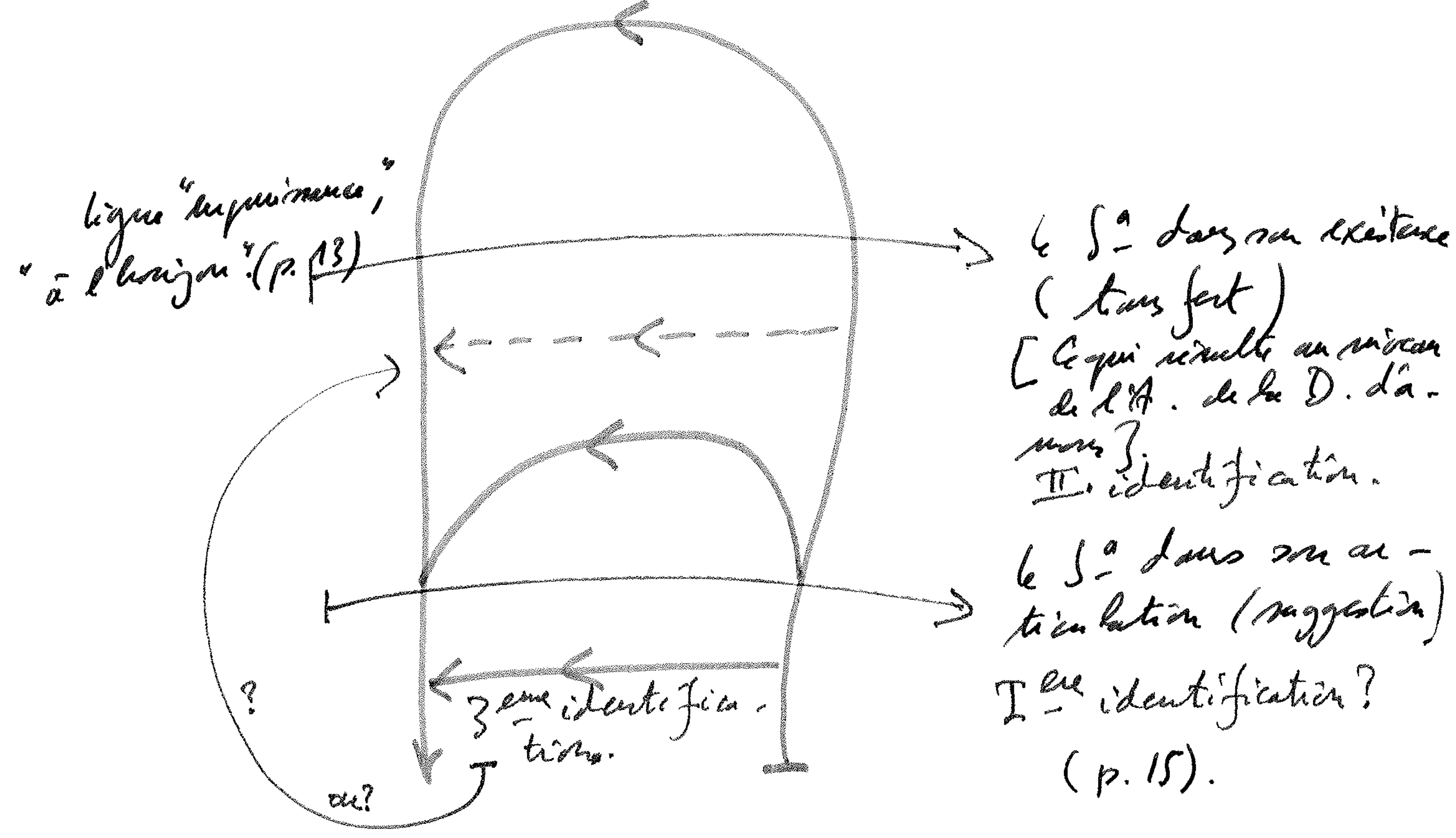
*

3 – la III id. : fixation du désir, problème de l'hystérique (26 – 28).
– Impasse de son désir, de ne pouvoir se fixer que sur un manque.
– Cette impasse lui ouvre les portes de l'Autre, de Tous les autres.
– Cette III est au niveau du [fantasme].
– Cette III est au niveau du collapsus du désir.
– l'Autre sert à éviter le collapsus du désir.

*

4 – <u>L'obsessionnel et la castration</u> (29-34).

– L'obs. a à démontrer que la castration est la loi de l'Autre : Autre châtré.
– En raison de sa fausse inflation, le sujet se sent menacé par elle.
– D'où les effets sur son désir : le "Je te dirai tout" à la mère.
– L'Autre maternel devient le seul refuge possible à la panique du désir.
– Un rêve de n.o. – le phallus en position tierce : pollexnatique.
– Le Φ, opération symbolique au niveau de l'A. : S^a de ce qui est frappé par l'action du S^1, sujet à castration.
– Comment le sujet réussit l'assomption de la castration.
– Distinction des deux techniques, la solution correcte et efficace.
–



Les identifications

sur le graphe

V, [23] 971.

[24] 11/6/58 – Schéma L et Graphe (Suite). – Etre et avoir chez l'obsessionnel. – 53 –

1 – Graphe et schéma L. dans la dialectique D/d. (1 à 9).

- Signe ◊, schéma L et l'Autre. La barrière ...
- Le sujet barré ou non par le Sª, dans le rapport quadratique.
- Ligne 1 du Sª articulé ; ligne 2 effet du Sª : horizon de la D. d'amour.
- L'articulation Sª, par sa seule présence, fait apparaître du symbolique dans le réel.
- Horizon – au-delà – puissance – possible, de la D d'amour.
- Dans l'analyse, D articulées en termes de Sª regressifs.
- Le transfert tient à ligne seconde $\phi \Delta$ (2).
- Le transfert se ramène à une articulation de D.
- Toute la pratique du transfert tient à la parole en tant qu'elle fait surgir
- La "frustration" dans l'analyse tient à de reconnaissance de l'être.
  - [l'horizon de la D. d'amour : et en tant que semblable, le rien.
- L'analyste, par sa présence, signifiant du besoin ; au-delà... Le désir, intermédiaire.
- Désir et demande : se produit dans la marge D/B.
  - [condition absolue – polléomatique du désir –
- Désir, désir de l'A. – A, lieu de la parole – d'où l'analyse.
  - [sujet aux formations de l'ics
- L'objet du désir, conditionné par le rapport à l'Autre.

✗

2 – Un cas de n.o. (10 à 22). "phallus en creux".

- Rappels sur la discussion d'un rêve : centrée sur le Sª.
- Nécessité que l'interprétation soit brève : (interprétation de la n.o. en termes
- Relation à deux, suggestion, d'homosexualité).
  - [rôle d'un semblable, mécanisme de
- Dans l'économie obsessionnelle, polléomatique du rapport au d(A).
  - [défense équivalant la production de fantasmes sur du $: réduit à la D.
- Cette pratique entraîne
- Cela réussit-il ? – Non pas (p 1999).
- Acting-out : expression de ce qui, exclu sous l'effet de la D, fait rentrée sous forme compulsive.

– Autre exemple : énamoration homosexuelle, production forcée du
[rapport de S à a, par la réduction à D.

3 – Une n.o. féminine. (p. 22 à 40).

– Névrose et sexe vague. – Prévalence du Φ dans la n.o.
– Un second cas de n.o. chez une femme : identification à l'analyste comme
[pratique d'accès à la génitalité ?
– Citations (p. 22 à 25). – Examen du problème (26 sq.) [Reprise par Rouleff].
– Présence du corps du Christ dans l'hostie.
– Le Christ est le Verbe, le logos.
– Dans ce symptôme, substitution à un rapport du sujet au Verbe,
[d'un Sa privilégié, désignant la blessure du Sa.
[Le désir de posséder le Φ n'est pas désir d'être un homme.

4 – Articulation du cas par Lacan. (32 à 40)
– La foi du sujet : être l'objet du désir de la mère.
– Ceci lie l'approche du désir du sujet à un effet de distinction.
– Ceci lie l'approche du désir du sujet à un effet du désir : Φ.
– Et subordonne l'approche de ce désir au Sa de l'effet du désir. Φ. De l'obs., s'il
– Problème du phallique : si la mère a ou n'a pas Φ.
– ce qui est le d(A).
[Est ou n'est pas Φ, ce qui est le fond de ce qu'est l'accès.
– Complexe de castration : avoir Φ sur le fond de ce qu'elle l'est ?].
– [Pouissance : n'a pas Φ sur le fond de la castration n'est pas : avoir ou non Φ ;
– La solution du problème de la castration n'est pas qu'il l'a ou non.
– Elle est : – qu'il ne l'est pas, donc qu'il l'a ou non.
– Terme dernier de l'impasse imaginaire engendrée par l'image φ au
[niveau du Sa
– l'a sur le fond de ce qu'elle ne l'a pas.
– Perversion : la femme apparaît comme ce qu'elle n'a pas : mascarade de sa féminité.
– La femme apparaît comme ce qu'elle n'a pas : ne peut que décevoir.
– Elle paraît l'être : objet de désir ; qu'elle ne peut que décevoir.
– Le désir est d'être ce que d. la mère. – Pour l'être, il faut déterminer
– le sujet veut être ce qui est ce désir.
[L'objet de son désir.

- C'est parce qu'elle pense que l'homme l'est qu'il est réel : signe de la { destruction obsessionnelle.
- Elle est ce qu'elle veut détruire, en tant qu'elle veut être ϕ.
- Différence entre les deux traitements (…).
- Impasse du traitement du désir dans cette technique.

- La partie 4 est parfaitement incompréhensible.

[25] – 18/6/58 – L'Autre symbolique et le réel. – l'obsessionnel et la destruction du [désir.

La femme est Φ sur le fond de ne pas l'être.

–
– l'homme l'a sur le fond de ce qu'il ne l'a pas.
– Contradiction apparente avec la thèse sur la n..o. !
– la dialectique de l'être et de l'avoir joue pour les deux.
– Glover sur l'interprétation : analyse des résistances et transfert.
– la méconnaissance de la vérité du symptôme implique qu'on y participe.
– Ce que veut dire la découverte de "l'agressivité".
– l'agressivité n'est pas la violence : alternative à la parole.
– la violence, si elle peut être refoulée ?
– C'est par l'imaginaire (mentale du semblable), que l'agressivité est analysable – interprétable.
{symbolique : refoulé, – de la pulsion et du Sᵃ : graphe.
– l'entrecroisement de la pulsion et du Sᵃ : graphe. – que la réalité. D'où le Sᵃ [illegible],
– Supposition : que l'humain n'ait que la réalité.
[et une société idéale : utopie. – pure identification du $ à A.
– Si le schéma G. est limité là : pour rendre compte
– Nécessité de faire entrer en jeu l'au-delà de D. : symbolique.
[de ce qui est au-delà du réel : symbolique. – comme $ parlant.
– Déjà l'enfant mythique rencontre la mère : c'est de sortir de la satisfaction.
– Ce n'est pas la frustration le problème : c'est de sortir de la satisfaction : c'est
– Un monde emporte un au-delà de D, – quand elle est satisfaite
[l'objet transitionnel.
– la toute-puissance de la mère est compliquée par le rapport I.
– Réactions de déception – vertige – malaise, du rapport à son image idéale.
– En raison de la prématuration.
– Intéressant deux circuits : S : surmoi maternel infantile – et I :
rapport à l'image idéale de soi : accomplissement imaginaire.
– Au-delà de l'Autre primordial : non pas la frustration, mais l'Autre de
[l'Autre : qui permet l'Autre lieu de la parole, symbolisé :
– C'est le triangle œdipien.
– le père, mort, porteur d'un Sᵃ autorise le Sᵃ, fait que l'Autre, permis
{sujet rencontre par le parlant, est symbolisé :

- Nécessité d'un arrière-plan d'un Autre par rapport à l'Autre.
- L'Autre nie pas la fixité de l'idéal : symbolisé, il a apparence de liberté.
- L'Autre est marqué, du Père, par un effet dénaturant : castration.
- Parce que le père réel se pose au niveau de la loi,
- … s'instaure dans le système de la D l'arrière-plan : l'effet du
  [Sa sur le sujet : marque, manque.
  comme effet du Sa sur le sujet.
- Le manque est symbolisé dans le Sa
- Castration : qqch. dans l'image de l'Autre est choisi pour porter la marque
  [d'un manque.
- L'être parlant, dans le langage, est déjà mort : projeté comme totalité, fin.
- Le Sa permet de dominer l'imminence du vivant, s'apercevoir déjà mort.
- Ce qui n'est que imaginaire, Donc symbolisé autrement, dans Φ.
- Φ représente la puissance vitale venant place dans le Sa pour représenter le
  S dans son existence, frappé par le Sa de manquer à être.

2 – Le symptôme et la névrose (1959).
- Le symptôme est $s(A)$: signification – signifié : Sa déterminant ?
- Trauma, scène primitive, actualisés comme un Sa : castration.
- Problème du névrosé : position du sujet dépendant de D. D'où d..
- L'H. fait subsister l'objet du désir comme indépendant du B.
- Le d. de l'H. lui ouvre le monde de la question sur le désir.
- A toute hystérique, fait écho la question de Tout autre sur le désir.
- Par le n.o., le $d(A)$ a d'abord été détruit. D'où résulte sa névrose.
- Son désir vacille à mesure qu'il s'en approche.
- Le d. a d'abord été détruit, parce que la réaction du $d(A)$ s'est
  {présentée comme rivalité : le dépossédant et le menaçant.
- Confusion de Bucet entre distance à l'objet et destruction de l'objet.
- Sa théorie : le n.o. a à se défendre contre la folie : destruction de l'objet.
- Chez le n.o., pas de danger de psychose.
- Il maintient une distance au désir et non à l'objet.
- Le n.o. s'emploie à détruire le désir de l'Autre, à le déprécier.
-

- Pour soutenir le d., l'H. s'identifie à un autre.
- le n.o., maintient une distance où est possible le désir annulé.

*

3. Le n.o., particulièrement (28 IV).

- l'obsession verbale : destruction verbale par le S^{a}.
- Dans l'hystérie, idéalisation, identification.
- le blasphème fait déchoir un S^{a} éminent au rang d'objet : M^{e}.
- Colère de l'homme au Rat : "Toi...".
- le Toi est détruit au rang de l'objet.
- le n.o. vit dans le S^{a}, supposant à personne l'Autre, idolifié ?
- Comme articulation S^{a}, l'injure le fait subsister cependant.
- Critique de Bouvet.

Problème de IV, [25] 8-13 (et de V [?] :) Lacan commence

1 - Selon le même mode, 2 - et ~~[illegible]~~ ordres de raison : les conceptions.

H 1 - le $\mathcal{S}$ risque de ne pas pouvoir se différencier de l'A - du symbole. Thèse déjà étonnante. Ceux au niveau du Graphe simple.

H 2 - Mais déjà, le fait que l'enfant rencontre la mère comme parlant, complique ce 1) - (p^{10})

H 3 - Surtout, c'est l'au-delà de cet entrecroisement 1), (au-delà de la D), qui pose l'ordre symbolique (pd).

H 4 - Par ailleurs (!) l'existence de l'imaginaire complique le schéma S et y introduit l'incomplétude narcissique.

H 5 - Enfin (!!) il faut qu'il y ait au-delà de la mère l'Autre de l'Autre (le Père), pour permettre au sujet de symboliser cet Autre, et de le poser comme lieu de la parole.

On voit la complexité de cet entrecroisement d'arguments, qui pose le problème de leur superposition :

Solutions : 1 - L'Autre de l'Autre : second étage du Graphe ? (au-delà de D = étage 2).

Nm : si (Père réel = castration$_1$) ⇒ (au-delà de D_2

Cf p. 16 : S(A). ^{3} = $\mathcal{S}^e$: castration.) H(6).

(⇒) [impression de l'effet sur le sujet

1 ⇒ 2 ⇔ 3. Soit : [H-5] ⇒ H 3 ⇒ H (6)

[H-1 ⇒ H

-(Ici s'impose mon schéma Σ'.)

A H1 — H8 — S(A) H 3

$\mathcal{S}$◇D H5

o(A) H(6)

⇒ H 7 : l'objet de la castration est une image : le sujet ~~[illegible]~~ est marqué d'un manque (a a').

C'est donc la H-4 : le sujet est déjà mort (p. 17) : projeté dans la "totalité" : pulsion de mort.

- Son désir est "limité". ($d \rightarrow \mathcal{S} \diamond a$) H-8.

[26] - 25/6/58 - Le Φ dans le discours de l'Autre. - le n-o. et la dénégation.

1 - Le discours de l'Autre.

- Ligne (2) du Graphe, structurée comme un langage, S^a, phrase inarticulable.
- Symptôme et personnalité portant la marque : scansion, passage.
- Discours - acte - geste - S^a : parole pleine, inconnue quant au sens.
- L'Autre s'institue par le seul fait que le sujet parle.
- Au-delà de la ligne (2) : Autre de l'Autre, lieu où la parole de l'A se dessine.
- L'Autre est sujet : nous pense comme un Autre : stratégie.
- L'Autre est sujet : nous pense comme un Autre : stratégie. (p7 9).

2 - Autre, discours de l'ics : articulé pour nous inarticulable. (p7 9).

- Nous ne savons pas ce qu'est pour lui notre D.
- L'ics, discours de l'A : lié à l'A de l'A, en tant que s'y produit la
[parole de l'A, - donnant notre ics.
- Parce qu'en ce lieu de la parole, nous faisons vivre un A capable de répondre.
- Ce qui en lui est opaque et nous sépare de sa réponse à D. : son d.
- Symbolisation de l'action du S^a sur le sujet.
- Le sujet devient barré en tant que subordonné à un A marqué par les conditions
[de la parole.
- Ce qui est rendu opaque par le d (A) renvoie le S^a au D.
- D'où la régression : mode d'articuler le D. - Fixation.
- La structure du discours, le S^a - anticipation et rétroaction.
- Décalage du S^a à la signification (S^e).
- Traduire le mot Trieb. - L'organe et le S^a : fonction de l'image.
- Discours ics - quête du désir de l'A.
- Le NdP et la métaphore du d. de la mère, opaque, dits même comme
[S^e, dans le S^a Φ.
- La forclusion : le S^a parle est au dehors : réel de l'hallucination.
- La psychose suppléé à cette absence. - Le délire, discours de l'A.
- Message de code (Grundsprache) et code de message (Je).
- Le délire de jalousie, essaye de restituer le d (A) : attribue à l'A un désir.
- Le Φ et son privilège : être ouvert à l'équivalence. - L'objet de la perte.
- Énigme de la castration. - L'organe et la M^a paternelle - point de volupté.

– le Φ – S^a désir de l'Autre – situation du d. du sujet.

3 – La névrose obsessionnelle (26 my)

– Annuler le d(A) n'est pas même que la forclusion.
– le n.o. dévie le d(A) – d'où sa suppléance.
– Il n'y a annulation que dans le S^a.
– Annulation n'est pas effacement de la trace.
– la demande de mort détruit l'A, et donc l'articulation du $S̸$.
– D'où nécessité d'isoler les parties du discours à conserver.
– le $S̸$ doit réaliser comme S^a de son désir, le Φ ; – génital et phallique.
– Wo Es war, soll Ich werden : non pas : je suis Φ, mais je suis à sa place.
– Etre et avoir Φ.
– Détour de l'hystérique sur le modèle qui lui permet de situer son moi.
– Détour de Dora, s'identifiant à M.K. : comment peut-on désirer une [femme.
sur la place forte de son moi :
– le n.o. constitue la place de son désir parce que désiré ; à retrouver dans l'imaginaire.
– le Φ, S^a menacé de destruction : le semblable.
– Complément d'une image forte : de la demande de mort (I) au refus (S.)
– Autre et autre dans la n.o. : l'Autre.
– On se fige depuis s'il y a l'Autre.
– On refuse depuis s'il y a l'Autre et position du corps par rapport à Φ.
– Encore de Bout et position du corps par rapport à Φ manqué par l'interprétation du fils en analyse.
– Acting-out de ce qui est manqué par l'identification imaginaire.
– Issue euphorique de l'identification imaginaire.

---

[27] _ 2/7/1958 — demande de mort et commandement pour l'obsessionnel.

(Séance particulièrement coupée sur la n.o. : on ne peut tout noter)

- Critique de la notion de maturité et de génitalité, voie des identifications.
- L'articulation de l'intersubjectivité et du Sa.
- Le place du Φ dans la n.o. (p 379).

- Politesse de la culpabilité dans la n.o.
- Surmoi et introjection du père. Le surmoi archaïque. Introjection - contradiction.
- Surmoi et introjection du père. le surmoi archaïque. Introjection - contradiction.
- Suggestion et rendez-vous avec la ligne (2) du transfert.
- L'autonomie alternante régression identification
- Dans la n.o., l'obstacle à l'articulation de D : agressivité, "vœu de mort".
- Dans la n.o., l'obstacle à l'articulation de D : agressivité, "vœu de mort". Furent la contradiction de la D à A.
- Dest D de mort car les rapports à l'A. furent la contradiction de la D à A.
- Dest D de mort car les rapports à l'A. furent la difficulté d'articuler.
- la parole, est surgissement de la difficulté d'articuler.
- D. qu'il y a à entrer dans l'analyse.
- D. qu'il y a à entrer dans l'analyse, complique mort de la D.
- la D de mort, en tant qu'elle concerne l'A, complique mort de la D.
- la D de mort, en tant qu'elle concerne l'A, à son extinction.
- Balancement sans fin de D à son extinction.
- Balancement sans fin de D, désir annulé, mais mani-
- Dans ce rapport à l'A. forcément nécessaire, désir annulé, mais mani-
[tenu dans une Verneinung.
- Pourquoi le désir dénié complique-t-il culpabilité?
- La culpabilité est sans référence à la loi :
- Pas besoin de la loi pour que la culpabilité règne.
- "Si Dieu est mort plus rien n'est permis"

2 Culpabilité dans la névrose (1379.)
- Phallus - désir - interdiction - C.O.
- Les commandements, lois de la parole.
- Si les commandements ne sont pas respectés : dérobade de la parole.
- Si les commandements émerge tout seul.
- Le commandement dans la névrose et la psychose.
- La culpabilité, demande sentie comme interdite.
- La culpabilité surgit pour que la D., interdite, tienne le désir.
- Le sujet, à différentes places dans le Graphe, mais pas toutes simultanément.

- l'interdiction ici ne formule pas le désir, mais le frappe.
- Par le seul fait qu'il y a S^a, il y a deux horizons de la D.
- la D déboublée implique la D d'amour, qui symbolise l'A., et l'A. réel,
    [capable de satisfaire.
- D'où les rapports passionnels : haine, amour, ignorance.
- C'est parce que la première dépendance est menace de perdre l'amour...
- ... qui s'éclaire dans la perspective du commandement, les lois de la parole.
- la D de mort est articulée, non duelle, vise l'A. dans son être
    [symbolisé – d'où qu'elle touche le sujet en retour.

3 – le phallus dans la n.o. (22 sq.)

- La patiente (du cas) se considère comme dangereuse par l'intermédiaire du Φ.
- Une mère virile – exigence du sujet de l'attribut Φ.
- Une mère virile – exigence du sujet de l'attribut Φ, à l'endroit du père. (26).
- la mère porte la D de mort à un autre homme.
- Son attachement platonique à un autre homme.
- Son attachement platonique ? – plutôt peintrice.
- Une mère castratrice ? – plutôt peintrice.
- Une mère ... un souhait de mort sur soi-même.
- le père, ayant un souhait de mort sur soi-même.
- la D. de mort est médiatisée : horizon œdipien. – Sinon la psychose. (27)
- Mais la D. de mort n'est pas médiatisée d'un respect pour le père. (28).
- la D de mort n'est pas médiatisée, et la médiation par le tiers.
- la D de mort directe, et la médiation par le tiers.
- la D de mort directe dans la D : est un danger pour n.o.. (28).
- Surgissement du désir dans la D : est un danger pour n.o.. (28).
- Surgissement du désir dangereux – coupable. (29).
- le Φ est ici S^a d'un désir dangereux : Dieu incarné :
- le Φ (29) : le vrai – logos, Dieu incarné :
- Seconde position du Φ (29) : le vrai – logos, Dieu incarné :
- Seconde position du Φ : rapport du sujet à la parole.
- le Φ incarne le rapport du sujet à la parole, la distrayant de son
- la réalité de la mère, son amour platonique, la distrayant de son
- la réalité de la mère, son enfant : demande de mort de sa mère.
    [mari et de son enfant : demande de mort de sa mère.
- Critique de la technique de B., et de l'élation terminale des Balint.

4 – Conclusion (37 sq.).

"Tu aimeras ton prochain" : fondé sur l'identification.

- S'aime-t-on soi-même ?
- "J'aime mon prochain comme moi-même" : dérision de cette formule.
- Horizon de commandement, de la parole, dans elle : du lieu de l'A.
- Celui que Tu hais dans le D de mort, parce que tu l'ignores.
- Wo Es war, soll Ich werden "Tu es".

Fin le 14/9/77.

IX _ 1961-62 _ L'identification. — J. LACAN.

TABLE :

[Marginal brackets:] 1 _ L'identification et le S^{a}. (1–7) — 2 _ Le 1er cl. (8–11) — 3. Le 2ème cl. et le t.u. (12–16) — Arrêt de la table de concordance de M.L.: (at 17) — 4 _ Le 3ème cl. et le fantasme. (17–26)

Note : Sur la topologie des surfaces, il est conseillé à J.L. de recommander l'ouvrage suivant : Hilbert et Cohn Vossen : G. et I., (Chelsea). Version allemande originale : Anschauliche Geometrie.

- 2 -

[1] - 15-11-61 - "Je pense, je mens" : position du sujet.

- le narcissisme et l'autoérotisme, symbolisé par le Φ.
- le pivot du transfert, dans l'identification.
- la beauté et la chose. limite du tragique. – le comique.
- Alternance du S ou Sa dans les séminaires.
- le Même ; A = A et ses paradoxes ? Wittgenstein et Russell.
- l'analyse se fie plutôt à l'équivoque du langage.
- le même et son étymologie.
- "Je pense donc je suis".
- le sujet est supporté par le Sa et ses effets.
- L'expérience de l'ics et le "qui suis-je".
- le vrai sur le vrai – le dernier mot. l'analyse apporte la vraie vérité.
-

- Je pense n'est pas une pensée.
- Une pensée n'exige pas qu'on pense à la pensée.
- la pensée commence à l'inconscient.
- la pensée, mode efficace de l'action.
- la pensée, et la oscillation logique du "je mens".
- le "je pense" et la oscillation logique du changement de l'Ec à l'Ea.
- Solution du Je mens dans le changement de l'Ec à l'Ea.
- l'Epiménide, critique de l'universelle affirmative.
- L'affirmative universelle et ses frais allégués : exemple de Socrate, mortel.
- Socrate, échappe à la mort – par l'opération de transfert de Platon.
- Son suicide : acting-out de sa vie.
- L'exorcisme d'Aristote à l'endroit d'un transfert obstacle au savoir.
- Sens de cette ...: aller plus loin que Platon dans le désir dénaturé.
- la seconde mort des Dieux et le Verbe : distinguant le sens, permettant la science.
- Ligne de l'Ec et l'Ea.
- Je mens. – Tu ne sais pas que tu dis la vérité. Tu ne la dis si bien que l'croyant mentir.
- Je pense que je pense : simple imaginaire.
- Du cogito cartésien n'est connu que le SSS. (Hegel).

- le savoir supposé n'est pas de quelqu'un.
- Il n'y a pas de sujet supposé au savoir,
- le savoir est intersubjectif – non de tous.
- Il n'est pas savoir de l'Autre : qui n'est pas sujet, mais lieu,
- où on s'efforce de transférer un savoir, du sujet.
- Supposition indue à savoir que l'Autre sache : savoir absolu.
- L'Autre est le dépotoir des représentants représentatifs(!) de la supposition
  de savoir : inconscient.
- Car le sujet s'est perdu lui-même dans cette supposition de savoir.

- L'identification est de S^a.
- Divergences Saussure – Jakobson – Copenhague dans la différence S^a/S^e.
- "l'express de 10 h 15" : son identité, malgré l'hétérogénéité du matériel.
- Supposent le S^a entrant dans le réel par les êtres parlants.
- les lois de l'identification sont lois de S^a.
- Distinction de l'id. S^a et de l'id. imaginaire.
- Le stade du miroir et l'image du semblable — le [illegible] [illegible].
- l'image, concordance [illegible] — dans la nature.
- S^a et signe — image et forme : critique de la finalité.
- Ce qui distingue S^a et réel. Caractères du S^a :
- Sérialité — discrétion (coupure) — diachronie — code.
- le code : un sujet supposé savoir.

- Se passer du SSS — le sujet de l'analyse est : "il ne savait pas qu'il était mort"
- le S de l'E^a — entre Politzer — est dans le Il.
- Aborder le S en première personne : il se dérobe ; je ne savais pas que je
  [crainte d'être mortel. ni tragique, ni comique : étrangeté de la vie.
- Nous l'oublions à tout instant —
- L'Etre pour la mort et le S, ne pouvant Tout savoir.

- L'impossible du cogito (6 29) "d'où je pense", qui se dérobe.
- "A quoi je pense" renvoie à un : pense constamment ?
- 1 - Faut-il que le sujet pour toucher à l'être pensant ?
  2 - Suffit-il qu'il pense (être) puisque l'être déjà déterminé.
- "L'êtrepenser" et le "penseêtre" : artifice que le rêve.
- Je pensêtre n'apporte pas plus de consistance que sur un "peut-être Je" ?
- L'acte d'êtrepenser ne débouche que sur le Dieu trompeur.
- Je reste problématique, n'est pas exclu du
- Vacillation du Je, qui a deux modes : 1 - L'être ne se saisit comme
  (penser que de manière alternante (St Thomas).
- 2 - caractère évanouissant du Je : je pense et je ne suis.

- Je dépense à penser ce que je peux avoir d'être : — c'est à cesser de penser
  [que je puis être.
- le <u>je</u>, le <u>ne</u> : forclusif et discordantiel.
- le savoir absolu et le souci.
- la démarche cartésienne, injustifiable logiquement, n'est pas irrationnelle.
- Pas plus que le désir, de ne pouvoir être articulable parce qu'articulé.
- le doute cartésien n'est pas sceptique : non pas sur le réel ; sur le sujet.
- Il est question du sujet comme acte inaugural : passage à l'acte de D..
- le verissimum et non l'entissimum. Descartes et Anselme.
- Dieu : garant de la vérité : tout comme, peut soutenir la chose à lui seul,
  [en toujours le même.
- Nécessité du garant, de ce trait, dans l'expérience du sujet renonçant.
- Substitution cette fonction d'idéalisation de l'idéal du moi ;
- Identification inaugurale du $ au S_1 : le sujet, ne sachant pas

---

[8] – 29/11/61 – langage et parole, le trait unaire, différence pure.

1– <u>Trait unaire : S^a que le S doit être pour que le S soit S^a.</u>
– le Un totalité et le Un unaire.
– l'Être pensant reste du réel – l'étendue, balayée par une pensée, rendue vide.
– "Celui qui mange n'est plus seul ?
 en connaît après du vrai, qui en cherche.
– On vient à l'analyste qu'il amène le vrai dans le réel.
– Descartes interroge le statut du sujet en tant
 , la question de sa garantie.
– t.u., place où est suspendue dans le S^a
 (la Chienne) (p. 4 sq).
2– <u>Notion lacanienne du [illegible]</u>
– la Chienne parle bien que n'ayant pas le langage.
– Ce qui distingue cette parole : elle ne prend pas son maître pour un Autre.
– Ce qui distingue cette parole : elle ne prend pas son maître pour un Autre. – Elle : petit autre.
– le sujet pour-parlant prend l'autre pour un Autre.
– (L'inhibition du chien par l'odorat).
– Distinction du transfert et du pathétique.
– (Ce qui signifie au langage : les occlusions. Phonème et occlusion.
– Deux mondes de l'enfant et de l'adulte : frontière.)

3 – <u>L'identification et le t.u. (10 sq).</u>
– le mettre-sous, de l'Autre sous l'autre : la mentalité prélogique.
– Critique de Lévy-Bruhl et de ses doublures.
– Fausse reconnaissance et bilocations dans la perte d'un Maître.
– Exemple d'un conte de réapparition d'un Mort.
– Rapport de l'identification à ce qui n'existe que grâce au langage : la vérité.
– Le A = A et sa limite historique : Descartes.
– Un autre âge : mathématique, de l'usage étendu du S^a.
– A la différence du signe, le S^a n'est que ce que les autres ne sont pas :
 [différence pure.
– l'Un est l'Autre, il est différence.
– l'identification n'est pas unification.

– Leçon très brillante et d'une étrangeté totale : je n'y ai pas entendu un traître mot ... Par ailleurs littéralement vide. – Pourquoi ?

[4] 6 Déc 1961 – Différence S^a et identité : – A est A ?

1. A est A : un manque d'évidence, ses A n'existe pas.
- A est A ne signifie rien : quel est ce rien ?
- L'exemple du Fort-Da et de l'objet éclipsé : un signifiant. Mais identifie ?
- Quel est le <u>est</u> qui unit les deux apparitions ?
- Ce qui cause le <u>est</u> est la disparition : secret de l'identification.
- C'est le même être qui apparaît.
- Dans l'imaginaire, le rapport de l'être est aisé à concevoir
- Pour nous, l'être est abordé dans le Dasein.
- La scansion du <u>est</u>, est au plus intime de nous-même, ancrage du sujet.
- Rapport du S à une dimension autre que de disparition / apparition : le S^a
- Les différents modes d'identification supposent le S^a.
- Signifiant et signe : le sujet surgit de l'effet de S^a, avant toute Ur-sache.
- De la trace de pas au <u>pas</u> de négation : entre ces termes : le sujet.
- A est A : stigmate de l'ère théologique.

2. Le S^a ne peut être identique à lui-même. (5-7) 1-
- Par ailleurs, il n'y a pas de tautologie : la guerre est la guerre – un sou est un sou – mon grand-père est mon grand-père.
  [erreur de Russell.
- Le nom propre :
- Il n'y a pas de tautologie parce que A ne peut pas être A.
- Il n'y a pas de tautologie parce que <u>les autres ne sont pas</u>. (7). 2-
- Car : <u>le S^a n'est que ce que les autres ne sont pas</u> – <u>il ne saurait être lui-même</u>. 3-
- S'il n'est pas tous les autres S^a, en tant que distinct du signe. 4-
  Dans la <u>lettre</u> : l'énoncé du S^a,
-
- Exemple des caractères chinois.
- Il n'y a pas d'idéographie au sens du signe saussurien.
- L'énoncé du S^a dans sa forme la plus simple : le trait unaire.
- Le t.u. ne tient pas à la réduction de la <u>différence qualitative.</u>
- Le support du S^a est la lettre.
- Si nous étions muets, nos filles ne seraient pas nos filles.
- Monde semblable à un asile d'aliénés : dû à l'existence du S^a.
- L'art préhistorique et le "bâton" : le S^a est de marque tardive.
- <u>La différence S^a est distincte de la différence qualitative (11). 5-</u>
-

- Mieux : la différence qualitative peut souligner la mêmeté Sª.
- le Sª sert à connoter la différence pure : là est sa mêmeté. 6 –
- l'inscription de la répétition. l'exemple de Sade et de son rapport au désir.
- Dans cette cellule : quelque chose de nouveau par rapport à l'immanence de

  [l'action.
- le Sª introduit la différence dans le réel 7 –, s'il ne s'agit pas de diff. qualit..
- le Sª, paradoxal, d'être différent de la différence de (ses) semblance. 8 –
- le chien : ne sait pas ce que lui-même est.
- le trait unaire n'est pas une identité de semblance.
-

&

(13 sq.). 9 –

③ – le Sª n'est pas un signe.

- Dans le signe, le quelqu'un est support du signe :
- Forme élémentaire de la subjectivité. 10 –
- Un Sª diffère d'un signe : il ne manifeste que la présence de la différence.
- Implique que le rapport du signe à la chose soit effacé.
- Théorie des ensembles : additionner trichons et sucettes, sans égard pour

  [les choses.
- le pas qui est franchi dans le Sª : est la chose effacée. 11 –
- les "effaçons" dont vient au jour le Sª, donnent le mode de manifestation

  [du S : Mª, Mº.
- Répétition : ce qui importe n'est pas la même chose répétée ;

  l'expérience de la répétition.
- le rapport du S au Sª explique (signe), mais un sujet
- le Sª ne représente pas qqch. pour quelqu'un

  [pour un autre Sª. 12 –
- le chien parle – son parler n'est pas langage – car le maître ne donne

  [que des signes, non des Sª.
- la parole peut exister comme préverbal – le langage consiste dans l'émer-

  [gence de la fonction du Sª. 13 –

13 Thèses sur le Sª.

(Cette leçon est très importante pour la théorie du Sª : thèses.)

[5] – 13 Déc. 1961 – Entrée dans le réel, du symbolique. – le thème de la répétition.

1) le trait unaire, support de la différence, est la monade d'Euclide.
– C'est ce par quoi chaque étant est dit être un Un : facteur de cohérence.
– le t.u., identification II : régressive, liée à l'abandon de l'objet aimé.
– Id. de Ire espèce, par dévoration assimilante.
– Id III : par l'intermédiaire du désir, hystérique.
– le désir suppose dans sa sous-jacence l'articulation de la chaîne Sa.

*

2) – la fonction du langage se distingue de la logique.
– l'analyse doit refuser le concept de classe.
– Constituer une logique des rapports du langage au réel.
– les identifications ne forment pas une classe, bien que de même nom.
– la structure est le symbolique – distingué de l'imaginaire et du réel.
– les catégories ne sont pas des champs de l'Être.
– les catégories ne sont pas des champs de l'Être.
– À la naissance du séminaire, le tiers élément insuffisamment distingué.
– Il est constitué par la révélation d'un champ d'expérience – d'expérience.
– Constitué par un artifice, le symbolique révèle d'abord.
– L'effet de choc de l'analyse première.
– Les êtres imaginaires découverts dans ce champ.
– Problème du temps   mort de la technique, nécessité d'en reprendre les
[temps.
Pourquoi les images se sont-elles localisées?
– Pourquoi les images se sont-elles réduites dans les archétypes.
– Dans l'analyse, effet de réduction de la physique : rôle du Sa
– Distinction de la Gestalt "cristallographique" de la physique quand elle néglige le naturel.
[dans le réel, la physique partant ; l'analogie, les images.
– et de la Gestalt anthropomorphique : l'analogie, les images.
– les "signes du changeur" : les Sa.
– la fonction du changeur : introduire dans le réel un changement qui n'est
[pas génération et corruption.
– le changement, défini par une combinatoire topologique.
– le changement, défini par une combinatoire topologique – est alors de l'autonomie du sujet.
– les pensées ics. – le problème de l'ics est alors de l'autonomie du sujet.

- L'ics n'est concevable que si le sujet en est le guide, sans le savoir, ne
  [le reconnaissant qu'après-coup — le méconnaissant d'abord.
- L'ics impossible à formaliser sans la permanence du sujet : référence à
  [lui, mais non sa présence.
- Le t.u., plus il est semblable, plus il fonctionne comme support de la
  [différence.
- Paradoxe de l'altérité radicale désignée par le trait.
- La répétition échappe à l'identité de l'éternel retour grâce à la cocke.

③ – L'automatisme de répétition (10).

- Un cycle peut être conçu sur le modèle de la satisfaction du besoin.
- Les répétitions sont ici typifiées, les mêmes.
- Mais la répétition est autre :
- Ombre du trauma, retour par un aveu de S^a, lettre.
- Ombre du trauma ; retour par un aveu de S^a, lettre.
- Ombre du trauma, retour par un aveu de S^a, lettre.
- Le cycle dès l'automatisme équivaut à un S^a.
- Le cycle de l'automatisme équivaut à un S^a.
- Le cycle dès l'automatisme équivaut à un $S^{\underline{a}}$.
- Le cycle dès l'automatisme équivaut à un $S^{\underline{a}}$
- Le cycle dès l'automatisme équivaut à un $S^{\underline{a}}$ représentant une chose actualisée.
- Il n'y a pas fonction naturelle du signe, représentant une chose actualisée.
- Il n'y a pas fonction naturelle du signe, représentant une chose actualisée.
- Il n'y a pas fonction naturelle du signe ; l'action est devenue.
- Mais signifiant que l'action est devenue.
- Mais signifiant que ce qui est refoulé est S^a, que ce cycle représente :
- C'est en tant que ce qui est refoulé est S^a, que ce cycle représente à
- C'est en tant que ce qui est refoulé est S^a, que ce cycle représente à
  [sa place.

[6] – 20/12/61 – La lettre dans le nom propre : Gardiner vs Russell. – 12 –

1 Paradoxe de l'automatisme de répétition : – un cycle de comportement
  [définissable en termes de besoin.
– 2 – La fonction intéressée est là pour faire insister un S^a^.
– Elle fait surgir, par le moyen de la répétition, la différence – l'unicité.
– Ce qui a eu lieu comme trauma A, est rejeté dans le signe A.
– Ce u : est perdu pour le sujet – d'où sort ce comportement marqué ; qui
  [fait resurgir le u : refoulé.
– La psychologie peut toujours trouver une motivation.

*

2 – Le sujet là dedans ?
– Il est dans l'individualité radicale – réelle – patient pur de la capture
  [par le Ça parle : berger de l'Être.
– À l'autre extrême, est-il le jeu du S^a^ ? Sujet du discours arraché à
  [son immanence vitale. Saga de son histoire.
– Le sujet est ailleurs que ces pôles : entre-deux :
– Entre les effets idéalisants du S^a^ – et l'immanence vitale qui n'est pas
  [la pulsion.
– D'où l'usage du cogito cartésien, pour sensibiliser à l'identification.

*

3 – Le Petit Hans et sa phobie.
– La Girafe chiffonnée.
– Le symbolique en acte, différence radicale du symbolique.
– Le symbolique en acte, différence radicale du symbolique.
– Délinéations structurales sans peine de méconnaissance.
– Phobie : artifice qui permet de percevoir l'ancrage de l'Être contre le
  [dérivé du caprice maternel.
– Identification fondamentale, défense contre la capture originelle du
  [monde de la mère.
– Le S^a^, point d'amarre de quelque chose où le sujet se constitue.

*

(4 à 12) – et la lettre.

4.1 Le nom propre – name / noun.
– Le matériel du n.p. dans l'analyse.
– Le matériel du n.p. dans l'analyse.
– La position du logicien et les conditions du rationnel.
– Le mouvement historique de la logique.

- Le théorie des ensembles : jeu de lettres : notre époque, destins de la science.
- Le logicien méconnaît le rapport du sujet parlant à la lettre.
- Le n.p., mot pour les particuliers — description et désignation.
- Position paradoxale de Russell : Socrate n'est pas un n.p.

4.2 – Position de Gardiner (8 m)

- Le n.p. selon J.S. Mill : le n.p. est marque – le n. commun est sens.
- Apologue de la fée Morgiana : erreur de Mill. Les Deux Marques.
- Dans le n.p., l'accent est mis sur le son : dimension Sª ? Attention
    [portée au son.
- A l'inverse dans le discours : on ne prête pas attention au son.
- Objection : la référence au psychologique
    le caractère distinctif du n.p.
-

5 – La lettre – le son – la trace (12 m).

- Mirroir : la vérité dans sa structure de fiction (La Lettre Volée).
- L'émission nommante et la lettre. – Son paradoxe historique.
- La parole et le langage – l'idéogramme.
- Effacement du figuratif – refoulé, voire rejeté. Ce qui reste : t.u.
- Dont le rôle est distinctif, marque : signifiants.
- Les Sª, d'abord produits comme marques distinctives = le pot.
1 – L'écriture attendait d'être phonétisée pour fonctionner comme écriture.
2 – Quelque chose de déjà écriture en vient à pouvoir supporter le son,
3 – [au sens de Gardiner.
    mais à l'écriture.
4 – Le n.p. est lié non au son, désignation du Sª comme objet.
5 – Le n.p. doit se respecter sa marque, à partir de ce dont il est signe.
6 – Problème de la naissance du Sª à partir de ce dont il est signe.
7 – Il y a s'introduit le sujet, non psychologique, mais structural.

[7] _ 10-1-62 - Effacement de la trace et entrecroisement Sa. _ Je pense, je suis.

(Séance excessivement difficile et obscure.)

- le nom propre et l'id. II, régression.
- le n.p. et le Sa à l'état pur : il est ce que les autres ne sont pas : nommer.
- l'écriture : le signe se lit comme un objet.
-
- les noms des lettres : — s'ils ont un sens.
- le langage : lecture des signes, en tant qu'ils apparaissent avant toute écriture.
- l'attache du langage au réel : problème posé ici :
- on pose qu'il est nécessaire d'ordonner le langage dans une référence à lui-même.
- on pose qu'il est nécessaire d'ordonner le langage — fonctionnement
- sa structure - son système - un ordre - et un engendré —
  [hors de toute conscience.
- Alors : jonction de son fonctionnement avec ce qui en porte la marque dans le réel.
- le sujet, quant à la marque, signe est déjà avant toute écriture.
- [D'où : que des signes, fonction renversée, [la modulation parlante] peut devenir
  supports phonétiques.]
- le "ne" égyptien : "voici" - dit que non - Ne pas être - non existe.
- la coalescence primitive du Sa - et la négation, dans ce qu'elle approche.
- Si le Sa est élaboré peu à peu à partir du signe, la négation est un saut.
- Si le Sa au contraire est de genèse polisémantique ; négativité. La négation
  [est alors Sa d'une négativité effective.
- le trait : le plus détruit - effacé de l'objet.
- Il retient de l'objet son unicité : effacement - destruction du reste.
- Naissance ici du signe, de l'objet - naissance du Sa.
- Quelque chose est là pour être lu - avant l'écriture - et c'est par son -
- Quelque chose est là pour être lu - avant l'écriture.
  [conséquence de ce rapport que noue l'écriture.
  [croisement de ce rapport qui noue l'écriture ; ce qui dans le langage est déjà
- le nom propre, enracinement du S, ce qui dans le langage est déjà
  [prêt à recevoir l'information du trait.
- Suppose à l'origine de l'ics : l'élision de ce que le sujet ne peut savoir, parlant.
  [le nom de ce qu'il est comme S de l'Ea.
  [le nom de ce qu'il est comme S de l'Ea, nomination latente, premier noyau Sa de l'ics.
- Dans l'acte de l'Ea, nomination latente, premier noyau Sa de l'ics.

2 – Problème du passage de l'ics dans le pcs : la double inscription.
– Si l'ics est bien où ça parle, quelque chose est remaniquable S^a,
[rétroactif].
– Si le sujet parle, il ne peut se nommer que sous le masque de quel nom.
– Le préconscient comporte le langage, tel qu'il articule nos pensées.
– Les pensées ics sont structurées comme un langage
– Mais le langage articulé du discours commun, est "au dehors" par rapport
[au S de l'ics, et se conjoint à lui.
– Le discours préconscient est au dehors : dirait en termes matériels.
– Problème de la limite entre Pcs et Ics.
– Ce qui s'est constitué dans l'ics rencontre un discours déjà existant, …
– … interférant avec les choses du réel, tissé dans leurs intervalles.
– Le préconscient est déjà dans le réel.
– Or l'ics est au niveau de l'acte d'énonciation.
– Problème de la contradiction du passage ics dans le pcs.
– La CS, retient des indices de qualité, indices que nous ne retenons pas.
– Elle est telle que : quelque ch. qui est au coeur du sujet, reçoit du
[dehors ses vagues pensées.
– La CS est la forme que l'ics refuse ce qui lui vient du pcs, choisisse.
– Paradoxe de l'entrecroisement.
– Dans l'ics, inversement, répétition d'une chaîne de pensées.
– Dans le Pcs : l'identité de pensée.
– Ce qui se cherche dans le Pcs : celle de son retour.
– L'ics cherche l'identité de perception :
– La fois qui manquera toujours : manque même à l'origine de l'Unendlichkeit.
– Manque d'un signifiant originel : promu à l'existence, insistance, ics.
– Du fait de lien, l'ics ne peut recevoir que la différence :
– D'ailleurs peut être satisfait par cette recherche de l'identité perceptive.
– L'ics, entre PC. et CS.

3 – Redoubler du sujet des Descartes : s'il peut se fier à l'Autre.
– Je pense est un non-sens, autant que le je mens.
– Je pense implique comme S$\bar{t}$ qui "Je pense" renonce à un Je suis, …
– lequel n'est que le X du sujet tel qu'il se produise …
– l'identification de ce Je pense.
– Duplicité ontologique, mais non à l'infini :
– Jeu de l'assertion de certitude anticipée : trois ordres de ceci.
– trait unaire, support de l'impossible, impensable Je pense, différence

[radicale.
– Je pense = 1, car rapport à l'origine de la nomination.
– le sujet nommé – se nommer est lecture du trait Un désignant

[la différence absolue.
– Je suis – signifié du Je pense : inconnue de ce qui est à l'origine sous

[la forme du sujet.
– Je suis $= i = \sqrt{-1}$.

– (Séries et fractions.)
– Une formule convergente sans intérêt, si le sujet est stable.
– Nombres imaginaires.
– Chute : fonction de la différence radicale dans la détermination
– de l'Idéal du moi, entrée du sujet.
de l'Idéal du moi, entrée du sujet.
– φ, fonction imaginaire du phallus $= \sqrt{-1}$.
– Trois valeurs de la fraction : $i + \frac{1}{i + \frac{1}{\cdots}}$: $i+1$, $\frac{i+1}{2}$, 1.

– 1) Sujet d'avant toute nomination.
– 2) nom du sujet, ça de quoi il a à se signifier, le divise en deux, de
[ce dont il y avait présence.
– 3) Tiers temps : Je pense objet de pensée : unité différente de celle de
l'identification primordiale de dénombrante.

[8] - 17/1/1962 - Forclusif et discordantiel. - les propositions - 16 -
quantiques d'Aristote. - Quadrant de Peirce.

1 - Le pas cartésien, de la vérité. L'invocation de l'étendue.
- Dans cette démarche, plus rien de rapport entre le S^a et aucune trace naturelle.
- La trace naturelle par excellence : l'imaginaire du corps. Se passe du jeu S^a.
- L'invocation du transfini est de nous, non du Dieu de Descartes.
- Rencontre dans cette invocation, avec le site de l'Autre, plus radicale, puisque
[devant être occupé par quelqu'un.
- L'acte de parole, position du sujet, s'insère dans le langage.
- L'écriture, contemporaine au langage. connotation S^a.
- La genèse du S^a, dans un réel, consiste en ce cerne des effets de sens.
- Le sujet s'engage par la parole dans le discours commun : dire Nuremberg,
[rejeté en amont de son acte.
- D'où le "Wo Es War ..." : un travers qui subsiste, que le sujet ne
[ne ?] s'y saisir.
[contiguïté, dans le travail de retournement.

2 - La négation. Suppose-t-elle l'affirmation sur laquelle elle s'appuie ?
- Position de Bergson.
- Damourette et Pichon sur l'exclusion de l'admission au réel. Ne...pas
- Le "Ne" est trace du S de l'ics.
- Il marque la limite d'É^e & É^a.
- Il marque que le S de l'É^a soit désignable : par Je. Plutôt le Ne
- Peu importe que le S de l'É^a soit les glissements.
- Le Ne et le Pas, leurs glissements.
- Le Pas : trou, béance, absence de sujet. Marque de l'oscillation du sujet.
- Le Ne accentue la signifiantisation subjective, soutient la marque
[énonciative.
- Le Pas est-il simple privation : son valeur au contraire du trait le plus petit.
- "Pas un homme qui ne mente" ?
- Registres de la négation : privation - frustration - castration.

3 – les formules quantiques d'Aristote (11.19).
- Tout homme est mortel : Socrate dans sa fonction transformatrice.
- Rappel des propositions : $\forall x\,\Phi x$ $\forall x\,\bar{\Phi}x$ $\exists x\,\Phi x$ $\exists x\,\bar{\Phi}x$: AEIO.
- Contraires – contradictoires.
- Surgissement du pas-tout – extension et compréhension chez Aristote.
- Affirmation et existence sont-elles du même niveau.

4 – le Quadrant de Peirce : "Tout trait est vertical" (15.19).
- trait = sujet ; vertical = attribut.
- L'opposition U/P est de la lexis (choix du S), & la phasis :
  [parole qui pose ou non engageant à l'existence de ce qui
  [est dans la lexis.
- Répartition des FQ. d'Aristote sur le Quadrant.

5 – le Père est Dieu – Tout Père est Dieu. (18.19) : lexis et Phasis.
- le NdP permet à charge de contrôle s'il y a un tel père.
- Une telle phase vérifiée par la case vide.
- D'où qu'il y a des pères qui remplissent plus ou moins la fonction
  [symbolique.
- Position du professeur, dans la lettre.
- La case vide (pure perte – père non père – cause perdue) et la lexis.
- L'affirmation et la négation sont suspendues à une lexis primitive.

---

[9] 24/1/62 _ Structure du S^a _ les trois temps du S^a et la trace _ 18
Paradoxe de Russell. _ Objet (a) et Che vuoi de la demande. (l'alternance S^a)

- L'objet (a), de la demande. _ le désir est au dehors.
- la négation et le rapport du S au S^a, émerge.
- Rapport du névrosé au S^a _
- Ce qu'il y a d'écriture dans l'affaire du S^a, originelle.
- Ce que veut l'obsessionnel : effacer le S^a. Pourquoi le veut-il ?
- le sujet, ou le naturel, marqué du S^a, est lui-même origine du S^a.
- Distinction signe / S^a. effacement de cet acte.
- la trace de pas _ effacer la trace _ disparition redoublée de l'acte même.
- le sujet cherche à faire disparaître son passage : liés au battement en éclipse : nég -
- Passage du sujet : moments de fading,
 [parait que pour disparaître.
- Trace effacée, mais entourée d'un cercle : naissance du S^a. _ Trois temps du S^a.
- Processus de retour du temps dernier sur le premier. _ Oubli, du pas de trace à la trace de pas.
- le 3ème, retour du premier. _ la pièce rejetée devient pièce singulière.
- Saut du pas de sens : la pièce rejetée devient pièce singulière ; le sens change en équivoque et retrouve sens.
- Substitution pas à ce qui a un sens change en équivoque, dans ses engrenages.
- Articulation aux assortiments du langage, dans ses engrenages.

2 _ La conduite divine. (S29).
- Avènement du sujet au milieu du réel.
- Noël Granet et les chants divins du Che King.
- le S^a vient battre l'eau du flux, _ se renouvelant à chaque fois de nouveau retentit, s'enrichit.
 [quelque chose qui ruisselle _ pas de

3 _ Russell et le paradoxe (8a).
- La logique formelle et le non-sens.
- Elle ne pensant ou n'avoue que le S^a, sans rien savoir de ce qui s'arrange
 [du S^a. De même le S^a ne se comprend pas lui-même.
- Paradoxe de Russell. _
- Constitution de la classe contradictoire.
- Solution lacanienne : a n'est pas même que a.

4 – L'objet métonymique du désir. (12.19).

- Objets (a) où le sujet se perd – quand cet objet devient métaphorique.
- Le sujet dans la D se repère – s'évanouit, pas de trace : $\$$.
- Signifiant qui est alors cet objet, le bon objet : la maman métaphore.
- Identifications antérieures de la D du $\$$: I.
- La classe des mammifères.
- Les uns, sont phallus.
- l'(a) et le rien : rapport de jeu d'alternance dans le fort-da.
- Passage du phallus de $+a$ à $-a$. Rapport de $\$$ à $\frac{1}{-a}$.
- $a \times -a$ et $\sqrt{-1}$.
- Ce qui est : conjonction de présence – absence : coupure.
- C'est de la disjonction $a / -a$ qu'il s'agit, où le $\$$ se loge comme tel :
- Identification a à se faire avec l'objet du désir.

---

[10] – 21/2/62. Logiques : formelle – transcendantale – du signifiant. — Fonction du narcissisme dans l'amour et le désir.

- l'objet métonymique – signifiant : objet de la pulsion orale.
- le Sa n'est pas soumis au principe de contradiction : a n'est pas a.
- D'où : que l'objet de la pulsion est autre : phallus.
- Si Φ est révélateur du sens du Sa – le pénis tombe sous le coup [de la castration.
- Fonction privilégiée du Φ dans l'identification du S.

2 – Faire de la logique – inévitable – mais laquelle ([illegible])
- Non pas formelle ; alors transcendantale ? – pas plus.
- Une logique élastique – du fonctionnement du Sa.
- L'erreur dans l'analyse : faute de critique de la logique transcen-[dantale.

3 – Fonction de l'Einheit ([illegible]).
- Approche excentrée de l'Einheit, dans la synthèse a priori.
- L'Un dans l'identification, est le t.u, réduction à Sa.
- Paradoxe de l'unaire : plus il se rassemble, plus il apporte la différence.
- Renversement de position autour de l'Un : de l'Einheit à l'Ein-[zigkeit.
-
- Partir plutôt de la seconde Ed. que de la première.
- Amorce, dès Kant, de ce renversement.
- La négation, transcendantale, et son appui sur l'Un.

4 – Conjoindre ce renversement logique à la question du désir (10 ?)
- le rapport narcissique : équivalence des deux libidos.
- le transvasement de la libido vers l'autre.
- Je n'aime que mon corps, même si l'amour est transféré sur le [corps de l'autre.
- ce qui reste de cet amour en-deçà : autoérotisme du pénis.
- le désir est de ce qui manque au corps de l'Autre, en tant [que constitué par cette imprégnation de l'amour.

– Névrose et homosexuel devant la castration.

✗

– <u>Ce que cherche le désir n'est pas le désirable mais le désirant</u>, (13.19).

{ Ce qui lui manque.

– Si je me aime dans l'Autre – je désire le désirant.

– D'où abandon du désir. – Frontière qui sépare amour et désir.

– Ce qui est à désirer est ce qui manque.

– Éthique de la passion : point idéal, impossible, de la métaphore de

{ l'amour :

– substitution du désirant au désiré.

– la perfection de l'amant : <u>nolo me amare</u> de l'amour courtois.

– le transfert – et le Banquet : règle analytique à plein tuyau.

– Différence de Socrate et Alcibiade dans leurs amours d'Agathon :

{ l'atopie commune.

– Socrate sait – Alcibiade est abusé par sa force, sa nature, sa richesse.

– le désir, essence du sujet.

– Il y a un sujet du désir, non de l'amour.

– L'amour, force naturelle : les dieux sont du réel.

– Hegel et la Begierde : lui fait défaut le Stade du Miroir.

———

[11] – 28/2/62 – De la synthèse de Kant au trait unaire. – Critique de l'intuition pure. – Le E.u., fondé ailleurs que dans l'intuitif. – Privation et (−1).

- Dénouer le nœud du désir, affaire des analystes.
- Rectifier la visée sur le désir, apparue dans l'histoire comme vérité.
- Les êtres désirants sont associés à une fonction de vérité.
- Le calcul de la conjoncture subjective. Kant et Sade.
- Le désir n'a rien à faire du Wohl – ni du pathologique.
- Le désir n'a rien à faire du Wohl – ni du pathologique.
- En témoigne l'anorexie mentale ; distinction du désir et du besoin.
- Le compromis entre les deux pulsions ? – le vice est détour vers la mort.
- Le phallus, autour de quoi vient s'accumuler l'Éros.
- La fonction de la douleur.
- Intuition pure et catégories chez Kant – le synthétique.
- L'esthétique de Kant n'est pas travaillée, – qui lui substitue.
- L'esthétique de Kant n'est pas travaillée, – qui lui substitue. Refus des évidences intuitives.
- Erreur de K. sur la géométrie : refus des évidences intuitives.
- Erreur de K. sur la géométrie : fécondité de la combinatoire.
- Refus sur le jugement analytique a priori : fécondité de la combinatoire.

2 – Renversement de K. à partir de l'expérience analytique.
- Situation du commencement : son intuition spatiale.
- La fausse géométrie intuitive n'en disparaît pas : reflet, rejeton,
  { de l'activité combinatoire.
- Le nombre est fondé ailleurs que dans l'intuition et dans l'empirique.
- L'animal ne compte pas.

3 – Le trait unaire, répétition : entrée dans le réel du Sᵃ inconscient (1242)
- Trait rejeté de la différence absolue.
- Renoncer la perspective de l'Einheit et l'Einzigkeit.
- Statut du sujet et pulsion sexuelle.
- Le t.u. : narcissisme des petites différences – différence absolue du I du
  [moi, d'où s'ordonne le narcissisme.

4 – Privation : privilège de la fonction érotique (1304).
- Dans le réel, rien ne manque.
- Un objet manque à sa place : dérogations de la à
- "In mundo non est fatum – casus – hiatus" :
  [qui on a affaire :

- Hiatus des Sa dans les métonymies.
- Obj. a, moins 1 (−1) – d'où un moins a (−a), et le sujet
  [s'identifie à la balle du fort-da : ens privatum, vide.
- Agent imaginaire, toute puissance, image inverse de l'impuissance.
- Sujet : réel négativé d'un phallus qui n'est pas réel.
- le (−1) constitue l'ens privatum – non dit de l'ICS – identification
  [au 1.

---

[12] – 7/3/62 – <u>Le sujet dans son erreur de compte</u> – la classe, l'exclusion, le t.u. – Apologie du trait : le manque au compte. 24

– Privation, point le plus central de l'identification du S.
– Le sujet se trompe.
– Il s'agit d'atteindre le réel : indépendant de nos amours.
– L'apparence et le réel. – Vertige d'objet dans le désir – idéal.
– Le sujet se trompe : une erreur dans son compte.
– Pour tout sujet qui ne compte pas, il ne peut y avoir d'erreur.
– Le sujet compte avant tout compte.
– Jugement d'existence et compte.
– Le fondement du calcul pour le S : le trait unaire.
– L'effet de S^a est reconnu dans la métonymie, et le faire sous l'ensemble.
– Le t.u. : unicité du tour dans la répétition.
– La répétition dans l'ics n'est pas cycle naturel. L'accent n'est pas <u>retour</u>.
– C'est le recherché par le S, unicité S^a autant que tour.
– Un des tours a marqué le S – faire ressurgir l'unaire primitif.
– Déjà avant que le sujet sache compter – puisque répétant sans savoir.
– Le sujet fait une <u>erreur de compte</u> <u>constituante de sa fonction de S</u>.

dans les conditions de la pensée.

2 – Cette erreur donc : dans les conditions de la pensée. Unité et totalité ne sont pas solidaires.
– Le Quadrant de Peirce. Unité et totalité ne sont pas solidaires.
– La classe se définit par une exclusion : ce qui n'exclut pas le trait "manque".
– La classe se définit par une exclusion : ce qui est exclu par le trait "manque". il y a la totale absence de manque.
– Le fait primitif : le t.u. peut manquer, – il y a la totale absence de manque.
– Problème de la classe vide et de l'universel.
– Le sujet constitue l'absence d'un trait : c'est la classe vide.
– Le sujet est moins-un : il détache le manque. Le t.u. est exclu.
– Le S introduit la privation par l'acte d'énonciation : "il ne pourrait qu'il n'y ait manque ?"
– Le S introduit la privation par l'acte d'énonciation concernant le réel.
– "Pas possible, rien peut-être" : énonciation concernant le réel.
– Prononcer les droits du non – parce qu'il crée le peut-être : la possibilité.
– Le réel prend place à partir du pas-possible.

– le sujet cherche le réel en tant que pas-possible – part de l'énoncé du non.
– la Verneinung : est là avant, mais impossible d'en sortir de façon déductible.
– Si le sujet est mis-en-un, c'est qu'il est retranché comme verworfen.

3 – La sphère et le tore (10/29).
– Umwelt et Innenwelt – Naturwissenschaft.
– Fonction de la surface pour le sujet – deux dimensions du S.
– l'esthétique de Kant n'est pas la bonne, car y ex –
– les lacs du tore. –
  C'est le cercle réductible au point.
– De même pour la tautologie, tout rentrant dans tout.
– le sujet : structure telle que certains des lacs ne peuvent être réduits.
– les "cercles pleins" – des énonciations synthétiques.
– (Un peu de topologie)
– les "cercles vides" – irréductibles à l'énonciation synthétique.
– les "cercles vides" – irréductibles à l'énonciation synthétique – ce qui revient à caractériser le sujet.
– La série des tours de la répétition unaire, ce qui revient au fondement de répétition.
  {primaire dans son rapport S – à l'instrument de répétition.
– Dans ce parcours de la succession des tours, le sujet s'est trompé d'un tour dans
  {son compte : (–1) inconscient.
– le tour qu'il ne peut pas compter : celui fait en faisant le tour du tore.
– le lacs irréductible : objet (a) de la métonymie.
– le tiers cercle : propriété structurale du S : d'un tour, fait deux.
– C'est le tour qui manque au compte.
– Si le sujet infiniment plat ne peut saisir ce tour, …
– … il le peut par un détour : celui de l'Autre.

[13] – 14/3/62. le névrosé et le S^a. – Privation, frustration ; – entrecroisement de d et D dans l'A.

1 – La visée d'une érotique –

- la révélation paulinienne et le rapport à l'amour de grâce – la Grâce et la Loi.
- Freud terminé son discours sur Moïse.
- Subsistance du mariage. – le fait de la névrose, indépendant du fait [social.
- La dignité du névrosé, c'est qu'il veut savoir. Il introduit l'analyse.
- Ce qu'il y a de réel dans ce dont il est passion : dans l'effet du S^a.
- le névrosé est un S^a, pour le sujet qu'il est ; suis-je.
- Il est sujet caché – pour un autre S^a.
- Il est sujet caché – pour un autre S^a – à l'avènement du discours analytique. – Mais le névrosé contribue à l'avènement, et ne le cherche pas.
  [il n'en sait rien, et ne cherche pas effacement, visée de jouis-
- Dans la sublimation, sans refoulement ni effacement, visée de jouissance. – Par le paradoxe de ces satisfactions obtenues [sance.
  – Par le paradoxe, le fond est la Chose.
- Dans le jouissance, le medium est le S^a, le fond est la Chose.
- Dans le jouissance, le medium est le S^a : aucun contrôle.
- On ne peut identifier à ce point un sujet avec un S^a : aucun contrôle.
- On ne peut identifier à ce point un sujet avec un S^a – s'engage dans la direction naturelle.
- le névrosé veut savoir – innocemment, – s'engage dans la direction naturelle.
- le névrosé veut retransformer le S^a en ce dont il est le signe.
- Il veut retransformer le S^a en ce dont il est le signe.
- Il ne sait pas que le S^a est l'effaçon principal de la Chose.
- Il ne sait pas que le S^a est l'effaçon principal de la Chose, fait le S^a.
- Lui le $, en effaçant les traits de la Chose, fait le S^a.
- Lui le $, en effaçant, ne sait pas aussi ?
- Il veut faire que ce ne soit pas aussi ? Que le S^a ne serait produit, qui re-
- Toute abolition : renforce. Que le S^a ne serait produit, qui re-
  [trouve le réel dans le signe dernière.

2 – La privation (7 oq).

- Le sujet est (–1) le trou compté en moins.
- le (–1) rapporté au fondement de l'universelle : fonde l'exception.
- l'inexistence de l'universelle : l'exclusion d'un trait négatif.
- Au niveau du –1, le $ n'est nullement subjectivé ;
- Pour cela, il faut qu'une cycle soit bouclé, dont la privation est le [premier pas.

- Par un long détour peut advenir pour le sujet le savoir de son rejet originel.
- Ce savoir le rejette, est lui-même si rejeté – réalisation du désir.
- Si le sujet arrive à l'identité entre être et penser – division entre idéal et désir.
- Pas que la vérité s'introduise dans le réel – trait marque.
- Le Ī donne toute sa réalité à l'idéal : réel du symbolique. – Platon –
- Le sujet est d'abord privation dans la chose : du trou non-compté.

3 – Frustration (1019)

- généralement, avec l'Autre, un manque pas essentiel.
- Le 1 de la répétition, vient au sujet de l'existence, comment ne ; de l'amour du [discours.
- Cette expérience suppose le lieu de l'Autre.
- Cette expérience suppose le lieu de l'Autre.
- Là : seconde dimension des traces irréductibles à un point.
- Dans l'Autre vient s'examiner cette irréductibilité des deux dimensions.
- L'objet du désir et la passion jalouse : fonction imaginaire.
- l'objet m° de chacun des seconds, surgit comme désir : désir de l'objet,
- l'objet m° de chacun des seconds, surgit comme menace dans son être, d'un manque.
  [qui l'ébranle comme menace dans son être, mettant au jour la m° et la prise qu'elle
- Ceci, dans la forme de l'Autre,
  [conditionne.
- Date de la m° : de la chose dans l'objet.
- Un pas de plus : perte dans l'image, dans cette m° qui est le mur ;

4 – La fondation du symbolique – la privation réelle, et la frustration imaginaire (11).

- l'image fondatrice du désir se place dans le S., difficilement.
- l'image fondatrice du désir, attendant depuis toujours.
- Un sans condition de l'Autre, entre D et d.
- Brièvement nouif / par la D ce qui est l'objet du d :
- Névrosé : fait passer par la D de l'A.
  [1 – Dépendance par rapport à l'A.
- 2. Besoin de satisfaire par la conformation de son d. à la D de l'A :
  [sommaire.
- A son désir, il faut la sanction d'une D. Il attend qu'on lui D
  [de désirer congrûment.

- le cercle vide matérialise l'objet n°.
- Embrassement des deux tores : l'un support de l'autre imaginaire (frustration).
- Interversion : désir chez l'un, D chez l'Autre : nœud de la dialectique
  { de la frustration. Nécessaire discordance.
- l'objet du d. : effet de l'impossibilité de l'A. de répondre à D.
- Quelque soit son désir, l'A. ne peut y suffire.
- (Topologie de la sphère et sujet).
- (« sans » : négation de la frustration. « N'être pas sans ».
- le « sans » : négation de la frustration.)
- L'A., métaphore du t.u. ; le $\mathcal{S}$, m° du t.a.
- « comme » et la métaphore. La conditionnalité du désir.
- le 3ème terme : l'acte de désir.

(Séance fort imp.).

[14] – 21 Mars 62 – Question à l'Autre sur le désir : rien n'est sûr. (29)

– rien peut être, peut être rien. le désir, celui à l'Autre.

– les deux étages et l'intersection de d et D entre A et $.
– Dans le névrosé l'Autre : un rapport de leurre.
– la réponse au névrosé : sur son désir et sa satisfaction.
– D. de réponse faite à l'Autre, spécifié de Versagung, rupture de promesse.
– l'Œdipe : demande, commandement absolu – et le désir de l'Autre.
– Désir incestueux lié à l'impossibilité de satisfaire la loi. Le désir in–
{ duit ce vide.
– Meurtre du père et forme suprême de l'amour : paradoxe, un dessein–
{ jouis, mais oublié, de F.
– Aucun suprême pour le père, lié à sa présence dissonante absolue.
– Mort : seule réalité absolument perdurable, d'être absence.
– là est la source du commandement absolu.
– l'objet du désir, constitué dans ce champ, imaginaire, tiers.
– l'objet (a), lié à l'image du semblable. Insuffisant.

2 – le rapport à l'Autre est différent (3 p.)
– Autre champ du tiers : de $ᵃ – constitution présence-absence, ex-sistence
{ du $.
– C'est à cette place d'ex-sistence qu'est élevé le (a) de la réalité.
– De la frustration à la castration.
– le $, représenté comme exclu, par un représentant représentatif ?
– le $ représenté comme exclu du champ pour y intervenir.
– le $ est en deux endroits topologiques.
– Essentiel que s'institue entre nous quelque ignorance.
– Duplicité topologique du sujet : entre E^s et E^g. Ambiguïté.
3 – Déficit effectif : la question à l'Autre, sur le désir (p 7).
– Différence entre le message et la question.
– le Graphe : balance entre "rien peut être" et "peut être rien" ?
– Message s'inscrit sur l'incertitude de l'entrée d'un sujet dans le réel.

- Possibilité "rien" – positivité.
- Question : "rien peut-être". – Possible que rien ne soit sûr.
- Pure subsistance de la question – impossible de conclure.
- Le message n'est pas une question – absorbe la question.
- Le renvoi du sens au sens joue sur deux plans : la M.ª est condamnée –
- [tiers de deux chaînes.
- M.ª fait son apparition inattendue au milieu du message, décisive

 [message au milieu de la question.
- L'E.ᵉ et l'E.ª : cette différence présence une liance : la signe au S.ª.
- Le S est-il signe ou S.ª ? – Il est signe de rien.
- Le S.ª représente – cette chose privilégiée : le S en tant que rien.
- L'Autre ne répond rien, sinon que rien n'est sûr.
- Il y a quelque chose dont il ne veut rien savoir : de cette question.
- L'impuissance de l'Autre s'enracine dans un impossible.
- C'est la limitation de son savoir. L'A. demande à ne pas savoir.
- Le désir est l'intersection de ce qui, dans les deux demandes, est
- [à ne pas dire.

4 – Le désir – caché à l'Autre par sa structure. C'est l'impossible à

 l'Autre qui devient d. du sujet (p. 1049).
- L'Autre, livrant la parole, ne garantit rien, perd de sa consistance.
- Il est voilé, occultation de la place du désir. Là, l'objet se met à

 [concret – devient objet du désir.
- L'objet du désir, rien en quoi l'Autre consiste, caché à l'A.
- Le névrosé veut qu'on sache. Quant à l'Autre, au moins, sa cause.
- Il se met en balance pour trancher, niet en face de l'Autre.
- L'obsessionnel est en-trop : embusqué comme objet caché ; il devient
- [objet de nulle part : partout. On ne peut le saisir –
- L'hystérique : l'impossible subsistera si l'Autre l'admet comme signe,

 s'impose et manque
 [de qqch. à quoi l'Autre pourrait croire.
 [l'Autre.

- Dialectique reposant sur la défaillance de l'A. en tant que garantie du réel.
- la réalité du désir s'y institue par le moyen du <u>caché</u>, contradictoire.
- le caché infère la garantie qu'il y a un objet existant.

- Kant et la raison pratique.
- la dimension morale : devons-nous satisfaire au désir du tyran.
- Au terme de l'analyse, le désir s'y reste suspendu à l'A.
- Irréductible du complexe de castration, incommensurable au S.

<u>Séance extrêmement difficile et imp.</u>

[15] – 28 Mars 62 – La topologie du tore et la Chose. – L'objet du désir et le rien. – L'angoisse des riens, – peut-être. (32

- Topologie du tore : lois de l'identification du $.
- Une logique élastique.
- Topologie : pour autant que le sujet se présente comme clos.
- D, insistance ^{ce} répétition.
- d, trous imaginés par le $, inconsciemment, sans le savoir.
- d, M^{e} des demandes.
- Un cercle privilégié, (D + d).
- L'opposition de deux D : $ et A. "ou... ou..."
- Le petit (a), objet du désir.

2 – Ne peut être dit s'identifier que le $. (6 pg)

- Le corps mystique et le père.
- Première id. par incorporation – le $ met le t.u. au monde.
- Abord choisi dans l'id-2 : abord par le $ ^{ce} pas,
- au double sens.
- Il est celui qui compte – se retrouver dans son compte.
- Il met du temps à
- Le $, un-en-plus, donc un qui manque.
- Le $ est destiné à la Chose, dans un passage par l'Autre.
- Témoin créé par ce rapport à l'A., s'originant dans le t.u..
- "Wo es war, da durch den Eins"

3 – Le Rien, l'objet (8 pg).

- Sûrement rien – rien de sûr.
- Versagung décourageante de l'Erwartung.
- Le $ pour trouver la Chose, s'engage dans la direction opposée.
- La sorte de rien analytique : le $ introduit le rien comme tel.
- A partir de l'au-delà de la D, se constitue l'objet du désir.
- Parce que l'A. ne répond que "rien peut-être", le $ trouve dans un l'objet les mêmes vertus que dans la D.
- L'objet du d. se constitue en rapport à l'A., qui s'origine de la coalescence du t.u..

- la dialectique du S^a vient échouer sur la non-réponse de l'A ..
- Sade : restitution mythique de l'objet au rien - et anéantissement
- de l'être même.
  [du S^a : seconde mort, mort de l'être même.
- Paulhan sur Sade : le S sadien s'annule : masochisme.

*

4 - Jones et le paradoxe du C. de castration (13.29).

- Ou l'objet - ou le désir.
- le garçon renoncer au désir - le désir refoulé.
- là où le désir disparaît, dans le refoulement, S est exclus.
- l'angoisse n'est pas de disparition du d, mais de l'objet qu'il
  {diminuée - de la cécité du d.
  {. pas du d. de l'A.
- On : dire que nous ne savons pas du d. de l'A.
- Pourquoi le Φ masque du vide exclus dans D.
- l'angoisse est angoisse de rien : "non-peut-être."
- le désir se construit sur le chemin d'une question qui le menace : "n'être."
- l'enfant : que il soit comme pas un - une malédiction sur le monde.
-

[16] – 4 Avril 62 – l'angoisse, sensation du désir de l'Autre. – le phallus donne la mesure du champ du désir. le névrosé et sa solution du désir. (34

- Le pas-sans, le sujet n'est pas sans l'avoir : voie d'accès au désir.
- La Chose, trou central dont il faut faire le tour pour qu'il y ait désir.
- Il n'y a pas de péché contre le désir : pas de reproche de ne pas désirer.
- Une chose à ne pas oublier : la démarche de l'identification part sur la lettre.
- Distance de l'Autre à la Chose – l'angoisse et le désir de l'Autre.

*

- La jouissance de la Chose est interdite en son accès fondamental.
- D'où le désir.
- L'Autre repose là et n'est pas. Son support est le Je pur.
- D'où qu'il se présente comme lieu de cette interdiction.
- L'angoisse n'est pas la jouissance.
- Pas d'Autre de l'Autre, rien qui garantisse la vérité de la loi.
- L'Autre : lieu, Chose comme élidée, réduite à son lieu.
- Il n'y a pas de commune mesure entre les désirs : $\sqrt{-1} \cdot \sqrt{-1} = -1$: manque
- Réalisation du désir : acte, être instrument, servir le désir de l'Autre.

*

3 – L'angoisse, sensation du désir de l'Autre. (7 9).
- Je ne sais ce que je suis comme objet pour l'Autre.
- mais ~~cet~~ cet objet est de mon côté?
- L'angoisse est sans objet :
- mystérieuse. – "Che vuoi".
- La figure de l'A est alors
- peut se cacher :
- Ce qui dans le D de l'A., le phallus.
- Il faut un médium entre D et d : le phallus.
- Il faut un médium de ce champ.
- Le phallus donne la mesure de ce champ.
- Le phallus donne la mesure de l'A, mais l'instrument : Φ.
- Je ne connais pas le désir de l'A, mais l'instrument : Φ.
- Je ne connais pas le désir de l'A,
- La femme n'a qu'à désirer Φ : moins de détours que pour l'homme,
- qui est obligé de demander pour l'avoir.
- Dans cette habilitation, cette livre de chair devient gage.
- D, humanisé par la loi le mode de rapport du d. à son objet.
- Danger d'abandon du sujet à la D..
- Φ, l'Autre ne peut en faire le don dans la D.

– Angoisse de castration – complexe insoluble.

4 – l'hystérique fomente le désir de l'Autre pour son objet.

– Elle sustente l'amour d'un pour un autre, son amie, et véritable objet du d.

– le Φ, peut passer de l'un à l'autre des deux partenaires.

– L'obsessionnel : le D. pater reste défiant le d. en l'interdisant.

– Celui qui est chargé de définir le champ du d. : le mort.

– le $\mathcal{S}$ a le Φ, mais c'est le mort qui est privé de s'en servir.

– Suppléance acte narcissique qui est pour l'obsessionnel le désir.

– Phobie, permettre pas pour résoudre cette tentative.

– l'angoisse, matérialisée façon précaire par φ, facteur commun à tout (a).

– Pas de crainte de l'aphanisis, mais de perdre Φ, parce que Φ peut seul

[donner son champ propre à d.

– Pas de défense contre l'angoisse : elle est au principe des défenses.

– Elle peut devenir un signe : différente alors.

– Il y a une ressemblance de l'angoisse : le $\mathcal{S}$ s'amorce des signes d'angoisse.

– Il y a un simulacre de l'angoisse : le $\mathcal{S}$ s'assure des signes d'angoisse.

– Le signe n'est pas pour le moi, puisque là il se produit.

---

[17] – 11 Avril 1962 – Topologie du "huit intérieur" et son application au tore. – Autodifférence du S^a.

- Kierkegaard sur l'angoisse – la jeune fille.
- Impuissance de l'intuitif – topologie.
- Cercles d'Euler et logique des classes.
- Négation et énonciation. — l'univers du discours.
- Réunion – intersection – <u>algèbre de Boole</u> – différence symétrique.
- Ou exclusif et inclusif : ∪ et ∸.

*

2 – <u>le huit inversé (p 8 sq.)</u>
- Sa définition à partir des cercles d'Euler. $E^{\Gamma E}$ et E^{E}.
- Sa définition ... des ensembles qui ne se contiennent pas eux-mêmes,
- le paradoxe des ensembles qui ne se contiennent pas eux-mêmes. ne peut se signifier lui-même.
- Rapport du S^a à lui-même : ne peut se signifier lui-même.
- Il est différent de lui-même.
- L'obsessionnel et les femmes : structure du désir.

*

3 – <u>topologie du tore (11 sq).</u>
- Divers types de lacs sur le tore.
- Mise à plat du tore.
- Les cercles d'Euler sur le tore : une fausse différence symétrique.
- Cette figure, ne pouvant servir ni à ∸ ni à ∩.

*

4 – <u>le huit inversé sur le tore (16 sq)</u>
- Cercle en tant qu'il se recoupe lui-même.
- Saisie de l'autodifférence des objets du désir.
- Autodifférence du désir à lui-même.
- Autodifférence du désir, exactement le même objet.
- Les boucles de type D + d, exactement le même objet.
- le huit inversé sur le tore : identification de D et autodifférence.
- Réduplication de l'objet du désir, vide du désir.

*

5 – Mise à plat des diverses figures.
- Développements sur la sphère et le tore (23 à 25).

---

[18] 2 Mai 62 – Exposé d'Aulagnier – Réponse de Lacan. / Mon résumé : Fantasme et fading du sujet. –

[19] 9 Mai 62 – le désir, structuré par le langage – le phallus, S^a qui se signifie lui-même (sa topologie).

1 – Dans l'angoisse, l'en cause n'est pas l'indicible, mais qu'il y a du dire.
– le D ne nous sépare pas du d. Son articulation S^a détermine le d.
– le d. n'est pas au-delà du langage – mais structuré comme et par cette
[puissance même.
– "Si Dieu est mort, tout est permis" ; certitude que Dieu existe.
– Il y a du permis parce que de l'interdit : position insuffisante.
– Permis et interdit laissent un champ ouvert, qui les fait se rejoindre.
– Tension qui donne sa forme au désir.
– le désir commence au-delà de la frontière franchie.
– C'est d'un désir originel que le nœud se forme, d'où se fondent :
[la loi comme limite.
[– le désir dans sa forme
l'autre imaginaire * i(a) : moi idéal.

2 – le (a) n'est pas l'objet réel.
– Il n'est pas l'homologue du i(a).
– le (a) dans le fantasme. Lequel est dans le "che vuoi" ?
– le fantasme est là où le $ se soutient
– le fantasme anticipe sur le moi idéal.
– le fantasme anticipe sur le futur antérieur, anticipation du fantasme.
– le "je", shifter,
– Temporalité dans le Graphe.
– le Graphe montre un type de nœud – de même que dans l'identification.
– L'entrecroisement du Graphe montre que : synchronique n'est pas seul –
[tacite.
– Revenir au temps, pour fonder une dynamique temporelle. Pour Lacan,
– [repérage topologique spatialisant de l'identification.
– Imaginarisation du (a) dans le fantasme.
– fading, déterminé par l'exclusion de la dépendance du $ dans l'usage
[du S^a.
– En tant que le S^a a à se redoubler lui-même à vouloir se désigner,
– ... le sujet surgit comme exclusion du champ qu'il détermine.

- … jeu d'un objet, alternance d'une présence et d'une absence.
- Dans le fantasme, le sujet se fait (moins a) : absence de (a).
- L'identification au t.u. se produit dans le (-a) par (a).
- Le désir ici est dans la répétition de la D.
- Répétition : recherche d'une fois unique, qualifiée telle par le t.u..
- Le d. supporte le mouvement circulaire de la D. répétée.
- Mouvement de torture de la répétition de la D.
- C'est par le fait de la prise dans la répétition que l'objet du besoin devient objet du d.
- L'objet réel devient objet du désir, excluant que le S^a se signifie lui-même.
- Le φ est facteur de cette transmutation.

3. - le Φ, jamais tant là que lorsque ~~absent~~ - signe qu'il est perdu (plomb).
  le Φ et le propos de la sexualité féminine.
- Son surgissement à propos de la sexualité féminine : chez la mère, …
- C'est parce que Φ a à être demandé s'il n'est pas : désiré par la femme.
- … que là est le chemin normal par où il est désiré - par la femme.
- … que là est le chemin normal par où il est appelé à se signifier lui-même, …
- Du fait que le S^a se redouble, est appelé à se signifier lui-même, …
- … un champ d'exclusion est produit, pourquoi le $\$$ est rejeté dans le champ d'exclusion.
- Le Φ est seul S^a - mais il est innommable, quoiqu'il puisse se signifier lui-même.
- Il est le seul nom qui abolisse toutes les autres nominations : pour quoi indicible.
- Si l'analyste a la place de Φ ?
- Le Φ n'incarne pas le désirable, mais le désirant.
- C'est parce que l'analyste est support d'un désir voilé qu'il est là "de trop" ?
- Ce qui est le désir de l'analyste ?
- Ce qui est le désir de ces fonctions du Φ.
- Trouver un modèle topologique de ces fonctions du Φ - le champ limité par la coupure sur le tore.
- Fonction S^a de la coupure.
[tore.
{Introduction du cross-cap.)

---

[20] - 16 Mai 62 - Topologie des surfaces unilatères. — La coupure du signifiant et l'inscription.

- L'espace, la surface, les dimensions.
- Le lieu.
- Surfaces sans bord : cross-cap — plan projectif, (identifiés).
- La 3ème dimension et le noeud. La 4ème.
- Le polygone fondamental du tore ; celui du plan projectif.
- L'intérieur et l'extérieur.
- Les orifices du corps : la libido et le choix de ceux-ci.
- Ouvertures du mésoderme : les yeux et les oreilles.
- Un être infiniment plat sur le cross-cap. — Métrique et topologie.

2 - Le S^a a un lieu : la surface. (6 ?) *
- L'enveloppe et ce qu'elle enveloppe.
- L'architecture ordonne le vide. Le tore.

1. - Le S^a est coupure ( ) inscrite sur une surface.
2. - Discontinuité du S^a : dimension temporelle de la scansion, plus que simple interruption. La hâte.
- La discontinuité et la différence du S^a. — Le Même.
- La discontinuité et la scansion temporelle.
- Une topologie plutôt que la scansion temporelle.
- La différence du S^a plutôt que la coupure.
- La différence est dans la coupure du (a est a).
- La coupure, importe dans ce qui peut être écrit : surface topologique.

3 - L'inscription et la mémoire * (9 ?).
- La mémoire organique et celle du S^a : trait u. marquant la fois unique.
- Elle a pour support l'inscription : "printing."
- Refus de la psychophysique — et de la Gestalt, la bonne forme.
- Bande de Moebius — non orientable ? Objection de Lacan.
- Coupure de la bande : surface de Jordan.
- N'implique pas de différence entre les deux.

3 - L'introduction de la coupure — la coupure de a dans ($◇a.)
4 - L'objet est, comme marque du S^a,

[21] – 23 Mai 62 – Coupures et trous : le phallus dans la logique du cross-cap. (40

- Pourquoi le S^a peut-il saisir une chose ?
- Obstacle à cette question dans la logique : la quiddité de l'universel est la multiplicité.
- La possibilité de l'universel est la nullité.
- Lambeaux du cercle d'Euler.
- Avec les psychanalystes entre l'ordre de la définition existentielle.
- L'analyste et l'analysé.
- "Socrate est mortel" : ce que cela fait à l'homme, d'être mortel.
- Tourbillon, trou au centre, auquel on touche, parlant de l'homme.
- Tourbillons et surfaces : renouveler le schématisme de Kant.
- L'insuffisance de la logique fait signe de ce qui s'y voile : l'objet du désir.
- Saisir l'objet du désir : il se dérobe, reste le Begriff.
- La mort réelle et l'entre-deux-morts.
- La mort réelle n'arrange rien, si l'éternité est une mort éternelle.
- La suspension de la mort réelle : instinct de mort.
- Celle du désir dont l'objet se dérobe.
- Ne pas confondre la mort avec l'inanimé ?

✳

2 – Le Nul, racine du Tore. (§ 24).
- Ligne de la coupure : énoncé de sa nature S^a.
- Le réel : son retour donne une probabilité que la ressemblance en [illegible].
- La bande de Moebius et le S^a. La coupure médiane.
- Le champ de la coupure, s'organisant en surface, définit le désir.
- L'intérieur et l'extérieur.
- Ce qu'est un tore. Divers exemples.
- Trou cerné d'une coupure : est (a).
- La coupure sur le cross-cap.
- Le cross-cap permet de représenter le désir :
- Le point singulier du cross-cap : [illegible] de son contour par une coupure.

- le point privilégié : par lui peut s'introduire ce (a) à la place du trou.
- " est le phallus, opérateur de (a) à la place du trou.
- Point privilégié de la double boucle.

*

3 – Il spécifie le tableau irréductiblement : objet lui depuis toujours.
- Objet autonome, primordial par rapport au $\$$.
- La relation $\$$ objet est à chercher :
- Si dans le fantasme, mirages, identique à ceux du Stade du Miroir,
- ... que le $\$$ supporte l'objet, ...
- ... qui vient combler le manque de l'A...
- ... inversement, la coupure du sujet lui est imposée par (a)...
- ... cette coupure le faisant ($\$$) séparé, rejeté.

---

[22] – 30 Mai 62 – le signifiant est coupure – le retournement du réel. – le signifiant 42 polonais et la demande. – Inversion de D et d pour le névrosé.

- Contours d'un enseignement.
- Supposition radicale que le sujet est effet du S^a.
- le trait fini, retour sur le comptage d'avant le nombre.
- Nouveauté de l'analyse, que soit repensée la puissance du S^a.
- le S^a détermine le $\mathcal{S}$, lequel en prend une structure.
- le S^a détermine le $\mathcal{S}$, lequel en prend une structure.
- le S^a détermine le $\mathcal{S}$, lequel en prend la structure du $\mathcal{S}$.

1 – <u>1</u> – le S^a est coupure – la faire dépendre la structure du $\mathcal{S}$.

- <u>2</u> – le $\mathcal{S}$ a structure de surface.
- <u>3</u> – Comment la coupure engendre-t-elle la surface.
- C'est la coupure qui engendre la surface, non le contraire.
- C'est parce que le réel présente des surfaces naturelles, que le S^a peut y entrer.

4 – C'est parce que le réel présente des surfaces, effet de S^a : chaîne S^a.

5 – La ligne temporelle de la phrase est la coupure, effet de S^a : chaîne S^a.
- La ligne est elle-même coupure originelle.
- La ligne est elle-même coupure, le trait intérieur. La ligne se recoupe.
- Si la ligne est coupure, chaque section est le trait intérieur : le réel est le dessous :

6 – La coupure portée dans le réel, manifeste, non que le réel est le dessous :

7 – La coupure portée dans le réel, qui revient à la même place.
- ... c'est lui qui introduit le <u>même</u>, qui revient à la même place.
- ... c'est lui qui introduit le même, introduit la <u>différence</u>.
- La coupure, si le S^a diffère de lui-même, reposant par elle-même,

8 – La coupure ne peut <u>savoir</u> qu'elle s'est fermée,

9 – la coupure ne peut savoir que le réel est le même.

[que parce que le réel la forme / la ferme.
- Seul le <u>réel</u> la forme / la ferme. – Se fermant : rencontre le réel.
- La coupure est un trait qui se recoupe. – Se fermant : sous les 2 bords.
- La coupure est un trait qui se recoupe : sous les 2 bords.
- lequel seul permet de connaître le même : sous les 2 bords.
- Faut-il attendre le même pour que le S^a consiste.

10 – Qu'au moins une fois le S^a se répète : <u>demande</u>.

K

2 – Si ce que la D ensemence était présent : pas de D. (S ?).

- le S^a polonais : la D : rapport du S^a à soi-même.
- Il n'est de S^a qu'une surface lui étant supposée : à renoncer en :
- ... la coupure engendre la surface.
- Pourquoi n'existe pas $(D \lozenge a)$?

- ($ \lozenge $ D) à l'E$^{\circ}$: première modification du réel au sujet sous la D.
- Articulation grammaticale de la pulsion.
- Une double boucle sur le tore ne saisit rien.
- Toute satisfaction universelle fait défaut à D.
- <u>Vide</u> cerné par la D n'est pas le <u>rien</u> de l'objet du désir.
- Enchaînement des deux tores.
- Bords sur le tore, non superposables.

3 - <u>D et d pour le névrosé : (11 sq.)</u> Ⓩ
- l'(a) du sujet devient D de A.
1 - la D. du névrosé est le (a) de l'Autre
2 - Ce que le névrosé vise comme objet : D (A).
3 - " demande c'est l'(a) de l'Autre.
4 -
5 - L'obsessionnel, l'accent est sur D (A), objet de son désir.
6 - L'hystérique, accent sur l'objet de l'A, support de sa D.
7 - <u>(a) n'a pas d'image</u>.
8 - Impasse du fantasme du névrosé : dans sa quête de (a), il rencontre i(<u>a</u>).
- Se tromper n'est qu'à l'image spéculaire, encore : le sujet se méconnaît.
  Ça en fait de lui son image.
- Fonction du moi chez le névrosé, expliquée par la spécularité de i(a)
9 - Raison d'impossibilité structurale d'identifier sa D avec l'objet du d de l'A.
- ... ou d'identifier son objet à la D de l'A.
- Une sortie possible, en référence à la coupure (a).
- Le névrosé cherche à arriver à a par i(a), bien qu'il ne sache les distinguer.
10 - soit en le fixant i(a), soit en le détruisant.
- D'où : arriver à (a) de la n.o., - qui ne l'est pas.
11 - Destruction de i(a) : fantasme "sadique" à toute épreuve.
12 - Au contraire, l'objet radical, <u>résistant</u> n'est pas destruction de l'A, mais de i(<u>a</u>).
13 - Sens de ce fantasme : non pas de coupure subjective.
- Le névrosé ne peut authentifier la destruction du désir de l'A.
14 - Il aboutit à la coupure de (a), véritable objet de d où la $ \lozenge $ se réalise
15 - Visée inévitable du $ \lozenge $: ~~la coupure de (a)~~, par le fait d'un élément structural.
- Fourvoiement du névrosé, par le fait d'un élément structural.

[23] - 6 Juin 62. "Signifiant polonais" et topologie du plan projectif : structure du fantasme. (44

1 - Rappels sur : signifiant polonais et Autre. (1 à 5)

- Huit intérieur = lac = signifiant polonais = [double boucle] = signifiant [de la coupure.
- La répétition de la D entraîne la nécessité de bouclage.
- Le vide et le rien de l'objet du désir.
- Le vide de l'objet du désir, distingué de la coupure du désir.
- Enchaînement de deux tores et le désir de l'Autre.
- La D du $ est l'objet de l'A — l'objet du $ est la D de l'A.
- Névrosé : croyance de l'identité des deux désirs.

2 - Fantasme et plan projectif. (6 à 9).

- [Une parenthèse sur Heidegger et Lévi-Strauss](6 à 9)
- [Monde, étant, ustensilité.]
- Distinction de l'analyse : antérieure à la relation sujet-objet : l'objet du désir.
- Distinction de l'analyse par rapport à partir de l'objet de la science.
- Refus des tentatives de l'espace par rapport à partir de l'objet de la science.
- Le plan projectif, support structurant du rapport sujet-objet du désir.
- Plongement dans un espace. Propriétés intrinsèques et extrinsèques.
- Point singulier du plan-projectif et entrecroisement.
- Point singulier du plan-projectif : statut particulier.
- Le point annexé à la boucle intérieure du S^{t} polonais : statut particulier.
- Le S^{t} polonais sur le "cross-cap" : deux fois le tour du point privilégié.

3 - Privilège de la double coupure (10-14).

- Sur le tore et le cross-cap.
- La "double-tour" isole une surface sur le plan projectif.
- Symétrie et dissymétrie sur le "cross-cap".
- (a), objet du désir, est orientable, mais non spécularisable.
- i(a) et le point central φ, constituant de (a).
- Le point central appartient à la partie qui se détache.
- Double boucle du S^{t} polonais : dégage une bande de Moebius.
- Division entre surfaces spécularisable et non spécularisable.

[24] – 13 Juin 62 – Structure du fantasme (2): l'imaginaire et (a), coupure du sujet. – L'agalma et le désirant. (45

---

1 – Figures du plan projectif et de ses coupures. (p. 1 à 10)
– La double coupure et ce qu'elle isole sur le "cross-cap":
– Point singulier du c.c.. – Bande de Moebius.
– (Digression sur l'embryologie ...)
– Le point singulier est une coupure punctiforme, irréductible.
– La surface organise le trou. (6, 7).
– Bord de la bande de Moebius.
– Conserver le point singulier, irréductible, point organisateur du p.p..
– Le morceau résiduel de la coupure: non unilatère.
– Parties unilatère et bilatère de la surface p.p..
– Double boucle: coupure minimale qui obtient la division du p.p.
– Cette coupure illustre $\not S$ coupure de a, impossible à représenter sur le tore.

✱

2 – (a), dans le fantasme: sa fonction est cachée (10 sq)
– La structure libidinale, marquée par le narcissisme, recouvre et masque la relation [à l'objet.
– L'image du corps est liée à relation à l'objet (fantasme fondamental).
– La relation de $\not S$ au t.c. a un appui de leurre dans l'image du corps, ces-
– [littérature de l'identification symbolique. Cache la relation à (a).
– Il y a deux imaginaires – l'un: le me-connaître.
– L'Autre, déficient – faux témoin – fait défaut: pas de témoin universel.
– (a) articulé au point de carence de l'Autre, lieu où $\not S$ surgit de A au [marque originelle, t.c..
– Le S^a, point tournant du rejet du $\not S$ de la réalisation $\not S$ S^a.
– Le névrosé: normal en tant que l'A l'intéresse.
– Le pervers: " " le Φ l'intéresse.
– Le psychotique: (a) " le corps propre.

- Recherche de l'objet, véritable cœur du fantasme obsessionnel,
- ... tentation toujours renouvelée et inquiétante de détruire l'image spéculaire.
- ... laquelle ferait obstacle à la réalisation du fantasme.
- Fantasmes sadiques et sadiens : injure à la Nature, essence du d. humain.
- Jouissance — connaturalité — science.
- Le désir, est acosmique : d'où l'apologue de la méconnaissance.
- Le possible et le réel : la logique d'Aristote, a qu'elle exclut :
- ... le point d'impossible, en tant que celui du *désir*.
- (les dieux sont du réel).
- Champ du désir, trouvant sa limite dans la *double exigence*, ...
- ... qui définit le noyau fondamental du fantasme.
- ... La pratique analytique, et ses secteurs non définissables en relation à l'A.



3. *Platon, sur le désir (1527).*

- Leçon platonicienne sur le désir.
- Image de l'âme : image du microcosme I°, lemmes, orientée au d.
- Le ϕ dans sa double fonction, perversion de Platon.
- Le ϕ dans sa double fonction, [illegible] qu'il authentifie.
- En $\$$ et *a* dans le fantasme, désir qu'il authentifie.
- (a), enjeu de $\$$.
- Socrate renferme l'objet (a) du fantasme fondamental : agalma.
- Socrate renferme l'objet (a) du fantasme fondamental : agalma, dont il veut l'aveu.
- Alcibiade, fait appel à S. comme *désirant*.
- Il désire voir Socrate désirant.
- S. répond : qu'il s'occupe de son âme : découvrir [illegible], qu'A. n'est pas.
- S. répond : qu'il est l'être admirable d'A : parce qu'il *est* l'agalma.
- Renvoi de S. à l'être admirable d'A : [l'Agalma ?]
- Le phallus, Alcibiade l'est. [l'Agalma ?]
- Le phallus, au cœur de l'objet privilégié ?
- Alcibiade, manifeste son appel du désirant — au cœur de l'objet privilégié ?
- Alcibiade, manifeste son appel du désirant — à l'endroit du [illegible] fondamental : Agathon.
- Il (A) apparaît en séduction — à l'endroit du [illegible] fondamental : Agathon.

Passage de l'Agalma et comp.

[25] _ 20 Juin 62 _ Structure du fantasme (3) : constitution de la réalité et objet du désir. _ L'identification primaire.

- Le séminaire, fait en partant de la II id, au trait unaire.
- Topologie du "huit intérieur" : III id, constituante du désir.
- D'où le mode d'identification original : du désir au désir, hystérique.
- Identification idéale, et du désir au désir : ne suffisent pas.
- Le rapport à l'objet : va au delà dans le rapport à l'idéal.
- Ainsi de l'identification collective de Freud : l'unicité du trait se reflète
  [dans l'unicité du modèle.
- L'id. I, restée au bord du séminaire, identification au père, mystérieuse.
- Elle est identifiable à l'histoire. _ Ouvre un champ qui absorbe tout entier.
- Problème de Totem et Tabou, qui la développe : legs de Freud.
- Caractère radical de la constitution S^g de la culture.
- Lévi-Strauss et Totem et Tabou, réduit là en opérations S^a.
- Introduire là une logique, du désir.
- L'objet caché qui anime la logique : l'objet du désir.
- Le point φ, encore identique à l'endroit, de $ ◇ a.
- Le $ est la coupure de l'objet.
- Polarisation par ce point inaccessible, Urverdrängt, ombilical.
- " Deviens ce que tu es " ? _ Tu deviens ce que tu méconnais.
- Le psychotique, normal dans sa psychose, a affaire au corps.
- le pervers, " au phallus.
- le névrosé, à l'Autre.
- Trois termes normaux de la constitution du désir.
- Intérieur et extérieur dans le fantasme : l'Homme aux loups.
- Corps, monde, présence.
- Un monde, émulsion de l'objet du désir.
- La présence, l'invisible : l'instrument du S^a.
- Au cœur de la constitution de tout objet : la libido.
- La libido n'est pas simple souffle de notre présence praxique.

- Refus de la théorie d'Alexander : la libido, énergie en surplus.
- L'analyse se dirige vers ce qui élude, le nœud libidinal.
- L'analyse fait-elle entrer en désir.
- Le mystique, et l'objet du désir. – Mystique et religion.
- Assomption du $ dans un objet : $ ◇ a, dans la mystique.
- Structure du point central. Point ponctiforme – et champ de la double boucle.
- (a). Les loups : structure du $ devant la scène. Le sujet se fait loup.
- Dans la nuit, s'amorce le retour de ce qu'il est dans son fantasme.
- Cette scène est voilée, émergeant dans le V.
- Il écrit l'$ coupure de (a) : autant de loups.
- (a) non spéculaire et le miroir de l'A.
- (a) et la privation.
- Logique de l'universel et privation.
- On ne peut savoir le premier qu'à partir de l'éclairage : ce qui voile la privation.
- C'est à la lumière de la castration que peut se comprendre la fécondité de la privation.
- L'objet du désir, fonction de la castration, non de la privation.
- Savoir compter, condition de la privation.
- L'objet du désir, seul vraiment numérique, il porte le compte.
- La libido éclatée de l'homme aux loups : refente du sujet.
- Le moule, marque de la temporalité inaugurale de la topologie.
- Le double, la répétition, le double tour.
- Logique du désir et logique formelle : l'usage des lettres.
- Méconnaissance constituante du A = A.
- Le S^{a} diffère de lui-même : le sujet ne s'y identifie qu'à s'en exclure.
- Possibilité logique de la constitution de l'objet à la grâce du Splitting, ...
- ... de cette différence du S^{a} d'avec lui-même.
- Objet constituant du monde humain.
- Sillon ouvert par le désir, permet que se constitue une réalité.

---

[26] 27 Juin 62. Dernière leçon. Conclusion : l'objet du désir et ses recouvrements, imaginaires et signifiants.

- La 3e id. et le ϕ, implicite à elle, évasion d'un trou dans l'autre de $\mathcal{S} \diamond a$.
- Il représente la double enjeu sur le "c.c." (P.P.). (?)
(- Enjeu, adéquat d'une identification, ϕ, (point.)
- (a), objet de la science analytique – objet de la castration.
- L'a, objet de la castration, se distingue de frustration et privation.
- Il est un objet de la logique, irréductible en elle.
- La logique – Kant, Aristote. "L'objet aristotélicien".
- Attributs et classes : confusion des catégories de l'être et de l'avoir.
- Attributs et classes : confusion des catégories de l'être et de l'avoir. Lexis : Il y a ce qui [nie.] Phasis : Tout trait est vertical.
- L'attribut, le trait univoque – Phasis
- L'universalisation – propre à une logique de la privation.
- Le Tout, et Pan : n'ont rien de l'effusion mystique.
- Possession ou non du t.c. : fondement d'une nouvelle logique.
- L'objet aristotélicien : logique de la privation : ce qui n'est pas A est non A.

X

"Tout ce qui brille n'est pas or".
- L'or, ce qui fait briller, donne à l'objet la couleur du désir.
- Ce qu'il a devenu dans la brillance –
- Ce qu'il a de assez sensible pour assurer ce point de la fonction du désir.
- Nul or ne sera assez sensible pour
- L'objet analytique, objet du désir.
 - L'objet analytique, objet organisateur de l'identification fantasmatique.
- Sujet et enjeu : objet organisateur de l'identification fantasmatique.
- Bande de Moebius.
- Le P.P. et la double-boucle. Bande de Moebius.
- Au point où le Sa s'abolit, fait défaut, (désir de l'A), en ce point phallique,
- ... qui signifie l'abolition de toute signifiance...,
- L'objet a vient prendre sa place.
- Le secret et le Sa. La trace, entourées, devient Sa :
- L'objet a est structuré de même : chose et bord.
- Bande de Moebius – résultat de l'émulation par l'objet de la castration.
- Le Monde – l'analogie micro-macrocosme.
- Goethe : l'objet auquel il faut renoncer pour qu'il y ait monde.

- Dans l'illusion spéculaire ($ ◊ a) prend la forme i(a).
- Fonction de la cause –
- l'objet partiel, refoulement, perte ?
- D'où illusion de connexité du monde. Point acosmique du désir, désigné par a.
- Point pivot de la constitution du monde objectif.
- a surgit au point de défaillance de A – perte du Sa.
- Pour autant que le $ est composé de cette perte, – naît entre corps et chaîne l'ICS.
- $ ◊ a : le monde. Être et pensée sont du côté de a = Être manquant au monde.
- Autour de a, se glisse le retour du refoulé, pensée.
- A prend la place de a, pour lui donner un sens.
- Toute M^a, et celle du symptôme, cherche à donner S^ation à a.
- Mais cette pullulation de sens, n'étanche pas le trou.
- Rapports du $ à l'A – et imaginaire.
- L'A désire dans le $ défaillant dans le fantasme, le $.
- L'angoisse, crainte de ce que l'A désire du $. Manque et à-Être.
- La Chose, la brusquerie de la beauté, la réalisation du fantasme :
- Blanchot.
- Représentation et a. i(a) n'est pas représentant de la pulsion.
- le désirant n'est pas l'agent du désir – réponse de l'objet.
- le désirant est dans l'objet.

- L'identification hystérique ($) du d – au d(A).
- Rapport de (a) au Sa – carence du Sa compliquant le Sa.
- Hystérique et d(A) – émotion et fiction.

- Frustration – narcissisme primaire ($) – id. par incorporation : pénis.
- on demande à la mère la seule chose qu'elle n'est pas : Φ.
- On n'est pas le père de son patient.
- En serait-on la mère ?
- l'objet a, refoulé par le $, et l'instance plus forme en un Autre.

(Séance assez allégée : deux)

Fin

X – 1962-63 – L'ANGOISSE – J. LACAN.

1 – 14-11-62 – L'angoisse et le désir de l'Autre – Inhibition, symptôme et angoisse.

2 – 21-11 – Formules du désir : Hegel et Lacan. – Méthode d'abord de l'angoisse.

3 – 28-11 – L'imaginaire et le S$\underline{a}$ – Schémas O et N. – Identifications à l'objet dans Hamlet.

4 – 5-12 – Angoisse et castration dans le schéma O. – Le miroir et le D. de l'Autre : son usage du fantasme. L'angoisse, manque du manque.

5 – 12-12 – Jouissance de l'Autre et oscillation du sujet. – Le trait et le signifiant. – Jouissance, savoir, reste.

6 – 19-12 – L'angoisse est ce qui ne trompe pas. – Le cadre du fantasme : elle n'est pas sans objet. – Jouissance, angoisse, action.

7 – 9-1-63 – L'objet d'échange et l'objet singulier $\underline{a}$. Surgissements de l'$\underline{a}$ dans le champ de l'Unheimliche : le Double. L'analyste et l'$\underline{a}$.

8 – 16-1 – L'objet rejeté et sa méconnaissance impossible. Sadisme et masochisme. L'objet manquant et son encadrement. Passage à l'acte et $\underline{a}$.

9 – 23-1 – L'acting out et le reste $\underline{a}$. Angoisse et corps morcelé dans le Schéma O. Symptôme et Acting out. Cas de l'Homosexuelle de Freud.

10 – 30-1 – L'angoisse introduit au manque. Manque et privation. Angoisse et défense. Position de l'analyste et deuil.

11 – 20-2 – Exposés de Granoff et Perrier. (Premier manque).

12 – 27-2 – Exposés Aulagnier et Granoff. Lacan : Contre-transfert et désir de l'analyste.

13 – 6-3 – L'angoisse, signal de l'objet chu. Sadisme et masochisme déroutent ce lien. Phallus et angoisse de castration.

14 – 13-3 – L'angoisse, entre jouissance et désir. Vérités du sadique et du masochiste. Aphorismes sur jouissance, angoisse et $\underline{a}$.

15 – 20-3 – Les femmes, leur jouissance et le désir. Don Juan, image féminine. Un article de L. Tower.

16 – 26-3 – [Version M.C.] – La femme et le désir de l'homme. Le $\underline{a}$ et la castration, mise en ordre de la castration primordiale.

17 – 8-5 – Un voyage au Japon. Le $\underline{a}$, la cause et la connaissance. Connaissance de l'Est. L'œil (1)

18 – 15-5 – Disjonction du point d'angoisse et du point de désir : les pulsion orale et la castration. Histoire de l'œil (2).

19 – 22-5 – Histoire de l'œil (3) : le regard. Reik sur le Shofar : la voix (1).

20 – 29-5 – L'angoisse de castration (1) et les compas du désir. Le manque du phallus.

21 – 5-6 – Phallus et castration (2). L'Autre, lieu du message. La voix (2) : son incorporation.

22 – 12-6 – De la cause, et du symptôme, son effet. Étagements du $\underline{a}$: l'excrémentiel et la demande (1).

23 – 19-6 – L'objet anal et sa fonction pour l'excrémentiel (2). Le phallus et $\underline{a}$.

24 – 26-6 – L'excrémentiel et le désir anal (3). L'objet cessible. L'angoisse, sans cause mais non sans objet.

25 – 3-7 – L'angoisse et le désir de l'Autre. Désir, le l'excrémentiel (4). La perte de l'objet : deuil et mélancolie. Le père, ses noms et son désir.

[1] _ 14 Novembre 62 _ L'Angoisse et le désir de l'Autre. Inhibition, symptôme et Angoisse.

- Angoisse et jouissance.
- L'angoisse n'étouffe pas les analystes.
- Ce qu'éprouve l'analyste : sentir ce que le sujet peut en supporter.
- L'entrée dans la pratique, cause quelque angoisse.
- Cette angoisse est-elle autre que celle du patient.

2 - Angoisse et d(A) (le 19).
- Apologue de la mante religieuse : encore chez elle [illegible] l'idéalité.
- On ne se voit pas dans ses yeux : on ne connaît pas l'image propre.
- Le graphe et le "Che vuoi ?" - Que veut-il. En représentant les 2 étages.
- Rapports homologues et distincts du désir et de l'identification narcissique.
- Le Je et l'angoisse ; l'existentialisme - Sartre. Heidegger.
- L'être et l'étant [illegible] par l'angoisse ; le souci, l'attente.
- L'interrogation sur l'être de l'étant.

3 _ Inhibition - symptôme - angoisse (10 19) _ [Tableau].
- Mailles du filet : laisser le vide dans lequel il y a de l'angoisse.

1 - L'inhibition - arrêt du mouvement.
- Empêchement : pris au piège : capture narcissique.
- Limite qu'elle introduit quant à l'investissement d'objet. Ce qui ne le peut.
- Langage ou la jouissance, rencontre cette assurance de s'être laissé prendre par son image.
- Embarras : le [illegible] de sa barre. (Δ difficulté).
- (Δ mouvement) : l'émotion, émoi : "se troubler", étymologiquement : (moi).
- Distance de l'émoi à l'émotion : du pouvoir au ne pas pouvoir.

4 _ L'angoisse est un affect (1909) _ n'est pas une émotion.
- L'affect, ce qu'il n'est pas. Il n'est pas refoulé : désarrimé.
- Reproches : les S... qui l'arriment.
- Colère : quant au mécanisme de l'A. du S..., on ne joue pas le jeu.
- Refus d'une voie dogmatique. La voie pratique : l'analyse, le désir.
- Le tranchant de l'angoisse.

---

[2] 21/11 – Formules du désir de l'A : Hegel et Lacan – Méthodes d'abord de l'angoisse. (2

- Entrepôts, enseigner – "il ne savait pas" – l'analyste sait quelque chose.
- Interprétation, sans appuiement sur un désir au-delà du savoir.
- Nécessité de faire comprendre ou l'audience.
- Ne pas comprendre l'angoisse : nécessité du S̲a̲ – structural.
- L'angoisse est un affect.
- Méthodes d'abord : 1/le catalogue des affects – 2/ l'analyse : ..
(St Thomas et le concupiscible.)
... étudier les niveaux, les types à ces niveaux. D'où une anthropologie.
- Son aboutissement : le Jungisme.
- 3) Méthode de la clé (1029) forme de l'opération du S̲a̲.
- L'idéal de simplicité dans l'abord de l'affect.

2 – Pourquoi le réel serait-il simple ? ⊗ (1029.)
- Grâce à l'Entêtement, le S̲a̲ le plus simple – le t.u., apparition d'un sujet.
- le t.u., avant le sujet, rentre dans le réel.
- L'Autre, antérieur ; pas d'autoanalyse. – Désir de l'A..
- Cette formule, n'est pas hegélienne.
- Chez Hegel, on a affaire à l'A. comme conscience : lutte de pur prestige.
- Chez Lacan, l'Autre est la inconscience, intéresse mon désir dans la mesure
[de ce qu'il lui manque et qu'il ne sait pas.
- C'est le détour à trouver ce qui me manque comme objet de désir.
- C'est le détour à trouver ce que me manque comme objet au d(A), lieu du S̲a̲.
- D'où accès au d. en confrontant un objet ⊗

3 – Formules du désir (1029).
1 – Le désir (hegélien) est désir qu'un désir réponde à l'appel du sujet, désir,
[d'un désirant, l'Autre.
- Besoin pour que l'A. le reconnaisse.
- L'Autre instaure a̲, je me reconnaisse comme objet puisque cet objet est conscience.
- Plus d'autre issue que la violence pour trancher des deux consciences.
2 – Le désir de désir, lacanien, ouvert à la médiation.
- Commentaire des quatre formules.
- L'angoisse donne la vérité de la formule de Hegel.

- L'objet, manqué de finitude – n'envisage pas la transparence de la connaissance.
- Si l'ics existe, nous pouvons être ~~[illegible]~~ cet objet affecté du désir.
- C'est parce que finitude que notre manque peut être désir, fini.
- L'Un répétitif, forme métonymique de l'infinitude.
- L'Autre, de plus. Le S s'inscrit manqué du t.u.
- Reste de l'objet a, irrationnel, garantie de l'altérité de l'A..
- Ics et fantasme.

? [
- "Je te désire, même si je ne le sais pas :"
- Je prends l'A. pour objet à moi – inconnu de moi d.
- Je t'identifie à l'objet qui te manque – j'atteins par lui ce qu'il cherche.
]

---

[3] 28/11 _ L'imaginaire et le Sa. – Schémas optiques et N. – Identifications (4
à l'objet pour Hamlet.

1 _ L'image spéculaire et le Sa – hiatus, coupure entre les deux.
– Dans l'enseignement de L., il n'y a pas deux temps : stade du miroir et Sa.
– Silence dans cet enseignement, accentué par la difficulté à se faire entendre.

– Moi idéal et Idéal du moi.
– Stade du miroir et assomption jubilatoire – reconnaissance dans le miroir –
[retour vers celui qui le porte.

*

2 _ Lévi-Strauss et la pensée sauvage.
– L'inconscient est au lieu – Scène.
– Trois temps de la "raison" : le monde 1 –
– Critique de L-S. sur le reflet dans le cerveau, du monde.
– 2 – la scène sur laquelle monte le monde : histoire, mise en scène
– Descartes : sur la scène, le monde est monté.
– 3 – Ce que le monde doit à ce qui leur est redescendu de cette scène : épaves.
– Monde : restes accumulés de ce qui venait de la scène.

1 MONDE
↓
2 – SCÈNE
↓
3 – RESTE

*

3 – Hamlet et le 3ème temps.
– Ce que H. fait venir sur la scène.
– Crise d'agitation qui saisit H : H. attrape.
• H. représente sur scène accomplissant le crime : image spéculaire. Âme furieuse de la victime.
– Second moment : identification avec Ophélie.
– [illegible] : identification à l'objet, deuil.
• Ce qu'a été pour H. cet objet négligé, méconnu : de celui qu'on a perdu, qu'on ne se souvienne
– Deuil : fond de reproches : de ce qu'il laisse de regrets. Carence.
[que de ce qu'il laisse de regrets – accomplissement de celui qui
• Pratique de l'Erinnerung – Banquets funèbres : accomplissement de celui qui
[a été à la gloire simple d'avoir été criminel.
[a été à la gloire simple d'avoir été criminel, perspective du deuil, donne à H. la force d'être
– Fureur de l'âme féminine, perspective du deuil, ...
[ce somnambule qui accepte tout, ...
[... son image spéculaire.
– ... y compris le combat entre son image spéculaire.

— Deux sortes d'identification : à i(a), et celle des hystériques, énigme, ...
— ... à l'objet du désir — négligé, réintégré sur [word struck out] [scène, written above] par identification.
— Reconnaissance rétroactive de cet objet qui était là.
— La catharsis : retour d'Hamlet — perte de sa destinée : troisième temps.

✗

4 — L'objet de la science analytique (18 mai.)
— Efficacité du S^a, réfute la carence de l'objet.
— Le totémisme, vidé par L-S. de son contenu passionnel.
— Pourquoi voulez-vous prévenir l'angoisse ?

✗

5 — Le schéma Optique. (20 mai)
— Limite de l'investissement libidinal de l'image spéculaire : reste : Φ.
— Le Φ vient dans l'imaginaire comme (−φ), blanc, en moins.
— Présence non spécularisable du Φ, sur le "cross-cap".
— Rapports entre (−φ) et (a), reste, résidu, échappant au spéculaire.
— (a), objet en cause dans l'angoisse.
— D'où :
— Identifications 1 — Au [illegible] — de l'unité i(a), expérience spéculaire.
— 2 — Possibilité de la reconnaissance, au niveau de i'(a).
— 3 — Puis authentification par l'Autre, pas entré dans l'imaginaire.
— Là i'(a), n'apparaît rien : (−φ)),
— Le fantasme, — si $ était en I.
— Le $ a l'i'(a), avec rien dans son col. (a) n'est pas visible.
— Parce que trop près pour être vu.
— Angoisse, Unheimlich.
— Castration imaginaire : pas d'image du manque.
— Si quelque chose apparaît : le manque vient à manquer : angoisse.

- L'objet du désir et l'ère de la technique : la pièce détachée.
- À la place authentifiée par l'Autre, une image réfléchie, marquée d'un manque.
- Le désir, lui, non possible, mais en rapport à une absence.
- (-φ) et son rapport à la réserve libidinale, qui ne se projette pas.
- Investissement profond, du narcissisme primaire – autoérotisme.
- Place du -φ dans i(a) : angoisse de castration et autre.

- Le névrosé et l'angoisse de castration (6 m).
- Elle n'est pas l'impasse dernière car la castration imaginaire est faite. [traumatisme.
- Une autre fonction qui donne sens à la castration.
- Le névrosé recule à faire de sa castration ce qui manque à l'Autre, …
- … positif qui garantit la fonction de l'A.
- L'A. se dérobe, renvoi indéfini des significations, ..
- … où le sujet est destin, où rien ne s'assure s'il n'y a jouissance.
- Il ne peut l'assurer qu'avec un S^a, qui manque par force.
- Il ne peut l'assurer qu'à cette place l'apport de sa castration : signe.
- Le φ est appelé à faire à cette place le moment d'intégration de la castration.
- Analyse : la castration n'est rien que

- La castration et l'angoisse. (8 m).
- L'angoisse signal et la théorie de Freud.
- L'Unheimliche – Heim, la maison de l'homme.
- Maison dans l'A., absence où nous sommes.
- Présence ailleurs qui fait cette place comme absence, Reine du jeu,
- … d'où résulte que l'image spéculaire devient image du double.
- L'Homme au Sable – complément de l'image par l'a.
- Désir dans l'A. – mode. entrée dans l'A. sous la forme de l'objet que je suis, …
- … en tant qu'il est "exilé de ma subjectivité.
- Le sujet n'accède à son désir qu'à se substituer un de ses doubles.
- Schéma O et N – le névrosé et la castration (13 m).
- Pervers et névrosé – le pervers s'offre loyalement à la jouissance de l'A.
- Du lui, seul, par le névrosé – dont le fantasme n'a pas sa fonction.

- Usage du fantasme par le névrosé, au lieu de l'A.
- Dans cet usage névrosé du fantasme pervers, a vient à la place du Mangel...
- ... à quoi lui sert à se défendre contre l'angoisse :
- objet a qu'il se fait être dans son fantasme : le défend contre cela -
- la Belle Bouchère, veut que son mari ne lui donne le petit rien qu'elle réserve.
- a fonctionne comme défense contre l'angoisse dans le névrosé.
- a est aussi : appât par lequel le névrosé tient l'Autre : A avec O..
- L'appât et le Petit rien -
- Névrose de Freud, angoisse devant son désir : usage radical du fantasme.
- la lâcheté du névrosé

*

-

Dernière cet usage fallace du a, réalité de la Demande (18 nov).

1 - L'objet du n. : il veut qu'on lui D. .
2 Mais il ne veut pas payer le prix :
3 - Lui apprendre à donner rien : son angoisse.
4 - D'abord donner un peu de ses symptômes dans l'analyse
5 - Il fait une offre fallacieuse, acceptée.
6 - D'où à la place de cette D, modulation des réponses : régression.
7 - Épuisement contre l'image spéculaire, de la succession des D, vers une D plus originelle.
8 - Énigme du progrès dans la régression.
9 - la demande de rien : castration. limite du cycle régressif à D.

*

- L'angoisse n'est pas signal d'un manque (22 nov), mais d'un défaut d'appui du manque.
- liste des causes d'angoisse de Freud : reposé des leurs examens.
- la possibilité de l'absence de la mère, sécurité de la présence.
- l'objet du désir, difficile à identifier — n'en est pas moins là.
- l'objet du désir, difficile à identifier — désir de l'analyste, énigmatique.
- Jouissance de l'A — demande de l'A — désir de l'analyste, énigmatique.

Leçon simple-nu : Névrose — castration — Schéma O/N.

[S] 12 Déc. 62 – Jouissance de l'Autre et vacillation du sujet. — la trace et le Sa. – la conscience, le savoir, le reste. (8)

– l'analyse met en cause le désir de connaître, se place dans l'en deçà de la connaissance.
– Problème de la guérison.

*

– Schéma optique (4 / 7).
(–φ) place de l'angoisse – place structurante de ce cercle.
– D de l'A — jouissance de l'A – désir de l'A (désir de l'analyste).
Dimension de l'A – place de l'analyste.
–
– Névroses animales – Élision constitutive de l'expérience : celle du sujet parlant,
[qui est l'expérimenta.
– l'animal ne sait rien de la dit-mension de l'Autre.
– De ce qui nous constitue, nous ne savons rien :
– le Selbstbewußtsein, SSS, est supposition trompeuse.
– Supposition de transparence dans l'acte du sujet.
– la dimension du sujet n'entre en jeu qu'avec l'objet ...
– "que avec le stade du miroir : image du corps propre :
– Impression d'être devant un objet qui le rend à lui – même transparent.
– Extension de cette illusion, la conscience, construite à l'image de ce rapport.
– Une toute autre dimension : l'étrange, Unheimlich.
– Devant ce nouveau, le sujet vacille : ($ ◇ a.) – surgissement d'un inconnu.
– Avoir peur du noir.
– 1 – méconnaissance de la forme – 2 – n'elle laisse échapper qqch. du NP : incertitude –
[ment primitif d'existence, 3 – ce reste (a) vient à la place
[prévue pour le manque : angoisse de ce défaut de repère.
– Goldstein sur l'organisme.
– Deux conditions de l'angoisse : 1 – caractère causale du déficit. 2 – la D.
[organisée de l'épreuve.
– Jouissance de l'Autre – étrangère, questionneuse, énigme.
– Question , D ; le Sa et l'énigme.

*

2 / 4

3. la trace et le S^{a}. (1679.)

- le S^{a}, trace effacée, différent du signe.
- Rapport angoisse à l'objet perdu — retrouvé là où nous ne savons plus le reconnaître.
- Hystérie et angoisse : méconnaissance du manque.
- L'obsessionnel : met en doute, estompe le S^{a} : retrouve sous le S^{a} le signe.
- Rendez-vous annulé : l'histoire : "ça n'est pas moi", ce n'est que du S^{a}.
- L'animal efface ses traces : fausses traces, mais ne feint pas de feindre.
- Feindre de feindre : se présentifie un sujet, parlant.
- le sujet comme cause, cause d'une trace vide.
- D'où : le sujet s'adresse — à la rationalité de l'Autre.
- D'où la chaîne de S^{a} : prendre rang au lieu de l'Autre.
- D'où la chaîne de S^{a} : prendre rang au lieu de l'Autre réel ne cache pas.
- Ce qui nomme l'émergence du S^{a} : visé que l'Autre réel ne cache pas.
- Ce qui nomme l'émergence du S^{a} : ... Il ne doit pas savoir.
- le Il ne ment pas s'enracine dans un Il ne doit pas savoir.
- Révèle le S, en effaçant sa trace.
- le non-su originel, et sa reconquête.

4 – La connaissance, le stade du miroir, le non-su. (2109)

- L'angoisse, liée à ceci : toute D. est lacunaire par rapport à la force du d.
- Coulissement d'un certain vide : angoisse, si D vient à la place de (a).
- Chez le névrosé, le fantasme $S◇a$ est $S◇D$.
- le leurre du névrosé permet de construire la pulsion.
- (Instinct et pulsion).
- Quelque chose n'est pas inaccessible, reste : non plus signifiable : partiel.
- Organes – substantialités, de l'objet partiel.
- Fantasme, entrée du S dans la chaîne des signifiants qui est : destin.
- Tenter de retrouver le départ de la chaîne.
- D $\underline{a}$ et de l'Autre.
- Diderot désignant la seule chose importante : la place d'un vide.
- Pascal : s'intéressait au désir : le vide. Horreur de son temps pour le vide.
- Si nous aussi, nous cédons à cette horreur.

—

[6] 19 Décembre 62 – L'angoisse est ce qui ne trompe pas. – Le cadre du fantasme : elle n'est pas sans objet. – La jouissance, l'angoisse, l'action. (1°

- La présence des élèves à l'enseignement : accès à la reconnaissance du chemin propre.
- Ce qui est enseigné, ce qui est appris : à lire.
- Sur Vérenagé.
- L'investissement génital ne diffère pas d'un mécanisme hystérique.
- La place d'un lien cédé : la maison de la jouissance – est énoncée.
- Sur la "jouissance originale".
- Paradoxes de l'hystérie : névrose la plus primaire – ses relations avec la psychose.
- Une structure de l'angoisse : le miroir de l'A. a des limites. (8 pg)
- Je ne me vois pas moi-même – mais le miroir m'aide à apercevoir ce que [je ne vois pas sinon.
- L'angoisse est encadrée : Schéma O.
- Rêve de l'Homme-aux-loups. (10 pg)
- Donne le schéma du fantasme : dans son rapport au réel.
- Béance soudaine. Par une fenêtre qui s'ouvre, fantasme encadré :
- C'est la structure du miroir dans le schéma O.
- Fonction de la vue et le fait d'être vu.
- L'Unheimlich se présente encadré : angoisse.
- Rapport de la scène au monde.
- Ce qui du monde ne peut se dire.
- "Soudain" : entrée de l'Unheimlich.
- Angoisse du lever de rideau – détente de l'action dramatique.
- L'encadrement est toujours là – l'angoisse est autre :
- ... quand apparaît dans l'encadrement ce qui était déjà-là : Heim.
- L'angoisse n'est pas sans objet : surgissement du Heimlich dans le cadre.
- Le S*a*, ~~avec~~ renvoi à un niveau où il est possible de tromper.
- L'angoisse est coupure nette – sans laquelle le sillon des S*a* dans le réel, inopérable.
- – n'est pas doute mais cause du doute.
- De la cause.
- Le doute combat l'angoisse.

- D'où que le doute se dépense contre des leurres. — certitude de l'angoisse.
- Toute activité engendre la certitude. — La référence de la certitude est l'action.
- C'est de l'angoisse que l'action emprunte sa certitude.
- Agir est arracher à l'angoisse sa certitude : transfert d'angoisse.

*

- Tableau des déterminations de l'angoisse (17 19)
- Passage à l'acte et acting-out : l'en trop et l'en-moins.
- Le jeu du Sa. auquel échappe l'angoisse.
- L'affirmation universelle et la définition du réel par l'impossible.
- L'affirmation du Φ, — et son trébuchement.
- Dans l'insecte, c'est le réel qui tourmente. Le sexe ?
- L'Ecclésiaste et la demande de jouissance. — Le « j'entends » du Jouis.
- Une origine de l'angoisse.
- Rien de moins castrateur que la circoncision.
- Le cernement de l'objet, fonction de la coupure.
- Chez moi ? le désir et la loi sont mêmes : barrer l'accès à la Chose.
- L'insaisissable désir du père, à l'origine de la loi.
- La chasse freudienne et l'« hallali » du loup.

passage par désir, un peu angoisse.

[7] 9 Janvier 63 – L'objet d'échange et l'objet singulier a. Surgissements de l'a dans le champ de l'échangeable : le Double. L'analyste et l'a.

- Schéma O. Nek (a). – Oscillation de la réversibilité libidinale : narcissique – objet.
- Ce qui échappe à cette oscillation : signal de l'intervention de a : angoisse.
- L'angoisse signal et la oscillation du $ dans son rapport à l'objet.
- L'a et l'objectivité.
- Le temps de la physique – le corps dans l'analyse : pas de transparence du $.
- Constitution du $ comme tel, dépend de l'incidence du Sa.
- Problème de l'entrée du Sa dans le réel – et de la naissance du $.
- Le $, trou dans le réel.
- Le corps et le Sa.
- Notre regard – dans le miroir, ne nous regarde plus nous même :
- Aurore d'une étrangeté qui est porte ouverte sur l'angoisse.
- Passage d'un objet échangeable – à l'objet pris, mais [illegible], cumulatif,
  [dans le fantasme.
- Reconstituer une esthétique transcendantale qui nous concerne.
- L'angoisse n'est pas sans objet. – Le Φ, il n'est pas sans l'avoir.
- Φ, fonction la plus aliénante du sujet dans l'échange : réduit à Φ.
- Φ, fonction la plus [illegible] ... – angoisse.
- Si l'on croit que Φ est en cause, – angoisse.

- La castration. – La circoncision (1029).
- Fonction de l'angoisse dans la castration – Si retranché, devenu objet d'échange.
- Passage de l'objet à la Zuhandenheit : perplexité qui en résulte.
- Deux types d'objets dans leur statut.
- La Heimidentification(?) – puis le transitionnel et l'objet de médiation
- L'objet de la réalité et d'échange. – L'objet inéchangeable : a.
- Le surgissement de l'a dans le champ du partage : angoisse.
- Les cinq formes de pertes et les objets partiels.

- L'impuissance – le Verlust – l'angoisse (1609).

- Fonction de l'Autre dans le désir.
- L'attrait de l'objet et le signal d'angoisse : en i'a.
- Choix de l'objet par l'avancement de A.
- L'inhibition et l'angoisse.

*

- Le transfert et la position de l'analyste (20/9)

- La position de l'analyste, et la fonction du (a).
- Métaphore de l'amour – agalma et transfert.
- L'analyse, champ de l'objet partiel.
- La limite de Freud : il reste l'objet partiel.
- D'où qu'il désigne dans l'angoisse de castration la limite de l'analyse :
- Limite où s'arrête l'analyse finie avec Freud.
- Analyse indéfinie et non illimitée : une asymptote.
- Bouvet et l'interprétation de la fonction Φ – encore cette fois par un fantasme.
- Ce fantasme rejoint un fantasme de l'obsessionnel.
- L'homme aux Rats. Mode de présence de l'Autre : la mort, pour le n-o –

*

- Topologie du "crosscap" et Schéma O (26/9)

- Distinction de l'objet a et de l'objet aimé, à partir de la relation spéculaire.
- Le moi est une surface – pure topologie.
- orientabilité : pas d'image spéculaire de la Bde de Moebius.
- Coupure du cross-cap par une boucle encerclant le "point central"?
- Partie résiduelle = a, "sans image spéculaire".
- Le Moi idéal, image spéculaire du reste i(a).
- Soit a ajouté à [i(a)] : reste, Bde de M. : tout le reste devient
  [simulation : …
- L'image spéculaire devient image étrange, du double : le "pas sans".
- L'opération du double pullulant, résultat de cette topologie.

(Séance peu claire, confuse, difficile à rétablir.)

[8] – 16 Janvier 63 – L'objet rejeté et sa reconnaissance[un] [illegible]. – Sadisme et masochisme. – L'objet manquant et l'encadrement. – Passage à l'acte et a. (14)

– L'angoisse seule traduction subjective de a.

1 – a, cause du désir (219). Husserl et l'idéalisme.

– La cause du désir a, et non intentionnalité. L'objet est derrière le désir.

– Omission de a, impliquée théorie de la connaissance.

– Ziel et Objekt dans la pulsion : ils ne sont pas à la même place.

– L'extérieur et l'intérieur, le non-moi, l'Autre. (Z)

– L'extérieur et l'intérieur, le non-moi, l'Autre.

– L'objet a est l'extérieur. Le moi / non-moi : l'intérieur.

– Le fétiche, condition du désir.

– Le soutien de la libido et son interruption, l'angoisse.

– Le "Je" est a, dans l'ics, et non le S. – Ce qui est intolérable.

– Le "Je" est a, dans l'ics, et non le S. – Ce qui est intolérable.

2 – Sadisme et masochisme : se reconnaître comme a, est masochiste (219).

– Sadisme : le schéma L. du sadisme.

– Désir sadique, aise cette démonstration introduite dans l'A. :

– Béance de l'existence du sujet, à ce qu'il peut pâtir dans son corps.

– L'intention sadique ne cherche pas tant la souffrance que l'angoisse de l'A..

– L'existence de l'A comme S, par rapport à l'angoisse : ce qui est cherché.

– D'où le rapport à Kant et sa "volonté" morale.

– Ce que le sadique ne sait pas : ce qu'il cherche dans son acte :

– ... se faire apparaître comme objet, agent, fétiche.

– Masochiste : Incarnation de soi-même comme objet, recherche.

– Identification à l'objet d'échange : il cherche ce qui est [illegible].

– ... se [illegible] pour ce qu'il est : a.

– Toutefois, l'identification à l'objet n'a lieu que sur une scène.

– Le sadique ne voit pas : il ne voit que le reste.

– Le masochiste ne voit pas qu'il invoque l'angoisse de l'A..

– Se reconnaître objet du d., est toujours masochiste.

– Le miroir et l'objet a : s'il ne est [illegible]?

A

(3) La loi et le désir sont même. (15/1).

- Mythe d'Oedipe : le désir du père et la loi sont même.
- La loi trace le chemin du désir.
- Le désir de / pour la mère est identique à la loi.
- Commandement qui s'introduit dans le désir.
- Le masochiste, sur la scène, fait apparaître que le d(A) fait la loi.
- L'a, jeté aux chiens, dans la perversion.
- L'identité qui conjugue le désir du père à la loi ; c'est la castration.

4 (3. point) - a et (-φ) : l'objet comme manque. (18/1).

- a est le roc de la réserve irréductible de libido.
- a ne peut être reconnu - se reconnaître comme objet du désir, masochiste.
- a ne peut être reconnu - ne se trace que le manque.
- Dans l'Autre, en lisant la scène, on ne trace que le manque.
- Dans l'Autre, en lisant la scène, on ne trace que le manque. Lieu de l'A.
- Manque nécessaire où le $ se constitue au lieu de l'A.
- Urverdrängung - agalma - transfert.
- Lieu du bord - de l'ouverture - limite : lieu élu de l'angoisse.
- Bord : limite illusoire de la reconnaissance : scène.
- L'angoisse, signal de ce qui est à chercher au milieu.
- "L'amour réel" du transfert : question centrale du transfert, ...
- ... que le sujet repère sur l'agalma qui lui manque ;
- C'est avec ce manque qu'il aime : pour avoir le φ ne pas l'être.
- C'est rien dangereux, même pour une femme.

(5) Cas de l'homosexuelle de Freud (22/1).

- Dimension contraire d'être.
- Voeu de la sauver - dimension de provocation - regard du père.
- Niederkommen : mélite mise en rapport du $ avec ce qu'il est en a.
- La fenêtre : limite entre la scène et le monde. Acte :
- ... le sujet fait retour à l'exclusion fondamentale. Passage à l'acte.
- ... Mise à la face du manque, de ce qui manque dans l'A : la garantie suprême, ...
- ... qu'il y a une loi du père, un φ absolu.
- Elle contient le rapport idéalisé de ce qui a été repoussé.

- le P.A. et sa définition dans le tableau : embarras + émotion.
- les conditions du P.A.
- D'où : identification absolue avec a :
- Confrontation du désir du sujet avec la loi dans le regard du père.
- D'où identification – sujet, hors de la scène.
- Laisser tomber. – le deuil et l'identification à l'objet.
- Deuil : l'objet, support de notre castration. Elle nous revient : nous nous
  [illegible] pour ce que nous avons.
- La course de l'hypnose ne se lève pas dans l'hypnose.
- De même, doute de l'obsessionnel.
- Dans le cas H. : promotion de Φ à la face de a.
- Freud la laisse tomber – à la différence de Dora.
- Passage dans le réel, prévalence de a, P.A..
- C'est lorsqu'ici la laisse tomber.

S) est particulièrement imp. mais obscur : à discuter.

[9] – 23 Janvier 63. L'acting-out et le reste a. Angoisse et corps morcelé. Dans le Schéma O. – Symptôme et A.O. Cas de l'Homosexuelle de Freud.

- le sujet, l'A, le reste de la division a.
- le laisser-tomber, mode du a ; passage à l'acte.
- Dans le P.A., le $ est au maximum effacé par la barre.
- Dans l'addition des actions de relation : le sujet se précipite hors de la scène.
- Exemples de PA dans l'Homosexuelle et Dora.
- Fugue : le sujet y part à la recherche de ce qui est refusé partout.
- Passage de la scène au monde : monde, endroit où le réel se presse,...
- Scène de l'Autre où se constituer comme $.

*

2. L'AO, évitement de l'angoisse. (5 sq) [L'angoisse et le bord ; psychose].
- L'angoisse, ce qui est commun au $ et à l'A.
- Dans le Moi idéal, l'angoisse est phénomène de bord.
- Moi idéal, par où le moi est constitué par la série des identifications.
- L'identification à l'objet d'amour – être et avoir.
- a, objet de l'identification – au passage du deuil.
- a, arrache métaphoriquement l'amant, à se proposer comme aimable.
- ... le faisant éron, sujet du manque, se constituant comme donnant ce qu'il n'a pas.
- a, introduit par la voie régressive, sous forme d'identification : Être ce qu'il n'a pas.
- le miroir c'est la structure du cortex.
- Avant le stade du miroir, i(a) est dans le désordre des a ...,
- ... qu'il n'est pas question encore d'avoir ou pas : autoérotisme :
- ou manque de soi.
- Possibilité de fantasme du corps morcelé dans la schizophrénie.
- la mère du schizophrène : pour elle, son corps a comme pur réel.
- L'angoisse et le bord. – Recherches de Rank sur une angoisse préœdipienne.
- Les objets dans la psychose ne sont pas inconvenants ; leur danger pour le moi :
- ... ils sont exposés à la moisation : non spécularisables.
- Dépersonnalisation commence avec la non reconnaissance du spéculaire.
- Constitution du Moi idéal dans l'espace de l'A, témoin, miroir.
- La dépersonnalisation, dépendante de la relation à A, le psychotique.
-

- L'angoisse de la naissance : la séparation n'est pas d'avec la mère.
- Coupure de l'enfant avec la mère, est impropre : plutôt les enveloppes.

✗

3 – L'acting out (17/4).

- Ne pas laisser tomber : le a. Type de la femme phallique : menace de laisser
  [tomber l'enfant.

- AO et PA dans Dora et l'Homosexuelle.
- L'AO. s'adresse, orientation vers l'Autre.
- Cas de l'Homosexuelle : montrer un enfant du père : phallus chez elle.
- Elle réalise son désir autrement, comme ora : se fait amant :
- Elle le donne.
- Se pose dans ce qu'elle n'a pas, Φ, et pour montrer qu'elle l'a : elle le donne.
- Dimension démonstrative du chevalier servant, qui peut sacrifier ce qu'il a : Φ.
- Dans l'AO, le d, pour s'affirmer comme vérité, se montre.
- Virilité au maximum – invisible dans un autre registre, montrant sa cause.

✗

4 – Cas d'Ernst Kris (22/4).

- Le petit a, est la "livre de chair"?
- Les cervelles fraîches font signe : qu'on ne touche pas à la question : en remettre.
- Le symptôme et l'A.O.
- Pour interpréter le symptôme, il faut le transfert, introduction de l'A.
- Il n'est pas du symptôme d'être interprété ; n'appelle pas comme l'A.O.
- Le symptôme n'est pas appel à l'Autre, dans son essence.
- Dans sa nature, il est jouissance – allant vers la Chose, passé le Bien.
- Cette jouissance peut confiner à un Unlust.
- L'AO est amorce du transfert : transfert sauvage.
- Le transfert sans analyse est l'AO. – L'AO sans analyse est le transfert.

✗

5 – Un article de Ph. Greenacre sur l'AO. (26/4).

1 – Interpréter ? – L'AO s'offre à l'interprétation. Ce qui s'interprète n'est pas
  [le sens, mais le reste.
2 – L'interdire ? – L'emplacement dans l'analyse : l'annonce – accident.
- La mise au compte de l'analyste – et le désir de l'analyste.
3 – Le renforcer ? – Emprunt de Balint.

✗

6 – L'homosexuelle de Freud (309).

- Si l'ics peut mentir.
- Alors à quoi tenir.
- L'ics mérite confiance – le discours du rêve est distinct, qui s'exprime en mensonge.
- Freud manque le reste a qui fait gripper les rouages : il passe à l'acte.
- Son refus de voir la vérité dans sa structure de fiction.
- Ce qui manque au discours de F. : que veut une femme ?
- la féminité en tant qu'elle se dérobe.
- Son point aveugle : il veut qu'on lui dise tout.
- L'anecdote d'une promenade de sa fiancée.
- la Chose freudienne, qu'il a laissé tomber : ennemie. Chasse de Diane.

– Comment aborder l'objet de l'angoisse, pour ne pas s'en débarrasser.
– L'angoisse introduit à la fonction du manque.
– L'histoire de la logique : ses réussites à le masquer : où est ce qui manque ?
– Paradoxes de la logique : porte d'entrée à : ne pas manquer le manque.
– Pas de manque dans le réel : saisissable par le symbolique.
– Exemple de la bibliothèque : un livre manque à sa place : introduction du symbolique
{ dans le réel.
– Un manque que le symbole comble : il désigne la place de l'absence, présentifie
{ ce qui n'est pas là.

– Faiblesse de la logique d'Euler : le trou dans le cercle.
– Fonction du trou : le tore et les cercles irréductibles.
– Le cross-cap et ses coupures : la double boucle.
– Un type irréductible de manque.
– La perte et le morceau de corps perdu.
– Dans cet effort de dénouer les cartes, tentation d'oubli, en fonction même de la
{ structure du manque.

– Le point d'où surgit le Sa, celui qui ne saurait être signifié : manque de Sa.
– Rien ne manque qui ne soit de l'ordre du <u>symbolique</u> –
– … mais la privation est <u>réelle</u>, ne peut être réduite.
– La privation est réelle : « manque » de pénis d'une femme :
– Le manque est symbolique : sinon elle n'en saura rien.
– La castration apparaît avec le rapport à l'A., puisque symbolique, où le $ se constitue.
– (–φ) une des traductions possibles du manque.
– (–φ) une des traductions possibles du manque.
– <u>a</u>, pièce manquante qui, par lui, fait la réalité du monde.
– <u>a</u>, pièce manquante qui, par lui, fait la réalité du monde.
– Le but intérieur, irréductible, manque auquel le symbole ne supplée pas.
– Le but intérieur, irréductible, manque auquel le symbole ne supplée pas.
– Ce n'est pas un simple annulation, ni dénégation : que le symbole introduit comme
[absence.
– Celles-ci : introduction de l'absence dans le réel, tentative de définir le Sa, pour
[rejoindre le signe.
– Annulation et dénégation visent le point de manque, mais ne l'atteignent pas : redoublent
[la fonction du Sa.
– Tâche impossible à effacer, parce que le Sa consiste à effacer la trace.
– Plus on cherche à effacer : plus la trace insiste comme Sa.

✗

2 _ L'objet a apparaît aux deux niveaux dans le rapport à l'Autre (1309).

1 _ L'angoisse serait défense majeure.

_ D'où : 1 _ défense devant l'Hilflosigkeit : détresse absolue.

2 _ Défense conçue comme signal d'un désir dangereux.

2 _ D'autre part : il y aurait défense contre l'angoisse.

_ La défense n'est pas contre l'angoisse, mais contre ce qu'elle signalise.

_ Il ne s'agit pas de défense contre l'angoisse, mais contre ce manque, ...

_ ..., lequel a des structures différentes ;

_ Le manque du bord de l'image narcissique diffère du bord redoublé, coupure de a.

Ce que doit être le rapport de l'analyste à a (1619).

3 _ Ce que doit être le rapport de l'analyste à a, comme objet interne.

1 _ "Ce n'est que du transfert" _ l'analyste a à intérioriser a, ...

_ Les deux thèses à distinguer _ dans le maniement du transfert.

_ L'analyste prend en soi ce corps étranger _ incorpore le a étranger, cause du manque,

_ Ceci dans la psychose. Le fantasme diffère chez le névrosé.

_ Dans la névrose, différence, dans la fonction du fantasme, le non semblant de a, car non spécularisable.

_ Dans son fantasme, que peut-il qu'un semblant de a, ...

_ L'a est-il la cause du transfert ?

_ L'a est, il la cause du transfert : montée du bouc sur la scène _ acting-out.

_ Tragédie et comédie : montée du bouc sur la scène.

4 _ Un article de M. Little (1979).

_ Deuil d'un patient.

[_ Fonction du deuil : identification à l'objet perdu.

_ Être en deuil, est dire : "j'étais son manque" _ nous ne le savions pas.

_ Quand ce que nous n'avons pas nous revient > régression.

_ Révélation de ce en quoi nous avons manqué.

_ Révélation de ce en quoi nous avons manqué est traduit en : lui avoir manqué ?

_ Mais par la méconnaissance : être son manque est traduit en : lui avoir manqué.

_ Alors que c'était d'être ce manque qui nous rendait précieux _]

_ Position de responsabilité de l'analyste _ l'analyste est dans le jeu.

_ Dans ce cas : il y a une personne pour qui le sujet peut manquer.

_ ... angoisse de l'analyste. _ Fonction de la coupure.

_ Acting-out dans le cas : il y a un autre objet : a, qui méritait qu'on risque.

[la comédie, la bourse

_ Science : comble le manque _

_ Position de l'analyste : proche de l'artiste ?

[11] 20 Février 63 : Exposés Granoff (et Perrier). Nos réunions.

[12] 27 Février 63 : Exposés Aulagnier et Granoff. – Lacan : contre-transfert et désir de l'analyste.

- Contre-transfert et désir de l'analyste : ne pas aborder massivement
- Ce qui dans la relation analytique, survient du côté de l'analyste.
- Est contre-transfert tout ce que l'analyste refoule comme S(a).
- La vraie question est celle du désir de l'analyste.
- Identité du désir et de la loi : 1 – la substance de la loi est désir pour la mère.
- 2 – Ce qui normative le désir est l'interdit de l'inceste.

2 – Position du pervers (38 sq) : le désir, volonté de jouissance.
- Le désir radical se donne pour faisant la loi – en fait support d'une loi.
- Il est également défense, exercice d'une loi qui freine.
- La volonté de jouissance est sa vague licence.
- Le pervers ne sait pas au service de quelle jouissance il agit : pas la sienne.
- Le névrosé a besoin de la loi pour soutenir son désir :
- Le névrosé a besoin de la loi – névrose d'angoisse.
- Impossibilité – insatisfaction – névrose d'angoisse.
- Mythe de l'autonomie de la loi morale – la loi vient du réel.
[- Retour du S(a) à l'état de trace : abolition du S(a) : manque.
- Les traces ne s'effacent pas. 1. Retour des deux "a" à la trace : abolit le sujet.]
- 2 – Réel renvoyant le sujet à la trace : jouissance de l'A. – raison.
- Ce qui échappe au masochiste : il croit qu'il cherche la jouissance de l'A.
- 2 – Il cherche l'angoisse de l'Autre.

3 – Freud : l'angoisse signal d'un danger interne (43 sq). Mais il n'y a pas d'interne, car la topologie de l'Esquisse est surface.
- Mais il n'y a pas d'interne, car la topologie de l'Esquisse est surface.
- Le système Φ de l'Autre.
- Angoisse : manifestation du d(A). Signal de quelque chose :
- D'un désir, demande d'aucun besoin. – Ne concerne que l'Être même, en question.
- S'adresse en sollicitant la perte, pourquoi l'A s'y retrouve.
- Le d(A) ne reconnaît pas : interroge à la racine du désir du $ comme a, consécutif.
- Rien à faire pour rompre cette prise : s'y engager.
- Cette dimension temporelle de l'angoisse est celle de l'analyse.
- Le d. analyste suscite en moi l'attente, d'où je suis pris dans l'efficace de l'analyse.
- "Je voudrais qu'il fît de moi un objet" ?
- L'amour – Fonction du désir dans l'amour, question du contre-transfert.
- Le désir ne concerne pas l'objet aimé.
- Pour le désir de l'analyste, sortir de l'amour.

- L'angoisse, devant quelque chose.
- La Chose, qui est derrière le désir, passe en avant dans l'angoisse.
- La peur, situation de danger ? Contre-exemples. La peur, se réfère à l'inconnu.
- Le sujet n'est ni étreint, ni concerné au plus intime.
- C'est du côté de l'inconnu que se dessine la peur.
- La supposée dégradation de la peur.
- L'angoisse n'est pas sans objet. Défense et danger ; signal d'angoisse.
- Le réel est le quelque chose devant quoi l'angoisse opère.
- Le réel, irréductible : l'angoisse est signal qui ne trompe pas.
- Le réel et la barre dans le procès de subjectivation.
- Le S, constituant du sujet, dans l'opération interrogative du a.
- a, reste irréductible du S.
- a, dans le désir, et dans l'angoisse, antérieurement au désir.

2 – Illustration de ce statut : Oedipe, a joui de la mère (11-19).

- Il n'est pas assez coupable comme cause, ses yeux : concupiscence d'avoir voulu savoir.
- Il devient croissant voyant.
- Ce qui angoisse : une cinquième vue des yeux, par terre.
- Zurbaran et ses saints.

3 – Contingence du a (14-19).

1/ Masochiste : son fantasme masque : d'être objet de jouissance de l'A. qui est sa propre volonté de jouissance.

- Ce qui est cherché dans l'A : la réponse de son angoisse à cette chute d'une ligne.
- L'Autre, tiers terme à situer dans la relation perverse, en apparence duelle.
- Cette angoisse de l'A, visée aveugle que son fantasme lui masque.
- Mythe chrétien : Celui pour qui a été destiné le sacrifice : le père. Kierkegaard.
- Dieu n'a pas d'âme. L'âme, est le a, image de la chute.

2/ Sadique : l'angoisse est moins cachée (17-19), vient en avant.

- Ce qu'il cherche dans l'A : la référence à l'A fait partie du sacrifice (contre Sartre).
- Ce qui est cherché : ce qui est l'envers du sujet :

- ... passage à l'extérieur de ce qui est le plus caché.
- Mais ce moment est impénétré par le sujet, masquant (faisant) sa propre angoisse.
- Ce qui désole la crise de son action : qu'il a rapport à Dieu, comme instrument.
- Il réalise la jouissance de Dieu.
- Jeu d'occultation par quoi angoisse et objet passent l'un par l'autre.
- Se dessine ici le lien radical de l'angoisse à a.

*

4 - Statut des objets sexuels a (2019).
- Conception flaquée de ces objets : " mammes ".
- Le placenta — objets amboceptueux.
- La coupure des a, entre mère et enfant.
- La chute, le Niederfallen.
- Castration et Φ : l'orgasme et la détumescence.
- Angoisse de l'éjaculation : mais hors jeu de l'instrument de la jouissance.
- La subjectivité est focalisée sur la chute du Φ.
- La subjectivité est focalisée sur la possibilité de sa chute : face de la castration.
- Le Φ est plus signifiant par la possibilité de sa chute
- Distinguer désir de l'A. et jouissance.
- La castration, liée à l'objet cadre, chute du plus réel du S.
- La castration, liée à l'objet cadre, chute du plus réel du S — ou du désir.
- Versants de l'angoisse : du côté de la jouissance — ou du désir.

- Partie 4 très peu claire, malgré ses " évidences " trop reçues.
- Partie 3 imp.
- Le reste, confus.

—

[14] 13 Mars 63 – L'angoisse, entre jouissance et désir. Visées du sadisme et du masochisme. – Aphorismes sur jouissance, angoisse, et a. (25)

(Un terme de Tchékhov.)

– Précisément : la peur n'a pas d'objet – l'angoisse n'est pas sans objet.
– le ne, sujet de l'énonciation – insuffisance de la [illegible].
– Question du désir de l'analyste – le désir de l'enseignant.
– le désir de l'enseignant, signe qu'il y a un enseignement.
– le collage, évoque le manque.

*

– l'angoisse étreint le sujet au plus intime (9-19).
– C'est du côté du réel qu'il faut chercher : elle ne trompe pas.
– le réel n'épuise pas la notion de ce que vise l'angoisse.
– l'équation de la division : la jouissance ne connaîtra pas l'Autre, sinon par a.
– a, métaphore du φ de la jouissance, mais résiste au S^a.
– a symbolise ce qui, dans le S^a, est perdu…
– … en vient à constituer le fondement du sujet désirant, et non de la jouissance
– Faire entrer la jouissance au lieu de l'A, le φ s'[illegible] comme a.
– La béance du désir à la jouissance, où se situe l'angoisse.
– Temps de l'angoisse, très élidé : Freud et ses trois temps.
– C'est franchie l'angoisse que le désir se constitue.

*

3 – Le complexe de castration (14-19).

– Ce qui reste quand le désir est « satisfait » ?
– l'objet a, positif – et le phallus ($-\varphi$) : jouissance et détumescence.
– Impasse d'une analyse fondée sur le complexe de castration.

*

4 – Sadisme et masochisme, en exemples (17-19).

– La douleur n'est pas l'essentiel, mais l'Autre qui est visé ;
1) le masochiste vise la jouissance de l'A. – dans cette manœuvre.
– Ce qui est caché : que ce qu'il vise est l'angoisse de l'A.
2) Sadisme : ce qui est visé est l'angoisse de l'A.
– Ce qui est masqué : c'est la recherche du a.
– le sadisme n'est pas l'envers du masochisme.
– Non pas symétrie des deux : quart de tour ; fonction cachée.
– Dissimulation réciproque de l'angoisse et du a.

*

5 - Jouissance - désir - angoisse (21.1.9).

- Les moments de coupure où l'angoisse peut être attendue.
- Conjonction de l'orgasme et de l'angoisse dans l'attente de l'A.
- Les femmes, à l'aise dans le contretransfert.
- La femme comprend ce qu'est le désir de l'analyste.
- Malentendu obligé des rapports sexuels : malentendu n'est pas échec.

*

6 - Aphorismes. (25.1.9).

- Seul l'amour permet à la jouissance de condescendre au désir.
- a est accès non à la jouissance mais à l'Autre.
- Désirer l'Autre, c'est désirer a.
- L'amour est la sublimation du désir.
- Se proposer comme eros, c'est se proposer comme manque de a.
- Par cette voie j'ouvre la porte à la jouissance de mon être.
- Echec : que je sois apprécié comme éromenos, aimable.
- Toute exigence de a déclenche l'angoisse de l'Autre, réduit à a.
- Ce que l'A. veut sur cette voie, c'est mon angoisse.
- Une femme, en tant qu'elle veut jouir de moi, suscite mon angoisse.
- Il n'y a de désir réalisable que dans la castration.
- Visant mon être, la femme vise à me châtrer.
- La femme ne manque de rien. — Insuffisance du Penisneid.
- Le fait de n'avoir rien à désirer sur le chemin de la jouissance, ne règle pas
  [pour elle la question du d : a joue pour elle son rôle.

Leçon assez imp. (6), mais sans système : on s'y perd.

[15] 20 Mars 63 – Les femmes, leur jouissance, et le désir. Don Juan, image féminine. Un article de L. Tower.

- Champ central de la jouissance, mythique.
- Point indépendant de l'introduction du d..
- lequel se constitue en deçà de cette zone ; entre jouissance et d, l'angoisse.
- Le désir s'instaure en l'A. qui l'a té, dans a :
- recalcement de la vie amoureuse, effets d'une structure.
- Les femmes : leur lien au désir est plus lâche.
- Ce manque dont est marqué Φ pour l'homme ; son lien à l'objet passe par -φ.
- La femme, affrontée au d (A).
- Rapport simplifié au d (A), lui donne plus de liberté dans le contre-transfert.
- Rapport simplifié... ce sont les femmes qui jouissent.
- Tirésias : ce sont les femmes qui jouissent ; la négativité de Hegel.
- La relation du d. de l'homme au (-φ) ; la négativité de Hegel.
- Sartre et l'acte fondamental du doigt dans la salle.
- Se laisser-être le Φ.

*

2 – Le réel, toujours plein ? – Il fourmille de creux ; mais il ne lui manque rien (93)

- Le pot, identiques et différents.
- Le vide autour duquel le pot est fait.
- Ce qui est substituable : le vide autour duquel le pot est fait ; ça ne fait pas de partout.
- L'action humaine commence quand le vide est base ; ça ne fait pas de portant.
- Le pot de moutarde toujours vide.
- (Remarques à Anzieu sur les pots et le passage à l'acte).

*

3 – Un cas de Lacan (13 ?) : rapport d'une femme à la jouissance et au désir.

- Un regard substitué au rien.
- Le vase féminin est-il vide ou plein ? – Il n'y manque rien.
- La présence de l'objet y est de surcroît, car non lié au manque.
- La femme, pour l'homme, est un objet.
- L'angoisse chez elle, existe aussi – et surtout : Kierkegaard.
- L'amour est fait d'une idéalisation du désir.
- Jouissance de la femme
- Les remarques sur le masochisme : nettement contraire aux termes de Freud.
- Le masochisme féminin, fantasme de l'homme
- C'est par procuration de ce fantasme que l'homme soutient sa jouissance de quelque angoisse.

- Pour la femme, d(A) est moyen que sa jouissance ait un objet.
- L'imposture et la mascarade, équivalents.
- Mais la femme est beaucoup plus réelle.
- Que l'homme laisse voir son désir peut être angoissant : ce qu'il n'a pas.

4 - Don Juan (22/9).

- Rapport de DJ à une image d'un père non-châtré.
- Image féminine.
- Prestige de DJ, lié à l'acceptation de l'imposture radicale.
- Le désir est peu de chose en l'affaire.
- Ce qui angoisse une femme : non pas DJ ; mais d'être objet d'un d..

5 - Deux cas de Lucy Tower (25/9).

- L'analyste n'est pas masochiste.
- La quête radique de l'objet manquant.
- [contre-transfert et d. analyste ?].

1_ l'article de Lucy Tower (2). (209).

_ le désir du patient, remis à sa place _ celle où il n'a jamais été.
_ Elle, cherche le désir de l'homme _ elle ne trouve pas la recherche du sien, mais [de a.

_ paradoxalité ? Il peut chercher, mais ne trouve pas.
_ Il n'y a rien à trouver.
_ Il cherche le $-\varphi$: ce qui lui manque à elle : affaire d'homme.
_ A elle, il ne lui manque rien.
_ Il a à faire son deuil de trouver ~~son~~ son manque chez le partenaire.
_ Entrée dans la comédie oedipienne. La loi et le désir sont mêmes.

*

_ Les femmes ont aussi rapport à a (209) : en tant qu'elle ne l'a pas.
_ liée à la mère, dans la D, et dans cette dépendance.
_ Cette insatisfaction est précastrative _ castration, pour elle secondaire.
_ Ce qu'elle n'a pas _ ce qu'il n'est pas.
_ Fantasme de Don Juan : vœu chez la femme d'Au moins un, qui ne peut le perdre.
_ On ne peut le lui prendre : commun avec elle _ d'où fantasme féminin.
_ Il y a pour elle un autre fantasme : l'amoureuse du prêtre, lequel est a.
_ Le stade du miroir et le non-spécularisable.
_ Le stade du miroir : n'existe pas _ ça n'en fait qu'à sa tête.
_ Pour le garçon : sa queue : n'existe pas _ pour que ça puisse servir
_ Il doit le ranger de la carte de son narcissisme [à autre chose.

_ L'homosexuel _ joue à qui perd gagne avec la castration.
_ ($-\varphi$), le vide du vase. Le potier et la [illegible].
_ le potier s'imagine que le vase peut contenir l'objet de son désir : présence du ϕ, [d'un autre homme.

_ La maternité, et le désir de l'homme, assez superflu.

*

_ le pot, le a, le ($-\varphi$) (209).

a, l'objet du désir, n'a de sens que reversé dans le vide de la castration primordiale.
_ Celui-ci peut se produire que dans le narcissisme secondaire.

- Dans lorsque $\underline{a}$ tombe de $i(a)$: forme du bord.
- Les phénomènes de bord et leur portée structurante.
- Rappel sur le bord d'une bande de Möbius. Angoisse.
- Transversement, par lequel $\underline{a}$ prend sa valeur d'être en $(-\varphi)$.
- La castration originelle que $\underline{a}$ vient occuper : angoisse.
- Souhait du sujet de recourir à cette castration originelle.
- Un ordre peut être apporté dans ce temps de la castration primordiale : circoncision.
- (Un peu d'histoire sur la circoncision).

Leçon curieuse : début impr., puis un peu n'importe quoi.

[17] _ 8 Mai 63. Un voyage au Japon. Le a, la cause, et la connaissance. Connaissance de l'Est. (31

- Circoncision et castration.
- Séparation qui, dans une fonction symbolique, fait le sujet aliéné :
- le désir, terme du message freudien.
- a, l'objectalité et l'objectivité :
- Méconnaissance dans la logique, de a.
- Fonction de la cause : cette part de nous-mêmes prise dans la machine formelle.
- a, morceau charnel, aiguille dans la logique, insaisissable, perdu.
- le désir est désir du corps – à prendre à la lettre.
- Maine de Biran et l'expérience corporelle, référence.
- Maine de Biran et l'expérience corporelle, référence.
- la cause surgit corrélative à ce qui est omis dans la connaissance :
- ombre de ce point aveugle de la connaissance.
- Désir sur la fonction du symptôme.
- Synergie temporelle du a, qui s'efface : reflet de la fonction de la cause.
- la certitude de Descartes, ombre d'une autre certitude : celle de l'angoisse.
- Seule certitude : l'angoisse qui ne trompe pas.
- Fondement de la certitude : déplacement de la certitude de l'angoisse.
- Il y a déjà connaissance dans le fantasme.
- Il y a déjà connaissance dans le fantasme – et non pas le corps spiritualisé :
- l'âme corporisée de la phénoménologie.
- la satisfaction l'effet de S^a : la livre de chair.
- la dette, le fait social total, la livre de chair.
- la dette, le fait social total, la méchanceté de Dieu.
- le Juif, et la méchanceté de Dieu dans la fonction du a, reste indestructible.
- le juif, subsiste de lui-même ; crime masochique...
- l'affirmation chrétienne de la Rédemption : crime masochique...
- l'affirmation chrétienne de la Rédemption : se fait déchet.
- Identification idéale à celui qui se fait déchet.
- Identification idéale à celui qui se provoque l'angoisse de l'Autre, de Dieu.
- Fond du masochisme, de provoquer l'angoisse de l'Autre, de Dieu.

✗

Un voyage au Japon. (20-19) .

- les œuvres d'art et la religion.
- le désir est illusion – l'objet de ton désir, c'est toi-même.
- Rapport en miroir à l'objet dans toute gnoséologie.
- la projection, le a retranché, et le double.

- (Statues et Dieux.)
- Féminité du Bouddha.
- Si la statue est homme ou femme ? Question jamais posée.
- le massage asiatique, et le Dieu sacré.

*

3 - Les stades du sujet (36)

- La négativité, stade du $(-\varphi)$.
- Miroir : non pas le Tout de l'image du corps : le champ de l'Autre :
- renvoi qui fait passer de la castration au mirage de l'objet du désir.
- Un rapport à l'objet tel que le sexe n'y soit pas : Bouddhisme.

---

[18] – 15 Mai 63 – Disjonction du point d'angoisse et du point de désir : la pulsion orale et la castration. Histoire de l'oeil. (33

- Les objets *a* ne sont pas homogènes à $(-\varphi)$.
- *a* reste de la dialectique du S à l'A.
- L'expérience bouddhique que le désir est illusion : Non pas que tout n'est rien.
- le manque du désir et celui de la satisfaction.
- Dans cette non-coïncidence : l'angoisse. le point d'angoisse.
- Impasse à expliquer du complexe de castration.
- Implique le reflux à une explication "orale".
- la pulsion orale point d'accrochage de l'explication.
- C'est mode métaphorique d'aborder ce qui s'oppose à l'objet φ.
- Mode de ne pas rencontrer l'impasse du C. de castration.

*

2 – Fonction de la coupure au niveau de la pulsion orale (5)

- *a* et $-\varphi$, le visuel et le spatial.
- L'acte de la succion : le bord.
- La coupure de la lèvre et celle du S^a : phonème.
- Lèvre : reprise rituelle de la coupure.
- la coupure, intérieure à l'unité individuelle primordiale.
- Semi-parasitisme dans l'organisme maternel.
- Coupure entre la mamme et l'organisme maternel.
- L'enfant, séparé de *a* d'une façon interne, est *a*.
- le point d'angoisse est au niveau de la mère : angoisse de son manque.
- le point d'angoisse ne se confond pas avec le lieu de la relation à *a*.
- le point d'angoisse ne se confond pas avec le lieu où a lieu l'*a* dans le désir.
- Le rapport au manque : au delà du lieu où a lieu l'*a* dans le désir.
- φ, retournement du gant, possibilité d'une éversion du plus profond.
- l'ana-tomie, c'est le destin : morcellement. la séparation.
- le fonctionnement du désir, se fait sur le reste toujours élidé de *a*.
- L'autre-extime, comporte la coupure.

*

3. Complexe de castration : rencontre du point de désir et du lieu de l'angoisse (20)

- Castration et privation de l'organe.
- Sans Autre, pas de castration.
- L'orgasme et l'aphanisis de l'organe.

- l'homologue du point d'angoisse est inconnu de la jubilation orale : c'est [l'orgasme lui-même.
- Equivalence entre l'orgasme et l'angoisse.
- l'orgasme : seule de toutes les angoisses, qui s'achève.
- la réversion du figure que en aucun cas, les deux points ne coïncident.
- Manque constituant de la satisfaction.
- le désir est illusoire, parce qu'il s'adresse toujours ailleurs : à un reste.
- Cicéron à Anabase et le lieu où trouver ce qui est la certitude : Nul ne sait démence.

4 - L'oeil, son histoire (26) -

- le stade du miroir et le regard.
- l'oeil, et la chiasme, la symétrie du corps.
- l'oeil est déjà miroir.
- le mystique et l'apparence visuelle du réalisme du désir.
- le regard, élément de fascination où la subsistance subjective se perd.
- Le troisième oeil ; le regard, point zéro, et la contemplation.
- Figure du Bouddha, qui prend à sa charge le point d'angoisse.
- ... annule le mystère de la castration.
- Champ où le désir se supportant d'une annulation.
- Une nullification de l'objet central du désir.

[19] – 22 Mai 63 – Histoire de l'oeil(s) (3). Reik sur le Shofar : la voix (1). (35)
Le regard

- les objets a et leur liste complétée : l'oeil et l'oreille.
- Repères là la fonction du désir. La solidarité des a, fondée dans l'Autre.
- L'angoisse révèle le sens du drame du désir.
- La méthode ne se distingue pas de l'objet abordé.
- La vérité de l'analyse n'est accessible qu'à l'analyste – mais elle est communicable.
- Nécessité du fourvoiement de l'analyse, dans une difficulté de l'analyse.

2 – Reik sur le Shofar (4).

- Défaut d'appui de l'étude – usage analogique du symbole.
- Sustentation qui lie le désir à l'angoisse dans son noeud dernier, et a.
- Description du Shofar.
- La voix, et les voix mystérieuses de l'affect auditif, ardent.
- Confusion de R.. Analogie à la fonction Φ.
- Le mythe de Moïse et du Père tué pour R..
- Glissement de L. vers : garder le texte fondateur d'un enseignement.
- Le désir, question au sujet, sinon ses cinq ans.
- La méthode de R. : partir du détail. Trancher au critère de hiérarchie de ceux-ci.
- Textes sur le Shofar.

3 – Questions sur le Shofar (1609).

- Le Sh. et l'acte. Comme du Sh. : ses possibilités de substitution.
- Fonction limite de cette voix.
- La voix et son rapport à l'A.. La voix, sous forme séparée.
- Le Sh. accompagne le renouvellement du pacte : souvenir, mais n'actualise pas.
- Qui a à se souvenir ? Question, si la répétition n'est pas automaton.
- Son Autre dit-mémoire : le lieu de l'A..
- Le souvenir à réveiller, est celui de Dieu soi-même.
- L'A, la voix, séparable – voix dans la psychose – impératifs du surmoi.

4 – L'oeil et le regard (23). et ailleurs que là où le désir se rapporte avec lui.

- L'oeil et l'espace. – l'a, séparé,
- Manifeste au niveau de l'oeil.
- Dans l'espace, rien n'est séparé.
- Le corps : le localiser, c'est le neutraliser.

- le corps, étranger aux dimensions de l'espace : imperceptible.
- Par la forme i(a), ma pensée dans l'A. est sans reste : je ne crois que ce que j'y perds.
- i(a) est fermée, Gestaltique, bonne forme : satisfaction.
- la tache, où se voit la perte du désir.
- la beauté montre la face du a, réduit dans le regard au point zéro.
- C'est la tache qui me regarde, m'attire ; ce regard me reflète.
- le regard est aveugle.
- le désir visuel masque l'angoisse de ce qui manque au désir.
- a, manque, non spéculaire, ne se saisit pas dans l'image.

(- 5 - Voix) (30.?)

- Opposé au regard, quelle structure manque l'autre fonction : la voix.
D'où le Shofar.

[20] - 29 Mai 63 - L'angoisse de castration et les signes du désir. Le manque du phallus.

- Progrès d'une science, dans ses remaniements plus que dans son extension.
- Dans l'analyse, on ne passe pas d'un système conceptuel à un autre.
- Dans la science, historicité du moment de résistance.
- Dans l'analyse, obstacle désigné comme limite de l'expérience : angoisse de castration.
- Pédagogie : Stern et Piaget. Ce qui réduit l'enseignement à rien.
- Dans la science, l'enseignement est élidable.
- Intervention dans les moments de maturation sensitive, et déchaînement d'effet
[de fécondité d'enseigner.

*

2 - a et l'angoisse de castration. (6).

- Revenir au point central de la castration.
- Le φ comme imaginaire fonctionne partout dans le rapport du $ au a.
- Sauf là où on l'attend : médiateur au stade phallique.
- C'est cette carence qui est principe de l'angoisse de castration : (-φ).

*

3 - Le regard et le phallus (8).

- Traumatisme, et premier abord avec Φ,
- Scène primitive : ambiguïté de cette présence de Φ : ce qui traumatise, est
[qu'elle s'escamote.
- Scène de l'Homme aux loups.
- Béance du fantasme dans la fenêtre ouverte.
- Le φ, est dans la catatonie du sujet : médusé.
- La scène le regarde, ce qui y est invisible d'être partout : son état d'arrêt.
[une image, transposée
- Jouissance, et son horreur : le $ n'est plus qu'érection dans cette prise qui le fait
[phallus, le fige.
- Terme reconstruit de la scène : reconstruction en réponse à la scène : objet
[cancel, sacrifice.

*

4 - L'orgasme et l'angoisse (13).

- L'orgasme équivalent de l'angoisse, en ce qu'elle ne trompe pas.
- Castration et intervention de l'A.
- L'orgasme satisfaisant ? - Jouissance ? - Génital ? - La femme ?
- L'orgasme n'est pas au lieu de la jouissance.
- Pas de pulsion génitale.

- Sexuel et pulsion de mort.
- L'amour est sentiment comique. Ce qui repose dans l'orgasme.
- L'orgasme se détache du champ de la D à l'Autre.
- L'angoisse, marge de perte de signification, reste et désigne ce qui est visé
  [d'un rapport à l'A.
- Elle se réfère à ce point d'appel, d'une jouissance hors limite.
- L'organe et ses faiblesses.
- Une femme, dans tout ça. Son inquiétude. Sa supériorité quant à la jouissance.
- Le désir de la femme commandé aussi par la question de sa jouissance.
- Le désir n'est pas la jouissance. – Chez elle, forme de son désir.
- [illegible] : pour faire mieux que l'homme.
- Le Φ ne réalise que par sa évanescence la rencontre des désirs : lieu com-
  [mun de l'angoisse.
- Dans la mascarade, elle fait bon marché de sa jouissance.
- Impasse du désir s'il n'y avait les [illegible] de l'angoisse.
- Le Φ s'avère manquer : castration.

- le Φ, est ce qui, quand il est atteint, pour chacun, l'aliène de l'Autre.
- la femme, peut être symbole phallique de l'homme : n'est plus la femme.
- Elle ne peut prendre Φ que pour ce qu'il n'est pas : (−φ), ou a.
- ... ce qu'elle imagine de la jouissance de l'Autre, à élever sur sa propre [jouissance.
- Ne peut jouir de φ que par ce qu'il n'est pas à sa place, de sa jouissance.
- Φ ne se trouve pas où on l'attend, médiation génitale. angoisse, vérité de la sexualité :
- Ce qui apparaît chaque fois que son flux se retire.
- la castration est le prix de cette structure, se substitue à cette vérité.
- Le φ, là où il est attendu comme sexuel, n'apparaît que comme manque.
- Castration, comme l'angoisse, présentifiée par toute actualisation de la jouissance.
- Puissance et impuissance. Homosexualité virile du lien social ...
- Importance culturelle de l'homosexualité féminine : amour idéaliste.
- Hegel et le Moi. le a généralisé du Moi hégélien.
- L'Autre – ou le Φ, alternative du sexe.
- Ambiguïté sexuelle des images sculptées du Bouddha.
- Alternative du désir et de la jouissance.
- Pas de pensée dialectique : pas de synthèse.
- S'il y a un passage là où l'antinomie se ferme, c'est qu'il était là avant.
- a, où s'incarne l'impasse de l'accès du d. à la Chose.

*

e – Tension spéculaire, qui érotise le champ de l'insight (97).
- Pour l'animal, pas de stade du miroir ; narcissisme.
- Unheimlich : surgissement du Tout regard.
- la forme spéculaire masque la possibilité de cette apparition.
- Fait remarquable que, sous ce désirable, il y a un désirant.
- le a vient avant cette capture qui l'occulte.
- la pratique peut être en partie fautive, s'il y a ce résidu, [illegible]
- le S, n'a rien à communiquer : les instruments de la communication sont dans l'A.
- le S, n'a rien à communiquer : les instruments de la communication sont dans l'A.
- le S, ... "[illegible]" inconscient.
- C'est de l'A. que S reçoit son propre message, sous forme inversée.
- Auquel répond avant qu'il se formule en Tu es : propre message inversé :

- Forme interrogative d'un "Tu es" sans attribut, message interrogatif, mais non l'inférence.
- Le "langage égocentrique" de Piaget : le sujet commence ; élide.
- Le monologue se tait si quelqu'un d'autre présent.

✕

3 - La voix, détachée de son support, qui cherche le sujet se constituant (15).

- Le langage n'est pas seulement vocal.
- Mais il a une sonorité, instrumentale.
- Constitution créée et créatrice d'un vide : le pot.
- Que les pots soient différents n'empêchent le vide d'être le même.
- Intérêt de métaphore, de la structure de l'oreille.
- Voix, résonne dans le vide de l'A., exutoire.
- Nous devons incorporer la voix comme l'Altérité de ce qui se dit.
- L'Autre constitue un certain vide : son manque de garantie.
- La voix, résonne, en tant qu'impérative.
- Première identification, de la voix, par incorporation.
- Un article d'Isacower sur l'incorporation.
- La voix, reçue de l'extérieur, sert à l'équilibration.
- Une voix, s'incorpore, modèle notre vide : Ishofar.
- Une voix, s'incorpore, modèle notre vide après que le d(A) a pris forme de commandement.
- Modèle le lieu de notre angoisse, après que le d(A) a pris forme de commandement.
- Donne à l'angoisse sa résolution en culpabilité : pardon.
- Ew, le désir est manque, sa faute principielle.

✕

4 - Le sacrifice (23)

- Capturer l'A. dans le réseau du désir.
- Les Dieux sont du réel.
- Le sacrifice : faire comme s'ils désiraient comme nous : donc a.
- La victime doit être sans tache : éviter l'angoisse.
- Apprivoiser les Dieux dans le piège du désir essentiel à ne pas éveiller l'angoisse.

---

[22] 12 Juin 63 - De la cause, et du symptôme, son effet. Éloignements du *a* : l'obsessionnel et la demande.

- L'analyse a pour objet la découverte d'un désir.
- L'angoisse apparaît en rapport au d(A). Mais en rapport au d. du S?
- *a* n'est pas objet du d, mais sa cause.
- L'angoisse marque la dépendance du S, de l'A. le désir, appendu à *a*.

✗

2 - La cause et le symptôme (2).

- L'obsessionnel et la compulsion : l'angoisse niron.
- L'angoisse : le désir est caché ; peine à le démasquer.
- Reconnaissance du symptôme :
- Le symptôme n'est constitué que quand le S s'en aperçoit.
- Le symptôme sort de l'état d'énigme si : il y a une cause à ça.
- Le symptôme sort de l'état d'énigme si : indécollabilité de la névrose de transfert?
- Problème de la fin de l'analyse : ineductibilité de la névrose de transfert comme réel.
- On entre dans l'analyse malgré tout ce qui retient du transfert à l'endroit d'Agathon.
- Alcibiade et son transfert à l'endroit d'Agathon.
- Alcibiade et son transfert malgré la névrose du transfert ...
- On entre dans l'analyse malgré la névrose du transfert ...
- On en sort, d'elle, cependant.
- On en sort, d'elle, cependant. à l'analyse du transfert.
- La voie passe par *a*, objet à proposer à l'analyse du transfert.
- Reste un autre problème : désir de l'analyste.
- De l'esthétique à l'éthique transcendantale : catégorie de la cause.
(L'espace, le seuil, ..)
- Topologie et la Gestalt : en contraire, torsion, possibilité à se loger dans [l'espace réel.
- La Chose, est dans les points de torsion.
- D'où l'ambiguïté chez F. des relations de couple : contenu - contenant etc ..
- A l'Âge baroque, forme que prend le désir : cadre du fantasme.
- Le cadre existe parce que l'espace est réel.

✗

3 - De la cause (12). Moins la cause est saisissable, plus tout apparaît cause :

- Cause, ombre portée du *a*.
- Cause, ombre portée du *a*. si le S est causé dans le S*a*.
- L'implication de la cause dans le symptôme, si le S est causé dans le S*a*.
- L'implication de la cause dans le symptôme. Le désir est effet.
- Le symptôme n'est pas effet, mais résultat. Le désir est effet.
- Le désir est effet qui n'a rien d'effectué : manque d'effet.
- Le désir est effet qui n'a rien d'effectué. l'effet y fait défaut.
- La cause, suppose des effets, de ce que l'effet y fait défaut.
- Relation entre cause et effet : le progrès de la science la fait s'évanouir.

- L'explication ne laisse que les connexions S^a, volatilise ce qui l'anime : l'écran.

*

4 - Piaget et le langage égocentrique (16).

- Supposition que la parole est faite pour communiquer.
- L'effet de la parole est de faire surgir le S^a dans la dimension du S^é.
- L'Autre et la "socialisation du langage."
{Diverses questions sur autorité de P.).
- (le mythe) — Médiocrité de la position pédagogique.
- "le rabâché comme cause" (Kaus).
- Métaphores du φ et son image spéculaire : ($-\varphi$), sédiment, peut se substituer.
- (Un autre ouvrage de psychologie : les tics du psychologue).
- L'enfant : ne sait pas ce qu'il dit, mais il le dit, ce qu'il saura plus tard : Oedipe.

*

5 - Les étages du a et l'observance (29).

- objet oral : besoin dans l'Autre.
- a anal : D. dans l'A.
- ($-\varphi$) : - manque d'objet et non objet a : jouissance dans l'A.
  - est un instrument manquant : angoisse de castration.
- a scopique : puissance dans l'A.
- Voix, forme pure, présente à tous les étages : désir dans l'A.
- Dominance de l'angoisse dans la n.o. : désir de l'A.
- Solution du n.o. pour couvrir le d(A) : recours à la D.
- Solution du n.o. pour couvrir le d(A) : cherche à faire authentifier par l'A. qui D.
- Condamnation originelle de son désir : cherche à faire authentifier par l'A. qui D.
- L'entêtement du n.o. : couvre le désir dans A par la D dans A..
- D'où : a vient se situer où la D. domine : anal.

[23] – 19 Juin 63 – L'objet anal, et sa fonction par l'excrément (2). – Le phallus et a.

- Stade et objet a : même fonction : a lié à la constitution du S dans A ..
- Cette fonction au stade phallique : a est représenté par un manque :
- Défaut du φ constituant la disjonction qui joint désir et jouissance.
- Effet de retour des stades, l'un dans l'autre.
- le miroir, forme du a.

✗

- Le a du désir anal (3).
- la cause nécessite une distance entre elle et son effet, pour pouvoir la penser.
- laisser subsister un voile sur la détermination.
- Cause du désir : le non-effectué.
- l'anatomique ne prend valeur de destin que pour bloquer un place sur l'échiquier de [la subjectivation.
- Saisir le réel par un S^a qui commande sa consolidité interne.
- Comment la raison est déjà présente dans le dynamisme du S : comme dessein.
- Déjà, les formes paradoxales du désir.
- A la particularité anatomique se conjoint l'effet du S^a, transcendant au développement.
- L'Umwelt et son au-delà chez l'animal : l'angoisse d'Autre chose, chez lui.

✗

3 – L'objet anal et la nécessité du S^a (9).
- Un article de Jones sur le "vent" et l'esprit.
- la respiration et l'angoisse : halètement de la scène primitive.
- Du souffle de son cul, Brahma engendre l'homme.
- Pourquoi le rôle privilégié de l'excrément ?
- L'excrément comme rejet, se retrouvait sur la voie de ce qui est désintéressé.
- On ne devait donc pas avoir tendance à le retenir : pourquoi cette importance ?
- Une question de savoir(?) ... une question de sacrement(?) de choix.
- les masses humaines et l'excrément : une question de ... de choix.
- l'analyste réduit la question à celle de la subjectivation.
- Appartenance d'une partie du corps, sans pas aliéner : puis le lâcher, à la demande.
- Valoriser cette chose un instant reconnue, puis élevée à la fonction de partir ...
- ... qui donne satisfaction à la D de l'A.
- Absence du φ et angoisse phallique.
- a symbolise la castration.

✗

- le $ se constitue et s'aliène, quelque soit le stade, dans le commandement de la voix.
- le $ ne peut savoir qu'il était cet être plaqué sur le corps maternel.
- Il croit que a, c'est l'A, et qu'il ayant affaire à a
- Au niveau anal, pour la première fois, il peut se reconnaître en quelque chose.
- Admiration et dédain de la production de cette merde : reconnaissance.
- origine de l'ambivalence obsessionnelle ?
- Ordre de causalité qui n'est pas cependant celui du désir : mais résultat.
- le désir sexuel ne balaie pas cette D :
- cet objet vient à symboliser à l'avènement du stade phallique, φ dans sa disjonction.
- Imageant la perte du φ.
- le moment d'avance vers la jouissance de l'A. emporte castration comme gage de [la rencontre.

- le désir féminin et masculin, et φ : castration.
- la jouissance de la femme est en elle-même, ne se conjoint pas à l'A.
- l'homme ne donne rien, la femme non plus : castration.
- le symbole du don est emprunté à la sphère anale.
- la trace et le territoire ; représente le $?
- le $ est dans ses limites, désir.
- En quoi tout le réel vient à motiver la fonction du désir.
- le n-o1, pour cacher sa position de désir, l'idéal comme puissance.

- Pour l'obsessionnel, "l'idéal" est Jésus-Christ (30).

- Pourquoi cette association avec ?
- les dieux sont un élément du réel.
- leur rapport au désir diffère du nôtre.
- Apollon : se transforme en l'objet de son désir, s'y pétrifie.
- Un Dieu, s'il est réel, donne l'image de sa puissance : elle est où il est.
- Avec le christianisme, du nouveau : le Dieu tout-puissant.
- Soit : projection du $ dans le champ de l'Idéal du Moi...
- soit le fantasme ubiquiste.
- Recouvre l'angoisse, par le fantasme la multiplicité de ses désirs : lui est nécessaire pour
- Repousse toujours plus loin [se constituer comme désir.

- Croire en Dieu : l'idéal universel ; cadre du fantasme.
(- l'athéisme ?) : ne nie ni n'affirme. (etc).

[24] 26 Juin 63 – L'angoisse, sans cause, mais non sans objet. L'objet cessible. L'excrémentiel et le désir anal (3).

(Non résumé).

[25] 3 Juillet 63 – L'angoisse et le désir de l'Autre. L'excrémentiel et le désir (4). La perte de l'objet : deuil et mélancolie. Le nom du père et son désir.

(Non résumé). (Séance importante).

Le 11/2/78.

I (13 Nov. 60) — II 23 Nov. 60 Présentation d'Alcibiade (1) / l'amour.

– perversion, culture, société p29. La société se désagrégeant produit la névrose. Mais la culture produisant la perversion homosexuelle produit de la sublimation. (Cf "le cercle se referme" etc.).

– l'amour savant, se réfugiait chez les femmes grecques (30)

– Pour nous l'amour est désengrené de la beauté (31)

– "L'amour est un sentiment comique" (32)

– "L'amour, c'est donner ce qu'on n'a pas" (32)

– L'amant et l'aimé, erastès et éromenos, le masculin permet de les mettre au neutre (32).

– "l'amant, comme sujet du désir", "l'aimé comme celui qui dans le couple est le seul à avoir qqch." (33).

– Rapport entre cet avoir et ce dont l'autre manque. (33)

– "moment de bascule, moment de retournement où la conjonction du désir avec son objet, en tant qu'inadéquat, doit surgir cette signification qui s'appelle l'amour" (33)

III – 30 Nov. 60 – Discours de Phèdre

– le rêve, le fantasme, le manque. (34)

– le rêve, le fantasme, c'est le nôtre (34)

– L'être qu'on rejoint par le désir, (35)

– L'être qu'on rejoint par le désir, est-il l'amour ? (35)

– L'accès à l'être est-il l'amour ? (35)

– L'accès à l'être est-il l'amour ? — L'accès à l'être : entité du manque (36).

– télos de l'analyse : entité du manque (36).

– erastès (amant) ; eron (aimant) ; éromenos (aimé).

– L'amant ne sait pas ce qui lui manque ; l'aimé ne sait pas ce qu'il a, de caché, qui fait son attrait. Entre les deux termes, il n'y a aucune coïncidence. Ce qui manque à l'un n'est pas ce qu'il y a, caché, dans l'autre. (37).

②

L'amour, comme S^a_+, car ce n'est que cela, est une métaphore,
i.e. une substitution.
"C'est pour autant que la fonction où [ceci] se produit de l'érastès,
de l'aimant, pour autant qu'il est le sujet du manque,
vient à sa place, se substitue à la fonction de l'éromenos qui
est objet" (38 texte pas clair).

- Les dieux, c'est un mode de révélation du réel (42)
C'est en cela que l'élimination chrétienne (Hegel) est engagée
sur eux : ils vont là vers le logos (dieu chrétien).

- Tragédie : champ de l'entre-deux-morts (45).
- la métaphore, substitution, réalisée en ce qu'Alceste se met à
la place d'Admète : [hyper apothanein]. (46)
- le choix de la moïra, du destin (Achille), à la même
valeur que cette substitution d'être à être,
- Ce que les dieux trouvent de plus merveilleux, c'est quand l'aimé
se comporte comme on attendrait que se comportât l'amant
(47)

1) C'est du côté de l'amant que se trouve l'activité :
Dans le couple hétérosexuel, c'est du côté de la femme qu'est le
manque, mais du même coup l'activité. (48)
2) Mais c'est du côté de l'aimé qu'est le terme "fort".
3) Dissociation de l'actif et du fort. (48)

IV – 7 Déc. 1960 Discours de Pausanias et Apollodore

– Cet Être de l'Autre, dans le désir, n'est point un sujet (49)
l'Autre en tant qu'il est visé dans le désir l'est comme objet aimé (50)
– l'amour comme dieu, i.e. comme réalité qui se révèle dans le réel.
Mythe de l'amour : la main qui se tend vers l'objet, d'où sort une main qui vient vers la première, celle-ci devenant fruit à son tour : ce qui se produit là est la métaphore substitution de l'amour.
~~De l'amante, devenu~~ De l'aimé, devenant ainsi l'amant, celui qui désire. (51).
– Ce qui importe, c'est cette substitution de l'aimant à l'aimé.
(Achille, Patrocle) (52). Achille se transforme en amant.
– Ce qui importe n'est pas que A. se substitue à P., qui est déjà hors d'atteinte, c'est qu'il devienne amant, d'aimé. (53)
– Le séminaire fait une critique du discours de Pausanias.
pp 53 à 59.
Puis : Apollodore : πλουτοῦντων δὲ πλουσχμένου.
pp 59 à 61.
– Platon rit : hoquet d'Aristophane. (61), dérision de Pausanias.
– Amour ? Amour de quoi ? De l'amour nous passons au désir, qui de beauté, manque : discours de Socrate (62).

V – 14 Déc. 1960. Discours d'Eryximaque.

(64) : la supposition et l'analyste. Il est supposé avoir la science de ce qui lui est (supposé) le plus étranger ?.

(4)

- Le transfert est la "situation" où s'engendre qqch. qui ressemble à l'amour, qui le met en cause dans son "ambivalence". (64).

- Si dans l'analyse le sujet part à la recherche de ce qu'il a et qu'il ne connaît pas, ce qu'il va trouver est ce dont il manque. C'est comme ce dont il manque que s'articule ce qu'il trouvera dans l'analyse, qui est son désir.

Inversion de la position qui, de la recherche d'un bien fait à proprement parler la réalisation du désir. (65).

- La scène d'Alcibiade, S. l'interprète comme son désir de le séparer (lui, S.) d'Agathon. (66).

- Séminaire : Eryximaque. ~~La santé~~, l'accord engendré par la Discorde : l'unité, en s'opposant à elle même se compose, de même que l'harmonie de l'arc et de la lyre (ὥσπερ ἁρμονίαν τόξου τε καὶ λύρας) (Héraclite) (72).

Refus de cette position d'Héraclite.

- Immortalité de l'âme (76).

- (79) : le comique d'Aristophane entrant en scène : ouverture dérisoire sur l'idée que Platon se fait de l'amour, dérision que l'approche de ce problème apporte concernant l'ordre incorruptible et idéal des Idées, qui est ironiquement peut-être celui que son œuvre nous dévoile.

VI - 21 Déc. 1960

Discours d'Aristophane (Platon et Socrate)

- Nécessité non physique (p80).

- L'histoire elle-même surgit d'un certain mode d'entrée du discours dans le réel. (80).
- (81) : passage important sur le discours, le réel, la science grecque.
- la Chose (Éthique) : <u>to pragma</u>, <u>das Ding</u> et non <u>die Sache</u>. (81/2).
- la rupture socratique : le discours engendre la dimension de la vérité (82). S. ramène la vérité au <u>discours</u>. (83).
- Atopie de S. (83) et son vœu de mort (84). Tragédie liée au maintien d'un homme dans une zone d'entre-deux-morts en quelque sorte gratuite. Incompétence de S. en matière de tragédie.
- Les dieux c'est du réel – pas du symbolique (85).
- Platon et Sade (86)
- la convergence unique entre christianisme et platonisme, c'est le Verbe comme objet d'adoration – sinon, ils sont contradictoires (87).
- Discours d'Aristophane : ici, tragique. Nous sommes au niveau que nous lui imputons après la sublimation courtoise, et après les entraves romantiques sur ~~[illegible]~~ cette sublimation, à sav. la neutralisation narcissique du sujet ; je veux dire du sujet supposé dans l'objectaine (89)

- Sphairos (91).
- Empédocle, Copernic, Kepler, Galilée (91/94).
- Le discours d'Aristophane est la dérision du Sphairos platonicien, dans le Timée (95).
- la forme sphérique, <u>Verwerfung</u> de la castration (95).
- le ressort du comique est toujours une référence au phallus. (96)

VII 11 Jan. 1961. Un point d'arrêt : désir de Socrate. — Discours d'Agathon (6)

- le désir est pris dans une dialectique parce qu'il est ~~[illegible]~~ suspendu (sous forme de métonymie) (97).
à une chaîne S_a, constituante du sujet, ~~[illegible]~~ en ce qu'il est distinct de l'individualité lui et même.
- le sujet exerce une chaîne articulée hors de la conscience, ~~[illegible]~~ inaccessible à la C^s, une demande et non pas une poussée, un malaise, une empreinte.
- Une trace cernée d'un trait isolé (Unité !!) comme telle portée à une puissance idéographique. Chaînes d'idéogrammes cernés de cette fonction qui les fait S_a. (98)
- Cette demande constituant une revendication est mise dans le sujet, quoique latente et à lui inaccessible, ... ; une trace, mais quelque chose qui prend date à jamais ; ... une mémoire au sens d'une machine électronique. (98)
- Freud en a désigné le support dans cette chaîne, dans la pulsion de mort, en tant qu'il a désigné le caractère mortifère de l'automatisme de répétition.
- Position excentrique du désir qui est le paradoxe de l'éthique :
Pourquoi les désirs dans leur permanence transcendantale, le caractère régressif qui leur est fondamental, comment seraient-ils ni l'effet ni la source de ce qu'ils constituent : un désordre permanent dans un corps subordonné à l'adaptation. (98).

(98 bis) : L'entre deux morts ne veut rien dire d'autre qu'il n'y a pas pour l'homme coïncidence de deux frontières se rapportant à cette mort. La première frontière [de la mort réelle] ne se confond pas avec celle qu'on peut définir en disant que l'homme aspire à s'y anéantir pour s'y inscrire dans les termes de l'être. C'est là la contradiction cachée, ~~[illegible]~~
Si l'homme aspire, c'est là ... en ceci même qu'il s'éternise.
L'homme aspire à se détruire en ceci même qu'il s'éternise.

(7)

– le commandement de la seconde mort (dans la tragédie antique)

pour y être mis une forme voilée, y être reçu comme cette dette qui s'accumule sans coupable et se décharge sur une victime sans que cette victime ait mérité la punition, cet "il ne savait pas" que je vous ai inscrit au haut du graphe sur la ligne de l'énonciation, voilà ce qui est atteint dans la tragédie antique; Freud le reconnaît d'emblée comme se rapportant à la raison d'être qu'il avait de découvrir dans l'inconscient. (100).

↓ – Oedipe: "il ne savait pas" qu'il avait tué son père etc. (100).

– le mystère de Socrate c'est l'installation de l'épistémè dans une position d'absolue dignité: promotion à cette position d'un S^a comme tel. (101).

↓ – Socrate abolit la "crainte et le tremblement" devant – non la première mais la seconde mort. Cette seconde mort incarnée dans sa dialectique, c'est là que lui S. tranchera sans espèce de doute sa vie éternelle.

↓ – Cet infatigable questionneur qui n'est pas un parleur, engendre pendant le temps de sa vie une formidable métonymie dont le résultat est ce désir qui s'incarne dans cette affirmation d'immortalité figée, triste, ce désir de discours infinis. (102)

↓ – L'idée de S., de la science en tant que pure et simple promotion de la valeur absolue de la fonction du S^a, à quelle atopie du désir répond-elle? (104)

– place du désir: (104).

– Désir de l'analyste 104/105: la castration

– l'analyste: occupe la place qu'il doit offrir vacante au désir du patient pour qu'il se réalise comme désir de l'Autre. (106).

VIII - 18 Jan. 1961.

Socrate interroge Agathon.

- Il se substitue Diotime.

C'est en raison de la nature de l'affaire, la chose, to pragma, que S. passe la main à Diotime. (117).

- la fonction du manque introduit à la fonction désirante de l'amour. (117)

- Il s'agit de savoir, sur le plan de l'interrogation du S^a, de quoi l'amour est le corrélatif.

- S'il (S.) passe la parole à Diotime, ne serait-ce pas que concernant ~~l~~ l'amour, les choses ne sauraient, avec la méthode proprement socratique, aller plus loin?

- Un savoir, le seul sûr, nous dit S., peut s'affirmer de la cohérence de ce discours qui ~~est dialogue~~ reposerait autour de l'appréhension nécessaire de la loi du S^a — (118)

- Notre discord avec S. : ceci que qqch. peut se substituer dans la loi du S^a.; non seulement sans que cela emporte un savoir, mais en l'excluant, i.e. en se constituant comme inconscient, i.e. comme expressément, i.e. en se constituant comme chaîne nécessitant à son niveau l'ellipse du sujet pour subsister comme chaîne inconsciente, comme constituant ce qu'il y a d'irréductible dans son fond, dans le rapport du sujet au S^a.

(...) le discours socratique ~~[illegible]~~ de l'épistémè, du savoir transparent à lui-même, ne peut se poursuivre au-delà d'une certaine limite concernant tel objet, quand cet objet, est l'amour. (~~119~~)

- Diotime, dédoublement (Spaltung) de Socrate. Dans la mesure où qqch., quand il s'agit du discours de l'amour, échappe au savoir de S., S. s'efface, se dédouble et fait qu'à sa place une femme parle, pourquoi pas la femme qui est en lui? (120/21)

- Mythes, qui suppléent chez Platon à la béance de ce qui peut être assuré dialectiquement. (122)

- 123 : le mythe de l'amour, fils de l'Expédient et de la Misère.
- "C'est le masculin qui est désirable, et c'est le féminin qui est actif" (123)

- l'amour, c'est donner ce qu'on n'a pas. Aporia n'a rien à donner que son manque. (124)

- l'amour appartient à une forme de chose qui est du même niveau que la doxa, à sav. qu'il y a des discours, des opinions qui sont vrais (124). sans que le sujet puisse le savoir.

IX - 25 Jan. 1961. Discours de Diotime sur le Beau. - Entrée d'Alcibiade.

(126) résumé de la position de S. par rapport à Diotime.

- ... Voilà à quoi S. va s'en remettre en laissant parler Diotime. Et j'ai souligné la parenté qu'il y a de cette substitution avec le discours. (...) Par une singulière division, c'est la femme, qui est en lui peut-être que S. à partir d'un certain moment laisse parler. (126)

- Ce que D. introduit, est ceci que ce beau a rapport avec ceci qui concerne non pas l'avoir, mais l'être, et l'être à proprement parler en tant qu'il est celui de l'être mortel. (127).

- Tout le discours de D. articule proprement cette fonction de la beauté comme étant d'abord une illusion, mirage fondamental par quoi l'être périssable est soutenu dans sa relation, dans sa quête de cette pérennité qui est son aspiration essentielle. (128)

- Il n'est pas possible dans cette référence première au problème de la mort, dans cette fonction qui est accusé de ce mirage du beau comme étant ce qui guide le sujet dans son rapport avec la mort en tant qu'il est à la fois distancé et dirigé par l'immortel, - que vous ne fassiez pas le rapprochement avec ce que j'ai essayé d'approcher concernant cette fonction du beau dans cet effet de défense dans lequel il intervient, de lumière à l'extrême de cette zone de l'entre-deux-morts. (128)

↓ Ce que le beau nous paraît destiné à couvrir dans le discours de D., c'est qu'il y a deux désirs chez l'homme qui le captent dans ce rapport à l'éternité avec les générations, par la corruption et la destruction de l'autre, c'est le désir de mort en tant qu'inapprochable que le beau est destiné à voiler. (129).

↓ _ Désir de beau, désir en tant qu'il s'attache, qu'il est ~~pas~~ pris dans ce mirage, c'est cela qui répond à ce que nous avons articulé comme correspondant à la présence cachée du désir de mort. (129)

↓ - ~~Désir de beau~~ le désir de beau, c'est ce qui, renversant la fonction, fait le sujet choisir la trace, les appels de ce que lui offre cet objet, certains entre les objets.

C'est ici que nous voyons dans le discours de D. ce glissement s'opérer qui de ce beau qui était là — pas médium, mais transition, mode de passage, le fait devenir ce beau le but même qui va être cherché. A force si l'on peut dire de rester le guide, c'est le guide qui devient l'objet, ou plutôt qui se substitue aux objets qui peuvent en être le support. (...) La transition est franchie. (129)

[Ajouté de lui, tout le reste du Sém IX est d'une importance extrême. Je ne peux en recopier que qq. fragments épars].

Je vous ai fait sentir cette sorte d'escamotage par quoi le beau, en tant qu'il se trouve d'abord défini, rencontré comme pris sur le chemin de l'être, devient le but du pèlerinage, comment l'objet ~~beau~~ qui nous étant d'abord présenté comme le support du beau devient la transition vers le beau. Comment vraiment (...) cette définition dialectique de l'amour telle qu'elle est développée par D., recoupe ce que nous avons essayé de définir comme la fonction métonymique dans le désir.

C'est qq. qui est au-delà de tous les objets, qui est dans ce passage d'une certaine visée, d'un certain rapport qui est celui du désir à travers tous les objets, vers une perspective sans limite.

cs/...

On pourrait croire que c'est là la réalité des désirs [de D.?].
Et pour un peu, c'est bien ce que toujours nous sommes habitués à consi-
dérer comme étant la perspective de l'eros dans la doctrine platonicienne.
L'érastès, l'eron, l'amant, vers un lointain éromenos, est conduit
par tous les "éromenon", tout ce qui est aimable, digne d'être aimé,
lointain éromenos ou éromenon, — c'est bien aussi un but neutre. Et
le problème est de ce que signifie, de ce que peut continuer à signifier
au-delà de ce franchissement, de ce saut marqué, ce qui au départ
de la dialectique se présentait comme thema, comme but de
parcours.

(...) Ce n'est plus au niveau de l'aimé comme terme de la
visée que nous sommes, mais à celui de l'être, et qu'aussi bien
dans cette ascèse, c'est d'une transformation, d'un devenir du sujet
qu'il s'agit, que c'est d'une identification dernière avec ce suprême
aimable qu'il s'agit. Plus le sujet porte loin sa visée, plus il est
en droit de s'aimer si l'on peut dire dans son moi idéal ; plus
il désire, plus il devient lui-même désirable. (130/131)

↓
— Or, le commentaire que nous sommes en train de faire, c'est
concernant les choses de l'amour, même s'il est posé au départ qu'il
y connaît [?], justement ne peut en parler qu'à rester dans la
zone du "il ne savait pas". (...)(131).

(Poenia n'a rien d'aimable, elle reste à la porte du banquet des
dieux) (132)
C'est en cela qu'elle est d'avant l'amour. C'est que la métaphore,
celle dont je vous ai dit que nous reconnaîtrons toujours que d'amour il
s'agit, fût-il en [illegible], la métaphore qui substitue l'éron, l'érastès
à l'éromenos, ici manque. (132)

[Lacan introduit ici alors la question du "Il ne savait pas" sur l'exemple de "Booz endormi", trop difficile pour être cité] (132/133)

– cette digression sur le "Il ne savait pas" fait comprendre ce dont il s'agit dans la position du discours de D., en tant que S. ne peut ici se poser dans son savoir qu'à montrer que de l'amour il naît [n'est ?] du discours que du point où "il ne savait pas"; que ici me paraît fonction, ressort, naissance de ce que signifie ce choix par Socrate de son mode à ce moment d'enseignement.

Ce qu'il pose du même coup, [c'est] que ce n'est pas là non pas ce qui permet de savoir ce qui se pense [passe ?] concernant ce qui est la relation de l'amour; c'est précisément ce qui va suivre, à savoir l'entrée d'Alcibiade (133).

[Problème de ce ne-pas-savoir]. (Suite, N.F. et N.D.).

[– Index levé d'Aristophane, qui n'est pas content. – À ce moment lien de cet entrée d'Alcibiade, rapport de ces deux termes. (!!). index alors avec le "Il ne savait pas" qui l'antécède. (!!). (133).

– (ce) Ce monde (du banquet) ce n'est pas l'ultramonde, justement c'est le monde tout court, où après tout nous savons comment l'amour se vit, et quittons ces belles histoires, ... il suffit d'un tumulte, d'une entrée d'hommes saoul, pour nous y ramener comme au réel. (133/34)].

[p 134 / 135 très importantes. citées partiellement seulement

– Alcibiade va se coucher près d'Agathon, (métaxu) entre Socrate et Agathon (cf p 124 [illegible] métaxu). 1/ L'amour ∈ (qu'il n'a pas vu) à la doxa (Agathon) – 2/ Il est intermédiaire entre mortels et immortels. Les deux banquets (123 et ~~131~~ 133/34).

→ Celui qui naît, etc. (p 134).

– La dimension de l'amour est en train de se montrer devant nous... tout d'abord, elle ne tend pas, là où elle se manifeste dans le réel, à l'harmonie. Ce beau vers lequel nous semblait monter le cortège des âmes désirantes, il ne semble pas que ce soit qqch. qui soit ce qui structure tout dans cette forme de convergence.

(133)

↓ – Il n'est pas dans les mots, dans les manifestations de l'amour, qui m'appelle tous à aimer ce que vous aimez, à se fondre avec vous dans la montée vers l'éromène. Socrate, cet homme admirable, c'est qui Alcibiade veut se le garder.

↓ – Sur l'objet (a), objet de la convoitise unique (135)

↓ – Vacillation du sujet – objet du désir : agalma (136).

X – 1. Fév. 61. Discours d'Alcibiade. – L'agalma, objet partiel.

(...) Dès qu'il s'agit de faire entrer en jeu l'Autre – il n'y en a pas qu'un, il y en a deux autres ; autrement dit ils sont au minimum trois, ce que S. ne laisse pas échapper dans sa réponse à Alcibiade, (...) S. lui répond : Ce n'est pas pour moi que tu as parlé, c'est pour Agathon.

Tout ceci nous fait passer à un autre registre, et la relation dans la montée vers l'amour procède par une voie double de celui qui, dans la montée vers l'amour, lieu de production de ce que nous d'identification, si nous voulez aussi lieu de production de ce que nous avons indiqué dans le discours de Diotime, y étant aidé par ce prodige identifié ici au terme, du beau, venant à considérer le beau, lui-même identifié ici au terme, à la perfection de l'œuvre de l'amour, trouve dans ce beau son terme même et l'identifie à cette perfection.

Autre chose est ici en jeu qui de ce rapport biaise qui donne au terme de l'œuvre d'amour ce but, cette fin de l'identification à ce que j'ai mis en cause l'année dernière, la thématique du Souverain Bien, du lien suprême, (etc.)

(138)

– Ce qu'Alcibiade veut de S., c'est des signes, qu'il lui manifeste son désir. (139)

– le silène. Apparence d'amour de S. – Puis son sérieux, alors ce qui remonte quand il s'entr'ouvre. (141)

– Agalma : accent fétiche de l'objet, idole.

– Sur l'objet partiel (146 à 150), critique de l'idée de totalisation dans l'amour génital.

– Si un objet en vaut un autre, pour le sujet, c'est encore bien pire, car ce n'est pas simplement un autre sujet qu'il veut : un sujet, strictement, en est un autre. [Puis Définition du sujet]. (147)

– Sur les trois identifications : Nous faisons tourner un tas de choses, un tas de fonctions d'identification : identification à celui auquel nous demandons appui dans l'appel d'amour, et si cet appel est repoussé, l'identification à celui-là même auquel nous nous adressons comme à l'objet de notre amour, ce passage se résout de l'amour à l'identification, – et puis dans une troisième sorte d'identification, la fonction tierce que prend ce certain objet caractéristique en tant qu'il peut être l'objet du désir de l'Autre à qui nous nous identifions.

(...) ces niveaux d'identification que nous appelons l'idéal du moi, moi idéal, que nous appellerons aussi identific° moi désirant [?] (149).

– Ce n'est que par l'Autre et pour l'Autre qu'Alcibiade veut faire ouvrir à Socrate son amour. (150).

XI – 8 Fév. 1961.

XVI - TABLE

[1] 13 - 11 - 68 -
2 - 20 - 11 -
3 - 27 - 11 -
4 - 4 - 12
5 - 11 - 12
6 - 8 - 1 - 69 - $ de la coupure - Je n'est pas $ - Graphe : Je divisé.
7 - 15 - 1 - Pari de Pascal (1) - Jouissance - Plus de Jouir -
8 - 22 - 1 - Pari de Pascal (2) - S. Fibonacci (1) - Un, a, $, Je.
9 - 29 - 1 - P.P. (3) - SF (2) - Matrices - Je -
10 - 5 - 2 - PP (4) - Matrices - Sur moi.
11 - 12 - 2 - PP (5) - SF (3) -
12 - 26 - 2 -
13 - 5 - 3 -
14 - 12 - 3 -
15 - 19 - 3 -
16 - 26 - 3 -
17 - 23 - 4 -
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27

19/2? - Entre 16 et 17? -

[1] - 13/11/68.

- Un discours est causal : ce qu'il en est du discours ΨA.
- le structuralisme dans une poubelle.
- la castration : - fantasme là où elle est impossible.
  - vérité là où elle est épargnée.
- Pas d'harmonie dans le champ ΨA
- La non-pensée cause de la pensée : l'ics. 9
- Pensée : réglée par le non-sens. 9
- Dans le discours : trouver sa cause 9
- "Il pleut" événement de la pensée dont le $ est le lieu.
- Profiter de la faille dont la pratique de la structure s'aide.
- Dont la conséquence se fige en temps d'arrêt. 9
- Tout est perdu en face de sa défaillance.
- L'essence de la théorie ΨA : un discours sans parole 10.
- Pas d'univers du discours 10

✗

- Le pot de moutarde - 11.
- Le contenu n'est pas la gation - 11
- Le pot est toujours vide, troué. 11
- Le pot produit le trou 11
- Cornets, conques, vides, capacité de la corde. 12
- La signification du pot est à l'extérieur - 12
- A l'intérieur est le S a. 12

✗

- Un court-circuit : l'appel à Marx 12
- Identité du discours avec ses conditions ? 13
- Un discours articule la renonciation à la jouissance ΨA 14
- Un discours ...
- ...et y fait apparaître le plus de jouir 14.
- renonciation à la jouissance, effet du discours. 14

– Discours définit les moyens de jouir en tant qu'impliquant $\$$. 14
– plus-de-jouir est produit © effet par le discours –
– Pascal : rapport de la renonciation à la jouissance, à
[l'élément de jouir. 14.

–

– Autour du plus-de-jouir se joue la production de (a). 14
– le S^a^ représente un $\$$ pour un autre S^a^. 15
– Plus-de-jouir, fonction de la renonciation à la jouissance sous
[l'effet du discours. 15

– Plus-de-jouir permet l'isolement de (a).
– le sujet de l'ics est disjoint de toute vue ce qu'il énonce,
[d'un "je dis". 16
– Non pas une "parole pleine", la vérité parle-je, pas "je – dis". 16
– Un S^a^ ne se représente lui-même 17
– le sujet est effacé en même temps qu'il apparaît 17
– le sujet surgissant, disparaît dans un autre.
– $\$$: produit par un S^a^, surgissant, disparaît dans un autre. 17
– le S^a^ ne saurait se rejoindre – sans perte d'identité : (a). 18
– A la place, vient le trait qui la marque – un objet y
[est perdu 18
– Non identique à lui-même, le sujet ne jouit plus ; 18
– ... mais est perdu le plus-de-jouir 18

– C'est autour de l'Être de [illegible] ($\$$ ◇ a), l'Être de (a),
[que se fait le gel qui "unifie" un $\$$ du discours 19
SCH
Dans un rapport de S^a^ à autre S^a^, le $\$$ se représente...
... mais jamais ne le rejoint...
... lorsque S^a^ peut être mis en rapport avec (a) (entités du
[corps) 19

- Autres d'eux (les entités (a)), peut se produire le pdj. 19
- plus de jouis - jouissance.
- A même sainte [illegible] jeudes.
- Autres du fantasme ... (SCH).. se joue production de (a) 20.
- Encensement, leur rapport prend consistance 20
- De sorte que les Sa s'enchaînent ... 20
- ... se gelant en $\int$ ation : effet de M...(20)
- ... "Soudant le $\$$, être "solidaire" ("on bat un enfant) (20)

$\$$

- La règle analytique relâche la chaîne ...
- ... produisant des effets révélateurs - 20.
- Idéal d'un "je parle" mythique.
- Vérité suspendue entre deux bornes : ... (21)
- 1) on lira champ de l'Autre où le discours du $\$$ prendrait [consistance; (21)
- mais il n'y a pas de garantie (le cri). 21
- 2) on lira que le moi, son véritable support, [est sa fabrication de (a). 21
- lequel moi ne peut répondre au cri de la vérité 21
- Détresse et solitude, contrepartie de (a), plus de jouir [qui fait cohérence du $\$$. 22.
- Ecclésiaste : "jouis de la femme que tu aimes" 22
- = Fais anneau de ce vide qui est centre de ton être. 22
- Donne leur ce que tu n'as pas ...
- ... c'est seulement sa jouissance qui peut t'unir à elle - 22

_

-

[2] 20/11/68.

- A l'envers de la Mehrwert, la Mehrlust.
- Marx, un structuraliste ?
- la structure, c'est le réel 24
- le sujet est fait comme une topologie.
- la structure, déterminée par convergence vers un impossible 24
- la structure vise la cause du discours.
- le discours qui saille est un trait de ciseau.
- le trait de ciseau dans la b. Moebius 25
- ce trait est la bande.
- En ΨA, le discours a des conséquences 25
- L'objection de l'énergétique : elle est conséquence d'un discours.
- Pas de physique sans physicien, lequel est sa conséquence. 27
- Tout discours sur la langue réduit son matériel.
- D'où : le métalangage.
- Il n'y a pas de métalangage. 28.
- La logique a des conséquences pour le sujet 30.
- La plus-value, conséquence de l'absolutisation du marché. 31.
- La valeur non-payée : la frustration du travailleur.
- La vérité dans une topologie.
- le savoir, prix de la renonciation à la jouissance 33.
- le savoir n'est pas le travail
- la femme vit de notre castration. 33
- la science réduit les savoirs à un modèle unique 34
- A partir de là, la jouissance s'ordonne à rechercher
[et procède 34

- ~~Symptôme~~: façon dont chacun souffre dans son rapport à la jouissance pour autant qu'il ne s'y insère que par le plus de jouir. 35.
- La vérité collective de Mai.
- La vérité et la connerie.
- Dans mon discours, les vérités comme font peur. 36

-

Le pas incurable

[3]. 27/11/68.

- Rapport du savoir à la jouissance, substance de la 4A. 38.
- Jouissance permet d'introduire p.d.j.
- p.d.j est [illegible] chose que plus value = le trait de cause ou du discours
- objet (a) inventé par moi – approché avant.
- (a), effet du discours 4A; ce que j'en dis est cet effet 39.
- L'analyste, est cet effet du disc. 4A.
- (a) artifice? est-ce pas D4A? 39.
- La 4A apparaît ē symptôme ...
- ... car le savoir dans l'histoire à trouvé pour nous effets (a)
- identité (a) = plus-value 39.
- ... effet de l'absolutisation du marché du savoir 40.
- mes Écrits représentent qqch. que j'ai eu à déplacer.
- conjonction des jeunes générations ... avec un discours 41.
- le S, effet du discours – le mieux ne peut se faire système.
- Discours commandé par une subordination du S 4A ...
- ... et qui tient au savoir.
- Ainsi du S qui soutient le discours mathématique 41.
- Mais difficulté d'un autre ordre : le D math. suture [cette question.
- présence fluide du S ..

D4A : on s'entraîne donne
- ... retournant ce mouvement de réduction D logique.
- ... Il ne nous est permis de suppléer à ce qui est faille ...
- Il ne nous est permis de suppléer à ce qui [illegible] fait 41.
- ... sinon par artifice et en indiquant ce qui en fait
- S(Ⱥ) : désignons ce manque, effet de signifiance,
- ... qqch. qui ne peut être un S[a]
- S(Ⱥ) : indique ce manque dans le S[a]. 41
- Ce qui représente ce manque dans le S[a] 42

- Un S^a^ représente un $ pour un autre S^a^ . 42, dépendance du $.
-



- le graphe 42 sq.
- objet (a) préfiguré dans l'- objet métonymique 43.
- le graphe présente deux états du S^a^ - (44).
- la chaîne du S^a^ et le cercle du discours
- le Witz : le mot famillionnaire.
- le sens dans famillionnaire, ne manque pas 45
- Parce qu'un $ y est intéressé :
- le mot d'esprit fonctionne au regard de la présence d'un tiers 45

- Réjection par le tiers.
- le cercle du discours et l'Autre 46 : doublement du graphe.
- Che vuoi ? Que veut l'Autre - forme la demande. 47.
- S(A) - i(a) - a - d(A) - $◊a - S1 -
- autre S^a^ : le savoir où se perd le $ (fading). 49.
- savoir = refoulement primaire - sujet de l'ics.
- La vérité parle - je et le discours. 50
- le paradoxe de Russell et S → A sur le graphe. 51.
- (S → A) A. 51.
- l'altérité de l'Autre S^a^ épinglant la relation S → A. 51.
- Si la D de l'Autre est un code fermé - d'où sort le discours ? 52
- S → (S → A), série où A ne se réduit pas. 53.
- A = Urverdrängung. 53.
- A = intérieur et extérieur aux cercles : cross-cap - 53 -
- A = a cette faille qu'on ne peut savoir ce qu'il contient sinon
- A = a cette faille qu'on ne peut

[compagne S^a^ . 54.

- La faille du savoir.
- Le sujet au lieu de l'Autre – lieu de la vérité – lieu troué.
- Le savoir – se suit-il lui-même – ou est-il béant 54.
- Cette structure en Bouteille de Klein est a.
- a est lettre au niveau de l'Autre. 54.
- Le paradoxe de Russell – et des catalogues –
- Impossibilité de totaliser le discours. 55.
- S et la métonymie.
- Trou, cross-cap – BK, sortie de a comme absence.

—

[4] 4/12/68.

- Rapport d'un S^{a} à un autre S^{a} — La paire ordonnée.
- L'Autre n'enferme nul savoir absolu.
- L'A, mis en question ici.
- Subversion du savoir? non. 58.
- Rire dans le mot d'esprit : se raccroche à la faille du savoir 58.
- Plus-value : le rire du capitaliste 59.
- Rire et élision de a. 59
- Pas de théorie de l'ics — si théorie de la pratique ΨA. 60.
- Pas de ΨA appliquée.

∼

-
- L'Autre ne donne que l'étoffe du ß, sa topologie. 60.
- Subversion du ß dont se sonne le réel = impossible. 60.
- Il n'y a de ß que d'un dire.
- ß effet de ce dire. De ß que d'un dire. 60
- Réel impossible, c'est ce sevrage du dire qui l'introduit 60
- Fait et S^{a} : que le fait soit dit.
- Ce qui ne peut se dire du fait, est désigné dans le dire par son manque : vérité. 61.
- Substance de la vérité : ce qui pâtit du S^{a}. 61
- Association libre : congédier le ß. Vérité ne se dit par un ß 63
- Analyse : la souffrance n'est pas la souffrance. 63.
- La souffrance est un fait 63.
- Il y a de la souffrance qui est fait : recèle un dire 64.
- Souffrance peut être symptôme : vérité 64.

∼

- La vérité parle — je 64.

- deux champs limités ; $) effet du Sa…
- … et ce qui parle – je . 64.
- " Je suis ce que je suis ", 65.
- " Je suis ce que je est " – la vérité parle je . 65
- Mais la réciproque n'est pas vraie.
- l'A. et sa topologie – 65
- Nous n'avons pas le privilège de l'interprétation . Prophétisme –
- Sort de l'A. suspendu à la question de la $\not{A}$. 66.
- du d. de l'A, je suis la trace 66.



- La "paire ordonnée" : un Sa représente un $) pour un autre Sa 66
- le S1 représente le $) . La paire : le savoir . 67.
- A et S1, S2, S3 . – 68.
- Le plus petit des cercles se conjoint au plus grand. Répétition ∞.
- $) s'inscrit ē répétition infinie …
- … exclu du savoir absolu 69.
- Le $), au regard de la jouissance, se manifeste ē répétition ics . 69
- Savoir absolu = sujet SS dans le transfert . 69.
- L'objet (a), représenté par les cercles excentriques.
- A ne se contient lui-même.
- Dire – proposition – ensemble.
- Demander, démonter faille – du désir 70.
- Structuralisme – logique – désir.
- Le désir est la désignation du dire 70.
- Sans cette désignance dans le pur dire, où la logique

[démonter la faille – 70

- $\$$ = non ensemble de ts les S_2 qui ne sont pas éléments d'eux m. 70
- Paradoxe de $S_2 \notin S_2$ (Russell). 71.
- Deux hypothèses sur l'A. 71.
- Extériorité de S_2 le sujet.
- Le $\$$ ne peut ê universalisé?
- Pas de définition englobante du $\$$.
- Pt où le $\$$ se signifie $\in$ $\$$ est extérieur à l'A, univers du discours. 72
- Pas d'univers du discours. 72.

[5] 11/12/68 –

- Regret que la prescription des Noms de Dieu serve à écarter
  [des références essentielles au maintien du Je pour
  [une lumière suffisante pour qu'on ne le jette aux chiens.
- Je suis ce que Je est . 73
- Parole sortie du Buisson Ardent 73
- Phrase ne donne des ordres rétroactivement .
- Enonce les loi du Je-parle : 10 Commandements . 74
- Si la vérité parle Je , tu n'adoreras que "Je suis ...".
- Tu aimeras ton prochain comme toi-même .
- Toi-même à qui on s'adresse Tu-es .
- Côté tu-ant de toute invocation .
- Reprise des Commandements .
- De parole que loi où la clôture du CdO la présence .
- D'où que personne ne les observe .
- Parole ne émerge que cachée dans les interstices du discours .
- α
- Interroger ce qui dans l'A peut avancer un point vers le savoir [absolu . 74
- Je est unijet devant l'A . [permettant de cerner une défaillance logique 75 .
- Je pas Etre , donne le fond de la vérité en tant qu'elle parle 75 .
- Tenir un discours fait surgir les lois de la logique . 75
- lettre et signe .
- Mon exposé de cette année : l'A , champ d'inscription du discours 76 .
- A partir de la structure de l'A : le Eu ...
- Aujourd'. le je . 76 .

- Ce que ~~nous~~ se montre : que je est imprononçable 76.
- A totalité des Sa : Sa est en dehors, choix forcé 76.
- Il pleut : l'événement est en un dit...
- ... dont le il marque la place du hors-champ. le E. 77
- Sujet grammatical : place où qqch. vient être représenté, 77. (S1)
- S1 représente le S grammatical
- S2, hors champ, représente le savoir. 77.
- Le S non-même (non-moi) hors l'A. 79
- Tous, Quelque, et leur difficulté :
  ... réduite ni hors-champs - 79.
- Champs math. : opéré pour que le champ de l'A tienne.
- ... mais qu'il retient pas 79.
- C'est parce que l'A parconsistant que E^a rend témoin de D 79
- Interroger la faille de l'A, ce que tentent les m. en limitant 80.
- Echelles de défaut dans la logique, référence du S...
- ... pour qu'il adhère à cette faille 80.
- Pas de Sa auquel le S puisse s'identifier, identique au mq. du discours. 81.
- D'où que castration reste place...
- et qu'on lui substitue ce que l'A ne peut donner 81. (FPL)
- Théorème et formule de Gödel.

- En tant que l'A non consistant, E^a rend témoin de D 82
- Le je construit à l'E^a, le réduit à E^e 82.
- Au niveau du S. D, questionnable : 1 - je me D ce que T.u.d. 83
- 2 - Je te D. ce qui est Je.
- Graphe. 83

- d(A) nœud où :
  Je me D ce que (ce que tu dis) (ce qui te manque)
  ↳ 1. [? je te suis assujetti. 83.
  2. [je te D ce qui est Je.
- Tu, constitué d'une convergence de toute E^a en tt que tourné à D. 83
  - St E^a tourné à D, c'est que sa nature est D sur Je et Tu. 83
- Tu, D convergente, marqué par le manque de l'A. 84.
- A la D de : qui est Je ?, structure répond par sa fin : S(A). 84
- Tu, institué par D radicale : à l'analyste. 84.
- "Je viens te demander ce qui je suis." ?
  Répondre au niveau du ce qui est je. ?
- Cas convergence de D et de pro[illegible], car S2 est
  [espoir de rassemblement des S 84
- C'est le S s S : S1 → S2. 84
- Ce nœud fonde le savoir –
- Je n'est rassemblé que de divergence S(A) — s(A). 84
- Je n'est rassemblé que de divergence

∝ ∝

- Pot : à sa surface : marques du S^a 85.
- Pot, figure le langage & son contenu.
- Pot du mot : troué.
- Son origine de langage : un trou par où tout s'enfuit 85.
- S : ~~préalable, mais~~ non préalable : anticipation :
  supposé 86
- ⊄ du S^a qui admet support du pot.
- gation, produite, dissimule l'essence du langage :
- ... ne signifie rien 86.
- Dire n'est pas opération de gation 86.
- Analyste, cherche hors de l'A ce qui de l'A s'articule.
- Sens de la castration s'équilibre avec celui de la Jouissance 86.
- Jouissance ne peut s'articuler que reste = plus de jouir.

[6] . 8/1/69.

- La Boîte de Sardines : 90 . Freud et moi ; Où je me place ?
- Rendre aux termes freudiens leur fonction :
- Un questionnement "raisonnable".
- Mettre le $ en position authentique : ds la dépendance de S1. 90.
- Freud trouve dans la phonologie son statut. 91
- Plus loin : isomorphisme avec la logique, "identité d'étoffe". 91.
- L'image n'est pas la métaphore : i. du corps masque les orifices. 92.
- Le pot et le miroir : le trou.
- La fabrication humaine masque les effets de structure 92.
- 4A engagé ds des coupures d'où chute de qqch. qui a forme -93 .
- Objets a : le sein, la coupe. 93.
- Logique et classification chez Aristote : la mamelle, 93.

- Formalisme en μ : réduire le discours au pas de sens 94.
- Discours μ, sans $ 94.
- "pratique logicienne", sa double condition. 94-5.
- Langage-objet et méta-langage chez Quine. 95.
- Le discours est équivoque, glissement sur H. discours de la [...]gation. 95.
- 1ère cond : sans équivoque.
- 2ème cond : pure écriture.) 95
- Théorèmes de Gödel . 96 : Incomplétude, Indécid. 97.
- A l'expérience de la logique : résidu du $. 97
- Von Neumann : le $ mathématisant.
- $ et (a). 98
- Révélation du $ de la coupure Lo / M.L. 98

2/3

- Graphe : la vérité parle Je 99.
- Je ≠ $\$$ (emporte) = trait unaire 99.
- le Je n'est pas annulé par le trait unaire
- Car Je est et n'est pas : opérant ∈ $\$$, il s'exile de la
  [jouissance – qui n'est pas moins Je.
- Entre E.é et E.a dans le graphe. 100
  La structure $\$$.a des fonctions.
- Intégration au champ de l'énoncé ; de la relation narcissique 100
- Au niveau de E.a pure : $\$ \lozenge D$ – désir de l'A.
- E.a comporte les objets aux sujets ē obscurs. 100
- Je/me demande ce que je/tu/te veux
- "Il pleut" événement de discours. 100.
- "Sortez" Bajazet.
- Repérer les vecteurs de structure du Gr.
- Au niveau des Tu, d(A) les vecteurs convergent.
- Au niveau de Je : ($\$ \lozenge a$) : divergence vers S(A) et o(A).
- S(A) : l'A n'assure pas la consistance du discours. 101
- o(A) : gation aliénée.
- plus de jouis, ou rapport aux le moyens de production de la gation.
- Pot : appareil à masquer les conséquences du discours : 101
- ... exclusion de la jouissance. 101.
- Division du Je entre vérité et jouissance (§ conjugué) 101½

- Je suis ce que Je est (Pascal) 102
  Pari de Pascal.
- Question si Je existe dans le pari de P.

---

[7] Pari de Pascal (1)

- Pari de Pascal : renoncer aux plaisirs ?
- Fondement de la morale moderne : réinvestir les bénéfices. 106.
- La dépense. Georges Bataille.
- Carence de la morale moderne : Gute ≠ Wohl. 107.
- Kant avec Sade.
- Le bien-être : Hédoné, le plaisir. 107.
- ... en accord avec la nature.
- Pourquoi certains plaisirs sortent de la limite. 108.
- Conséquence : une éthique du "pas trop de travail".
- Le Bien, la Loi.
- Interroger l'idéologie du plaisir – et les moyens de production. 109.
- Le mirage du plaisir de Freud : moindre tension. 110.
- La jouissance est masochiste dans son fond.
- Jouissance, rabaisser le seuil de la vie, exalte la douleur. 111.
- Ambiguïté entre ~~instinct~~ de pulsion de mort et masochisme.
- Lequel est pratique de la jouissance sans doute force au plaisir. 111.
- Jouissance rapport au corps.
- Topologie de la jouissance – T du sujet.
- Sujet, esclave ou maître de la jouissance ? 112.
- Notre accès à la jouissance est commandé par Topol. S. 112.
- Mirage que tolérance de la jouissance lors de division S. | 112.
- Pas parce que S divisé que retrouve jouissance
- Le S fait résistance de la jouissance...
- ... mais n'en résulte que pratiques de récupération...
- ... et ce qu'il récupère n'est pas jouissance mais sa perte.
- Le Maître (Hegel) a renoncé à la jouissance.
- Jouissance fait de l'esclave.

- la "libération" des enlaces… 113.
- …les enchaîne au plus de jouir…
- …lequel n'est pas jouissance mais perte de la jouissance 114.
- Perte dont il s'agit : 1 – cause du d. de savoir. } 114.
- 2 – Animation féroce du plus de jouir
- Jeux, coups, règles : parole du rapport au Sa. 114.
- Pari de Pascal : tout y remarque des conditions d'un jeu.
- Les enjeux du pari. 115.
- L'espérance du pari. 115
- Egalité des hasards ds la règle des partis – exclue ici.
- Mesurer numériqut les enjeux. 115.
- L'incertitude de Dieu.
- La vie, qu'elle est un rien : 116.
- … plus de jouir.
- Engagt seulement à prendre une décision. 116
- A partir du moment où vous vous autorisez à être 116.
[Je dis ce discours.
- l'affaire de Dieu, une affaire de fait – de discours 116.
- l'affaire de Dieu, une affaire de fait – de discours 116.
- En jeu du pari : est-ce que Je existe – } 117
- – ou si Je n'existe pas.
- Pari, non sur promesse, mais sur existence du Je.
- Au delà du pari : en face l'à-cause du (a).
- Pari, réduit notre vie dominée par l'à-cause… 117
- … au delà de l'à-cause – un choix. 117.
- "Je existe" et l'à-cause : calculable.
- En retour : recherche d'un Je qui peut ne n'existe pas…
- En retour : recherche d'un Je qui peut n'exister pas… notre recherche
- va dans le sens de l'à-cause (Pascal) : notre recherche 117

[8] Pari de Pascal (2) . 22/1/69.

- Pensez le UN, le plus difficile _ Trait unaire 118
- T.u, en lequel réside, du S, la répétition.
- Celle-ci a une conséquence : l'objet perdu.
- Jouissance visée dans un effort de retrouvaille...
- ... ne sait l'Être que reconnu par effet de marque ... | 118.
- ... qui y introduit la fêlure d'où perte

- Le Jansénisme : Jansen, vous ne l'avez pas lu ! 119
- Rôle donné à la Grâce dans l'Augustinisme .120
- Grâce : d(A).
- Vecteurs S◇D → d(A) de Gr. : Que ta volonté soit faite / ce que tu veux que je 120.
- Prière et désir : Que ta volonté soit faite.
- Tourment : question de savoir qui parle?) 120.
- .. s'adresse au A sans figure.
- Grâce et conclusions : point le plus libre, le plus joueur : Pari 121.
- Le NdP ds le Pari, c'est le réel absolu : 121.
["Croix ou pile" ;
- Terme d'une science moderne : croix ou pile, du réel en [tant que butée. 122.
- Acte du pari : existence ou non du partenaire . 122.
- Pascal et le risque du jeu : a modifié en procédant à un [exorcisme : règle des partis 122

- Règle : ce qui est mis en jeu est au départ perdu.
- D'où "possibilité" de faire le partage si on joue perdu.
- Jusqu'à toute constitution S9 : effet de perte. 123
- Béance entre corps et jouissance ...
- ... aggravée par incidence du S9, marque, t.u.,
[qui lui donne consistance . 124.

- Mesurez l'effet de cette perte (a) au lieu de l'A . 124.
- Nous ne savons rien de la nature de la perte .

- Nous savons la nature de la perte — pour l'Un, puisqu'il n'est que le t.u. 124
- Introduction de la Série de Fibonacci (S.F.). 124.
- Série F résultant de la division du $. 126.
- Le répétable et le dénombrable. 126.
- [S F p 126 - 128]

- Mesure du A comme Un, autre chose que t.u. 129.
- "rien infini" de Pascal, peut être mis en balance dans pari 130.
- On doit choisir sans perdre 1/2 ... 130
- Mesurer le champ de l'A Ē Un au moyen de la perte.
- Distinguer l'A du 1 avant l'A : la jouissance. 130.
- Par a perdre la mesure de l'Un, la jouissance s'oppose. 130.
- Jouissance masochiste, analogique de (a) : contester l'A,
  [Ē champ de la loi. 131.
- De façon analogique, jouant sur la proportion qui redouble ...
- .. ce qui s'appelle de la jouissance par le plus. 131.
- a contrant la destruction du Je Ē restaurant l'A Ē se totalisant champ du savoir. 131.
- Pas de totalisation, car de ce perfectionnement exclu le Je de la jouissance
- Pas de totalité de l'Un et l'A tel que Je divisé n'est joint à lui - ... 132.
- Division du $ et a sont réciproques. 132.
- Mystique : jouissance et Un - Pelerin Chérubinique. 133.
- Est-ce que Je existe - 133.
- Je est un objet.
- Je est ... Je ! 133
- Est-ce qu'il existe du Je

9_ Pari de Pascal (3). 29/1/69.

- Arbitraire du signe – et arbitraire de la S F. 134.
- Trait unaire : fait qu'il y a série.
- Sans cet arbitraire, le langage n'aurait pas d'effet.
- S.F. 135-136.
- (a) effet de la position du t.u. 137.
- Figurez la pose du Un réduit à la marque. 137
- S F. 138
- Comment figurer la conjonction de la dét. du $\int$ absolu de la jouissance —
- ... et du $\int$ qui s'engendre de ce 1 qui le marque (identification) 138.
- Tentation du Sacrificateur pour y répondre ...
- ... mais c'est du rapport non de 1 à 1, mais de 1 à 0 dont il s'agit. 138.
- Division non supprimée.
- Sujet de la jouissance / sujet institué ds la marque : différent.
- Car dans cette répétition, au lieu de la perte : (a). 139.
- Rapport (a) et non différence.
- a dans lequel peut être saisie la jouissance (1) par rapport à ce qui se crée de l'apparition d'une perte (1+a) 139
- Trait unaire, identification narcissique 140.
- Dans miroir apparaît forme la plus méconnaissable de a. 140
- Nous ne savons ni si Dieu est, ni ce qu'il est 140.
- Division des cas qui résultent d'un pari :
- promesse d'une infinité de vie(s) ∞ heureuse(s). 150

- Il s'agit d'un ∞ numérique 141.
- Une mise : a.
- ∞ de n's ∞ heureux : finissement des entiers en retard d'un a.
- Analyse des PP en termes naturels. 141 142
- Dans le pari, enjeu identique à promesse 142
- Il ne peut être encadré du rapport d'1 à 1. 142.
- … mais de l'effet de chute de cette conjonction : a 142.
- Sujet divisé, non lié à l'établissement de la nature 142.
- Fiction du O.
- Discours de la promesse, néglige ce qui le cadre :
- son effet de chute au niveau de la jouissance : a 143.
- pratique ΨA, pratique du discours. 144.

∞

- Entrée du Je dans la question 144.
- Ce qui est engagé : Je.
- Si on peut engager à perte, c'est que perte est déjà là. 144
- Réduction du Je à ce qui s'énonce, masque des effets.
- Fonction de la Grâce : d(A).
- "Que ta volonté soit faite".
- Nouvelle matière du PP 145/4.
- Sujet supposé savoir 145.
- L'enfer. Pourquoi a prime à l'imagination au delà de la mort ? 146.
- Sa droite : glissement indéfini sans autre chaîne Sa 146
- Répétition de la capture de a : l'Enfer et les jeux 147.

- On n'a pas le choix : d. , d(A) 147
- La jouissance n'est pas la loi. 148.
- Jouis de la mère : la j. de la mère est interdite 148.
- Le père mort depuis toujours.
- ... mais il reste le NdP 148.
- Notre sujet de cette année : 149.
  ce qu'il en est de la transmission du NdP,
- de la transmission de la castration -

[10] 5/2/69 - Pari de Pascal (4)

- Genèse du a par le Un en tant que marque. 150
- Un, posé pour tenter la répétition, pour retrouver la jouissance
  [en tant qu'elle a fui.
- Le premier Un, pour retrouver ce qui n'était pas marqué ; l'altère.
- Fondation d'une différence - qu'il produit.
- Ce qui s'engage pour le S du fait de la répétition à origine,
  [processus qui aliène ...
- SF. 151.
- Reprise de M1 (PP). 151-2.
- Dieu n'est pas dans le coup — résulte le S défini par le pari. 152.
- L'enjeu se confond avec l'existence du partenaire.
- Choix se fait au niveau de : il existe ou pas. 152.
- PP → 155.
- a, effet de l'entrée de la vie de l'homme ds le jeu 155.
- Parole (de l'Eglise) et Ecriture. 156.
- Si l'enjeu n'est pas dépendant de l'écriture ? 156.
- Je préfère un discours que supporte l'Ecriture.
- Je préfère un discours que supporte l'écriture.
- Réfutation par Kant de l'argument ontologique. 156.
- Dieu de Pascal, n'est pas des philosophes. 157.
- Le S effet du langage 157.
- Dès qu'on monte table de jeu, S est a.
- Ensuite, il pense.
- Dépendance du S au discours qui le tient 158 -
- PP 158-159.
- Ne pas comprendre.

- le Surmoi. 161 sq.
- Surmoi et Durcharbeitung.
- Terminaison et limite de la fA 162.
- Surmoi et idéal du moi 163.
- La mesure de la mise et le Un rejeté. 163
- Surmoi n'est pas identification. 164.
- Identification, obstacle à l'analyse 164.
- Qu'elle se défasse en se faisant. s
- D'où apparaît le trou. s

[11] 12/2/69 Pari de Pascal (5)

- Mise au pt des conditions de la science 166.
- Sélection des P.P. 168.
- Avancer l'existence de l'A. 169.
- Qu'on a affaire au réel : indexillé du petit enfance.
- Les décisions du f.A 169.
- Révélation au temps de Pascal.
- Propos de Pascal ne se conçoit qu'à la naissance du succès de la science 170.
- Paro repose au parole de l'Autre, vérité 170
- Savoir et vérité 170.
- La vérité, parle. 171.
- Théorie, part de la vérité.
- Statut "plus-riche" des politiciens savants 172.
- D'où qu'on ne dit pas la vérité.
- Auteur de toute vérité présente un clergé menteur 173.
- Un discours sans parole. 173.
- Le débile et l'idiot.
- ~~PP~~ : négation de l'argument ontologique. 176.
- Il y a un trou dans le discours sans S_a pour que le verbe tienne. 176
- Dieu d'Abraham, Uniqui parle, son nom imprononçable 177.
- Par Freud le NdP apparaît. 177.
- Par Freud le NdP apparaît. Sacrifice d'Abraham. 178.
  Bélier ancêtre totémique.
- Second temps du Jeu.
- a, sans valeur d'usage ni valeur d'échange 178.
- Risquer le tout, agir. 178.
- Risquer le tout, un, la mesure 179.
- a mis en jeu avec à l'opposé, Un, la mesure 179.

SÉRIE DE FIBONACCI [S.F.]

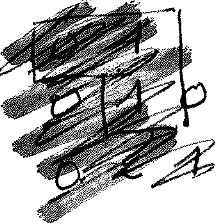
XVI 22/1/69.

- 124, $\frac{1}{2}$: $\frac{1}{a} = 1 + a$: définition de la Section Dorée (Divine Proportion). Cf. Platon, ou Matila Ghyka : la proportion dorée.

- 125, $\frac{1}{2}$:

a	1
$1 - a$	$1 + a$
$2a - 1$	$2 + a$
etc.	etc
$u_0 = a$	$u_0 = 1$
$u_n = u_{n-1} + u_{n-2}$	$u_n = u_{n-1} + u_{n-2}$

Ces deux règles sont formellement identiques à la règle de construction du Triangle Arithmétique de Pascal (Coefficients de Newton du binôme) :



1
1 1
1 2 1
1 3 3 1
1 4 6 4 1
1 5 10 10 5 1
etc.

dans lequel chaque terme = Σ de celui immédiatement au-dessus + celui qui est au-dessus à gauche.

- 126, 1 : $\frac{1}{a^2} = (1+a)^2 = 1 + 2a + a^2$

$$= 1 + a + (a + a^2)$$
$$+ a(1+a)$$
$$+ a\left(\frac{1}{a}\right)$$
$$+ 1$$
$$= 1 + a + 1$$
$$\boxed{\frac{1}{a^2} = 2 + a} \quad \text{etc.}$$

- 126, 2 : Continuons le calcul précédent.

- 126, § suivant : allusion au Jeu de Marienbad.
  cf. A. Warusfel : les Nombres et leurs Mystères, (Seuil)

- 126, pour $\frac{1}{a^i}$ et a^i, Lacan précise bien la croissance et la décroissance, mais ne parle pas de la limite. Il en parle un peu plus bas.

- 127, 1. La valeur de a résulte de l'équation $\frac{1}{a} = 1 + a$

$$\Rightarrow 1 = (1+a)a \quad (a \neq 0)$$
$$= a + a^2$$
$$\Rightarrow \boxed{a^2 + a - 1 = 0}$$

Eq. du second degré dont les racines sont :

$$\frac{-1 \pm \sqrt{5}}{2} = \begin{cases} 0{,}618\ldots \\ -1{,}618\ldots \end{cases}$$

FS - 3 - .

Si l'on préfère écrire l'équation :

$$\frac{x}{1} = \frac{x+1}{x}$$ (qui résulte de la même

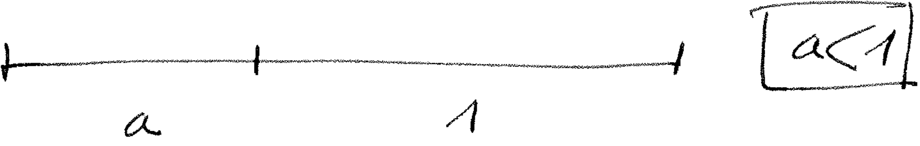
définition), on obtient les racines :

$$\frac{1 \pm \sqrt{5}}{2} = \begin{cases} 1,618 \\ -0,618. \end{cases}$$

On voit qu'aux signes près, c'est la même valeur.

On prend souvent $\Phi = 0,618... \simeq 0,62$.

- D'où 127, 1 : $a = 0,62$:

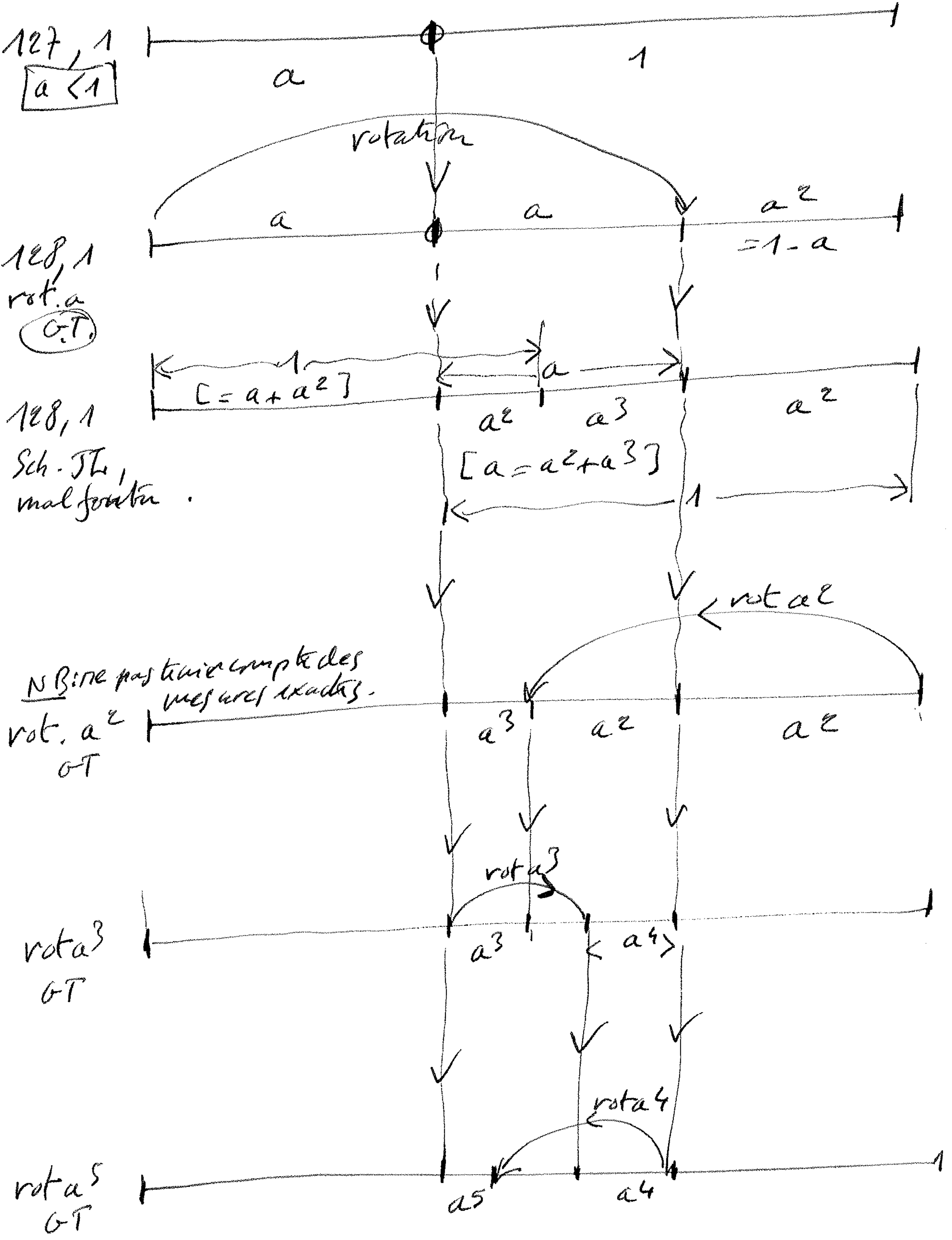


$\boxed{a < 1}$

Ces préliminaires permettent de comprendre aisément la page 128.

$\frac{3}{3}$

FS -3-



● ⇒ Schéma 128, 2, qui est le résultat de ces tr[illegible].

NB : lire : "le retournement ici de l'a^2 nous mettra ici a^3 ?

FS-5-.

- 128, 3 : JL fait la somme des séries en a^{pair} et a^{impair} ; il en résulte que $\sum a^{pairs} + \sum a^{imp.} = a^2 + a = 1$

- 129, § 2, 3 . Ce passage est complètement obscur. Sans doute, Lacan se trompe. Il faut allusion § 2 au fait que la suite des $\frac{1}{a^i}$ $(a>1)$ est croissante, tandis que (§ 3) la suite des a^i $(a<1)$ est décroissante.

- On pose ensuite que $\lim_{i \to \infty} \frac{1}{a^i} = \infty$ dénombrable ($\aleph_0$)

  tandis que $\lim_{i \to \infty} \sum a^i = 1 + a$

- NB ; § 4, Lacan patouille allègrement entre exponentielle et série géométrique. Ce n'est pas grave. Pas le lieu ici de l'expliquer. (Cf. un manuel de Terminale, ou Warusfel).

p97. JL. confond un peu tout :

- Consistance : on ne peut déduire à la fois A et ¬A

- Complétude : Si pour toute B, formule propositionnelle : ou B est une thèse, ou le système devient non consistant si B est ajoutée comme axiome.

- Décidabilité : un système est décidable s'il existe un procédé effectif permettant pour toute formule donnée, de décider si elle est thèse ou non.

- D'autre part, Lacan distingue les 2 théorèmes de Gödel, mais confond le second avec Tarski 1931.

ERRATA 1

p7 l9 en porte → emporte
" l19 l'effet → le fait
p8 l-6 : epistème → épistémé.
p9 hile → hyle
p12 l-2 : introduire → l'introduire
13 l 4 : ∉ ∉
14.-17. qui illustre → qui illustrât.

23 : Mehrlust → Mehrlust
38, l dern. §: à relier par une virgule.
50 : fallait → fallait
" : la paradoxe → le …
57 -8 : [à] l'auteur
58 -5 : à soir → à savoir.
66 milieu: paire ordonnée et … → ordonnée et :
70, l10 lui-même. Vais-je → lui-même, — vais-je
70 l-5 x, ∉ x → x ∉ x

61 l 11-12: (ne voulant rien dire)
62 l 17-20 : incompr.
64 l 17: et, qu'à …
l 20: frontispice, n'importe

[p41 l-6 à -4: effet de la signifiance, de quelque chose qui, prétendant le signifier, ne saurait être par définition un signifiant.

47 énonciation, — de ce ..
l-8
48 l 1. Si ? → Et
50 l-8 : le → la
50 l-11 à -14 : phrase incompréhensible.
52 l -3: telle, nous avons …
53 l 12: ce qu'ici → ce qui ici
54 l 16: cache → sache.

→ 2

73 l 9/10 : Juifs ; vous savez que ...
" l 19 : référence : je ...

71 l 1 : lire A au lieu de B ? la page de Jls ?

75 l 21 : entendue → entendu
76 l -9 : phénomènes conj : phonèmes
" : Il est ... : → , il est ...
77 l -8 : sujet, c'est ..
80 l -17 : n'ont pas → non pas ...
82 l 1/2 : rester [identique à lui-même].
82 l 10/11 : nous ne voyons pas → ne voyons-nous pas ...
85 l 2 : Entendu.
85 l -12 : : trou, qui → trou, qu'il.
85 l -7 : allons → allant
93 l 25 : Conj : n'est-ce pas ...
98 l 19 : Conj : : structure, celle ...
114 l 26 : parties → partis (et partout de même)
117 l 22 _ 28 : (refaire la ponctuation)
128 l 6 : l'a : lire : l'a²
130 § 4-5 : [illegible] incorrecte. Il faut continuer la phrase.
131 § 2 : mal ponctué : jouir, c'est ...
134 § 4 : ce/que/de ...
134 § 5 : précédent.
134 § 5 : suivante
136 § 5/6 : continuer la phrase.
136 § 6/137 § 1 : continuer la phrase.
138 § l 5 : égalité → inégalité.
138 § 3 : mal ponctué. Cf ma version.
140 § 1-2 : reponctuer.
140 § 4 : conj : qu'on n'ait rien fait ...

142 §1 : lire partout A et non a.

142 l21 : zero, si → zero. Si...

152 §3 : en somme [qu'il] tienne...

153 §2-3 : ponctuation à revoir.

173 §1 : lexicinelllement.

176 l13 : de → que?

" l14 : ne → représente?

176 §3 : atteint → atteint?

176 §3 : censés → sensés

LES MATRICES DU PARI DE PASCAL.

A	0	∞
~~A~~	a	0

141 = M_1

Sujet

A	0 =	∞ ↑
~~A~~	a →	0 ↓

142 = M'_1

Sujet

A	0	∞ ↑
~~A~~	a →	0 ↓

145,1

Pour Je Contre

A	0 ∞	a – ∞
~~A~~	–a.0	a.0

145,2 = M_2

a =	–∞
–a	0?

146 (Schéma pas clair)

repère de M_1

146

A	0 =	∞ ↑
~~A~~	a →	0 ↓

153,1 = M'_1

je

A	a.∞	a – ∞
~~A~~	–a.0	a.0

153,2 = M''_2?
ou erreur case 1

a	–∞
–a	0?

154 = M_3

a	∞
a →	0

155 = M_4

M'_1

159,1 Le pas de mise
celui qui ne s'asseoit pas à la table du jeu

je

A	0.∞	a –∞
	–a.0	a.0

159,2 = M'_2 ??
NB : on a l'impression qu'il y a une erreur, case 1 : lire : a.∞ ?

a =	–∞
–a	0?

159,3 = M'_3

A	0.∞	a –∞
~~A~~	–a.0	a.0

168,1 = M_2

AVTA	0	∞
	a	0

168,2 = [redacted] M_1

je

S(A)	0	–∞
	a	0

168,3 = [redacted] M_5 (ou erreur ?)

MATRICES PP (2)

M_1 – M_1' représentation sur la couverture des PP

M_2 – M_2'–M_2'' la couverture des PP.

M_3 – M_3' extraction de M_2 : 1ers termes 1re col. { 2èmes termes 2ème col.

M_4 – hapax. Simplification de M_3.

M_5 – hapax. Erreur ou transformation de M_1.

Il y a donc trois M-paragraphes :

$$M_1 \; - \; M_2 \; - \; M_3 .$$

– Quant aux autres, les M_i' et M_4 M_5, leur rôle n'est pas clair.

– NB : M_2'' n'est sans doute qu'un lapsus graphique de JL en case [1] : a.∞ doit être remplacé par 0.∞.

– NNB : Je conserve que les cases sont ainsi numérotées :

1	2
3	4

à la différence des éditeurs.

16 _ SCHÉMAS.

$\frac{S1}{S} \nearrow S^2 S3 \diamond a$ p19

$\underline{\$ \diamond (\$ \diamond (\$ \diamond a)\$}$ 20

a

Graphe. p43

Graphes 1, 2 p47

Graphe (original) p48

Graphe p50

$[S \to A]$ $(S \xrightarrow{A} A)$ p51

$S \to (S \to A)$ p52

S⊃A $S \to (S \to A)$ 53

(S(A))^A etc. 53

$\langle S_1, S_2 \rangle$ 67

$\{\{S_1\}, \{S_1, S_2\}\}$ 67 erroné

- Schémas complexes. 71
- Schéma 78 [redacted]
- Schéma ~~88~~ (Graphe) 82/83
- Schéma du processus logique 92
- Graphe. 99-1
- 124 sq: S.F. cf. ailleurs.
- 135: SF en tableau.

3/3